Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lalecture15pari

11

496

La Lecture

MAGAZINE LITTÉRAIRE BI-MENSUEL

ROMANS — CONTES — NOUVELLES
POÉSIE — VOYAGES
SCIENCES — ART MILITAIRE — VIE CHAMPÊTRE
BEAUX-ARTS — CRITIQUE, ETC., ETC.

TOME QUINZIÈME

(Nos 85 à 90. — 10 janvier à 25 mars 1891.)

402446
28. 4. 92

PARIS

10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
t.16

DEUXIÈME AMOUR

Vers le milieu du mois de juillet 188..., il arriva que M. Elie Laurence, deuxième secrétaire d'ambassade auprès d'une des cours du Nord, se prit de querelle avec un des gentilshommes du pays. L'altercation s'engagea devant une table de whist, mais le prétexte du jeu cachait mal une évidente rivalité de galanterie. Bien que le jeune Français n'eût pas touché un fleuret depuis trois ans, il blessa gravement son adversaire. Cette victoire d'amour-propre fut un désastre pour ses intérêts. Le gentilhomme blessé se trouvait être le fils aîné du premier ministre, et, d'autre part, Élie avait accepté la rencontre sans consulter son chef. Le trop adroit diplomate, qui déjà n'était pas en faveur au ministère à cause de ses opinions politiques, fut mis en disponibilité, — disgrâce momentanée dont ses amis le félicitèrent, puisqu'elle lui permettait de revenir à Paris. Il s'en applaudit lui-même, car le romanesque de la cause lui cachait les inconvénients de l'effet. Pourtant ce petit malheur offrait un danger réel. Laurence était rendu au loisir dans une difficile période de sa vie morale. Il subissait une crise que l'action extérieure, si faible fût-elle dans son métier, lui avait dissimulée depuis plusieurs mois. Cette action cessant, la maladie d'âme dont le jeune homme était atteint se révéla par d'immédiats symptômes.

Élie Laurence avait alors trente-trois ans. Il était assez grand

et mince, avec un je ne sais quoi dans la fragilité de sa personne d'un peu plus jeune que ne l'aurait voulu son âge. Cet air d'extrême jeunesse, comme répandu sur la construction et sur les mouvements de tout son corps, s'augmentait par la délicatesse des traits de son visage, demeurés presque enfantins. Mais le plissement profond des paupières qui se fronçaient au coin dans le sourire, mais la fatigue de la coloration du teint qui disait la fatigue du sang, mais une sorte de torpeur lassée qui sommeillait dans l'arrière-plan des yeux très bleus, mais vingt autres indices encore révélaient au second regard l'usure précoce et secrète chez cet homme à gracieux aspect d'adolescent. Les caractères complexes de cette physionomie donnaient l'impression singulière d'un être à la fois trop jeune et à demi fané. Les passions semblaient l'avoir gâté sans l'avoir mûri, et cette apparence d'enfant blasé n'était qu'une transcription visible de l'obscur travail accompli par les circonstances sur cette créature nativement trop fine et trop frêle. Orphelin à quinze ans, maître à dix-huit d'une petite fortune — il comptait juste autant de mille livres de rente que d'années, — Élie Laurence avait laissé aller sa vie sans la gouverner.

Comme il possédait le sentimentalisme à fleur d'âme qui permet de se jouer à soi-même, sans trop de mauvaise foi, la comédie de l'amour à propos des plus légers caprices; — comme son joli profil à peine virilisé par une fine moustache brunissante s'harmonisait coquettement avec la câlinerie un peu féline de ses manières; — comme en outre son unique occupation, durant ses années de stage au quai d'Orsay, avait été de courtiser toutes les femmes et d'aller dans tous les mondes, — il avait rencontré l'occasion de beaucoup d'aventures, et il s'y était abandonné sans réfléchir qu'un homme flétrit le meilleur de lui-même dans des plaisirs de passage. La facilité de ces liaisons, plutôt acceptées que choisies, jointe à l'étourdissement quotidien des sorties mondaines, avait empêché l'éclosion de tout sentiment puissant dans ce cœur, plutôt voluptueux que passionné. Laurence était donc parvenu à la fin de sa première jeunesse sans avoir aimé, bien qu'il eût pu, avec moins de modestie, se considérer comme une façon d'homme à bonnes fortunes. Il avait beaucoup de souvenirs, — mais de regrets, pas un. L'étrange anomalie de cette destinée devait aboutir, sur la fin de la trentième année, à un douloureux état de langueur morale. L'obscure aperception de

l'avortement de son cœur accompagna dans ce jeune homme la sorte de mélancolie physique, dure rançon de l'abus du plaisir, que connaissent trop bien ceux qui ont touché une fois le fond de leur énergie vitale; et Laurence, fils d'un Parisien et d'une Parisienne, n'avait pas eu à mettre au service de son libertinage un de ces tempéraments frustes et entiers où se trouve ramassé le trésor de toute une hérédité rustique. Il avait usé sa vie, et il n'avait pas vécu.

Depuis deux ans qu'il avait quitté Paris, l'intérêt d'esprit provoqué en lui par les détails de sa carrière lui avait permis de ne pas trop songer à cette triste vérité, dont l'évidence s'imposa aussitôt que l'oisiveté forcée le livra en pâture aux longues réflexions. Lorsque, durant le mois de novembre qui suivit sa disgrâce, il fut installé à nouveau dans le petit appartement qu'il avait gardé rue Barbet-de-Jouy, sur le devant d'un hôtel rarement habité par les maîtres; lorsqu'il eut déposé des cartes cornées dans les maisons dont il était jadis le fidèle, renouvelé une partie de son mobilier, assisté aux pièces en vogue et tout disposé pour reprendre son train de dissipation correcte et régulière, il commença de sentir les atteintes du plus intime, du plus inexorable ennui. Les premières fumées des sens s'étant dissipées, et aussi la vapeur d'illusion qui nous fait nous voir en beau dans nos heures de début, son existence se découvrit à sa rêverie dans son insipide et vaine médiocrité. Il jugea que se lever à neuf heures, écrire des lettres, lire des journaux, déjeuner chez soi, s'habiller, faire des visites, s'habiller de rechef, dîner au dehors et finir sa soirée dans le monde, au théâtre ou au cercle, constituait le régime le plus intolérablement monotone qui se pût imaginer. Il s'analysa et reconnut, avec une lucidité cruelle, qu'il était devenu, non pas égoïste — il ne s'aimait pas beaucoup lui-même, — mais très indifférent aux autres, et il dut s'avouer qu'il en avait été ainsi toujours. Il avait eu d'aimables amis, mais ils étaient ou éloignés ou mariés, et d'ailleurs, passé trente ans, nos amis ne nous suffisent pas plus que nous ne leur suffisons. Ils vivent de leur côté, nous du nôtre. Il retrouva d'anciennes maîtresses sans émotion, il fut présenté à des femmes nouvelles sans curiosité. N'ayant entrepris aucune étude spéciale, il connaissait tous les livres de sa bibliothèque et ne les rouvrait que distraitement. Les quatre pièces qui formaient son intérieur étaient tenues d'une manière convenable par un ancien valet de

chambre de ses parents, demeuré à son service, en sorte que ses journées s'écoulaient sans les contrariétés matérielles, supplice et distraction de la plupart des célibataires. Et il s'ennuyait...

Un de ses oncles, auquel il avoua ingénument son obscur malaise, lui conseilla de se marier. Deux jeunes filles, auprès desquelles on le fit dîner, lui déplurent par l'involontaire comparaison qu'il fit d'elles à ses amies d'autrefois. Comme la marque distinctive de son caractère était l'abandon de ses actes aux influences ambiantes, il ne lutta point et il attendit... quoi? Lui-même n'en savait rien, — et c'était tout simplement l'occasion de donner une pâture aux puissances d'amour sincère qui étaient demeurées intactes et inutiles dans les profondeurs inconscientes de sa personne. Notre être moral subit les mêmes lois que notre être physique. Toute faculté inoccupée y devient un principe de malaise. Mais ce malaise nous avertit quelquefois trop tard, quand nous avons manqué pour toujours l'occasion de vivre notre véritable vie.

Cette courte monographie — dans laquelle plus d'un jeune Parisien reconnaîtra sans doute l'histoire de ses propres sensations, car les causes du spleen de Laurence n'étaient guère exceptionnelles — fera mieux comprendre la place que le hasard très simple d'une rencontre occupa dans cette âme atone, et par suite plus soumise qu'une autre aux surprises de l'imprévu. La valeur des événements dans notre sensibilité ressemble à la valeur des tons dans un tableau : c'est la juxtaposition qui produit le degré de saillie, et sur un fond gris d'existence, la plus légère impression fait couleur. Par un des soirs de ce mortel hiver où les heures se déroulaient pour lui si lentes, Élie se trouva sur le quai qui longe l'esplanade des Invalides, face à face avec un de ses anciens compagnons du ministère, lequel avait été, six ans auparavant, le héros d'une histoire retentissante.

Coup sur coup, en effet, sans qu'aucun indice eût fait prévoir un pareil scandale, la chronique parlée des salons avait annoncé la disparition, d'abord de M. Gérard Lairesse, — c'était le nom du jeune homme, — puis celle de Mme Claire Audry, une jeune femme de vingt-huit ans, dont la conduite avait été, jusque-là, pure de tout soupçon; et presque aussitôt, car le cosmopolitisme contemporain transforme l'Europe en une façon de petite ville, des personnes bien informées révélèrent que M. Gérard

Lairesse et Mme Claire Audry vivaient ensemble en Angleterre. Ce fut alors à qui chercherait dans le passé de la fugitive de quoi flétrir ce qu'on appela son abominable hypocrisie, et le monde se vengea par d'atroces calomnies de la félicité enviée de cet adultère lointain. Cette malveillance furieuse s'étendit bientôt jusqu'au mari, lequel eut le cynisme de prendre son infortune avec une philosophie singulière. C'était un homme de quarante ans, haut en couleur, grisonnant déjà, célèbre par sa gourmandise, et qui passait pour posséder une capacité financière de premier ordre. Il était président du conseil d'administration d'une grande banque, dont toute la fortune était due à son entente magistrale des affaires. Y avait-il eu entre Audry et sa femme quelqu'un de ces drames cachés qui donnent à l'épouse un droit de supériorité si écrasant qu'un procès déshonorerait le mari? Plusieurs le pensèrent, au silence que garda cet homme et à la facilité avec laquelle il se prêta au règlement définitif des comptes entre l'absente et lui. D'autres accusèrent le positivisme du personnage, qui n'en perdit, en effet, ni un coup de fourchette ni un coup de bourse, et qui en fut quitte pour s'installer davantage encore chez une actrice du nom de Léona d'Asti, sa protégée depuis plusieurs années. Vainement le monde s'épuisa en conjectures de tout ordre sur les sentiments respectifs des acteurs de ce roman réel; puis le silence s'établit à l'endroit d'une situation qui demeura inexpliquée tout ensemble et typique. La phrase: « Vous savez, c'est comme cette petite madame Audry... » revint de temps à autre dans la conversation. Quelques femmes romanesques admirèrent secrètement la délivrée. Quelques hommes sages plaignirent secrètement Gérard. L'histoire de cette fuite mystérieuse revint sur l'eau à l'occasion d'un procès de finance dont Audry se tira, comme il put, sa fortune indemne, mais l'honneur perdu, — et ce fut tout. « Il n'y avait pas d'enfants », dirent de loin en loin ceux qui mentionnaient encore cette aventure pour en prendre texte de théories, dans les discussions quotidiennes sur les diverses sortes d'adultères.

Élie Laurence connaissait d'autant mieux cette anecdote de la légende mondaine que, pendant toute une partie de sa jeunesse, il avait été lié avec Gérard d'une de ces demi-amitiés qui tiennent à des convenances d'humeur et à des identités d'habitudes. Ils étaient rédacteurs au même bureau, et ils fréquentaient les mêmes salons.

Mais, depuis l'enlèvement de Mme Audry, Lairesse n'avait pas donné signe de vie à son collègue du quai d'Orsay, et Laurence n'avait même pas songé, lors de son retour, à s'informer du camarade disparu. Aussi demeura-t-il comme frappé de stupeur en voyant sur ce trottoir parisien son compagnon d'autrefois s'avancer vers lui, la main tendue, un bon sourire aux lèvres, et dans les yeux cette joie du revoir qui supprime du coup la distance des années. Cette stupeur fut même marquée si nettement que Gérard sourit davantage : « J'étais bien la dernière personne que vous pussiez vous attendre à rencontrer... », fit-il sans embarras, et, comme pour prévenir toute question : « Oui, mon cher ami, continua-t-il, voilà plus d'un an que nous sommes revenus... Que voulez-vous, Paris vaut bien une messe, disait l'autre; et moi je dirais : Paris vaut bien un coup d'épée... Mais tranquillisez-vous, je n'en ai ni donné ni reçu... Et vous-même?... » Et, par un geste affectueux, il avait passé son bras sous le bras d'Élie, il marchait avec lui, l'accompagnant, changeant sa route, et l'allégresse de cette reconnaissance gagnait Laurence.

Comme s'ils ne s'étaient quittés que de la veille, les deux jeunes gens allaient au pas l'un de l'autre, sautant de sujets en sujets avec la rapidité d'association d'idées de deux amis qui pensent tout haut, et tandis que la causerie vagabondait parmi les souvenirs communs, Élie étudiait son camarade, qu'il retrouvait tout pareil à ce qu'il l'avait connu autrefois. Grand de taille, le visage ouvert, regardant bien droit avec deux yeux bruns qui disaient la hardiesse, Gérard avait, dans son profil un peu busqué, grâce à la coupe de sa barbe et aussi à la martiale beauté de ses traits, quelque chose de la célèbre physionomie d'Henri IV. La carrure de ses épaules, la souplesse de ses mouvements dénonçaient toutes les énergies d'un homme évidemment destiné par la nature à la lutte. Par cette soirée noire de janvier, où Élie Laurence avait souffert plus qu'à l'ordinaire de sa dépression morale, la rencontre de Gérard devait lui imposer de douloureuses comparaisons : « Celui-là vit, du moins, songeait-il. Ah! que ne suis-je lui!... » Et, par une invincible suggestion d'images, la présence de son ancien ami fit ressusciter dans son souvenir cette Mme Claire Audry, telle qu'il l'avait vue un certain soir, dans un grand dîner où il était assis à côté d'elle... Élégante et grande, elle avait une manière lente de tourner la tête qui éveil-

lait l'idée d'un être parfaitement calme. Ses cheveux, d'un châtain cendré, se partageaient simplement des deux côtés de cette tête au front noble, par une raie tracée sur le côté. Dans le regard de ses yeux très noirs et très tendres, un peu noyés même, flottait une pensée sérieuse jusqu'à la gravité, mais en même temps une extrême facilité à rougir, et comme une gaucherie charmante de certains gestes corrigeait la gravité du regard et faisait songer à quelque créature doucement farouche, comme l'est une antilope. Sa bouche s'ouvrait comme une fleur et montrait des dents irrégulières, mais d'une blancheur délicieuse; et quand elle caressait ses épais bandeaux par une habitude de rêverie, elle laissait voir une main plutôt forte avec des doigts un peu carrés, — signe de volonté, disent les observateurs. Elle portait, ce soir-là, une robe de dentelle noire, qui dégageait son cou, presque robuste, mais sans lourdeur aucune; pour toute parure, elle avait mis dans ses cheveux et à son corsage quelques diamants d'un feu changeant. Et cette vision se précisait davantage. La vaste salle à manger s'évoquait devant Élie, avec les tapisseries de ses murs, avec les laquais en culottes courtes, avec l'étincellement des cristaux sur la table garnie de fruits et de fleurs, avec la guirlande des femmes décolletées et des hommes en frac de soirée. Ce décor de luxe était le symbole de la royauté mondaine que Mme Audry avait abdiquée pour suivre Gérard. Quelles étranges tempêtes de passion cette créature si fière avait-elle dû traverser pour consentir à cette abdication? Et, de souvenirs en souvenirs, Élie en arrivait à subir de nouveau l'impression d'étonnement attristé qui lui avait serré le cœur à l'annonce de la fuite de la jeune femme.

Il se rappelait avoir souffert, bien qu'il la connût à peine, du soudain revirement d'opinion qu'il avait vu s'accomplir à son endroit, — revirement qui s'était fait en lui aussi, mais du moins ce n'avait pas été sans qu'un intérêt suprême demeurât attaché à la vivante énigme de ce caractère de femme... — Ces images diverses traversèrent la tête d'Élie avec la rapidité du songe, tandis qu'il répondait de son mieux à Gérard, lequel l'interrogeait maintenant sur leurs camarades de la carrière. Ils arrivaient au coin des rues de Varenne et Barbet-de-Jouy. « Vous êtes fidèle à votre ancien logement, lui dit Gérard. J'ai cherché aussi un petit hôtel dans ce quartier. Mais j'ai trouvé juste ce qu'il nous fallait, rue de Balzac... Viendrez-vous nous y

voir? » ajouta-t-il en prenant dans son portefeuille une carte qu'il tendit à Élie. « Mme de Velde sera, j'en suis sûr, tout à fait charmée de vous retrouver, et moi je suis votre ami comme jadis, n'est-ce pas?... » Il serrait la main d'Élie, en disant cela, de cette étreinte un peu rude que l'autre connaissait bien. Laurence répondit un « oui » aussi affirmatif et aussi cordial qu'avait été la demande. Ils se séparèrent... « Mme de Velde?... songeait Élie, tout en commençant, un quart d'heure plus tard, sa toilette de la soirée... C'était bien son nom de jeune fille : Claire de Velde. Gérard était sincère en m'invitant à venir chez eux... Mais comment peut-il supporter l'idée d'introduire un étranger dans la solitude de leur bonheur? Quel accueil me fera-t-elle? Pourquoi m'a-t-il abordé avec cette physionomie d'un ami heureux de reprendre une relation d'autrefois, quand cet autrefois devrait être mort pour lui? Comment ont-ils pu revenir à Paris, au risque de rencontrer tant d'anciens regards? Cette femme que j'ai connue si pudiquement réservée est-elle découronnée de toute sa délicatesse?... Sont-ils heureux?... » Toutes ces questions se formulaient devant le jeune homme ainsi que les données obscures d'un problème d'âme qu'il pressentait plutôt qu'il ne le voyait bien nettement. Puis il se disait : « Oui, certes, ils sont heureux, car ils vivent, ils vivent... mais comment?... » Et ce « comment? » l'accompagna dans la maison où il allait dîner avec une obsession qu'il ne put vaincre ce soir-là, malgré les épaules de ses voisines et les anecdotes piquantes d'un causeur à la mode. Mais il avait tant de fois assisté à des réunions et entendu des propos de ce genre! La société l'ennuyait, comme un mauvais journal lu et relu depuis le titre jusqu'aux annonces ennuie un voyageur emprisonné dans un coupé de chemin de fer. « Vraiment, se disait-il en rentrant à minuit, fatigué jusqu'à l'écœurement par la monotonie des conversations, si c'est pour ne plus jamais aller dans ce monde que Mme Audry a tout quitté, la blâme qui voudra. Moi, je l'envie... » Et, tout en souriant de sa boutade, il retournait involontairement les diverses hypothèses qu'il avait hasardées en lui-même sur le mystère des relations de Claire et de Gérard...

Les moralistes l'ont souvent remarqué, sans en rendre bien compte : de toutes nos passions, la curiosité demeure la dernière à mourir; même elle grandit, semble-t-il, de ce que perdent les

autres; car où recrute-t-elle le plus grand nombre de ses fidèles? Parmi les vieilles gens et les âmes sèches. Ceux dont la vie personnelle est très intense ne gardent pas le loisir de se mettre à l'affût des actions d'un indifférent. N'eût été l'indigence momentanée de son propre cœur, Élie Laurence eût moins continûment pensé à Mme de Velde durant la semaine qui suivit sa rencontre avec Gérard. Toutefois, détail qui prouvera combien cet homme était resté jeune en dépit de sa vie, aucun vilain sentiment d'obscure espérance de bonne fortune ne se mélangeait à cette préoccupation. Dans la curiosité que lui inspirait celle qu'il avait connue Mme Audry, n'entrait point cet abominable « pourquoi pas moi?... » — secret murmure de la plupart de ceux qui abordent une femme dont ils savent, de science certaine, qu'elle a commis une faute. Et cependant — mais une âme encore sensible abonde en contradictions de cet ordre, — s'il ne se fût pas rappelé les beaux yeux noirs, le subtil sourire, la fierté gracieuse de Claire, il n'eût sans doute pas sonné aussi tôt à la porte de l'hôtel qu'occupait son ami, rue de Balzac. Lairesse avait dit : « Vous me trouverez toujours le matin... » Il était à peine onze heures. Élie, venu à pied le long de l'avenue des Champs-Élysées, se trouvait disposé à interpréter la moindre remarque dans le sens de ses réflexions sur le problème qui le préoccupait. La physionomie assez singulière de la rue choisie par Gérard lui fut un premier prétexte à hypothèses. Cette rue de Balzac, jadis nommée rue du Moulin-Beaujon, à cause de l'ancien jardin des Folies-Beaujon sur lequel elle fut ouverte en 1825, transformée ensuite en avenue Fortunée, du prénom d'une dame Hamelin, femme d'un propriétaire de cette avenue, doit sa désignation actuelle à ce fait que l'auteur du *Père Goriot* y mourut au mois de mai 1850. L'inégalité du terrain la rend d'un passage difficile du côté qui regarde les Champs-Élysées. Dans cette portion se dressent plusieurs maisons meublées, tenues, ainsi que l'atteste leur écriteau, par des hôteliers anglais et réservées à des familles anglaises. C'est dire que les locataires en sont absents tout le jour, car un Anglais qui vient à Paris quitte sa chambre à huit heures pour n'y rentrer qu'à la nuit. Est-ce à la raideur de la pente, est-ce à la présence de ces pensions désertes qu'il faut attribuer le calme du tronçon de cette rue qui monte ainsi jusqu'aux mornes rues Lord-Byron et Chateaubriand? Toujours est-il que les promeneurs s'y font rares comme sur une place

abandonnée de province. Élie Laurence voulut voir, dans la préférence donnée par son ami à ce coin paisible en plein Paris luxueux, l'indice d'un compromis entre un besoin de retraite et un désir de retour à la vie mondaine. L'hôtel lui-même, situé à mi-chemin de la montée, était séparé de la rue par une cour. Lorsque Élie poussa le battant de la porte cochère, un timbre résonna, et le concierge parut sur le pas de sa loge, qui occupait un des côtés de cette cour, tandis que l'autre était réservé aux écuries.

En ce moment, un palefrenier achevait de desseller un cheval, dont l'écume indiquait qu'il venait de fournir une longue course. « Gérard est sorti ce matin, et seul !... » songea Élie, dont la curiosité suraiguë dévisagea aussitôt la maison. C'était une construction à deux étages, précédée d'un perron droit qui régnait dans toute la largeur. Une marquise, droite et longue comme ce perron, en faisait une sorte de promenoir. Aux deux extrémités, deux portes ouvraient : celle de gauche, par laquelle un valet de chambre introduisit Élie après qu'il eut fait passer une carte à Gérard, transformait le rez-de-chaussée en un appartement indépendant ; tandis que la porte de droite, accrochée à l'intérieur, laissait voir un escalier garni d'un tapis, qui desservait les deux étages d'en haut. Ce signe évident d'une séparation d'existences donna pour le visiteur un intérêt plus puissant encore au visage de la pièce où il entrait après avoir traversé un vestibule tout sombre. C'était la chambre à coucher de Gérard : « Vous m'excuserez, dit ce dernier, de vous recevoir ici... je sors de mon tub... vous savez ; après la promenade à cheval, l'eau froide... c'est ma vieille hygiène. Sans exercice violent, je crois que je mourrais... Comme vous êtes gentil d'être venu !... » Et, ce disant, il achevait de revêtir un costume du matin en flanelle blanche. Élie, installé déjà au coin du feu, le regardait, souple et fort, avec son teint éclairé par le coup de fouet du grand air et du bain, et les moindres gestes de ce corps robuste révélaient l'homme énergique aussi certainement taillé pour les grandes dépenses de l'activité qu'il était fait, lui, Élie, avec ses membres frêles et son être énervé, pour le rêve et la passion : « Après cela, jugez donc les destinées par les tempéraments, » se répétait-il en examinant la chambre.

« Vous me permettez de m'habiller devant vous !... » avait repris Gérard après quelques minutes... Un domestique allait et

venait, et Laurence raisonnait en lui-même sur les observations qui lui sautaient aux yeux, tout en s'enveloppant des bouffées d'une cigarette de tabac russe que son ami venait de lui tendre. Les deux fenêtres entre lesquelles avançait le lit donnaient sur un petit jardin dont les arbres, maintenant dépouillés, dessinaient leur squelette par delà les vitres. Le soleil du clair matin d'hiver entrait gaiement, et sa lumière éclairait cette chambre à coucher qui était bien celle d'un garçon riche. — Mais Gérard n'avait-il pas environ soixante mille francs de rente? — Les plus légers détails indiquaient aussi l'absence complète d'un esprit de femme dans cet intérieur. Tout y était viril, presque sévère, depuis la solidité massive des meubles jusqu'aux faisceaux d'armes groupés sur les murs tendus de vert sombre. D'autre part, il suffisait d'un coup d'œil pour constater que le maître de cette garçonnière vivait beaucoup chez lui. La pièce n'avait pas cette face muette et rangée des logis qui sont seulement la fausse fenêtre d'une vie de célibataire et masquent de décorum une existence en partie double. Le lit de milieu, tout bas et mince, avec son unique oreiller, était défait. Le livre placé sur la table de nuit et retourné sur ses pages ouvertes avait été lu avant le sommeil, comme les journaux épars et les lettres décachetées avaient été parcourus au réveil. Sur un guéridon, le déjeuner montrait une seule tasse auprès de la théière en argent; et tous les autres objets nécessaires aux habitudes de confort d'un jeune homme élégant avaient cet air manié qui ne s'imite pas, car il réside dans une évidente mais involontaire et indéfinissable harmonie. Notre personne ne s'empreint-elle pas, avec une exactitude presque photographique, sur le milieu dans lequel ses fonctions habituelles s'accomplissent?

Gérard, qui surprit les regards errants de son visiteur, répondit à la muette interrogation qu'il crut y lire : « Vous voyez, je ne suis pas trop mal..., j'ai encore un cabinet de travail et au besoin une petite salle à manger... Ce n'est pas très grand, mais j'ai du soleil et de l'air... » Et il respirait à pleins poumons. « A propos, ajouta-t-il, quand le valet de chambre se fut retiré, vous nous restez à déjeuner?... » Le coup d'œil dont s'accompagna cette demande traduisit une inquiétude que la réponse à demi affirmative d'Élie dissipa aussitôt : « Je vais écrire un mot à Mme de Velde, fit Gérard; je lui ai parlé de vous, elle sera heureuse de vous voir... » Il précéda son ami dans son

cabinet de travail, assez étroit en effet, mais dont les livres et les papiers témoignaient qu'on y séjournait souvent. Tandis que Lairesse déchirait une feuille de son *blocknotes* et griffonnait un billet qu'un domestique vint prendre et porter sans autre instruction, Élie avait bien envie de regarder un portrait posé sur la large table, et qui était celui de Claire. Il n'osa point, et se contenta de discuter intérieurement le degré de signification que pouvaient avoir et l'appartement et l'attitude de Gérard. — Était-ce une hypocrisie de tenue? Était-ce le résultat d'une sorte de divorce tacite et cependant ménager d'une situation irrévocable? Gérard ne présentait aucun des symptômes d'un amant heureux et qui vit avec une maîtresse conquise, par un coup d'audace, sur tous les préjugés du monde. Comme au soir de la rencontre le long de l'Esplanade, la conversation portait presque uniquement sur d'anciens collègues. Gérard en parlait comme un officier mis à la retraite parle de l'armée. Il était au courant de toutes les mutations et de tous les avancements. Ses yeux brillaient... Ils s'assombrirent quand l'heure avança, et Laurence put remarquer qu'ils étaient devenus presque ternes au moment d'entrer dans l'appartement du premier étage, que vint ouvrir un domestique en livrée dont les boutons portaient les deux lettres C et V.

Paul Bourget.

(A suivre.)

ALPHONSE DAUDET

A PROPOS DES TROIS TARTARIN

Les premières aventures de Tartarin, auxquelles songea Alphonse Daudet pendant son voyage en Algérie de 1861-62, furent écrites et livrées à la publicité en 1869, sous ce titre : *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon.* Il y avait dans ce livre vivace, léger, gai, le plus gai sans doute qu'ait écrit le romancier, il y avait toutes les jolies et merveilleuses histoires où se reflétait le Midi, habitants et paysages : le jardin du baobab, les chasseurs de casquettes, la marche vers le cercle en farouche équipement, l'entrevue du héros avec le lion de ménagerie, le départ pour l'Afrique et toute l'Iliade tarasconnaise chez les Teurs, le rendez-vous des lapins et le couvent de lions, la Mauresque au chapelet de fleurs de jasmin et le prince Grégory de Monténégro.

Quinze ans après l'apparition de ce premier récit, Daudet écrivant l'histoire de son livre, en expliquait d'abord ainsi le ton particulier : « Il y a dans la langue de Mistral un mot qui résume et définit bien tout un instinct de la race : *galéja*, railler, plaisanter. Et l'on voit l'éclair d'ironie, la pointe malicieuse qui luit au fond des yeux provençaux. *Galéja* revient à tout propos dans la conversation, sous forme de verbe, de substantif. « *Vesés pas?... Es uno galéjado...* Tu ne vois donc pas?... C'est une plaisanterie... *Taiso-té, galéjaïré...* Taisez-vous, vilain moqueur. » Mais d'être *galéjaïré*, cela n'exclut ni la bonté ni la tendresse. On s'amuse, *té!* on veut rire; et là-bas, le rire va avec tous les sentiments, les plus passionnés, les plus tendres... Et moi aussi, je suis un *galéjaïré*. Dans les brumes de Paris, dans l'éclabous-

sement de sa boue, de ses tristesses, j'ai peut-être perdu le goût et la faculté de rire; mais à lire Tartarin, on s'aperçoit qu'il restait en moi un fonds de gaieté brusquement épanoui à la belle lumière de là-bas. Certes, je conviens qu'il y avait autre chose à écrire sur la France algérienne que les *Aventures de Tartarin;* par exemple une étude de mœurs cruelle et vraie, l'observation d'un pays neuf aux confins de deux races et de deux civilisations avec leur action réflexe; le conquérant conquis à son tour par le climat, par les mœurs molles, l'incurie, la pourriture d'Orient, matraque et chapardage, l'Algérien Doineau et l'Algérien Bazaine, ces deux parfaits produits du bureau arabe. Que de révélations à faire sur la misère de ces mœurs d'avant-garde, l'histoire d'un colon, la fondation d'une ville au milieu des rivalités de trois pouvoirs en présence, armée, administration, magistrature! Au lieu de tout cela je n'ai rapporté que *Tartarin*, un éclat de rire, une *galéjade.* »

On sait la réapparition, en 1886, de ce Tartarin de Tarascon dans la littérature. On vit comment l'ancien chasseur de casquettes, devenu président du club alpin — P. C. A. — et inquiété dans sa présidence par l'armurier Costecalde, prit tout à coup un parti digne de son âge héroïque. C'est vrai, il ne collaborait pas aux ascensions pour rire des Alpines, il se bornait à lire, en séance, les comptes rendus des prouesses des sociétaires. A n'en pas douter, c'était la perte de son prestige. Eh bien! il va, par un coup de maître, tout remettre en place et se rasseoir pour toujours dans le fauteuil convoité. Il écrit son testament, lègue au Cercle le baobab qui végète en un pot de réséda, et s'en va planter la bannière où se démène la sauvage tarasque sur la cime du Mont-Blanc ou de la Jungfrau. On sait aussi ce qu'il advient de l'entreprise : Tartarin amoureux d'une nihiliste, Tartarin désillusionné sur Guillaume Tell, Tartarin dans le cachot du prisonnier de Chillon, Tartarin rencontrant Bompard, trahi par lui et le trahissant, Tartarin, enfin, rentrant à Tarascon le jour où l'on y prononce son oraison funèbre. L'image de l'homme de Tarascon était ainsi fixée à nouveau par Alphonse Daudet. Il restait, dans les imaginations amusées, en son terrible costume d'alpiniste, chargé du sac, du piolet, de l'alpenstock, du paquet de cordes en sautoir, des crampons et crochets de fer à la ceinture, vêtu d'une blouse anglaise à larges pattes, guêtré de jambières en drap jaune, la tête enveloppée du passe-

montagne tricoté, les yeux protégés par les lunettes vertes bombées qui donnent à son individu l'aspect d'un mannequin à scaphandre.

L'œuvre est légère et dispersée comme une causerie, miroitante et ironique comme un paradoxe, mais elle a une construction et des dessous. Cette construction est solidement bâtie, et ces dessous soigneusement préparés. L'étude n'a tourné à la fantaisie que par la volonté de l'écrivain, faisant intervenir son rire, sa réflexion, son goût de significatives comparaisons et de justes métaphores. Tout, ici comme ailleurs, a été fait d'après nature. Chaque page du livre correspond exactement à un alinéa, à une phrase, à un mot du carnet de notes. La Suisse a été visitée. Les touristes ont été rencontrés. Le diplomate à court de conversation a été entendu au moment où il brusque le colloque par le « Compliments à madame... » qui tombe, neuf fois sur dix, sur un veuf ou un célibataire. Les hôteliers, les gérants ont été vus confectionnant leurs notes, parlant dans les téléphones. Le grincement des Suissesses mécaniques a été perçu. Les allures du monde nihiliste, instincts de conspirateurs, tristesses d'exilés, tourments de l'idée fixe, tout a été regardé, avec l'attention supérieure d'un observateur d'humanité, comme s'il s'agissait de faire un roman sur le monde russe. Les locutions, les éclats de voix, les intentions de malice qui ont cours à Tarascon ont été enregistrés dans les boutiques et sur le cours de la petite ville. Le « sirop de cadavre » a été bu dans la pharmacie Bézuquet. Le « Fen dé brut !... » d'Excourbaniès a été happé à l'entrée bruyante du bonhomme, en même temps qu'a été recueillie la confidence de Bompard projetant une économie dans le budget, en faisant ferrer les pieds des militaires. Daudet sait, à n'en pas douter, entendre. Il sait aussi voir. Il a vu, dans ce monde du Midi, l'inharmonie flagrante entre l'intérieur et l'extérieur. Il a vu le pharmacien, le timide et doux vieux garçon vivant avec sa mère, porteur d'une tête de forban algérien d'avant la conquête. Il a vu le tranquille mercier débitant des lacets à son comptoir avec l'apparence d'un conquistador compagnon de Pizarre. Il a vu des faces sarrasines et des profils romains penchés sur des métiers bourgeois, sur des occupations ultra-pacifiques. C'était déjà un commencement d'explication de la complexe nature des riverains du Rhône. Agrandissant alors le cercle de sa vision, fixant son regard sur des êtres épars, il pénètre le méprisant, il

reconnaît les signes visibles de l'envie, il écoute l'envieux avouer naïvement sa maladie : « Vous ne savez pas, dit l'armurier Costecalde, vous ne savez pas comme ça fait mal !... »

Mais tout cela n'est que décor et figuration. Enfin, le « Tour de ville » est achevé, le cycle est parcouru : Tartarin a été rencontré de nouveau. L'écrivain a trouvé le type et le nom qui résument son long travail de recherches et d'observations. Le romancier a touché le but de son ambition : il a créé un être.

Le gros homme entre en scène. Il va s'asseoir à table d'hôte. Une voix à peine tournée vers lui indique qu'une chaise est libre parce que l'ordinaire occupant est malade : « Malade ! dit Tartarin ; pas dangereusement, au moins ? » Immédiatement le personnage apparaît, dans sa bonté en dehors et sa perpétuelle familiarité. Et ce filon de nature est suivi jusqu'au bout. La familiarité de Tartarin saute au cou des gens, les prend par la taille, les tutoie, les appelle par leur prénom à la première rencontre. C'est un débordement de tendresse qui assaille les touristes en paquebot, en excursion, partout : « Écoutez, Dimitri... Vous me connaissez, Otto... » C'est le début. La suite, c'est la hâblerie, le conte jamais interrompu, la description toujours enjolivée. Dans nulle cervelle, la faculté d'invention ne fait un tel ravage. L'imagination va, va, court la poste, ne s'arrête que si elle culbute dans une fondrière ou un traquenard. Le Méridional est-il malade ? Alors il a « pris le mal », et toutes les maladies font leur entrée sous le couvert de la vague et lamentable expression, toutes les maladies : « peste, choléra, vomito-négro, les noires, les jaunes, les foudroyantes, dont se croit atteint le Tarasconnais à la moindre indisposition » ; il se voit malade, agonisant, mort, enterré, — et il revient à lui avec l'épanouissement d'un sourire, prêt à parler pendant des heures des dangers qu'il a courus. Et il y croit, à ces dangers, — et c'est ici que le subtil conteur prouve qu'il a fait le tour de son homme et qu'il a visité les pensées de derrière la tête. Le menteur se double d'un crédule. Tartarin s'ingénie à « en faire croire » aux autres, et il gobe sans examen tout ce que les autres lui présentent. C'est l'effet inattendu, et pourtant logique, amené par l'habitude du mensonge. Bompard admet Tartarin, et Tartarin reste ébahi devant Bompard. Il s'en faudra de peu que le héros, de retour à Tarascon, ne croie voir, sur la table du club alpin, son maxillaire ramassé dans les glaces.

Il devait y avoir une fin à ces aventures, une conclusion à

l'existence du personnage. Le troisième et dernier volume des Aventures de Tartarin a paru cette année sous le titre de *Port-Tarascon*. Ce Port-Tarascon, c'est le but lointain des espérances de Tartarin, le terme final des courses de son imagination. L'Algérie des lions, les Alpes aux périlleuses ascensions, ne lui suffisent plus. Il veut aller plus loin, au large, en plein Océan, fonder une civilisation; il ambitionne d'être le capitaine et le législateur de l'émigration tarasconnaise. Il est mécontent du gouvernement, il s'indigne contre l'« état de choses », et séduit par le financier belge, duc de Mons, il s'en va, suivi de tout Tarascon enfiévré, de tous les paisibles promeneurs du Tour de ville, il enlève tous ces casaniers à la tranquillité de leurs arrière-boutiques, aux médisances du pas de leurs portes, et il tente avec eux la grande et désastreuse entreprise coloniale.

Il en advient ce qui devait advenir avec l'état d'esprit du romancier combinant ses souvenirs de Provence avec les notes de réalité prises sur une sinistre affaire telle que l'affaire de Port-Breton. Le livre reste, comme les précédents, d'une allure agile, d'une humanité cocasse, spirituellement mouvementée. Mais le récit tourne au noir. Pauvre Tartarin! c'est fini de rire. C'est une effrayante colonie, une terre où rien ne pousse, un voisinage de cannibales, que cette colonie de Port-Tarascon, où Tartarin a envoyé un premier groupe d'émigrants en éclaireurs. Le grand homme crédule s'attend à trouver des établissements prospères, des colons réjouis, un port encombré de navires. Rien, il n'y a rien! Les baraquements sont en ruines, les colons ont été attaqués et dévorés par les anthropophages, il ne reste dans l'île que le pharmacien Bézuquet, errant et lamentable, dépouillé et tatoué. Tartarin lutte contre ce nouvel état de choses, qui n'est pas supérieur à l'ancien, il installe son gouvernement tout de même, assure la répartition de l'ail aux colons affolés, se révèle diplomate en ses entrevues avec le roi Negonko dont il épouse la fille Likiriki — une *galéjade* de Daudet à Loti, — et croit tout sauvé lorsqu'un vaisseau apparaît à l'horizon, avec le duc de Mons à son bord, sans doute. Hélas! l'étoile a pâli, ce n'est pas Grouchy, c'est Wellington. Un équipage anglais apparaît, bombarde l'île, donne douze heures aux Tarasconnais pour évacuer le territoire usurpé. Tartarin joue, à bord du *Tamahawk*, le rôle de Napoléon sur le *Bellérophon*. Il dicte à son Pascalon, qui est le Las Cases de sa captivité, les pages

d'explication et d'apologie de sa conduite, et tout finit en correctionnelle, dès le retour en France. Tout s'explique en un procès extraordinaire où l'observation de Daudet est à la fois profonde et bouffonne, parallélisme assez rare en littérature. C'est le duc de Mons, c'est l'homme du Nord qui a été l'imposteur. Tartarin n'a été que l'imaginatif. Tout de même, malgré son innocence reconnue, sa bonne foi mise hors de conteste, malgré tous les malheurs démentis, tous les Tarasconnais mangés par les requins et qui se retrouvent bien portants sur le banc des témoins de la cour d'assises, Tartarin sent que quelque fibre essentielle s'est brisée en lui et que l'illusion a pour toujours déserté son esprit. Il quitte sa ville, et s'en va vivre et mourir dans la cité ennemie, la rivale Beaucaire, de l'autre côté du Rhône. Son dernier exploit est de traverser ce pont sans cesse balayé par le vent, et au-dessous duquel le lit du fleuve se creuse en abîme.

Telle est la fin de l'ouvrage dans lequel Daudet a débridé sa verve de conteur et distrait son esprit de l'histoire des mœurs et des passions de son temps. Il est le fin notateur des paysages de lumière et des frissons de vie dans les *Lettres de mon Moulin* et les *Contes du Lundi;* il est le chroniqueur informé de la vie de Paris au XIXe siècle dans le *Nabab*, les *Rois en Exil, Numa Roumestan*, l'*Immortel*, il a fait vivre au théâtre les personnages de l'*Arlésienne* et de la *Lutte pour la vie*, il est l'analyste de l'amour mystique de l'esprit et de l'amour du cœur et des sens dans l'*Évangéliste* et dans *Sapho*. Il a voulu être aussi le narrateur abondant et distrayant des trois Tartarin. Il est bien difficile de trouver à redire à ce surcroît de production et de talent, et il faut une certaine bonne volonté pour trouver là matière à une excommunication littéraire. Daudet avait en lui, en dehors de l'œuvre qui vient d'être énumérée, et qui est, à elle seule, suffisamment éloquente et intellectuelle, un impérieux désir de s'exprimer en une littérature aussi vivante, mais moins appliquée que la littérature de ses livres où se manifeste, a dit Edmond de Goncourt, une « large, haute, perspicace vue des êtres, une vue où l'on dirait qu'il a, mêlé, le regard d'un philosophe au regard d'un médecin ». Il s'est donc révélé tout entier, et il a bien fait. Il a exprimé son sentiment sur la vie avec toutes les façons de voir et toutes les manières de dire qui étaient en lui. Il s'est très bien expliqué, en quelques lignes, sur cette conception de Tartarin

et sur l'exécution qui lui sembla logique : « Le grain de l'écriture, dit-il, n'est pas très fin ni très serré. C'est ce que j'appelle de « la littérature debout », parlée, gesticulée, avec les allures débordantes de mon héros. Mais je dois avouer, quel que soit mon amour du style, de la belle prose harmonieuse et colorée, qu'à mon avis tout n'est pas là pour le romancier. Sa vraie joie restera de créer des êtres, de mettre sur pied, à force de vraisemblance, des types d'humanité qui circulent désormais par le monde avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnés et qui font parler d'eux — qu'on les déteste ou qu'on les aime, — en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours la même, quand à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine, j'entends dire : « C'est un Tartarin... un Monpavon... un Delobelle. » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père, caché dans la foule tandis qu'on applaudit son fils, et qui, tout le temps, a l'envie de crier : « C'est mon garçon ! »

La raison d'être littéraire et philosophique de cette trilogie de *Tartarin* est dans cette ambition de Daudet : la création d'un type. Cette ambition s'est trouvée légitimée. Tartarin restera comme une des personnifications de la race méridionale, à côté de Numa Roumestan qui a, d'ailleurs, de l'âme de Tartarin en lui. Mais, et c'est ici la constatation qu'il importe de faire, et l'indication du motif par lequel ce triple livre pourra prendre place parmi les livres vrais, amusants et amers, des littératures de toutes les époques et de toutes les latitudes, Tartarin dépasse le Midi et arrive à la personnification d'un état général. Il n'y a pas que ses muscles qui soient doubles, à ce vantard si faible, à ce menteur si crédule. Tout en lui est double, il s'amuse et se trompe lui-même, il se donne la comédie à lui seul. Et tout cela sans le vouloir, obéissant à un instinct de nature, au courant du sang qui circule en lui, à l'injonction du soleil qui lui a tapé sur la nuque. Il n'est pas seulement Don Quichotte, comme on l'a dit au récit de sa première campagne, il est aussi Sancho Pança, comme on l'a mieux fait remarquer depuis, et c'est son originalité. Il est, dit Daudet, lapin de garenne et lapin de choux, et c'est le mélange équilibré de ces deux natures qui fait sa nouveauté de type et sa vérité humaine. Il a des élans, et il a des reculs. Il s'essouffle et il s'arrête. Il a l'effroi des lions, et il les

cherche. Il a peur de monter sur la Jungfrau, et il y monte. Il tremble d'aller à Port-Tarascon, et il y va. Il a des désirs d'aventure, et il a des goûts casaniers. Il aime les périls, et il craint les courants d'air. Il est brave, et il est extraordinairement prudent. Il est surtout le « Bavard » dévisagé et étiqueté par la blonde Sonia !

Maintenant, qu'on parcoure à nouveau les traits rassemblés de ce portrait, ou plutôt qu'on reprenne et qu'on relise ces trois volumes que la *Lecture* a l'heureuse idée de réunir. Qu'on revoie, dans la précision du style habile à tout montrer et à tout dire, tous les traits de fine comédie qui composent la physionomie de ce menteur sincère, de cet imposteur dupé, de ce glorieux terre-à-terre, — et qu'on dise s'il s'agit du seul Tartarin de Tarascon, et non pas de l'homme de partout. Sans doute les observations se sont surtout trouvées vérifiées à Tarascon; c'est dans la ville méridionale qu'elles ont pu être poussées à l'aigu, et dans la ville, un habitant a pu les résumer en lui avec une autorité indéniable. Qu'importent les « hé !... qué !... té !... zou !... vé !... vaï !... allons !... et autremain !... et au mouain !... et différemmain !... » Tous les êtres vivants de la littérature ont leur nationalité et leur extrait de naissance. Mais ils ne sont nés viables que s'ils joignent au signe de leur extraction particulière une marque certaine de leur parenté avec l'humanité.

Tartarin porte cette double estampille. La chasse à la casquette, la défense du cercle pendant la guerre, le port de la bannière, le goût du mirage, sont de toutes les latitudes. La faculté d'invention, la pose d'acteur, la duperie des autres et de soi-même, le courage qu'il faut ramener au combat, sont de toutes les cervelles. — C'est avec raison que, sur l'édition princeps du premier *Tartarin*, figurait cette épigraphe : « En France, tout le monde est un peu de Tarascon. » On pourrait mettre avec plus de raison sur l'édition définitive : « L'homme est un peu de Tarascon. »

Gustave Geffroy.

AVENTURES PRODIGIEUSES

DE

TARTARIN DE TARASCON[1]

PREMIÈRE PARTIE

(Suite et fin)

CHEZ LES LIONS

I

LES DILIGENCES DÉPORTÉES

C'était une vieille diligence d'autrefois, capitonnée à l'ancienne mode de drap gros bleu tout fané, avec ces énormes pompons de laine rêche qui, après quelques heures de route, finissent par vous faire des moxas dans le dos... Tartarin de Tarascon avait un coin de la rotonde ; il s'y installa de son mieux, et en attendant de respirer les émanations musquées des grands félins d'Afrique, le héros dut se contenter de cette bonne vieille odeur de diligence, bizarrement composée de mille odeurs : hommes, chevaux, femmes et cuir, victuailles et paille moisie.

Il y avait de tout un peu dans cette rotonde. Un trappiste, des marchands juifs, deux cocottes qui rejoignaient leur corps — le 3e hussards, — un photographe d'Orléansville... Mais, si charmante et variée que fût la compagnie, le Tarasconnais n'était pas en train de causer et resta là tout pensif, le bras passé dans la brassière, avec ses carabines entre les genoux... Son départ précipité, les yeux noirs de Baïa, la terrible chasse qu'il allait entreprendre, tout cela lui troublait la cervelle, sans compter

(1) Voir les numéros des 10 et 25 décembre 1890.

qu'avec son bon air patriarcal, cette diligence européenne, retrouvée en pleine Afrique, lui rappelait vaguement le Tarascon de sa jeunesse, des courses dans la banlieue, de petits dîners au bord du Rhône, une foule de souvenirs...

Peu à peu la nuit tomba. Le conducteur alluma ses lanternes... La diligence rouillée sautait en criant sur ses vieux ressorts ; les chevaux trottaient, les grelots tintaient... De temps en temps là-haut, sous la bâche de l'impériale, un terrible bruit de ferraille... C'était le matériel de guerre.

Tartarin de Tarascon, aux trois quarts assoupi, resta un moment à regarder les voyageurs comiquement secoués par les cahots, et dansant devant lui comme des ombres falotes, puis ses yeux s'obscurcirent, sa pensée se voila, et il n'entendit plus que très vaguement geindre l'essieu des roues, et les flancs de la diligence qui se plaignaient...

Subitement, une voix, une voix de vieille fée, enrouée, cassée, fêlée, appela le Tarasconnais par son nom : « Monsieur Tartarin ! monsieur Tartarin !

— Qui m'appelle ?

— C'est moi, monsieur Tartarin ; vous ne me reconnaissez pas ?... Je suis la vieille diligence qui faisait — il y a vingt ans — le service de Tarascon à Nîmes... Que de fois je vous ai portés, vous et vos amis, quand vous alliez chasser les casquettes du côté de Joncquières ou de Bellegarde !... Je ne vous ai pas remis d'abord, à cause de votre bonnet de *Teur* et du corps que vous avez pris ; mais sitôt que vous vous êtes mis à ronfler, coquin de bon sort ! je vous ai reconnu tout de suite.

— C'est bon ! c'est bon ! » fit le Tarasconnais un peu vexé.

Puis, se radoucissant :

« Mais enfin, ma pauvre vieille, qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ?

— Ah ! mon bon monsieur Tartarin, je n'y suis pas venue de mon plein gré, je vous assure... Une fois que le chemin de fer de Beaucaire a été fini, ils ne m'ont plus trouvée bonne à rien et ils m'ont envoyée en Afrique... Et je ne suis pas la seule ! presque toutes les diligences de France ont été déportées comme moi. On nous trouvait trop réactionnaires, et maintenant nous voilà toutes ici à mener une vie de galère... C'est ce qu'en France vous appelez les chemins de fer algériens. »

Ici la vieille diligence poussa un long soupir ; puis elle reprit :

« Ah ! monsieur Tartarin, que je le regrette, mon beau Tarascon ! C'était alors le bon temps pour moi, le temps de la jeunesse ! Il fallait me voir partir le matin, lavée à grande eau et toute luisante avec mes roues vernissées à neuf, mes lanternes qui semblaient deux soleils et ma bâche toujours frottée d'huile ! C'est ça qui était beau quand le postillon faisait claquer son fouet sur l'air de : *Lagadigadeou, la Tarasque ! la Tarasque !* et que le conducteur, son piston en bandoulière, sa casquette brodée sur l'oreille, jetant d'un tour de bras son petit chien, toujours furieux, sur la bâche de l'impériale, s'élançait lui-même là-haut, en criant : « Allume ! allume ! » Alors mes quatre chevaux s'ébranlaient au bruit des grelots, des aboiements, des fanfares, les fenêtres s'ouvraient, et tout Tarascon regardait avec orgueil la diligence détaler sur la grande route royale.

Quelle belle route, monsieur Tartarin, large, bien entretenue, avec ses bornes kilométriques, ses petits tas de pierres régulièrement espacés, et de droite et de gauche ses jolies plaines d'oliviers et de vignes !... Puis, des auberges tous les dix pas, des relais toutes les cinq minutes... Et mes voyageurs, quelles braves gens ! des maires et des curés, qui allaient à Nîmes voir leur préfet ou leur évêque, de bons taffetassiers qui revenaient du *Mazet* bien honnêtement, des collégiens en vacances, des paysans en blouse brodée tout frais rasés du matin, et là-haut, sur l'impériale, vous tous, messieurs les chasseurs de casquettes, qui étiez toujours de si bonne humeur, et qui chantiez si bien chacun *la vôtre*, le soir, aux étoiles, en revenant !...

Maintenant, c'est une autre histoire... Dieu sait les gens que je charrie ! un tas de mécréants venus je ne sais d'où, qui me remplissent de vermine, des nègres, des Bédouins, des soudards, des aventuriers de tous les pays, des colons en guenilles qui m'empestent de leurs pipes, et tout cela parlant un langage auquel Dieu le père ne comprendrait rien... Et puis vous voyez comme on me traite ! Jamais brossée, jamais lavée. On me plaint le cambouis de mes essieux... Au lieu de mes gros bons chevaux tranquilles d'autrefois, de petits chevaux arabes qui ont le diable au corps, se battent, se mordent, dansent en courant comme des chèvres, et me brisent mes brancards à coups de pieds... Aïe !... aïe !... tenez !... voilà que cela commence... Et les routes ! Par ici, c'est encore supportable, parce que nous sommes près du gouvernement ; mais là-bas, plus rien, pas de chemin du tout. On va

comme on peut, à travers monts et plaines, dans les palmiers nains, dans les lentisques... Pas un seul relais fixe. On arrête au caprice du conducteur, tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre.

Quelquefois ce polisson-là me fait faire un détour de deux lieues pour aller chez un ami boire l'absinthe ou le *champoreau*... Après quoi, fouette, postillon ! il faut rattraper le temps perdu. Le soleil cuit, la poussière brûle. Fouette toujours ! On accroche, on verse ! Fouette plus fort ! On passe des rivières à la nage, on s'enrhume, on se mouille, on se noie .. Fouette ! fouette ! fouette !... Puis le soir, toute ruisselante, — c'est cela qui est bon à mon âge, avec mes rhumatismes !... — il me faut coucher à la belle étoile, dans une cour de caravansérail ouverte à tous les vents. La nuit, des chacals, des hyènes viennent flairer mes caissons, et les maraudeurs qui craignent la rosée, se mettent au chaud dans mes compartiments... Voilà la vie que je mène, mon pauvre monsieur Tartarin, et je la mènerai jusqu'au jour où, brûlée par le soleil, pourrie par les nuits humides, je tomberai — ne pouvant plus faire autrement — sur un coin de méchante route, où les Arabes feront bouillir leur kousskouss avec les débris de ma vieille carcasse...

— Blidah ! Blidah ! fit le conducteur en ouvrant la portière.

II

OU L'ON VOIT PASSER UN PETIT MONSIEUR

Vaguement, à travers les vitres dépolies par la buée, Tartarin de Tarascon entrevit une place de jolie sous-préfecture, place régulière, entourée d'arcades et plantée d'orangers, au milieu de laquelle de petits soldats de plomb faisaient l'exercice dans la claire brume rose du matin. Les cafés ôtaient leurs volets. Dans un coin, une halle avec des légumes... C'était charmant, mais cela ne sentait pas encore le lion.

« Au sud !... Plus au sud ! » murmura le bon Tartarin en se renfonçant dans son coin.

A ce moment, la portière s'ouvrit. Une bouffée d'air frais entra, apportant sur ses ailes, dans le parfum des orangers fleuris, un tout petit monsieur en redingote noisette, vieux, sec, ridé,

compassé, une figure grosse comme le poing, une cravate en soie noire haute de cinq doigts, une serviette en cuir, un parapluie: le parfait notaire de village.

En apercevant le matériel de guerre du Tarasconnais, le petit monsieur, qui s'était assis en face, parut excessivement surpris et se mit à regarder Tartarin avec une insistance gênante.

On détela, on attela, la diligence partit... Le petit monsieur regardait toujours Tartarin... A la fin, le Tarasconnais prit la mouche.

« Ça vous étonne? » fit-il en regardant à son tour le petit monsieur bien en face.

« Non! ça me gêne, » répondit l'autre fort tranquillement; et le fait est qu'avec sa tente-abri, son revolver, ses deux fusils dans leur gaine, son couteau de chasse, — sans parler de sa corpulence naturelle, Tartarin de Tarascon tenait beaucoup de place.

La réponse du petit monsieur le fâcha:

« Vous imaginez-vous par hasard que je vais aller au lion avec votre parapluie? » dit le grand homme fièrement.

Le petit monsieur regarda son parapluie, sourit doucement; puis, toujours avec son même flegme :

« Alors, Monsieur, vous êtes...?

— Tartarin de Tarascon, tueur de lions! »

En prononçant ces mots, l'intrépide Tarasconnais secoua comme une crinière, le gland de sa *chéchia*.

Il y eut dans la diligence un mouvement de stupeur.

Le trappiste se signa, les cocottes poussèrent de petits cris d'effroi, et le photographe d'Orléansville se rapprocha du tueur de lions, rêvant déjà l'insigne honneur de faire sa photographie.

Le petit monsieur, lui, ne se déconcerta pas.

« Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin? » demanda-t-il très tranquillement.

Le Tarasconnais le reçut de la belle manière :

« Si j'en ai beaucoup tué, Monsieur!... Je vous souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête. »

Et toute la diligence de rire en regardant les trois cheveux jaunes de Cadet-Roussel qui se hérissaient sur le crâne du petit monsieur.

A son tour, le photographe d'Orléansville prit la parole:

« Terrible profession que la vôtre, monsieur Tartarin!... On

passe quelquefois de mauvais moments... Ainsi ce pauvre M. Bombonnel...

— Ah ! oui, le tueur de panthères... » fit Tartarin assez dédaigneusement.

« Est-ce que vous le connaissez ? » demanda le petit monsieur.

« Té pardi... Si je le connais... Nous avons chassé plus de vingt fois ensemble. »

Le petit monsieur sourit : « Vous chassez donc la panthère aussi, monsieur Tartarin?

— Quelquefois, par passe-temps.... » fit l'enragé Tarasconnais.

Il ajouta, en relevant la tête d'un geste héroïque qui enflamma le cœur des deux cocottes :

« Ça ne vaut pas le lion !

— En somme, » hasarda le photographe d'Orléansville, « une panthère, ce n'est qu'un gros chat...

— Tout juste ! » fit Tartarin, qui n'était pas fâché de rabaisser un peu la gloire de Bombonnel, surtout devant des dames.

Ici la diligence s'arrêta, le conducteur vint ouvrir la portière, et, s'adressant au petit vieux :

« Vous voilà arrivé, Monsieur, » lui dit-il d'un air très respectueux.

Le petit monsieur se leva, descendit, puis avant de refermer la portière :

« Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Tartarin ?

— Lequel, Monsieur ?

— Ma foi ! écoutez, vous avez l'air d'un brave homme, j'aime mieux vous dire ce qu'il en est... Retournez vite à Tarascon, monsieur Tartarin... Vous perdez votre temps ici... Il reste bien encore quelques panthères dans la province ; mais, fi donc ! c'est un trop petit gibier pour vous... Quant aux lions, c'est fini. Il n'en reste plus en Algérie... mon ami Chassaing vient de tuer le dernier. »

Sur quoi le petit monsieur salua, ferma la portière, et s'en alla en riant avec sa serviette et son parapluie.

« Conducteur, » demanda Tartarin en faisant sa moue, « qu'est-ce que c'est donc que ce bonhomme-là ?

— Comment ! vous ne le connaissez pas ? mais c'est monsieur Bombonnel. »

III

UN COUVENT DE LIONS

A Milianah, Tartarin de Tarascon descendit, laissant la diligence continuer sa route vers le Sud.

Deux jours de durs cahots, deux nuits passées les yeux ouverts à regarder par la portière s'il n'apercevrait pas dans les champs, au bord de la route, l'ombre formidable du lion, tant d'insomnies méritaient bien quelques heures de repos. Et puis, s'il faut tout dire, depuis sa mésaventure avec Bombonnel, le loyal Tarasconnais se sentait mal à l'aise, malgré ses armes, sa moue terrible, son bonnet rouge, devant le photographe d'Orléansville et les deux demoiselles du 3e hussards.

Il se dirigea donc à travers les larges rues de Milianah, pleines de beaux arbres et de fontaines ; mais, tout en cherchant un hôtel à sa convenance, le pauvre homme ne pouvait s'empêcher de penser aux paroles de Bombonnel... Si c'était vrai pourtant ? S'il n'y avait plus de lions en Algérie ?... A quoi bon alors tant de courses, tant de fatigues ?...

Soudain, au détour d'une rue, notre héros se trouva face à face... avec qui ? Devinez... Avec un lion superbe, qui attendait devant la porte d'un café, assis royalement sur son train de derrière, sa crinière fauve dans le soleil.

« Qu'est-ce qu'ils me disaient donc qu'il n'y en avait plus ? » s'écria le Tarasconnais en faisant un saut en arrière... En entendant cette exclamation, le lion baissa la tête et, prenant dans sa gueule une sébile en bois posée devant lui sur le trottoir, il la tendit humblement du côté de Tartarin immobile de stupeur... Un Arabe qui passait jeta un gros sou dans la sébile ; le lion remua la queue... Alors Tartarin comprit tout. Il vit, ce que l'émotion l'avait d'abord empêché de voir, la foule attroupée autour du pauvre lion aveugle et apprivoisé, et les deux grands nègres armés de gourdins qui le promenaient dans la ville comme un Savoyard sa marmotte.

Le sang du Tarasconnais ne fit qu'un tour : « Misérables, » cria-t-il d'une voix de tonnerre, « ravaler ainsi ces nobles bêtes ! » Et, s'élançant sur le lion, il lui arracha l'immonde sébile d'entre ses royales mâchoires... Les deux nègres, croyant avoir affaire

à un voleur, se précipitèrent sur le Tarasconnais, la matraque haute... Ce fut une terrible bousculade... Les nègres tapaient, les femmes piaillaient, les enfants riaient. Un vieux cordonnier juif criait du fond de sa boutique : « *Au zouge de paix ! Au zouge de paix !* » Le lion lui-même, dans sa nuit, essaya d'un rugissement, et le malheureux Tartarin, après une lutte désespérée, roula par terre au milieu des gros sous et des balayures.

A ce moment, un homme fendit la foule, écarta les nègres d'un mot, les femmes et les enfants d'un geste, releva Tartarin, le brossa, le secoua et l'assit tout essoufflé sur une borne.

« Comment ! *prëince*, c'est vous?... » fit le bon Tartarin en se frottant les côtes.

« Eh ! oui, mon vaillant ami, c'est moi... Sitôt votre lettre reçue, j'ai confié Baïa à son frère, loué une chaise de poste, fait cinquante lieues ventre à terre, et me voilà juste à temps pour vous arracher à la brutalité de ces rustres... Qu'est-ce que vous avez donc fait, juste Dieu ! pour vous attirer cette méchante affaire ?

— Que voulez-vous, *prëince*,... de voir ce malheureux lion avec sa sébile aux dents, humilié, vaincu, bafoué, servant de risée à toute cette pouillerie musulmane...

— Mais vous vous trompez, mon noble ami. Ce lion est, au contraire, pour eux, un objet de respect et d'adoration. C'est une bête sacrée, qui fait partie d'un grand couvent de lions, fondé, il y a trois cents ans, par Mahommed-ben-Aouda, une espèce de Trappe formidable et farouche, pleine de rugissements et d'odeurs de fauve, où des moines singuliers élèvent et apprivoisent des lions par centaines, et les envoient de là dans toute l'Afrique septentrionale, accompagnés de frères quêteurs... Les dons que reçoivent les frères servent à l'entretien du couvent et de sa mosquée ; et si les deux nègres ont montré tant d'humeur tout à l'heure, c'est qu'ils ont la conviction que pour un sou, un seul sou de la quête, volé ou perdu par leur faute, le lion qu'ils conduisent les dévorerait immédiatement. »

En écoutant ce récit invraisemblable, et pourtant véridique, Tartarin de Tarascon se délectait et reniflait l'air bruyamment.

« Ce qui me va dans tout ceci, » fit-il en matière de conclusion, « c'est que, n'en déplaise à monsieur Bombonnel, il y a encore des lions en Algérie !...

— S'il y en a ! » dit le prince avec enthousiasme... « Dès de-

main, nous allons battre la plaine du Chéliff, et vous verrez !...

— Eh quoi ! *prëince*... Auriez-vous l'intention de chasser, vous aussi ?

— Parbleu ! pensez-vous donc que je vous laisserais vous en aller seul en pleine Afrique, au milieu de ces tribus féroces, dont vous ignorez la langue et les usages... Non ! non ! illustre Tartarin, je ne vous quitte plus... Partout où vous serez, je veux être.

— Oh ! *prëince, prëince*... »

Et Tartarin, radieux, pressa sur son cœur le vaillant Grégory, en songeant avec fierté qu'à l'exemple de Jules Gérard, de Bombonnel et de tous les autres fameux tueurs de lions, il allait avoir un prince étranger pour l'accompagner dans ses chasses.

IV

LA CARAVANE EN MARCHE

Le lendemain, dès la première heure, l'intrépide Tartarin et le non moins intrépide prince Grégory, suivis d'une demi-douzaine de portefaix nègres, sortaient de Milianah, et descendaient vers la plaine du Chéliff par un raidillon délicieux tout ombragé de jasmins, de tuyas, de caroubiers, d'oliviers sauvages, entre deux haies de petits jardins indigènes et des milliers de joyeuses sources vives qui dégringolaient de roche en roche en chantant... Un paysage du Liban.

Aussi chargé d'armes que le grand Tartarin, le prince Grégory s'était en plus affublé d'un magnifique et singulier képi tout galonné d'or, avec une garniture de feuilles de chêne brodées au fil d'argent, qui donnait à Son Altesse un faux air de général mexicain, ou de chef de gare des bords du Danube.

Ce diable de képi intriguait beaucoup le Tarasconnais ; et comme il demandait timidement quelques explications :

« Coiffure indispensable pour voyager en Afrique, » répondit le prince avec gravité ; et tout en faisant reluire sa visière d'un revers de manche, il renseigna son naïf compagnon sur le rôle important que joue le képi dans nos relations avec les Arabes, la terreur que cet insigne militaire a, seul, le privilège de leur inspirer, si bien que l'administration civile a été obligée de coiffer tout son monde avec des képis, depuis le cantonnier jusqu'au receveur de l'enregistrement. En somme, pour gouverner l'Al-

gérie — c'est toujours le prince qui parle — pas n'est besoin d'une forte tête, ni même de tête du tout : il suffit d'un képi, d'un beau képi galonné, reluisant au bout d'une trique comme la toque de Gessler.

Ainsi causant et philosophant, la caravane allait son train. Les portefaix — pieds nus — sautaient de roche en roche avec des cris de singes. Les caisses d'armes sonnaient. Les fusils flambaient. Les indigènes qui passaient s'inclinaient jusqu'à terre devant le képi magique... Là-haut, sur les remparts de Milianah, le chef du bureau arabe, qui se promenait au bon frais avec sa dame, entendant ces bruits insolites, et voyant reluire des armes entre les branches, crut à un coup de main, fit baisser le pont-levis, battre la générale, et mit incontinent la ville en état de siège.

Beau début pour la caravane !

Malheureusement, avant la fin du jour, les choses se gâtèrent. Des nègres qui portaient les bagages, l'un fut pris d'atroces coliques pour avoir mangé le sparadrap de la pharmacie. Un autre tomba sur le bord de la route ivre-mort d'eau-de-vie camphrée. Le troisième, celui qui portait l'album de voyage, séduit par les dorures des fermoirs, et persuadé qu'il enlevait les trésors de La Mecque, se sauva dans le Zaccar à toutes jambes... Il fallut aviser... La caravane fit halte, et tint conseil dans l'ombre trouée d'un vieux figuier.

« Je serais d'avis, dit le prince, en essayant, mais sans succès, de délayer une tablette de pemmican dans une casserole perfectionnée à triple fond, je serais d'avis que, dès ce soir, nous renoncions aux porteurs nègres... Il y a précisément un marché arabe tout près d'ici. Le mieux est de nous y arrêter, et de faire emplette de quelques bourriquots....

« Non !... non !... pas de bourriquots ! »... interrompit vivement le grand Tartarin, que le souvenir de Noiraud avait fait devenir tout rouge.

Et il ajouta, l'hypocrite :

« Comment voulez-vous que de si petites bêtes puissent porter tout notre attirail ? »

Le prince sourit.

« C'est ce qui vous trompe, mon illustre ami. Si maigre et si chétif qu'il vous paraisse, le bourriquot algérien a les reins solides... Il le faut bien, pour supporter tout ce qu'il supporte... Demandez plutôt aux Arabes. Voici comment ils expliquent notre

organisation coloniale... En haut, disent-ils, il y a *mouci* le gouverneur, avec une grande trique, qui tape sur l'état-major ; l'état-major, pour se venger, tape sur le soldat ; le soldat tape sur le colon, le colon tape sur l'Arabe, l'Arabe tape sur le nègre, le nègre tape sur le juif, le juif à son tour tape sur le bourriquot, et le pauvre petit bourriquot, n'ayant personne sur qui taper, tend l'échine et porte tout. Vous voyez bien qu'il peut porter vos caisses.

— C'est égal, » reprit Tartarin de Tarascon, « je trouve que, pour le coup d'œil de notre caravane, des ânes ne feraient pas très bien... Je voudrais quelque chose de plus oriental... Ainsi, par exemple, si nous pouvions avoir un chameau...

— Tant que vous en voudrez, » fit l'Altesse, et l'on se mit en route pour le marché arabe.

Le marché se tenait à quelques kilomètres, sur les bords du Chéliff... Il y avait là cinq ou six mille Arabes en guenilles, grouillant au soleil, et trafiquant bruyamment au milieu des jarres d'olives noires, des pots de miel, des sacs d'épices et des cigares en gros tas ; de grands feux où rôtissaient des moutons entiers, ruisselant de beurre ; des boucheries en plein air, où des nègres tout nus, les pieds dans le sang, les bras rouges, dépeçaient, avec de petits couteaux, des chevreaux pendus à une perche.

Dans un coin, sous une tente rapetassée de mille couleurs, un greffier maure, avec un grand livre et des lunettes. Ici, un groupe, des cris de rage : c'est un jeu de roulette, installé sur une mesure à blé, et des Kabyles qui s'éventrent autour... Là-bas des trépignements, une joie, des rires : c'est un marchand juif avec sa mule, qu'on regarde se noyer dans le Chéliff... Puis des scorpions, des chiens, des corbeaux ; et des mouches !... des mouches !...

Par exemple, les chameaux manquaient. On finit pourtant par en découvrir un, dont des M'zabites cherchaient à se défaire. C'était le vrai chameau du désert, le chameau classique, chauve, l'air triste, avec sa longue tête de bédouin et sa bosse qui, devenue flasque par suite de trop longs jeûnes, pendait mélancoliquement sur le côté.

Tartarin le trouva si beau, qu'il voulut que la caravane entière montât dessus... Toujours la folie orientale !...

La bête s'accroupit. On sangla les malles.

Le prince s'installa sur le cou de l'animal. Tartarin, pour plus de majesté, se fit hisser tout en haut de la bosse, entre deux caisses ; et là, fier et bien calé, saluant d'un geste noble tout le marché accouru, il donna le signal du départ... Tonnerre ! si ceux de Tarascon avaient pu le voir !...

Le chameau se redressa, allongea ses grandes jambes à nœuds, et prit son vol...

O stupeur ! Au bout de quelques enjambées, voilà Tartarin qui se sent pâlir, et l'héroïque chechia qui reprend une à une ses anciennes positions du temps du *Zouave*. Ce diable de chameau tanguait comme une frégate.

« *Préïnce, préïnce,* » murmura Tartarin tout blême, et s'accrochant à l'étoupe sèche de la bosse, « *préïnce,* descendons... Je sens... je sens... que je vais faire bafouer la France... »

Va te promener ! le chameau était lancé, et rien ne pouvait plus l'arrêter. Quatre mille Arabes couraient derrière, pieds nus, gesticulant, riant comme des fous, et faisant luire au soleil six cent mille dents blanches...

Le grand homme de Tarascon dut se résigner. Il s'affaissa tristement sur la bosse. La chechia prit toutes les positions qu'elle voulut... et la France fut bafouée.

V

L'AFFUT DU SOIR DANS UN BOIS DE LAURIERS-ROSES

Si pittoresque que fût leur nouvelle monture, nos tueurs de lions durent y renoncer, par égard pour la chechia. On continua donc la route à pied comme devant, et la caravane s'en alla tranquillement vers le Sud par petites étapes, le Tarasconnais en tête, le Monténégrin en queue, et dans les rangs le chameau avec les caisses d'armes.

L'expédition dura près d'un mois.

Pendant un mois, cherchant des lions introuvables, le terrible Tartarin erra de douar en douar dans l'immense plaine du Chéliff, à travers cette formidable et cocasse Algérie française, où les parfums du vieil Orient se compliquent d'une forte odeur d'absinthe et de caserne ; Abraham et Zouzou mêlés, quelque chose de féerique et de naïvement burlesque, comme une page de l'Ancien Testament racontée par le sergent La Ramée ou le

brigadier Pitou... Curieux spectacle pour des yeux qui auraient su voir... Un peuple sauvage et pourri que nous civilisons, en lui donnant nos vices... L'autorité féroce et sans contrôle de bachagas fantastiques, qui se mouchent gravement dans leurs grands cordons de la Légion d'honneur, et pour un oui ou pour un non font bâtonner les gens sur la plante des pieds. La justice sans conscience de cadis à grosses lunettes, tartufes du Coran et de la loi, qui rêvent de quinze août et de promotion sous les palmes, et vendent leurs arrêts, comme Ésaü son droit d'aînesse, pour un plat de lentilles ou de kousskouss au sucre. Des caïds libertins et ivrognes, anciens brosseurs d'un général Yusuf quelconque, qui se soûlent de champagne avec des blanchisseuses mahonnaises, et font des ripailles de mouton rôti, pendant que, devant leurs tentes, toute la tribu crève de faim, et dispute aux lévriers les rogatons de la ribote seigneuriale.

Puis, tout autour, des plaines en friche, de l'herbe brûlée, des buissons chauves, des maquis de cactus et de lenstiques, le grenier de la France !... Grenier vide de grains, hélas ! et riche seulement en chacals et en punaises. Des douars abandonnés, des tribus effarées qui s'en vont sans savoir où, fuyant la faim, et semant des cadavres le long de la route. De loin en loin, un village français, avec des maisons en ruine, des champs sans culture, des sauterelles enragées, qui mangent jusqu'aux rideaux des fenêtres, et tous les colons dans les cafés, en train de boire de l'absinthe en discutant des projets de réforme et de constitution.

Voilà ce que Tartarin aurait pu voir, s'il s'en était donné la peine ; mais, tout entier à sa passion léonine, l'homme de Tarascon allait droit devant lui, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'œil obstinément fixé sur ces monstres imaginaires, qui ne paraissaient jamais.

Comme la tente-abri s'entêtait à ne pas s'ouvrir et les tablettes de pemmican à ne pas fondre, la caravane était obligée de s'arrêter matin et soir dans les tribus. Partout, grâce au képi du prince Grégory, nos chasseurs étaient reçus à bras ouverts. Ils logeaient chez les agas, dans des palais bizarres, grandes fermes blanches sans fenêtres, où l'on trouve pêle-mêle des narghilés et des commodes en acajou, des tapis de Smyrne et des lampes-modérateur, des coffres de cèdre pleins de sequins turcs, et des pendules à sujets, style Louis-Philippe... Partout on donnait à

Tartarin des fêtes splendides, des *diffas*, des *fantasias*... En son honneur, des goums entiers faisaient parler la poudre et luire leurs burnous au soleil. Puis, quand la poudre avait parlé, le bon aga venait et présentait sa note... C'est ce qu'on appelle l'hospitalité arabe.

Et toujours pas de lions. Pas plus de lions que sur le Pont-Neuf!

Cependant le Tarasconnais ne se décourageait pas. S'enfonçant bravement dans le Sud, il passait ses journées à battre le maquis, fouillant les palmiers-nains du bout de sa carabine, et faisant « frrt! frrt! » à chaque buisson. Puis, tous les soirs avant de se coucher, un petit affût de deux ou trois heures... Peine perdue! le lion ne se montrait pas.

Un soir pourtant, vers les six heures, comme la caravane traversait un bois de lenstiques tout violet où de grosses cailles alourdies par la chaleur sautaient çà et là dans l'herbe, Tartarin de Tarascon crut entendre — mais si loin, mais si vague, mais si émietté par la brise — ce merveilleux rugissement qu'il avait entendu tant de fois là-bas à Tarascon, derrière la baraque Mitaine.

D'abord le héros croyait rêver... Mais au bout d'un instant, lointains toujours, quoique plus distincts, les rugissements recommencèrent; et cette fois, tandis qu'à tous les coins de l'horizon on entendait hurler les chiens des douars, — secouée par la terreur et faisant retenir les conserves et les caisses d'armes, la bosse du chameau frissonna.

Plus de doute. C'était le lion... Vite, vite, à l'affût. Pas une minute à perdre.

Il y avait tout juste près de là un vieux *marabout* (tombeau de saint) à coupole blanche, avec les grandes pantoufles jaunes du défunt déposées dans une niche au-dessus de la porte, et un fouillis d'ex-voto bizarres, pans de burnous, fils d'or, cheveux roux, qui pendaient le long des murailles... Tartarin de Tarascon y remisa son prince et son chameau et se mit en quête d'un affût. Le prince Grégory voulait le suivre, mais le Tarasconnais s'y refusa; il tenait à affronter le lion seul à seul. Toutefois il recommanda à Son Altesse de ne pas s'éloigner, et, par mesure de précaution, il lui confia son portefeuille, un gros portefeuille plein de papiers précieux et de billets de banque, qu'il craignait de faire écornifler par la griffe du lion. Ceci fait, le héros chercha son poste.

Cent pas en avant du marabout, un petit bois de lauriers-roses tremblait dans la gaze du crépuscule, au bord d'une rivière presque à sec. C'est là que Tartarin vint s'embusquer, le genou en terre, selon la formule, la carabine au poing et son grand couteau de chasse planté fièrement devant lui dans le sable de la berge.

La nuit arriva. Le rose de la nature passa au violet, puis au bleu sombre... En bas, dans les cailloux de la rivière, luisait comme un miroir à main une petite flaque d'eau claire. C'était l'abreuvoir des fauves. Sur la pente de l'autre berge, on voyait vaguement le sentier blanc que leurs grosses pattes avaient tracé dans les lentisques. Cette pente mystérieuse donnait le frisson. Joignez à cela le fourmillement vague des nuits africaines, branches frôlées, pas de velours d'animaux rôdeurs, aboiements grêles des chacals, et là-haut, dans le ciel, à cent, deux cents mètres, de grands troupeaux de grues qui passent avec des cris d'enfants qu'on égorge ; vous avouerez qu'il y avait de quoi être ému.

Tartarin l'était. Il l'était même beaucoup. Les dents lui claquaient, le pauvre homme ! Et sur la garde de son couteau de chasse planté en terre, le canon de son fusil rayé sonnait comme une paire de castagnettes... Qu'est-ce que vous voulez ! Il y a des soirs où l'on n'est pas en train ; et puis où serait le mérite, si les héros n'avaient jamais peur...

Eh bien ! oui, Tartarin eut peur, et tout le temps encore. Néanmoins, il tint bon une heure, deux heures, mais l'héroïsme a ses limites... Près de lui, dans le lit desséché de la rivière, le Tarasconnais entend tout à coup un bruit de pas, des cailloux qui roulent. Cette fois la terreur l'enlève de terre. Il tire ses deux coups au hasard dans la nuit, et se replie à toutes jambes sur le marabout, laissant son coutelas debout dans le sable comme une croix commémorative de la plus formidable panique qui ait jamais assailli l'âme d'un dompteur d'hydres.

« A moi, préïnce... le lion !... »

Un silence.

« Préïnce, préïnce, êtes-vous là ? »

Le prince n'était pas là. Sur le mur blanc du marabout, le bon chameau projetait seul au clair de lune l'ombre bizarre de sa bosse... Le prince Grégory venait de filer en emportant portefeuille et billets de banque... Il y avait un mois que Son Altesse attendait cette occasion...

VI

ENFIN !...

Le lendemain de cette aventureuse et tragique soirée, lorsqu'au petit jour notre héros se réveilla, et qu'il eut acquis la certitude que le prince et le magot étaient réellement partis, partis sans retour ; lorsqu'il se vit seul dans cette petite tombe blanche, trahi, volé, abandonné en pleine Algérie sauvage avec un chameau à bosse simple et quelque monnaie de poche pour toute ressource, alors, pour la première fois, le Tarasconnais douta. Il douta du Monténégro, il douta de l'amitié, il douta de la gloire, il douta même des lions ; et, comme le Christ à Gethsémani, le grand homme se prit à pleurer amèrement.

Or, tandis qu'il était là pensivement assis sur la porte du marabout, sa tête dans ses deux mains, sa carabine entre ses jambes, et le chameau qui le regardait, soudain le maquis d'en face s'écarte et Tartarin stupéfait voit paraître, à dix pas devant lui, un lion gigantesque s'avançant la tête haute et poussant des rugissements formidables qui font trembler les murs du marabout tout chargés d'oripeaux, et jusqu'aux pantoufles du saint dans leur niche.

Seul, le Tarasconnais ne trembla pas.

« Enfin ! » cria-t-il en bondissant, la crosse à l'épaule... Pan !... pan ! pfft ! pfft ! C'était fait... Le lion avait deux balles explosibles dans la tête... Pendant une minute, sur le fond embrasé du ciel africain, ce fut un feu d'artifice épouvantable de cervelle en éclats, de sang fumant et de toison rousse éparpillée. Puis tout retomba et Tartarin aperçut... deux grands nègres furieux qui couraient sur lui, la matraque en l'air. Les deux nègres de Milianah !

O misère ! c'était le lion apprivoisé, le pauvre aveugle du couvent de Mohammed que les balles tarasconnaises venaient d'abattre.

Cette fois, par Mahom ! Tartarin l'échappa belle. Ivres de fureur fanatique, les deux nègres quêteurs l'auraient sûrement mis en pièces, si le Dieu des chrétiens n'avait envoyé à son aide un ange libérateur, le garde champêtre de la commune d'Orléansville arrivant, son sabre sous le bras, par un petit sentier.

La vue du képi municipal calma subitement la colère des nègres. Paisible et majestueux, l'homme à la plaque dressa procès-verbal de l'affaire, fit charger sur le chameau ce qui restait du lion, ordonna aux plaignants comme au délinquant de le suivre, et se dirigea sur Orléansville, où le tout fut déposé au greffe.

Ce fut une longue et terrible procédure !

Après l'Algérie des tribus, qu'il venait de parcourir, Tartarin de Tarascon connut alors une autre Algérie non moins cocasse et formidable, l'Algérie des villes, processive et avocassière. Il connut la judiciaire louche qui se tripote au fond des cafés, la bohème des gens de loi, les dossiers qui sentent l'absinthe, les cravates blanches mouchetées de *champoreau;* il connut les huissiers, les agréés, les agents d'affaires, toutes ces sauterelles du papier timbré, affamées et maigres, qui mangent le colon jusqu'aux tiges de ses bottes et le laissent déchiqueté feuille par feuille comme un plant de maïs...

Avant tout il s'agissait de savoir si le lion avait été tué sur le territoire civil ou le territoire militaire. Dans le premier cas l'affaire regardait le tribunal de commerce; dans le second, Tartarin relevait du conseil de guerre, et, à ce mot de conseil de guerre, l'impressionnable Tarasconnais se voyait déjà fusillé au pied des remparts, ou croupissant dans le fond d'un silo...

Le terrible, c'est que la délimitation des deux territoires est très vague en Algérie... Enfin, après un mois de courses, d'intrigues, de stations au soleil dans les cours des bureaux arabes, il fut établi que si d'une part le lion avait été tué sur le territoire militaire, d'autre part Tartarin, lorsqu'il tira, se trouvait sur le territoire civil. L'affaire se jugea donc au civil, et notre héros en fut quitte pour *deux mille cinq cents francs* d'indemnité, sans les frais.

Comment faire pour payer tout cela ? Les quelques piastres échappées à la razzia du prince s'en étaient allées depuis longtemps en papiers légaux et en absinthes judiciaires.

Le malheureux tueur de lions fut donc réduit à vendre la caisse d'armes au détail, carabine par carabine. Il vendit les poignards, les kriss malais, les casse-tête... Un épicier acheta les conserves alimentaires; un pharmacien, ce qui restait du sparadrap. Les grandes bottes elles-mêmes y passèrent et suivirent la tente-abri perfectionnée chez un marchand de bric-à-

brac, qui les éleva à la hauteur de curiosités cochinchinoises. Une fois tout payé, il ne restait plus à Tartarin que la peau du lion et le chameau. La peau, il l'emballa soigneusement et la dirigea sur Tarascon, à l'adresse du brave commandant Bravida. (Nous verrons tout à l'heure ce qu'il advint de cette fabuleuse dépouille.) Quant au chameau, il comptait s'en servir pour regagner Alger, non pas en montant dessus, mais en le vendant pour payer la diligence ; ce qui est encore la meilleure façon de voyager à chameau. Malheureusement la bête était d'un placement difficile, et personne n'en offrit un liard.

Tartarin cependant voulait regagner Alger à toute force. Il avait hâte de revoir le corselet bleu de Baïa, sa maisonnette, ses fontaines, et de se reposer sur les trèfles blancs de son petit cloître, en attendant de l'argent de France. Aussi notre héros n'hésita pas, et navré, mais point abattu, il entreprit de faire la route à pied, sans argent, par petites journées.

En cette occurrence, le chameau ne l'abandonna pas. Cet étrange animal s'était pris pour son maître d'une tendresse inexplicable, et, le voyant sortir d'Orléansville, se mit à marcher religieusement derrière lui, réglant son pas sur le sien et ne le quittant pas d'une semelle.

Au premier moment, Tartarin trouva cela touchant ; cette fidélité, ce dévouement à toute épreuve lui allaient au cœur, d'autant que la bête était commode et se nourrissait avec rien. Pourtant, au bout de quelques jours, le Tarasconnais s'ennuya d'avoir perpétuellement sur les talons ce compagnon mélancolique, qui lui rappelait toutes ses mésaventures ; puis, l'aigreur s'en mêlant, il lui en voulut de son air triste, de sa bosse, de son allure d'oie bridée. Pour tout dire, il le prit en grippe et ne songea plus qu'à s'en débarrasser ; mais l'animal tenait bon... Tartarin essaya de le perdre, le chameau le retrouva ; il essaya de courir, le chameau courut plus vite... Il lui criait : « Va-t'en ! » en lui jetant des pierres. Le chameau s'arrêtait et le regardait d'un air triste, puis, au bout d'un moment, il se remettait en route et finissait toujours par le rattraper. Tartarin dut se résigner.

Pourtant, lorsque après huit grands jours de marche, le Tarasconnais poudreux, harassé, vit de loin étinceler dans la verdure les premières terrasses blanches d'Alger, lorsqu'il se trouva aux portes de la ville, sur l'avenue bruyante de Mustapha, au

milieu des zouaves, des biskris, des Mahonnaises, tous grouillant autour de lui et le regardant défiler avec son chameau, pour le coup la patience lui échappa : « Non ! non ! » dit-il, « ce n'est pas possible... je ne peux pas entrer dans Alger avec un animal pareil ! » et, profitant d'un encombrement de voitures, il fit un crochet dans les champs et se jeta dans un fossé !...

Au bout d'un moment, il vit au-dessus de sa tête, sur la chaussée de la route, le chameau qui filait à grandes enjambées, allongeant le cou d'un air anxieux.

Alors, soulagé d'un grand poids, le héros sortit de sa cachette, et rentra dans la ville par un sentier détourné qui longeait le mur de son petit clos.

VII

CATASTROPHES SUR CATASTROPHES.

En arrivant devant sa maison mauresque, Tartarin s'arrêta très étonné. Le jour tombait, la rue était déserte. Par la porte basse en ogive que la négresse avait oublié de fermer, on entendait des rires, des bruits de verres, des détonations de bouchons de champagne, et dominant tout ce joli vacarme une voix de femme qui chantait, joyeuse et claire :

« Tron de Diou ! » fit le Tarasconnais en pâlissant, et il se précipita dans la cour.

Malheureux Tartarin ! Quel spectacle l'attendait... Sous les arceaux du petit cloître, au milieu des flacons, des pâtisseries, des coussins épars, des pipes, des tambourins, des guitares, Baïa debout, sans veston bleu ni corselet, rien qu'une chemisette de gaze argentée et un grand pantalon rose tendre, chantait *Marco la Belle* avec une casquette d'officier de marine sur l'oreille... A ses pieds, sur une natte, gavé d'amour et de confitures, Barbassou, l'infâme capitaine Barbassou, se crevait de rire en l'écoutant.

L'apparition de Tartarin, hâve, maigri, poudreux, les yeux flamboyants, la chechia hérissée, interrompit tout net cette aimable orgie turco-marseillaise. Baïa poussa un petit cri de levrette effrayée, et se sauva dans la maison. Barbassou, lui, ne se troubla pas, et riant de plus belle :

« Hé ! bé ! monsieur Tartarin, qu'est-ce que vous en dites ? Vous voyez bien qu'elle savait le français ! »

Tartarin de Tarascon s'avança furieux :

« Capitaine !

— *Digo-li qué vengué, moun bon !* » cria la Mauresque, se penchant de la galerie du premier avec un joli geste canaille. Le pauvre homme, atterré, se laissa choir sur un tambour. Sa Mauresque savait même le marseillais !

« Quand je vous disais de vous méfier des Algériennes ! » fit sentencieusement le capitaine Barbassou. « C'est comme votre prince monténégrin. »

Tartarin releva la tête.

« Vous savez où est le prince ?

— Oh ! il n'est pas loin. Il habite pour cinq ans la belle prison de Mustapha. Le drôle s'est laissé prendre la main dans le sac... Du reste, ce n'est pas la première fois qu'on le met à l'ombre. Son Altesse a déjà fait trois ans de maison centrale quelque part... et, tenez ! je crois même que c'est à Tarascon.

— A Tarascon !... » s'écria Tartarin subitement illuminé... « C'est donc ça qu'il ne connaissait qu'un côté de la ville...

— Hé ! sans doute... Tarascon, vu de la maison centrale... Ah ! mon pauvre monsieur Tartarin, il faut joliment ouvrir l'œil dans ce diable de pays, sans quoi on est exposé à des choses bien désagréables... Ainsi votre histoire avec le muezzin...

— Quelle histoire ? quel muezzin ?

— Té ! pardi !... le muezzin d'en face qui faisait la cour à Baïa... L'*Akbar* a raconté l'affaire l'autre jour, et tout Alger en rit encore... C'est si drôle ce muezzin qui, du haut de sa tour, tout en chantant ses prières, faisait sous votre nez des déclarations à la petite, et lui donnait des rendez-vous en invoquant le nom d'Allah...

— Mais c'est donc tous des gredins dans ce pays ?... » hurla le malheureux Tarasconnais.

Barbassou eut un geste de philosophe.

« Mon cher, vous savez, les pays neufs... C'est égal ! si vous m'en croyez, vous retournerez bien vite à Tarascon.

— Retourner... c'est facile à dire... Et l'argent ?... Vous ne savez donc pas comme ils m'ont plumé, là-bas, dans le désert ?

— Qu'à cela ne tienne ! » fit le capitaine en riant... « Le *Zouave* part demain, et si vous voulez, je vous rapatrie... Ça vous va-t-il,

collègue ?... Alors, très bien. Vous n'avez plus qu'une chose à faire. Il reste encore quelques fioles de champagne, une moitié de croustade... asseyez-vous là, et sans rancune !... »

Après la minute d'hésitation que lui commandait sa dignité, le Tarasconnais prit bravement son parti. Il s'assit, on trinqua ; Baïa, redescendue au bruit des verres, chanta la fin de *Marco la Belle*, et la fête se prolongea fort avant dans la nuit.

Vers trois heures du matin, la tête légère et le pied lourd, le bon Tartarin revenait d'accompagner son ami le capitaine, lorsqu'en passant devant la mosquée, le souvenir du muezzin et de ses farces le fit rire, et tout de suite une belle idée de vengeance lui traversa le cerveau. La porte était ouverte. Il entra, suivit de longs couloirs tapissés de nattes, monta, monta encore, et finit par se trouver dans un petit oratoire turc, où une lanterne en fer découpé se balançait au plafond, brodant les murs blancs d'ombres bizarres.

Le muezzin était là, assis sur un divan, avec son gros turban, sa pelisse blanche, sa pipe de Mostaganem, et devant un grand verre d'absinthe fraîche, qu'il battait religieusement, en attendant l'heure d'appeler les croyants à la prière... A la vue de Tartarin, il lâcha sa pipe de terreur.

« Pas un mot, curé, » fit le Tarasconnais, qui avait son idée... « Vite, ton turban, ta pelisse !... »

Le curé turc, tout tremblant, donna son turban, sa pelisse, tout ce qu'on voulut. Tartarin s'en affubla, et passa gravement sur la terrasse du minaret.

La mer luisait au loin. Les toits blancs étincelaient au clair de lune. On entendait dans la brise marine quelques guitares attardées... Le muezzin de Tarascon se recueillit un moment, puis, levant les bras, il commença à psalmodier d'une voix suraiguë :

« *La Allah il Allah*... Mahomet est un vieux farceur... L'Orient, le Coran, les bachagas, les lions, les Mauresques, tout ça ne vaut pas un viédaze !... Il n'y a plus de *Teurs*... Il n'y a que des carotteurs... Vive Tarascon !... »

Et pendant qu'en un jargon bizarre, mêlé d'arabe et de provençal, l'illustre Tartarin jetait aux quatre coins de l'horizon, sur la mer, sur la ville, sur la plaine, sur la montagne, sa joyeuse malédiction tarasconnaise, la voix claire et grave des autres muezzins lui répondait, en s'éloignant de minaret en minaret, et

les derniers croyants de la ville haute se frappaient dévotement la poitrine.

VIII

TARASCON ! TARASCON !

Midi. Le *Zouave* chauffe, on va partir. Là-haut, sur le balcon du café Valentin, MM. les officiers braquent la longue-vue, et viennent, colonel en tête, par rang de grade, regarder l'heureux petit bateau qui va en France. C'est la grande distraction de l'état-major... En bas, la rade étincelle. La culasse des vieux canons turcs enterrés le long du quai flambe au soleil. Les passagers se pressent. Biskris et Mahonnais entassent les bagages dans les barques.

Tartarin de Tarascon, lui, n'a pas de bagages. Le voici qui descend de la rue de la Marine, par le petit marché, plein de bananes et de pastèques, accompagné de son ami Barbassou. Le malheureux Tarasconnais a laissé sur la rive du Maure sa caisse d'armes et ses illusions, et maintenant il s'apprête à voguer vers Tarascon, les mains dans ses poches... A peine vient-il de sauter dans la chaloupe du capitaine, qu'une bête essoufflée dégringole du haut de la place, et se précipite vers lui, en galopant. C'est le chameau, le chameau fidèle, qui, depuis vingt-quatre heures, cherche son maître dans Alger.

Tartarin, en le voyant, change de couleur et feint de ne pas le connaître ; mais le chameau s'acharne. Il frétille au long du quai. Il appelle son ami, et le regarde avec tendresse : « Emmène-moi, » semble dire son œil triste, « emmène-moi dans la barque, loin, bien loin de cette Arabie en carton peint, de cet Orient ridicule, plein de locomotives et de diligences, où — dromadaire déclassé — je ne sais plus que devenir. Tu es le dernier Turc, je suis le dernier chameau... Ne nous quittons plus, ô mon Tartarin...

— Est-ce que ce chameau est à vous ? » demande le capitaine.

« Pas du tout ! » répond Tartarin, qui frémit à l'idée d'entrer dans Tarascon avec cette escorte ridicule ; et, reniant impudemment le compagnon de ses infortunes, il repousse du pied le sol algérien, et donne à la barque l'élan du départ... Le chameau flaire l'eau, allonge le cou, fait craquer ses jointures et, s'élan-

çant derrière la barque à corps perdu, il nage de conserve vers le *Zouave*, avec son dos bombé, qui flotte comme une gourde, et son grand col, dressé sur l'eau en éperon de trirème.

Barque et chameau viennent ensemble se ranger aux flancs du paquebot.

« A la fin, il me fait peine, ce dromadaire ! » dit le capitaine Barbassou tout ému, « j'ai envie de le prendre à mon bord... En arrivant à Marseille, j'en ferai hommage au Jardin Zoologique. »

On hissa sur le pont, à grand renfort de palans et de cordes, le chameau, alourdi par l'eau de mer, et le *Zouave* se mit en route.

Les deux jours que dura la traversée, Tartarin les passa tout seul dans sa cabine, non pas que la mer fût mauvaise, ni que la chechia eût trop à souffrir, mais le diable de chameau, dès que son maître apparaissait sur le pont, avait autour de lui des empressements ridicules... Vous n'avez jamais vu un chameau afficher quelqu'un comme cela !...

D'heure en heure, par les hublots de la cabine où il mettait le nez quelquefois, Tartarin vit le bleu du ciel algérien pâlir ; puis, enfin, un matin, dans une brume d'argent, il entendit avec bonheur chanter toutes les cloches de Marseille. On était arrivé... le *Zouave* jeta l'ancre.

Notre homme, qui n'avait pas de bagages, descendit sans rien dire, traversa Marseille en hâte, craignant toujours d'être suivi par le chameau, et ne respira que lorsqu'il se vit installé dans un wagon de troisième classe, filant bon train sur Tarascon... Sécurité trompeuse ! A peine à deux lieues de Marseille, voilà toutes les têtes aux portières. On crie, on s'étonne. Tartarin, à son tour, regarde, et... qu'aperçoit-il ?... Le chameau, monsieur, l'inévitable chameau, qui détalait sur les rails, en pleine Crau, derrière le train, et lui tenant pied. Tartarin, consterné, se rencoigna, en fermant les yeux.

Après cette expédition désastreuse, il avait compté rentrer chez lui incognito. Mais la présence de ce quadrupède encombrant rendait la chose impossible. Quelle rentrée il fallait faire, bon Dieu ! Pas le sou, pas de lions, rien... Un chameau !...

« Tarascon !... Tarascon !... »

Il fallut descendre...

O stupeur ! à peine la chechia du héros apparut-elle dans

l'ouverture de la portière, un grand cri : « Vive Tartarin ! » fit trembler les voûtes vitrées de la gare. — « Vive Tartarin ! vive le tueur de lions ! » Et des fanfares, des chœurs d'orphéons éclatèrent... Tartarin se sentit mourir ; il croyait à une mystification. Mais non ! tout Tarascon était là, chapeaux en l'air, et sympathique. Voilà le brave commandant Bravida, l'armurier Costecalde, le président, le pharmacien, et tout le noble corps des chasseurs de casquettes qui se presse autour de son chef, et le porte en triomphe tout le long des escaliers...

Singuliers effets du mirage ! la peau du lion aveugle, envoyée à Bravida, était cause de tout ce bruit. Avec cette modeste fourrure, exposée au cercle, les Tarasconnais, et derrière eux tout le Midi, s'étaient monté la tête. Le *Sémaphore* avait parlé. On avait inventé un drame. Ce n'était plus un lion que Tartarin avait tué, c'étaient dix lions, vingt lions, une marmelade de lions ! Aussi Tartarin, débarquant à Marseille, y était déjà illustre sans le savoir, et un télégramme enthousiaste l'avait devancé de deux heures dans sa ville natale.

Mais ce qui mit le comble à la joie populaire, ce fut quand on vit un animal fantastique, couvert de poussière et de sueur, apparaître derrière le héros, et descendre à cloche-pied l'escalier de la gare. Tarascon crut un instant sa Tarasque revenue.

Tartarin rassura ses compatriotes.

« C'est mon chameau, » dit-il.

Et déjà sous l'influence du soleil tarasconnais, ce beau soleil, qui fait mentir ingénument, il ajouta, en caressant la bosse du dromadaire :

« C'est une noble bête !... Elle m'a vu tuer tous mes lions. »

Là-dessus, il prit familièrement le bras du commandant, rouge de bonheur ; et, suivi de son chameau, entouré des chasseurs de casquettes, acclamé par tout le peuple, il se dirigea paisiblement vers la maison du baobab, et, tout en marchant, il commença le récit de ses grandes chasses :

« Figurez-vous, disait-il, qu'un certain soir, en plein Sahara... »

Alphonse Daudet.

(*A suivre.*)

CHANSON D'HIVER

Le soleil s'est enfui sur les ailes des cygnes.
Nous nous sommes quittés pour un bouquet de fleurs.
La tristesse du ciel ravive nos douleurs!
Les pampres défaillants s'envolent loin des vignes.

L'étang bleu se dorait en mirant ses cheveux.
Dans le parc solitaire où rayonnaient les roses,
Les faunes sont transis par les bises moroses.
Se souvient-elle encor de ses premiers aveux?

Les nids abandonnés s'écroulent sur les branches.
Comme les rossignols chantaient au temps des blés!
Son rire était plus doux que leurs trilles perlés.
Ce fut pour un bouquet de marguerites blanches.

Nous nous sommes quittés sans un baiser d'adieux!
Le givre lentement couvre les avenues.
Nous n'irons plus rêver des choses inconnues
Qui brûlaient de désir ses yeux — ses larges yeux.
Qui me rendra l'odeur de ses épaules nues?
Nous nous sommes quittés sans un baiser d'adieux!

René Maizeroy.

LES PANORAMAS[1]

(Suite et fin)

III

Le « diorama », dont l'effet repose sur les mêmes principes que le « panorama », mais qui, au lieu d'embrasser un horizon infini, ne s'attache à reproduire qu'une scène ou une vue circonscrite de quatre côtés par une surface isolante, avait à peu près supplanté son aîné dans la faveur publique, lorsqu'un artiste de génie vint rendre à ce dernier tout son prestige d'autrefois, par un perfectionnement notable des procédés employés, et une entente mieux raisonnée de l'effet à obtenir et des moyens à mettre en jeu dans ce but.

Jean-Charles Langlois, né le 22 juillet 1789, était entré le 14 septembre 1806 à l'École Polytechnique : il en sortit le 9 mai 1807 et rejoignit aussitôt son corps, alors stationné en Illyrie. D'abord chargé de travaux topographiques et de constructions, il fut nommé lieutenant en 1809, et, après avoir pris part à la campagne de Wagram, fut envoyé en Espagne et nommé capitaine en 1812. Waterloo, où il figura dans le dernier carré de grenadiers comme aide de camp du général Petit, brisa sa carrière. Mis à la demi-solde, il se fixa à Bourges et se mit à y étudier la peinture sous la direction d'un obscur peintre du nom de Boichard.

(1) Voir le numéro du 25 décembre 1890.

En 1817, Langlois est à Paris, élève de Girodet et de « son jeune et estimable ami Horace Vernet », et exclusivement adonné à la peinture militaire. Le jeune homme se suffit avec les neuf cents francs de la demi-solde, couchant dans un grenier, vivant de pain, d'eau et d'espérance ; il exposa au Salon de 1822, y reçut une médaille, et dès lors marqua sa place parmi les jeunes peintres militaires du temps.

La faveur royale, refusée au soldat de Napoléon, alla trouver le peintre dans son atelier ; une ordonnance royale réintégra Langlois dans l'armée en 1829, avec le grade de chef d'escadron. Ce fut vers cette époque que, visitant un panorama de Prévost, le commandant Langlois comprit les ressources qu'offrait un aussi vaste espace pour la représentation des événements de l'histoire, et notamment des batailles de la République et de l'Empire.

Une rotonde nouvelle s'éleva bientôt sous sa direction, rue Vieille-du-Temple, la plus vaste qu'on eût encore édifiée : 35 mètres de diamètre sur 12 mètres de hauteur. Au vitrage simple de la zone lumineuse, Langlois substitua un vitrage dépoli, dont la lumière plus égale se répandait, sans ombre ni éclat, sur la toile panoramique. Enfin, il plaça le spectateur, non plus en un point idéal, isolé de l'action, sans contact et sans communication avec elle, mais au centre de cette action même, dont il devint partie intégrante et presque agissante, par la suppression de la toile qui s'étendait jusqu'au bas de ses pieds, jusqu'au bas de la peinture, et qu'il remplaça par un simulacre naturel, en relief, d'objets matériels, appareillés à l'action représentée.

La *Bataille de Navarin* (1830) marqua cette manière nouvelle. Un des navires qui y avaient pris part, *le Scipion*, venait d'être mis en vente par l'administration des Domaines. Langlois se rendit acquéreur de la dunette, dont il fit la plate-forme destinée à des spectateurs. L'entrée du panorama fut disposée d'une manière non moins curieuse. Dès le seuil, le spectateur se trouvait transporté au sein d'une batterie de 18, d'où il passait dans le salon des officiers : le branle-bas de combat étant donné, une peinture dioramique offrait à ses yeux étonnés la perspective de la batterie en activité. Un petit escalier le transportait ensuite dans le logement du commandant, dont le mobilier et les accessoires étaient complets et restitués avec une fidélité scrupuleuse. Une dernière ascension de quelques marches lui permettait enfin d'atteindre

à la dunette, d'où se déroulait à ses yeux le spectacle saisissant d'un combat.

Un brûlot turc venait d'aborder *le Scipion* sur son avant et de lui communiquer l'incendie. Les matelots travaillaient à dégager le vaisseau. Plus loin, un bâtiment turc sautait, sous le feu de *l'Armide*, frégate française, aux acclamations de l'équipage d'une corvette anglaise sauvée par elle des coups d'une frégate turque, *la Belle-Sultane*, etc. Des débris de mâture, des hommes à la nage, complétaient l'illusion.

Les critiques de l'époque, qui consacrent à ce panorama de longs articles enthousiastes, affirment que le raccord de la toile et du premier plan était si parfait, que l'œil était impuissant à le découvrir, et que le spectateur, grâce à la savante dégradation des plans échelonnés, pouvait croire qu'il assistait au combat momentanément mobilisé sous ses yeux.

L'émotion produite par cette œuvre fut considérable. Par un curieux illogisme de la foule, le gouvernement de Juillet recueillit une part du bénéfice de cette popularité d'un tableau consacré à glorifier l'un des derniers actes de la monarchie légitime expirante. L'amiral Cloué, depuis ministre de la marine, nous a conté qu'en 1831, après son admission au Borda, il vint, comme tout Paris, voir la *Bataille de Navarin*, et que l'impression qu'il en ressentit fut si profonde, qu'arrivé à Brest il savait déjà ce qu'étaient un vaisseau et un combat naval.

Langlois n'avait pas renoncé à la carrière des armes. En 1830, il avait pris part comme volontaire aux débuts de l'expédition d'Alger, et notamment à la bataille de Staoueli ; il en rapporta en France une série de croquis qui lui servirent à l'établissement d'un nouveau panorama, ouvert en 1833, et représentant la *Prise d'Alger*. La même année, nommé attaché militaire à l'ambassade de France en Russie, il mit à profit cette situation pour relever le plan du terrain où s'était livrée la bataille de la Moskowa. Deux ans après, la *Bataille de la Moskowa* succédait, dans la coupole du Marais, à la *Prise d'Alger*.

Cette toile fut la dernière exposée rue Vieille-du-Temple. Reprenant en partie le projet de Napoléon, que nous avons fait connaître plus haut, Langlois construisit dans les Champs-Élysées, au carré Marigny, une rotonde monumentale qui fut inaugurée par un *Incendie de Moscou*, dont les journaux du temps firent un éloge enthousiaste. La *Bataille d'Eylau* (1843) et la

Bataille des Pyramides (1849) y furent successivement représentées avec un égal succès.

L'Exposition universelle de 1855, à l'étroit dans le palais de l'Industrie, utilisa le panorama du carré Marigny pour l'exhibition des produits de nos manufactures nationales et des joyaux de la couronne. Langlois, devenu colonel, fit élever à l'angle de l'avenue d'Antin la rotonde qui s'y voit encore, et qu'il devait inaugurer cinq ans plus tard par la *Prise de Sébastopol.*

L'âge et le succès n'avaient diminué ni la vigueur ni le zèle de cet homme étonnant, en qui son art réservé et porté par lui à son maximum de vogue et de perfection avait allumé une véritable passion. On en jugera par ce fait que, pour dresser le plan préparatoire de sa *Prise de Sébastopol*, il s'était rendu en Crimée dès 1855, et qu'il en avait, du haut de la tour célèbre, pris, au moyen d'appareils photographiques, toutes les vues qui lui étaient nécessaires (1).

Les triomphes des armées françaises en Italie lui permirent, en 1865, le sujet d'un autre panorama, la *Bataille de Solferino*, qui demeura exposée jusqu'en 1873.

A ce peintre de nos victoires, à ce soldat-artiste, dont l'épée avait servi la France avant que son pinceau l'illustrât, fut épargnée la douleur de voir la patrie envahie pour la troisième fois.

Langlois mourut en 1870. Détail piquant, par lequel nous terminerons cette rapide revue de son œuvre : certains progrès réalisés par lui durant sa carrière de peintre panoramiste sont dus aux critiques de Chevreul, qui lui consacra deux mémoires à l'Académie des Sciences.

Ce n'est pas seulement en France que les panoramas se sont développés ainsi depuis leur introduction par Thayer et Fulton; leur histoire appartient à toutes les parties de la vieille Europe, où nous allons la suivre rapidement.

Au moment même où Prévost et Bourgeois exécutaient les premiers panoramas parisiens, Barker passait la Manche, transportait les siens en Allemagne, où il les présentait au public sous le nom pompeux et bizarre de Nausoramas. Hambourg vit à son tour la *Flotte anglaise à Portsmouth*, et Leipzig, la *Ville de Londres,*

(1) Nous remercions vivement M. le baron Larrey, membre de l'Institut et ancien médecin en chef de l'armée française, de la communication des nombreux papiers du colonel Langlois, son ami.

prise du moulin d'Albion. — Ces deux toiles, malgré leur mauvais état (elles voyageaient en Angleterre et en Écosse depuis plus de huit ans), obtinrent un succès d'actualité assez vif, mais dont la portée ne dépassa guère celle d'une exhibition foraine. — Barker n'avait pu, en effet, obtenir dans les deux villes d'autre emplacement que celui de la foire annuelle. Le chauvinisme allemand s'en mêlant, la critique locale déclara sans ambages — et on le conçoit — que la *Vue du port de Hambourg*, avec ses innombrables navires, du haut du Baumhaus, par un jour de soleil, était infiniment plus émouvante.

Malgré cette froideur apparente, le panorama avait assez séduit l'imagination populaire pour qu'un peintre-décorateur de Magdebourg, Breysig, s'y consacrât à son tour. Associé aux paysagistes berlinois Tielker et Kaaz, il fit paraître à Berlin une *Vue de Rome, prise du palais des Césars* (1800), dont les journaux allemands de l'époque nous ont laissé de dithyrambiques descriptions.

A partir de cette année, les capitales européennes virent se dresser sur leurs places publiques un monde de panoramas. Nous citons : la *Vue de Vienne, prise du haut de la tour des Augustins,* exécutée dans la capitale autrichienne par les peintres Iausch et Postl, d'après les dessins de William Barton ; la *Gueldre*, exécutée en 1806, à Amsterdam, par Van de Watt ; dans la même ville, la *Ville d'Amsterdam* et le *Camp de Boulogne*, de Prévost, déjà exposés en France ; à Londres, une *Bataille de Trafalgar*, exécutée par Barker, que ses déboires à Hambourg et à Leipzig avaient déterminé à revenir en Angleterre, etc.

En 1824, un Anglais, Horner, confia à un architecte, Décimus Burton, la construction, à Regents-Park, d'une rotonde à laquelle il donna le nom peu explicable de Colosseum.

Ce Colosseum, qui ne fut achevé qu'en 1829, ne devait disparaître qu'en 1875 ; il fut inauguré par une *Vue de Londres, prise du sommet de la coupole de Saint-Paul.*

Les Anglais en tirèrent une certaine vanité à cause de ses dimensions et du prix relativement élevé qu'atteignit la construction : 750,000 francs ; mais il ne semble point que l'œuvre qu'il renferma d'abord ait été autrement remarquable. Une *Vue de Rome*, qui succéda à la *Vue de Londres*, et une *Vue de Paris*, paraissent avoir offert plus d'intérêt et avoir été mieux exécutées.

Continuons pour mémoire : *les Anglais au Cap* et la *Bataille de Waterloo*, exposés, il y a quelques années, à Bruxelles.

A Paris, actuellement, les panoramas se sont multipliés ; ils sont si bien entrés dans nos mœurs artistiques et dans le goût populaire, que chacun d'eux jouit d'une faveur ininterrompue, malgré l'écart qu'ils présentent inévitablement entre eux, sous le double rapport de l'intérêt et de l'exécution.

L'Exposition universelle de 1889 en a vu s'élever un grand nombre.

L'un d'entre eux, celui de la *Vue de Rio-de-Janeiro,* de MM. Mérelle et Langerock, est d'une exécution classique, si l'on peut ainsi parler.

Le spectateur est censé avoir gravi une des collines qui s'élèvent au milieu de la ville. Celle-ci s'étend à ses pieds, tandis que derrière les montagnes qui lui forment comme une ceinture, le soleil se couche, et que la mer prend une coloration d'un bleu intense.

Un autre panorama a rencontré une certaine vogue, peut-être plus à cause de l'originalité du tableau offert aux regards que pour la qualité même des moyens mis en œuvre pour le rendre : nous voulons parler de la *Compagnie des Transatlantiques,* de M. Poilpot. S'inspirant des procédés employés par M. Langlois pour sa *Bataille de Navarin*, l'artiste y place ses spectateurs sur le pont d'un paquebot, après leur avoir fait parcourir des corridors et gravir des escaliers fidèlement copiés sur ceux des navires de la Compagnie. Rendu à la lumière, le spectateur voit la baie de la Seine, Le Havre et l'Océan. Une partie du paquebot, celle qui sert de plate-forme, représente au naturel le tillac même ; les deux extrémités du navire sont figurées en perspective, d'une façon peu propre à entretenir l'illusion. Peut-être y a-t-il lieu d'attribuer cette imperfection légère aux perspecteurs employés par M. Poilpot, et qui, esclaves des procédés géométriques, n'ont point laissé à l'œil et à l'inspiration du peintre une part assez large.

On ne saurait comprendre parmi les panoramas construits à l'occasion de l'Exposition celui du *Bombardement du fort d'Issy*, de Philippotaux, qui, depuis 1875, a remplacé dans la rotonde de l'avenue des Champs-Élysées (angle de l'avenue d'Antin) la *Bataille de Solferino*, de Langlois.

Il n'en doit pas être pour cela passé sous silence.

Il en est de même de l'admirable panorama de Rezonville, de MM. de Neuville et Detaille, installé dans la rotonde de la rue de

Berry, et qui constitue l'œuvre la plus complète et la plus achevée offerte encore à l'admiration des amateurs de panoramas.

La bataille est représentée au moment de la phase qu'elle traversait vers trois heures de l'après-midi. La composition, fidèle au point de vue du document, est en même temps harmonieuse. La perfection des détails, la richesse et la variété des épisodes, loin de nuire à l'ensemble, y concourent à l'envi, pénètrent le spectateur d'une émotion croissante, l'étreignent et lui donnent cette impression d'angoisse dont doit être agitée l'âme de ceux qui, sans y prendre une part personnelle, assistent aux phases d'une bataille dont l'issue décidera du succès de la campagne tout entière. La ligne des tirailleurs de la garde impériale aux prises avec l'ennemi, la cavalerie en ligne ou en masse, et la réserve de la garde composée d'un bataillon de grenadiers l'arme au pied; le général Bourbaki, le maréchal Canrobert, l'état-major de ces deux officiers généraux, etc., forment autant d'admirables tableaux qu'un lien commun rattache les uns aux autres et dont le regard charmé ne se détache qu'avec regret.

Un grand prix d'honneur, le premier accordé jusqu'à ce jour à une œuvre panoramique, décerné par le jury de l'Exposition universelle, a récompensé justement cette magnifique création. Le centenaire de l'invention du panorama ne pouvait être célébré, en effet, d'une façon plus éclatante.

L'*Histoire du siècle*, de MM. Alfred Stevens et H. Gervex, aménagée dans une rotonde au sein même des Tuileries, constitue une innovation intéressante dans l'histoire du panorama, consacré presque exclusivement jusque-là à la reproduction des villes ou à la représentation des batailles.

Ces deux peintres ont célébré le centenaire de la Révolution de 1789 en faisant défiler les personnages français qui, à divers titres, ont joué depuis cent ans un rôle prépondérant dans la politique, les armes, les sciences, les lettres et les arts.

Plus d'une difficulté était à prévoir. Les deux collaborateurs, aidés d'un groupe de jeunes peintres d'une valeur consacrée, en ont surmonté un certain nombre.

Les spectateurs sont placés sur une plate-forme qui, si le panorama s'animait, prendrait la place du grand bassin des Tuileries. Autour de ce point central, les auteurs ont disposé une vue panoramique, idéale, de Paris, dont chaque partie est, quant à son aspect général, appropriée à la partie du siècle à laquelle elle sert

de fond. Cette disposition choquerait l'œil du vrai Parisien, si elle le frappait directement, sans que rien en atténuât l'inexactitude; les peintres y ont pourvu en développant la plus grande partie de leur composition le long d'une rotonde à portiques qui en occupe la moitié, qui ne laisse voir la ville que par échappées lointaines dans l'entre-deux des colonnes. La partie libre représente les terrasses des Tuileries, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Élysées.

Le développement de la composition se devine sans qu'il faille en dénombrer les éléments. De la famille de Louis XVI et des états généraux, l'œil parcourt successivement l'époque révolutionnaire, l'Empire avec ses uniformes éclatants, sa fanfare de couleurs et d'or, représentée par l'*Entrée de Napoléon* (1); la Restauration, le régime de Juillet, la deuxième République, le second Empire, le gouvernement de la Défense Nationale, la République actuelle enfin et les trois présidents, les hommes en vue du Parlement, du monde de la littérature et de l'art; et le cycle de cent années ainsi parcouru s'achève au moment où, sur un perron, entouré des collaborateurs de la grande œuvre nationale, M. Carnot déclare ouverte l'Exposition Universelle de 1889.

Nous venons de retracer les origines, la vogue, la décadence passagère du panorama, et de rappeler dans quelles circonstances, grâce à quels hommes, cette branche de la peinture a définitivement conquis la faveur du public. Il serait superflu de réagir contre un préjugé, dissipé aujourd'hui, et qui n'a longtemps tendu à rien moins qu'à faire du panorama une manifestation d'art inférieur, à le ravaler même au rang d'un spectacle, relevant plus de l'ensemble des divertissements populaires que de la peinture représentative.

Si un doute pouvait subsister encore sur l'absurdité de cette doctrine, l'opinion des David, des Dufourny, des Chevreul, etc., suffirait à le dissiper. La simple énumération des peintres qui, depuis le commencement de la seconde moitié du siècle, se sont adonnés à ce genre, avec un inégal bonheur, mais avec une commune ardeur et une prédilection croissante, est plus concluante encore. Il serait oiseux, puéril même de défendre les Langlois, les de Neuville, les Detaille, etc., de l'accusation ridicule d'avoir

(1) Cette partie du panorama a été composée par le peintre militaire M. Dubray.

rabaissé leur talent et, en quelque sorte, avili leurs pinceaux à une besogne purement mercantile et de spéculation à l'exclusion de toute préoccupation d'art.

L'art ne permet point qu'on le confine dans une expression unique, qu'on émette la prétention insoutenable de ne le faire parler à nos yeux et à notre âme que par l'organe d'une toile plane, tendue sur un châssis, et limitée par une bordure. Son champ est plus vaste, ses moyens d'action sur notre esprit sont plus étendus et plus variés. Les décorations de nos scènes lyriques ou tragiques dues au talent des Jambon, des Rubé, des Chaperon et des Lavastre, sont des pages d'art superbes, conçues dans toutes les règles et dignes au plus haut point de l'admiration. Comment en serait-il autrement pour le panorama, qui exige, outre les qualités les plus solides et les plus brillantes, un savoir-faire spécial et une habileté assez consommée, pour déjouer toutes les difficultés naturelles auxquelles est appelé si souvent à se heurter son exécution ?

A un siècle nouveau, il faut sinon un art nouveau, — car l'art, d'essence immuable et éternelle, ne vieillit pas, — au moins des manifestations nouvelles, des procédés de rendre et de traduire qui s'adressent à l'état d'âme particulier créé chez la masse des hommes par les récentes conquêtes de l'esprit. Le panorama répond en tout point à ces besoins. Il forme le complément admirable, obligé, de cette instruction, aujourd'hui répandue si libéralement dans la plupart des États civilisés ; il place sous les yeux des populations avides de savoir la représentation saisissante, presque tangible des événements dont le siècle a enrichi leur mémoire et des lieux dont ils ont lu la description et au milieu desquels ils se voient tout à coup transportés comme par miracle.

Lorsque, par surcroît et en dehors du sujet représenté, l'exécution en est due à un maître de qui le talent réjouit les délicats, en même temps que son imagination parle au cœur de la foule, le panorama monte alors au rang le plus élevé que puisse atteindre une œuvre d'art dans l'admiration des hommes : il devient chef-d'œuvre.

Germain Bapst.

L'AME DE PIERRE[1]

(Suite)

V

La passion que Clémence inspira à Jacques fut d'autant plus vive qu'elle avait été plus combattue. Un caprice sensuel jetait la jeune femme et le beau garçon dans les bras l'un de l'autre. Ils s'aimèrent avec rage, avec folie, et dans un exclusivisme absolu, qui mettait une infranchissable barrière entre le monde et eux. Ils vécurent, pendant quinze jours, l'un pour l'autre, l'un près de l'autre, dans la riante villa de la route de Menton, sous les orangers en fleurs du jardin, parmi les divans bas, capitonnés de soie, du salon mauresque.

Le soir, Jacques s'arrachait, à grand'peine, aux séductions de la charmeuse, et rentrait à Beaulieu. Sa mère et sa sœur ne le voyaient plus qu'un instant, le matin, avant son départ. Et, avec une tristesse profonde, Mme de Vignes constatait que le retour inespéré de son fils à la santé avait été le signal de la reprise de sa vie dissipée d'autrefois ; cette vie dévorante, qui l'avait mis si près de sa fin. Elle avait risqué une remontrance, qui avait été accueillie avec un sourire. Jacques, pressé de s'échapper, avait embrassé sa mère, assuré qu'il ne s'était jamais senti plus solide, ce qui était vrai, et qu'il n'y avait point lieu de s'inquiéter. Et, sans plus vouloir écouter ni conseils ni prières, il s'était dirigé vers la gare et avait pris le train pour Monte-Carlo.

Les deux femmes restaient donc seules, et leurs journées s'écoulaient silencieuses et mornes.

Pendant ce temps-là, Jacques goûtait les voluptés dévorantes qui avaient stérilisé le talent de Pierre Laurier, abaissé son ca-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 novembre, 10 et 25 décembre 1890.

ractère, détruit son courage, et fait, du merveilleux artiste, l'impuissant qui demandait à la mort l'oubli de son brillant passé.

Clémence, d'autant plus dangereuse qu'elle était sincère, aimait comme elle croyait n'avoir jamais aimé. Elle trouva, dans ce joli blond, un peu efféminé, l'amant délicat et charmant rêvé par sa beauté brune. Elle le domina complètement, s'empara de lui, au point qu'il n'avait plus une pensée qui ne fût sienne, plus un désir qui ne fût inspiré par elle. Ce fut l'envoûtement complet, qui fait passer l'amour dans la moelle des os, dans les fibres du cœur, dans la chair et les nerfs. Elle fut le satanique succube de cet heureux infortuné, qui se trouvait au comble de la félicité, et ne mesurait pas la profondeur de sa chute.

Dans cette ivresse, qui les possédait, ils arrivèrent à l'époque fixée pour le départ. Et Clémence, ne pouvant supporter l'idée d'être séparée de Jacques, se disposa à le suivre. Ils abandonnèrent à regret ce pays délicieux, fait pour l'amour. Mais ils se consolèrent en pensant qu'à Paris, ils auraient bien plus de facilités pour être l'un à l'autre, et, s'ils le voulaient, ne se quitteraient presque plus.

Le retour produisit, sur elle et sur lui, un effet très différent. Jacques éprouva une joie profonde à rentrer dans la ville qu'il avait craint, pendant ses mauvais jours, de ne revoir jamais. Le mouvement des rues, l'animation de la foule, le saisirent et le grisèrent. Il quittait le plus charmant climat, il venait d'avoir sous les yeux un merveilleux décor. Le ciel brumeux de Paris, ses larges avenues de pierre, lui semblèrent admirables, et il s'avoua à lui-même que rien de plus beau n'existait au monde. Il réoccupa, joyeux, son appartement de garçon, et s'y confina délicieusement.

Clémence, elle, réinstallée dans son monumental hôtel de l'avenue Hoche, retrouva, avec son luxe, les soucis de l'existence. Là-bas, à Monte-Carlo, elle vivait comme une petite bourgeoise. A Paris, elle rèdevint la grande demi-mondaine dont le train de maison coûtait trois cent mille francs tous les ans. Jacques ne la reconnaissait plus. En elle, une transformation soudaine s'était opérée. L'allure, le ton, la façon d'être de Clémence avaient entièrement changé. Elle parlait bref, elle regardait d'un œil impérieux. On se sentait en face de la femme armée pour la bataille de la vie, et toujours en garde, afin de n'être pas surprise et vaincue.

Elle témoigna à Jacques une vive tendresse, elle lui déclara qu'il était son maître, et qu'elle subordonnait tout à son désir. Mais, le fait de le lui dire attestait, si clairement, une diminution d'influence, que le jeune homme resta songeur. Clémence se rendit compte de l'impression ressentie et s'efforça de la dissiper. Elle se fit douce et câline, et, pour un instant, la charmante et simple amoureuse des jours passés reparut.

Mais c'en était fait de la sécurité d'esprit de Jacques auprès de sa maîtresse. Dans la petite villa de Monte-Carlo, il pouvait avoir l'illusion qu'elle n'avait jamais aimé comme elle l'aimait. Dans le somptueux hôtel de Paris, tout parlait de la vie ancienne de Clémence, tout rappelait ses amants, depuis Sélim Nuño, qui avait payé la maison, jusqu'à Pierre Laurier, qui avait peint le superbe portrait qui ornait le salon. Un grand trouble s'empara du malheureux. Il se montra sombre, inquiet, irrité. Il cessa d'être sûr de celle qu'il adorait, et son amour en augmenta.

Ils s'étaient promis de ne plus se quitter, et ils se voyaient moins qu'autrefois. Non par la volonté de Clémence, mais parce que l'existence n'était plus la même, et que les exigences de son train de maison l'accaparaient au détriment de son amour. Jacques prit l'habitude de venir à des heures régulières, et, peu à peu, sa passion se disciplina. Ce fut un grand malheur pour lui. A Monte-Carlo, il serait sans doute arrivé promptement à la lassitude. Mais les obstacles qu'il rencontrait à Paris l'enfiévraient au lieu de le décourager.

Clémence, avec la finesse d'observation qu'ont toutes les femmes, et particulièrement celles qui vivent de la sottise et de la vanité masculines, jugea tout de suite cet état d'esprit. Elle savait, de longue date, que, chez les hommes, la sécurité engendre promptement l'indifférence, et que l'aiguillon le plus puissant de l'amour, c'est l'incertitude. Voyant Jacques très inquiet, et à la veille d'être jaloux, elle se plut, malicieusement, à le tenir en suspens, à lui laisser tout craindre, tout espérer, et tout obtenir. Elle amena ainsi sa passion au plus haut point d'intensité. Elle le fit souffrir avec une joie raffinée, sachant le dédommager de ses soucis par des plaisirs qui lui semblaient ainsi plus vifs.

Taciturne quand il n'était pas auprès de Clémence, Jacques inquiéta sa mère par la torpeur énervée de son attitude. Il passait des heures, étendu sur le divan de son fumoir, les yeux fixés au plafond, fumant des cigarettes opiacées, qui engourdissaient

son cerveau, sans bouger, sans parler, comme perdu dans un rêve né du haschich. Sa santé demeurait bonne, cependant une pâleur remplaçait, sur ses joues, les fraîches couleurs qu'il avait rapportées du Midi. Il maigrissait. Mais ses nerfs le soutenaient vigoureusement, et il passait les nuits, avec un entrain extraordinaire, comme si ses inerties et ses mutismes lui servaient à économiser sa force pour le plaisir.

Il retournait au cercle, vers cinq heures, tous les jours, et à minuit, quand il ne restait pas chez Clémence. Il jouait beaucoup, et eut, au début, une chance extraordinaire. La chouette à l'écarté lui rapportait de grosses sommes. Il faisait des gains de cinq cents louis, très joliment, avant dîner, et cet argent du jeu, si facile à dépenser, il le laissait couler de ses mains avec une superbe indifférence. Il se donna le plaisir de subvenir au luxe de Clémence. Une sourde jalousie le travaillait, et il voulait être, chez la belle fille, un maître incontesté. Il n'en acquit pas plus de droits, au contraire. Et, trois mois après être revenu de Nice, il entretenait la femme réputée la plus chère de Paris. Il n'avait pas su se contenter de la combler de ces cadeaux princiers, qui font la fortune des bijoutiers, et qu'il apportait à sa maîtresse, comme, à Monte-Carlo, il lui offrait un bouquet de roses et de violettes. Il prétendit jouer le rôle de Jupiter, auprès de la Danaé de l'avenue Hoche; et, à compter de ce jour, commença une vie infernale.

La grosse partie d'écarté ne suffit plus à ses besoins, et le baccarat lui ouvrit un champ plus vaste. Le jeu, qui d'abord n'avait été pour lui qu'une distraction, puis un expédient, devint une passion. Il l'aima, non plus seulement pour les ressources qu'il y puisait, mais pour les émotions qu'il y éprouva. Il tailla, avec une impassibilité superbe, qui masquait des sensations dévorantes. Il fit des différences de cent mille francs, sans que le son de sa voix parût changé, sans que son visage s'altérât. Mais il bouillait intérieurement, et la trépidation de ses nerfs était d'autant plus intense qu'elle était mieux dissimulée. Lorsque, après deux heures d'alternatives de succès ou de revers, la chance se fixait définitivement de son côté, son cerveau exalté par le désir du triomphe se détendait dans une béatitude délicieuse. Il avait un instant d'ivresse sans pareille, pendant lequel il oubliait tout ce qui n'était pas le jeu.

Clémence n'avait pas tardé à constater qu'elle n'était plus seule

dans le cœur de Jacques, mais elle ne prit pas ombrage de cette rivale victorieuse, à laquelle son luxe était dû. D'ailleurs, en elle, une modification sensible, et assez accoutumée, de ses sentiments se produisait. Ses habitudes de galanterie l'avaient reconquise, et la belle fringale de volupté, dont elle avait été saisie, dans sa solitude du Midi, n'avait pas résisté aux distractions de Paris. Elle avait revu ses amies, retrouvé ses relations, et, reprise dans l'engrenage des plaisirs quotidiens, elle trouvait moins de temps à consacrer à son amour.

Et puis, Jacques lui résistant avec une sombre sauvagerie, l'avait entraînée jusqu'à la passion ; mais Jacques obéissant à toutes ses fantaisies, et surtout, déchéance impardonnable, l'entretenant, comme n'importe quel millionnaire, était à la veille de l'ennuyer. Du moment qu'il n'était plus le fruit défendu, il cessait d'être tentant. En cela, la comédienne n'était pas plus perverse que la généralité des femmes. Et toute la responsabilité de ce qui devait arriver incombait à Jacques. Il avait modifié, de lui-même, les conditions de son intimité avec Clémence. Il avait méconnu cet axiome fondamental de la philosophie galante : l'amour d'une femme est en raison directe des sacrifices qu'elle s'impose pour le satisfaire. Ne la tenant plus à la chaîne par son caprice, il était tout près d'être trompé par elle. Pour Clémence, le délai entre la désaffection et la trahison pouvait être nul. Mais parce qu'elle le chassait de son cœur, elle ne devait pas rendre à Jacques sa liberté. Il n'était pas dans sa nature de se montrer si généreuse, et, à Paris, il n'existait pas une tourmenteuse d'hommes plus implacable que cette femme lorsqu'elle n'aimait plus. Elle avait gardé Laurier plus d'un an après qu'il avait cessé de lui plaire, et c'était pendant cette infernale période que l'artiste, torturé, dégradé, avait songé à s'évader de cette vie, dont Clémence lui avait fait un bagne.

Jacques ne s'apercevait encore de rien. La belle fille, savante à tromper les hommes, le charmait par la même grâce du sourire, la même douceur des paroles, la même langueur des caresses. Déjà son plaisir était frelaté, et la fraude était tellement habile qu'il y trouvait une aussi délicieuse ivresse.

Il n'allait plus que très peu chez sa mère. La tristesse y était trop grande : il s'écartait. Sa sœur, sans que des symptômes caractéristiques de la maladie qui la minait se fussent produits, chaque jour se penchait plus pâle, plus frêle. Cependant, par un

effort de son esprit, elle parvenait à affecter de la gaieté, afin de donner le change à Mme de Vignes. Mais la comédie jouée par la fille ne trompait pas la mère. Et les deux femmes, composant leur visage pour se faire mutuellement illusion, vivaient secrètement dans le chagrin.

Les médecins consultés avaient conclu à de l'anémie. Ils ne voyaient aucun organe atteint : ni le cœur, ni la poitrine. Ils constataient néanmoins un graduel affaiblissement des forces. Il semblait que Jacques eût pris à sa sœur toute sa vigueur et lui eût donné toute sa débilité. Ce n'était pas un mince sujet d'étonnement pour ces praticiens qui soignaient, l'an passé, le frère, de voir celui-ci mener son orageuse existence, tandis que Juliette, rayonnante au dernier printemps, se courbait maintenant maladive. Et Jacques, que ces deux femmes avaient entouré de tant de soins et de tendresse, ennuyé par les doléances de sa mère, glacé par le triste sourire de sa sœur, espaçait ses visites avec un égoïsme féroce, jouissant à outrance de la vie retrouvée.

Le mois de juin était arrivé, et Clémence avait désiré, comme elle en avait l'habitude, s'installer à Deauville. Sélim Nuño, depuis des années, mettait à la disposition de la comédienne sa splendide villa. Jacques, qui voyait déjà avec ennui les visites fréquentes que le vieux financier faisait à la jeune femme, se cabra dès que celle-ci parla de son projet. Aller au bord de la mer, bon; choisir Deauville, parfait. Mais accepter l'hospitalité de Nuño? Pourquoi? A cette question Clémence répondit facilement:

— Il y a juste dix ans, mon cher, que Sélim est un ami sûr pour moi. Je lui ai dû beaucoup autrefois, et je ne répondrais pas de ne lui point devoir encore dans l'avenir...

— Tant que je serai là, c'est bien improbable.

— Tant mieux. Mais tu peux n'y plus être. Les hommes sont changeants... Tu m'aimes aujourd'hui, tu peux m'oublier demain. Ceux sur lesquels on peut compter, en toute circonstance, sont rares. Il ne faut pas les désaffectionner... Et puis, voyons, franchement, Jacques, tu ne peux pas être jaloux de ce pauvre vieux ? C'est un père pour moi. Et tu sais bien que tu n'as rien à redouter de personne !

Elle s'efforçait d'engourdir sa résistance par de tendres paroles; mais l'opposition que lui faisait le jeune homme avait des bases déjà anciennes et solides. Il l'écoutait, en hochant la tête, d'un air fort peu convaincu :

— Il ne me plaît point d'aller chez M. Nuño. Quoiqu'il n'habite pas la villa, tu n'en serais pas moins chez lui. Alors, de quoi aurais-je l'air ? Rien n'est plus facile que de louer une autre maison, et de n'avoir aucune obligation à qui que ce soit. Si tu acceptes ma proposition, nous pourrons recommencer la douce existence de Monte-Carlo; nous serons, de nouveau, au bord de la mer, dans une charmante solitude, et tu auras le loisir d'être toute à moi... Ici, je suis forcé de te disputer à tes occupations, à tes amitiés, et tu m'échappes presque complètement. Là-bas, je te posséderais entière et nul ne pourrait plus t'enlever à moi.

Il parlait avec ardeur, et Clémence l'écoutait curieusement. Sa voix, naguère si douce à ses oreilles, à présent lui semblait indifférente et banale. Ses mains, qui serraient les siennes, ne brûlaient plus sa chair. Il lui paraissait un joli garçon blond, très exigeant, et qui commençait à l'importuner. A ses pressantes insistances, elle répondit par un sourire que Jacques accueillit comme le présage de sa victoire. Il se rapprocha de la jeune femme et la prit dans ses bras. Elle n'opposa point de résistance. Elle était attentive à analyser ses sensations. L'étreinte la laissa froide et calme. Rien de la flamme passée ne vint l'échauffer, il lui sembla que le foyer était décidément éteint et que rien ne pourrait le rallumer. A peine quatre mois d'amour, et c'était fini.

Elle pensa à cette soirée du veglione où, dans la loge, ils avaient échangé leurs premières paroles de tendresse. Comme elle était émue et frémissante! Et, maintenant, comme elle se sentait lasse et indifférente! Lui, il était toujours possédé de sa passion. Mais elle, décidément, elle avait usé son caprice. Ce fut à cette minute même que l'arrêt de Jacques fut prononcé. Pendant qu'il serrait contre sa poitrine le corps charmant de Clémence, celle-ci se disait :

— Ni, ni, c'est fini, de celui-ci comme des autres. Il m'adore et je suis fatiguée de lui. Ne trouverai-je donc jamais l'homme qui ne m'aimera pas, et que j'aimerai toujours ?

Elle se leva du canapé sur lequel elle était assise auprès de Jacques, et, s'accoudant à la cheminée d'un air pensif :

— Tu tiens à ton programme ? Soit !... Je l'adopte. Loue la maison que tu voudras, pourvu qu'elle soit grande, bien située, et qu'il y ait de bonnes écuries pour les chevaux, car j'emmènerai tout mon monde. Mais, tu sais, Nuño viendra me voir là, aussi librement qu'autre part. Car je n'ai pas l'inten-

tion de rompre avec mes amis, ni de me laisser séquestrer.

— Cette idée m'est-elle jamais venue? protesta Jacques ; n'ai-je pas confiance en toi ?

Clémence le regarda et le trouva décidément ridicule. Un fugitif sourire passa sur ses lèvres, et elle resta un instant silencieuse, puis lentement :

— Tu as bien raison d'avoir confiance, dit-elle; si tu te défiais, ce serait exactement la même chose !

La soirée était belle et chaude, ils sortirent et s'en furent dîner aux Ambassadeurs. A onze heures, Clémence, assez maussade et se disant souffrante, mit Jacques à la porte. Agacé, il descendit au cercle, et, comme la partie de baccarat s'engageait, il prit la banque et commença à tailler. Fait bizarre : heureux au jeu, tant qu'il avait été aimé, l'heure précise à laquelle sa maîtrese venait de constater qu'il lui était devenu indifférent sembla avoir marqué la fin de sa veine. Brusquement la chance lui échappa, et, après des retours de fortune trop courts, il se retira au matin perdant trois mille louis.

Il avait tant gagné, depuis quelques mois, qu'il n'attacha aucune importance à cette mauvaise passe, qu'il jugea devoir être accidentelle. Il n'en eut que plus d'ardeur à chercher sa revanche, mais il ne trouva que la continuation de sa défaite. Étonné, il s'entêta, et, en quelques jours, il dut apporter à la caisse du cercle de très grosses sommes. La maison de Trouville était louée, il voulut rompre cette série fatale, et, comme Clémence était disposée à partir, ils se dirigèrent vers la côte normande.

Là, l'existence se continua pour eux, comme à Paris, mais dans une intimité plus grande, qui augmenta la froideur réelle de la jeune femme, obligée de se contraindre pour paraître charmante à un homme qui l'ennuyait autant que tous ses prédécesseurs. Elle se vengea, en s'ingéniant à lui faire dépenser de l'argent. C'était l'instant où Jacques, voyant ses ressources se tarir brusquement, était obligé de faire appel à ses réserves. La difficulté de sa situation semblait l'exciter, et jamais il n'avait tant tenu à Clémence que depuis qu'elle se détachait de lui. Peut-être cette étrange fille possédait-elle la dangereuse faculté de troubler la raison de ses amants. Car, à l'exception de Nuño, qui avait été son premier protecteur, et qui n'avait jamais pris ombrage de ses caprices, tous ceux qu'elle avait aimés et quittés ne s'étaient point consolés de sa perte.

Le train que menait Clémence était considérable; et elle défrayait, par les parties qu'elle organisait, les conversations de toute la plage. Ce n'étaient que cavalcades, entraînant sur la route d'Honfleur ou de Villers la jeunesse de Trouville. Le manège, ces jours-là, était vide, et on n'aurait pas trouvé un cheval disponible dans le pays. Des breaks, attelés en poste, emmenaient les dames, et, dans une des charmantes et excellentes auberges de la côte, tout le monde s'arrêtait à l'heure du déjeuner. Au milieu de la poussière, sous le grand soleil, avec des cris joyeux, les cavaliers, ayant mis pied à terre, aidaient les belles personnes à descendre du haut des mails. Et c'étaient des envolées de jupes claires, des visions rapides de petits pieds et de jambes fines, qui retenaient, cloués, sur le seuil des portes, les gars du pays, l'air ébaubi et les yeux écarquillés.

D'autres jours, on s'embarquait sur le yacht à vapeur du baron Trésorier, et, par une mer d'huile, on allait jusqu'à Fécamp, ou dans la direction de Cherbourg. Le soir, toute la bande joyeuse se rassemblait au Casino de Trouville, et la danse emportait les couples, au bruit de l'orchestre, jusqu'à minuit. Alors on rentrait, las des plaisirs de la journée, et, une demi-heure plus tard, les joueurs se retrouvaient au cercle, où la partie s'engageait jusqu'à l'aube. Jacques, le visage dur mais impassible, taillait avec une déveine toujours persistante et voyait les dernières épaves de sa courte fortune emportées par le naufrage. Il ne se décourageait pas, et, plein d'une confiance inconcevable, attendait le retour de la veine. Elle ne pouvait pas, pensait-il, être toujours infidèle, et, en quelques soirées, il réparerait ses pertes. Raisonnement commun à tous les joueurs, espérance commune à tous les décavés, et qui ne sont que bien rarement ratifiées par le sort.

Un soir qu'il venait de jouer avec son malheur habituel, la banque étant mise aux enchères, une voix, qui lui était connue, fit entendre les mots consacrés : Banque ouverte! Il leva les yeux, et, séparé seulement par la largeur de la table, il aperçut Patrizzi. Ses regards rencontrèrent ceux du prince, qui lui adressa un amical sourire. Au même moment, une personne qui était derrière le Napolitain s'avança hors du cercle des curieux et, avec un horrible serrement de cœur, Jacques reconnut le docteur Davidoff.

Le jeune homme, cloué à sa place, ne put faire un seul pas.

Une sueur froide perla à son front, ses oreilles tintèrent. Il lui sembla que l'image décharnée de la mort se dressait devant lui. Il était encore immobile, sans force pour avancer ou pour reculer, fasciné par le coup d'œil railleur du médecin russe, lorsque la main de Patrizzi se posa sur son épaule. Jacques, avec effort, se tourna, et, l'air hagard, écouta le prince qui lui parlait. Il entendait à peine ses paroles; cependant la pensée qu'on l'observait et qu'il devait avoir une attitude inexplicable lui rendit un peu d'énergie; il passa la main sur son front et put dire à Patrizzi :

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là?

— Un quart d'heure à peu près. Nous sommes entrés, Davidoff et moi, au moment où votre banque était le plus vigoureusement attaquée... Vous avez là, cher ami, quelques Anglais qui vous ont livré de rudes assauts.

— Je ne suis pas très heureux, en ce moment, balbutia Jacques.

— C'est ce que ces messieurs disaient à l'instant. Mais, pardon, on m'attend pour tailler. Je vais essayer de vous venger. Tenez, voici Davidoff qui vient à vous.

Il prit place sur la haute chaise, mêla les cartes, fit couper et commença la partie. Davidoff lentement s'était détaché du groupe, au milieu duquel il se trouvait, et s'avançait vers Jacques. En marchant, il l'examinait avec attention. Quand il fut tout près de lui, il lui tendit la main, et, la prenant, plutôt comme un médecin que comme un ami, il la tâta, pour en étudier la souplesse, la chaleur et la nervosité, et la laisant aller avec un hochement de tête :

— Vous avez la fièvre, Jacques ; la vie que vous menez est bien mauvaise pour vous.

Les sages paroles prononcées par le docteur rompirent le charme que subissait le jeune homme. Il ne vit plus, en Davidoff, le personnage énigmatique, détenteur des secrets par lesquels la vie était revenue dans son corps épuisé, mais un homme bienveillant, semblable à tous les autres hommes. Il recouvra son assurance, et gaiement :

— Elle serait mauvaise pour tout le monde. Cependant, vous le voyez, je n'en souffre pas trop. Mais il fait une violente chaleur ici. Allons prendre l'air, voulez-vous ?

Il mit son paletot et, appuyé sur le bras de Davidoff, il sortit

sur la terrasse. Il faisait un temps admirable. La nuit, très douce, était rayonnante d'étoiles. Les flots mouraient, sans bruit, sur le sable de la plage. Au nord, les feux du Havre luisaient dans l'obscurité. Un calme profond régnait. Les deux hommes marchèrent, pendant quelques instants, sans parler, repassant en eux-mêmes les événements auxquels ils avaient été mêlés, et qui les liaient l'un à l'autre d'une façon si puissante. Ils avaient mille questions à se poser. Mais la crainte d'en trop dire suspendait leur curiosité. Jacques, le premier, se décida à interroger :

— Vous êtes nouvellement arrivé à Trouville? demanda-t-il au docteur avec une indifférence affectée.

— Le yacht du comte Woreseff, avec qui je suis, a fait son entrée, aujourd'hui, à cinq heures. Nous avons dîné aux Roches-Noires, et comme le patron était fatigué, il est resté à bord. Patrizzi et moi nous sommes venus au casino, où je savais vous rencontrer.

— Ah! on vous avait dit?...

— Que vous êtes ici, depuis trois semaines, avec Clémence Villa, que vous jouez beaucoup, mais avec une guigne féroce, et que vous vous portez bien. Voilà ce qu'on m'a dit.

Jacques fronça le sourcil.

— On ne vous a pas trompé, dit-il froidement.

— Est-ce donc là l'usage que vous deviez faire de la santé retrouvée? demanda, avec douceur, le médecin. Oh! je ne veux pas me poser en moraliste ni en donneur de leçons!... Vous savez que j'ai de l'amitié pour vous, c'est pourquoi je vous tiens ce langage. Clémence Villa! Voilà auprès de quelle femme je vous retrouve! Et c'est pour elle que vous jouez avec cette ardeur furieuse. Voyons, mon cher ami, êtes-vous sûr d'être dans votre bon sens?...

— Je suis sûr d'être fou d'elle! dit Jacques d'une voix étouffée. Mais je ne suis pas sûr qu'il dépende de moi qu'il en soit autrement!... L'amour qu'elle m'a inspiré est si intimement lié à mon retour à la vie qu'il me semble qu'il en est le principe même. Et puis, si je ne me plongeais pas dans cette passion, qui annihile ma pensée et absorbe tout mon être, que deviendrais-je? J'ai peur de le savoir et je ne veux pas le chercher.

Il fixa sur le docteur des yeux troublés :

— Il ne faut pas que je réfléchisse, voyez-vous, car j'arriverais facilement à la conviction que mon existence est une mons-

truosité périlleuse pour les autres et pour moi-même... Non! non ! il ne faut pas que je réfléchisse ! Et l'existence que je mène, et que vous me reprochez, est la seule qui me soit favorable.

— Mais vos forces n'y résisteront pas, dit Davidoff, et vous vous tuerez.

Jacques eut un rire nerveux :

— Croyez-vous que cela soit possible? Est-ce que je dépends de moi? Ne suis-je pas poussé par une sorte de fatalité?

— Prenez garde. Ce raisonnement, qui tient à écarter de vous la responsabilité, est une trop facile excuse de bien des fautes, dit sévèrement le docteur. Vous avez craint de mourir et vous vivez, voilà un fait. Ne lui assignez pas de causes surnaturelles. Vous êtes guéri de la maladie dont vous souffriez. Êtes-vous le premier? Je vous ai soigné. Faites-moi honneur de votre guérison et n'ajoutez pas foi à des fantaisies pythagoriciennes qui feraient rire un enfant!...

— En riiez-vous à Monte-Carlo, le soir où vous nous avez raconté vos histoires?

— Eh! vous ai-je dit que je croyais à ce que je vous ai raconté? Nos amis, après un excellent repas, avaient mis le spiritisme sur le tapis, et on parlait, un peu à tort et à travers, de la transmission des âmes... J'ai fait ma partie dans le concert, mais, si vous voulez connaître mon opinion réelle, je suis matérialiste; par conséquent, je ne puis admettre qu'un corps soit vivifié par un élément dont je ne reconnais pas l'existence...

— Comment donc ai-je été sauvé? dit Jacques d'une voix tremblante.

— Vous avez été sauvé, parce que la caverne, que la phtisie avait ouverte dans votre poumon, s'est trouvée heureusement cicatrisée, grâce au traitement que vous suiviez, favorisé par l'influence salutaire du climat... Que voyez-vous, là dedans, de miraculeux? Tous les ans, des phénomènes aussi satisfaisants se produisent, sans jeter, dans l'esprit de ceux qui en bénéficient, un trouble mystérieux.

Ils s'étaient arrêtés au bord de la mer, dont la surface calme, éclairée par la lune, brillait comme de l'argent. Jacques resta un moment silencieux, puis brusquement, comme s'il se débarrassait d'un poids qui l'étouffait :

— Et Pierre Laurier?

— Pierre Laurier n'avait plus sa raison, répondit Davidoff d'une voix grave, et vous savez bien qui la lui avait fait perdre. Jacques, je voudrais vous rendre à vous-même, vous montrer l'horreur de l'existence que vous menez, vous révéler l'infamie de celle à qui vous sacrifiez tout.

— Taisez-vous ! cria Jacques avec violence. Je ne supporterai pas que, devant moi, vous parliez d'elle ainsi.

— Le soir où Pierre Laurier a disparu, poursuivit le docteur russe, ce n'était pas moi qui me répandais en outrages à l'adresse de Clémence. C'était lui. Il la maudissait. Et cependant, une force invincible le conduisait chez elle, et cent fois déjà il avait proféré les mêmes insultes, pour aboutir à la même lâcheté. Il le savait, il en grinçait des dents, et il demandait au ciel le courage d'étrangler ce monstre et de se tuer après. Le monstre a vaincu, une fois de plus, celui qui voulait le dompter, et maintenant c'est vous qui êtes sa proie, et ce seront d'autres après vous, si ce n'est en même temps que vous !...

— Davidoff !

Le Russe saisit fortement le bras de Jacques :

— Auriez-vous des illusions sur la fidélité de la belle ? Laurier n'en avait pas, lui. Et il retournait tout de même à elle. Il l'aimait plus passionnément que vous, car vous n'avez pas subi l'épreuve de la trahison... Vous ne pouvez pas savoir jusqu'à quelle bassesse vous entraînera Clémence... L'avez-vous surprise avec un autre amant ? Pas encore ? Bien ! Cela ne peut manquer d'arriver, et, après avoir rugi de colère, menacé de tout massacrer, vous sangloterez comme un enfant aux pieds de la criminelle, en demandant grâce pour votre plaisir ! Oui, vous le ferez ! Tous ont joué cette abjecte comédie devant elle, tous la joueront. C'est pour cela qu'elle méprise les hommes, les prend à sa fantaisie, et les rejette quand ils ont cessé de lui plaire. Essayez de l'attendrir, vous verrez avec quelle férocité froide elle se repaîtra de vos lamentations, de vos prières. Elle vous rira au nez, elle vous insultera, elle vous racontera ses nouvelles amours, en vous nommant l'heureux maître de son cœur. Et vous voudrez mourir !... Allons, Jacques, un instant de raison, une minute de clairvoyance. Ce que j'ai dit à Pierre, dans cette nuit fatale, je vous le dis, à vous, au bord des flots, comme nous étions, sous le ciel clair et étoilé, par une nuit semblable... Il me répondit que tout était inutile, qu'il n'avait pas la force de suivre mon conseil... Il

m'a quitté, et nous ne l'avons plus revu... Lui, au moins, il était seul au monde. Vous, vous avez une mère, une sœur... Pensez à elles. Voulez-vous qu'elles aient à vous pleurer ?

— Elles me pleurent déjà, Davidoff, dit Jacques avec angoisse. Je leur cause bien des tourments, bien des soucis, bien des inquiétudes. Les pauvres innocentes, elles sont très malheureuses, et par ma faute. Oh ! je sais que je suis coupable, et d'autant plus qu'elles sont douces et résignées. Vous n'avez pas revu ma sœur depuis votre départ. Vous serez effrayé en la retrouvant si faible et si triste. Les médecins ont tous cherché la cause de son mal. Aucun ne l'a pénétrée. Mais ma mère et moi nous la connaissons. Vous aussi vous avez dû la deviner... La blessure, dont elle souffre et dont elle mourra, est au cœur. Elle aimait Pierre Laurier et ne peut se consoler de sa perte. Elle me l'a avoué, là-bas, avant de partir... Et moi, misérable, je n'ai accueilli son aveu désespéré qu'avec un esprit méfiant, presque haineux. Il me semblait qu'elle me reprochait la mort de celui qu'elle pleurait, et, irrité, je me suis détourné de la pauvre enfant, au lieu de la consoler et de pleurer avec elle. La vie de Laurier, je la sentais affluer en moi, il me l'avait donnée, elle m'appartenait... J'étais encore si près des angoisses de la maladie, de l'horreur de l'agonie, que j'aurais tué, je crois, pour défendre cette existence prodigieusement recouvrée. Et je me suis jeté comme un furieux, comme un insensé, dans le plaisir, pour imposer silence à ma raison, pour forcer ma conscience à se taire. Mais je suis un lâche, oui, un lâche ! Et l'existence que je mène en est la preuve !... Davidoff... que n'ai-je la puissance de rappeler Pierre à la vie !... Ce serait le salut de la pauvre Juliette, et, qui sait ? peut-être le mien. Oui, en voyant Laurier vivant, je reprendrais confiance en mes propres forces, et je cesserais de croire à ce secours surnaturel, qui, quoique vous en pensiez, m'a seul soutenu jusqu'ici. J'aurais la preuve que je puis vivre, comme tous les autres. Ou bien, la petite flamme s'éteindrait en moi, et alors ce serait le repos, le calme, l'oubli... Oh ! délicieux ! Car, voyez-vous, je suis las, las... bien las !...

Jacques poussa un soupir et laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Un frisson douloureux le secoua, et son front fut baigné de sueur. Le Russe l'observait avec une compatissante attention.

Il lui dit :

— Vous souffrez, Jacques, le vent de la mer fraîchit. Il ne faut pas rester ici...

— Qu'importe! fit le jeune homme avec insouciance. Le froid ni le chaud ne peuvent rien sur moi... J'éprouve un grand soulagement à vous avoir dit tout ce que vous venez d'entendre. Je suis un pauvre être, et depuis longtemps je subis des influences mauvaises, que je ne sais point surmonter.

— Eh bien! si vous vous rendez compte de votre faute, n'y persistez pas... Vous m'avez dit, tout à l'heure, que votre mère a du chagrin et que votre sœur est malade... Partons ensemble, demain matin, pour Paris. Allons les voir. Vous consolerez votre mère et je soignerai votre sœur... Votre présence leur fera grand bien à l'une et à l'autre. Je ne parle même pas du bien que vous en ressentirez vous-même. Après votre mouvement de franchise, un acte de résolution ! Êtes-vous un homme et voulez-vous vous conduire en homme ?

Jacques parut embarrassé par la netteté de cette proposition, son visage se crispa. Déjà il était agité à la pensée de s'éloigner de Clémence, inquiet de ce qu'elle ferait pendant son absence. Il balbutia :

— Est-ce donc nécessaire que nous partions demain ? Ne pouvons-nous remettre ce voyage à quelques jours ? J'aurais le temps de m'y préparer.

— Non ! dit rudement Davidoff ; si vous retardez, vous ne partirez pas. Demain, ou je ne vous reparle de ma vie, et je ne vous connais plus.

Comme le jeune homme hésitait :

— Qu'est-ce qui vous arrête ? Êtes-vous libre ? Ou bien avez-vous besoin de demander la permission de vous éloigner ? En êtes-vous là ? Ce serait pis que je ne supposais...

— Vous vous trompez ! s'écria Jacques, en voyant que le Russe soupçonnait Clémence, et je vous en fournirai la preuve. A demain donc.

— Sans faute, sans remise, sous aucun prétexte ?...

— Comptez sur moi...

— A la bonne heure!... Eh bien ! rentrons nous coucher pour être dispos demain.

Ils traversèrent le casino et sortirent. Devant la grille, un fiacre attendait. Ils réveillèrent le cocher, profondément assoupi sur son siège, et montèrent après que Jacques eut ordonné

d'arrêter à l'entrée du port. Dans la petite ville endormie, ils roulèrent lentement. Ils ne parlaient plus, réfléchissant aux engagements qu'ils venaient de prendre. La voiture, en devenant immobile, les tira de leur méditation. Ils étaient sur le quai, devant le bassin. A cent mètres de là, relié par une passerelle à la terre, le beau yacht blanc était à l'ancre. Le docteur descendit, et, serrant une dernière fois la main de Jacques, comme pour lui donner une provision d'énergie :

— Allons! bonne nuit. Je viendrai vous chercher... c'est mon chemin...

— Non ! non ! Épargnez-vous cette peine, dit vivement Jacques, nous nous retrouverons à la gare.

— Soit. Alors, une heure avant le départ du train. Nous déjeunerons ensemble au buffet.

Ils se séparèrent. Le fiacre s'éloigna dans la direction de Deauville, et le docteur, franchissant l'étroit passage, sauta sur le pont du navire. Vers neuf heures, Davidoff fut réveillé par une main qui se posait sur son épaule. Il ouvrit les yeux : le comte Woreseff était devant lui. Par le hublot de la cabine, le ciel bleu apparaissait, et les rayons du soleil, que reflétait l'eau mouvante, jouaient capricieusement sur les cloisons d'érable.

— Vous dormez bien, ce matin, mon cher, dit le grand seigneur russe en souriant, c'est la seconde fois que j'entre chez vous, sans que vous vous décidiez à bouger.

— Qu'y a-t-il, mon cher comte? Quelqu'un est-il malade à bord ?

— Heureusement non. J'ai tout simplement voulu savoir quels étaient vos projets pour aujourd'hui, avant de donner les ordres... J'ai envie d'aller à Cherbourg... Cela vous plaît-il ?

— Excusez-moi, cher comte, dit le docteur, mais j'ai le dessein de partir et de passer quelques jours à Paris, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Vous êtes libre... Mais jugez comme j'ai bien fait de vous consulter, dit Woreseff gaiement; qu'auriez-vous dit si vous vous étiez réveillé en mer ?

— Vous ne pouvez vous douter des conséquences que cette fugue aurait entraînées.

— Eh bien, levez-vous... Quand vous serez à terre, je sortirai du port, et, à votre retour, vous me retrouverez dans le bassin, à

cette même place... Mais qu'est-ce qui vous attire à Paris, où il doit faire si chaud, quand, ici, il fait si bon ?

— Une histoire d'amour, répondit sérieusement le docteur. Un pauvre garçon que je vais essayer de séparer d'une coquine, qui...

— Dites : d'une femme, interrompit froidement Woreseff. Ce sera plus court et tout aussi vrai. Mon cher, croyez-en un homme qui a été affreusement et injustement malheureux, il n'y a qu'un système possible avec les femmes ; c'est celui qu'ont adopté les Orientaux : l'esclavage pur et simple. Dites cela à votre ami de ma part.

— Le lui dire, ce n'est rien... Mais le lui faire croire !... Il en est bien arrivé à votre système de l'esclavage... Seulement, c'est lui qui est l'esclave !

— Pauvre diable ! Alors, bonne chance, Davidoff.

Le comte alluma une cigarette, serra la main de son ami et sortit. Une heure plus tard, le yacht crachait la vapeur par ses cheminées, et, lentement, se dirigeait vers la haute mer.

Le docteur, en descendant de voiture à la gare, la trouva vide de voyageurs. Il entra dans la salle d'attente : personne ; au buffet, la dame de comptoir bâillait en lisant les journaux de la veille ; un commis voyageur, sa caisse d'échantillons posée par terre à côté de lui, prenait un apéritif. Davidoff sortit dans la cour, et se promena lentement au soleil, en regardant s'il voyait venir Jacques. Au bout d'une vingtaine de minutes, l'impatience le gagna, et, par la rue qui menait à la maison de Clémence, il s'achemina vers Deauville. En marchant, il pensait :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment se fait-il qu'il soit en retard ? A-t-il renoncé à m'accompagner ? Quelle idée nouvelle s'est imposée à lui ? Il était cependant sincère, hier soir. Mais il a revu cette damnée créature, et toutes ses bonnes résolutions se sont évanouies. Qui sait ? Peut-être a-t-il raconté notre entretien, en se faisant un titre de sa trahison. Dans l'état d'affolement où il est, tout devient possible.

Le docteur, tout en monologuant, était arrivé devant la porte de la maison. Il leva les yeux vers les fenêtres. Elles étaient grandes ouvertes. Dans la cour, un palefrenier lavait une victoria, faisant tourner rapidement les roues, dont les rais mouillés étincelaient au soleil.

— Il faut pourtant savoir à quoi s'en tenir, murmura Davidoff.

Et, délibérément, il monta les marches qui conduisaient à une terrasse, et pénétra dans le vestibule.

Un domestique vint à sa rencontre.

— M. Jacques de Vignes ? demanda le docteur.

— M. de Vignes est absent.

— Va-t-il rentrer ?

— Je l'ignore.

— Mme Villa est-elle ici ?

— Madame est dans la serre.

— Remettez-lui ma carte, et demandez-lui si elle veut me recevoir.

Le domestique s'éloigna. Le docteur fit quelques pas dans le vestibule, regardant distraitement le mobilier de chêne sculpté, les jardinières pleines de fleurs, les plats de faïence accrochés à la muraille, et le vaste pot de porcelaine de Chine, dans lequel étaient serrées, comme dans un fourreau, les ombrelles multicolores et les cannes de bois variés. Il se disait : Il me fuit, c'est clair... Mais Clémence me donnera peut-être une indication utile... Je vais affronter la bête féroce dans son antre... Bah ! elle ne me fait pas peur... Elle ne dévore que ceux qui s'y prêtent.

Une portière se souleva, et le domestique reparut :

— Si monsieur veut me suivre...

Ils traversèrent un salon, un boudoir, et arrivés devant une porte vitrée, à travers laquelle les verdures apparaissaient, le valet se rangea pour laisser passer Davidoff. Par un petit sentier bordé de lycopodes, serpentant entre les palmiers, les daturas et les gommiers, Clémence, vêtue d'une robe de foulard rose, serrée à la taille par une ceinture de vieil argent ciselé, ornée de grenats cabochons, s'avançait souriante, un petit arrosoir à la main.

— Bonjour, docteur, quelle heureuse fortune vous amène ? dit-elle.

D'un geste gracieux, elle montra sa main noircie par un peu de terre de bruyère, et gaiement :

— Moi, je suis le médecin des fleurs. J'étais en train de donner une consultation à ces plantes...

— Elles vont bien ?

— Pas mal, merci !

Elle montra son arrosoir :

— Je leur ai fait prendre un peu de tisane... Mais qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?...

— Ne puis-je être venu simplement pour vous voir ?

Elle le regarda froidement :

— Bien gentil ! Très touchée de la politesse !... Mais je vous connais... Vous n'êtes pas un homme à femmes, vous. Alors, si vous vous présentez ici, c'est que vous avez pour cela une raison sérieuse.

— Eh bien ! j'ai une raison, en effet... J'avais rendez-vous avec Jacques, ce matin. Il m'a manqué de parole, et j'ai craint qu'il ne fût malade.

— Ah ! fit Clémence d'un air songeur.

Elle marcha vers un petit rond-point, où étaient rangées une table de fer et des chaises, et s'asseyant :

— Malade ! Oui, certes, il l'est.

Elle leva les yeux avec gravité et, touchant son joli front du doigt :

— Malade de là, surtout !

Comme Davidoff se taisait, curieux d'apprendre les secrets de cette liaison, qu'il jugeait si périlleuse pour son ami, elle poursuivit :

— Il m'a fait, ce matin, une scène affreuse, à propos de rien. Un bout de lettre sans importance, qu'il avait dérobé sur la table de ma chambre, et dont il s'est inquiété, le benêt... Comme si je n'étais pas assez adroite pour lui cacher ce qu'il ne doit pas savoir. Mais il était dans une veine de jalousie. Il a crié, menacé, pleuré. Oui, pleuré. Que c'est bête ! Un homme qui pleure ne m'attendrit pas du tout. Je le trouve ridicule !

— Vous ne l'aimez donc plus ?

— Mais si. Ah ! bien certainement je ne l'aime plus comme il y a six mois !... Ces passions-là, c'est charmant ; mais il ne faut pas que ça dure, parce que ce serait la ruine. Je suis sérieuse, moi, je sais très bien compter. C'est Nuño qui m'a appris l'arithmétique... Et il m'en a donné pour son argent ! Or, j'ai besoin de quinze mille francs par mois pour faire rouler ma voiture. Si je m'en tenais, avec le plus joli garçon du monde, à l'amour pur, je serais obligée de vendre mes rentes, et on me mépriserait dans ma vieillesse. Pas de ça, mon bel ami !

— Oh ! je sais que vous êtes une femme pratique...

— Vous croyez me lancer une épigramme, je l'accepte comme

un compliment... Oui, je suis une femme pratique, et je m'en vante ! Jacques se conduit très bien avec moi. Il fait les choses fort honorablement. Mais il joue, et, depuis quelque temps, il perd. Son caractère s'aigrit, il se tourmente et me tourmente... Pourquoi ? je vous le demande !... Si j'avais assez de lui, je le mettrais, sans façon, à la porte... S'il a assez de moi, qu'il s'en aille... Mais alors quittons-nous proprement, et sans histoires !...

— Faudra-t-il le lui dire ?

— Si vous voulez.

— Mais où le verrai-je ?

— Ici.

— Il n'est donc pas sorti, comme on avait la consigne de me le dire ?...

— Pas sorti du tout. Allez, et faites-lui de la morale.

— Je viens pour ça.

— Alors vous êtes doublement le bienvenu. Voulez-vous que je vous conduise chez lui ?

— Vous serez très aimable.

Elle se mit à rire, et se levant :

— Il n'y en a pas une, pour être aimable, comme moi !

— C'est ce qu'on m'a dit.

— « On » est un indiscret !

— Pourquoi, ma chère ? Voilà comme s'établissent les bonnes réputations.

Ils traversèrent le salon :

— Vous êtes sur le bateau de Woreseff ?

— Oui.

— Est-ce qu'il donne toujours dans les sultanes, le cher comte ?

— Toujours.

— Voilà un gaillard qui entend la vie ! Sa femme ne saura jamais le service qu'elle lui a rendu en le faisant...

— Parfaitement !

Ils avaient gagné le premier étage. Elle s'arrêta sur le palier et, montrant une porte :

— Voici l'appartement de Jacques.

La jeune femme, debout dans sa robe rose, le teint clair, les yeux brillants, éclairée par le plein jour d'une croisée donnant sur la mer, était si belle, que Davidoff s'arrêta un instant à la regarder. Il comprit l'irrésistible séduction qui émanait de cette

troublante et féline créature. Il devina le plaisir que trouvaient les hommes à se laisser déchirer par ces griffes polies, délicates et tranchantes, à se faire mordre par ces dents blanches, fines et féroces. En elle, il reconnut le sphinx éternel, qui dévore les audacieux avides de connaître le mot de l'énigme. Son regard exprima si clairement sa pensée, que Clémence répondit, avec un sourire :

— Que voulez-vous ? Il faut bien se défendre !

Et, légère, elle redescendit l'escalier. Davidoff frappa à la porte; une voix répondit : « Entrez. » Il tourna le bouton et, auprès de la fenêtre ouverte, étendu au fond d'un large fauteuil, il vit Jacques les yeux creux et les lèvres blêmes. En reconnaissant le docteur, le jeune homme devint un peu plus pâle, un nuage passa sur son front. Il se leva, et, allant à lui, lentement, il lui tendit la main :

— Vous m'en voulez ? dit-il.

— Un peu.

— Seulement un peu ? Je ne mérite pas tant d'indulgence. Je vous avais dit, cette nuit, que je suis un lâche. Eh bien ! vous en avez eu promptement la preuve.

Il parlait, les dents serrées, avec une amère crispation du visage. Il fit pitié à Davidoff, qui s'assit auprès de lui, et très affectueusement :

— Que s'est-il donc passé, depuis que nous nous sommes séparés, qui vous ait empêché de remplir votre engagement ? Il devait pourtant vous être doux de le tenir.

— Rien peut-il être doux pour moi ? répondit Jacques à voix basse. Tout ce que je fais est odieux et misérable. Un mauvais génie s'est emparé de moi et me souffle les pires résolutions.

— Résistez-lui. Écoutez-moi. Vous avez subi, il y a quelques heures, mon influence. Subissez-la de nouveau. Prenez un chapeau, un pardessus, et suivez-moi... Nous avons le temps de partir.

Jacques eut un geste de menace :

— Non, je ne veux pas m'éloigner d'ici...

— Ce que Clémence m'a dit est donc vrai ?

— Ah ! ah ! vous l'avez vue ? Et elle s'est plainte de moi, n'est-ce pas? La misérable ! C'est elle qui est cause de tout. Oui, elle me perd, elle me tue ; ce que je souffre par elle, il est impossible de le concevoir... Je ne sais pas quelle folie elle m'a

jetée dans le cerveau. Comprenez-vous que je sois jaloux d'elle?... Oui, jaloux, jusqu'à la fureur, d'une fille que tout le monde a eue ou aura ! A quel état moral suis-je arrivé ! Ce matin nous avons échangé des paroles affreuses... Elle m'a, dans le langage des halles, mis à la porte ; vous entendez, mis à la porte comme un laquais !... Et je suis resté, et je reste ! Pourquoi ? Parce que je ne puis me passer de cette infâme créature, que je voudrais battre et caresser à la fois. Fille abjecte et adorable, que je maudis de loin, à travers deux étages, et que je prierais, à genoux, si elle était là et si elle l'exigeait !

— Essayez de vous éloigner d'elle pendant deux jours !...

— Non ! non ! C'est impossible ! Je trouverais, en revenant, la place prise. Vous ne savez pas combien elle est entourée, sollicitée, tentée... Oh ! elle me trompe !... J'en ai eu encore la preuve ce matin. C'est ce qui a excité ma colère... Mais elle est à moi tout de même... C'est moi qui l'ai le plus !... Je la vois du matin au soir... Quel vide, dans mon existence, si elle disparaissait !... Non ! j'ai tout sacrifié à cette femme. J'ai tout subordonné à elle... Il faut que je la garde... Ou alors c'est la fin...

Il cacha son visage entre ses mains, et resta quelques secondes silencieux, puis, avec un accent désespéré :

— Lorsque je serai à bout de ressources, elle me contraindra à partir. Je ne l'ignore pas. Elle ne fait pas crédit. J'ai été obligé de prendre des arrangements avec mon notaire, et je vais continuer à jouer pour soutenir mon train... Oh ! je n'irai pas loin, car la chance n'est pas pour moi... Mais je m'entête et je persiste, quoique je sache parfaitement quelle sera la conclusion inévitable de tout ceci. Vous voyez qu'il n'est pas aisé de me faire de la morale, car je prends les devants et me blâme moi-même... Abandonnez-moi, mon ami. Je ne vaux pas la peine que vous prendriez pour essayer de me sauver.

Davidoff l'avait écouté, le cœur serré, étudiant, avec une curiosité apitoyée, cette sombre folie. Il la connaissait, cette passion qui avait conduit tant d'hommes à l'hébétement et au suicide. Il la savait faite de l'enivrement des sens, de l'exaspération de la vanité, et aussi d'une espèce de mystérieuse terreur, qui s'emparait de ces viveurs, habitués au tumulte de leur existence enfiévrée, à la pensée de vivre désormais dans l'isolement et le silence. Après cette fête sans trêve, se trouver seul, en face de soi. Autant l'ensevelissement à la Trappe, au sortir

d'un bal. Il fallait une âme forte, un cerveau bien trempé pour supporter ce formidable changement.

Il dit à Jacques :

— Venez avec moi, je vous donne ma parole que je ne vous quitterai pas que vous ne soyez guéri physiquement et moralement.

Celui-ci éclata d'un rire nerveux, strident, pénible :

— Non ! non ! abandonnez-moi !... Je ne veux pas être défendu !... Je suis condamné, rien ne prévaudra contre l'arrêt du sort... Je n'ai vécu que pour le malheur... Je suis voué à toutes ces tortures...

Il baissa la voix, comme effrayé :

— Vous savez bien que ce n'est pas moi qui agis, qui parle, qui souffre et qui pleure... Un autre est en moi, qui me conduit à la catastrophe... Je voudrais m'arrêter que je ne le pourrais pas... Oh ! je la sens bien s'agiter, furieuse, l'âme implacable... Elle est jalouse ! Elle se venge de moi-même, sur moi-même !... Tant qu'elle animera mon corps, je souffrirai... Le jour où j'en serai délivré...

A ces mots, Davidoff fit un geste violent, ses sourcils se froncèrent, et il fut sur le point de crier à Jacques : Vous êtes fou ! Laurier a disparu, mais Laurier est vivant !... Je me suis prêté à votre fantaisie, parce que j'ai eu la conviction que la confiance seule vous rendrait la force de vivre... Mais, puisque vous êtes arrivé à un tel état d'hallucination que ce qui faisait votre salut cause aujourd'hui votre perte, je dois vous déclarer la vérité...

Une pensée l'arrêta : Il ne me croira pas ! Il faut que je lui montre son ami guéri de son mal moral, pour lui prouver qu'il peut guérir lui-même !

Il se tourna vers le jeune homme, et très doucement :

— Puisque vous ne voulez pas m'accompagner à Paris, j'irai donc seul. Je verrai votre mère et votre sœur.

Une ombre passa sur le front de Jacques, et ses yeux brillèrent, comme trempés par une larme :

— Merci, dit-il d'une voix étouffée. Tâchez qu'elles me pardonnent la peine que je leur fais... Elles sont si bonnes et si tendres...

Il se leva, et, avec une horrible palpitation de tout son être :

— Oh ! je suis un misérable ! Et mieux vaudrait pour moi être mort !

Du jardin, par la fenêtre ouverte, à ce moment, une voix claire monta :

— Jacques ?...

Il s'avança avec précipitation. Clémence, maintenant dans le parterre, cueillait des roses. Elle le vit, et gaiement :

— Eh bien ! Est-ce fini, cette bouderie ? Il fait un temps délicieux, descends et nous irons déjeuner à Villers.

Jacques revint à Davidoff, et, tout agité :

— Elle m'appelle, vous voyez, elle m'attend... Elle n'est point si mauvaise que je le disais... Elle a des instants terribles... Mais au fond elle m'aime. Venez, mon ami.

Il l'entraînait vers l'escalier. Ils arrivèrent devant le vestibule. Là Jacques serra les mains du docteur avec force, et, comme pressé d'être seul avec Clémence, il dit :

— Adieu ! Pardonnez-moi encore... Rassurez ma mère... et guérissez ma sœur... Oh ! elle avant tout... Pauvre petite !... Adieu !

Et, rapide, il s'élança vers le jardin où son impitoyable tyran l'attendait. Davidoff, dans la rue, s'éloigna à grands pas. Par une échappée sur la mer, il aperçut le yacht blanc qui, couronné de son panache de noire fumée, gagnait le large. Il se dit :

— Je suis libre, profitons-en.

Il se dirigea vers le bureau du télégraphe, prit une feuille de papier, et, debout devant le guichet, il écrivit :

« Pierre Laurier, aux soins de M. le curé de Torrevecchio (Corse).

« Revenez à Paris, sans perdre un instant. Votre présence est nécessaire. En descendant du chemin de fer, ne voyez personne et rejoignez-moi au Grand-Hôtel.

« Davidoff. »

Il remit son télégramme à l'employé, paya, et sortit en murmurant :

— Si je ne réussis pas à sauver le frère, au moins je vais essayer de sauver la sœur !

Et il partit pour Paris.

Georges Ohnet.

(*A suivre.*)

LES CARTES DE VISITE

Parlons-en de sang-froid, maintenant que le tumulte annuel qui précède et qui suit l'anniversaire de Sylvestre le saint est un peu apaisé.

Et d'abord une déclaration :

Je suis absolument pour l'envoi des cartes de visite, en principe.

Pourquoi?

Parce que je suis persuadé qu'à force de se soustraire, par paresse, aux devoirs légers de la vie sociale, — et l'envoi des cartes en est un, — on finira par n'habiller plus que de loques cette grande et charmante dame, si splendidement vêtue jadis, et que l'Europe et même les autres parties du monde nous enviaient infiniment plus que notre magistrature, et qu'ils appelaient : la politesse française.

Peu à peu, négligeant les *attentions*, dédaignant d'avoir des *soins*, oubliant les *gracieusetés* fines, méprisant le désir de faire aux autres ce qu'on voudrait qui nous fût fait, ce qui est la base de l'urbanité, on reviendrait rapidement aux mœurs sommaires des temps préhistoriques où l'homme exprimait son amour à la femme en l'empoignant par les cheveux pour la traîner au fumier nuptial de sa villa de troglodyte.

Nous n'en sommes pas encore là tout à fait. D'abord (je ne voudrais pas dire du mal des coiffeurs), parce que les cheveux

des femmes n'étant plus aussi intimement liés avec leur cher crâne qu'aux temps préhistoriques, il serait parfois vain d'essayer de les saisir solidement par leur chevelure; ensuite, parce que, grâce aux efforts de quelques-unes de ces mêmes femmes si artistement chignonnées, la politesse française est encore en honneur chez leurs adorateurs, dans le but unique de leur plaire.

Non, nous ne sommes pas encore près de revenir aux échanges de horions de l'âge de pierre, mais il y a tendance générale, il faut le dire, à se soustraire aux aimables obligations de la vie du monde.

Les cartes sont une de ces obligations, au jour de l'an.

Acceptons-la.

Maintenant, entendons-nous. Si je suis pour l'envoi de cartes à la vingtaine, à la trentaine d'amis, de témoins affectueux de la vie, de gens avec lesquels on s'épanouit, avec lesquels on dégringole l'existence, un jour riant, un jour l'œil mouillé, je me refuse avec raideur à l'envoi de cartes à cette foule de connaissances vagues pour lesquelles on éprouve à peu près les mêmes sentiments d'indifférence que pour les boîtes postales où l'on jette les paquets de morceaux de carton qui leur sont destinés.

Non, il ne faut envoyer que ce que je me permets d'appeler des cartes *motivées*, c'est-à-dire des cartes illustrées d'un mot tendre ou d'une parole gaie.

C'est très bien, me dira-t-on; mais alors pourquoi, à ces témoins de la vie, que vous voyez fréquemment, que vous avez peut-être vus la veille du jour de l'an, décochez-vous des cartes motivées? C'est une superfétation.

Ma réponse sera bien simple : — C'est pour leur faire plaisir.

Je crois que toute la politesse (qui est l'esprit de la bonté) est contenue dans ce mot, qui n'est pas de moi, mais de ma mère.

S'effacer, faire valoir autrui, lui donner, quelles que soient ses préoccupations, un furtif battement de cœur de satisfaction, c'est l'article 1er du code de l'urbanité.

De même qu'il est plus *poli* de fournir à une femme, en la faisant rire, l'occasion de montrer les belles dents qu'elle a, que de lui dire galamment qu'elle a les dents admirables, de même il est plus poli de faire constater à un ami, le matin du jour de l'an, que son charme est assez vif pour vous arracher à votre paresse et vous mettre la plume aux doigts, que de lui dire,

quand vous le rencontrez : Vous savez combien je vous aime!

Des excuses? — Je n'en admets que pour les gens dont c'est la profession d'écrire et qui, Prométhées du vautour de la Copie, tarissent quotidiennement des paniers de bouteilles d'encre de la Petite Vertu.

Et encore!

Quant aux gens du monde, mais c'est leur fonction absolue de faire fleurir, avec des cartes motivées, un peu de grâce et de tendresse dans les rapports qu'ils entretiennent avec leurs pareils.

Il ne faut pas que la vie se borne pour eux à un échange de serviettes salies les uns chez les autres, avec un toast au cuisinier quand la chère est délicate.

Ils doivent s'ingénier, en temps ordinaire comme au jour de l'an, à être ce que nos pères étaient infiniment plus que nous, des convives attentionnés, féconds en ces surprises qui n'ont d'autre valeur que l'élan d'amitié qui les a fait trouver, mais qui sont comme le parfum de la vieille fleur de l'urbanité.

Eh bien, sur une simple carte de visite, on peut mettre trente-six mille choses aimables, y compris des œuvres d'art exquises.

Au XVIIIe siècle, on tenait beaucoup (et les gens de goût d'aujourd'hui en seraient charmés comme leurs ancêtres) à ces petites choses qui sont maintenant assez rares. Et pourtant elles n'empêchent pas de danser en rond!

Au siècle passé, on n'avait pas la légion formidable d'artistes fins et spirituels qui, à présent, vont nécessiter la création d'un ministère spécial ; mais les gens riches, affinés par le contact des gens d'esprit, savaient se servir des artistes pour donner un cachet d'élégance et un vernis d'art à tout ce qu'ils entreprenaient pour « descendre gaiement le fleuve de la vie. »

Billets d'invitation à dîner, billets de spectacles particuliers, billets de bal, enfin tous les morceaux de carton possibles et jusqu'aux contre-marques, étaient enrichis de délicieuses vignettes.

On ne se contentait pas de vous servir des truffes et des bêtes faisandées, on les sertissait comme des bijoux avec de l'esprit et de l'ail.

Le nombre des gens du monde contemporain qui perpétuent cette noble tradition, que la gomme appelle le *vieux jeu,* est, hélas! bien restreint. Il y en a encore, et je t'en remercie, pro-

bable Seigneur, et on les chérit en raison de leur rareté, mais ils sont rares comme les hivers sans neige et comme les ministères parfaits.

Il reste encore les cartes toutes blanches. Ne les abandonnons donc pas. Et si nous ne les enrichissons plus de merveilles artistiques, creusons-nous la tête, fouillons-nous le cœur pour griffonner quelque gentillesse cordiale sur les cartons officiels destinés à nos amis.

Et dussent-ils le regarder comme des hommages dus à leur supériorité et n'en pas être émus, continuons, pour l'honneur de la vieille politesse française, à rester ce que nos mères nous ont faits, des gens attentionnés.

Certes, le *Misanthrope* est un beau caractère, mais du diable si je voudrais aller faire une petite *ballade* avec cet animal-là, si rude au montoir, même par un beau jour d'été!

Avec son mépris systématique des lieux mondains et des souplesses d'un esprit policé, il me rendrait la promenade aussi insupportable que ma propre exécution sur la place de la Roquette.

En voilà un qui, s'il vivait aujourd'hui, enverrait les cartes au cabinet!

Moi, je préfère les envoyer, avec le moins ennuyeux de mes mots, à ceux qui me font l'honneur de m'aimer.

Ernest D'HERVILLY.

SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS [1]

BERLIOZ

(*Suite*)

VII

Trois reproches principaux sont adressés à Berlioz. On l'accuse d'être, comme compositeur, trop savant, c'est-à-dire d'avoir plus d'habileté que d'inspiration, d'être trop descriptif, de chercher avant tout l'imitation des bruits naturels ; comme homme, on lui reproche d'être égoïste, et comme critique, d'être méchant.

Une soirée de trois heures me convainquit qu'il n'était pas assez savant, que sa musique était avant tout psychologique, et que ce méchant était plein de cœur.

Voilà, on en conviendra, une soirée bien employée.

Sa *Damnation de Faust* venait d'être réduite pour le piano.

« J'arriverai chez vous demain, à huit heures, me dit-il un jour, avec ma partition et mon exécutant ; il n'a que douze ans, c'est un prodige qui deviendra un jour une merveille ; il s'appelle Théodore Ritter. »

Le lendemain, à l'heure dite, Ritter était au piano. Berlioz se place à côté de lui, l'interrompant souvent ou le faisant recommencer pour m'expliquer l'intention de tel ou tel passage, le sens

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre, 10 et 25 décembre 1890.

de tel ou tel mouvement, de telle ou telle note, et à mesure qu'il parlait, m'apparaissait clairement le double but qu'il a toujours poursuivi, les deux objets contradictoires qu'il s'est toujours proposés : la grandeur dans l'ensemble et la minutie dans le détail ; Michel-Ange et Meissonier. L'avouerai-je? J'éprouvais une sorte de vertige à voir tout ce qu'il voulait faire dire à la musique, non seulement dans le domaine de la nature extérieure, mais surtout dans le domaine bien autrement mystérieux de l'âme. Nos émotions n'ont rien de si intime, nos sentiments n'ont rien de si secret, nos sensations n'ont rien de si fugitif, qu'il ne cherchât à le rendre par la langue des sons. Il voulait que sa musique fût l'écho des mille vibrations de son mobile cœur. Noble ambition, sans doute, mais au-dessus, je le crois, de sa puissance artistique.

Je touche là à un point très délicat. La famille des grands artistes se partage en deux classes : d'un côté les génies simples, clairs, lumineux, Haydn, Mozart, Rossini, et de notre temps Gounod. De l'autre les génies touffus, complexes, Beethoven, Meyerbeer, et en face d'eux, Berlioz. Ces derniers créateurs ont peut-être, plus que les autres, besoin d'une très forte science ; la multiplicité de leurs idées, la puissance de leurs conceptions, la profondeur mystérieuse de leurs aspirations, demandent un talent de mise en œuvre, une souplesse d'exécution, qui exigent à leur tour un travail auquel la plus heureuse nature ne peut suppléer. Quand on voit à quel immense labeur s'est livré Meyerbeer, quand on examine par quelle solide éducation il a commencé, quelle rude discipline il a subie, quelles études successives il a faites du génie allemand et du génie italien, de la musique vocale et de la musique instrumentale, quelles recherches infatigables l'ont mis au courant de toutes les inventions mécaniques, industrielles, relatives à la musique, quelle poursuite obstinée lui a fait connaître toutes les combinaisons mélodiques ou orchestrales trouvées par tous les artistes de tous les pays, on se rend compte que sa puissance de contrastes et d'effets n'était que le résultat de prodigieux efforts ; on comprend à quel prix il a pu ajouter une octave au clavier de la musique dramatique. Eh bien, voilà ce qui a manqué à Berlioz. La résistance de son père lui a fait commencer ses études musicales trop tard. La pauvreté l'a empêché de les poursuivre à fond. Il lui a fallu chanter dans les chœurs et donner des leçons de

guitare pour vivre, au lieu de travailler ; il n'a pas pu acquérir *assez de talent pour son génie*. De là, dans son œuvre, à côté des plus ingénieuses et des plus délicates recherches d'exécution, des maladresses, des obscurités, des lacunes, des bizarreries qui sont des gaucheries. Sans doute, il était beaucoup plus habile que tous les autres, mais il ne l'était pas assez pour lui. Le talent d'exécution chez l'artiste doit être en rapport avec la nature et la richesse de sa conception. La plume de Lamartine, si brillante qu'elle fût, n'aurait pas suffi à l'imagination de Victor Hugo. La Fontaine ne s'est créé, qu'à force de travail, cet instrument merveilleux, qui se prêtait à exprimer les mille nuances de sa pensée. Berlioz, pour être tout lui-même, aurait eu besoin d'avoir la science et l'habileté de Beethoven. Du reste, qu'il se console ! Weber se plaignait, lui aussi, de n'être pas assez savant ! *Freischütz* n'en est pas moins immortel, et la *Damnation de Faust*, aussi.

Viennent enfin ces deux terribles épithètes qu'on a accolées à son nom : égoïste et méchant. Égoïste comme homme, méchant comme critique.

Examinons ce grand et double reproche. Oui, sans doute, il était très occupé de lui-même, mais il trouvait le temps, — j'en parle par expérience, — de s'occuper ardemment des autres, de s'intéresser à tout ce qui intéressait ses amis, de s'émouvoir de leurs chagrins, de s'associer à leurs joies ; c'était le plus reconnaissant des hommes, et s'il se souvenait quelquefois du mal, il se souvenait toujours du bien. Hetzel et moi, nous eûmes le plaisir de lui rendre un léger bon office. Il l'écrit dans ses mémoires en lettres d'or comme s'il s'agissait d'une bonne action, et il nous a donné, en remerciements, cent pour cent de notre argent, comme s'il ne nous l'avait pas remboursé. Sa reconnaissance a été un jour jusqu'à l'héroïsme. En 1848, M. Ch. Blanc, chargé de la direction des Beaux-Arts, fait donner à Berlioz par le ministère une marque de sympathie et d'estime. Vingt ans après, vingt ans pendant lesquels le protégé et le protecteur s'étaient à peine rencontrés, M. Ch. Blanc, candidat au titre d'académicien libre, se présente chez Berlioz. Il le trouve mourant.

« Je sais pourquoi vous venez, lui dit Berlioz.

— Ne parlons pas de cela, reprit vivement le candidat, j'ignorais absolument votre état de souffrance ; ne parlons pas de cela, je me retire.

— Restez, et parlons-en. J'irai à l'Académie pour vous.

— Malade comme vous l'êtes... mon cher Berlioz... permettez-moi de vous dire que je vous le défends !

— Malade ? Oui, je le suis très gravement ! mes jours sont comptés ; mon médecin me l'a dit, il m'en a même dit le compte, ajouta-t-il avec un demi-sourire ; mais l'élection a bien lieu le 16. J'ai le temps. J'aurai même, ajouta-t-il avec ce mélange de raillerie qui lui était habituel, j'aurai même encore quelques jours pour me préparer. » Une semaine plus tard, l'élection avait lieu ; Berlioz s'y faisait porter, et, quinze jours après, il était mort.

La pitié, chez lui, s'étendait même aux animaux, et arrivait jusqu'à la sensibilité. Je le vois encore un jour, pendant un dîner, où un des convives racontait en grand détail je ne sais quel exploit de chasse, cesser tout à coup de manger, détourner la tête, puis nous dire tout tremblant... « C'est cruel ! C'est lâche ! Des hommes comme vous, parler gaiement d'oiseaux tombés tout sanglants sous le plomb, d'animaux blessés, et se débattant sur le sol, de créatures vivantes, qu'on achève à coups de crosse, ou à coups de talon... vous êtes des bourreaux ! »

En l'entendant et en le voyant saisi d'une émotion si réelle, je ne pus me défendre de penser à ces deux vers charmants de La Fontaine :

> Les animaux périr !
> Baucis en répandit en secret quelques larmes.

J'ai bien de la peine à voir un méchant homme dans celui qui m'a fait penser à Baucis.

Reste le critique. Celui-là était rude, j'en conviens, parfois même amer et injuste. Je ne veux pas l'excuser, mais je tiens à l'expliquer. D'abord il était aigri par la lutte et l'injustice ; ses plus vives attaques ne sont souvent que des revanches. Puis son métier de critique lui était insupportable, il ne l'avait pris que pour vivre, et ne se mettait jamais devant son papier qu'avec un mouvement de colère, comme on reprend sa chaîne. L'argent même qu'il y gagnait lui était pénible, son orgueil de compositeur s'indignait que ses articles lui rapportassent plus que sa musique. Ajoutons qu'il était violemment exclusif, comme tous les novateurs, comme Beethoven, qui voulait qu'on donnât le fouet à Rossini; comme Michel-Ange, qui parlait avec dédain de Raphaël;

comme Corneille, qui ne trouvait aucun talent dramatique à Racine. La jalousie n'a rien à faire dans ces dénis de justice ; ce sont des antipathies de génies qui ne prouvent que le génie même ; plus un esprit est original, plus souvent il est inique ; si Rossini, Auber et Hérold avaient écrit ce qu'ils pensaient de Berlioz, ils en auraient dit bien plus long contre lui, que lui contre eux.

Enfin, terrible qualité qui devient bien vite un défaut ! Berlioz avait énormément d'esprit. Une fois la plume à la main, il lui partait, d'entre les doigts, des traits de moquerie si plaisants, qu'il éclatait de rire en les écrivant, mais sa raillerie, pour être souvent de la pure gaieté, n'en était pas moins redoutable et redoutée. Peu de personnes étaient à l'aise avec lui. Les artistes les plus éminents, ses pairs, subissaient en sa présence une sorte de gêne. Gounod m'a souvent parlé de l'état de contrainte où le mettait Berlioz. J'ai vu Adolphe Nourrit, chez moi, un matin, lancé avec enthousiasme dans l'interprétation d'une mélodie de Schubert, se troubler tout à coup en voyant entrer Berlioz, et achever comme un écolier un morceau qu'il avait commencé comme un maître. Berlioz ne se doutait pas qu'il inspirât de tels sentiments, et s'il l'eût su, il en eût souffert ! car toute sa malice sardonique tombait à l'instant devant la crainte d'affliger même un homme obscur.

Je ne sais quel pianiste étranger, inventeur de je ne sais quelle méthode de piano, vient trouver Berlioz et lui demande un article. Berlioz le congédie assez brutalement. Insistance du pianiste.

« Mettez ma méthode à l'épreuve, Monsieur Berlioz.

— Eh bien, soit ! j'accepte. Je vous enverrai un enfant qui veut être pianiste, malgré moi, malgré ses parents, malgré la musique ! Si vous réussissez avec lui, je vous fais un article. »

Qui lui envoie-t-il ? Ritter ! Ritter, à qui il recommande bien de cacher son talent. Au bout de deux leçons, Berlioz rencontre l'inventeur :

« Eh bien, votre élève ?

— Oh ! il a la tête bien dure, les doigts bien lourds, pourtant, je n'en désespère pas ! »

Bientôt nouvelle rencontre :

« Hé bien ?

— Cela marche ! cela marche !

— J'irai l'entendre chez vous demain. »

Le lendemain, arrive Berlioz qui dit tout bas à Ritter :

« Joue tout ton jeu ! »

Le morceau commence, et voilà les gammes, les trilles, les traits qui partent à toute volée ! Vous vous imaginez la stupéfaction du pauvre inventeur, et les éclats de rire de Berlioz, et sa joie vraiment diabolique en lui disant :

« C'est Ritter ! c'est Ritter ! »

Là-dessus, le malheureux suffoqué, les bras tombants, n'a que la force de dire :

« Oh ! Monsieur Berlioz ! comment avez-vous pu vous moquer si cruellement d'un pauvre homme qui ne vous demandait que de l'aider à gagner sa vie ! » Et il fond en larmes. Que fait Berlioz ? Il fond en larmes, à son tour ; il se jette au cou du pauvre homme ; il l'embrasse ; il lui demande pardon, et, le lendemain, il lui écrit un article admirable. Voilà l'homme ! Plume acérée ! cœur tendre !

VIII

Avec Berlioz, il faut toujours en revenir à l'amour, c'est l'alpha et l'oméga de sa vie ! Le hasard a voulu que je fusse son dernier comme son premier confident. En vain le mouvement de la vie séparait-il souvent nos deux existences : à la première rencontre, la confiance renaissait comme si nous nous étions vus la veille ; je rentrais immédiatement dans mon rôle, et un carrefour, une porte cochère, un angle un peu obscur dans une place, tout lui était bon comme confessionnal.

Voici trois récits de passion qu'il m'a faits à quelques années de distance l'un de l'autre, et qui achèveront mieux ce portrait que tous les discours.

Un jour, une ondée de printemps m'avait surpris dans la rue Vivienne ; je me réfugiai sous les colonnes placées devant le théâtre du Palais-Royal et j'y trouvai Berlioz. Il me prend le bras, son air était sombre, sa voix brève, et il marchait la tête basse. Tout à coup, se retournant vers moi :

« Mon ami, me dit-il, il y a en enfer des gens qui l'ont moins mérité que moi ! »

Je sursautai, tout habitué que je fusse avec lui à l'inattendu.

« Eh ! bon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

— Vous savez que ma pauvre femme s'est retirée dans un petit logis à Montmartre.

— Où vous allez la voir souvent, je le sais aussi, et où votre sollicitude la suit comme votre respect.

— Beau mérite ! reprit-il vivement ; pour ne pas l'aimer et la vénérer, il faudrait être un monstre ! »

Puis, avec une incroyable amertume :

« Eh bien, je suis un monstre !

— Encore quelque maladie de conscience !

— Jugez-en. Je ne vis pas seul.

— Je le sais !

— Une autre a pris sa place chez moi... Que voulez-vous ? je suis faible ! Or, il y a quelques jours, ma femme entend sonner à sa porte. Elle va ouvrir et se trouve en face d'une jeune dame, élégante, jolie, qui, le sourire sur les lèvres, lui dit :

— Madame Berlioz, s'il vous plaît ? Madame. — C'est moi, Madame, répond ma femme. — Vous vous trompez, reprit l'autre, je vous demande Mme Berlioz. — C'est moi, Madame ! — Non, ce n'est pas vous ! Vous me parlez, vous, de la vieille Mme Berlioz, de la délaissée !... mo je parle de la jeune, de la jolie, de la préférée ! Eh bien, celle-là, c'est moi. » Et elle sort en fermant brusquement la porte sur la pauvre créature, qui tomba à demi évanouie de douleur ! »

Berlioz s'arrêta à ce mot, puis, après un moment de silence, il reprit :

« Eh bien, voyons, n'est-ce pas atroce ? n'avais-je pas raison de dire...

— Qui vous a conté cette action abominable ? m'écriai-je vivement. Celle qui l'a faite, sans doute. Elle s'en est vantée, j'en suis sûr. Et vous ne l'avez pas jetée à la porte ?

— Comment l'aurais-je pu ? me répondit-il d'une voix brisée, je l'aime ! » Son accent m'ôta la force de lui répondre, et le reste de sa confidence acheva de me désarmer en me montrant que sa femme était bien vengée. Celle qui la remplaçait avait une voix jolie mais faible, et elle était mordue de la rage de chanter sur un théâtre. Eh bien, il fallut que Berlioz employât son influence de feuilletoniste pour lui obtenir un engagement, il fallut que cette plume honnête, inflexible, farouche, se pliât à ménager, à flatter des directeurs et des auteurs pour lui procurer, à elle, un rôle de début ! Elle fut sifflée ; il fallut qu'il écrivît un article où il trans-

forma sa chute en succès. Écartée du théâtre, elle voulut chanter dans les concerts organisés par Berlioz, et chanter quoi? Sa musique à lui! Des mélodies de lui! Et il fallut encore qu'il cédât, il fallut que lui, qui était exaspéré par une fausse note, et malade d'un mouvement mal compris, il consentît à entendre chanter faux ses propres œuvres, à diriger lui-même, comme chef d'orchestre, le morceau où il était assassiné comme compositeur!

« Voyons, ajouta-t-il, après m'avoir énuméré ses tortures, n'est-ce pas vraiment diabolique, c'est-à-dire tout à la fois tragique et grotesque? Je dis que je mériterais d'aller en enfer... mais j'y suis! Et ce terrible gouailleur de Méphisto rit, je le gage, de me crucifier ainsi dans mes nerfs de musicien! En vérité, je suis quelquefois tenté d'en rire aussi. »

Et, en effet, tandis que des larmes de rage roulaient dans ses yeux, je ne sais quelle expression de moquerie amère contractait son visage.

Le second récit est plus caractéristique encore, et nous fera faire un pas de plus dans la connaissance de cette créature étrange, car l'amour, chez lui, prenait tant de formes que chaque passion nouvelle nous montrait en lui quelque chose d'inconnu.

IX

La faculté dominante de Berlioz était la faculté de souffrir. Toutes ses sensations allaient jusqu'à la douleur. Le plaisir même touchait chez lui à la peine. Quand il fut pris de sa première passion, quel fut son premier sentiment? Il l'a écrit lui-même : « Je me sentis au cœur une profonde douleur. »

On se rappelle sa réponse à un de ses voisins de spectacle qui, le voyant pleurer à sanglots pendant une symphonie de Beethoven, lui dit affectueusement :

« Vous paraissez beaucoup souffrir, monsieur? Vous devriez vous retirer.

— Est-ce que vous croyez que je suis ici pour mon plaisir? » lui répondit brusquement Berlioz.

J'avais souvent remarqué en lui cette disposition fatale; je

prétendais qu'on ne pouvait pas le toucher sans le faire crier, et je l'appelais quelquefois, en riant, mon cher écorché.

Un automne, vers 1865, je crois, les répétitions de son opéra de *Béatrice et Bénédict* le conduisirent à Bade, où un hasard de voyage m'avait amené. Un matin je le rencontre dans les bois qui mènent au vieux château. Il me parut vieilli, changé et triste. Nous nous assîmes sur un banc, car l'ascension le fatiguait. Il tenait à la main une lettre qu'il froissait convulsivement.

« Encore une lettre! lui dis-je gaiement pour tâcher de le désassombrir.

— Toujours.

— Ah!... est-elle jeune?

— Hélas! oui.

— Jolie?

— Trop jolie! Et avec cela une intelligence, une âme!

— Et elle vous aime?

— Elle me le dit... Elle me l'écrit...

— Il me semble que si, en outre, elle vous le prouve...

— Eh! sans doute, elle me le prouve... Mais qu'est-ce que cela prouve, des preuves?

— Oh! nous voilà dans le cinquième acte d'*Othello!*

— Tenez, prenez cette lettre... ne craignez pas d'être indiscret en la lisant, elle ne porte pas de signature; lisez et jugez. »

La lettre lue, je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Ah çà, où trouvez-vous là un sujet de vous affliger? Cette lettre part d'une femme supérieure; de plus, elle est pleine de tendresse, de passion... Qu'y a-t-il donc?...

— Il y a, s'écria-t-il en m'interrompant avec désespoir... il y a que j'ai soixante ans!

— Qu'importe, si elle ne vous en voit que trente!

— Mais regardez-moi donc! Voyez ces joues creuses, ces cheveux gris, ce front ridé!

— Les rides des hommes de génie ne comptent pas. Les femmes sont fort différentes de nous. Nous ne comprenons guère, nous, l'amour sans la beauté. Mais elles s'éprennent dans un homme de toutes sortes de choses. Tantôt c'est le courage, tantôt la gloire, tantôt le malheur! Elles aiment parfois en nous ce qui nous manque.

— C'est ce qu'elle me dit quand elle voit mes désespoirs!...

— Vous lui en parlez donc?

— Comment les lui cacher ? Parfois, tout à coup, sans cause, je tombe assis sur un siège en sanglotant ! C'est cette affreuse pensée qui m'assaille ; elle le devine ! Et alors, avec une angélique tendresse... elle me dit : « Malheureux ingrat, que puis-je faire pour vous convaincre ? Voyons ! Est-ce que j'ai aucun intérêt à vous dire que je vous aime ? Est-ce que je n'ai pas tout oublié pour vous ? Est-ce que je ne m'expose pas à mille périls pour vous ? » Et elle me prend la tête entre ses mains ; et je sens ses larmes qui tombent dans mon cou. Et pourtant, malgré cela, toujours retentit au fond de mon cœur cet affreux mot : J'ai soixante ans ! Elle ne peut pas m'aimer ! Elle ne m'aime pas ! Ah ! mon ami, quel supplice ! se créer un enfer avec un paradis ! »

Je le quittai sans avoir pu le consoler, et très ému, je l'avoue, non seulement de son chagrin, mais de son humilité. Comme nous voilà loin des puérils orgueils de Chateaubriand et de Gœthe, qui, si béatement, se croyaient revêtus par leur génie d'une jeunesse éternelle, qu'aucune adoration ne les surprenait. Que j'aime mieux Berlioz ! Comme il est bien plus humain ! Et comme je suis touché de le voir, cet orgueilleux prétendu, oublier si bien qu'il est un grand artiste, pour se souvenir seulement qu'il est un vieil homme !

Enfin me voici à notre dernière étape dans cette excursion à travers l'âme et le génie de Berlioz, car son âme et son génie se tiennent étroitement et s'expliquent l'un l'autre.

Gounod venait d'être nommé membre de l'Institut ; Berlioz avait cordialement, chaudement, fraternellement travaillé à son élection. Encore une réponse à sa réputation d'égoïste. Gounod nous réunit à dîner chez lui pour fêter sa nomination. On se sépare à minuit. Berlioz, fatigué, avait peine à marcher ; je lui donne le bras pour remonter chez lui, rue de Calais, et nous voilà au milieu de rues désertes, recommençant une de ces promenades nocturnes, comme nous en avions tant fait dans notre jeunesse. Il était silencieux, marchait courbé, et, de temps en temps, tirait de sa poitrine quelqu'un de ces soupirs que je connaissais si bien. Je lui adressai mon éternelle question :

« Qu'y a-t-il encore ?

— Quelques lignes d'elle que j'ai reçues ce matin.

— Qui, elle ? la dame de Bade, ou une autre ?

— Une autre, me répondit-il. Ah ! je vais vous paraître bien étrange. Vous rappelez-vous Estelle ?

— Qui, Estelle ?

— La jeune fille de Meylan ?

— Celle que vous avez aimée à douze ans ?

— Oui, je l'ai revue il y a quelque temps, et en la revoyant... O mon ami ! comme Virgile a raison ! Quel cri parti du cœur que ce vers :

..... Agnosco veteris vestigia flammæ !

Je reconnais les traces de mon ancienne flamme !

— Votre ancienne flamme ? Comment ?

— Oh ! c'est absurde ! c'est ridicule... je le sais bien ! Mais qu'importe ? *Il y a plus de choses dans l'âme humaine, Horatio,* comme dit Hamlet, *qu'il n'en peut tenir dans votre philosophie.* La vérité est qu'à sa vue toute mon enfance, toute ma jeunesse me sont remontées au cœur !. . Cette secousse électrique que j'ai ressentie jadis, à sa vue, m'a encore traversé le cœur entier, comme il y a plus de cinquante ans !

— Mais quel âge a-t-elle donc ?

— Six ans de plus que moi, et j'en ai plus de soixante !

— C'est donc une merveille ! Une Ninon !

— Je n'en sais rien. Je ne crois pas. Mais que me font sa figure et son âge ? Il n'y a rien de réel dans ce monde, mon cher ami, que ce qui se passe là, dans ce petit coin de l'être humain qu'on appelle le cœur. Eh bien, sachez que moi, vieux, veuf, presque seul dans le monde, j'ai concentré ma vie tout entière dans cet obscur petit village de Meylan où elle vit. Je ne supporte l'existence qu'en me disant : Cet automne j'irai passer un mois auprès d'elle. Je mourrais dans cet enfer de Paris, si elle ne m'avait pas permis de lui écrire, et si de temps en temps il ne m'arrivait quelques lettres d'elle !

— Lui avez-vous dit que vous l'aimez ?

— Oui.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Elle est restée stupéfaite, un peu effrayée d'abord, je lui faisais l'effet d'un fou ; mais peu à peu j'ai fini par la toucher. Je demande si peu ! Mon pauvre amour a besoin de si peu de chose pour subsister ! M'asseoir près d'elle, la regarder filer, car elle file... ramasser ses lunettes, car elle porte des lunettes... entendre le son de sa voix... lui lire quelques passages de Shakespeare... la consulter sur ce qui me touche, m'entendre gronder par elle...

Oh ! mon ami ! mon ami !... Les premières amours !... Elles ont une force que rien n'égale ! » Et suffoqué par l'émotion, il s'assit sur une borne au coin de la rue Mansard. La lueur d'un bec de gaz tombait sur ce pâle visage, et y jetait une blancheur de spectre, et je voyais ruisseler sur ses joues ces mêmes larmes de jeune homme qui m'avaient si souvent touché autrefois ! Une compassion profonde, pleine de tendresse, me saisissait en face de ce grand artiste, condamné à la passion, et mon émotion s'accroissait par un antique et glorieux souvenir ; je pensais à Michel-Ange septuagénaire, et agenouillé tout en pleurs devant le corps de celle qu'il aimait, la marquise de Pescaire.

Ne jugeons pas ces êtres exceptionnels à la mesure des hommes ordinaires. Ce sont des astres qui ont leurs lois à part. Ils ne ressemblent pas à ces étoiles pures et sereines qui luisent doucement et régulièrement pendant les belles nuits ; ce sont des comètes. L'orbite qu'ils parcourent, la forme qu'ils revêtent, la lumière qu'ils répandent, l'influence qu'ils exercent, le lieu d'où ils viennent, le lieu où ils vont, tout est étrange en eux, et tout est conséquent. Est-ce le génie de Berlioz qui lui a donné son cœur ?... Est-ce son cœur qui lui a donné son génie ? Nul ne peut le dire, mais ils sont le portrait l'un de l'autre. Il faut peut-être avoir aimé ainsi, pour avoir chanté ainsi. Ces passions orageuses, insensées, désespérées, n'expliquent-elles pas ce que ses œuvres ont de mélancolique, de bizarre, de tourmenté, et ajoutons d'irrésistiblement tendre ! Il ne faut pas l'oublier. Personne n'a trouvé d'accents plus adorablement doux que Berlioz. La partie la plus durable de son œuvre, est peut-être, non dans ses conceptions les plus grandioses, mais dans ses chefs-d'œuvre d'exquise et intime poésie, le septuor des *Troyens*, le duo de *Béatrice et Bénédict*, la seconde partie de l'*Enfance du Christ*, la *Danse des Sylphes*. Ce génie si amoureux des éclats de trompette et des coups de foudre, n'est peut-être jamais si sublime que quand il fait très peu de bruit. De cette richesse de contrastes naissait le charme incroyable de Berlioz. M. Guizot, qui se connaissait en hommes, me dit un jour :

« J'ai vu chez vous bien des artistes illustres ; celui qui m'a le plus frappé, c'est M. Berlioz ; voilà une créature vraiment originale ! »

M. Guizot avait dit le mot vrai. Tout était original dans Berlioz. Un mélange extraordinaire d'enthousiasme et de sar-

casme ! Un esprit toujours imprévu ! Une conversation qui vous tenait toujours en éveil par son inégalité même ! Parfois de longs silences, avec de sombres regards penchés en bas, et qui semblaient plonger au fond de je ne sais quels abîmes. Puis des réveils soudains, éblouissants ! Un jaillissement de mots spirituels, comiques, touchants ! Des éclats de rire homériques ! Des joies d'enfant ! Il n'était pas très instruit et il n'avait guère que deux livres de chevet ; mais quels livres ! Virgile et Shakespeare. Il les savait par cœur. Le bibliothécaire de l'Institut, le savant M. Tardieu, m'a dit que Berlioz arrivait volontiers les jours de séance de son Académie, les samedis, un peu avant l'heure, et il demandait toujours un livre, et toujours le même Virgile ! Comme les hommes *unius libri*, les hommes d'un seul livre, ainsi que disaient nos pères, il enchâssait naturellement, sans apprêt, des mots, des lignes de ses deux amis dans la conversation, et en tirait mille aperçus nouveaux et piquants. Je lis dans une lettre de lui à propos des *Troyens*, cette phrase significative :

« Je viens d'achever le duo du quatrième acte ; c'est une scène que j'ai volée à Shakespeare dans le *Marchand de Venise*, et je l'ai *virgilianisée*. Ces délicieux radotages d'amour entre Jessica et Lorenzo manquaient dans Virgile. Shakespeare a fait la scène, je la lui ai reprise et je tache de les fondre tous les deux ensemble. *Quels chanteurs que ces deux !* » Mais l'attrait le plus profond qu'inspirait Berlioz venait du sentiment qu'on avait de ses souffrances. Soyons sincère, il a vraiment été bien malheureux ! Une santé misérable ! Un corps ruiné dès sa jeunesse par les privations ! Une pauvreté allant jusqu'à la faim ! Une mélancolie native allant jusqu'au spleen ! Les déboires du début se prolongeant dans les déceptions de l'âge mûr ! Uue lutte de quarante ans contre les dédains de Paris qu'il adorait et qu'il injuriait avec la rage d'un amant repoussé ! Des exils perpétuels pour aller chercher à l'étranger quelque peu de cette gloire que son pays lui refusait ! Arrêté même dans le développement de son talent ! Je le vois toujours entrant chez moi, encore plus pâle, encore plus sombre que de coutume, et se jetant dans un fauteuil, et me disant :

« Savez-vous ce qui m'est arrivé ? Depuis quatre jours, je suis poursuivi par une idée de symphonie, une idée féconde, originale, et depuis quatre jours je la chasse, je l'exorcise comme l'esprit du mal.

— Pourquoi ? Pourquoi ne l'écrivez-vous pas ?

— Parce que, si je l'écris, je voudrai la faire exécuter, et que l'exécution, les répétitions, les copies d'orchestre, la location de la salle, le prix des chanteurs me coûteront quatre mille francs, et que je n'ai pas quatre mille francs !

N'est-ce pas affreux ? Ce grand artiste forcé d'étouffer le fruit de sa pensée, au sein de sa pensée même, d'accomplir un infanticide moral ! Sans doute bien d'autres hommes de génie, égaux et supérieurs à lui, ont souffert autant et plus que lui ! Quoi de plus digne de pitié que Beethoven exilé de son royaume, le mondedes sons, par la surdité, et condamné à ne pas entendre les accents sublimes dont il enchantait toutes les oreilles ! De nos jours, nous avons vu Ingres, Delacroix, Corot méconnus, niés, bafoués ; mais enfin, pour Beethoven, une gloire immense a été la compensation d'une immense douleur, et nos trois grands peintres sont entrés de leur vivant en possession de leur renommée ! Mais Berlioz n'a été compris que le lendemain de sa mort, et sa gloire tardive ne semble qu'une nouvelle ironie du sort et comme une continuation de son mauvais destin. Aussi ai-je besoin de croire que là où il est (qu'on pardonne cette superstition, si c'en est une, à un ami), j'ai besoin de croire qu'il assiste de loin à son triomphe, que quelque chose lui apprend que son nom est associé à celui de Beethoven, que ses œuvres passionnent la foule, que ses symphonies font recette, qu'on décore des chefs d'orchestre rien que pour avoir fait exécuter sa musique ! Comme il doit être étonné et heureux ! Heureux, oui ! Étonné ? je ne sais ; il s'y attendait.

Ernest Legouvé,
de l'Académie Française.

(A suivre.)

LA CONQUÊTE DU DÉSERT[1]

(Suite et fin)

Le lieutenant de spahis indigène Mohammed Ben Driss fut alors nommé Agha de Ouargla, et nous aida par son énergie à rétablir l'ordre dans le Sud. Puis il fut envoyé à Tougourt, en qualité d'Agha de l'Oued Rir' et du Souf.

Ben Driss est connu de beaucoup de Parisiens; il est venu plusieurs fois en France, et connaît lui-même à merveille la capitale.

C'est un des types d'Arabes les mieux francisés que nous ayons en Algérie; il s'est fait naturaliser Français. Son histoire est à noter : car, sans appartenir à une grande famille indigène, simple fils d'un Arabe de petite tente, — ce que nous appellerions chez nous une modeste bourgeoisie, — il arriva, tant par sa valeur et ses brillantes facultés que par un heureux concours de circonstances, à s'élever jusqu'aux plus hautes situations qu'un indigène puisse atteindre dans le Sud algérien, sous nos ordres. Élève de l'école franco-arabe de Biskra, engagé dans les spahis, placé aux ateliers de sondages où il conquit ses premiers galons, promu officier, doté par l'empereur lors de son voyage en Algérie, puis, au moment de la guerre, envoyé en France où il se

(1) Voir le numéro du 25 décembre 1890.

distingua au siège de Paris et dans la campagne contre la Commune, ensuite Agha de Ouargla, capitaine et officier de la Légion d'honneur, et enfin, jeune encore, Agha de Tougourt et du Souf, avec son frère à l'Aghalik de Ouargla, quelle fortune !

Mais ces temps sont déjà loin ! A la suite d'incidents généralement mal interprétés, Ben Driss dut donner sa démission d'Agha : il fut renvoyé à son régiment ; aujourd'hui il est à la retraite ; ce n'est plus qu'un simple particulier, et la splendeur passée s'est évanouie.

Il est regrettable, en somme, qu'on n'ait plus voulu utiliser un homme qui, malgré ses défauts, — qui n'en a pas ? et c'est un indigène, — aurait pu, en étant mieux guidé, nous rendre encore de grands services. Quoi qu'il en soit, il serait injuste de méconnaître les mesures intelligentes dont Ben Driss marqua son administration dans le Sud ; mais, ce qui est surtout remarquable, c'est l'intuition très nette que cet Arabe, cet ancien nomade eut de l'avenir de la *colonisation francaise* dans l'Oued Rir'.

Ben Driss est le premier qui ait créé une oasis nouvelle au milieu des steppes du désert, à Tala-em-Mouïdi, en 1878, et c'est à lui que doit rester l'honneur d'avoir ouvert la marche dans cette voie féconde.

Aussitôt l'exemple est suivi, et ce sont des Français de France qui, venus dans le pays, se mettent à faire de l'agriculture au Sahara, soit dans les Zibans, soit dans l'Oued Rir'. Ici on achète de grandes oasis déjà en rapport, pour les exploiter. Là on fait mieux, on *crée de toutes pièces*, on fore des puits en dehors des oasis indigènes, on plante des oasis nouvelles, là où auparavant il n'y avait rien, pas un arbre, pas une goutte d'eau.

C'est la *conquête sur le désert*, dans toute la force du terme. C'est la colonisation algérienne faisant un grand pas vers le Sud et abordant enfin ce Sahara mystérieux, dont l'entrée ne semblerait plus désormais interdite aux entreprises européennes.

C'est aussi une réponse à ceux qui prétendent sans cesse que, nous autres Français, nous ne savons pas tirer parti de nos colonies et que nous sommes incapables, au loin, d'initiatives hardies : voilà une œuvre de création agricole et de colonisation qui vient d'être accomplie par nos compatriotes, dans le pays le plus ingrat et dans les conditions les plus invraisemblables, et il s'agit d'une œuvre libre de toute attache officielle, ne comportant

aucune concession de terrains par l'État, due exclusivement à l'initiative privée.

En moins de dix ans, 120,000 palmiers ont été acquis ou plantés par des colons français; des centaines d'hectares, auparavant improductifs, ont été fertilisés par des capitaux français, et la totalité des plantations françaises de l'Oued Rir' dépasse déjà 60,000 palmiers, ce qui représente une valeur créée de plus de 3 millions de francs.

A elle seule, la *Société de Batna et du Sud Algérien*, que je fondais, en 1881, avec M. le marquis de Courcival, a planté, dans l'Oued Rir', le chiffre énorme de 50,000 palmiers, et créé trois grandes oasis, Ourir, Sidi-Yahia, Ayata. Nous avons foré huit puits jaillissants, dont les débits réunis atteignent le volume de 24 mètres cubes d'eau par minute; défriché et mis en valeur plus de 400 hectares de steppes; creusé plus de 40 kilomètres de fossés de drainage, etc. Nous avons construit des bordjs, des maisons ouvrières, des magasins pour nos produits, etc., et chacune de ces installations est assez spacieuse pour que nous ayons pu facilement y donner l'hospitalité à une vingtaine de personnes, lors du récent voyage de l'*Association française*.

Il faut avoir visité les lieux, les avoir connus déserts et stériles, et les retrouver aujourd'hui habités et verdoyants, avec de petits villages pleins d'animation, avec des plantations s'étendant à perte de vue, pour se rendre compte de la somme d'efforts et d'activité qu'a exigée une pareille transformation, accomplie en aussi peu de temps !

Sur place, nous avons des agents français à la tête de nos exploitations agricoles de l'Oued Rir'. Quoi qu'on en ait dit, nos compatriotes, surtout ceux qui sont acclimatés déjà en Algérie, peuvent résider dans le sud, à condition d'observer une hygiène sévère, et d'habiter en des points convenablement choisis. Mais combien les conditions sanitaires s'amélioreront le jour où le chemin de fer donnera un moyen de locomotion rapide, permettra de changer d'air, apportera un certain confortable, fera oublier l'isolement et viendra sans cesse renouveler l'atmosphère morale !

Pour ce qui est de nos travaux mêmes de plantation et d'exploitation, il va de soi qu'ils ont été et seront toujours exécutés par la main-d'œuvre indigène. Il serait impossible, en effet, à l'Européen de s'adonner au travail de la terre sous ce climat

brûlant, et l'Oued Rir' ne pourra jamais devenir une *colonie de peuplement*, comme le littoral et le Tell, comme les hauts plateaux : au Sahara on ne peut songer qu'à *des colonies d'exploitation*, où le rôle des Européens devra se borner à diriger et à surveiller la main-d'œuvre indigène.

Les entreprises françaises de colonisation saharienne n'en sont pas moins fort intéressantes, et l'œuvre qu'elles poursuivent est bonne à tous égards, bonne comme exemple donné aux capitaux français, bonne pour le développement des ressources du sol algérien et pour l'extension de l'influence française en Afrique, bonne aussi pour l'amélioration du sort des indigènes et pour leur accession graduelle aux idées de civilisation et de progrès.

Œuvre attachante, à la fois profitable à la métropole et bienfaisante pour les populations conquises, commencée par la sonde artésienne et continuée par la colonisation française.

On a pu dire que les Anglais, dans l'histoire de leurs vastes colonies, n'avaient aucune page à montrer qui fût comparable à l'œuvre ainsi accomplie par la France sur ce coin de terre.

C'est au *chemin de fer* qu'il appartient maintenant de couronner l'œuvre.

Voici déjà que la locomotive s'avance jusqu'à Biskra, et fait entendre son sifflement joyeux à l'entrée du Sahara constantinois. Mais elle ne saurait s'arrêter là, et la force des choses la poussera en avant! Il faudra qu'elle continue sa marche civilisatrice vers le sud, jusqu'à Tougourt d'abord, puis jusqu'à Ouargla, terme nécessaire de cette ligne de pénétration, qui s'impose au triple point de vue *stratégique, politique* et *colonial*.

Les chemins de fer de *pénétration* vers le Sud algérien, c'est-à-dire ceux qui, dans les trois provinces, se dirigent perpendiculairement au littoral et pénètrent ou doivent pénétrer dans l'intérieur, ont aujourd'hui des partisans de plus en plus nombreux, dont certains font autorité. M. Paul Leroy-Beaulieu déclare que nous ne devons pas hésiter à procéder résolument à la construction de ces chemins de fer, et il inscrit en première ligne, comme le plus important et le plus pressé, le chemin de fer de Biskra à Ouargla, par l'Oued Rir'.

Il ne saurait être question là, bien entendu, que de chemins de fer construits très économiquement, à voie étroite ou large, suivant la situation, mais, d'une manière comme de l'autre, à très

bon marché, de chemins de fer à exécuter sommairement et rapidement, comme les derniers chemins de fer russes de l'Asie centrale, et à exploiter ensuite aussi simplement que possible.

Comprise ainsi, la ligne de Biskra-Tougourt-Ouargla ne constituera nullement, malgré la garantie d'intérêt et l'insuffisance des recettes dans les débuts, une charge pour l'État : car cette ligne permettra de réaliser immédiatement des économies beaucoup plus considérables qu'on ne veut l'avouer, sur les transports militaires et sur les colonnes d'opération dans les régions de Ouargla, de Tougourt et du Souf.

Mais surtout la grande, l'énorme économie que les lignes de pénétration permettront de réaliser, c'est la suppression des insurrections dans l'avenir. On peut même ajouter que, rendre impossibles les insurrections en Algérie, dans le cas de guerre en Europe, est pour nous une question d'intérêt national.

L'histoire de l'Algérie est là pour nous prouver le rôle prédominant que l'*élément nomade*, élément redoutable par son excessive mobilité, a toujours joué dans les insurrections, et pour nous démontrer que, tant que nous n'aurons pas maîtrisé entièrement les nomades sahariens, nous ne pourrons dire que nous sommes certains de maintenir les tribus intermédiaires entre le Sahara et le Tell, ni les indigènes du Tell. Or, pour dominer les nomades, le vrai moyen, c'est de les prendre à revers, de se porter en arrière de leurs parcours et de mettre la main sur leurs centres de ravitaillement : pour cela, il faut non seulement établir des postes d'occupation suffisamment avancés, en des points convenablement choisis, mais encore il faut relier ces postes au littoral par des voies ferrées, permettant de transporter rapidement et sans fatigue nos troupes à l'endroit voulu, et leur donnant, pour ainsi dire, le don d'ubiquité.

Cela est aussi vrai dans l'Est que dans l'Ouest.

Dans l'Ouest, l'insurrection de Bou-Amena démontra, il y a quelques années, la nécessité de prolonger la ligne d'Arzeu-Saïda jusque dans le Sud oranais : ce qui est fait aujourd'hui.

Dans l'Est, la ligne de Biskra à Ouargla reste à faire, et, en toute impartialité, elle est plus urgente que la ligne centrale de pénétration d'Alger à Laghouat, ne fût-ce que parce que cette dernière sera encadrée par les deux lignes de pénétration latérales de l'Ouest et de l'Est.

En deux ans, on peut prolonger la voie ferrée jusqu'à Ouargla,

et Ouargla est notre objectif clairement indiqué de ce côté, tant à cause de sa position stratégique, sans rivale dans le Sud, que comme centre de production le plus important des Chaamba nomades.

Dût-elle n'avoir pas de trafic, que cette ligne de Biskra-Tougourt-Ouargla devrait être faite. Mais loin de là, elle aura la bonne fortune de traverser précisément les principales régions d'oasis du Sahara algérien, les Zibans, l'Oued Rir' et Ouargla, les plus importantes comme production actuelle ou future, les seules qui soient colonisées ou colonisables; elle desservira en outre, dans une certaine mesure, les oasis du Souf, à l'Est, et une partie de la région du Mzab, à l'Ouest.

Il existe, dès maintenant, un mouvement considérable d'échanges entre Biskra, Tougourt et Ouargla, ainsi que dans les régions avoisinant cette ligne, et tout ce mouvement commercial, — qui se fait actuellement par chameau, — ira infailliblement au chemin de fer. La locomotive supplantera le chameau : cela est forcé.

Peut-on douter ensuite que le trafic de cette ligne ne soit appelé à augmenter ? Et n'en est-il pas toujours ainsi quand le chemin de fer arrive dans un pays neuf et susceptible de développement, comme c'est le cas pour l'Oued Rir' et aussi pour la région de Ouargla ?

Dans l'Oued Rir', le chemin de fer viendra décupler nos moyens d'action. Le bassin d'eaux artésiennes qui fait la richesse de cette belle région est loin d'avoir donné tout le débit dont il est capable, ni, comme le dit éloquemment M. Élisée Reclus, « la mesure de sa force productrice en végétation, et, par conséquent, en vies humaines ». Qu'on soumette les sondages à une surveillance devenue nécessaire dans l'intérêt de tous, qu'on dirige de préférence les recherches vers les parties vierges du bassin, qu'on fasse de nouvelles créations, ainsi que nous avons fait, et l'on pourra doubler, peut-être tripler le nombre des palmiers de l'Oued Rir'.

Enfin une autre considération milite en faveur de la ligne de Biskra-Ouargla : cette ligne serait la première section du *chemin de fer transsaharien*, destiné à relier l'Algérie au Soudan central, suivant le tracé qui a été exploré par Flatters, et qui, selon moi, est le vrai tracé *français*, — passant par Amguid et aboutissant au lac Tchad, et non pas à Tombouctou.

Assurément le projet de Transsaharien a traversé une période de défaveur, marquée, exagérée, à la suite du lamentable désastre qui mit fin à la mission Flatters : mais un revirement commence à se produire. Pour ma part, je ne suis pas de ceux qui décrètent, dans leur sagesse, que c'est là une conception irréalisable et anti-économique : je crois, au contraire, que l'idée est grande et féconde, qu'elle sera reprise un jour, et que le vingtième siècle verra le Transsaharien.

Quoi qu'il en advienne, on reconnaîtra, tout au moins, que, sans engager l'avenir, la France, puissance africaine, doit se mettre en mesure de prendre, à un moment donné, s'il y a lieu, la part qui lui revient dans la conquête économique du Soudan.

Or, pouvons-nous rester indifférents aux visées de l'Italie sur la Tripolitaine? et ne devons-nous pas craindre, — en regardant la carte — que les Italiens, une fois à Tripoli, ne lancent de là un Transsaharien rival vers le lac Tchad et ne réussissent à nous devancer au Soudan central ? Ce qui serait une véritable défaite pour nous, Français, installés en Algérie depuis bientôt soixante ans !

Eh bien ! nous pouvons écarter ce danger, rien qu'en faisant le chemin de fer de Biskra-Tougourt-Ouargla, lequel se recommande déjà par des raisons d'ordre purement *intérieur*.

Poussons la voie ferrée jusqu'à Ouargla, et nous aurons paré le coup de la conquête de Tripoli par les Italiens.

Georges Rolland.

LA CAMPAGNE EN JANVIER

Les premiers symptômes, presque imperceptibles, du réveil végétal ont lieu vers la mi-janvier : c'est l'époque où la sève reprend son ascension. Quelques bourgeons hâtifs écartent doucement leurs écailles, les chatons s'allongent, plusieurs herbacées vivaces sortent déjà de terre ; les tussilages recommencent à parfumer l'air. Car la vie reparaît dans la nature avec la lumière ; les jours, à cette époque, ne sont pas seulement allongés de trente-cinq minutes, la lumière est plus vive, le soleil plus chaud et plus fécond, l'atmosphère plus pure.

Cette sérénité du ciel détermine souvent une recrudescence du froid. Souvent l'hiver, en approchant de sa fin, semble s'exaspérer, le monde végétal ne revient à la vie que pour lutter et souffrir. Mais patience ! vous aurez votre jour, ô mes fleurs, pour vous épanouir et aimer. Ne vous troublez, à cette heure, ni de la bise, ni des pluies glaciales, ni du grésil, ni des neiges ; seulement, un peu de prudence ! Ne vous pressez pas de paraître : la gelée, au premier moment, peut reprendre ; méfiez-vous de ces séductions d'un printemps trompeur ; restez immobiles ; couvez en vous-mêmes votre sève avec patience et confiance ; le bon temps reviendra.

Quelle erreur de croire la campagne dépourvue d'attraits en hiver ! Elle a pour charmes, dans cette saison, son austérité, ses harmonies plaintives et son dénûment même, que viennent, par intervalles, revêtir tout à coup les magnificences du givre.

Mais ce qui nous cause, en hiver, la plus grande impression, ce sont les nuits et leurs ténèbres terribles, éclairées soudain par quelque météore, par un feu follet, par la lanterne de quelque piéton attardé, suivant le long des bois un sentier sinueux. Une lanterne, à la ville, n'est qu'un ustensile vulgaire ; elle est, aux champs, tout un monde de mystère et de poésie. J'en ai vu des effets incroyables ; par exemple, lorsque, la nuit de Noël, sur tous les coteaux, on voit voltiger çà et là des lueurs incertaines, s'ap-

prochant ou s'éloignant de l'église. Mêlez à ces visions de falots et de feux follets l'aspect fantastique de certains buissons et rochers, les *houe-houe* des chats huants, le hurlement des chiens dans le lointain, mille autres bruits étranges, et figurez-vous ce que peut être, au milieu de la campagne, une promenade nocturne. C'est l'heure où l'on fait des contes, où l'on parle de fées, d'esprits et d'apparitions ; et comment n'y croirait-on pas, lorsqu'on vient de les voir, lorsque, quelquefois, au milieu du récit, on les entend ébranler la vitre ou gémir dans la cheminée ?...

Mais le jour revient, et avec lui le travail. Le cultivateur bat son grain, le porte à la halle ; c'est le temps des transactions de tout genre. Les sacoches sont garnies, les champs ensemencés ; il n'y a plus qu'espérance : alors ont lieu les belles fêtes de famille, celle des Rois entre autres, la plus sacrée de toutes pour les villageois. La bise souffle avec violence, les chemins sont couverts de neige, le froid est terrible ; rien ne les arrête. De très loin, les enfants dispersés d'une même maison accourent au banquet paternel. Les voitures en sont encombrées. Ils se feraient mourir pour revoir un instant la famille. Ah ! quelle joie, ce jour-là, au fond du cœur des mères !

Ce ne sont plus seulement des contes qu'il leur faut ; c'est le tour des chansons, chansons trop peu connues du monde lettré, malgré tous les soins pris pour les recueillir. D'où nous sont venues ces poésies ? on l'ignore. Et de quels siècles ? on ne le sait pas plus... Mais quittons la table, le grand feu des Rois s'allume dans la plaine et l'on danse à l'entour.

L'hiver, avec ses ténèbres, est la saison où les brigands engraissent. Les blaireaux, les belettes, les fouines ont beau jeu contre leurs victimes ; les oiseaux de nuit triomphent, les autres volatiles ont, la plupart, disparu ; mais les petits oiseaux qui restent, devenus plus familiers, se font les compagnons de l'homme ; ils se réfugieraient à notre foyer même, si nous n'étions si cruels. Toute bête, en hiver, ferait volontiers un pacte avec l'homme, pour un abri et quelque pitance ; mais c'est le temps où redoublent contre elles nos engins destructeurs. Vaincues par les éléments, elles nous demandent la paix et nous les accablons ; nous refusons le traité d'alliance aux faibles, qui, en tant d'occasions, nous seraient d'utiles auxiliaires, nous les repoussons dans la sauvagerie.

Point d'insectes encore... Erreur ! Dès que perce un rayon de

soleil, des essaims de moucherons éclosent, tournoient au-dessus des eaux, aiment et meurent ; et tout cela n'a duré qu'un instant...

L'hiver, je l'ai dit, est la saison des contes ; ceci était vrai surtout des anciens paysans ; mais ceux d'aujourd'hui préfèrent les histoires vraies. Contons-leur donc des histoires de paysans réellement arrivées.

LE PAYSAN PRIESSNITZ

Il y avait, vers 1825, au village de Græfenberg, en Silésie autrichienne, un paysan nommé Priessnitz ; ce paysan, suivant les uns, était tout à fait illettré, tandis que, suivant d'autres, il avait appris à lire, à écrire et à compter dans la petite école de Græfenberg. Mais, qu'il ait su lire ou non, cela ne fait pas grand'chose à l'affaire, si le bonhomme ne lut jamais rien du tout et s'en tint, pour toutes leçons, à ses cinq sens de nature et à ce sixième sens, supérieur à tous les autres, et que, pour cette raison, on appelle le « bon sens ».

Priessnitz était pauvre, mais fort laborieux et fort entendu ; il cultivait, pour vivre, un petit champ, et lui-même allait vendre au marché ses denrées sur un cheval qui, par un miracle inouï, devait faire de lui un des plus grands médecins du XIXe siècle, si nous faisons de ce mot *médecin* le synonyme de guérisseur.

Ce n'est pas l'histoire de Sganarelle que je raconte ici, mais une histoire réelle, authentique, avérée, que vous trouverez dans toutes les biographies.

Priessnitz reçut un jour de son cheval un coup de pied à la jambe qui le fit cruellement souffrir ; un de ses voisins qui avait de grands secrets pour les « foulures, cassures, et gerçures » entreprit sa guérison, et pour tout remède se contenta de lui verser quantité d'eau froide sur sa plaie avec de certaines paroles et signes cabalistiques. Priessnitz s'en trouva parfaitement et se rétablit très vite ; mais il comprit que l'eau claire toute seule avait opéré cette cure et que les paroles et les signes n'y étaient pour rien. Il se mit aussitôt à recommander l'eau claire à tous les malades de son voisinage, et tous n'eurent qu'à se louer d'avoir suivi ses conseils. On venait de loin le consulter, et notre homme arrosait ses malades à grands seaux d'eau froide qu'il leur jetait sur le corps, en plein air. Ils guérissaient. La réputation de Priessnitz se répandit dans les villes mêmes et dans les petites cours d'Allemagne : des banquiers, des princes, des diplo-

mates, des ambassadeurs, accompagnés de leurs ambassadrices, le vinrent consulter.

Notre médecin s'aperçut vite que tous ces langoureux et langoureuses mouraient de leur désœuvrement, de leur vie contre nature, de leur inactivité musculaire, de leur privation d'air, et de soleil et aussi de leur nourriture trop raffinée. Il fit entendre à ceux-là que, pour guérir, ils devaient rester sous ses yeux, vivre avec lui, l'accompagner et l'aider dans tous ses travaux, afin qu'il ne les perdît pas un moment de vue. Il leur donnait un coin de sa cabane, les nourrissait à sa table de pain sec et de noix, les menait avec lui dans la forêt fort éloignée de là, leur faisait scier du bois, qu'ils remportaient au logis avec scie, hache et chevalet par dessus. Puis il les arrosait à grande eau. Il a refait ainsi des tempéraments. Des gens qui étaient arrivés chez lui mourants, en repartaient guéris, transfigurés, joyeux et allègres pour cinquante ans. L'Europe actuelle lui doit la bonne santé de plusieurs princes et d'un grand nombre de diplomates allemands. A ce métier de médecin des cours d'Allemagne, Priessnitz amassa des millions et immortalisa son nom.

Partout en Europe on vit se fonder des établissements imités de celui de Priessnitz ; peut-être eut-on le tort de les rendre un peu moins primitifs et moins barbares ; mais il est rare que les disciples conservent en quoi que ce soit la vigueur du maître.

Rien de plus sensé que le traitement imaginé par le sauvage médecin de Græfenberg. Remettre les malades en nature, leur redonner le contact vivifiant de l'eau, de l'air, du soleil ; leur rendre l'activité musculaire, les forcer de reprendre une vie simple et sobre, c'était trouver d'instinct la vraie médecine (celle qui guérit), ou mieux encore la véritable hygiène, c'est-à-dire le moyen de n'être pas malades.

Ne riez pas de l'instinct, car c'est en médecine surtout qu'il a dans tous les siècles montré sa puissance. Hippocrate eut, pour guérir, bien moins de science que d'intuition.

Mais écoutez cet autre fait :

JENNER ET LES VACHERS DU GLOCESTERSHIRE

Au siècle dernier, la petite vérole faisait de grands ravages en Angleterre ; des paysannes du Glocestershire s'aperçurent que quelques-unes d'entre elles, qui gagnaient à soigner les vaches

une certaine maladie qu'elles appelaient, à cause de cela, la *vaccine*, se trouvaient préservées de la terrible épidémie qui tuait et défigurait toute la contrée. Jenner commençait alors d'étudier la médecine. Une laitière vint un jour consulter le médecin sous lequel étudiait Jenner.

— Il faut vous soigner bien vite, dit le médecin, et vous méfier de la petite vérole.

— La petite vérole ! je ne peux pas l'avoir, dit la paysanne, j'ai eu la *vaccine*.

Jenner fut extrêmement frappé de ce mot. Il s'informa auprès de quelques autres paysans de la contrée, et vit que tous croyaient à cette vertu préservatrice de la vaccine. Il pensa que la chose méritait d'être prise en considération et voulut tenter quelques expériences. Il fit part de cette idée à ses collègues ; ils lui rirent au nez, le déclarèrent fou et voulurent l'expulser de leur société. Quelques années plus tard, étant allé achever ses études à Londres, il eut pour maître, dans cette ville, l'illustre anatomiste Hunter. Après de longues hésitations, Jenner se décida un jour à lui parler de la croyance singulière des paysans du Glocestershire :

— Si l'on inoculait artificiellement la vaccine, je pense, disait-il, qu'on pourrait s'édifier sur l'opinion des vachers, et que si cette opinion était fondée, nous aurions peut-être un préservatif contre la variole.

— Ne pensez pas, essayez, répondit Hunter.

Parole décisive ! que Jenner ne se fit pas répéter. Il vaccina son fils, se vaccina lui-même et constata qu'ils étaient tous deux devenus réfractaires à la petite vérole.

Voilà de quelle manière se fit cette grande découverte : pressentie d'instinct par de pauvres paysans illettrés qui trouvent le mot et la chose, elle est vérifiée, adoptée, propagée par l'homme de génie.

La vraie gloire de Jenner en ceci, c'est d'avoir tenu compte de l'opinion des simples.

Ah ! si plus souvent nous les écoutions !

Eugène Noël.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, (Cl). *Le Directeur-Gérant :* G. Decaux.

152

SCÈNES DU SIÈGE DE SÉBASTOPOL

SÉBASTOPOL EN DÉCEMBRE 1854

L'aube matinale colore l'horizon au-dessus du mont Sapoun; la surface de la mer, d'un bleu profond, s'est débarrassée des ombres de la nuit et n'attend que le premier rayon du soleil pour étinceler d'un joyeux éclat; de la baie, enveloppée de brouillard, souffle un vent froid : point de neige; le sol est noir, mais la gelée pique le visage et craque sous les pieds. Le murmure incessant des vagues, rompu à longs intervalles par le roulement sourd du canon, trouble seul le calme de la matinée. Tout est silencieux sur les bâtiments de guerre : le sablier vient de marquer la huitième heure. L'activité du jour remplace peu à peu du côté nord la tranquillité de la nuit. Ici un détachement de soldats va relever les sentinelles, et on entend cliqueter leurs fusils; un médecin se dirige à pas pressés vers son hôpital; un soldat se glisse hors de sa hutte, lave à l'eau glacée sa figure hâlée, se tourne vers l'orient et fait sa prière accompagnée de rapides signes de croix. Là un énorme et lourd fourgon, dont les roues grincent, tiré par des chameaux, atteint le cimetière, où l'on va enterrer les morts entassés presque jusqu'au faîte de la voiture. Vous approchez du port, et vous êtes désagréablement surpris par un mélange d'odeurs : on y sent le charbon de terre, le fumier, l'humidité, la viande. Des milliers d'objets divers : du bois, de la farine, des gabions, de la viande, jetés en tas deci, delà; des soldats de différents régiments, les uns munis de fusils et de sacs, d'autres sans fusils ni sacs, s'y pressent en foule; ils

fument, se querellent et transportent des fardeaux sur le bateau à vapeur stationné près du pont de planches et prêt à partir. De petites embarcations particulières, pleines de monde de toute sorte, de soldats, de marins, de marchands et de femmes, abordent au débarcadère et repartent sans cesse. « Par ici, Votre Noblesse, pour la Grafskaya ! » Et deux ou trois marins retraités se lèvent dans leurs bateaux et vous offrent leurs services. Vous choisissez le plus proche, vous enjambez le cadavre à moitié décomposé d'un cheval noir couché dans la boue à deux pas du bateau, et vous allez vous asseoir au gouvernail. Vous quittez la rive : autour de vous, la mer brille au soleil du matin ; devant vous, un vieux matelot dans un pardessus en étoffe de poil de chameau et un jeune garçon aux cheveux blonds rament avec diligence. Vos yeux se portent sur ces navires gigantesques aux coques rayées, disséminés dans la rade ; sur ces chaloupes, points noirs voguant sur l'azur scintillant du flot ; sur les jolies maisons de la ville, aux tons clairs, que le soleil levant teinte en rose ; sur la blanche ligne d'écume autour du môle et des vaisseaux coulés à fond, dont les pointes noires des mâts émergent tristement çà et là au-dessus de l'eau ; sur la flotte ennemie servant de phare dans le lointain cristallin de la mer ; et, enfin, sur l'onde écumante dans laquelle se jouent les globules salins que les rames lancent en l'air. Vous entendez à la fois le son uniforme des voix que l'eau porte jusqu'à vous et le bruit grandiose de la canonnade qui semble augmenter de force à Sébastopol.

A la pensée que, vous aussi, vous êtes à Sébastopol même, votre âme tout entière est pénétrée d'un sentiment d'orgueil et de vaillance, et le sang court plus rapidement dans vos veines.

« Votre Noblesse, droit sur le *Constantin*, vous dit le vieux marin en se retournant pour vérifier la direction que vous imprimez au gouvernail.

— Tiens, il a encore tous ses canons, fait le jeune garçon à tête blonde, pendant que le bateau glisse le long des flancs du navire.

— Il est tout neuf, il doit les avoir. Korniloff y a demeuré, reprend le vieux, examinant à son tour le vaisseau de guerre.

— Là ! il a éclaté, s'écrie le gamin après un long silence, les yeux fixés sur un petit nuage blanc de fumée qui se dissipe, subitement apparu dans le ciel, tout au-dessus de la baie du Sud, et accompagné du bruit strident de l'explosion d'un obus.

— C'est de la nouvelle batterie qu'il tire aujourd'hui, ajoute le marin, crachant tranquillement dans sa main. Allons, Nichka, aux rames; dépassons la chaloupe. »

Et la petite embarcation file rapidement sur la vaste plaine ondulée de la baie, laisse en arrière la lourde chaloupe, chargée de sacs et de soldats, rameurs inhabiles qui manœuvrent gauchement, et aborde enfin au milieu d'un grand nombre de bateaux amarrés au rivage au port de la Grafskaya. Sur le quai va et vient une foule de soldats en capotes grises, de matelots en vestes noires et de femmes en robes bigarrées. Des paysannes vendent du pain; des paysans, à côté de leur samovar, offrent aux chalands du sbitène chaud (1). Ici, sur les premières marches du débarcadère, traînent, pêle-mêle, des boulets rouillés, des obus, de la mitraille, des canons en fonte de différents calibres; là, plus loin, sur une grande place, gisent à terre d'énormes madriers, des affûts, des soldats endormis; à côté, des charrettes, des chevaux, des canons, des caissons d'artillerie, des faisceaux de fusils d'infanterie; plus loin encore se meuvent des soldats, des marins, des officiers, des femmes et des enfants; des charrettes avec du pain, des sacs, des tonneaux, un Cosaque à cheval, un général en drochki traversent la place. A droite, dans la rue, s'élève une barricade; dans ses embrasures, des canons de petite dimension à côté desquels est assis un matelot fumant tranquillement sa pipe.

A gauche, une jolie maison sur le fronton de laquelle sont marqués des chiffres romains, et au-dessus vous voyez des soldats et des brancards tachés de sang : les tristes vestiges d'un camp en temps de guerre sautent partout aux yeux. Votre première impression est, sans contredit, désagréable; l'étrange amalgame de la vie urbaine avec la vie de camp, d'une élégante cité et d'un fangeux bivouac, n'a rien d'attrayant et vous frappe comme un hideux contresens : il vous semble même que, saisis de terreur, tous s'agitent dans le vide. Mais examinez de près la figure de ces hommes qui se remuent autour de vous, et vous direz autre chose. Regardez bien ce soldat du train qui mène boire les chevaux bais de sa troïka en fredonnant entre ses dents, et vous remarquez qu'il ne s'égarera pas dans cette foule mélangée, qui, par le fait, n'existe pas pour lui; il est tout entier à son

(1) Boisson populaire.

affaire et remplira son devoir, quel qu'il soit : mener ses chevaux à l'abreuvoir ou traîner un canon avec autant de calme et d'indifférence assurée que s'il se trouvait à Toula ou à Saransk. Vous retrouvez cette même expression sur le visage de cet officier qui passe devant vous, ganté de gants d'une blancheur irréprochable, de ce matelot qui fume, assis sur la barricade, de ces soldats de peine qui attendent avec les brancards à l'entrée de ce qui a été naguère la salle de l'Assemblée, et jusque sur la figure de cette jeune fille qui traverse la rue en sautant d'un pavé à l'autre dans la crainte de salir sa robe rose. Oui, une grande déception vous attend à votre première arrivée à Sébastopol. C'est en vain que vous chercherez à découvrir sur n'importe quel visage des traces d'agitation, d'effarement, voire même d'enthousiasme, de résignation à la mort, de résolution : il n'y a rien de tout cela! Vous verrez le train-train de la vie ordinaire, des gens occupés à leurs travaux journaliers, si bien que vous vous reprocherez votre exaltation exagérée, et vous mettrez en doute non seulement la véracité de l'opinion que, d'après des récits, vous vous êtes formée sur l'héroïsme des défenseurs de Sébastopol, mais encore l'exactitude de la description qu'on vous a faite du côté nord et des sons sinistres qui emplissent l'air. Toutefois, avant de douter, montez sur le bastion, voyez les défenseurs de Sébastopol sur le lieu même de la défense, ou plutôt entrez tout droit dans cette maison à la porte de laquelle se tiennent les brancardiers : vous y verrez les défenseurs de Sébastopol, vous y verrez des spectacles horribles et navrants, grandioses et comiques, mais prodigieux et faits pour élever l'âme. Entrez donc dans cette grande salle qui, jusqu'à la guerre, était la salle de l'Assemblée. A peine en avez-vous ouvert la porte, que l'odeur qu'exhalent quarante à cinquante amputés et malades grièvement blessés vous saisit à la gorge. Ne cédez point au sentiment qui vous retient sur le seuil de la chambre : c'est un vilain sentiment; avancez franchement, ne rougissez pas d'être venu contempler ces martyrs; approchez-en et parlez-leur : les malheureux aiment à voir un visage compatissant, à raconter leurs souffrances et à entendre des paroles de charité et de sympathie. En passant au milieu, entre les lits, vous cherchez des yeux la figure la moins austère, la moins contractée par la douleur : l'ayant trouvée, vous vous décidez à l'aborder, à la questionner.

« Où es-tu blessé? » demandez-vous avec hésitation à un vieux soldat au corps émacié, assis sur un lit, et dont le regard bienveillant vous a suivi et semble vous inviter à vous approcher de lui. Vous avez, dis-je, questionné avec hésitation, parce que la vue de celui qui souffre inspire non seulement une vive pitié, mais encore je ne sais quelle crainte de le blesser, jointe à un profond respect.

« Au pied », répond le soldat, et pourtant vous remarquez aux plis de la couverture que la jambe lui a été enlevée au-dessus du genou. « Dieu soit loué, ajoute-t-il, je me ferai inscrire comme sortant.

— Es-tu blessé depuis longtemps?

— C'est la sixième semaine, Votre Noblesse.

— Où as-tu mal à présent?

— Rien ne me fait plus mal maintenant ; seulement parfois dans le mollet, quand il fait mauvais : sans cela, rien.

— Comment est-ce arrivé?

— Sur le cinquième *bakcion*, Votre Noblesse, au premier bombardement; je venais de pointer le canon et je m'en allais tranquillement à l'autre embrasure, quand tout à coup il m'a frappé au pied; je croyais tomber dans un trou; je regarde : plus de jambe.

— Tu n'as donc pas ressenti de douleur au premier moment?

— Rien du tout, sauf comme si l'on échaudait ma jambe, v'là tout !

— Et après?

— Après, rien : seulement, quand on a tendu la peau, alors ça écorchait bien un peu ! Avant tout, Votre Noblesse, faut pas penser; quand on ne pense pas, on ne sent rien; quand l'homme pense, c'est pire. »

Pendant ce temps, une bonne femme en robe grise, un mouchoir noir noué sur sa tête, s'approche, se mêle à votre conversation et se met à vous conter des détails sur le matelot, combien il a souffert, et qu'on désespérait de le sauver quatre semaines durant, et comment, blessé, il avait fait arrêter le brancard sur lequel il était étendu pour bien voir la décharge de notre batterie, et comment les grands-ducs lui avaient parlé et donné vingt-cinq roubles, et qu'il leur avait répondu que, ne pouvant plus servir lui-même, il aurait bien voulu retourner sur le bastion pour former les conscrits. En vous racontant tout ça d'un trait,

la brave femme, dont les yeux brillent d'enthousiasme, vous regarde et regarde le matelot, qui s'est détourné et fait semblant de ne pas entendre ce qu'elle dit, occupé qu'il est à faire de la charpie sur son oreiller.

« C'est mon épouse, Votre Noblesse, fait enfin le matelot avec une intonation qui semble dire : Faut l'excuser; tout ça, c'est des bavardages de femme, vous savez, des sottises, quoi! »

Vous commencez alors à comprendre ce que sont les défenseurs de Sébastopol, et vous avez honte de vous-même en présence de cet homme; vous auriez voulu lui exprimer toute votre admiration, toute votre sympathie, mais les mots ne vous viennent pas, ou ceux qui vous viennent ne valent rien, et vous vous bornez à vous incliner en silence devant cette grandeur inconsciente, devant cette fermeté d'âme et cette exquise pudeur de son propre mérite.

« Eh bien! que Dieu te guérisse plus vite! » dites-vous, et vous vous arrêtez devant un autre malade couché par terre et qui semble attendre la mort en proie à d'horribles douleurs. Il est blond; sa figure est pâle, gonflée; étendu sur le dos, la main gauche rejetée en arrière, sa pose dénote une souffrance aiguë; la bouche sèche, ouverte, laisse passer avec peine une respiration sifflante; les prunelles bleues vitreuses remontent sous la paupière, et de dessous la couverture froissée sort un bras mutilé enveloppé de bandages. Une odeur nauséabonde de cadavre vous empoigne, et la fièvre qui dévore et brûle les membres de l'agonisant semble pénétrer dans votre propre corps.

« Est-il sans connaissance? » demandez-vous à la femme qui vous accompagne affectueusement et pour laquelle vous n'êtes plus un étranger.

— Non, il entend encore, mais il est très mal », et elle ajoute tout bas : « Je lui ai fait boire un peu de thé tantôt; il ne m'est rien, mais on a de la pitié, n'est-ce pas? Eh bien! il en a à peine avalé quelques gorgées.

— Comment te sens-tu? » lui demandez-vous.

Au son de votre voix, les prunelles de ses yeux se tournent vers vous, mais le blessé ne voit ni ne comprend plus.

« Ça brûle au cœur! » murmure-t-il.

Un peu plus loin, un vieux soldat change de linge. Son visage, son corps sont de la même couleur brune et d'une maigreur de squelette. Il lui manque un bras, désarticulé à l'épaule; il est

assis sur son lit, il est hors d'affaire; mais, à son regard terne, sans vie, à son affreuse maigreur, à son visage ridé, vous voyez que cet être a déjà passé la meilleure partie de son existence à souffrir.

Sur le lit d'en face, vous apercevez la figure pâle, délicate, crispée par la douleur, d'une femme dont la fièvre empourpre les joues.

« C'est la femme d'un matelot, un obus lui a touché le pied, me dit mon guide, pendant qu'elle portait à dîner à son mari sur le bastion.

— Et on l'a amputée?

— Au-dessus du genou. »

Maintenant, si vos nerfs sont forts, entrez là-bas à gauche. C'est la chambre des opérations et des pansements. Vous y voyez des médecins, la figure pâle et sérieuse, les bras tachés de sang jusqu'au coude, auprès du lit d'un blessé, étendu, les yeux ouverts, qui délire sous l'influence du chloroforme et prononce des paroles entrecoupées, les unes sans importance, les autres attendrissantes.

Les médecins sont tout entiers à leur besogne répulsive, mais bienfaisante : l'amputation. Vous y verrez la lame recourbée et tranchante s'introduire dans la chair saine et blanche; le blessé revenir subitement à lui avec des cris déchirants, des imprécations; l'aide-chirurgien jeter dans un coin le bras coupé, pendant que cet autre blessé, sur un brancard, qui assiste à l'opération, se tord et gémit plus encore à cause du martyre moral de l'attente que de la souffrance physique qu'il endure. Vous y verrez des scènes épouvantables, empoignantes; vous y verrez la guerre sans l'alignement brillant et correct des troupes, sans musique, sans roulements de tambours, sans étendards flottant au vent, sans généraux caracolant; vous la verrez telle qu'elle est, dans le sang, dans les souffrances et la mort! En sortant de cette maison de douleur, vous éprouverez certainement une impression de bien-être, vous aspirerez à pleins poumons l'air frais, et vous vous réjouirez de vous sentir bien portant; mais, en même temps, la contemplation de ces maux vous aura convaincu de votre nullité, et c'est avec calme et sans hésitation que vous monterez sur le bastion... Que sont, vous direz-vous, les souffrances et la mort d'un vermisseau tel que moi à côté de ces souffrances et de ces morts innombrables? Bientôt, du reste, l'aspect

du ciel pur, du soleil resplendissant, de la ville si jolie, de l'église ouverte, du personnel militaire qui va et vient dans toutes les directions, rend à votre esprit son état normal; l'insouciance habituelle, la préoccupation du présent et ses petits intérêts reprennent le dessus. Vous rencontrerez peut-être sur votre chemin l'enterrement d'un officier, un cercueil rose suivi de musique et d'étendards déployés, et le bruit de la canonnade sur le bastion arrivera peut-être jusqu'à vos oreilles, mais vos pensées de tout à l'heure ne vous reviendront plus. L'enterrement ne sera pour vous qu'un joli tableau, un épisode militaire; le grondement du canon, un accompagnement militaire grandiose, et il n'y aura rien de commun entre ce tableau, ces sons et l'impression précise, personnelle de la souffrance, et de la mort évoquées par l'aspect de la salle des opérations.

Dépassez l'église, la barricade, et vous entrez dans le quartier le plus animé, le plus vivant de la ville. Des deux côtés de la rue, des enseignes de magasins, de traiteurs. Ici, marchands, femmes coiffées de chapeaux ou de mouchoirs, officiers en élégants uniformes, tout vous parle du courage, de l'assurance, de la sécurité des habitants.

Entrez là à droite dans ce restaurant. Si vous voulez écouter les propos des marins et des officiers, vous y entendrez conter les incidents de la nuit dernière, de l'affaire du 24, se plaindre du prix trop élevé des côtelettes mal préparées, et nommer les camarades tués récemment.

« Que le diable m'emporte! on y est joliment mal, chez nous, à présent! » dit d'une voix de basse un officier d'hier d'un blond presque blanc, imberbe, le cou enveloppé d'une écharpe tricotée en laine verte.

— Où ça, chez vous? demande quelqu'un.

— Au quatrième bastion », répond le jeune officier ; et, à cette réponse, vous le regarderez avec attention et même avec un certain respect. Son laisser-aller exagéré, ses grands gestes, son rire trop bruyant qui vous semblaient tout à l'heure effrontés, deviennent à vos yeux l'indice d'une certaine disposition d'esprit batailleuse habituelle aux tout jeunes gens qui se sont trouvés exposés à un grand danger, et vous êtes persuadé qu'il va vous expliquer que c'est grâce aux obus et aux boulets qu'on est si mal au quatrième bastion. Nullement! on y est mal parce que la boue y est profonde.

« Impossible d'arriver à la batterie », dit-il, et il montre ses bottes crottées jusqu'aux empeignes.

« Mon meilleur chef de pièce a été tué raide aujourd'hui, répond un camarade, d'une balle dans le front.

— Qui ça ? Mituchine ?

— Non, un autre. — Voyons, me donnera-t-on ma côtelette à la fin, scélérat que vous êtes ? » dit-il en s'adressant au garcon. « C'était Abrossinoff, un brave s'il en fut ; il a pris part à six sorties. »

A l'autre bout de la table, deux officiers d'infanterie sont en train de manger des côtelettes de veau aux petits pois, arrosées d'un vin de Crimée aigre et baptisé du nom de bordeaux. L'un d'eux, jeune, au collet rouge, deux étoiles sur la capote, raconte à son voisin au collet noir, et qui n'a pas d'étoiles, des détails sur l'affaire de l'Alma. Le premier est un peu gris : ses récits fréquemment interrompus, son regard incertain qui reflète le manque de confiance inspiré par eux à son auditeur, et le beau rôle qu'il se donne, la couleur trop chargée de ses tableaux, font deviner qu'il s'écarte absolument de la vérité. Mais vous n'avez que faire de ces récits, que vous entendrez pendant longtemps encore aux quatre coins de la Russie ; vous n'avez qu'un désir : vous rendre directement au quatrième bastion, dont on vous a tant et si diversement parlé. Vous remarquerez que celui qui vous raconte qu'il y a été le dit avec satisfaction et fierté, que celui qui se dispose à y aller laisse voir une légère émotion ou affecte un sang-froid exagéré. Si l'on plaisante avec quelqu'un, immanquablement on lui dira : « Va au quatrième bastion. » Si l'on rencontre un blessé sur un brancard et qu'on demande d'où il vient, la réponse sera presque toujours invariable : « Du quatrième bastion ! » Deux opinions complètement différentes l'une de l'autre ont été répandues sur ce terrible bastion, d'abord par ceux qui n'y ont jamais mis les pieds et pour lesquels il est le tombeau inévitable de ses défenseurs, et ensuite par ceux qui, comme le petit officier blond, y vivent et en parlent tout simplement en disant qu'il y fait sec ou boueux, chaud ou froid. Pendant la demi-heure que vous venez de passer au restaurant, le temps s'est modifié, le brouillard qui s'étendait sur la mer est remonté, des nuages serrés, gris, humides, cachent le soleil ; il tombe une pluie mélangée de neige fine qui mouille les toits, les trottoirs et les capotes des soldats. Encore une barricade, après laquelle

vous montez ensuite la grande rue : il n'y a plus d'enseignes ; les maisons sont inhabitables, les portes fermées avec des planches, les fenêtres brisées ; ici l'angle d'un mur a été emporté, là le fort a été percé. Les édifices ressemblent à de vieux vétérans éprouvés par le chagrin et la misère, et vous regardent avec fierté, — on dirait même avec dédain. Chemin faisant, vous trébuchez au milieu de boulets et de trous remplis d'eau, creusés par les obus dans le terrain pierreux. Vous dépassez des détachements de soldats et d'officiers ; vous rencontrez de loin en loin une femme ou un enfant, mais ici la femme ne porte plus de chapeau. Quant à celle du matelot, une vieille fourrure sur son dos, elle a chaussé des bottes de soldat. La rue descend en pente douce, mais il n'y a plus de maisons autour de vous : rien que des amas informes de pierres, de planches, de poutres et d'argile. Devant vous, sur une montagne escarpée, s'étend un espace noir, boueux, coupé de fossés, et ce que vous voyez est justement le quatrième bastion.

Les passants deviennent rares, on ne rencontre plus de femmes ; les soldats marchent d'un pas accéléré ; quelques gouttes de sang tachent la route, et vous voyez venir à vous quatre soldats portant un brancard, et, sur le brancard, un visage d'une pâleur jaunâtre et une capote ensanglantée ; si vous demandez aux porteurs où il est blessé, ils vous répondront d'un ton irascible, sans vous regarder, qu'il est touché au bras ou à la jambe ; si la tête est emportée, s'il est mort, ils garderont un silence farouche.

Le sifflement rapproché des boulets et des bombes vous impressionne désagréablement pendant que vous gravissez la montagne, et soudain vous appréciez tout autrement que tantôt la signification des coups de canon entendus de la ville. Je ne sais quel souvenir serein et doux luira tout à coup dans votre mémoire ; votre *moi* intime vous occupera si vivement que vous ne penserez plus à observer ce qui vous entoure. Vous vous laissez même envahir par le sentiment pénible de l'irrésolution. Pourtant la vue du soldat qui, les bras étendus, glisse le long de la montagne dans la boue liquide et passe courant et riant à vos côtés impose silence à la petite voix intérieure, lâche conseillère, qui s'élève en vous devant le danger ; vous vous redressez malgré vous, vous relevez la tête et vous escaladez à votre tour la pente glissante de la montagne argileuse. A peine avez-vous fait quel-

ques pas, que de droite et de gauche bourdonnent à vos oreilles les balles des carabines, et vous vous demandez s'il ne serait pas préférable de marcher à couvert de la tranchée élevée parallèlement à la route ; mais la tranchée est pleine d'une boue liquide, jaunâtre et fétide, si bien que forcément vous continuez votre chemin, d'autant mieux que c'est le chemin de *tout le monde*. Au bout de deux cents pas, vous débouchez sur un terrain entouré de gabions, de remblais, d'abris, de plates-formes qui supportent d'énormes canons en fonte de fer et des tas de boulets disposés symétriquement. Cet entassement vous fait l'effet d'un désordre étrange et sans but. Ici, sur la batterie, se tient un groupe de matelots ; là, au milieu de la place, un canon hors de service gît, noyé dans la boue gluante d'où un fantassin qui, l'arme au bras, va à la batterie, retire avec peine un pied après l'autre. Vous ne voyez partout dans cette même boue liquide que des tessons, des obus qui n'ont pas éclaté, des boulets, des traces de toute sorte de la vie des camps. Il vous semble entendre à deux pas de vous le bruit de la chute d'un boulet, et de tous les côtés vous arrivent les sifflements des balles, qui tantôt bourdonnent comme des guêpes, tantôt gémissent et fendent l'air en vibrant comme une corde d'instrument, le tout dominé par le grondement sinistre du canon qui vous secoue des pieds à la tête et vous emplit de terreur.

C'est donc là le quatrième bastion, cet endroit véritablement terrible, vous dites-vous en éprouvant un petit sentiment d'orgueil et un immense sentiment de peur comprimée. Point ! vous êtes le jouet d'une illusion. Ce n'est pas encore le quatrième bastion ; c'est la redoute de Jason, un endroit qui, comparativement, n'est ni dangereux ni effrayant. Pour atteindre le quatrième bastion, engagez-vous dans cette étroite tranchée que suit en se baissant le fantassin. Vous y verrez peut-être de nouveau des brancards, des matelots, des soldats avec des bêches, des fils conducteurs de mines, des abris de terre également boueux et dans lesquels ne peuvent se glisser en rampant que deux hommes, et où les *plastouny* (1) des bataillons de la mer Noire vivent, mangent, fument et se chaussent au milieu des débris de fonte de fer, sous toutes les formes, jetés çà et là. Cent pas plus loin, vous atteignez la batterie, une esplanade creusée de fossés, entourée

(1) Tireurs.

de gabions, recouverte de terre, de remblais et de canons sur des plates-formes. Peut-être trouverez-vous ici quatre ou cinq matelots jouant aux cartes, abrités par le parapet, et un officier de la marine qui, voyant surgir un nouveau visage, un curieux, se fera un vrai plaisir de vous initier aux détails de son aménagement et de vous donner des explications. Cet officier, assis sur un canon, roule avec tant de calme une cigarette en papier jaune, passe si tranquillement d'une embrasure à l'autre, et vous parle avec un sang-froid si naturel, que vous recouvrez le vôtre en dépit des balles qui sifflent en plus grand nombre. Vous le questionnez, et même vous écoutez ses récits. Le marin vous décrira, si seulement vous le lui demandez, le bombardement du 5, l'état de sa batterie avec un seul canon valide, ses servants réduits à huit, et pourtant le 6 au matin elle faisait feu de toutes pièces. Il vous racontera également comment une bombe pénétra le 5 dans un abri et coucha à terre onze marins ; il vous indiquera, à travers l'embrasure, les tranchées et les batteries ennemies, dont trente à quarante sagènes seulement vous séparent. Je crains bien pourtant que, en vous penchant en dehors de l'embrasure pour mieux examiner l'ennemi, vous ne voyiez rien, ou que, apercevant quelque chose, vous ne soyez très surpris d'apprendre que ce rempart blanc et rocaillenx, à deux pas de vous, et sur lequel jaillissent de petits nuages de fumée, est justement l'ennemi, « lui », comme disent soldats et marins.

Il est fort possible que l'officier, par vanité ou simplement, sans arrière-pensée, pour s'amuser, voudra faire tirer devant vous. Sur son ordre, le chef de pièce et les servants, en tout quatorze marins, s'approchent gaiement du canon pour le charger, les uns en mâchonnant un biscuit, les autres en fourrant leur brûle-gueule dans leur poche, tandis que leurs chaussures ferrées résonnent sur la plate-forme. Examinez les visages de ces hommes, leur prestance, leurs mouvements, et vous reconnaîtrez dans chacun des plis de cette figure hâlée, aux pommettes saillantes, dans chaque muscle, dans la largeur de ces épaules, dans l'épaisseur de ces pieds chaussés de bottes colossales, dans chaque geste calme et assuré, les principaux éléments dont se compose la force du Russe, la simplicité et l'obstination ; vous verrez également que le danger, les misères et les souffrances de la guerre auront imprimé sur ces visages la conscience de leur dignité, d'une pensée élevée, d'un sentiment.

Soudain, un bruit assourdissant vous fait tressaillir des pieds à la tête. Vous entendez aussitôt siffler la décharge qui s'éloigne, pendant que l'épaisse fumée de la poudre enveloppe la plate-forme et les figures noires des matelots qui s'y meuvent. Écoutez leurs propos, remarquez leur animation, et vous découvrirez parmi eux un sentiment que vous ne vous attendiez peut-être pas à rencontrer : celui de la haine de l'ennemi, de la vengeance. « C'est tombé droit dans l'embrasure, deux de tués, voilà ; on les emporte », et on crie de joie. « Mais le v'là qui se fâche, il va taper sur nous », dit une voix, et, en vérité, vous voyez aussitôt briller un éclair, jaillir la fumée, et la sentinelle sur le parapet crie : « canon ». Un boulet siffle à vos oreilles et s'enfonce dans le sol, qu'il creuse en rejetant autour de lui une pluie de terre et des pierres. Le commandant de la batterie se fâche, renouvelle l'ordre de charger un deuxième, un troisième canon ; l'ennemi répond, et vous éprouvez des sensations intéressantes. Vous voyez et entendez des choses curieuses. La sentinelle crie de nouveau « canon », et le même bruit, le même coup, le même jaillissement se répètent. Si, au contraire, elle crie « mortier », vous serez frappé par un sifflement régulier, assez agréable, qui ne saurait s'unir dans votre pensée à quelque chose de terrible ; il approche, il augmente de rapidité ; vous voyez le globe noir tomber à terre et la bombe éclater avec un crépitement métallique. Les éclats volent en l'air en sifflant et grinçant ; les pierres s'entrechoquent et la boue vous éclabousse. A ces sons si divers, vous éprouvez un étrange mélange de jouissance et de terreur. Au moment où le projectile arrive sur vous, il vous vient infailliblement à la pensée qu'il vous tuera ; mais l'amour-propre vous soutient, et personne ne remarque le poignard qui vous laboure le cœur. Aussi, lorsqu'il a passé sans vous effleurer, vous renaissez ; pour un instant, une sensation d'une douceur inappréciable s'empare de vous, au point que vous trouvez un charme particulier au danger, au jeu de la vie et de la mort. Vous voudriez même que le boulet ou l'obus tombât plus près, tout près de vous. Mais voilà la sentinelle qui annonce de sa voix forte et pleine « un mortier » : répétition du sifflement, du coup, de l'explosion, accompagnée cette fois d'un gémissement humain. Vous vous approchez du blessé, en même temps que les brancardiers ; gisant dans la boue mêlée de sang, il a un aspect étrange : une partie de la poitrine est arrachée. Au premier instant, son visage ma-

culé de boue n'exprime que l'effarement et la sensation prématurée de la douleur, sensation familière à l'homme, dans cette situation; mais, lorsqu'on lui apporte le brancard, qu'il s'y couche lui-même sur le côté indemne, une expression exaltée, une pensée élevée et contenue éclairent ses traits; les yeux brillants, les dents serrées, il relève la tête avec effort, et, au moment où les brancardiers s'ébranlent, il les arrête, et, s'adressant à ses camarades d'une voix tremblante : « Adieu, pardon, mes frères! » dit-il; il voudrait parler encore, on voit qu'il cherche à leur dire quelque chose de touchant, mais il se borne à répéter : « Adieu, mes frères ! » Un camarade s'approche du blessé, lui met son bonnet sur la tête et retourne à son canon avec un geste de parfaite indifférence. A l'expression terrifiée de votre figure: « C'est tous les jours ainsi de sept à huit hommes », dit l'officier en bâillant et roulant entre ses doigts sa cigarette en papier jaune. . . . . .

. . . . . .

Eh bien! vous venez de voir les défenseurs de Sébastopol sur le lieu même de la défense, et vous retournez sur vos pas sans accorder, chose étrange, la moindre attention aux boulets et aux balles qui continuent à siffler tout le long du chemin jusqu'aux ruines du théâtre. Vous marchez avec calme, l'âme élevée et fortifiée, car vous emportez la consolante certitude que jamais, nulle part, la force du peuple russe ne saurait être ébranlée, et cette certitude, vous l'avez puisée non dans la solidité des parapets, des tranchées ingénieusement combinées, dans la quantité des mines, des canons entassés les uns sur les autres et auxquels vous n'avez rien compris, mais dans les yeux, les paroles, la tenue, dans ce qu'on appelle l'esprit des défenseurs de Sébastopol.

Il y a tant de simplicité et si peu d'efforts dans ce qu'ils font, que vous restez persuadé qu'ils pourraient, s'il le fallait, faire cent fois davantage, qu'ils pourraient faire tout. Vous devinez que le sentiment qui les fait agir n'est pas celui que vous avez éprouvé, mesquin, vaniteux, mais un autre, plus puissant, qui en a fait des hommes vivant tranquillement dans la boue, travaillant et veillant sous les boulets avec cent chances pour une d'être tués contrairement au lot commun de leurs semblables. Ce n'est pas pour une croix, pour un grade ; ce n'est pas forcé par des menaces qu'on se soumet à des conditions d'existence aussi

épouvantables : il faut qu'il y ait un autre mobile plus élevé. Ce mobile gît dans un sentiment qui se manifeste rarement, qui se cache avec pudeur, mais qui est profondément enraciné dans le cœur de tout Russe : l'amour de la patrie. C'est à présent seulement que les récits qui circulaient pendant la première période du siège de Sébastopol, alors qu'il n'y avait ni fortifications, ni troupes, ni possibilité matérielle de s'y maintenir, et que pourtant personne n'admettait la pensée de la reddition, — c'est à présent seulement que les paroles de Korniloff, de ce héros digne de la Grèce antique, disant à ses troupes : « Enfants, nous mourrons, mais nous ne rendrons pas Sébastopol », et la réponse de nos braves soldats incapables de faire des phrases : « Nous mourrons, hourrah ! » — c'est à présent seulement que ces récits ont cessé d'être pour vous de belles légendes historiques, qu'ils sont devenus une vérité, un fait. Vous vous représenterez aisément, sous les traits de ceux que vous venez de voir, les héros de cette période d'épreuves qui n'ont pas perdu courage et qui se préparaient avec jouissance à mourir, non pour la défense de la ville, mais pour celle de la patrie ! La Russie conservera longtemps les traces sublimes de l'épopée de Sébastopol, dont le peuple russe a été le héros !.....

Le jour baisse, le soleil qui va disparaître à l'horizon perce les nuages gris qui l'entourent et illumine de ses rayons empourprés la mer aux reflets verdâtres, doucement ondulée, couverte de navires et de bateaux, les maisons blanches de la ville et la population qui s'y meut. Sur le boulevard, la musique d'un régiment joue une vieille valse dont l'eau porte au loin les sons, auxquels la canonnade des bastions forme un accompagnement étrange et saisissant.

Léon Tolstoï.

(*A suivre.*)

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN [1]

DEUXIÈME PARTIE

TARTARIN SUR LES ALPES

APPARITION AU RIGI-KULM. — QUI ? — CE QU'ON DIT AUTOUR D'UNE TABLE DE SIX CENTS COUVERTS. — RIZ ET PRUNEAUX. — UN BAL IMPROVISÉ. — L'INCONNU SIGNE SON NOM SUR LE REGISTRE DE L'HÔTEL. — P. C. A.

Le 10 août 1880, à l'heure fabuleuse de ce coucher de soleil sur les Alpes, si fort vanté par les Guides Joanne et Bædeker, un brouillard jaune hermétique, compliqué d'une tourmente de neige en blanches spirales, enveloppait la cime du Rigi (*Regina montium*) et cet hôtel gigantesque, extraordinaire à voir dans l'aride paysage des hauteurs, ce Rigi-Kulm vitré comme un observatoire, massif comme une citadelle, où pose pour un jour et une nuit la foule des touristes adorateurs du soleil.

En attendant le second coup du dîner, les passagers de l'immense et fastueux caravansérail, morfondus en haut dans les chambres ou pâmés sur les divans des salons de lecture dans la tiédeur moite des calorifères allumés, regardaient, à défaut des splendeurs promises, tournoyer les petites mouchetures blanches et s'allumer devant le perron les grands lampadaires dont les doubles verres de phares grinçaient au vent.

Monter si haut, venir des quatre coins du monde pour voir cela... O Bædeker !...

(1) Voir les numéros des 10 et 25 décembre 1890 et 10 janvier 1891.

Soudain quelque chose émergea du brouillard, s'avançant vers l'hôtel avec un tintement de ferrailles, une exagération de mouvements causée par d'étranges accessoires.

A vingt pas, à travers la neige, les touristes désœuvrés, le nez contre les vitres, les *misses* aux curieuses petites têtes coiffées en garçons, prirent cette apparition pour une vache égarée, puis pour un rétameur chargé de ses ustensiles.

A dix pas, l'apparition changea encore et montra l'arbalète à l'épaule, le casque à visière baissée d'un archer du moyen âge, encore plus invraisemblable à rencontrer sur ces hauteurs qu'une vache ou qu'un ambulant.

Au perron, l'arbalétrier ne fut plus qu'un gros homme, trapu, râblé, qui s'arrêtait pour souffler, secouer la neige de ses jambières en drap jaune comme sa casquette, de son passe-montagne tricoté ne laissant guère voir du visage que quelques touffes de barbe grisonnante et d'énormes lunettes vertes, bombées en verres de stéréoscope. Le *piolet*, l'alpenstock, un sac sur le dos, un paquet de cordes en sautoir, des crampons et crochets de fer à la ceinture d'une blouse anglaise à larges pattes complétaient le harnachement de ce parfait alpiniste.

Sur les cimes désolées du Mont-Blanc ou du Finsteraarhorn, cette tenue d'escalade aurait semblé naturelle; mais au Rigi-Kulm, à deux pas du chemin de fer !

L'Alpiniste, il est vrai, venait du côté opposé à la station, et l'état de ses jambières témoignait d'une longue marche dans la neige et la boue.

Un moment il regarda l'hôtel et ses dépendances, stupéfait de trouver à deux mille mètres au-dessus de la mer une bâtisse de cette importance, des galeries vitrées, des colonnades, sept étages de fenêtres et le large perron s'étalant entre deux rangées de pots à feu qui donnaient à ce sommet de montagne l'aspect de la place de l'Opéra par un crépuscule d'hiver.

Mais si surpris qu'il pût être, les gens de l'hôtel le paraissaient bien davantage, et lorsqu'il pénétra dans l'immense antichambre, une poussée curieuse se fit à l'entrée de toutes les salles : des messieurs armés de queues de billard, d'autres avec des journaux déployés, des dames tenant leur livre ou leur ouvrage, tandis que tout au fond, dans le développement de l'escalier, des têtes se penchaient par dessus la rampe, entre les chaînes de l'ascenseur.

L'homme dit haut, très fort, d'une voix de basse profonde, un « creux du Midi » sonnant comme une paire de cymbales :

« Coquin de bon sort ! En voilà un temps !... »

Et tout de suite il s'arrêta, quitta sa casquette et ses lunettes. Il suffoquait.

L'éblouissement des lumières, la chaleur du gaz, des calorifères, en contraste avec le froid noir du dehors, puis cet appareil somptueux, ces hauts plafonds, ces portiers chamarrés avec *Regina montium* en lettres d'or sur leurs casquettes d'amiraux, les cravates blanches des maîtres d'hôtel et le bataillon des Suissesses en costumes nationaux accouru sur un coup de timbre, tout cela l'étourdit une seconde, pas plus d'une.

Il se sentit regardé et, sur-le-champ, retrouva son aplomb, comme un comédien devant les loges pleines.

« Monsieur désire ?... »

C'était le gérant qui l'interrogeait du bout des dents, un gérant très chic, jaquette rayée, favoris soyeux, une tête de couturier pour dames.

L'Alpiniste, sans s'émouvoir, demanda une chambre, « une bonne petite chambre, au moins », à l'aise avec ce majestueux gérant comme avec un vieux camarade de collège.

Il fut par exemple bien près de se fâcher quand la servante bernoise, qui s'avançait un bougeoir à la main, toute raide dans son plastron d'or et les bouffants de tulle de ses manches, s'informa si monsieur désirait prendre l'ascenseur. La proposition d'un crime à commettre ne l'eût pas indigné davantage.

— Un ascenseur, à lui !.. à lui !.. Et son cri, son geste secouèrent toute sa ferraille.

Subitement radouci, il dit à la Suissesse d'un ton aimable : « *Pedibusse cum jambisse*, ma belle chatte... » et il monta derrière elle, son large dos tenant l'escalier, écartant les gens sur son passage, pendant que par tout l'hôtel courait une clameur, un long « Qu'est-ce que c'est que ça ? » chuchoté dans les langues diverses des quatre parties du monde. Puis le second coup du dîner sonna, et nul ne s'occupa plus de l'extraordinaire personnage.

Un spectacle, cette salle à manger du Rigi-Kulm.

Six cents couverts autour d'une immense table en fer à cheval où des compotiers de riz et de pruneaux alternaient en longues files avec des plantes vertes, reflétant dans leur sauce claire ou

brune les petites flammes droites des lustres et les dorures du plafond caissonné.

Comme dans toutes les tables d'hôte suisses, ce riz et ces pruneaux divisaient le dîner en deux factions rivales, et rien qu'aux regards de haine ou de convoitise jetés d'avance sur les compotiers du dessert, on devinait aisément à quel parti les convives appartenaient. Les Riz se reconnaissaient à leur pâleur défaite, les Pruneaux à leurs faces congestionnées.

Ce soir-là, les derniers étaient en plus grand nombre, comptaient surtout des personnalités plus importantes, des célébrités européennes, telles que le grand historien Astier-Réhu, de l'Académie française, le baron de Stoltz, vieux diplomate austro-hongrois, lord Chipendale (?), un membre du Jockey-Club avec sa nièce (hum ! hum !), l'illustre docteur-professeur Schwanthaler, de l'Université de Bonn, un général péruvien et ses huit demoiselles.

A quoi les Riz ne pouvaient guère opposer comme grandes vedettes qu'un sénateur belge et sa famille, Mme Schwanthaler, la femme du professeur, et un ténor italien, retour de Russie, étalant sur la nappe ses boutons de manchettes larges comme des soucoupes.

C'est ce double courant opposé qui faisait sans doute la gêne et la raideur de la table. Comment expliquer autrement le silence de ces six cents personnes, gourmées, renfrognées, méfiantes, et le souverain mépris qu'elles semblaient affecter les unes pour les autres ? Un observateur superficiel aurait pu l'attribuer à la stupide morgue anglo-saxonne qui, maintenant, par tous pays, donne le ton du monde voyageur.

Mais non ! Des êtres à face humaine n'arrivent pas à se haïr ainsi à première vue, à se dédaigner du nez, de la bouche et des yeux faute de présentation préalable. Il doit y avoir autre chose.

Riz et Pruneaux, je vous dis. Et vous avez l'explication du morne silence pesant sur ce dîner du Rigi-Kulm qui, vu le nombre et la variété internationale des convives, aurait dû être animé, tumultueux, comme on se figure les repas au pied de la tour de Babel.

L'Alpiniste entra, un peu troublé devant ce réfectoire de chartreux en pénitence sous le flamboiement des lustres, toussa bruyamment sans que personne prît garde à lui, s'assit à son rang de dernier venu, au bout de la salle. Défublé maintenant,

c'était un touriste comme un autre, mais d'aspect plus aimable, chauve, bedonnant, la barbe en pointe et touffue, le nez majestueux, d'épais sourcils féroces sur un regard bon enfant.

Riz ou Pruneau? on ne savait encore.

A peine installé, il s'agita avec inquiétude, puis quittant sa place d'un bond effrayé : « *Outre !*... un courant d'air !... » dit-il tout haut, et il s'élança vers une chaise libre, rabattue au milieu de la table.

Il fut arrêté par une Suissesse de service, du canton d'Uri, celle-là, chaînettes d'argent et guimpe blanche :

« Monsieur, c'est retenu... »

Alors, de la table, une jeune fille dont il ne voyait que la chevelure en blonds relevés sur des blancheurs de neige vierge dit sans se retourner, avec un accent d'étrangère :

« Cette place est libre... mon frère est malade, il ne descend pas.

— Malade?... demanda l'Alpiniste en s'asseyant, l'air empressé, presque affectueux... Malade ? Pas dangereusement, au moins? »

Il prononçait « au mouain », et le mot revenait dans toutes ses phrases avec quelques autres vocables parasites « hé, qué, té, zou, vé, vaï, allons, et autrement, différemment », qui soulignaient encore son accent méridional, déplaisant sans doute pour la jeune blonde, car elle ne répondit que par un regard glacé, d'un bleu noir, d'un bleu d'abîme.

Le voisin de droite n'avait rien d'encourageant non plus; c'était le ténor italien, fort gaillard au front bas, aux prunelles huileuses, avec des moustaches de matamore qu'il frisait d'un doigt furibond, depuis qu'on l'avait séparé de sa jolie voisine. Mais le bon Alpiniste avait l'habitude de parler en mangeant, il lui fallait cela pour sa santé.

« *Vé !* Les jolis boutons... se dit-il tout haut à lui-même en guignant les manchettes de l'Italien... Ces notes de musique, incrustées dans le jaspe, c'est d'un effet *charmain*... »

Sa voix cuivrée sonnait dans le silence, sans y trouver le moindre écho.

« Sûr que monsieur est chanteur, *qué ?*

— Non capisco... » grogna l'Italien dans ses moustaches.

Pendant un moment l'homme se résigna à dévorer sans rien dire, mais les morceaux l'étouffaient. Enfin, comme son vis-à-vis

le diplomate austro-hongrois essayait d'atteindre le moutardier du bout de ses vieilles petites mains grelottantes, enveloppées de mitaines, il le lui passa obligeamment : « A votre service, monsieur le baron... » car il venait de l'entendre appeler ainsi.

Malheureusement le pauvre M. de Stolz, malgré l'air finaud et spirituel contracté dans les chinoiseries diplomatiques, avait perdu depuis longtemps ses mots et ses idées, et voyageait dans la montagne spécialement pour les rattraper. Il ouvrit ses yeux vides sur ce visage inconnu, les referma sans rien dire. Il en eût fallu dix, anciens diplomates de sa force intellectuelle, pour trouver en commun la formule d'un remerciement.

A ce nouvel insuccès, l'Alpiniste fit une moue terrible, et la brusque façon dont il s'empara de la bouteille aurait pu faire croire qu'il allait achever de fendre, avec, la tête fêlée du vieux diplomate. Pas plus ! C'était pour offrir à boire à sa voisine, qui ne l'entendit pas, perdue dans une causerie à mi-voix, d'un gazouillis étranger doux et vif, avec deux jeunes gens assis tout près d'elle. Elle se penchait, s'animait. On voyait des petits frisons briller dans la lumière contre une oreille menue, transparente et toute rose... Polonaise, Russe, Norvégienne?... mais du Nord bien certainement ; et une jolie chanson de son pays lui revenant aux lèvres, l'homme du Midi se mit à fredonner tranquillement :

O coumtesso gènto,
Estelo dou Nord
Qué la neu argento,
Qu'Amour friso en or (1).

Toute la table se retourna ; on crut qu'il devenait fou. Il rougit, se tint coi dans son assiette, n'en sortit plus que pour repousser violemment un des compotiers sacrés qu'on lui passait :

« Des pruneaux, encore !... Jamais de la vie ! »

C'en était trop.

Il se fit un grand mouvement de chaises. L'académicien, lord Chipendale (?), le professeur de Bonn et quelques autres notabilités du parti se levaient, quittaient la salle pour protester.

Les « Riz » presque aussitôt suivirent, en le voyant repousser le second compotier aussi vivement que l'autre.

1. « Gentille comtesse, — Lumière du Nord, — Que la neige argente, — Qu'Amour frise en or. » (Frédéric Mistral.)

Ni Riz ni Pruneau !... Quoi alors?...

Tous se retirèrent; et c'était glacial ce défilé silencieux de nez tombants, de coins de bouche abaissés et dédaigneux, devant le malheureux qui resta seul dans l'immense salle à manger flamboyante, en train de faire une trempette à la mode de son pays, courbé sous le dédain universel.

Mes amis, ne méprisons personne. Le mépris est la ressource des parvenus, des poseurs, des laiderons et des sots, le masque où s'abrite la nullité, quelquefois la gredinerie, et qui dispense d'esprit, de jugement, de bonté. Tous les bossus sont méprisants ; tous les nez tors se froncent et dédaignent quand ils rencontrent un nez droit.

Il savait cela, le bon Alpiniste. Ayant de quelques années dépassé la quarantaine, ce « palier du quatrième » où l'homme trouve et ramasse la clef magique qui ouvre la vie jusqu'au fond, en montre la monotone et décevante enfilade, connaissant en outre sa valeur, l'importance de sa mission et du grand nom qu'il portait, l'opinion de ces gens-là ne l'occupait guère. Il n'aurait eu d'ailleurs qu'à se nommer, à crier : « C'est moi... » pour changer en respects aplatis toutes ces lippes hautaines ; mais l'incognito l'amusait.

Il souffrait seulement de ne pouvoir parler, faire du bruit, s'ouvrir, se répandre, serrer des mains, s'appuyer familièrement à une épaule, appeler les gens par leurs prénoms. Voilà ce qui l'oppressait au Rigi-Kulm.

Oh ! surtout, ne pas parler.

« J'en aurai la pépie, bien sûr... » se disait le pauvre diable, errant dans l'hôtel, ne sachant que devenir.

Il entra au café, vaste et désert comme un temple en semaine, appela le garçon « mon bon ami », commanda « un moka sans sucre, *qué !* » Et le garçon ne demandant pas : « Pourquoi sans sucre? » l'Alpiniste ajouta vivement : « C'est une habitude que j'ai prise en Algérie, du temps de mes grandes chasses. »

Il allait les raconter, mais l'autre avait fui sur ses escarpins de fantôme pour courir à lord Chipendale affalé de son long sur un divan et criant d'une voix morne : « Tchimppègne !... tchimppègne ! » Le bouchon fit son bruit bête de noce de commande, puis on n'entendit plus rien que les rafales du vent dans la monumentale cheminée et le cliquetis frissonnant de la neige sur les vitres.

Bien sinistre aussi, le salon de lecture, tous les journaux en main, ces centaines de têtes penchées autour des longues tables vertes, sous les réflecteurs. De temps en temps une bâillée, une toux, le froissement d'une feuille déployée, et, planant sur ce calme de salle d'étude, debout et immobiles, le dos au poêle, solennels tous les deux et sentant pareillement le moisi, les deux pontifes de l'histoire officielle, Schwanthaler et Astier-Réhu, qu'une fatalité singulière avait mis en présence au sommet du Rigi, depuis trente ans qu'ils s'injuriaient, se déchiraient dans des notes explicatives, s'appelaient « Schwanhaler l'âne bâté, *vir ineptissimus* Astier-Réhu. »

Vous pensez l'accueil que reçut le bienveillant Alpiniste approchant une chaise pour faire un brin de causette instructive au coin du feu. Du haut de ces deux cariatides tomba subitement sur lui un de ces courants froids, dont il avait si grand' peur ; il se leva, arpenta la salle autant par contenance que pour se réchauffer, ouvrit la bibliothèque. Quelques romans anglais y traînaient, mêlés à de lourdes bibles et à des volumes dépareillés du Club Alpin Suisse ; il en prit un, l'emportait pour le lire au lit, mais dut le laisser à la porte, le règlement ne permettant pas qu'on promenât la bibliothèque dans les chambres.

Alors, continuant à errer, il entr'ouvrit la porte du billard, où le ténor italien jouait tout seul, faisait des effets de torse et de manchettes pour leur jolie voisine, assise sur un divan, entre deux jeunes gens auxquels elle lisait une lettre. A l'entrée de l'Alpiniste elle s'interrompit, et l'un des jeunes gens se leva, le plus grand, une sorte de moujik, d'homme-chien, aux pattes velues, aux longs cheveux noirs, luisants et plats, rejoignant la barbe inculte. Il fit deux pas vers le nouveau venu, le regarda comme on provoque, et si férocement que le bon Alpiniste, sans demander d'explication, exécuta un demi-tour à droite, prudent et digne.

« Différemment, ils ne sont pas liants, dans le Nord... » dit-il tout haut, et il referma la porte bruyamment pour bien prouver à ce sauvage qu'on n'avait pas peur de lui.

Le salon restait comme dernier refuge ; il y entra... Coquin de sort !... La Morgue, bonnes gens ! la Morgue du mont Saint-Bernard, où les moines exposent les malheureux ramassés sous la neige dans les attitudes diverses que la mort congelante leur a laissées, c'était cela le salon du Rigi-Kulm.

Toutes les dames figées, muettes, par groupes sur des divans circulaires, ou bien isolées, tombées çà et là. Toutes les misses immobiles sous les lampes des guéridons, ayant encore aux mains l'album, le magazine, la broderie qu'elles tenaient quand le froid les avait saisies; et parmi elles les filles du général, les huit petites Péruviennes avec leur teint de safran, leurs traits en désordre, les rubans vifs de leurs toilettes tranchant sur les tons de lézard des modes anglaises, pauvres petits *pays-chauds* qu'on se figurait si bien grimaçant, gambadant à la cime des cocotiers et qui, plus encore que les autres victimes, faisaient peine à regarder en cet état de mutisme et de congélation. Puis au fond, devant le piano, la silhouette macabre du vieux diplomate, ses petites mains à mitaines posées et mortes sur le clavier, dont sa figure avait les reflets jaunis...

Trahi par ses forces et sa mémoire, perdu dans une polka de sa composition qu'il recommençait toujours au même motif, faute de retrouver la coda, le malheureux de Stoltz s'était endormi en jouant, et avec lui toutes les dames du Rigi, berçant dans leur sommeil des frisures romantiques ou ce bonnet de dentelle en forme de croûte de vol-au-vent qu'affectionnent les dames anglaises et qui fait partie du cant voyageur.

L'arrivée de l'Alpiniste ne les réveilla pas, et lui-même s'écroulait sur un divan, envahi par ce découragement de glace, quand des accords vigoureux et joyeux éclatèrent dans le vestibule, où trois « musicos », harpe, flûte, violon, de ces ambulants aux mines piteuses, aux longues redingotes battant les jambes, qui courent les hôtelleries suisses, venaient d'installer leurs instruments. Dès les premières notes, notre homme se dressa, galvanisé.

« *Zou!* bravo !... En avant, la musique ! »

Et le voilà courant, ouvrant les portes grandes, faisant fête aux musiciens, qu'il abreuve de champagne, se grisant lui aussi, sans boire, avec cette musique qui lui rend la vie. Il imite le piston, il imite la harpe, claque des doigts au-dessus de sa tête, roule des yeux, esquisse des pas, à la grande stupéfaction des touristes accourus de tous côtés au tapage. Puis brusquement, sur l'attaque d'une valse de Strauss que les musicos allumés enlèvent avec la furie de vrais tziganes, l'Alpiniste, apercevant à l'entrée du salon la femme du professeur Schwanthaler, petite Viennoise boulotte aux regards espiègles, restés jeunes sous ses

cheveux gris tout poudrés, s'élance, lui prend la taille, l'entraîne en criant aux autres : « Eh! allez donc!... valsez donc! »

L'élan est donné, tout l'hôtel dégèle et tourbillonne, emporté. On danse dans le vestibule, dans le salon, autour de la longue table verte de la salle de lecture. Et c'est ce diable d'homme qui leur a mis à tous le feu au ventre. Lui cependant ne danse plus, essoufflé au bout de quelques tours; mais il veille sur son bal, presse les musiciens, accouple les danseurs, jette le professeur de Bonn dans les bras d'une vieille Anglaise, et sur l'austère Astier-Réhu la plus fringante des Péruviennes. La résistance est impossible. Il se dégage de ce terrible Alpiniste on ne sait quels effluves qui vous soulèvent, vous allègent. Et zou! et zou! Plus de mépris, plus de haine. Ni Riz ni Pruneaux, tous valseurs. Bientôt la folie gagne, se communique aux étages, et, dans l'énorme baie de l'escalier, on voit jusqu'au sixième tourner sur les paliers, avec la raideur d'automates devant un chalet à musique, les jupes lourdes et colorées des Suissesses de service.

Ah! le vent peut souffler dehors, secouer les lampadaires, faire grincer les fils du télégraphe et tourbillonner la neige en spirales sur la cime déserte. Ici l'on a chaud, l'on est bien, en voilà pour toute la nuit.

« Différemment, je vais me coucher, moi... » se dit en lui-même le bon Alpiniste, homme de précaution, et d'un pays où tout le monde s'emballe et se déballe encore plus vite. Riant dans sa barbe grise, il se glisse, se dissimule pour échapper à la maman Schwanthaler qui, depuis leur tour de valse, le cherche, s'accroche à lui, voudrait toujours « ballir... dantsir... »

Il prend la clef, son bougeoir, puis au premier étage s'arrête une minute pour jouir de son œuvre, regarder ce tas d'empalés qu'il a forcés à s'amuser, à se dégourdir.

Une Suissesse s'approche, toute haletante de sa valse interrompue, lui présente une plume et le registre de l'hôtel :

« Si j'oserais demander à mossié de vouloir bien signer son nom... »

Il hésite un instant. Faut-il, ne faut-il pas conserver l'incognito?

Après tout, qu'importe! En supposant que la nouvelle de sa présence au Rigi arrive là-bas, nul ne saura ce qu'il est venu faire en Suisse. Et puis ce sera si drôle, demain matin, la stupeur de tous ces « Inglichemans » quand ils apprendront!... Car cette

fille ne pourra pas s'en taire... Quelle surprise par tout l'hôtel, quel éblouissement!...

« Comment? c'était lui... Lui!... »

Ces réflexions passèrent dans sa tête, rapides et vibrantes comme les coups d'archet de l'orchestre. Il prit la plume, et d'une main négligente, au-dessous d'Astier-Réhu, de Schwanthaler et autres illustres, il signa ce nom qui les éclipsait tous, son nom; puis monta vers sa chambre, sans même se retourner pour voir l'effet dont il était sûr.

Derrière lui, la Suissesse regarda.

TARTARIN DE TARASCON

et au-dessous :

P. C. A.

Elle lut cela, cette Bernoise, et ne fut pas éblouie du tout. Elle ne savait pas ce que signifiait P. C. A. Elle n'avait jamais entendu parler de « Dardarin ».

Sauvage, *vaï!*

II

TARASCON, CINQ MINUTES D'ARRÊT. — LE CLUB DES ALPINES. — EXPLICATION DU P. C. A. — LAPINS DE GARENNE ET LAPINS DE CHOUX. — CECI EST MON TESTAMENT. — LE SIROP DE CADAVRE. — PREMIÈRE ASCENSION. — TARTARIN TIRE SES LUNETTES.

Quand ce nom de « Tarascon » sonne en fanfare sur la voie du Paris-Lyon-Méditerranée, dans le bleu vibrant et limpide du ciel provençal, des têtes curieuses se montrent à toutes les portières de l'express, et de wagon en wagon les voyageurs se disent : « Ah! voilà Tarascon... Voyons un peu Tarascon. »

Ce qu'on en voit n'a pourtant rien que de fort ordinaire, une petite ville paisible et proprette, des tours, des toits, un pont sur le Rhône. Mais le soleil tarasconnais et ses prodigieux effets de mirage, si féconds en surprises, en inventions, en cocasseries délirantes; ce joyeux petit peuple, pas plus gros qu'un pois chiche, qui reflète et résume les instincts de tout le Midi français, vivant, remuant, bavard, exagéré, comique, impressionnable, c'est là ce

que les gens de l'express guettent au passage et ce qui fait la popularité de l'endroit.

En des pages mémorables que la modestie l'empêche de rappeler plus explicitement, l'historiographe de Tarascon a jadis essayé de dépeindre les jours heureux de la petite ville menant sa vie de cercle, chantant ses romances — chacun la sienne, — et, faute de gibier, organisant de curieuses chasses à la casquette (1). Puis, la guerre venue, les temps noirs, il a dit Tarascon, et sa défense héroïque, l'esplanade torpillée, le cercle et le café de la Comédie imprenables, tous les habitants formés en compagnies franches, soutachés de fémurs croisés et de têtes de mort, toutes les barbes poussées, un tel déploiement de haches, sabres d'abordage, revolvers américains, que les malheureux en arrivaient à se faire peur les uns aux autres et à ne plus oser s'aborder dans les rues.

Bien des années ont passé depuis la guerre, bien des almanachs ont été mis au feu; mais Tarascon n'a pas oublié, et, renonçant aux futiles distractions d'autres temps, n'a plus songé qu'à se faire du sang et des muscles au profit des revanches futures. Des sociétés de tir et de gymnastique, costumées, équipées, ayant toutes leur musique et leur bannière; des salles d'armes, boxe, bâton, chausson; des courses à pied, des luttes à main plate entre personnes du meilleur monde ont remplacé les chasses à la casquette, les platoniques causeries cynégétiques chez l'armurier Costecalde.

Enfin le cercle, le vieux cercle lui-même, abjurant bouillotte et besigue, s'est transformé en Club Alpin, sur le patron du fameux « Alpine Club » de Londres qui a porté jusqu'aux Indes la renommée de ses grimpeurs. Avec cette différence que les Tarasconnais, au lieu de s'expatrier vers des cimes étrangères à conquérir, se sont contentés de ce qu'ils avaient sous la main, ou plutôt sous le pied, aux portes de la ville.

1. Voici ce qu'il est dit de cette chasse locale dans les *Aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon :*

« Après un bon déjeuner en pleine campagne, chacun des chasseurs prend sa casquette, la jette en l'air de toutes ses forces, et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2, selon les conventions. Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse et rentre, le soir, en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares... »

Les Alpes à Tarascon?... Non, mais les Alpines, cette chaîne de montagnettes parfumées de thym et de lavande, pas bien méchantes ni très hautes (150 à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer), qui font un horizon de vagues bleues aux routes provençales, et que l'imagination locale a décorées de noms fabuleux et caractéristiques : *le Mont-Terrible, le Bout-du-Monde, le Pic-des-Géants*, etc.

C'est plaisir, les dimanches matin, de voir les Tarasconnais guêtrés, le pic en main, le sac et la tente sur le dos, partir, clairons en tête, pour des ascensions dont le *Forum*, le journal de la localité, donne le compte rendu avec un luxe descriptif, une exagération d'épithètes, « abîmes, gouffres, gorges effroyables, » comme s'il s'agissait de courses sur l'Himalaya. Pensez qu'à ce jeu les indigènes ont acquis des forces nouvelles, ces « doubles muscles » réservés jadis au seul Tartarin, le bon, le brave, l'héroïque Tartarin.

Si Tarascon résume le Midi, Tartarin résume Tarascon. Il n'est pas seulement le premier citoyen de la ville, il en est l'âme, le génie, il en a toutes les belles fêlures. On connaît ses anciens exploits, ses triomphes de chanteur (oh ! le duo de *Robert le Diable* à la pharmacie Bézuquet !) et l'étonnante odyssée de ses chasses au lion d'où il ramena ce superbe chameau, le dernier de l'Algérie, mort depuis, chargé d'ans et d'honneurs, conservé en squelette au musée de la ville, parmi les curiosités tarasconnaises.

Tartarin, lui, n'a pas bronché ; toujours bonnes dents, bon œil, malgré la cinquantaine, toujours cette imagination extraordinaire qui rapproche et grossit les objets avec une puissance de télescope. Il est resté celui dont le brave commandant Bravida disait : « C'est un lapin... »

Deux lapins, plutôt ! car dans Tartarin comme dans tout Tarasconnais, il y a la race garenne et la race choux très nettement accentuées : le lapin de garenne coureur, aventureux, casse-cou ; le lapin de choux casanier, tisanier, ayant une peur atroce de la fatigue, des courants d'air et de tous les accidents quelconques pouvant amener la mort.

On sait que cette prudence ne l'empêchait pas de se montrer brave et même héroïque à l'occasion ; mais il est permis de se demander ce qu'il venait faire sur le Rigi (*Regina montium*) à son âge, alors qu'il avait si chèrement conquis le droit au repos et au bien-être.

A cela, l'infâme Costecalde aurait pu seul répondre.

Costecalde, armurier de son état, représente un type assez rare à Tarascon. L'envie, la basse et méchante envie, visible à un pli mauvais de ses lèvres minces et à une espèce de buée jaune qui lui monte du foie par bouffées, enfume sa large face rasée et régulière, aux méplats fripés, meurtrie comme à coups de marteau, pareille à une ancienne médaille de Tibère ou de Caracalla. L'envie chez lui est une maladie qu'il n'essaye pas même de cacher, et, avec ce beau tempérament tarasconnais qui déborde toujours, il lui arrive de dire en parlant de son infirmité : « Vous ne savez pas comme ça fait mal... »

Naturellement, le bourreau de Costecalde, c'est Tartarin. Tant de gloire pour un seul homme! Lui partout, toujours lui! Et lentement, sourdement, comme un termite introduit dans le bois doré de l'idole, voilà vingt ans qu'il sape en dessous cette renommée triomphante, et la ronge, et la creuse. Quand le soir, au cercle, Tartarin racontait ses affûts au lion, ses courses dans le grand Sahara, Costecalde avait des petits rires muets, des hochements de tête incrédules.

« Mais les peaux, pas moins, Costecalde... ces peaux de lion qu'il nous a envoyées, qui sont là, dans le salon du cercle?...

— Té! pardi... Et les fourreurs, croyez-vous pas qu'il en manque, en Algérie?

— Mais les marques des balles, toutes rondes, dans les têtes?

— Et autrem*ain*, est-ce qu'au temps de la chasse aux casquettes, on ne trouvait pas chez nos chapeliers des casquettes trouées de plomb et déchiquetées, pour les tireurs maladroits? »

Sans doute l'ancienne gloire du Tartarin tueur de fauves restait au-dessus de ces attaques; mais l'Alpiniste chez lui prêtait à toutes les critiques, et Costecalde ne s'en privait pas, furieux qu'on eût nommé président du Club des Alpines un homme que l'âge « enlourdissait » visiblement et que l'habitude, prise en Algérie, des babouches et des vêtements flottants, prédisposait encore à la paresse.

Rarement, en effet, Tartarin prenait part aux ascensions; il se contentait de les accompagner de ses vœux et de lire en grande séance, avec des roulements d'yeux et des intonations à faire pâlir les dames, les tragiques comptes rendus des expéditions.

Costecalde, au contraire, sec, nerveux, la « Jambe de coq », comme on l'appelait, grimpait toujours en tête; il avait fait les

Alpines une par une, planté sur les cimes inaccessibles le drapeau du club, la *Tarasque* étoilée d'argent. Pourtant, il n'était que vice-président, V. P. C. A.; mais il travaillait si bien la place qu'aux élections prochaines, évidemment, Tartarin sauterait.

Averti par ses fidèles, Bézuquet le pharmacien, Excourbaniès, le brave commandant Bravida, le héros fut pris d'abord d'un noir dégoût, cette rancœur révoltée dont l'ingratitude et l'injustice soulèvent les belles âmes. Il eut l'envie de tout planter là, de s'expatrier, de passer le pont pour aller vivre à Beaucaire, chez les Volsques; puis se calma.

Quitter sa petite maison, son jardin, ses chères habitudes, renoncer à son fauteuil de président du Club des Alpines fondé par lui, à ce majestueux P. C. A. qui ornait et distinguait ses cartes, son papier à lettres, jusqu'à la coiffe de son chapeau! Ce n'était pas possible, *vé!* Et tout à coup lui vint une idée mirobolante.

En définitive, les exploits de Costecalde se bornaient à des courses dans les Alpines. Pourquoi Tartarin, pendant les trois mois qui le séparaient des élections, ne tenterait-il pas quelque aventure grandiose: arborer, par *ézemple*, l'étendard du Club sur une des plus hautes cimes de l'Europe, la Jungfrau ou le Mont-Blanc?

Quel triomphe au retour, quelle gifle pour Costecalde lorsque le *Forum* publierait le récit de l'ascension! Comment, après cela, oser lui disputer le fauteuil?

Tout de suite il se mit à l'œuvre, fit venir secrètement de Paris une foule d'ouvrages spéciaux: les *Escalades* de Whymper, les *Glaciers* de Tyndall, le *Mont-Blanc* de Stéphen d'Arve, des relations du Club Alpin, anglais et suisse, se farcit la tête d'une foule d'expressions alpestres, « cheminées, couloirs, moulins, névés, séracs, moraine, rotures », sans savoir bien précisément ce qu'elles signifiaient.

La nuit, ses rêves s'effrayèrent de glissades interminables, de brusques chutes dans des crevasses sans fond. Les avalanches le roulaient, des arêtes de glace embrochaient son corps au passage; et longtemps après le réveil et le chocolat du matin qu'il avait l'habitude de prendre au lit, il gardait l'angoisse et l'oppression de son cauchemar; mais cela ne l'empêchait pas, une fois debout, de consacrer sa matinée à de laborieux exercices d'entraînement.

Il y a tout autour de Tarascon un cours planté d'arbres qui, dans le dictionnaire local, s'appelle « le Tour de ville ». Chaque dimanche, l'après-midi, les Tarasconnais, gens de routine malgré leur imagination, font leur tour de ville, et toujours dans le même sens. Tartarin s'exerça à le faire huit fois, dix fois dans la matinée, et souvent même à rebours. Il allait, les mains derrière le dos, à petits pas de montagne, lents et sûrs, et les boutiquiers, effarés de cette infraction aux habitudes locales, se perdaient en suppositions de toutes sortes.

Chez lui, dans son jardinet exotique, il s'accoutumait à franchir les crevasses en sautant par dessus le bassin où quelques cyprins nageaient parmi des lentilles d'eau; à deux reprises il tomba et fut obligé de se changer. Ces déconvenues l'excitaient, et, sujet au vertige, il longeait l'étroite maçonnerie du bord, au grand effroi de la vieille servante, qui ne comprenait rien à toutes ces manigances.

En même temps il commandait *en* Avignon, chez un bon serrurier, des crampons système Whymper pour sa chaussure, un piolet système Kennedy; il se procurait aussi une lampe à chalumeau, deux couvertures imperméables et deux cents pieds d'une corde de son invention, tressée avec du fil de fer.

L'arrivage de ces différents objets, les allées et venues mystérieuses que leur fabrication nécessita, intriguèrent beaucoup les Tarasconnais; on disait en ville: « Le président prépare un coup. » Mais, quoi? Quelque chose de grand, bien sûr, car selon la belle parole du brave et sentencieux commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, lequel ne parlait que par apophtegmes: « L'aigle ne chasse pas les mouches. »

Avec ses plus intimes, Tartarin demeurait impénétrable; seulement, aux séances du Club, on remarquait le frémissement de sa voix et ses regards zébrés d'éclairs lorsqu'il adressait la parole à Costecalde, cause indirecte de cette nouvelle expédition dont s'accentuaient, à mesure qu'elle se faisait plus proche, les dangers et les fatigues. L'infortuné ne se les dissimulait pas, et même les considérait tellement en noir, qu'il crut indispensable de mettre ordre à ses affaires, d'écrire ces volontés suprêmes dont l'expression coûte tant aux Tarasconnais, épris de vie, qu'ils meurent presque tous intestat.

Oh! par un matin de juin rayonnant, un ciel sans nuage, arqué, splendide, la porte de son cabinet ouverte sur le petit jardin

propret, sablé, où les plantes exotiques découpaient leurs ombres lilas immobiles, où le jet d'eau tintait sa note claire parmi les cris joyeux des petits Savoyards jouant à la marelle devant la porte, voyez-vous Tartarin en babouches, larges vêtements de flanelle, à l'aise, heureux, une bonne pipe, lisant tout haut à mesure qu'il écrivait :

« Ceci est mon testament. »

Allez, on a beau avoir le cœur bien en place, solidement agrafé, ce sont là de cruelles minutes. Pourtant, ni sa main ni sa voix ne tremblèrent pendant qu'il distribuait à ses concitoyens toutes les richesses ethnographiques entassées dans sa petite maison, soigneusement époussetées et conservées avec un ordre admirable :

« Au Club des Alpines, le baobab (*arbos gigantea*), pour figurer sur la cheminée de la salle des séances ;

A Bravida, ses carabines, revolvers, couteaux de chasse, kriss malais, tomahawks et autres pièces meurtrières ;

A Excourbaniès, toutes ses pipes, calumets, narghilés, pipettes à fumer le kif et l'opium ;

A Costecalde, — oui, Costecalde lui-même avait son legs ! — les fameuses flèches empoisonnées (N'y touchez pas !). »

Peut-être y avait-il sous ce don le secret espoir que le traître se blesse et qu'il en meure ; mais rien de pareil n'émanait du testament, fermé sur ces paroles d'une divine mansuétude :

« Je prie mes chers alpinistes de ne pas oublier leur président... je veux qu'ils pardonnent à mon ennemi comme je lui pardonne, et pourtant c'est bien lui qui a causé ma mort... »

Ici, Tartarin fut obligé de s'arrêter, aveuglé d'un grand flot de larmes. Pendant une minute, il se vit fracassé, en lambeaux, au pied d'une haute montagne, ramassé dans une brouette, et ses restes informes rapportés à Tarascon. O puissance de l'imagination provençale ! il assistait à ses propres funérailles, entendait les chants noirs, les discours sur sa tombe : « Pauvre Tartarin, *pèchère !...* » Et, perdu dans la foule de ses amis, il se pleurait lui-même.

Mais, presque aussitôt, la vue de son cabinet plein de soleil, tout reluisant d'armes et de pipes alignées, la chanson du petit filet d'eau au milieu du jardin, le remit dans le vrai des choses. Différemment, pourquoi mourir ? pourquoi partir même ? Qui l'y obligeait, quel sot amour-propre ? Risquer la vie pour un fauteuil présidentiel et pour trois lettres !...

Ce ne fut qu'une faiblesse, et qui ne dura pas plus que l'autre. Au bout de cinq minutes, le testament était fini, paraphé, scellé d'un énorme cachet noir, et le grand homme faisait ses derniers préparatifs de départ.

Une fois encore le Tartarin de garenne avait triomphé du Tartarin de choux. Et l'on pouvait dire du héros tarasconnais ce qu'il a été dit de Turenne : « Son corps n'était pas toujours prêt à aller à la bataille, mais sa volonté l'y menait malgré lui. »

Le soir de ce même jour, comme le dernier coup de dix heures sonnait au jacquemart de la maison de ville, les rues déjà désertes, agrandies, à peine çà et là un heurtoir retardataire, de grosses voix étranglées de peur se criant dans le noir : « Bonne nuit, au *mouain*... » avec une brusque retombée de porte; un passant se glissait dans la ville éteinte où rien n'éclairait plus la façade des maisons que les réverbères et les bocaux teintés de rose et de vert de la pharmacie Bézuquet se projetant sur la placette avec la silhouette du pharmacien accoudé à son bureau et dormant sur le Codex. Un petit acompte qu'il prenait ainsi chaque soir, de neuf à dix, afin, disait-il, d'être plus frais la nuit si l'on avait besoin de ses services. Entre nous, c'était là une simple tarasconnade, car on ne le réveillait jamais, et, pour dormir plus tranquille, il avait coupé lui-même le cordon de la sonnette de secours.

Subitement, Tartarin entra, chargé de couvertures, un sac de voyage à la main, et si pâle, si décomposé, que le pharmacien, avec cette fougueuse imagination locale dont l'apothicairerie ne le gardait pas, crut à quelque aventure effroyable et s'épouvanta : « Malheureux !... qu'y a-t-il ?... vous êtes empoisonné ?... Vite, vite, l'ipéca... »

Il s'élançait, bousculait ses bocaux. Tartarin, pour l'arrêter, fut obligé de le prendre à bras le corps : « Mais écoutez-moi donc, *qué* diable ! » Et dans sa voix grinçait le dépit de l'acteur à qui l'on a fait manquer son entrée. Le pharmacien une fois immobilisé au comptoir par un poignet de fer, Tartarin lui dit tout bas :

« Sommes-nous seuls, Bézuquet ?

— Bé oui... fit l'autre en regardant autour de lui avec un vague effroi... Pascalon est couché (Pascalon, c'était son élève), la maman aussi ; mais pourquoi ?

— Fermez les volets, commanda Tartarin sans répondre... on pourrait nous voir du dehors. »

Bézuquet obéit en tremblant. Vieux garçon, vivant avec sa mère qu'il n'avait jamais quittée, il était d'une douceur, d'une timidité de demoiselle, contrastant étrangement avec son teint basané, ses lèvres lippues, son grand nez en croc sur une moustache éployée, une tête de forban algérien d'avant la conquête. Ces antithèses sont fréquentes à Tarascon où les têtes ont trop de caractère, romaines, sarrasines, têtes d'expression des modèles de dessin, déplacées en des métiers bourgeois et des mœurs ultra-pacifiques de petite ville.

C'est ainsi qu'Excourbaniès, qui a l'air d'un conquistador compagnon de Pizarre, vend de la mercerie, roule des yeux flamboyants pour débiter deux sous de fil, et que Bézuquet, étiquetant la réglisse sanguinède et le *sirupus gummi*, ressemble à un vieil écumeur des côtes barbaresques.

Quand les volets furent mis, assurés de boulons de fer et de barres transversales : « Écoutez, Ferdinand... » dit Tartarin, qui appelait volontiers les gens par leur prénom; et il se débonda, vida son cœur gros de rancunes contre l'ingratitude de ses compatriotes, raconta les basses manœuvres de la « Jambe de coq », le tour qu'on voulait lui jouer aux prochaines élections, et la façon dont il comptait parer la botte.

Avant tout, il fallait tenir la chose très secrète, ne la révéler qu'au moment précis où elle déciderait peut-être du succès, à moins qu'un accident toujours à prévoir, une de ces affreuses catastrophes... « Eh! coquin de sort, Bézuquet, ne sifflez donc pas comme ça pendant qu'on parle. »

C'était un des tics du pharmacien. Peu bavard de sa nature, ce qui ne se rencontre guère à Tarascon et lui valait la confidence du président, ses grosses lèvres toujours en O gardaient l'habitude d'un perpétuel sifflotement qui semblait rire au nez du monde, même dans l'entretien le plus grave.

Et pendant que le héros faisait allusion à sa mort possible, disait en posant sur le comptoir un large pli cacheté : « Mes dernières volontés sont là, Bézuquet, c'est vous que j'ai choisi pour exécuteur testamentaire...

— Hu... hu... hu... » sifflotait le pharmacien emporté par sa manie, mais, au fond, très ému et comprenant la grandeur de son rôle.

Puis, l'heure du départ étant proche, il voulut boire à l'entreprise « quelque chose de bon, *qué?*... un verre d'élixir de Garus ».

Plusieurs armoires ouvertes et visitées, il se souvint que la maman avait les clefs du Garus. Il aurait fallu la réveiller, dire qui était là. On remplaça l'élixir par un verre de *sirop de Calabre*, boisson d'été, modeste et inoffensive, dont Bézuquet est l'inventeur et qu'il annonce dans le *Forum* sous cette rubrique : « *Sirop de Calabre, dix sols la bouteille, verre compris.* » « *Sirop de cadavre, vers compris,* » disait l'infernal Costecalde, qui bavait sur tous les succès ; du reste, cet affreux jeu de mots n'a fait que servir à la vente, et les Tarasconnais en raffolent, de ce sirop de cadavre.

Les libations faites, quelques derniers mots échangés, ils s'étreignirent, Bézuquet sifflotant dans sa moustache où roulaient de grosses larmes.

« Adieu, au *mouain*... » dit Tartarin d'un ton brusque, sentant qu'il allait pleurer aussi ; et, comme l'auvent de la porte était mis, le héros dut sortir de la pharmacie à quatre pattes.

C'étaient les épreuves du voyage qui commençaient.

Trois jours après, il débarquait à Vitznau, au pied du Rigi. Comme montagne de début, exercice d'entraînement, le Rigi l'avait tenté à cause de sa petite altitude (1,800 mètres, environ dix fois le Mont-Terrible, la plus haute des Alpines !) et aussi à cause du splendide panorama qu'on découvre du sommet, toutes les Alpes bernoises alignées, blanches et roses, autour des lacs, attendant que l'ascensionniste fasse son choix, jette son piolet sur l'une d'elles.

Certain d'être reconnu en route, et peut-être suivi, car c'était sa faiblesse de croire que par toute la France il était aussi célèbre et populaire qu'à Tarascon, il avait fait un grand détour pour entrer en Suisse, et ne se harnacha qu'après la frontière. Bien lui en prit : jamais tout son armement n'aurait pu tenir dans un wagon français.

Mais, si commodes que soient les compartiments suisses, l'Alpiniste, empêtré d'ustensiles dont il n'avait pas encore l'habitude, écrasait des orteils avec la pointe de son alpenstock, harponnait les gens au passage de ses crampons de fer, et partout où il entrait, dans les gares, les salons d'hôtel ou de paquebot, excitait autant d'étonnements que de malédictions, de reculs, de regards de colère qu'il ne s'expliquait pas et dont souffrait sa nature affectueuse et communicative. Pour l'achever, un ciel toujours gris, moutonneux, et une pluie battante.

Il pleuvait à Bâle sur les petites maisons blanches lavées et relavées par la main des servantes et l'eau du ciel; il pleuvait à Lucerne sur le quai d'embarquement où les malles, les colis semblaient sauvés d'un naufrage, et quand il arriva à la station de Vitznau, au bord du lac des Quatre-Cantons, c'était le même déluge sur les pentes vertes du Rigi, chevauchées de nuées noires, avec des torrents qui dégoulinaient le long des roches, des cascades en humide poussière, des égouttements de toutes les pierres, de toutes les aiguilles des sapins. Jamais le Tarasconnais n'avait vu tant d'eau.

Il entra dans une auberge, se fit servir un café au lait, miel et beurre, la seule chose vraiment bonne qu'il eût encore savourée dans le voyage; puis une fois restauré, sa barbe empoissée de miel, nettoyée d'un coin de serviette, il se disposa à tenter sa première ascension.

« Et autrement, demanda-t-il pendant qu'il chargeait son sac, combien de temps faut-il pour monter au Rigi?

— Une heure, une heure et quart, Monsieur; mais dépêchez-vous, le train part dans cinq minutes.

— Un train pour le Rigi!... vous badinez! »

Par la fenêtre à vitraux de plomb de l'auberge, on le lui montra qui partait. Deux grands wagons couverts, sans vasistas, poussés par une locomotive à cheminée courte et ventrue en forme de marmite, un monstrueux insecte agrippé à la montagne et s'essoufflant à grimper ses pentes vertigineuses.

Les deux Tartarin, garenne et choux, se révoltèrent en même temps à l'idée de monter dans cette hideuse mécanique. L'un trouvait ridicule cette façon de grimper les Alpes en ascenseur; quant à l'autre, ces ponts aériens que traversait la voie, avec la perspective d'une chute de 1,000 mètres au moindre déraillement, lui inspiraient toutes sortes de réflexions lamentables que justifiait la présence du petit cimetière de Vitznau, dont les tombes blanches se serraient, tout au bas de la pente, comme du linge étalé dans la cour d'un lavoir. Évidemment, ce cimetière est là par précaution, et pour qu'en cas d'accident les voyageurs se trouvent tout portés.

« Allons-y de mon pied, se dit le vaillant Tarasconnais, ça m'exercera... *zou!* »

Et le voilà parti, tout préoccupé de la manœuvre de son alpenstock en présence du personnel de l'auberge accouru sur la porte

et lui criant pour sa route des indications qu'il n'écoutait pas. Il suivit d'abord un chemin montant, pavé de gros cailloux inégaux et pointus comme une ruelle du Midi, et bordé de rigoles en sapin pour l'écoulement des eaux de pluie.

A droite et à gauche, de grands vergers, des prairies grasses et humides traversées de ces mêmes canaux d'irrigation en troncs d'arbres. Cela faisait un long clapotis du haut en bas de la montagne, et chaque fois que le piolet de l'Alpiniste accrochait au passage les branches basses d'un chêne ou d'un noyer, sa casquette crépitait comme sous une pomme d'arrosoir.

« *Diou!* que d'eau! » soupirait l'homme du Midi. Mais ce fut bien pis quand, le cailloutis du chemin ayant brusquement cessé, il dut barboter à même le torrent, sauter d'une pierre à l'autre pour ne pas tremper ses guêtres. Puis l'ondée s'en mêla, pénétrante, continue, semblant froidir à mesure qu'il montait. Quand il s'arrêtait pour reprendre haleine, il n'entendait plus qu'un vaste bruit d'eau où il était comme noyé, et il voyait en se retournant les nuages rejoindre le lac en fines et longues baguettes de verre au travers desquelles les chalets de Vitznau luisaient comme des joujoux frais vernissés.

Des hommes, des enfants passaient près de lui la tête basse, le dos courbé sous la même hotte en bois blanc contenant des provisions pour quelque villa ou pension dont les balcons découpés s'apercevaient à mi-côte. « Rigi-Kulm? » demandait Tartarin pour s'assurer qu'il était bien dans la direction; mais son équipement extraordinaire, surtout le passe-montagne en tricot qui lui masquait la figure, jetaient l'effroi sur sa route, et tous, ouvrant des yeux ronds, pressaient le pas sans lui répondre.

Bientôt ces rencontres devinrent rares; le dernier être humain qu'il aperçut était une vieille qui lavait son linge dans un tronc d'arbre, à l'abri d'un énorme parapluie rouge planté en terre.

« Rigi-Kulm? » demanda l'Alpiniste.

La vieille leva vers lui une face idiote et terreuse, avec un goitre qui lui ballait dans le cou, aussi gros que la sonnaille rustique d'une vache suisse; puis, après l'avoir longuement regardé, elle fut prise d'un rire inextinguible qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles, bridait de rides ses petits yeux, et chaque fois qu'elle les rouvrait, la vue de Tartarin planté devant elle, le piolet sur l'épaule, semblait redoubler sa joie.

« *Tron de l'air!* gronda le Tarasconnais, elle a de la chance

d'être femme... » et, tout bouffant de colère, il continua sa route, s'égara dans une sapinière, où ses bottes glissaient sur la mousse ruisselante.

Au delà, le paysage avait changé. Plus de sentiers, d'arbres ni de pâturages. Des pentes mornes, dénudées, de grands éboulis de roche qu'il escaladait sur les genoux de peur de tomber; des fondrières pleines d'une boue jaune qu'il traversait lentement, tâtant devant lui avec l'alpenstock, levant le pied comme un rémouleur. A chaque instant, il regardait la boussole en breloque à son large cordon de montre; mais, soit l'altitude ou les variations de la température, l'aiguille semblait affolée. Et nul moyen de s'orienter avec l'épais brouillard jaune empêchant de voir à dix pas, traversé depuis un moment d'un verglas fourmillant et glacial qui rendait la montée de plus en plus difficile.

Tout à coup il s'arrêta; le sol blanchissait vaguement devant lui... Gare les yeux!...

Il arrivait dans la région des neiges...

Tout de suite il tira ses lunettes de leur étui, les assujettit solidement. La minute était solennelle. Un peu ému, fier tout de même, il sembla à Tartarin que, d'un bond, il s'était élevé de 1,000 mètres vers les cimes et les grands dangers.

Il n'avança plus qu'avec précaution, rêvant des crevasses et des rotures dont lui parlaient ses livres et, dans le fond de son cœur, maudissant les gens de l'auberge qui lui avaient conseillé de monter tout droit et sans guides. Au fait, peut-être s'était-il trompé de montagne! Plus de six heures qu'il marchait, quand le Rigi ne demandait que trois heures. Le vent soufflait, un vent froid qui faisait tourbillonner la neige dans la brume crépusculaire.

La nuit allait le surprendre. Où trouver une hutte, seulement l'avancée d'une roche pour s'abriter? Et tout à coup il aperçut devant lui, sur le terre-plein sauvage et nu, une espèce de chalet en bois, bandé d'une pancarte aux lettres énormes qu'il déchiffra péniblement: « PHO...TO...GRA...PHIE DU RI...GI...KULM. » En même temps, l'immense hôtel aux trois cents fenêtres lui apparaissait un peu plus loin, entre les lampadaires de fête qui s'allumaient dans le brouillard.

Alphonse Daudet.

(*A suivre.*)

NUIT DE NEIGE

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes.
L'hiver s'est abattu sur toute floraison.
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter.
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère ;
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.

Et froids tombent sur nous les rayons qu'elle darde,
Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant.
Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement,
Aux étranges reflets de la clarté blafarde.

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !
Un vent glacé frissonne et court par les allées.
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège.
De leur œil inquiet, ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

Guy de Maupassant.

DEUXIÈME AMOUR[1]

(Suite)

Si la curiosité d'Élie était déjà vive lors de son arrivée devant l'hôtel, à cet instant elle se trouvait portée à son comble par la quantité de petits faits qu'il venait de surprendre. Mais au premier regard jeté sur la jeune femme, c'est à peine s'il put continuer d'observer, enveloppé qu'il fut aussitôt par un charme d'attendrissement dont il aurait eu peine à définir la nature. Il la reconnut aussitôt. Elle lisait, assise au coin du feu dans son boudoir bleu pâle, vêtue d'un déshabillé blanc du matin que garnissaient d'innombrables volants de dentelle. Ses cheveux châtains avaient gardé leur nuance fine et cendrée d'autrefois, et, comme autrefois, une raie les divisait simplement sur le côté. Le caractère de profond sérieux qui faisait jadis la beauté morale de son visage résidait encore dans ses yeux doucement noirs et dans les lignes reposées de ses joues et de son front. Seulement ce sérieux paraissait s'être exagéré. C'était maintenant une gravité voisine de la mélancolie, et qui devait donner une sensation douloureuse à quiconque savait son histoire. Ne s'était-elle point placée dans de telles circonstances qu'il n'y avait plus de moyen terme pour elle entre la félicité suprême et le pire malheur ? Ce visage était un peu amaigri, ses yeux un peu creusés; cette bouche charmante, qui appelait invinciblement la comparaison avec une fleur, se fermait dans un pli tout près d'être triste. Non, cet ensemble n'avait rien de commun avec l'image de la félicité dans la faute. Mais il écartait aussi toute idée de faute.

(1) Voir le numéro du 10 janvier 1891.

Élie n'eût pas connu les faits comme il les connaissait, et on lui eût montré Claire de Velde en lui racontant qu'elle avait été l'héroïne d'un des plus fameux scandales de la société parisienne, qu'il eût crié hardiment à la calomnie, tant il rayonnait de fierté calme, de noblesse franche, de sérénité résignée autour de cette tête de femme de trente-quatre ans, qui s'inclina d'un mouvement de princesse lorsque Gérard présenta le visiteur. Le geste par lequel sa main fit signe à Élie de prendre place était empreint de cette grâce chaste où les hommes qui ont un peu vécu reconnaissent l'instinctif *noli me tangere* de l'honnête femme, cette sorte de pudeur absolue, irraisonnée, comme physique, et qui décourage jusqu'au plus timide désir. « Votre ami, monsieur, dit-elle, m'avait trop souvent entretenue de vous pour que ce ne me fût pas un réel plaisir de vous recevoir... » Cette simple phrase, qui plaçait pourtant Gérard entre elle et Laurence, fut prononcée d'une voix un peu basse et voilée, mais sans que rien, ni dans l'intonation ni dans la physionomie, révélât l'embarras qu'une femme du monde doit éprouver en se retrouvant proscrite et déchue devant un homme qui l'a connue honorée et souveraine. Ce n'était pas non plus l'impudence avec laquelle une créature vaincue marche au-devant de l'affront possible. Non. Cela ressemblait à la sécurité hardie d'une personne qui s'est donné raison et qui n'admet pas qu'on la discute. Et dans la conversation qui précéda le déjeuner, comme dans celle qui se soutint à table, comme encore dans celle qui accompagna le retour au petit boudoir bleu, pas une seconde Claire ne se départit de cette attitude. — Mais était-ce une attitude? se demandait Élie, indéfiniment.

Il se trouvait donc assis à l'un des côtés de la table carrée, sur la droite de Claire, en face de laquelle était Gérard. Deux buffets de la Renaissance ornaient cette salle à manger. Un seul tableau était suspendu aux murs boisés, qui représentait la fuite d'un *steam-boat* dans la brume. Dès le commencement du déjeuner, les mots se firent plus rares. Une gêne, vainement dissimulée par la cordialité des avances, pesait sur les trois convives. Élie Laurence, qui continuait de se commenter tout bas les plus menus détails, sentait cette gêne comme palpable à travers les inflexions de la voix de Gérard, ses gestes surveillés, l'inexprimable contrainte de son regard. Il observait que son ami, affamé sans doute par son exercice du matin, mangeait et buvait de

grand appétit, tandis que Mme de Velde, après avoir touché du bout des dents au morceau placé dans son assiette, croisait sa fourchette et son couteau sur ce qu'elle laissait, comme les petites filles qui veulent éviter une réprimande. Jusque dans la façon de ces deux êtres de se tenir à table, il y avait pour ainsi dire des différences de physiologie et de circulation du sang. Et l'atmosphère de gêne s'épaississait toujours, d'autant plus que Claire semblait maintenant absente de la chambre, avec son visage immobile, ses réponses brèves, son indifférence songeuse... Élie, à bout de ressources, crut trouver un sujet de conversation dans le tableau qui lui faisait précisément vis-à-vis, et tout de suite il s'aperçut qu'il fournissait à ses hôtes une occasion de manifester leur divorce d'intelligence après leur divorce d'habitudes et de tempérament... « C'est une toile du peintre anglais Turner, fit Mme de Velde; l'aimez-vous?... » Et sur la réponse affirmative d'Élie, elle se tourna vers Gérard avec un sourire : « Vous voyez, reprit-elle, que je ne suis pas seule de mon sentiment... » — « Mais j'ai toujours cru que vous deviez avoir raison, répliqua-t-il; les beaux-arts et moi nous étions déjà brouillés au quai d'Orsay... Vous en souvenez-vous, Laurence?... » Élie se rappelait en effet le mépris que Gérard, homme d'ambition et d'énergie pratique, professait dès cette époque pour ce qu'il appelait dédaigneusement le côté littéraire de la vie; et il écoutait la jeune femme discuter sur la peinture anglaise avec la fine justesse de sensations qu'elle paraissait devoir apporter à toutes choses, instruite et simple, sans coquetterie d'esprit, mais comme une personne qui a beaucoup réfléchi et comparé. Très évidemment, depuis des années, elle avait vécu parmi des livres et des idées. Quelques minutes plus tard, la causerie avait tourné. Gérard parlait de l'Angleterre à son tour et du peuple anglais, mais il avait porté la question sur le terrain de la politique. Il critiquait les dernières mesures prises à l'égard de l'Irlande, il comparait les colonies anglaises aux colonies françaises. Claire se taisait maintenant, et sa main sans bagues lissait ses cheveux par un geste qui reportait Élie à plusieurs années en arrière. Il écoutait Gérard cependant, et il admirait la précision directe de ses phrases; puis il concluait que son ami et sa maîtresse étaient séparés par leurs qualités mêmes. Elle ne semblait pas plus apprécier la valeur de ce qu'il disait qu'il n'avait paru goûter le charme de ses paroles à elle, tout à l'heure. Une mélancolie l'envahissait, qui redoubla

encore à un moment où, revenus dans le boudoir pour prendre le café, il vit Gérard mettre un baiser sur la main de Claire, en réponse à une taquinerie gracieuse... Le soleil d'hiver glissait ses rais à travers le store baissé, qui était d'un bleu plus pâle que le bleu des tentures et coupé d'une bande de guipure ancienne. Pour un étranger, certainement, cette jeune femme auprès de ce jeune homme, tous les deux libres de s'aimer, tous les deux rapprochés l'un de l'autre par le sacrifice hardi de leur avenir, tous les deux riches et placés dans ce décor d'élégance tendre, — c'était le bonheur. Mais pourquoi une vapeur de gêne avait-elle enveloppé cette causerie du déjeuner, dont cependant tout rappel de la vie mondaine avait été soigneusement omis? Pourquoi, même à cette minute du baiser, une étrange nuance de contrainte se lisait-elle sur le visage de l'amant, et dans les yeux de la maîtresse une nuance de renoncement sans espérance? Ou bien Élie se trompait-il, et tous ces indices d'une mystérieuse et inéluctable séparation entre ces deux êtres n'existaient-ils que dans son imagination, — que dans son désir peut-être? Car était-il bien sûr que le subit accroissement de sa tristesse ne dérivât point d'une subite et indistincte jalousie?

Malgré ce malaise du premier jour, — peut-être à cause de lui, — Laurence fit une seconde visite à la rue de Balzac, puis une troisième, puis une quatrième, et, si la curiosité de comprendre le caractère de Mme de Velde dans ses rapports avec Gérard était toujours aussi forte en lui, maintenant il s'y mélangeait beaucoup de cette vague tendresse qui marque la naissance des sentiments durables. Ces sentiments eux-mêmes furent bientôt caractérisés de manière que, s'il fût descendu au fond de sa conscience, Élie n'eût guère pu s'empêcher de se les avouer. Mais dans la seconde période de la vie, quand l'homme ne se trace plus des programmes de passion qu'il réalise ensuite par devoir, il n'est pas rare que l'on se fasse illusion à rebours sur les attachements auxquels on s'abandonne. De même qu'à l'époque de l'adolescence nous croyions immortelles des émotions d'une heure, sur le déclin de la première jeunesse nous nous imaginons tenir moins à nos amours que nous n'y tenons réellement. Mais Élie était trop scrupuleux en matière d'amitié pour ne point se juger incapable d'aimer d'amour la maîtresse d'un ami qui l'avait introduit dans

sa maison et lui marquait une infinie confiance. Hélas ! elle est si insensible et si fleurie de bonheurs délicats, la pente qui nous mène de la sympathie pour un joli esprit de femme à la passion pour toute sa personne ! C'est plus tard seulement, — c'est trop tard, — lorsque le sortilège nous a enlacé tout entier, que nous reconnaissons dans notre commencement de familiarité avec celle que nous n'eussions jamais dû aimer, le principe de notre coupable enivrement. Au bout de huit semaines, Élie Laurence, qui s'était laissé entraîner à voir Mme de Velde tous les jours, ne se rendait pas compte encore de la place que cette femme avait prise dans son cœur jusque-là si vide. Il savait bien qu'il ne s'ennuyait plus, et il savait aussi qu'au lieu d'étudier en observateur la situation de Claire et de Gérard, il en acceptait pêle-mêle les avantages et les inconvénients. Mais dans quel recoin de son âme lassée eût-il trouvé la force de résister à l'attirance qu'exerçait sur lui la respiration de ces atomes presque impondérables qui font l'atmosphère et comme le parfum physique et moral d'une femme, — atomes subtils qui, flottant autour de Claire, l'enveloppaient, lui, le songeur, d'une sorte d'engourdissement délicieux ?...

Dès ses premières visites, il la trouva presque toujours seule, et il ne s'en étonna pas trop, la devinant assez déjà pour comprendre de quelle grande difficulté devait être, à une femme aussi fière, mais déclassée, le recrutement de ses relations présentes. Plus tard, il apprit qu'elle recevait secrètement, et le matin, une de ses amies du monde, restée fidèle malgré les préjugés que professe l'hypocrisie des salons pour les fautes déclarées. Élie apprit encore que Gérard avait déjà essayé d'introduire dans cet intérieur abandonné deux de ses anciens camarades. Mais ils avaient déplu à Claire par quelques-unes de ces imperceptibles fautes de tact, auxquelles les femmes sont rendues d'autant plus sensibles par les délicatesses d'une situation moins officielle. Elle en était donc arrivée à vivre dans le silence luxueux du petit hôtel, presque sans aucune sorte de société, car on pouvait à peine donner ce nom à trois vieilles gens, apparentées à elle de loin et pauvres, — une dame veuve et deux vieux garçons, — qui surgissaient une fois par semaine vers l'heure du dîner. Quant à Gérard, il n'était pas besoin d'un grand effort d'observation pour constater qu'il appréhendait les monotonies du tête-à-tête. Sous un prétexte ou bien sous un autre, il sortait le plus souvent pour toute l'après-

midi. Et Claire passait des journées entières enfermée dans le petit salon bleu qui devint si vite le centre du monde pour Laurence ! Avec l'espèce d'égoïsme naïf qui est celui de beaucoup de maris, — égoïsme que relevait dans la circonstance une estime justifiée pour la loyauté de Claire, — Gérard prit bientôt l'habitude d'utiliser les assiduités de son ami au profit de ses désirs d'indépendance : « Élie vous tiendra compagnie, disait-il à Mme de Velde ; vous êtes tous les deux de la race des chats... vous vivriez immobiles dans un coin de la chambre... Moi, je suis comme les lévriers, il faut que j'aille et que je vienne... » Claire inclinait la tête sans répondre ; Élie s'excusait, puis il restait. Sa volonté n'avait pas de force contre la séduction de la présence de cette femme. Ce qu'il y avait de particulièrement irrésistible en elle, c'était une magie d'influence intimement douce qui captivait plus qu'elle ne troublait, une suavité continue et enveloppante des attitudes et des gestes. Elle ne faisait pas un mouvement qui fût plus vif qu'un autre, et cette lenteur de tout son être produisait un effet d'harmonie qui se reflétait dans toute la physionomie du petit salon. Depuis les fleurs sans cesse renouvelées qui garnissaient les menus vases posés de-ci, de-là, jusqu'au rangement des livres dans la bibliothèque basse, jusqu'à la disposition de quelques boîtes de laque sur les tablettes de la mince vitrine anglaise, tout, dans cet asile qu'une lumière atténuée par le store baissé colorait tendrement, s'accordait au caractère de la douce recluse. Sur le piano posé de façon transversale, les cahiers de musique étaient ouverts. Le feu brûlait dans la cheminée d'une flamme égale, et presque toujours Claire était assise à la même place auprès de ce feu, sur une chaise longue garnie d'une soie ancienne d'un rose mort et glacé d'argent. Ses pieds un peu longs posaient sur un coussin. Des coussins encore soutenaient par derrière ses épaules, qu'elle avait plutôt hautes et carrées qu'effacées et tombantes, — mais ces jolis défauts donnaient à sa personne ce rien de gaucherie, cette grâce spéciale qui plaisait en elle plus que la perfection de formes d'une autre. Elle travaillait à quelque ouvrage de broderie ou elle lisait. Mais qu'elle piquât du bout de son dé en or l'aiguille à tapisserie dans le canevas monté sur son métier, ou qu'elle fît glisser la lame du couteau d'écaille noire entre les pages de son livre, toujours ce même rythme lent et doux de ses moindres mouvements révélait une créature de silence et de rêverie, qu'une méditation ininter-

rompue semblait devoir préserver de tout contact avec les brutalités ou les vulgarités de la vie.

Tout d'abord, entre Élie Laurence et elle, cette solitaire tendit comme un voile de réserve que le jeune homme n'essaya pas de soulever. Elle ne lui donnait la main ni à son arrivée ni à son départ, et, s'il laissait tomber la conversation, elle ne la relevait jamais. Elie Laurence lui sut gré d'être ainsi, comme il lui sut gré plus tard de se départir de cette réserve. Ce n'était pas seulement l'illusion de l'homme qui trouve dans chaque détail une raison d'aimer davantage ce qu'il a commencé d'aimer. Mais, dans la situation si délicate où Claire se trouvait engagée, n'était-ce pas un signe de distinction d'âme qu'elle redoutât une intimité improvisée et qu'elle en pût admettre une éprouvée ? C'est ainsi que, notant toujours avec un soin jaloux les plus infimes indices, Élie put observer que, durant les semaines de début de cette intimité, Claire le recevait en toilette de ville et comme prête à partir, même lorsqu'elle devait passer la journée au logis. Plus tard au contraire, et quoique par une convention tacite elle attendît sa visite, il la trouvait dans une robe faite pour la chambre et ses pieds chaussés de petits souliers. Et il ne savait dans quel costume elle lui plaisait davantage ; car, avec sa robe de sortie un peu courte, ses minces bottines garnies de drap sombre et boutonnées de larges boutons de nacre noire, elle avait ce qu'il appelait dans sa pensée la totalité, — cette charmante et vivante allure d'une femme qui ne fait qu'un avec ce qu'elle porte, et par moments c'étaient des jeunesses de tournure et de visage qui donnaient à cette Parisienne de plus de trente ans comme un air charmant de pensionnaire en liberté ; au lieu que dans la robe de chambre plus longue, surtout si elle en enroulait la traîne autour de ses pieds, elle apparaissait grandie encore, ayant un je ne sais quoi de serpentin, d'inquiétant et d'alangui dans l'interminable ligne de son corps. Mais, dans l'une ou dans l'autre de ces toilettes, elle demeurait la femme si simple, si chaste, qu'il paraissait impossible qu'elle n'eût pas traversé le monde en hermine, — irréprochablement blanche et pure. L'idée qu'elle se trouvât dans une situation irrégulière s'en allait de l'esprit lorsqu'on approchait d'elle, comme aussi l'idée lorsqu'on la voyait aux côtés de Gérard, qu'un lien coupable pût les unir.

Et c'était bien là l'insoluble et passionnante énigme qui s'imposait à la réflexion d'Élie, surtout dans le trajet de la rue Bar-

bet-de-Jouy à la rue de Balzac, — trajet qu'il prit l'habitude, après un certain temps, de faire jusqu'à six fois par semaine et toujours aux environs de quatre heures du soir. Ce ne fut point de sa part un calcul, bien que Gérard Lairesse, lorsqu'il rentrait lui-même et trouvait là son ami, ne manquât jamais de le prier à dîner et à passer la soirée. Non ; mais avec l'intuition poétique, familière aux amoureux, Élie Laurence avait senti, plus qu'il ne l'avait observé, que Mme de Velde était une personne de fin d'après-midi. Pour toutes les femmes, en effet, ne se rencontre-t-il pas une heure de la journée, instant fugitif où leur beauté s'harmonise avec la couleur et, pour ainsi dire, l'âme des choses? Il en est de rieuses et de gaies dont la mutinerie folâtre est plus délicieuse le matin. Il faut vivre avec celles-là dans la familiarité de la vie de campagne ou au bord de la mer, et c'est dans quelque chevauchée sous le soleil encore montant qu'un homme qui les aime goûte davantage leur charme heureux. Il en est d'autres, d'impériales et de triomphantes, auxquelles convient l'éclat des fêtes de nuit, et dont la royauté éclate plus entière dans la magnificence des grandes toilettes, parmi les lustres et les fleurs, les diamants et les épaules nues. La grâce de Claire, si délicate, si grave et pourtant si touchante, séduisait plus encore dans la demi-clarté du crépuscule commençant. Elle appuyait son front sur sa main, s'abandonnait un peu en arrière parmi les coussins de la chaise longue, et avant que le domestique n'apportât les petites lampes anglaises à globes rosés et bleuâtres, elle parlait d'une voix adoucie et profonde. Il lui arrivait alors de prononcer de ces phrases singulièrement vagues et tristes, où l'imagination de l'interlocuteur pouvait deviner quelque confidence dissimulée sur des souffrances dont elle ne se plaignait jamais... Oui, c'était ainsi, les yeux perdus, la bouche rêveuse, moins sûre d'elle-même et plus languissante, avec une agonie, de la lumière autour d'elle, que Laurence la revoyait, lorsque, par les temps secs, il venait de pied le long de cette Esplanade des Invalides où il avait rencontré Gérard. Elle était si voisine et si lointaine déjà, cette rencontre ! Et, comme il arrive aux amoureux, machinalement il associait l'image de Claire à chaque détail de son chemin. Cette esplanade obscure, qu'il l'avait traversée de fois à une époque où Mme Audry était encore libre ! Quelle mystérieuse destinée l'avait d'abord éloigné, puis rapproché de cette femme ?... Une minute, il s'arrêtait sur le pont, il regardait la Seine couler, verte et

froide, et sur le fleuve laborieux les remorqueurs tirer à grand renfort de vapeur les énormes bateaux pleins de charbon. Au loin, à gauche, les deux tours du Trocadéro montaient, grêles, dans le ciel clair ; les arbres des Tuileries, à droite, se fondaient dans le ciel plus sombre. Il éprouvait une volupté, à la fois sentimentale et sensuelle, à se ressouvenir, devant le travail glacé de la vie en plein air, de l'étroite et tiède retraite où la jeune femme l'attendait. Il prenait par la rue François Ier maintenant, large et longue, et il pouvait, dans la demi-solitude de cette allée paisible, faire et défaire en toute liberté le plan de sa conversation avec Mme de Velde. Il aimait aussi l'avenue des Champs-Élysées, fourmillante de voitures, à cause de son contraste avec le provincial silence de la montée de la rue de Balzac. C'est la félicité des secrètes, des inconscientes tendresses, que cette expansion de la rêverie sur tous les objets. On n'aime jamais mieux qu'aux heures où l'on ignore qu'on aime. Triste vérité, qui nous montre une erreur de notre âme impuissante dans tout effort vers la passion complète ! Mais il en est de l'amour comme des petits enfants. Vainement voudrait-on les garder dans l'innocente mignonnerie de leurs premiers sourires. Il faut qu'ils grandissent. Il faut qu'ils nous fassent souffrir. Il faut qu'ils nous quittent...

Un jour qu'il était arrivé ainsi rue de Balzac à cette heure incertaine qu'il aimait entre toutes, Laurence ne trouva pas de domestique pour l'introduire, quoique la cloche du concierge eût annoncé sa venue. La porte de l'appartement de Mme de Velde était ouverte; il entra. Il frappa doucement avant de pénétrer dans le petit salon ; aucune voix ne lui répondit. Il ouvrit cette seconde porte et il aperçut Claire, qui ne l'avait pas entendu. Elle était assise dans la pénombre, au coin du feu, les mains croisées sur ses genoux, dans une attitude qui exprimait un abattement sans mesure. Il y avait dans la pose de cette femme, qui n'était plus toute jeune, et qui, vêtue de blanc comme on imagine les fantômes, regardait devant elle par cette après-midi finissante d'hiver les flammes de la cheminée où elle semblait suivre l'écroulement d'une chère, d'une ancienne espérance, — il y avait, dis-je, quelque chose de cruellement, d'irrémédiament lamentable et navré. C'était comme la totale abdication d'un pauvre être vaincu. Et cette expression de désastre intime contrastait si fort avec l'ordinaire maîtrise de soi de cette figure

fière, que le jeune homme en fut ému jusqu'à la douleur. Il marcha vers elle d'instinct et il lui prit la main : — « Vous souffrez?... » fit-il. Elle releva la tête et lui montra un visage décomposé. Il en fut si touché, qu'involontairement son cœur se serra et que deux grosses larmes vinrent à ses yeux, — de ces larmes d'homme que les femmes aimantes ne voient jamais couler sans avoir le désir de les boire en un baiser. Elle le regardait, et, comme elle ne se dominait plus, elle se laissait voir jusqu'à l'âme. Une ineffable reconnaissance émana d'elle, et redevenue calme : — « J'avais une mauvaise heure, dit-elle; qui n'en a pas? Mais vous voici, et tout cela va se dissiper... Je vous garde, ajouta-t-elle, lorsque le domestique entra, portant les lampes. Gérard ne sera pas là pour dîner, et c'est une charité de ne pas me laisser seule ce soir... » Élie accepta, et, soit que la pitié dont il avait donné une preuve si évidente eût profondément remué Claire, soit qu'elle fût, ce soir-là, sous une de ces influences nerveuses où l'angoisse soudain se résout en délices, comme une femme nouvelle apparut au jeune homme. Par une subite métamorphose, elle se laissait aller à redevenir la rieuse, l'expansive, l'enfantine personne qu'elle avait dû être en des époques plus heureuses. Elle causait, et ses regards brillaient. Elle se levait, et une grâce souple révélait que, derrière son habituelle froideur, une créature de caressante tendresse était dissimulée. Elle regardait, et comme un fluide nageait dans ses prunelles d'ordinaire muettes. Pour la première fois elle aborda dans la conversation cet éternel sujet de l'amour, auquel il semble que l'entretien doive nécessairement aboutir, même entre l'homme le plus scrupuleux et la femme la plus pudique, pour peu qu'ils soient en confiance... Le dîner était fini. Au dehors le vent soufflait. Ils étaient seuls, et après avoir parlé des déceptions inévitables de ce douloureux et perfide amour, Claire disait que l'amitié du moins ne mentait pas. Elle disait que sa chimère avait toujours été de rencontrer, non pas une amie, mais un ami, parce qu'il y a trop souvent dans la nature de la femme de l'indécis et de l'incertain, tandis qu'une âme d'homme peut si bien réunir une loyauté de frère à une délicatesse de sœur. Avec un regard d'une sincérité si émue que toute nuance de coquetterie en était absente, elle demandait à Élie s'il ne croyait pas à la possibilité d'une telle amitié, — pourvu que la femme fût entièrement vraie et l'homme supérieur à ce faux amour-propre qui

transforme en un combat les rapports entre les deux sexes. Elle ajoutait, revenant sur elle-même et comme hantée par de tristes images, que c'était une grande misère de voir comme on se méconnaissait les uns les autres dans cette existence si courte, et qu'on se fît tant souffrir avec des malentendus. Puis, ingénument et avec la candeur d'une jeune fille qui parle comme elle pense, elle interrogeait Élie : « Est-ce que vous ne voulez pas être mon ami?... » dit-elle. Et il répondit : — « Il y a si longtemps que je le suis à votre insu... » Et il lui racontait le souvenir qu'il avait gardé d'elle, — et les heures de cette soirée fuyaient légères. Ils étaient tous les deux dans cette divine minute où deux êtres, faits pour se rendre heureux, se découvrent soudain, et ne voient l'un de l'autre que leur manière de sentir, sans se rendre compte de la conséquence de cette découverte. Pas une seconde, durant cette soirée de songe, Élie n'eut l'impression qu'il avait devant lui une femme qui pût en effet lui être autre chose qu'une sœur. Ce qu'il y avait dans sa nature de féminin, d'un peu alangui et blasé, le rendait merveilleusement propre à jouir de ces demi-teintes qui sont l'aube de l'amour partagé, — et c'est seulement à la rentrée de Gérard qu'il s'aperçut du terrible chemin que Claire et lui venaient de parcourir. Lairesse arrivait, lui aussi, avec un reflet de gaieté dans les yeux; il avait dîné avec quelques amis et passé deux heures au théâtre. Tandis qu'il racontait sa soirée, Élie regardait Claire, dont le visage s'était de nouveau éteint et altéré; — quant à lui, une douleur aiguë venait de le saisir, dans laquelle il reconnut avec épouvante toute la jalousie de l'amour.

Le voilà donc, le résultat de cette curiosité désintéressée? Il aimait la maîtresse de son ami! — Mais elle? Ce qu'il avait reconnu, dès le premier jour, d'inexplicable dans le caractère de Mme de Velde lui rendait sa conduite plus inintelligible. Dix hypothèses obsédaient son esprit, tandis qu'il revenait chez lui au sortir de cette étrange soirée, commencée dans le plus noble attendrissement, continuée dans l'effusion du cœur, et terminée maintenant dans l'agonie de l'inquiétude. Élie avait été trop corrompu par ses précoces amusements pour qu'un fond d'amertume et de défiance ne se fût pas amassé en lui, qui devait remonter sur la surface de son âme à la première secousse violente. Aussi quelques-unes de ces hypothèses étaient atroces. Il

se prit à se demander s'il n'avait pas affaire à une femme profondément perverse et habile, qui se préparait une seconde liaison à la veille de rompre avec la première. Mais tout démentait cet odieux soupçon, qu'il repoussa en se méprisant lui-même. Il se disait alors que, si elle était sincère, elle ne l'aimait que d'amitié; et cette idée lui procurait à la fois un apaisement et une douleur, car s'il mettait ainsi en repos ses scrupules d'ami de Gérard, il mutilait les plus impérieuses exigences de sa passion. Un homme qui aime a faim d'être aimé, comme un homme qui n'a pas mangé depuis deux jours a faim d'un morceau de pain. Claire n'avait pas menti; mais Laurence n'était pas capable en ce moment de comprendre le compromis de conscience, si subtil et pourtant si loyal, par lequel beaucoup d'honnêtes femmes essayent de garder auprès d'elles celui qu'elles aiment, et dont elles se savent aimées, sans qu'il puisse leur parler d'amour. — « Non, elle m'aime, elle m'aime », se disait Élie en se rappelant la transfiguration du visage de Claire lorsqu'elle l'avait vu pleurer sur sa peine, à elle... A chacune de ces volte-face de sa pensée, une résolution différente correspondait. Tour à tour il décida de ne plus retourner rue de Balzac, d'avoir une explication avec Gérard, de poser une question définitive à Claire... Il finit par s'en tenir au parti qui ménageait à la fois ses remords à l'endroit de son ancien camarade, son besoin de la présence de Mme de Velde, et ses incertitudes sur les sentiments de cette femme énigmatique. Il se dit qu'il se conformerait de point en point au programme d'amitié, — sans autre nuance, — qu'il avait accepté avec tant d'émotion, et, pendant plusieurs nouvelles semaines, il se tint parole, non sans d'indicibles et profonds bonheurs, car le changement marqué des façons de Claire à son égard lui fut d'abord une douceur qui lui suffit presque entièrement. Puis, cette douceur diminua par degrés pour céder la place à des troubles profonds. Ce fut d'abord la jalousie qui le mordit de nouveau à la place malade de son imagination, — jalousie causée par la seule présence de Gérard. Ce n'était pas que ce dernier eût jamais usé de ses droits pour manifester le moindre mécontentement de l'intimité d'Élie et de Claire. Il était plutôt à cet endroit d'une indifférence qu'un observateur misanthropique eût attribuée à une secrète complicité. Élie Laurence sentait, lui, le contraire. Il avait maintenant assez complètement étudié les étranges relations qui unissaient

ces deux êtres pour connaître les véritables sentiments de son ami. Dans sa liaison avec Mme de Velde, Gérard se trouvait à ce point où un homme qui tient à sa propre estime demeure attaché par devoir à la femme qu'il a compromise irréparablement. Tandis que, dans des crises de ce genre, les hommes irrésolus et faibles, comme l'Adolphe de Benjamin Constant, se vengent sur leur maîtresse, en la torturant, de la fidélité qu'ils lui gardent, les côtés virils du caractère de Gérard se manifestaient par une attitude chevaleresque. Il mettait un point d'honneur à environner Claire de tout son respect, et il s'en fût voulu d'un soupçon envers elle comme d'une flétrissure personnelle. Élie, qui n'aurait point pardonné à Gérard une intrusion dans ses sentiments pour Claire, ne lui pardonnait pas cette générosité. Avec l'étrange logique propre aux amoureux, il haïssait l'indifférence de son ami, comme il eût haï sa défiance. C'est que, dans les deux cas, la certitude s'imposait à lui, toujours douloureuse, du pouvoir de Gérard sur Claire. Mais, surtout, c'était la grâce adorable de cette femme qui lui infligeait une souffrance constante. Sans se rendre compte de l'imprudence de cet abandon, et confiante dans le pacte de délicatesse qu'ils avaient conclu, elle laissait Élie prendre sa main et la baiser longuement. Quelquefois, avec un geste de sœur, elle flattait les cheveux du jeune homme. Sans paroles, elle lui souriait d'un sourire ému lorsque leurs yeux se rencontraient. Elle le baignait, elle le noyait des effleuves de sa personne, et quand il la voyait avançant vers le feu son pied chaussé d'un bas de soie noire brodé de dentelles à jour, ou que, penchant sa tête en arrière, elle montrait mieux la grâce de son buste, des frissons couraient en lui. L'amour qu'il avait dans le cœur passait maintenant dans tout son être. L'homme physique et l'homme moral sont tellement unis et mêlés en nous, qu'en dépit de toutes les conventions et de tous les fermes propos, celui qui aime une femme et qui la sent présente et vivante, en arrive à la fièvre du désir. Et un éclair farouche passe dans les yeux de celui qui avait juré de n'être qu'un ami, tandis que dans les yeux de l'amie tremble une lueur de pitié triste et de crainte.

Une crainte? Quelle crainte? Ah! c'est de Laurence, c'est d'elle-même, c'est de son passé, de son avenir, c'est de tout, que Claire avait peur. Un nouveau changement s'était fait dans ses manières, que le pauvre Élie, en proie aux imaginations désor-

données de l'amour sans certitudes, attribuait injustement aujourd'hui à une fatigue du cœur, le lendemain aux ordres de Gérard, un troisième jour à une passion combattue. Quand le malheureux jeune homme se présentait maintenant au silencieux hôtel de la rue de Balzac, il portait sur son visage ces stigmates des luttes intérieures, si cruellement visibles aux regards de la femme tendre et qui reconnaît son œuvre. D'entrevue en entrevue, ces deux êtres sentaient davantage qu'une explication était nécessaire entre eux, et cependant l'un et l'autre semblait la fuir. On eût dit que, pour des raisons différentes, ils redoutaient tous deux la fin de cette angoisse. Plusieurs fois, pourtant, Élie voulut parler ; la supplication muette des yeux de Claire l'arrêtait toujours. Plusieurs fois aussi, — surcroît de tourment à son tourment accoutumé, — il lui arriva de venir à l'heure habituelle et de trouver la porte close. Mme de Velde sortait maintenant l'après-midi... Mais où allait-elle ? Après chacune de ces absences, le jeune homme remarquait dans son abord une sorte de fermeté mélancolique et douce qui lui faisait mal, car il se sentait comme tenu à distance par des yeux et un visage où il lisait une pensée qui n'était pas pour lui. Quelle pensée ? Il n'aurait pas su le dire. Ce fut précisément au soir d'un jour où il était venu à cinq heures déjà, sans trouver Claire, qu'il ne put se retenir de s'écrier, après les premiers mots de conversation : « Comme vous m'avez rendu malheureux aujourd'hui !... » Ils étaient seuls encore, et dans ce même petit salon bleu dont la fenêtre était entr'ouverte. Le scintillement des étoiles d'une nuit de printemps palpitait au ciel, et l'arome des lilas en fleur dont le jardin était rempli montait dans la chambre par douces bouffées. Il y a des minutes de félicité tendre de toute la nature, où la plainte vient au bord du cœur comme les larmes au bord des yeux. Tandis que Laurence prononçait cette phrase de demi-reproche, Claire se tenait debout auprès de la fenêtre. Elle ne répondit pas. Ce silence blessa Élie, qui continua : « Si ce n'était qu'aujourd'hui !... Mais c'est tous les jours, toutes les heures, que je souffre pour vous... Et l'on croirait que vous ne vous en doutez même point... Est-ce que vous ne voyez pas que je suis au bout de mes forces ?... Est-ce que vraiment vous ne le voyez pas ?... » Il parlait dans tout l'égoïsme de la douleur irritée, et sa voix était devenue dure, et dans toute sa personne montait cette colère agressive qui pousse un homme, quand il aime trop, à torturer la femme qu'il aime,

pour que, du moins, il ne soit pas seul à souffrir. Claire le regardait avec un accablement infini sur son visage, et elle dit, comme se parlant à elle-même : « Il fallait bien que cette heure aussi arrivât...

— « Et vous allez vous poser en victime !... continuait Élie tout à fait hors de lui-même... Mais répondez-moi ! Êtes-vous juste de m'infliger ce supplice ? Vous savez que je vous aime, cependant. Ne niez pas, vous le savez... Hé bien ! si vous ne m'aimez pas, du moins dites-le-moi, que j'aie le courage de vous fuir... Ne me laissez pas dans le tourment de cette agonie d'incertitude... Pourquoi m'avez-vous retenu auprès de vous, pourquoi ces marques de votre sympathie, si réellement je ne vous suis rien ?... Que voulez-vous de moi, enfin ?...

— « Vous m'aviez promis d'être mon ami, » fit-elle simplement ; et elle pâlissait de seconde en seconde. Son souffle se faisait plus court. Ses paupières battaient sur ses yeux dont l'iris s'agrandissait démesurément. Elle était mortellement troublée et si belle ! Et Laurence continuait : « Oui, j'ai promis, mais je ne connaissais pas mon cœur... Ah !... si vous avez pour moi en vous quelque chose de tendre, dites-le... Non ! n'ayez pas peur... laissez-vous aller comme je fais maintenant ; regardez-moi, vous voyez que je vous parle avec tout ce qu'il y a de sincère en moi... faites de même... » — Et il l'attirait vers lui par un geste passionné, et elle ne se défendait pas ; sa tête, comme appesantie par une émotion trop forte, se baissait un peu. Elle était si près de lui qu'il respirait le fin parfum dont sa toilette était imprégnée. Il prit à deux mains cette tête tremblante, et, sur le bord de ses cheveux, à la place douce de sa tempe, il mit un baiser... Ce fut un effleurement des lèvres, une caresse à peine appuyée, mais qui lui fit jeter un léger cri et s'échapper comme si une blessure venait de s'ouvrir en elle, et, le repoussant de ses bras étendus avec un geste d'horreur, elle disait : « Mais vous ne sentez donc rien, vous ne comprenez donc rien, que vous me traitez ainsi ?... » Les mots s'arrêtèrent sur sa bouche ; et il y put lire, comme sur une page écrite, la révolte de la femme fière pour qui le désir de sa personne est un affront insoutenable, et, par une volte-face soudaine de son cœur, il n'éprouva plus que l'immense regret de l'évidente douleur qu'il venait de lui causer, en même temps qu'il aperçut la possibilité de la perdre à jamais... « Pardon ! pardon !... » s'écria-t-il comme un enfant ; et il tomba sur un fauteuil

où il fut pris d'une de ces crises de sanglots que connaissent seuls les hommes que leur organisation nerveuse rend presque pareils aux femmes par les soudainetés maladives de leurs impressions. Mais elle, doucement cette fois, et revenue auprès de lui : « Ce n'est pas votre faute, Élie, reprit-elle; j'avais fait un rêve impossible... » Elle était là, debout devant lui, plus blanche que les dentelles de sa robe du soir qu'il aimait tant, et, de ses yeux sombres, dont la noirceur était presque effrayante dans ce visage si pâle, elle le contemplait. Un apaisement s'échappait d'elle; de ses mains elle tenait les deux mains du jeune homme, et un magnétisme inexplicable de tendresse et de douceur sans trouble le pénétrait. Il eut la force de lui sourire... Combien de temps demeurèrent-ils ainsi tous les deux, dans cette attitude qui les rendait semblables au groupe d'une sœur aînée consolant un frère plus jeune? — Ils n'auraient su le dire... Ce fut elle qui la première rompit le charme, en lui disant d'une voix tout à fait altérée : « Je ne me sens pas bien... Je suis brisée... Il faut que vous me laissiez seule, Élie... Obéissez-moi, si vous voulez me plaire... » Et il obéit... Il se leva, il prit congé d'elle comme les autres soirs... « A demain, » dit-il sur le pas de la porte. Elle baissa la tête et fit un geste de la main droite. — Qu'il devait la voir souvent ainsi dans ses songes !

Si étrange qu'eût été l'expression du visage de Claire à cette minute où Élie se retournait avant de passer la porte, le jeune homme emportait dans son cœur une évidence qui lui rendit presque douces les heures de la nuit suivante et de la matinée. Il aimait et il se savait aimé. Avec une force infinie d'espérance, et malgré tant de raisons de s'inquiéter, il étreignait en idée ces deux certitudes. Des visions de félicité passaient devant lui, dans lesquelles il maîtrisait le temps, l'espace et les circonstances. Il disait à Gérard les secrets sentiments du cœur de Claire, et, par délicatesse, Gérard s'effaçait. Claire devenait libre. Ils partaient ensemble vers les pays du soleil. Des horizons apparaissaient à l'imagination d'Élie, tout composés de ciel, de flots bleus et de villas fraîches parmi des palmes et des fleurs; et ce ciel était lumineux comme un bonheur de toujours, cette mer infinie comme la tendresse d'une femme au grand cœur, ces fleurs et ces palmes gracieuses et parfumées comme les pensées d'un amant comblé. Puis le jeune homme rêvait encore d'un intérieur que

Claire ornerait de sa douce présence, où elle passerait avec la grâce lente de ses gestes, avec le sourire ému de sa bouche, avec le regard caressant et noyé de ses grands yeux. Pas une seule appréhension des difficultés à vaincre ne troublait le charme de ce mirage, et cette griserie de l'attente s'augmentait encore à mesure que se rapprochait l'instant de la visite à la rue de Balzac... Deux heures venaient de sonner. Élie Laurence était à sa table, trompant sa délicieuse impatience par la lecture des quelques billets qu'il avait reçus de Claire, quand son domestique entra, portant une enveloppe dont la suscription le frappa aussitôt droit au cœur. C'était bien l'écriture de celle qu'il aimait. « Qui a remis cette lettre ?... » demanda-t-il aussitôt, car il ne voyait sur cette large enveloppe ni timbre ni cachet de la poste : « Un commissionnaire qui est parti aussitôt, » lui répondit-on. Ses mains tremblaient. Il posa cette enveloppe — qui, à en juger par le poids et l'épaisseur, devait contenir plusieurs feuillets, — sur sa table et à côté des autres. Oui, c'était bien l'écriture de Claire, ferme, un peu masculine et pleine, avec sa régularité droite et comme son air de loyauté. Élie comprenait que sa destinée tenait tout entière dans ce carré de papier, que des doigts de lui bien connus avaient manié. Un cachet de cire sur lequel était empreinte l'image d'une hirondelle fermait la lettre. C'était lui qui avait donné cette pierre gravée à son amie, à la suite d'une causerie dont il se rappela tous les détails. Enfantinement et par une superstition d'amoureux, il baisa ce cachet, puis il ouvrit la lettre. Il y avait en effet plusieurs feuillets, — et à la tête du premier un mot qui fit tressaillir Laurence.

Paul Bourget.

(*A suivre.*)

LABUSSIÈRE

ET LA COMÉDIE-FRANÇAISE (1)

I

La fin de l'année théâtrale 1792 avait été marquée par la création par Talma du terrible rôle d'Othello. Ducis avait écrit sa pièce d'après son modèle favori, Shakespeare, suivant l'original, presque scène par scène. Cette tragédie obtint un grand succès, et ce rôle mit le sceau à la réputation de Talma, déjà fort grande. C'est qu'il avait trouvé sa véritable voie dans ces rôles terribles, bien qu'il s'acharnât, comme la plupart des artistes, à se montrer dans des rôles qui convenaient moins bien à sa nature. C'est ainsi qu'il recherchait toujours les rôles exigeant de la sensibilité, tandis qu'il excellait dans ceux empreints d'une mélancolie profonde, ou d'une férocité sans égale.

La triste année suivante débuta par un événement qui fit grand bruit dans le monde des théâtres. La troupe rivale de la rue Richelieu, le théâtre de la Nation, donna, le 3 janvier 1793, l'*Ami des Lois*, cruelle satire contre les Jacobins. Homophage, c'est Robespierre; Duricrane, c'est Marat, ou du moins le public se plut à les reconnaître sous ces masques. Nous ne citerons que quelques vers pour donner une idée de la force du pamphlet :

> Que tous ces charlatans, populaires larrons,
> Et de patriotisme insolents fanfarons,
> Purgent de leur aspect cette terre affranchie!
> Guerre! guerre éternelle aux faiseurs d'anarchie!

Une telle protestation, en semblable moment, était de l'audace. La pièce fit grand scandale. Un arrêté de la Commune, défen-

(1) La représentation de *Thermidor*, sur notre première scène, donne un intérêt tout particulier à ces quelques pages, où il est question du héros du drame de M. V. Sardou.

dant l'*Ami des Lois,* fut placardé le 12 janvier, mais la perte du Théâtre-Français du faubourg Saint-Germain était en principe résolue. L'auteur, le courageux Laya, osa même réclamer. C'était tout simplement avoir envie de risquer sa tête.

Le théâtre de Talma, lui, tenait toujours bon contre la tempête. Mais à quelles conditions! Il est presque honteux pour l'histoire de passer en revue les scènes grotesques qui eurent lieu dans cette salle, et de raconter à quel degré d'abaissement les comédiens durent descendre pour sauvegarder leur établissement et leurs vies. On ne peut s'empêcher même de faire un rapprochement entre le règne de la Commune de 1793 et celui de la Commune de 1871, lorsque la Comédie se demanda une seconde fois si elle allait vivre ou mourir. On se rappelle le voyage à Londres fait par une moitié du personnel, tandis que l'autre moitié continuait tant bien que mal à donner des représentations à Paris. « Quant à la manière de vivre avec le gouvernement de la Commune, nous dit M. Georges d'Heylli dans son étude : *La Comédie-Française pendant le Siège et la Commune*, elle était dictée par la nécessité, mieux encore par la force même des choses : et il fallait, au besoin, lui résister jusqu'à la dernière extrémité, mais tout d'abord avoir l'apparence de lui obéir. » C'est ainsi que la Comédie-Française fut sauvegardée.

Il en fut de même en 1793. Seulement il n'y avait pas en ce temps-là de voyage à Londres qui pût relever l'état de la caisse. C'est pourquoi il ne faut plus trop s'étonner du répertoire bizarre qui remplaça celui des maîtres, et des pièces comme *le général Dumouriez à Bruxelles* ou *les Vivandiers*, pièce qui devait conduire sur l'échafaud son auteur, la fameuse Olympe Degouge. A la seconde représentation, la plupart des spectateurs s'élancent sur le théâtre et dansent la carmagnole!

C'est qu'on vivait dans un temps où chacun affectait de parler un langage qui n'était pas toujours en rapport avec les sentiments. Le poète Arnault raconte à ce sujet une aventure assez plaisante. Il y avait au théâtre de la rue Richelieu un artiste, totalement oublié depuis longtemps, qui s'appelait Alexandre. Alexandre exécutait les idées de Talma, et l'aidait à confectionner le mobilier dramatique. Quant au reste, c'était, paraît-il, « un des hommes les moins déliés qui fussent au monde ». Il parlait le langage des terroristes les plus forcenés. Laissons Arnault continuer le récit :

« Un jour pourtant où il avait enchéri sur ses exagérations accoutumées, Talma ne put pas s'en tenir. Le tirant à part, il lui en fit reproche devant moi :

« — Que tu es bon! répondit Alexandre; est-ce que tu crois que je pense tout cela? — Pourquoi donc le dire? — Parce que ce terroriste nous écoutait. — De qui donc veux-tu parler? — De qui? De ce petit Bouchez (ainsi se nommait le dessinateur du théâtre de la République); toutes les fois qu'il est près de moi, j'en dis autant. J'en dirais davantage si je le pouvais. —Et pourquoi donc? — Parce que, si je parlais autrement, il me dénoncerait aux Jacobins et me ferait guillotiner. — Lui! je vous croyais amis! — Nous, amis? Allons donc! — Vous vous tutoyez. — Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce que tous les gueux ne se tutoient pas aujourd'hui? — Soit; mais vous vous appelez amis. — C'est vrai encore; mais je ne l'aime pas plus pour cela, le vilain homme. Ah! que je *l'haïs*, que je *l'haïs*, que je *l'haïs!* Mais le voilà qui revient, je vais recommencer. » Et il recommença.

Le niveau littéraire se releva un peu avec *Fénelon*, de Chénier, pièce représentée le 9 février sur le théâtre de la rue Richelieu; Talma jouait dans ce drame, violente attaque contre les religieuses et leur esprit de vengeance, le rôle de Delmance, à côté de Monvel qui représentait Fénelon. Mais les créations de Talma deviennent rares. Le temps n'est pas propice aux grandes révélations artistiques. Si nous citons encore le rôle de Mucius Scévola que remplit Talma dans la pièce de ce nom (23 juillet), nous aurons tout cité pour cette année. Le seul fait vraiment remarquable au point de vue théâtral fut la suppression de la clôture annuelle de Pâques. Les directeurs de théâtre ne se plaignirent pas de l'abolition de cet ancien usage, qui les privait de quinze jours de recettes dans un moment de l'année où le public va encore très volontiers au spectacle.

Nous avons eu souvent l'occasion de parler des tendances aristocratiques ou réactionnaires, comme vous voudrez, des comédiens du théâtre de la Nation. Nous avons raconté, quelques lignes plus haut, le scandale produit par la représentation de l'*Ami des Lois* de Laya, et nous avons dit que la perte des comédiens avait été décidée en principe. La représentation de *Paméla* devait mettre le feu aux poudres, puisqu'elle fut suivie de leur emprisonnement. Mais nous nous arrêterons volontiers sur ce sujet, parce que des accusations absurdes ont pesé sur Talma et

sur ses camarades à propos de cet acte de force. On a insinué que les deux troupes étant rivales, la seconde, celle de la rue Richelieu, avait tout intérêt à faire disparaître la première, celle du faubourg Saint-Germain. Évidemment oui, les deux troupes étaient rivales; qui le nie? Mais entre une rivalité et une action criminelle, il y a loin. Nous allons une bonne fois pour toutes faire table rase de ces calomnies, et raconter comment les choses se sont passées, en fournissant des preuves à l'appui de nos affirmations.

Les comédiens du théâtre de la Nation étaient depuis longtemps détestés de tout le parti révolutionnaire. Les anciens comédiens du Roi se prêtaient mal aux mœurs nouvelles.

Leurs opinions antirévolutionnaires étaient bien connues. Un jour Arnault se présente chez David pour lui demander des dessins pour les costumes et les accessoires d'une de ses tragédies. Or David, le farouche conventionnel David, se faisait un plaisir d'habiller Talma et ses camarades. Il aperçoit des fleurs de lis sur le gilet et sur la cravate du jeune Arnault.

« Je n'ai pas de dessins pour quelqu'un qui porte ce que vous portez là, » lui dit-il.

« Les acteurs à qui je racontai le fait, » ajoute Arnault, « et qui *partageaient mes opinions*, » s'adressèrent alors à Vincent, chef d'une école rivale de celle de David.

Les comédiens de la rue Richelieu, au contraire, n'avaient rien négligé pour plaire aux goûts du jour. L'*Ami des Lois* avait été la provocation. *Paméla* ne fut que le prétexte. La pièce de *Paméla*, de François de Neufchâteau, espèce d'imitation de *Nanine* de Voltaire, ne contient en elle-même rien de remarquable. La servante Paméla est sur le point d'épouser son maître, lorsqu'elle apprend qu'elle est fille d'un comte, un des chefs des montagnards écossais, dont la tête est proscrite.

Mais il n'en fallut pas davantage pour que les Jacobins criassent au scandale. Suivant eux, cette comédie tendait à *faire regretter les privilèges de la noblesse*. Il eût été plus juste de dire qu'ils n'avaient pas oublié l'*Ami des Lois*. Le 29 août, à cinq heures et demie, l'ordre arrive de ne pas donner la neuvième représentation de cet ouvrage, affiché pour le soir. François de Neufchâteau supprime quelques vers, change le dénouement, et fait annoncer la pièce pour le 2 septembre, avec des *changements*. Mais au moment où l'un des personnages dit :

Chacun prie à son gré; les amis, les parents
Suivent, sans disputer, des cultes différents,

un spectateur se lève et crie : « La pièce est contre-révolutionnaire! » Le perturbateur est expulsé de la salle; il s'en va aux Jacobins et dénonce ce « repaire d'aristocrates ».

La Comédie-Française sembla faire fi de ces menaces; mais le lendemain 3 septembre, Barrère demande à la Convention que le théâtre dit de la Nation soit fermé, et que les acteurs et actrices de ce théâtre soient mis en état d'arrestation à cause de leur incivisme, et parce qu'ils sont soupçonnés d'entretenir des correspondances avec les émigrés, ainsi que François de Neufchâteau, auteur de la pièce intitulée *Paméla*.

II

Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793, on envoya aux Madelonnettes Dazincourt, Fleury, Bellemont, Vanhove, Florence, Saint-Fal, Saint-Prix, Naudet, Dunant, Champville, Dupont, La Rochelle, Narsy, Gérard, Alexandre Duval; et à Sainte-Pélagie, Mmes La Chassaigne, Raucourt, Suin, Contat, Thénard, Joly, Devienne, Petit, Fleury, Mézeray, Montgautier, Ribou et Lange. François de Neufchâteau, arrêté avec eux, sortit de prison peu de jours après. Pendant ce temps l'affreux Collot-d'Herbois se promenait disant bien haut : « La tête de la Comédie-Française sera guillotinée et le reste déporté. »

Molé fut seul excepté ou oublié dans la proscription; Desessarts, qui était allé prendre les eaux à Barèges, fut frappé d'un tel coup en apprenant l'arrestation de ses camarades qu'il en mourut.

Le théâtre de la République restait donc seul maître de la situation. Nous avons dit en commençant que l'on avait voulu rendre Talma et ses camarades responsables de cette arrestation en masse des comédiens de la troupe rivale. C'est bien méconnaître le caractère d'un tel homme, qui fut toujours bon, généreux et serviable. Mais des mots ne suffisent pas, il faut des faits pour repousser une accusation! Étienne et Martainville d'abord, dans leur *Histoire du Théâtre-Français pendant la Révolution*, histoire à laquelle nous avons emprunté tant de détails sur les événements qui précèdent, repoussent bien loin d'eux cette idée.

« En effet, disent-ils, comment croire que des artistes, recommandables par leurs talents, eussent pu abjurer tout sentiment d'honneur et d'humanité, jusqu'à se rendre les limiers des bourreaux, et eussent voulu dresser eux-mêmes les échafauds de leurs anciens camarades, pour les punir de vieilles querelles où l'amour-propre et l'opinion créèrent des torts qui furent au moins partagés?

« Dira-t-on que leur but pouvait être de détruire un rival dangereux et de se rendre l'unique Théâtre-Français? Mais ils avaient été les premiers à sentir la nécessité de la concurrence, et un léger intérêt pouvait-il d'ailleurs leur faire commettre un crime aussi affreux? Nous ne pousserons pas plus loin ces réflexions; il est trop pénible de penser que des artistes puissent avoir besoin d'une pareille justification, et nous nous plaisons à croire que ceux du théâtre de la République furent tout à fait étrangers à l'arrestation de leurs camarades, et que, s'ils ne firent en leur faveur aucune démarche ostensible, la crainte de se perdre eux-mêmes les empêcha seule de faire éclater leur douleur et leur zèle. »

Mais la justification pleine et entière de Talma, il faut la chercher dans les lettres suivantes de Mlle Contat, de Larive, et de Trouvé. Les calomnies dont nous avons fait mention étaient revenues sur l'eau deux ans après. Voici la lettre que Mlle Contat fit insérer dans les journaux, le 3 germinal an III (23 mars 1795) :

« Ce fut à l'époque même de notre persécution que je reçus de Talma, que je ne voyais plus depuis longtemps, des marques d'un véritable intérêt. Je les jugeai si peu équivoques, qu'elles firent disparaître les légers nuages de nos anciennes divisions et nous rapprochèrent. Je m'empresse de rendre cet hommage à la vérité. Puisse-t-il détruire une inculpation que je ne savais pas même exister ! Je ne concevrai jamais qu'un artiste spécule froidement sur la ruine des autres, et Talma n'était pas alors plus disposé à profiter de nos dépouilles que nous ne le serions aujourd'hui à bénéficier des siennes ; je dis nous sans avoir consulté mes camarades, mais je le dis avec la certitude de n'en être pas désavouée.

« L. Contat. »

Voici la lettre de Larive :

« L'article inséré dans le *Républicain français*, du 4 de ce

mois, me fournit une occasion de rendre hommage à la vérité, et justice à un de mes anciens camarades. Loin d'avoir contribué à l'arrestation des comédiens français, Talma a été volontairement au-devant du coup qu'on voulait me porter; c'est à ses soins et à son activité que je dois l'avis salutaire qui m'a soustrait aux poursuites des quatre aides de camp d'Henriot, lorsqu'ils vinrent à la campagne me mettre hors la loi et donner l'ordre de tirer sur moi.

« J'ose espérer que le public, juste et impartial, ne retirera jamais son estime à ceux qui sont dignes de sentir qu'il n'est point de bonheur pour l'homme de bien, sans l'amour de ses semblables.

« MAUDUIT LARIVE. »

M. Trouvé, attaché à la partie littéraire du *Moniteur,* fit suivre la lettre qu'on vient de lire de cette déclaration :

« J'ai connu Talma il y a quinze mois, à l'époque où commencèrent les désastres intérieurs de la République, et je dois à l'amitié, à l'amour des arts et à la vérité, de déclarer qu'il ne peut avoir de persécuteurs et d'ennemis que parmi les royalistes et les partisans du 31 mai. »

Après de pareils témoignages, il est inutile d'insister plus longtemps sur ce sujet.

Fleury nous a laissé dans ses *Mémoires* des détails sur sa captivité et celle de ses camarades. Dazincourt nous en dit aussi quelques mots. L'arrivée de la Comédie-Française produisit une émotion parmi les *pensionnaires* des Madelonnettes. Les prisonniers, rangés sur un double rang, chapeau bas, reçurent les comédiens par un long vivat. Il y avait parmi eux un de Boulainvilliers, un général Lanoue, un de Crosne, un de La Tour-du-Pin, etc., etc. Les représentants de la vieille société française firent bon accueil aux princes de la tragédie et de la comédie, et s'offrirent à l'inexpérience des nouveaux venus. La prison des Madelonnettes était la plus insalubre de Paris; elle était la plus remplie, et l'air y manquait. Il était défendu aux prisonniers d'aller se promener dans le préau, et pourtant la petite vérole faisait de sérieux ravages. Il fallait jeter du vinaigre sur des pelles rougies pour purifier l'air, au moins un bon quart d'heure chaque jour, et le médecin de la Comédie, le zélé Dupontet, à qui l'on permit l'entrée de la prison, en fut réduit à prescrire un

exercice violent avant le dîner et le souper de chaque jour. Le général Lanoue et Saint-Prix, qui avaient les plus belles voix, faisaient les commandements, et les malheureux prisonniers se livraient à des marches et des contremarches à travers les corridors noircis, avec une bougie allumée à la main. « Nous ressemblions à des grotesques à la manière de Callot, » dit Fleury. Bientôt il ne fut plus permis de correspondre.

Cinq mois après, on transféra les hommes à Picpus, et les femmes aux Anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor. La translation eut lieu dans des fiacres et sans menottes. On autorisa les prisonniers à recevoir quelques visites du dehors. Le régime sembla s'adoucir. En attendant, le danger était toujours pressant. L'ennemi le plus acharné des comédiens était Collot-d'Herbois, ancien comédien lui-même. Voici ce qu'il écrivait à Fouquier-Tinville :

« Le Comité t'envoie, citoyen, les pièces concernant les ci-devant comédiens français : tu sais, ainsi que tous les patriotes, combien ces gens-là sont contre-révolutionnaires ; tu les mettras en jugement le 13 messidor. A l'égard des autres, il y en a quelques-uns parmi eux qui ne méritent que la déportation ; au surplus, nous verrons ce qu'il en faudra faire après que ceux-ci auront été jugés. »

Et les noms de Dazincourt, Fleury, Louise Contat, Émilie Contat, Raucourt et Lange étaient suivis d'un grand G, en encre rouge, qui voulait simplement dire : guillotiné. Les autres noms étaient suivis d'un D (déporté), ou d'un R (relâché). Les amis des comédiens ne perdaient cependant pas de temps ; mais les bourreaux, tout en n'osant pas faire passer tout en bloc la Comédie-Française en jugement, restaient insensibles aux prières. Au bout de neuf mois, Mlle Devienne sortit la première de prison. Cette mise en liberté fut comme une lueur d'espérance pour ses camarades.

Le véritable sauveur de la Comédie-Française fut Charles de Labussière. Le dévouement dont il fit preuve vaut bien la peine que nous lui consacrions quelques lignes. Charles de Labussière était un ancien acteur. Il avait joué les niais au théâtre Mareux. Eh bien ! ce jocrisse sauva tout simplement onze cents têtes, et voici comment. Après avoir fait tous les métiers et perdu sa fortune, de Labussière était venu échouer comme employé au bureau de la *Correspondance*. C'était là qu'arrivaient toutes les

dénonciations. Le dégoût s'empara bientôt de lui, mais s'en aller, c'était risquer sa tête. Il resta. On le fit passer au bureau des *Pièces accusatives*, et c'est à cette circonstance heureuse que bien des gens durent la vie. Sur le moindre prétexte, il retardait la remise des pièces au comité révolutionnaire, et par ce moyen donnait aux détenus le temps de faire agir en leur faveur.

Mais Fouquier-Tinville s'impatiente; il écrit le 5 thermidor aux citoyens membres représentants du peuple, chargés de la police générale :

« Citoyens représentants,

« La dénonciation qui a été faite ces jours derniers à la tribune de la Convention n'est que trop vraie; votre bureau des détenus n'est composé que de royalistes et de contre-révolutionnaires, qui entravent la marche des affaires.

« Depuis environ dix mois, il y a un désordre total dans les pièces du comité; sur trente individus qui me sont désignés pour être jugés, il en manque presque toujours la moitié ou les deux tiers, et quelquefois davantage : *dernièrement encore, tout Paris s'attendait à la mise en jugement des comédiens français*, et je n'ai encore rien reçu de relatif à cette affaire; les représentants Couthon et Collot m'en avaient cependant parlé : *j'attends des ordres à cet égard.* Il m'est impossible de mettre en jugement aucun détenu sans les pièces qui m'en indiquent au moins le nom et la prison, etc.

« Salut et Fraternité.

Signé : Fouquier-Tinville. »

On a vu plus haut, par le billet de Collot-d'Herbois, que les comédiens devaient passer en jugement le 13 messidor. Or, de Labussière escamota les pièces du carton le 9, les cacha dans son tiroir le 10, et les détruisit le matin du 11 par le procédé suivant : il alla au bain, fit tremper toutes les pièces jusqu'à ce qu'elles fussent presque réduites en mastic, et les lança en petites boulettes par la fenêtre de la chambre de bains qui donnait sur la Seine. Les comédiens étaient sauvés, et la réclamation de Fouquier-Tinville arriva trop tard. Le comité du salut public ordonna bien de rédiger de nouvelles pièces, mais le 9 thermidor arriva avant qu'elles fussent achevées. Robespierre tombé, les comédiens furent élargis. Cet acte de courage ne fut pas oublié. Quand le pauvre Labussière aura besoin de secours dix ans plus

tard, ce seront les comédiens reconnaissants qui lui viendront en aide. Le 15 germinal an XI (4 avril 1803), ils organiseront, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, une représentation au bénéfice de Labussière. On y donnera la première représentation de la reprise d'*Hamlet* (1) de Ducis, et les fermiers de la taxe des indigents sur les spectacles adresseront la lettre suivante au même Labussière:

Du 21 vendémiaire an XI.

« Nous sommes instruits, citoyen, que les sociétaires du Théâtre-Français se proposent de donner une représentation à votre bénéfice. Nous voyons avec plaisir qu'ils acquittent la dette de la reconnaissance, que la plupart d'entre eux vous doivent, pour les avoir compris dans le grand nombre de personnes que vous avez soustraites à la hache révolutionnaire.

« Pénétrés d'admiration pour l'ami de l'humanité qui s'est tant de fois dévoué pour la servir, nous vous prions d'accepter la remise du dixième que nous avons le droit de percevoir sur le produit de cette représentation.

« Que votre délicatesse n'en souffre pas, citoyen ; cet argent ne sera pas tiré de la caisse des indigents, puisque nous sommes adjudicataires par bail de l'impôt établi à leur profit; et le sacrifice que nous faisons en votre faveur sera plus que compensé par la satisfaction de nous associer à cet acte de reconnaissance que vous doivent tous les amis des arts et tous les hommes sensibles.

« Agréez, citoyen, etc.

« Signé : G.-S. Cottrau et Thierry, fermiers de la taxe des indigents sur les spectacles. »

Alfred Copin.

(1) Talma jouait le rôle d'*Hamlet*. A côté d'*Hamlet :* Dazincourt, Fleury, Mlles Contat et Mézeray se font applaudir dans les *Deux Pages*. Recette : 14,000 francs.

Mme Bonaparte avait payé sa loge cent pistoles, et le premier consul avait accompagné Joséphine au théâtre.

Labussière écrivit, le lendemain, dans le *Journal de Paris*, une lettre de remerciements aux comédiens et à Ducis, qui lui avait abandonné ses droits d'auteur.

Le vieil artiste vécut, depuis cette époque, ignoré. On ne retrouve son nom qu'une seule fois, cité par Grimod de La Reynière; il mourut fou, deux ou trois ans après.

SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS[1]

(*Suite*)

EUGÈNE SUE

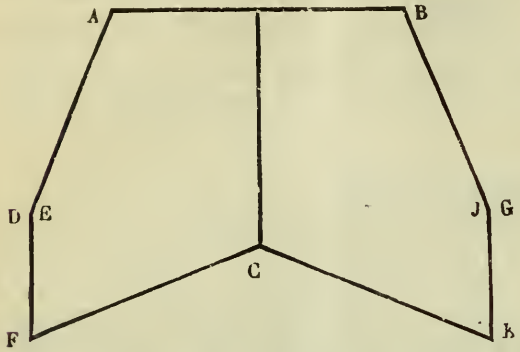
I

Il y a une vingtaine d'années, je trempais, moi quinzième, depuis deux heures et demie, dans la piscine de Plombières. N'avez-vous jamais admiré quelle imagination diabolique ont les médecins? Ceux de Plombières prétendent que rien n'active l'efficacité thérapeutique des eaux, comme l'agglomération dans la même cuve de quinze ou vingt personnes, différentes d'âge, de tempérament, de maladies, de sexe.... Oui, de sexe! car une seconde cuve, placée dans la même salle, et soudée à la cuve masculine par un petit isthme de marbre, réunit hommes et femmes dans une immersion de plusieurs heures! En vérité, pour que le corps humain résiste à de pareilles épreuves, il faut que Dieu l'ait construit en prévision des médecins !

Nous étions donc tous assis dans l'eau sur nos bancs de marbre, appuyés sur nos dossiers de marbre, enveloppés dans nos longues chemises de laine blanche comme des chartreux, mélancoliques et calculant ce que notre plongeon devait encore durer de temps, quand tout à coup me vint l'idée de jeter, au milieu de la conversation, comme une sorte de rébus, la question suivante : *Est-il possible que deux hommes aient une même sœur et ne soient pas parents ?* Un notaire, assis près de moi, répondit immédiatement : « Cela ne se peut pas ! » Un avocat, après un moment de réflexion, dit : « Cela ne se peut pas! » Et toute la cuvée reprit en chœur : « Cela ne se peut pas ! — Cela se peut si bien, répliquai-je, que je connais deux hommes dans cette situation, et ces deux hommes sont Eugène Sue et moi. » Exclamations, doutes... « Prouvez-nous cela! — Cherchez. » Ils cherchèrent, ils ne trou-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre, 10 et 25 décembre 1890, et 10 janvier 1891.

vèrent pas, et alors, me tournant vers le garçon : « Donnez-moi l'ardoise où vous inscrivez les douches. — Qu'allez-vous faire? — Appeler le dessin à mon aide pour ma démonstration. Regardez-donc et écoutez. » Je pris l'ardoise et j'y dessinai la figure ci-contre :



« Qu'est-ce que cette géométrie? s'écrièrent-ils tous.

— Je vous l'ai dit, ma démonstration. A et B représentent M. Sue et Mlle Sauvan, c'est-à-dire le mari et la femme; C représente leur fille, Flore Sue.

M. Sue et Mlle Sauvan divorcèrent.

— Ah! s'exclama le notaire! vous ne nous aviez pas dit cela!

— C'était à vous de le trouver. D'ailleurs, maintenant que je vous l'ai dit, comprenez-vous?

— Non, pas encore.

— Alors, écoutez.

« D représente le même M. Sue, mais épousant cette fois une seconde femme représentée par E; et de leur mariage naît un fils figuré par la lettre F, cette F n'est autre qu'Eugène Sue.

« G représente Mlle Sauvan, mais femme cette fois de J, c'est-à-dire de Legouvé, desquels sort K, autrement dit votre serviteur Legouvé.

« Eugène Sue et Ernest Legouvé ont donc la même sœur, mais ils ne sont pas parents, car s'il y a deux lignes diagonales qui remontent de chacun d'eux à Flore Sue, il n'y a pas de ligne transversale qui les unisse. »

Ce petit problème généalogique, à la discussion duquel nos voisines prirent part, nous conduisit gaiement jusqu'à l'heure de la délivrance, et l'on se sépara à huit heures du matin, les uns pour aller se coucher, les autres pour aller se promener. Je montai, moi, dans les bois qui conduisent à la fontaine Stanislas, et j'y fus bientôt rejoint par un de mes compagnons de cuvée qui me dit : « Je cours après vous; je voudrais continuer l'entretien, causer avec vous d'Eugène Sue; apprendre de vous comment il travaillait, ce qu'il était...

— Que me demandez-vous là ? J'aurais trop long à vous en dire.

— Tant mieux, ce n'est pas le temps qui nous manque, et fut-il jamais un lieu plus propre à une promenade péripatétique ?

— Eh bien, soit, j'y consens : d'abord, chez E. Sue, la vie du romancier ressemble à un roman, et les métamorphoses de son talent font penser à un acteur qui change de rôle à chaque acte dans une même pièce ; puis il s'y mêle plus d'une curieuse question d'art ; enfin, un souvenir personnel qui m'est très cher, le nom d'un être que j'ai tendrement aimé, se rattachant à l'origine de notre amitié.

— Quelle fut donc cette origine ?

— Sue et moi, nous avons été très liés, mais nous n'aurions jamais dû l'être. Nos pères ne s'aimaient guère, vous le devinez sans peine, et tout nous tenait éloignés l'un de l'autre, tout, sauf cette petite et affectueuse créature, qui nous disait à tous deux : *mon frère*. Restée jusqu'à l'âge de neuf ans avec ma mère, et aimée comme une fille par mon père qu'elle adorait, elle fut brusquement, à la mort de ma mère, retirée de notre maison, et reléguée dans une institution du faubourg Saint-Antoine.

La vie cloîtrée de la pension succéda pour elle à la libre vie de famille. Elle ne voyait plus que de temps en temps ce petit frère qu'elle avait vu naître, qu'elle avait tant aimé, tant soigné, et qu'on lui amenait en cachette à sa pension, trois ou quatre fois par an ; mais heureusement, chaque dimanche, elle en trouvait chez son père un autre un peu plus grand, pour qui elle se prit de la même affection que pour moi, à qui elle parlait sans cesse de moi comme elle me parlait sans cesse de lui, de façon qu'avant de nous être jamais vus, Eugène Sue et moi, nous nous connaissions déjà, nous nous aimions en elle. Jamais cœur ne fut plus propre que celui de cette enfant à un tel rapprochement. Petite fille et jeune fille, elle avait, soit par nature, soit par l'effet de son éducation tiraillée, soit par pressentiment d'une fin prématurée (nous devions la perdre en pleine jeunesse), elle avait une sensibilité mélancolique, une affectuosité toujours vibrante, qui, jusqu'à son mariage, et même après, s'était concentrée sur nous deux avec une tendresse mêlée d'imagination ; nous étions son roman. Quand la mort de nos parents, et son mariage à elle, eurent fait disparaître les obstacles qui nous séparaient, Eugène Sue et moi, elle n'eut plus qu'une idée, nous réunir d'abord, puis nous posséder sous son toit. Il lui semblait que nous ne serions bien à elle que le jour où nous serions chez elle, et elle nous em-

mena tous deux dans un petit château, le château de Marrault, perdu au milieu des montagnes du Morvan, et que son mari lui avait apporté en dot. Eugène Sue avait alors vingt-six ans; j'en avais vingt-trois; nous avions déjà débuté dans la littérature; il avait publié, lui, dans le journal *la Mode*, quelques scènes maritimes qui avaient été remarquées; j'avais eu, moi, un prix de poésie à l'Académie, ce qui aujourd'hui est une assez mauvaise note, mais ce qui, en 1829, comptait encore comme une espérance. Nous voilà donc tous deux, par une belle fin d'automne, transportés au milieu des âpres grandeurs de cette sauvage nature, et dans la douceur de cette chère hospitalité. La fièvre du travail nous saisit. Chaque soir, réunis avec notre sœur autour de la vieille cheminée, nous lui lisions, au bruit du vent de novembre dans les grands arbres, ce que nous avions fait dans la journée. Je la vois encore enfouie dans son fauteuil, déjà pâlie par la maladie, ses doux yeux bruns fixés sur nous, nous écoutant avec son âme autant qu'avec son intelligence, étonnée, satisfaite et un peu troublée de nous voir si différents, nous poussant chacun dans notre voie, et nous faisant sourire par l'infini de ses espérances sur nous! Elle s'y livrait avec tant de confiance, que, sans y croire, nous en étions soutenus, réconfortés, et c'est ainsi qu'au souffle de ce noble et tendre cœur, naquit entre Eugène Sue et moi plus qu'une liaison, plus qu'une amitié, presque une fraternité.

— Comme j'ai été bien inspiré, reprit mon compagnon de promenade, de vous interroger sur lui! Je le connaîtrai donc enfin! Je vous avoue que peu de figures littéraires m'attirent et me troublent davantage. Tout en lui est singulier. Il a eu un moment de réputation immense, et qu'en reste-t-il? Plus qu'un nom sans doute : plusieurs de ses romans ont encore d'assez nombreux lecteurs; mais quoique beaucoup de personnages créés par lui, Rodin, M. Pipelet, Fleur-de-Marie, Rodolphe, le Maître d'école, vivent toujours dans l'imagination publique, les œuvres mêmes où ils figurent ont baissé dans l'opinion générale. Je me rappelle encore l'effet prodigieux des *Mystères de Paris;* j'étais attaché alors au cabinet de M. Duchâtel; le feuilleton du *Journal des Débats* était attendu chaque matin avec une sorte d'anxiété; je vis un jour le ministre entrer précipitamment dans mon cabinet d'un air effaré qui me fit croire à quelque gros événement politique. « Eh bien, me dit-il, vous savez! *La Louve est morte!* »

La *Louve* était une des héroïnes des *Mystères*. Comment donc cette puissance s'est-elle en partie effondrée? Balzac a absorbé, dévoré Eugène Sue. Est-ce juste? et pourquoi? Ses opinions politiques y sont-elles pour quelque chose? Qu'est-ce que ce dandy qui meurt dans la peau d'un démocrate! Y aurait-il chez lui calcul ou conviction? Et son luxe légendaire? Et ses succès auprès des femmes! Enfin c'est un être énigmatique; dites-moi le mot de l'énigme; mais, avant tout, je vous en supplie, pas de portrait de convention.

— Soyez sans crainte, je ne vous dirai que la vérité, et je vous dirai toute la vérité. Ce qui fait la vie d'un portrait, c'est la reproduction des défauts d'une figure comme de ses agréments. Est-ce que le maître des maîtres, Raphaël, a hésité à faire le cardinal Bembo louche ? Je ne vous cacherai donc ni les travers ni les ridicules, ni même les défauts plus graves d'Eugène Sue ; c'est mon amitié qui m'y oblige. Si étrange est la métamorphose qui s'est faite en lui, que vous ne croirez guère au bien que je dirai de lui, que si je ne tais pas le mal. Le point final où il est arrivé vous frappera beaucoup plus quand je vous aurai montré d'où il est parti et par où il a passé.

Commençons par sa jeunesse et par ses débuts.

— Parlez donc, je vous écoute.

— Vous avez lu sans doute, puisque vous êtes au courant de ses ouvrages, une nouvelle de lui, intitulée *le Parisien en mer*.

Vous vous rappelez ce gamin de treize ans, sceptique, spirituel, vicieux, gouailleur jusqu'au cynisme et jusqu'à l'héroïsme, gouailleur avec ses chefs, gouailleur avec la mer, gouailleur avec la mort, que rien n'étonne, que rien n'arrête, et qui se fait tuer en Espagne parce qu'il bouscule toute une procession pour courir après une fille? C'est un chef-d'œuvre. Eh bien, c'est un des portraits d'Eugène Sue. Il y avait en lui un indestructible fond de gamin. Son enfance fait penser à Villon, un Villon de bonne famille. Son père, médecin fort riche, l'envoya comme externe au lycée Bourbon. Jamais vous n'avez connu plus détestable écolier; ne travaillant pas et empêchant les autres de travailler; se moquant de tout le monde, de ses maîtres comme de ses camarades; sans cesse renvoyé, mêlant à ses gamineries des prétentions de *mirliflor* qui ne l'ont jamais abandonné; n'aimant pas à sortir dans la rue avec un camarade mal vêtu; puis, une fois rentré chez son père, dévalisant la cave, et profitant de son ab-

sence pour faire ripaille avec des amis; enfin, le Parisien en mer ! Un trait de son enfance vous le peindra mieux que les paroles. Son père, devenu vieux, ne pouvait ni se passer de café, ni en prendre. Son estomac le lui commandait, son tempérament nerveux le lui défendait. Il imagina alors de remplacer, à la fin de son dîner, le café par un autre stimulant. Ce stimulant était une scène de reproches, dont la paresse d'Eugène lui fournissait facilement le prétexte, et qui, placée au dessert, lui fouettait le sang et activait la digestion. Son garnement de fils s'en aperçut, et devint immédiatement, pour faire enrager son père, le meilleur des élèves. « Monsieur, lui dit un jour son père, quel devoir votre maître vous a-t-il donné pour la classe de demain ? — Une version, mon père. — Je suis sûr qu'elle n'est pas commencée. — Elle est finie, mon père. — Cela m'étonne bien. — La voici, mon père. — Pleine de fautes, je le parie, et illisible. — J'espère que non, répond le gamin d'un air contrit; du reste, regardez, mon père. »

Écriture irréprochable ! Pas un contre-sens ! Pas un mot oublié ! Le père, stupéfait, commence à enrager en dedans de ne pouvoir enrager en dehors. Son dîner allait lui peser. « Enfin, dit-il, en jetant la version sur la table, le hasard est un grand maître ! Mais je suis certain que vous avez oublié la lettre dont je vous avais chargé pour votre tante. — Voici la réponse, mon père. — La réponse ! s'écrie son père, vous le faites donc exprès ! Vous voilà exact maintenant ! Et laborieux ! Ah ! je vous devine ! C'est pour rire de ma déconvenue ! pour vous moquer de moi ! Car de quoi ne vous moquez-vous pas ? Un garnement sans foi ni loi ! » Une fois sur le chapitre des défauts de son fils, le père avait trouvé son joint, et il continua à s'exaspérer jusqu'à la valeur d'une demi-tasse.

« Savez-vous que c'est une invention très comique ? me dit mon compagnon de promenade.

— Je retiens le mot ; il nous servira, et voici maintenant un trait de sa jeunesse qui complétera notre première esquisse. A vingt ans, il n'était rien et ne savait rien. Son père entre chez lui un matin et lui dit : « Préparez-vous à partir dans huit jours. — Pour où, mon père ? — Pour Toulon. — Pour quoi, mon père ? — Pour vous embarquer dans quelque temps sur un vaisseau de l'État. »

— Comment ! s'écria mon interlocuteur, il l'embarquait comme mousse !

— Du tout ! comme médecin.

— Est-ce qu'il était médecin ?

— Pas le moins du monde.

— Mais alors, à quel titre ?

— A aucun titre ! Le prétexte était un cours de médecine qu'il avait suivi en amateur par ordre de son père, quelques leçons de clinique auxquelles il avait plus ou moins assisté dans le service de son père, et comme son père était médecin du roi, il présenta son fils comme son élève, et voilà de quelle façon Eugène Sue, après un court séjour à l'hôpital de Toulon, je ne sais sous quel nom, fit un jour son entrée sur le pont d'un navire de l'État, avec l'uniforme et le titre de chirurgien en chef. Vous figurez-vous l'impression produite sur un esprit sceptique et moqueur par un tel abus de favoritisme ? Aussi à peine fut-il à bord, qu'il fit venir le docteur adjoint, son inférieur, celui qui aspirait depuis trois ans à cette place, et il lui dit : « Monsieur, l'uniforme que je porte devrait être le vôtre ; la place que j'occupe vous appartient ; je ne suis ici que par la plus monstrueuse iniquité. Je ne sais pas plus le Codex que le Code, ce qui est beaucoup dire ; aussi vous comprenez bien que je suis trop honnête homme pour ordonner la plus inoffensive des drogues au plus humble des hommes du bord ; c'est vous qui ferez tout, j'ordonnerai vos ordonnances ; seulement, pour garder le décorum, je me chargerai de l'hygiène du bâtiment, c'est-à-dire que je conseillerai aux matelots de ne pas trop boire ! Et là-dessus :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ! »

Après cette entrée en matière, qui fit de son sous-chef le meilleur de ses camarades, il partit pour l'Espagne, pour les Antilles, pour la Grèce. Atteint de la fièvre jaune à la Martinique, et sauvé par une négresse devenue amoureuse de lui, assistant à la bataille de Navarin, d'où il écrit des lettres pleines de sarcasmes contre les grandes puissances qu'il traite de forbans, et de sympathie pour les Turcs qu'il représente comme égorgés par la plus lâche des trahisons, il revient, après trois ans de navigation, la tête bourrée de faits, d'événements, de mœurs, de caractères originaux, l'imagination teinte des plus éclatantes et des plus sombres couleurs, ayant plus vécu, plus vu, plus souffert en trois ans que la plupart des hommes dans le cours d'une longue vie, et rapportant de tout cela un mélange singulier de

force, d'invention inconsciente et de gouaillerie impitoyable. Il était parti gamin, il revint poète ! Poète sans s'en douter, et écrivain sans le savoir. Sans le savoir est bien le mot, car ses études manquées ne l'avaient nullement préparé au rude et difficile maniement de la plume ; mais s'il n'avait pas ce qui s'acquiert, il avait ce qui ne s'acquiert pas : le coloris et le relief du style, la verve, l'esprit, si bien que, dès ses premières pages, le public, qui ne s'y trompe guère, reconnut en lui un artiste de race. Les quelques scènes de la vie à bord, jetées un peu au hasard dans un recueil périodique et réunies après en volume sous le titre de *Plick et Plock*, lui valurent le surnom de Cooper français, de créateur du roman maritime. Il se trouva un beau jour chef d'école, comme il s'était trouvé chirurgien en chef, avec autant d'étonnement que de *bonne enfantise,* pardonnez-moi ce barbarisme, et montrant, dès son début, cette appréciation modeste de lui-même qui est restée jusqu'au bout un de ses plus grands charmes.

— Comment ! au milieu de tout cet éclat d'une réputation si tapageuse, Eugène Sue était modeste ?

— Plus que modeste, ignorant de lui-même. Je vous en donnerai les preuves les plus concluantes et les plus touchantes. Son second succès suivit pourtant de bien près le premier. Quelques mois après *Plick et Plock* parut *Atar Gull.* L'effet fut immense. Ce mélange d'audace dramatique et de sarcasme, ces scènes pathétiques ou gracieuses, terminées par le plus insolent des dénouements, ce prix de vertu donné par l'Académie à ce nègre meurtrier et empoisonneur, tout cela scandalisa, exaspéra, enthousiasma et donna lieu à un fait caractéristique. Au milieu du concert d'éloges dont la plupart des journaux saluèrent l'ouvrage nouveau, éclata comme une dissonance, un petit article, amer, moqueur, cruel, signé d'un critique romancier, ami intime d'Eugène Sue et qui avait été très favorable à *Plick et Plock.* Eugène Sue court chez lui et l'aborde avec des paroles de surprise et de chagrin. « Que tu n'aimes pas mon livre, lui dit-il, rien de plus simple ; que tu écrives ton opinion, c'est affaire de conscience. Mais un pareil écrasement ! Je ne le comprends pas. — Que veux-tu, mon cher ! lui répondit l'autre, quand *Plick et Plock* a paru, je l'ai loué chaudement, je ne voyais en toi qu'un jeune homme du monde, riche, qui désirait un brevet d'homme d'esprit, et qui ne recommencerait pas. Mais voilà que, six mois

après ton premier ouvrage, tu en fais un second, et beaucoup meilleur que le premier ! et qui a beaucoup plus de succès que le premier ! Oh ! un instant ! cela, c'est de la concurrence. Il n'y a qu'un certain nombre de lecteurs de romans. Si tu en prends une partie, tu nous l'enlèves. Tu nous fais du tort ! Je tâche de t'écraser, c'est de bonne guerre ! » A quoi Eugène Sue lui répondit froidement : « Eh bien, mon cher ami, tu es un nigaud, c'est à mon début qu'il fallait m'écraser. J'étais inconnu, tu pouvais beaucoup me nuire ; aujourd'hui, il est trop tard ! tu m'as laissé grandir. Tes critiques ne font que me servir maintenant, en me donnant ce qui me manquait, et ce qui couronne le succès, des envieux : merci ! » Un troisième ouvrage, *la Salamandre*, consacra sa réputation de romancier maritime et montra en lui un coloriste puissant ; relisez son chapitre : *la Salamandre a reçu sa paye hier;* on croit voir l'admirable kermesse du Louvre ! Enfin c'est aussi dans ce roman que E. Sue aborda pour la première fois la peinture de la vie mondaine. Un certain comte Szaffie, marqué d'un cachet d'élégance licencieuse, commença à troubler quelques imaginations de femmes, et termina la première période de sa vie littéraire. Mais l'esquisse en serait incomplète si je n'y ajoutais un dernier trait curieux et caractéristique.

Si Eugène Sue était coloriste avec la plume, il l'était aussi avec le pinceau. Tout jeune il avait eu le goût de la peinture. Th. Gudin le comptait parmi ses meilleurs élèves. L'atelier de Gudin a été longtemps légendaire. De là sont parties ces célèbres charges qui ont tant amusé la fin de la Restauration et le commencement de la monarchie de Juillet, et où sont restés attachés les noms de Romieu, de Malitourne et d'Henry Monnier. Ce sont les élèves de Gudin qui ont failli rendre fou ce malheureux portier de la rue du Mont-Blanc, en allant chaque matin, tour à tour, lui demander de ses cheveux. Ce sont les élèves de Gudin qui descendirent un jour, par la cheminée de l'atelier, un squelette qui leur servait de modèle, et firent tout à coup apparaître et danser deux pieds de cadavre au-dessus du pot-au-feu d'une portière. Ce sont les élèves de Gudin qui ont escamoté trois petits ramoneurs. Oui ! ces mauvais garnements, ayant découvert dans l'atelier un placard qui communiquait avec un corps de cheminée de la maison voisine, y firent un trou. Le lendemain part d'en bas et grimpe un petit ramoneur. Arrivé à la hauteur de l'atelier, il est pris par le trou et confisqué. On envoie un second

petit ramoneur à la recherche du premier : également pris et confisqué. Troisième petit ramoneur, troisième suppression d'enfant. Grande rumeur dans le quartier; on va chercher le commissaire de police. Il n'hésite pas. « L'atelier de M. Gudin n'est-il pas dans la maison voisine? — Oui. — C'est cela ! » Il va droit à l'atelier et trouve les trois petits ramoneurs, mangeant des marrons avec les élèves autour du poêle.

Eugène Sue était à la tête de toutes ces mystifications. A son entrée dans l'atelier, on avait voulu le mettre au régime de *patito*, mais son sang-froid, sa verve de sarcasme et de drôlerie leur montrèrent bientôt qu'il était leur maître à tous.

Voici un de ses hauts faits :

Théodore Gudin était le peintre à la mode. Une baronne lui écrit pour lui demander un tableau destiné à décorer un panneau de son salon, et le prie de venir voir ce salon.

« Je ne sais pourquoi, lui dit Eugène Sue, mais je me défie de ta baronne. Cette façon de t'attirer chez elle !... Laisse-moi y aller sous ton nom ; je flaire là quelque charge amusante à faire. »

Gudin y consentit. Eugène Sue se présente en son lieu et place, et, après quelque temps, l'élève avait, comme dit le marquis de Turcaret, si bien poussé ses petites conquêtes, que la dame lui dit un jour : « Je voudrais bien visiter ton atelier.

— Très volontiers; demain à midi. »

A midi précis, coup de sonnette; on ouvre. La dame entre dans l'atelier, vide de tout élève, et va droit à un chevalet derrière lequel travaillait le véritable Gudin.

« M. Gudin, monsieur ?

— C'est moi, madame.

— Pardon, monsieur, je demande M. Théodore Gudin, le célèbre peintre de marine.

— C'est moi, madame.

— Vous !... monsieur, reprend la dame toute tremblante... C'est impossible ; il y a donc un autre M. Gudin ?

— Je ne le crois pas, madame, je ne connais personne de mon nom. »

A ce moment allait et venait dans l'atelier un domestique en livrée, qui semblait un peu embarrassé. Th. Gudin, se tournant vers lui, lui dit : « Joseph, mets donc une bûche au feu, madame a l'air d'avoir froid. » Le domestique ainsi interpellé ne se pres-

sait pas d'apporter du bois, tournant le dos, détournant le visage.

« Ah çà! paresseux, m'apporteras-tu du bois?... A qui en as-tu avec cette façon de marcher de côté comme une écrevisse? Arrive donc!... »

Le domestique, c'est-à-dire Eugène Sue déguisé en domestique, arrive, lui et sa livrée, jette maladroitement une bûche dans le feu, et en se relevant, se trouve face à face avec la baronne qui pousse un cri d'horreur en reconnaissant celui qu'elle avait traité comme le vrai Gudin. Vous voyez d'ici le coup de théâtre ! la contenance contrite d'Eugène Sue sous la livrée, la sortie furieuse de la dame et les formidables éclats de rire qui saluèrent son départ! Mais le plus curieux de l'histoire, c'est que trois jours après, Eugène Sue rencontrant la baronne à un tournant de rue, elle lui lança un foudroyant : « Valet! »

Mon compagnon, qui avait écouté mon récit sans m'interrompre, ne put s'empêcher de s'écrier : « Diable ! c'est raide, comme on dit aujourd'hui.

— Je n'absous pas plus que vous, bien entendu, répondis-je, un tour de cette espèce : mais si je veux vous donner le portrait ressemblant que je vous ai promis, je dois tout dire. C'est raide, j'en conviens, mais c'est gai, c'est comique. Or là se trouve précisément un des côtés les plus particuliers du talent d'Eugène Sue, le côté par où il diffère de Balzac, et par où même, selon moi, il l'emporte sur lui, la gaieté. Balzac est un homme de génie, j'en conviens, mais c'est un génie triste. On l'a comparé à Molière, je le veux bien, mais à un Molière qui ne fait pas rire. La gaieté d'esprit et de caractère d'Eugène Sue s'est traduite en une foule de types, de personnages, de situations du plus franc comique. Pipelet, Mme Pipelet, Cabrion, Hercule, Hardy, le prologue de miss Mary, les scènes de Sécherin et de Mlle de Maran. Vous ne trouvez rien de pareil dans l'auteur d'*Eugénie Grandet*. Balzac est mieux qu'amusant, mais il n'est pas toujours amusant. Sa profondeur est souvent lourde et son sérieux ennuyeux.

— Mais alors, pourquoi l'œuvre de Balzac est-elle vivante, et l'œuvre d'Eugène Sue est-elle morte ?

— Oh ! pourquoi ? pourquoi ? il y a bien des raisons à cela.

— Lesquelles ? Est-ce parce que la puissance créatrice de Balzac est supérieure ?

— Non ! Eugène Sue a créé plus de types, plus de situations nouvelles que lui. Balzac est un grand observateur, un grand penseur, mais l'imagination des faits lui manque souvent; l'inventeur dramatique n'égale pas chez lui le moraliste.

— Sa supériorité vient-elle donc de la vérité et de la force des caractères ?

— C'est là un de ses plus réels mérites. Personne n'a poussé plus loin que lui l'art de faire vivre des personnages fictifs. Pourtant, vous l'avouerai-je, je trouve que parfois il cesse d'être vrai à force d'être profond. Il creuse tellement un caractère, il le pousse si avant qu'il le jette au delà de l'humanité. Balzac est trop mathématicien ; il traite trop le cœur humain comme un théorème, et de déduction en déduction, il en arrive à faire d'un être réel un être chimérique. La cousine Bette commence comme une femme et finit comme un monstre.

— Mais alors, je vous réitère ma question. Pourquoi cette différence entre ces deux destinées ? Pourquoi Balzac est-il glorieux et Eugène Sue oublié ?

— Pourquoi? Parce que Balzac a été un travailleur, et qu'Eugène Sue n'a été qu'un producteur. Parce que l'art, pour Balzac, était une mission, et, pour Eugène Sue, un amusement ; parce que Balzac avait foi en lui-même, et qu'Eugène Sue, moitié indifférence, moitié modestie, ne s'est jamais pris complètement au sérieux ; parce que Balzac pâlissait sur une phrase, recommençait dix fois une page, remaniait quatre épreuves successives après avoir refait trois manuscrits, et qu'il s'est créé, à force de patience et de labeur, un style à l'image de sa puissante pensée, tandis qu'Eugène Sue écrivait au courant de son heureuse veine, et que le style est aux créations de l'esprit ce que l'alcool est aux choses corporelles, il conserve. Enfin, dernière raison plus décisive que toutes les autres, Balzac, par ses défauts comme par ses qualités, s'est trouvé le chef de l'école qui est venue après lui. Il y a là un fait curieux. En général, les grands artistes oubliés sont des rois détrônés ; ils ne meurent pas de leur belle mort, ils sont tués par leurs successeurs. C'est naturel. Un artiste ou un groupe d'artiste ne règnent sur une époque que parce qu'ils représentent le goût de cette époque. Cette époque passe, le goût change, d'autres principes d'art se produisent, une génération nouvelle s'élève et arbore un autre drapeau. Qu'en résulte-t-il ? une bataille. Les derniers venus chassent les

premiers. C'est ainsi que la littérature de la Restauration a tué la littérature de l'Empire, et que l'école du paysage naturaliste a détrôné le paysage historique. Mais quand, par une heureuse chance, un artiste de la veille a devancé le goût du lendemain, quand ses œuvres se trouvent d'accord avec les principes nouveaux, il y a pour sa gloire un renouvellement de bail. Les jeunes gens, loin de le renverser, l'acclament, s'arment de son autorité, l'adoptent pour leur chef et leur aïeul. Ainsi en advint-il à André Chénier, à Eugène Delacroix et à Balzac. Les nouveaux romanciers glorifient en lui leurs propres idées. Le triomphe de Balzac est le triomphe de l'observation sur l'imagination, l'avènement du procédé scientifique dans les œuvres d'art, de la description à outrance, de l'analyse, non seulement psychologique, mais pathologique. Il ne s'agit plus seulement de peindre le fond de l'âme humaine, mais ses bas-fonds. La médecine appelle certaines maladies étranges et inconnues *des cas ;* eh bien ! ce que l'on recherche le plus aujourd'hui en littérature, ce sont *les cas*. Balzac est plein de ces investigations. Nous voilà bien loin de la définition de Molière : *L'art dramatique est l'art de plaire*. Plaire, amuser, intéresser, soit, disent les jeunes gens, si cela se rencontre. Mais là n'est pas le but. Le roman idéal aujourd'hui, c'est le roman *documentaire*.

Comprenez-vous maintenant le déclin de la réputation d'Eugène Sue, qui n'a jamais pensé qu'à inventer, à émouvoir, à égayer, et à qui, il faut bien le dire, — car nous devons avant tout être justes, — à qui il manque cette force d'analyse et cette solidité de style qui sont aujourd'hui un besoin de notre imagination et un des plus riches mérites de l'école nouvelle. Je résume ma pensée en un mot : Balzac est un écrivain de génie, Eugène Sue n'est qu'un amateur de génie, un gentilhomme de lettres. Gentilhomme est bien le mot, car il a porté, dans l'exercice de la profession littéraire, non seulement toute l'honnêteté, mais toute la délicatesse, tout l'honneur du gentilhomme. Il poussait jusqu'au scrupule la fidélité à ses engagements d'écrivain ; il a gagné beaucoup d'argent avec sa plume, mais il n'en a jamais fait métier et marchandise. Il n'a jamais eu un procès avec un éditeur, et son désintéressement quelque peu chevaleresque le préparait, comme ses goûts, à ce second personnage où nous allons le suivre, l'aristocrate.

— Pour arriver de là au démocrate ?

— Oui.

— Au démocrate convaincu, converti ?

— Oui.

— Je voudrais bien savoir par quel chemin ?

— Par un chemin fort étrange. Savez-vous qui l'a transformé? Sa plume. En général, c'est l'auteur qui fait son ouvrage ; ici, c'est l'ouvrage qui a fait l'auteur. Mais n'anticipons pas ; nous avons encore deux étapes à parcourir avant d'arriver à ce but final, et il faut d'abord que je vous introduise dans le monde nouveau où va se mouvoir la figure d'Eugène Sue. »

III

Sous la monarchie de Juillet, les salons ont exercé sur la littérature une influence assez considérable ; j'en citerai deux que j'ai connus : le salon de Mme Récamier et celui de la duchesse de Rauzan, la digne fille de la célèbre duchesse de Duras, auteur d'*Ourika* et d'*Édouard*.

Ces deux salons étaient à la fois semblables et différents : semblables, car on y rencontrait un même mélange de grands noms aristocratiques et de grands noms littéraires ; différents, en ce que, chez Mme Récamier, c'était, pour ainsi dire, la littérature qui faisait les honneurs de la maison à la noblesse, tandis que, chez Mme de Rauzan, c'était la noblesse qui faisait accueil à la littérature. L'art de tenir un salon est un art fort délicat et à peu près perdu ; ces deux âmes en avaient le secret parce qu'elles en avaient la première qualité, elles étaient distinguées sans être supérieures : elles ne voulaient pas briller, mais faire briller les autres ; elles avaient pour esprit la passion de l'esprit.

Quelques mots sur ces deux salons ne seront pas de trop pour expliquer Eugène Sue.

Chateaubriand avait été le dieu de l'un et était devenu le dieu de l'autre. Son souvenir régnait sans doute encore chez Mme de Rauzan ; mais, chez Mme Récamier, il était le dieu visible, présent, mais non parlant. Assis au coin de la cheminée dans son large fauteuil, il assistait du regard, de la physionomie, à la conversation, mais il n'y prenait presque jamais part ; il me faisait l'effet du dieu du silence. Rien de plus charmant et de plus ingénieux que les efforts de Mme Récamier pour faire arriver jusqu'à lui tout ce qui se disait d'intéressant autour de lui. Le

moindre mot spirituel jeté dans un bout de causerie, le moindre fait curieux raconté dans un coin du salon, était entendu par elle, relevé par elle, mis en lumière par elle, et adroitement ramené par elle aux pieds de l'objet de son culte. J'ai entendu un jour, dans sa bouche, un mot qui peint bien sa sollicitude à elle et son mutisme à lui : « Rien ne me désespère autant, me disait-elle, dans la perte de mes yeux (elle était menacée de cécité), que de ne pouvoir plus lire sur la figure de M. de Chateaubriand ce qui lui agrée. » Voilà, dira-t-on, une parole bien touchante pour une Célimène. C'est que cette Célimène avait du cœur ! C'est que cette Célimène a poussé l'amitié jusqu'à l'héroïsme ! En voulez-vous la preuve ? Déjà vieille, elle subit l'opération de la cataracte. Le chirurgien lui défendit, de la façon la plus absolue, le mouvement et la lumière ; mais au même moment elle apprit que son vieil ami Ballanche était tombé malade d'une fluxion de poitrine, que ses jours étaient en danger, qu'il témoignait le désir de lui serrer la main avant de mourir ! Aussitôt elle s'habille, descend, traverse la rue et va le voir, au risque de perdre la vue et peut-être la vie. Êtes-vous convaincu ? Oui. Revenons à Chateaubriand. Il arrivait tous les jours à trois heures chez Mme Récamier et y prenait le thé avec deux ou trois amis intimes. A quatre heures, le salon s'ouvrait pour les visiteurs, et la conversation commençait, variée, amusante, sans l'ombre de pédantisme, et avec une liberté absolue d'opinion. C'est là que j'eus un jour l'honneur, non pas de faire parler, mais de faire pleurer M. de Chateaubriand. J. Reynaud venait de publier dans le *Magasin pittoresque* un article admirable sur l'*Échelle de la vie*. Une ancienne gravure, que peut-être vous connaissez, figure cette échelle sous forme de cinq échelons montants et de cinq échelons descendants, réunis par une petite plate-forme transversale. Sur le premier degré montant, le nouveau-né ; sur les degrés suivants, l'enfant, l'adolescent, le jeune homme ; puis, sur la plate-forme, l'homme fait. Alors commence l'échelle descendante, et s'échelonnent, sur les degrés, les tristes représentants de nos décadences successives, jusqu'à la décrépitude et à la tombe. Cette figuration de la vie humaine indignait Reynaud :

« C'est une calomnie contre notre race, s'écriait-il dans cet article, c'est traiter l'homme comme s'il n'était qu'un corps ! Comment ose-t-on planter dans la terre, dans la boue, le degré qui confine au ciel ? Quoi ! c'est au moment où l'homme

« est le plus près de Dieu que vous placez sa décadence ! Il n'y « a que les vies mal conduites qui finissent ainsi. Vous êtes « dupes de la ruine de la chair, qui n'est qu'une apparence. Ce « que vous appelez la vieillesse est le commencement de la jeu- « nesse éternelle. Brisez donc cette échelle menteuse et prenez « pour modèle l'échelle de Jacob, qui part de terre et monte « jusqu'au ciel ! » Tout plein de la lecture de cet article, où vibre si puissamment l'âme de Reynaud, je le racontais à un ami dans le salon de Mme Récamier, quand je la vis s'approcher, et elle me dit tout bas :

« Je vous en supplie, venez répéter cela à M. de Chateaubriand.

— Très volontiers », et m'approchant de son fauteuil, je reproduisis de mon mieux les éloquentes paroles de Reynaud. A mesure que je parlais, je voyais l'émotion se peindre sur la figure de M. de Chateaubriand ; il me regardait fixement sans rien dire, et quand j'arrivai à la réhabilitation de la vieillesse, il me prit la main, et je vis deux grosses larmes rouler le long de ses joues.

« Merci, » me dit tout bas Mme Récamier.

A ce moment, cinq heures sonnèrent ; aussitôt, sur un signe de Mme Récamier, on tira la sonnette placée près de la cheminée, la porte du salon s'ouvrit et un domestique parut. Selon un cérémonial qui se pratiquait tous les jours, mais que je vis alors pour la première fois, le domestique marcha droit au fauteuil de M. de Chateaubriand, le prit par le dossier, le tira dans la direction de la porte et commença à effectuer la sortie. M. de Chateaubriand, toujours assis, toujours silencieux, s'en allait, tiré par derrière et faisant face à l'ennemi : l'ennemi, c'était nous, pour qui il se composait un admirable visage de sortie, sur qui il dardait des regards où il concentrait tout ce qu'ils avaient encore d'éclairs, puis il disparaissait lentement, laissant dans le salon je ne sais quelle trace lumineuse, et comme une impression de beauté. Une fois sorti, une fois la porte fermée, son domestique le prenait par dessous les bras, le soulevait avec peine, et le vieillard impotent, courbé en deux, mal affermi sur ses jambes chancelantes, commençait à descendre. Si un visiteur le rencontrait dans l'escalier, défense absolue de le saluer, d'avoir l'air de le reconnaître : c'eût été surprendre le dieu en flagrant délit d'humanité.

Tout autre était le salon de Mme de Rauzan. Plus mondain, plus élégant, il servait de rendez-vous à trois sortes de monde. Un arrière-ban de duchesses douairières, de vieilles marquises pleines de dignité que lui avait léguées sa mère, donnait à sa société un fond de gravité et de sérieux. Ses filles, jeunes et jolies, amenaient après elles tout ce qu'avait d'élégance, de grâce, de gaieté, de mouvement, le jeune faubourg Saint-Germain ; et enfin le goût de la maîtresse de la maison pour les arts, y appelait une élite de littérateurs et de musiciens. C'était un charmant mélange. La duchesse de Rauzan y présidait à merveille. Jamais femme ne répondit mieux à l'idée qu'on se fait d'une grande dame. Elle avait le génie de l'attitude. Avec sa belle taille, sa dignité souriante, sa politesse nuancée, elle savait mêler les rangs en gardant les distances. Quand il y avait un mariage dans la société (pour le faubourg Saint-Germain, la société c'est sa société), le nouveau marié n'avait pas de soin plus pressant que d'amener sa jeune femme chez la duchesse de Rauzan ; c'était comme une présentation à la cour. On y faisait souvent des lectures, on y donnait des concerts, toujours religieusement écoutés. Mme de Rauzan y tenait, par égard pour les artistes, et par égard pour son salon. Son salon était sa vie, son orgueil, sa passion ; jusque dans les derniers temps de son existence, atteinte d'un mal incurable, elle se faisait lever au milieu du jour, s'habillait, se parait, disputait aux ravages de la maladie ce qui lui restait d'agréments dans le visage, puis, à quatre heures, elle apparaissait gracieuse, aimable, attentive, et là, rassemblant toutes les forces que lui avait données une journée de repos, elle les dépensait en deux heures de sourires, souvent payés ensuite par de cruelles souffrances. C'est le rôle de la femme du monde arrivée à l'état héroïque. Son salon était son champ de bataille, elle ne l'a quitté que pour mourir.

Eugène Sue ne fit que passer à l'Abbaye-aux-Bois, mais il s'occupait fort de ce qu'on y disait de lui. Savoir que M. de Chateaubriand avait prononcé son nom, lui était un vrai sujet de joie, et il recueillait non sans émotion les échos du salon de Mme Récamier qui arrivaient jusque chez Mme de Rauzan. Là il était fêté, vanté, patronné. Le premier exemplaire de toutes ses œuvres était toujours déposé sur la table de Mme de Rauzan, magnifiquement relié et orné de ses armes. Un tel patronage lui ouvrit tous les salons du faubourg Saint-Germain. M. Molé l'ap-

pela son jeune ami, et cette entrée dans le monde de l'aristocratie renouvela son talent en renouvelant ses modèles. De cette époque datent ses trois grands ouvrages consacrés à la peinture de la société élégante : la *Coucaratcha,* la *Vigie de Koatven* et *Mathilde.* Il n'a rien écrit de plus brillant, de plus original et de plus audacieux que *Crao* de la *Coucaratcha,* que le premier volume de la *Vigie,* que le rôle d'*Ursule* dans *Mathilde,* et que ce charmant *Marquis de Létorière,* qui reste un chef-d'œuvre même aujourd'hui, quoiqu'il ait commis l'imprudence de lui donner, pour second titre, l'*Art de plaire.* Malheureusement son caractère n'y gagna pas autant que son talent. Les hommes d'imagination sont sujets à des explosions de défauts passagers, dont leur imagination même est la cause et l'excuse. Il ne faut pas juger les poètes comme les autres. Leur tête se monte plus facilement : tout ce qui brille les séduit. L'éclat du monde aristocratique éblouit Eugène Sue. Il s'affola de la qualité comme s'il était de qualité. Cet écrivain si modeste allia la vanité du noble de province à la vanité du dandy. Il ne tirait aucun orgueil de l'admirable talent qu'il possédait, mais il était entiché du titre qu'il n'avait pas. Il fit peindre des armoiries sur ses voitures. Pour jouer au gentilhomme, il poursuivait de ses sarcasmes inépuisables la royauté bourgeoise de Louis-Philippe, ce qui ne l'empêchait pas de se faire inviter aux chasses à courre du duc d'Orléans, et il s'en tirait par un mot d'esprit : « Je ne me rallie pas à sa famille, je me rallie à sa meute. » Chose inexplicable, ce moqueur impitoyable en arriva, avec ses cheveux frisés, ses habillements excentriques, son air gourmé, son silence important, à provoquer les railleries de bon nombre de jeunes gens qui ne l'aimaient pas parce que les femmes l'aimaient trop, et qui l'appelaient le parvenu. Il le savait, il souffrait de la figure qu'il faisait dans le monde, et son invincible timidité ajoutait encore à sa souffrance, car, nouvelle bizarrerie, il était timide ! si timide qu'en 1848, nommé représentant, il n'osa jamais dire un mot à la Chambre, et que, forcé de lire haut un rapport d'une demi-page, il supplia un de ses collègues de faire du bruit pendant qu'il parlerait, pour qu'on ne l'entendît pas. Eh bien, un cercle de femmes le paralysait comme la tribune. Combien de fois, au milieu d'un souper à nous deux, où il avait été étincelant de verve et de gaieté, s'est-il arrêté pour me dire : « Oh ! si je pouvais causer comme cela dans le monde ! car il n'y a pas à dire, j'ai très

bien causé, n'est-ce pas? j'ai été très amusant. Eh bien, dans un salon, je suis muet comme un poisson, et bête comme une oie! » Il faut croire qu'il se rattrapait dans le tête-à-tête, car ses succès de femmes furent nombreux. Sa figure aidait à son esprit et à son talent. Des yeux bleus admirables! une forêt de cheveux noirs comme le jais! Des sourcils pleins de caractère! Des dents charmantes dans une bouche très fine. Le tout, il est vrai, déparé par un diable de nez un peu de travers, un peu en l'air, dont il disait plaisamment: « C'est ennuyeux! j'ai le nez canaille! » Mais ce nez, à son tour, était fort corrigé par un train de grand seigneur, qui éblouissait les femmes et désespérait les hommes.

Eugène Sue n'avait pas seulement le goût du luxe, il en avait le génie. Ses folles prodigalités partaient de son imagination autant que de son caractère. Il inventait des sujets de dépense comme des sujets de roman. Cette fécondité créatrice, qui jaillissait sous sa plume en situations dramatiques, en caractères originaux, en scènes poétiques et gracieuses, se traduisait dans sa vie en inventions de fêtes, de repas, de meubles, d'attelages, de cadeaux. Parfois même il s'amusait (sa malice de gamin ne l'ayant jamais quitté) à décrire dans ses romans des bijoux et des ameublements inexécutables, que ses admiratrices s'épuisaient et se ruinaient à exécuter.

Je touche là à un point fort délicat. Un des signes les plus frappants de la célébrité littéraire est de grouper autour d'un grand écrivain toute une clientèle de femmes, qui le suivent, non seulement comme ses admiratrices, mais comme ses adeptes. Ce sont des espèces de Madeleines... non repenties. Le génie ne suffit pas pour obtenir cette gloire, il y faut un génie particulier, un génie où le romanesque domine, et où la raison ne domine pas. Voltaire ne l'a pas eue ; il avait trop de bon sens. On n'a jamais dit: les femmes de Voltaire; mais il y a eu les femmes de Rousseau, les femmes de Chateaubriand, les femmes de Lamartine. Eh bien, il y a eu les femmes d'Eugène Sue. Le maître auquel elles s'attachent les marque de son empreinte. Les femmes de Rousseau étaient déclamatoires; les femmes de Chateaubriand étaient chevaleresques et chrétiennes ; les femmes de Lamartine amalgamaient la religiosité et l'amour; les femmes de Sue étaient sceptiques, et, oserai-je le dire, cyniques. La licence effrontée de ses théories sur l'amour et sur l'adultère avait eu sa part dans

son empire sur les femmes. Elles l'aimaient parce qu'il les troublait, et, comme il arrive toujours, en l'imitant, elles l'exagéraient. Une d'elles, jeune et jolie, lui écrivait... j'ai vu la lettre : « Le même instinct de dépravation nous rassemble. » Une autre, très grande dame, et fort belle, le reçoit un jour en tête-à-tête. Onze heures, minuit, une heure du matin sonnent à la pendule. Ces trois heures avaient été employées par Eugène Sue à convaincre sa belle hôtesse de sa passion, et à la supplier d'y répondre. Tout à coup ses instances devenant plus vives, elle l'arrête et lui dit avec un sang-froid de glace : « Il est une heure du matin, vous êtes seul avec moi depuis plus de trois heures ; mes gens sont dans l'antichambre ; votre voiture est à ma porte ; nos deux vanités sont satisfaites ; si nous en restions là ? » Et cette femme était jeune ! Elle avait à peine vingt-cinq ans. On a beaucoup dit que la littérature était l'expression de la société ; mais la société est souvent l'expression de la littérature. Eugène Sue a eu une très fâcheuse influence sur le petit monde qui l'admirait. Mieux que personne peut-être, il a peint les faussetés, les élégances, les frivolités, les grâces, les corruptions de la société ; mais il en a oublié les vertus. Dans le tableau de l'aristocratie, il a oublié l'aristocratie du cœur. Elle existe pourtant, je dirai, et ce qui fait le charme, la grandeur, la vérité des romans de Jules Sandeau, c'est précisément ce beau reflet de noblesse qu'il répand sur le front de ces jeunes filles aristocratiques dont Mlle de La Seiglière est comme la sœur aînée.

Rien de pareil chez Eugène Sue. Il n'a jamais su peindre une honnête femme. Dès qu'il la fait honnête, il la fait ennuyeuse. Vous rappelez-vous cette insuportable Mathilde, si justement éclipsée par la perverse Ursule ? Je lui disais en riant qu'il n'avait pas le doigté de la vertu. Comment sa plume l'aurait-elle eu, son cœur ne l'avait pas. Je lui ai connu des amours qui allaient jusqu'à la passion. Je l'ai vu pleurer, sangloter, à propos d'un abandon, d'une trahison de femme, toujours pour des *Ursule*. Il lui fallait dans l'amour un ferment de vice. Mais, en même temps, chose bien étrange, l'idéal est un tel besoin pour les hommes d'imagination, qu'à peine épris d'une de ces créatures si peu poétiques, il poétisait. J'ai lu des lettres de lui à l'une d'elles ; il n'y est question que de sa grande âme ! Étant jeune, il avait une maîtresse, célèbre dans le monde de Paris par ses aventures, et si violente d'humeur qu'un jour, en rentrant chez

lui, il voit tomber à ses pieds dans la cour, une petite table qu'il reconnaît pour être à lui ; il lève la tête... tout son mobilier sautait par la fenêtre ! C'était Mlle X... qui le déménageait dans un accès de rage. Eh bien, il voulait l'épouser à toute force ! Enfin, à cinquante ans, il m'envoya un fascicule de vers, les premiers, je crois, qu'il ait jamais faits, consacrés à la glorification d'une femme plus célèbre encore que l'autre, et qu'il comparait à la Vierge Marie, quoiqu'elle n'eût vraiment pas le moindre rapport avec le dogme de l'Immaculée Conception. »

Tout en causant, mon compagnon de promenade et moi, nous étions arrivés à un petit banc, bien connu des visiteurs de la fontaine Stanislas, et situé dans un coin de forêt tout à fait charmant. Nous nous y assîmes et je dis à mon interlocuteur :

« Je fais une remarque qui m'inquiète.

— Laquelle ?

— J'ai peur de vous avoir donné une idée défavorable d'Eugène Sue ; il me semble que je ne vous l'ai peint que par ses mauvais côtés. Je me fais l'effet d'une espèce de Caïn égorgeant son frère.

— Je pense bien, me répondit-il en riant, que vous allez vous rattraper. Puis, vous m'avez révélé dans Eugène Sue une qualité que je ne lui connaissais pas et qui compense bien des défauts, la sincérité. Pas la moindre pose théâtrale ! Il en dit plus contre lui que n'en pourraient dire ses ennemis mêmes.

— Vous avez mis là le doigt, lui répondis-je, sur une des plus charmantes qualités d'Eugène Sue. Sa sincérité était absolue, en effet, et lui donnait quelque chose de la grâce d'un enfant. Oui ! Si étrange que puisse paraître ce mot appliqué à l'auteur de *Mathilde* et d'*Atar-Gull*, il y avait de l'enfant en lui. Il était mobile et aimable comme un enfant, admiratif comme un enfant, câlin comme un enfant, repentant de ses torts comme un enfant, ce qui fait qu'on les lui pardonnait comme à un enfant; enfin cet ensemble de défauts naïvement avoués et de qualités naïvement oubliées, formait une des natures les plus séduisantes que j'aie connues, et ce charme tout particulier l'a suivi jusque dans sa transformation.

— Nous y voilà donc enfin !

— Elle commence. »

Ernest Legouvé,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

L'AME DE PIERRE[1]

(*Suite*)

VI

La dépêche de Davidoff fut remise à Pierre Laurier le jour même de la noce d'Agostino avec la fille d'un important fermier de San-Pellegrino. Le marin s'était enrichi à écumer les flots de la côte méditerranéenne, et il apportait six mille francs à sa future. Celle-ci, brune et vigoureuse montagnarde de seize ans, possédait une maison et des champs plantés d'oliviers. Les jeunes gens s'aimaient depuis un an, et, sous cette condition qu'Agostino cesserait de naviguer, le mariage avait été conclu.

On sortait de l'église de San-Pellegrino, et, sur le passage des mariés, les coups de fusil, tirés en signe de joie, pétillaient, comme si la vendetta eût jeté une moitié du pays contre l'autre. Les vivats éclataient dans le cortège, les figures rayonnaient de joie, et, sous ce grand soleil, dans la chaleur de l'été, à l'odeur de la poudre, une sorte d'ivresse s'emparait des cerveaux. Pierre donnant le bras à la petite Marietta, avec qui il venait de quêter à l'église, suivait d'un œil ravi les péripéties de cette fête si originale, si vivante, rêvant déjà le beau tableau qu'il en fit, et qui est devenu populaire sous le titre de *Mariage corse*.

Son cœur était paisible, et son esprit raffermi. Pas une ombre n'obscurcissait sa pensée. Il était tout au ravissement de voir heureux ces gens qu'il aimait, et dans la patriarcale existence desquels il avait trouvé l'oubli des passions malsaines, obtenu le réveil des viriles fiertés.

La noce, tout entière, se rendait chez le père de la mariée, pour banqueter en l'honneur des époux. Comme on débouchait devant l'enclos de la ferme, un gamin, qui servait habituellement d'enfant de chœur au brave curé de Torrevecchio, s'élança à

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre, 10 et 25 décembre 1890, et 10 janvier 1891.

travers la foule, et, courant au vénérable prêtre, lui tendit une enveloppe bleue, qui avait été déposée au presbytère. Pour franchir la distance de Torrevecchio à San-Pellegrino, le petit, avec ses jambes montagnardes, n'avait mis qu'une heure. Il arrivait haletant, la sueur au visage, couvert de poussière. Le curé lut l'adresse, et aussitôt, se tournant vers Pierre :

— Tenez, mon cher enfant, dit-il affectueusement, c'est pour vous !

Un cercle déjà s'était formé autour du jeune homme, qui, le front soucieux, les lèvres soudainement crispées, tenait, entre ses doigts, la dépêche sans la déplier :

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Agostino inquiet.

— C'est ce papier bleu, dit le gamin, qui a été apporté, tout à l'heure, de Bastia par un piéton. Il s'était déplacé exprès, vu que la chose, paraît-il, était pressée... Alors Maddalena, la servante de M. le curé, m'a dit : Cours tout d'un trait, ne t'arrête pas avant d'avoir parlé à monsieur... Il y a quelque grave affaire... Car il y a trois ans qu'il n'est venu un pareil papier à Torrevecchio !... Alors j'ai coupé au plus court, et me voilà.

En parlant ainsi, il essuyait sa figure ruisselante avec le revers de sa manche, riant de ses belles dents blanches, ravi d'avoir si bien rempli sa mission.

— Tu vas boire un verre de Tollano et manger un morceau avec nous, Jacopo, dit Agostino. Il poussa l'enfant vers son beau-père et ses parents, et tout plein de l'anxiété que trahissait le visage de Pierre :

— Qu'est-ce donc ? répéta-t-il.

Pierre lentement déchira l'enveloppe, déplia le télégramme et lut l'appel impérieux que lui adressait son ami. Il pâlit, son cœur se serra et ses yeux se creusèrent profonds sous ses sourcils froncés.

— Un malheur ? demanda Agostino.

— Non, dit le peintre. Du moins, je l'espère. Mais il faut que je parte à l'instant pour le continent.

— Partir ! En ce moment ! s'écria douloureusement le marié... Nous quitter avant la fin de cette journée !... Attendez au moins à demain ?...

— Si on t'avait dit, pendant que tu étais de l'autre côté de la mer, que ta fiancée souffrait et pouvait mourir de ton absence, répondit gravement Pierre, aurais-tu différé ton départ ?

Agostino serra vivement la main de son sauveur, et, des larmes plein les yeux :

— Non, vous avez raison. Mais vous devez comprendre quel chagrin vous me faites.

Pierre emmena le jeune homme à l'écart, et là, lui parlant avec une émotion soudaine, qui ouvrit à Agostino un jour décisif sur le caractère et la condition de son ami :

— Il s'agit de ne pas attrister ta femme, tes parents et tes invités. D'ici à Torrevecchio, par la route, il y a quatre lieues. Je vais prendre une carriole à l'auberge. J'irai seul. Une fois que je serai de l'autre côté de la montagne, tu expliqueras mon absence et tu remercieras chacun de ceux qui sont ici de l'accueil cordial qui m'a été fait. Je n'oublierai jamais, vois-tu, le temps que j'ai passé dans ce pays, au milieu de vous. J'étais bien malade, du cerveau et du cœur... Vous m'avez guéri par votre saine et sage tranquillité... J'ai oublié les chagrins dont j'avais cru mourir... Et c'est à vous que je le dois : à ta mère, qui a été si bonne pour moi ; à ta petite sœur, qui m'a si souvent rappelé, par sa grâce naïve et touchante, la jeune fille qui m'attend là-bas ; à toi, enfin, brave garçon, qui as été cause qu'au moment où, désespéré, je songeais à me tuer, j'ai voulu vivre pour essayer de te sauver. Tu m'as rendu à moi-même. C'est par toi que je me suis senti encore attaché à l'humanité... Non ! je ne vous oublierai jamais, et, dans la tristesse ou dans la joie, ma pensée bien souvent ira vous retrouver.

Agostino, à ces mots, ne put retenir ses larmes, et, plus bouleversé que s'il avait perdu un des siens, il se mit à sangloter, pendant que les gens de la noce, tout au plaisir, chantaient, criaient et tiraillaient dans le verger. Pierre calma le brave garçon, et, avec fermeté :

— Maintenant, comprends-moi bien. Il faut que je sois à Paris le plus tôt possible. Quand part de Bastia le prochain bateau et où fait-il escale ?

— La Compagnie Morelli a un vapeur qui chauffe, le mardi, pour Marseille. En descendant ce soir à la ville, vous retiendrez votre place, et demain, à la première heure, vous serez en mer. De Bastia à Marseille, il faut compter trente heures...

— Dans trois jours donc, je serai à Paris... De là, mon cher Agostino, tu me permettras d'envoyer quelques souvenirs aux chères femmes qui vont vivre autour de toi... N'aie point de

scrupules; tu m'as vu, pendant près d'un an, sous des habits de paysan, mais je ne suis pas pauvre... Fais taire ta fierté corse : de ton frère, tu peux tout accepter pour ta mère, ta sœur et ta femme... Pense à moi et sois sûr que tu me reverras. Le jour où je reviendrai dans l'île, peut-être ne serai-je plus seul... Alors c'est que le ciel m'aura pris en grâce et que j'aurai retrouvé le bonheur... Adieu jusque-là, et embrasse-moi !

Les deux hommes s'étreignirent, comme pendant cette nuit où ils étaient roulés par les vagues lourdes et profondes, sous la lune blafarde, et, quand ils se séparèrent, ils souriaient et pleuraient à la fois.

Une demi-heure plus tard, Pierre brûlait, en carriole, la route de Torrevecchio, et le soir même, ayant emballé ses tableaux et ses esquisses, arrivait à Bastia. Il descendit à l'auberge où il avait passé sa première nuit sur le sol de la Corse, courut payer son passage à bord du bateau à vapeur, puis il entra dans un magasin de confection, et, pour remplacer son costume de velours, acheta un vêtement complet de drap bleu qui ne lui allait pas mal.

Habillé comme un continental, pour la première fois depuis de longs mois, il poussa un soupir. Il lui sembla qu'il abandonnait le Pierre Laurier, libre, rajeuni, qui avait si délicieusement travaillé, dix heures par jour, sous le ciel clair, dans le parfum vivifiant des sapins et des genévriers, et qu'il redevenait le Pierre Laurier asservi, énervé, qui errait de l'alcôve d'une fille aux salons de jeu du cercle.

Il leva la tête. La nuit descendait, mais sur la montagne, à travers les grands massifs de châtaigniers, baignant de sa pure lumière les rochers sourcilleux, la lune brillait comme un croissant d'argent. Le vent des forêts, tiède et embaumé, passa sur le front du jeune homme, ainsi que la caresse d'une aile. Il se sentit ranimé comme par un réconfortant souvenir. Il regarda la mer, qui ondulait calme et sourde ; il murmura : « Tu peux m'emporter ; je ne te crains pas, ni ceux dont tu me sépares. » Sa fugitive angoisse disparut, et au moment de tenter l'épreuve suprême qui devait décider de sa vie, il se trouva maître de sa pensée et de ses sens.

Rien ne palpitait plus en lui de bassement passionné, pour celle qu'il avait si follement adorée. Il osa l'évoquer. Il la vit, avec son front étroit, couronné de cheveux noirs, ses beaux yeux aux longues paupières, au regard enivrant, et ses lèvres pâlis-

santes de volupté. L'odeur subtile de la femme l'enveloppa tout à coup, perfide rappel du passé. Rien ne s'émut dans sa chair, il demeura indifférent et dédaigneux. Il n'aimait plus, c'était fini, le charme avait cessé, le philtre restait inoffensif. Il rentrait en possession de lui-même, et son cœur affranchi redevenait digne d'être offert. L'image de Juliette parut alors, blanche, virginale et douce. Et des larmes de tendresse montèrent aux yeux de Laurier. Sa bouche murmura un aveu, et tout son être frémissant s'élança, à travers l'espace, vers la bien-aimée.

Le lendemain, à neuf heures, le bateau quittait le port. Pierre reconnut le quai près duquel le *Saint-Laurent* était à l'ancre, pendant qu'il repeignait son patron de bois sculpté, le môle, le bastion du Dragon, et, successivement, le cap Corse, Giraglia, puis la côte d'Italie. A bord de ce navire, qui marchait avec rapidité, il refit toute la route qu'il avait parcourue sur le petit bateau contrebandier.

A mesure qu'il se rapprochait de la France, son esprit troublé cherchait la raison du brusque rappel que lui adressait Davidoff. Une inquiétude sourde commençait à le travailler, et il redoutait un malheur. Pour qui ? Les termes de la lettre, que le docteur lui avait écrite, après son passage à Torrevecchio, lui revenaient. « Une personne, qui est près de Jacques, a failli mourir de votre mort... » La phrase qui avait tout changé dans sa vie. Était-ce donc Juliette, dont l'état s'était aggravé ? Allait-il arriver pour la voir s'éteindre, au moment où, en elle, résidait son unique espérance ?... Cependant, dans la lettre, il y avait aussi ces mots : « Vous avez passé auprès du bonheur sans le voir... mais il vous est possible encore de le retrouver. » Était-ce que ce bonheur pouvait lui échapper de nouveau ? Si jolie, la jeune fille n'avait-elle pas dû être aimée ? Un autre, pendant qu'il était loin, à soigner la plaie de son cœur dans les solitudes, n'avait-il pas pris sa place ?

Une tristesse profonde s'empara de Pierre, à la pensée que ce recours en grâce, qu'il avait adressé à la destinée, pourrait être repoussé. Une lassitude morale l'accabla, et il comprit que cette déception serait pour lui le coup décisif qui brise et qui tue. Une hâte de savoir le dévora. A bord du navire, qui fendait les lames vertes, il eût voulu posséder un moyen de correspondre avec Davidoff. Il tenait les mains vers la terre, comme si les rassurantes nouvelles qu'il espérait l'y attendaient à l'arrivée. Il

enviait les ailes rapides des albatros qui volaient mélancoliques et blancs dans le ciel. Il marchait nerveusement de l'avant à l'arrière. On eût dit que, de son agitation, il essayait de redoubler les efforts de la machine.

Il ne dormit pas, restant sur le pont à regarder l'horizon. Il passa successivement devant Gênes, Monaco, Toulon, longeant cette côte enchantée, où les jardins baignent leurs branches dans la mer, où, sur un sable d'or, les flots meurent avec de doux murmures. Il eut un battement de cœur, en voyant de loin le château d'If, sombre dans la nuit, et Marseille, avec les feux de ses phares, allumés comme des yeux qui regardent dans l'immensité. Il n'avait qu'un petit bagage, il le mit sur le dos d'un portefaix, il traversa la passerelle d'un pied leste, prit une voiture sur le quai, et se fit conduire au chemin de fer. Ni arrêt ni repos, rien ne le distrayait de son désir d'arriver le plus vite possible. L'express partait à onze heures et demie, il avait une heure à lui. Il alla au télégraphe et adressa à Davidoff cette dépêche : « Débarqué à Marseille, serai demain soir à Paris, à six heures. »

Quand il eut vu son papier, des mains du receveur, passer dans celles de l'employé chargé de la transmission, il se sentit soulagé, comme si quelque chose de lui était parti en avant. Il se rendit au buffet où il mangea sans appétit, pour tuer le temps. Enfin les portes de la gare étant ouvertes, et le train formé, il grimpa dans un compartiment, et se livra, avec une jouissance toute spéciale, à la volupté de la vitesse. Enfoncé dans un coin, les yeux clos, quoiqu'il ne dormît pas, il resta immobile, comptant les stations qui le séparaient du but, ainsi qu'un prisonnier efface, sur le calendrier, les jours qui le séparent de la liberté.

A l'aube, il eut cependant une défaillance et s'assoupit. Quand il se réveilla, avec la surprise joyeuse d'avoir gagné un peu de temps sur son impatience, il faisait grand jour, et l'express filait sur Mâcon. Les riches campagnes de la Bourgogne si riantes, si saines, si robustes, se déroulaient de chaque côté de la ligne, dans un flot de soleil. Il parut à Pierre qu'il était presque arrivé. Il retrouvait une nature qui, depuis un an, lui était inconnue. Plus d'oliviers, de pins et de cactus, poussant sur l'herbe rare et jaune, plus de rochers rougeâtres et de torrents écumeux. Point de bergers armés de leur fusil, perchés sur un tertre, et surveillant avec un air altier et grave, le parcours de leurs moutons épars ou de leurs chèvres indisciplinées. Mais des paysans à la

fois pesants et actifs, poussant le long des sillons bruns leurs paires de grands bœufs blancs attelés à la charrue. Et des plaines couvertes de moissons, sur les coteaux, des vignes lourdes de raisin, des forêts d'un vert puissant, coupées de routes gazonnées aux longues et fraîches perspectives. C'était la France du centre, avec ses sévères beautés, et non plus la molle et rayonnante Provence, ou la sauvage et grandiose Corse.

L'horizon fuyait, dans le roulement des roues, le train traversait les monts, les fleuves, et la pensée de Pierre s'engourdissait peu à peu. Il retomba dans une rêverie inquiète, se demandant, avec une persistance vaine, ce qui avait contraint Davidoff à le rappeler si brusquement. Et une agitation fébrile le reprit aux environs de Paris. Il tira sa montre plus de vingt fois, entre Melun et la grande ville. En passant les fortifications, il se mit debout, s'apprêtant déjà pour la descente. Enfin le train sifflant ralentit sa marche, fit tinter les plaques tournantes, et, au milieu des hommes de peine guettant les voyageurs, s'arrêta au terme du parcours.

Pierre, debout sur le marchepied, sauta sur le quai et fut saisi par deux bras qui le serrèrent fortement. Il leva les yeux, reconnut Davidoff, poussa un cri de joie, et, saisissant à son tour les mains du fidèle ami, il l'entraîna à l'écart :

— Eh bien ? cria-t-il, résumant toutes ses curiosités dans cette interrogation.

— Calmez-vous, dit le Russe, qui comprit l'angoisse de Laurier. Il n'y a point de péril urgent pour Juliette.

Pierre poussa un soupir profond comme si on lui débarrassait le cœur d'un fardeau écrasant.

— Et Jacques ? demanda-t-il.

— Ah ! Jacques ! répondit Davidoff. C'est lui surtout qui m'inquiète... Mais ne restons pas là, on nous regarde.

Il prit le bras du peintre, et, au milieu de la foule qui s'écoulait vers la sortie, il l'entraîna.

— Quel bagage avez-vous ?

— Cette valise avec moi, et une caisse dans le fourgon.

— Venez, nous ferons prendre la caisse par les gens de l'hôtel... Car vous m'accompagnez... Je ne vous quitte pas... Au lieu de vous attendre, ainsi que je vous le disais dans ma dépêche, j'ai préféré venir au devant de vous... J'ai craint quelque imprudence... Savez-vous que, si Mlle de Vignes vous voyait brusque-

ment, le saisissement qu'elle éprouverait pourrait lui être fatal?...

Ils roulaient en voiture sur le boulevard, tout en causant, et Laurier, étourdi, n'avait pas assez de toute son attention pour regarder et pour entendre. Le mouvement de Paris, au sortir du train, qui l'avait secoué pendant vingt heures, après le roulis du bateau, pendant deux jours, cette agitation, succédant brusquement au calme profond et recueilli de son existence à Torrevecchio, enfiévrait son cerveau, éblouissait ses yeux et assourdissait ses oreilles. Il faisait des efforts pour écouter et comprendre Davidoff. Il se sentait las de corps, et surexcité d'esprit. Il dit :

— Ce voyage m'a brisé, et cependant il me semble que je ne pourrais pas me reposer.

— Vous vivez, depuis trois jours, sur vos nerfs... Je vais remettre votre organisme en ordre... Fiez-vous à moi... Si je n'avais jamais de malades plus difficiles à guérir que vous...

La voiture entrait dans la cour du Grand-Hôtel. Ils descendirent, et, suivis d'un garçon qui portait la valise de Laurier, ils montèrent à l'appartement de Davidoff. Un salon séparait la chambre de Laurier de celle du Russe. Restés en tête à tête, ils se regardèrent un instant, en silence, puis le docteur montrant un siège à son ami :

— Asseyez-vous, nous allons dîner ici, en bavardant, et si vous êtes raisonnable, peut-être ferai-je quelque chose pour vous, dès ce soir.

Les yeux de Pierre s'illuminèrent :

— Quoi ! dit-il, je pourrais la voir ?...

Davidoff se mit à rire :

— Au moins, avec vous il n'y a pas d'équivoque ! La voir !... Il ne peut donc, entre nous, être question que d'elle ? Eh bien ! vous avez raison. Et c'est d'elle qu'il s'agit. Je suis, depuis le commencement de la semaine, ici, et l'habitue doucement au prodige de votre résurrection. Il y a de longs mois qu'elle vous pleure, dans le mystère de son âme... Dès les premiers mots prononcés par moi, et émettant l'ombre d'un doute sur la certitude de votre mort, elle s'est ranimée, mais de façon à nous effrayer sa mère et moi... Une fièvre ardente s'est emparée d'elle... Sa faiblesse est si grande!... Par un phénomène incroyable, votre disparition avait eu cette double conséquence de rendre à Jacques la force de ne pas mourir, et d'enlever à Juliette le courage de vivre. Elle s'est lentement étiolée, pâlissante, comme une

fleur rongée par un ver invisible... Quant à son frère... Mais il vaudrait mieux ne parler que d'elle !...

— Ce que vous avez à m'apprendre, sur le compte de Jacques, est-il donc si pénible?

— Désolant, moralement et matériellement. Cette semaine, talonné par des besoins d'argent impérieux, il a provoqué la mise en vente des propriétés qui sont communes à sa mère, à sa sœur et à lui... Les observations du notaire, les sollicitations de Mme de Vignes, tout a été inutile ! Il veut réaliser, à n'importe quel prix, ne se préoccupant pas de la perte considérable qui sera la conséquence de cette liquidation précipitée... Il est fou, et d'une dangereuse folie !...

— Mais cette folie, causée par qui ou par quoi?

— Par l'amour. Une femme a perdu ce malheureux qui n'était que trop disposé aux pires faiblesses.

— Et cette femme est-elle si séduisante qu'on ne puisse le détacher d'elle? Si forte qu'on ne puisse le lui arracher?

— La plus forte, la plus séduisante, la plus dangereuse de toutes les femmes !... Et si je vous disais qui elle est...

A ces mots, Pierre pâlit, ses yeux s'agrandirent, il ouvrit la bouche pour questionner, pour prononcer un nom, qu'il devinait sur les lèvres du docteur. Il n'en eut pas le temps. Davidoff sourit amèrement, et, regardant le peintre jusqu'au fond du cœur :

— Ah! vous m'avez compris! dit-il. Oui, c'est dans les mains de Clémence que Jacques est tombé. Il a été aimé par elle, il l'a aimée... comme on l'aime. Elle, au bout de trois mois, est redevenue froide comme un marbre. Lui est plus passionné, plus enflammé que jamais... Et, qu'ai-je besoin de vous dépeindre l'état de son esprit? Pour le connaître, vous n'avez qu'à vous souvenir.

Comme Laurier demeurait immobile et muet, la tête penchée sur sa poitrine, le Russe reprit avec force :

— Il l'adore, comprenez-vous, Pierre? Il l'a adorée, toute chaude encore de vos caresses... Et il ne vit plus que pour elle!...

Le peintre releva la tête et, d'une voix triste, avec une compassion profonde :

— Le malheureux ! Pour elle, pour une pareille créature, il a tout oublié, tout compromis !... Mais il faut le plaindre plutôt que l'accuser... Elle est si redoutable!...

A ces paroles, la figure de Davidoff s'éclaira, ses yeux pétillèrent de joie, il alla à son ami, et, avec une ironie affectée :

— Ainsi, dans votre cœur, vous ne trouvez pour Jacques que de la pitié ?

— Et quel sentiment autre voulez-vous que j'éprouve ? Dois-je le blâmer, après avoir été plus faible et plus coupable que lui?... Non ! je ne puis que le plaindre !

Davidoff prit la main de Pierre, et la serrant vigoureusement :

— Et pas un tressaillement dans votre chair, à ce rappel de l'amour ancien?... Pas une émotion dans votre esprit? Aucun retour vers la femme, aucune irritation contre l'ami ?

— Voilà donc ce que vous craigniez ? s'écria Laurier, dont le pâle visage se colora. Vous vous demandiez si j'étais bien guéri de ma passion insensée, et vous m'avez fait subir une épreuve ? Ah ! n'ayez plus de défiance, parlez ouvertement... Vous m'avez suspecté ?

— Oui, dit Davidoff avec fermeté. J'ai voulu savoir si, à votre insu même...

— Ah ! interrogez, cherchez, fouillez ma pensée, s'écria Pierre. Vous n'y trouverez que l'amer regret des fautes commises et l'ardent désir de les réparer ! Si je ne m'étais pas senti digne d'une affection pure, capable d'y répondre par une tendresse inaltérable, vous ne m'auriez jamais revu. Ne redoutez donc rien de moi, Davidoff. Le Pierre Laurier que vous avez connu est mort, par une nuit d'orage, et l'homme que vous avez devant vous, s'il a le même visage, heureusement n'a plus le même cœur.

— A la bonne heure ! dit Davidoff gaiement. Ah! j'ai un lourd poids de moins sur la conscience. Si je n'avais pas pu compter absolument sur vous, je ne sais comment je me serais tiré de l'œuvre que j'ai entreprise. Tout est difficulté, tout est souci. Il va falloir que vous affrontiez Clémence...

— Si c'est absolument nécessaire, je m'y résoudrai, mais cela me coûtera beaucoup !...

— Sans doute ! Cependant, à coup sûr, pas tant qu'autrefois, répliqua le Russe, avec un sourire. Mais nous devons arracher Jacques de ses griffes. Et il ne faudra pas moins que votre intervention pour que nous y réussissions... Laissons cette question, c'est l'avenir. Occupons-nous du présent, parlons de Mlle de Vignes.

Le front de Pierre s'éclaira. Au même moment, on apportait le dîner. Les deux amis s'assirent devant la table, et, pendant une heure, ils causèrent à cœur ouvert. Pierre racontant son séjour à Torrevecchio et le docteur expliquant au peintre tout ce

qui s'était passé pendant son absence, ils purent, de la sorte, acquérir la certitude, Davidoff, que Laurier était, ainsi qu'il l'avait affirmé, radicalement guéri de sa dangereuse passion, et Laurier, que Davidoff, en le rappelant à la hâte, avait agi avec autant de décision que de sagesse. Vers neuf heures ils descendirent et se rendirent chez Mme de Vignes. Sur le boulevard, dans la douceur d'une belle nuit d'été, Pierre sentit son cœur se gonfler d'espérance et de joie, il leva son regard vers le ciel, et se repentit d'avoir si follement douté du bonheur.

Mme de Vignes, depuis quatre jours, prévenue par Davidoff, avait vu l'avenir, qui lui paraissait si sombre, s'éclairer d'une faible lueur. La certitude que Pierre Laurier vivait, l'assurance avec laquelle Davidoff affirmait que le peintre aimait Juliette et ne pouvait aimer qu'elle, avait donné à la mère un peu de soulagement. Dans le malheur qui l'accablait, ayant tout à redouter de son fils et tout à craindre pour sa fille, la possibilité de rendre à Juliette le calme et la santé lui offrait une satisfaction bien douce. Qu'étaient les soucis d'argent, comparés aux inquiétudes que lui causait l'abattement, de plus en plus profond, de la jeune fille? Davidoff avait été accueilli comme un sauveur. Graduant savamment ses confidences, il avait jeté, dans la pensée de Mlle de Vignes, un tout petit grain d'espérance, qui avait levé comme en terre féconde. Peu à peu, la semence avait poussé des racines qui s'étaient étendues vivaces. Et maintenant la fleur prête à s'épanouir n'attendait plus qu'un dernier rayon de soleil. Depuis le commencement de la semaine, Juliette, sans preuves, sans autre raison plausible que son ardent désir de voir le miracle se réaliser, s'était prise à croire que Pierre était vivant.

Les « on dit » de Davidoff avaient été avidement accueillis par ce jeune cœur. Pourquoi Pierre, sauvé par des marins et emmené à bord d'un petit bâtiment de commerce, n'aurait il pas été rencontré par ces voyageurs qui déclaraient l'avoir vu? Pourquoi, honteux de son suicide annoncé et non exécuté, Pierre ne serait-il pas resté à l'écart, près de moitié d'une année? Pourquoi n'aurait-il pas laissé la famille de Vignes ignorer qu'il vivait? Tout cela était admissible. Et la jeune fille avait un tel besoin de l'admettre qu'elle eût tenu pour vraies de bien plus étranges histoires.

Chaque jour, Davidoff, poursuivant sa cure morale, rendait compte à Juliette des découvertes que produisait l'enquête qu'il

était censé faire. Et, chaque jour, il assistait à l'éveil de cette âme engourdie et glacée. C'était un spectacle charmant que celui de cette floraison timide. Juliette espérait, mais elle avait peur d'espérer, et, par instants, elle se retenait sur la pente où son imagination l'emportait. Si, après cette période heureuse, il allait falloir retomber dans la désolation? Si tout ce qu'on disait n'était point vrai? Si Pierre n'avait pas survécu?

Une horrible agitation était en elle. Il lui semblait impossible que la mort eût pris, en une seconde, ce garçon si alerte et si robuste. Elle se rappelait ce que son frère lui avait dit à Beaulieu : On n'a pas retrouvé son corps... Elle n'avait pas, alors, accepté le doute comme une espérance. Mais, maintenant, n'était-il pas évident que si la mer ne l'avait pas rejeté au rivage, c'est qu'il avait échappé à ses vagues méchantes, qu'il était sorti de ses glauques profondeurs, et qu'il existait? Quel trajet, dans ce cerveau de femme, avait fait cette pensée! Elle y était entrée si avant que, pour l'en arracher, il aurait fallu à présent des preuves matérielles. Il aurait fallu montrer Pierre mort pour faire croire, à celle qui l'aimait, qu'il pouvait n'être plus vivant.

Le matin même, Davidoff s'était hasardé à dire :

— J'ai vu, hier soir, des gens qui ont rencontré notre ami en Italie et qui lui ont parlé. On peut s'attendre, un de ces soirs, à le voir arriver.

Elle n'avait point répondu, elle avait regardé le docteur, avec une fixité singulière, et, au bout d'un instant :

— Pourquoi ne me dites-vous pas tout?... Vous avez peur de ma joie?... Vous avez tort. Je suis maintenant sûre qu'il vit. Je l'ai vu, cette nuit, en rêve. Il était dans une église, une pauvre église de village, et travaillait à un tableau de sainteté... Son visage était triste... triste, et, par moments, des larmes coulaient sur ses joues. J'ai eu la conviction qu'il pensait à moi... J'ai voulu lui crier : Pierre, assez de chagrins, assez d'éloignement; revenez, nous vous attendons, et nous serions si heureux de vous accueillir... Mais une sorte de brouillard s'est élevé entre lui et moi, et je ne le distinguais plus que très effacé, pareil à une silhouette vague, et nettement j'entendais le bruit des flots, comme lorsque à Beaulieu, par une mer houleuse, le ressac battait les récifs de la baie... Puis, cette vapeur s'est dissipée, ainsi qu'un voile qu'on arrache, et je l'ai revu. Il venait vers moi, le visage souriant; il a fait un geste de la main, comme pour dire : Ayez

patience, me voilà... et je me suis réveillée, angoissée et brisée... Mais j'ai confiance. Il est tout près de nous. A Paris, peut-être?...

Davidoff, très intrigué, demanda alors à la jeune fille :

— Pouvez-vous me décrire l'église dont vous me parlez?

— Oui, dit Mlle de Vignes. Elle était située sur la place d'un village. Le portail était en grès rouge, surmonté d'un auvent en briques... L'intérieur, blanchi à la chaux et très pauvre... Quelques bancs de bois, une chaire sans un ornement, un autel d'une grande simplicité...

— Et le tableau auquel travaillait Pierre, l'avez-vous regardé, vous le rappelez-vous?...

— Oui. Il y avait un tombeau ouvert... Et le mort se dressait vivant... J'y ai vu un présage.

Davidoff hocha la tête, très saisi par cette extraordinaire révélation. Évidemment, c'était lui qui, par la pensée, avait fait voir à Mlle de Vignes l'église de Torrevecchio, et la Résurrection... Mais le bruit des flots, frappant l'oreille de la jeune fille, à l'heure même où Pierre était en mer?... Comment l'expliquer?

Il resta silencieux, et, quoi que Juliette fît, il ne donna pas d'éclaircissements nouveaux. Mais son attitude, ses paroles, sa physionomie, tout annonçait un événement prochain. Le docteur laissa la jeune fille dans une agitation qui lui parut favorable, et partit. Le soir, vers neuf heures, arrivé à la porte de Mme de Vignes, en compagnie de celui qui était si ardemment désiré, il eut un violent battement de cœur. Il serra fortement le bras de son ami, et lui montrant la dernière fenêtre de l'entresol :

— Restez dans la rue, dit-il, les yeux fixés sur cette croisée. Lorsque vous m'y verrez paraître, montez. Mais, à ce moment seulement... Je vais, moi, préparer votre réception... Je suis plus troublé que je ne puis vous le dire...

Il entra dans la maison, et laissa le peintre sur le trottoir. Seul, Laurier fut saisi d'une émotion semblable à celle qu'il avait éprouvée sur le promontoire de Torrevecchio, en face de la mer, quand, après avoir reçu la lettre de Davidoff, il s'était interrogé pour savoir s'il était digne de revoir Juliette.

Une sorte d'attendrissement mystique s'empara de lui, pendant qu'il attendait l'instant de se présenter devant la jeune fille. Il était recueilli et grave, avec le sentiment qu'il accomplissait un devoir de réparation. Pas d'impatience, la quiétude heureuse

d'un converti qui va abjurer ses erreurs, obtenir son pardon et vivre en paix avec le ciel et la terre.

Il restait adossé à la muraille, les yeux fixés sur la fenêtre, pensant à la scène qui se passait dans cet appartement obscur et silencieux. Rien ne bougeait, tout demeurait muet. Un immense apaisement régna dans l'âme du jeune homme. En lui un seul sentiment subsistait : sa tendresse pour Juliette. Il se rappela l'amour naïf et timide de l'enfant, il fit le compte des peines qu'elle avait souffertes et dont il était l'auteur, et seul, dans la nuit qui descendait, il jura de les lui faire oublier.

A cette minute même, la fenêtre s'éclaira vaguement et le docteur Davidoff, de la main, donna à son ami le signal qu'il attendait. Laurier s'élança, et, palpitant, gravit l'escalier. La porte était ouverte, il traversa le vestibule, entra dans le salon, et, debout devant la cheminée à côté de sa mère, il aperçut Juliette. Il s'arrêta immobile, les jambes tremblantes, le regard vacillant.

Elle lui parut plus grande qu'autrefois ; peut-être était-ce parce qu'elle était plus mince et plus pâle. Ses mains blanches se détachaient, effilées et encore souffrantes, sur le noir de sa robe. Ses yeux, cernés par les pleurs, brillaient lumineux et doux. Elle souriait et regardait Pierre, comme Pierre la regardait. Elle le trouvait mieux que jamais, avec son visage hâlé et sa barbe qu'il avait laissée pousser. Elle découvrait, sur son front, les traces de son chagrin, et elle éprouvait une joie secrète, revanche de ses douleurs. Son sourire, soudain, se trempa de larmes, et brusquement, portant son mouchoir à ses lèvres, elle se laissa tomber sur un fauteuil et éclata en sanglots.

Pierre poussa un cri, et, rompant enfin son immobilité, il s'élança vers elle, se jeta à ses genoux, la priant, la suppliant de lui pardonner. Mme de Vignes, inquiète, s'était approchée de sa fille ; mais Davidoff la rassura d'un coup d'œil. Alors la mère et le médecin, voyant que les deux jeunes gens avaient oublié tout ce qui n'était pas leurs souvenirs et leurs espérances, les abandonnèrent librement à la douceur de leur première joie.

Quand ils revinrent troubler le tête-à-tête, ils trouvèrent Pierre et la jeune fille, assis l'un près de l'autre, la main dans la main. C'était Juliette qui parlait, racontant son chagrin et son désespoir. Elle souriait, maintenant, en rappelant toutes ses souffrances, et c'était Laurier qui pleurait.

— Mes amis, dit Davidoff, nous avons tenu les engagements

que nous avions pris envers vous : vous êtes heureux. C'est fort bien, mais n'abusons point des meilleures choses. Mlle de Vignes n'est pas encore assez forte pour qu'il soit permis de ne pas lui doser même ses satisfactions. En voilà donc assez pour une seule séance. Vous aurez, du reste, le temps de vous revoir.

Alors Juliette, avec toutes sortes de câlineries, essaya d'obtenir de sa mère un quart d'heure de grâce. Et Mme de Vignes n'eut pas le courage d'attrister, par un refus, ce joli visage qui rayonnait, pour la première fois, depuis si longtemps. Elle sentait bien que le triomphe de cette jeunesse, sur la mort qui déjà l'entraînait, était désormais assuré. Et le sentiment de rancune qu'elle éprouvait contre Laurier, involontaire auteur de tout ce mal, ne résistait pas à la métamorphose que sa présence avait fait subir à Juliette. Ils restèrent donc, tous les quatre, oubliant le temps qui s'écoulait, à écouter le récit de l'existence de Pierre dans le petit hameau corse. Juliette aima Agostino, Marietta, la vieille mère et le bon curé. Et la promesse, que Pierre avait faite à ses amis de Torrevecchio de revenir les voir, elle la renouvela, elle aussi, mentalement, dans un élan de reconnaissance. Minuit sonnait quand ils se séparèrent.

— Vous ne nous verrez pas demain, dit Davidoff, en souriant à sa malade.

Et comme elle s'attristait subitement :

— Il ne faut pas penser qu'à vous, chère enfant, ajouta-t-il avec douceur. Nous avons une autre cure à faire, plus grave et plus difficile que la vôtre. Nous partirons, dès le matin, pour retrouver votre frère à Trouville.

En un instant, l'égoïsme, avec lequel la jeune fille jouissait de son bonheur disparut. Elle retrouva le sentiment de la situation douloureuse dans laquelle sa mère et elle étaient placées. Et, en même temps, elle reprit toute sa ferme raison. Elle serra la main de Davidoff, et s'adressant à Pierre :

— Vous avez raison, partez tous deux, et puissiez-vous faire pour mon frère ce que vous avez fait pour moi ! En réussissant, vous ne pourrez pas me rendre plus reconnaissante, mais vous pourrez me rendre encore plus heureuse.

Alors, prenant par la main celui qu'elle aimait, elle le conduisit à sa mère. Mme de Vignes tendit les bras à l'enfant prodigue, et, en recevant ce baiser, cette fois, Pierre se sentit complètement absous.

(*A suivre.*) Georges Ohnet.

LA FERMETURE

Déjà hier au soir les gares de Paris étaient remplies de gens guêtrés de cuir, portant sur leurs épaules des armes dissimulées dans des fourreaux couleur fauve. Ce sont les disciples de saint Hubert qui vont dire adieu, pour six mois, à leur plaisir favori.

Ce matin, les trains qui se mettaient en mouvement dès l'aurore ont emporté les autres vers Compiègne, Fontainebleau, Rambouillet, Meudon, les garennes des Parisiens.

Depuis octobre, on a laissé les chiens d'arrêt à la maison ; le braque frileux se pelotonne près du feu, et l'épagneul docile et affectueux comme un enfant s'endort paresseusement sur le bas de la robe de la maîtresse du logis.

Ah! les belles journées! Le froid vif du matin pique les doigts ; on s'empile dans les wagons; les cigares sont allumés ; on discute les cours de la Bourse, la première de la veille , les jambes de Pépinette : tout le monde est gai, expansif et bruyant.

A l'arrivée, l'omnibus attend. On grimpe vite et au galop : voici le terrain de chasse. De loin, on aperçoit trois ou quatre gardes, le képi liséré de jaune à la main, le carnier au dos, à la tête d'une escouade de batteurs en blouse grise, guêtrés de toile, un bon bâton sous le bras.

Les tireurs se postent.

— Par où commençons-nous? demande le brigadier.

— Faisons d'abord la battue du Rocher-Noir, puis nous ferons

les petites tailles. La battue ira comme ça ; nous mettrons six fusils dans le layon et deux en retour.

Les tireurs sont postés ; chacun est là, anxieux, le doigt sur la détente, se baissant sans bruit pour distinguer, à travers les branches et les hautes herbes, si ce tronc qui semble remuer n'est pas quelque lièvre quittant doucement son gîte.

Le bruit des batteurs se rapproche : on entend leur voix. « Lapin, à droite! lapin, lapin! Coq, au mur! coq! » Pan! pan! Les coups de fusils éclatent de tous côtés. Le gibier manqué traverse le layon, affolé, et se jette dans le bois. Après chaque battue, les victimes sont rassemblées, pêle-mêle, et mises dans les carniers. Le carré est fini. On se porte vers le voisin en devisant des incidents.

— Quelle déveine ! dit l'un ; pas un coup de fusil !

— Moi, pour sûr, j'ai blessé un coq. Il m'est parti dans les jambes. Garde, vous ne l'avez pas retrouvé?

— Non, monsieur, non, répond le vieux garde avec un sourire narquois.

— C'est ennuyeux, tout ce qu'on perd de gibier !

La journée se passe ainsi, humant à pleins poumons l'air des grands bois, à fusiller lièvres et chevreuils qui passent effarés. C'est adorable, et l'on se prend à envier le sort, si rude cependant, de ces gardes qui vivent ainsi d'un bout de l'année à l'autre au milieu de cette merveilleuse nature dans le silence majestueux de la forêt.

La nuit tombe ; on charge le gibier sur le haut du break ; on tire, à regret, du fusil les deux dernières cartouches inutiles ; un peu plus lourdement que le matin, on se hisse en voiture, et, quelques minutes après, le véhicule s'arrête devant le pavillon de chasse. Là, chacun sort de son carnier les objets de toilette, savon, lime, brosses, linge de rechange, et, un quart d'heure après, on prend place autour de la nappe blanche. A table, sept ou huit figures épanouies, le sang à la peau, attendent le potage fumant dans la haute soupière.

Quel appétit ! Et, lorsque le premier service est passé, quelles histoires ! On ne s'entend plus.

— A l'ouverture, cette année-ci, il m'en est arrivé une bien drôle, dit Merlimont. J'étais invité chez Salzède, en Sologne. Il m'avait prévenu : une belle chasse de perdreau ; pas un lièvre. Nous marchions en ligne ; à peine en marche, il me part un lièvre

dans les culottes. Le gaillard ne se pressait pas. Je le roule de mes deux coups. Il cabriole net. J'étais tout fier. Le rabatteur se précipite et vient à moi, l'air absolument consterné, tenant à la main un superbe capucin.

— Oh ! monsieur, me dit-il, quel malheur ! monsieur vient de tuer M. Oscar !

C'était le seul du pays ; tout le monde le connaissait ; on le respectait depuis des années : c'était l'honneur de la contrée, le lièvre qu'on exhibait aux étrangers.

J'ai fait mes excuses comme j'ai pu à Salzède, qui les a reçues avec un air pincé, — cela n'empêche pas qu'il ne m'a plus invité depuis !

Voici le café. Un air de feu, un cigare, et en route pour la gare.

Le retour est moins joyeux ; les chasseurs, fatigués, dorment dans le wagon. Le silence se fait ; les intrépides, seuls, causent à demi-voix en fumant. De loin en loin, un ronflement éloquent.

Paris, Paris, Paris !

Alas ! poor Yorick ! En voilà pour six mois !

Le dernier tableau se passe dans le fiacre.

On dormaille dans l'encoignure, appuyé à la portière, sous l'impression mélancolique que laisse la dernière chasse, mais ravi d'avoir pu voler une journée aux ennuis, aux tracas, aux luttes constantes de la vie infernale, et de l'avoir consacrée tout entière aux enivrements de la chasse et aux merveilles de la campagne d'hiver.

Carle des Perrières.

LE BINIOU DU ROI

— Impossible de trouver un joueur de biniou, Messieurs ! Notre cortège est flambé ! L'entrée du Roy est ratée.

Et le jeune monsieur Jeannin-Fouillet, essoufflé, tomba sur une chaise.

Il y eut un silence de glace. Les convives de la table d'hôte de l'hôtel des Armes de France se regardèrent consternés.

C'est qu'il était huit heures et demie du soir, et que le cortège dont parlait le jeune monsieur Jeannin-Fouillet était pour le lendemain, 10 juillet de l'an de grâce 1880.

Un beau matin, la jeune aristocratie de Porkeradec, petite ville renommée pour ses pierres druidiques, ses opinions ultramontaines et ses lourdes galettes, ayant découvert qu'elle s'ennuyait prodigieusement, chercha un moyen de secouer la torpeur qui l'ankylosait.

Une Commission organisée, on pensa qu'il serait original d'imaginer quelque chose qui fût amusant et donnât en même temps une bonne leçon au gouvernement et un bon exemple à l'Europe, quelque chose comme de l'opposition en action.

On se décida pour une cavalcade.

Cavalcade excessivement historique, devant reproduire avec la plus scrupuleuse exactitude l'entrée du Roy Henri IV en sa bonne ville de Porkeradec.

En 1597 selon les uns, en 1598 selon les autres, Henry IV, au dire de certains chroniqueurs, d'ailleurs contestés, était passé *non loin* de la vieille cité bretonne.

La cavalcade décidée en principe, on se mit à la besogne.

Il y eut par tout l'arrondissement une fièvre d'érudition impossible à décrire.

Gens du monde et paysans étaient sur les dents, cherchant,

creusant, fouillant, compulsant, traduisant, commentant. On pâlissait sur les manuscrits, on interrogeait les pierres, on secouait comme pruniers la mémoire des vieillards au chef branlant, espérant trouver en leurs discours l'écho des traditions évanouies.

Le jeune monsieur Jeannin-Fouillet était surtout infatigable, et, comme on le disait finement à son cercle, plus royaliste que le Roy.

Ce qui éperonnait ainsi son zèle pour cette mascarade de la bonne cause, c'était la certitude de se rendre excessivement désagréable à son père, une des colonnes du parti avancé, occupant, depuis longues années, un poste important.

Donc, ce fils se multipliait. On ne voyait que lui chez tout le monde, on n'entendait que lui partout.

— Je jure que cette cavalcade sera épatante et que mon auteur sera furieux, avait-il dit.

Et il faisait tout pour réaliser un programme inénarrable.

Trois fois des dissensions intestines s'élevèrent au sein de la Commission d'initiative et faillirent tout gâter, tout perdre.

Le motif des querelles était d'ailleurs toujours le même : chacun des membres entendait être seul désigné pour se rendre à Paris afin de choisir et d'embaucher les écuyères qui représenteraient la reine et les dames de la cour.

Enfin, tout s'arrangea.

Grâce aux documents conservés aux Archives de la ville, on sut les noms des dames et des gentilshommes présents et l'on put reformer à peu près le cortège. Fortune inouïe, on put même reconstituer les arcs de triomphe du temps.

Moyennant une forte somme, on loua, chez un costumier de Paris, une foule de pourpoints et de hauts-de-chausses, de jupes et de corsages qui s'étaient déjà montrés avec honneur dans la *Petite Mariée* et dans le *Petit Duc*, — *petit, tout est petit* — et l'on enrégimenta une demi-douzaine de femmes ni trop vieilles ni trop laides.

Tout allait bien quand, trois jours avant la fête, le professeur d'histoire du collège découvrit dans un bouquin, aussi incontestablement indiscutable que rare et précieux, que le cortège royal avait été précédé d'un joueur de biniou qui, pendant tout le parcours, n'avait cessé de faire entendre les airs les plus bretons de son répertoire.

— Nous aurons un biniou, s'était écrié le jeune monsieur Jeannin-Fouillet, fiez-vous à moi !

Et il s'était mis en route.

Ce fut donc avec le plus profond et sincère désespoir que, le 9 juillet, à huit heures et demie du soir, il tomba essoufflé sur une chaise de la table d'hôte de l'hôtel des Armes de France, plus anéanti que feu Vatel, et, par intervalles, murmurant ces terribles paroles :

— Pas de biniou ! tout est perdu !

Le premier saisissement passé, chacun donna son avis. Mais rien ne paraissait possible ; il était maintenant 9 heures, et le cortège se mettait en marche le lendemain à midi.

Pas de biniou ! Que l'on envisageât la question au point de vue scientifique ou au point de vue politique, Porkeradec était déshonoré !

Tout à coup, aigrelette et grêle, et pourtant timide et aimable, une voix s'éleva, et, d'un des coins de la vaste salle, s'avança un inconnu, convive de passage que, d'ailleurs, on n'avait nullement remarqué.

C'était un petit vieillard, très vif, très chauve, très propre, très avenant. Il s'approcha des membres du comité et, en proie à un tremblement presque convulsif qui semblait causé par la joie :

— Je n'ose comprendre ce dont il s'agit, Messieurs ; ce serait si beau que, vraiment, je n'y puis croire. Tirez-moi de peine, je vous prie, dites-moi que je ne rêve pas et...

Il s'arrêta presque suffoqué.

— Et ?

— Et demain, je jouerai du biniou en tête du cortège du Roy.

Cette déclaration, le ton, surtout, dont elle fut faite, stupéfièrent l'assemblée. Le jeune Jeannin-Fouillet, lui-même, qui s'est imposé le dandysme de ne s'étonner de rien, demeura si véhémentement surpris qu'il ouvrit presque tout grands les petits yeux à l'aide desquels il clignotait depuis sa naissance.

— Vous jouez du biniou, Monsieur ? dit-il enfin.

— Oui, Monsieur, j'en joue même depuis cinquante ans, fit modestement le petit vieillard, et, sans me flatter, je crois savoir tirer de cet instrument dédaigné des sons assez mélodieux. Je suis Breton et, de père en fils, nous nous sommes transmis ce petit talent dans la famille. Mais, dites-moi...?

— Oh! rien de plus simple. C'est pour le cortège de l'entrée du roy Henry IV à Porkeradec. Tout est prêt ; il nous manque le biniou, parce qu'on y a pensé trop tard. Si vous consentez, on ira vous prendre à onze heures. Ce sera cinquante francs ; on vous fournit le costume.

— J'accepte, Monsieur, j'accepte ; mais, je l'avoue, ma surprise est extrême. Je débarque aujourd'hui même. J'arrive de l'Uruguay, et les journaux que je lisais là-bas étaient loin de me faire présager un si heureux événement. J'avais entendu dire qu'une fête allait se célébrer en France le 14 juillet, mais... dans des conditions bien éloignées de celles que... Enfin, Monsieur, je suis fier d'accepter, refusant toutefois aucune espèce de rétribution. Pour ce qui est du costume, je suis ennemi du faste ; si vous le voulez bien, je me contenterai de mon simple habit noir. C'est, vous le savez, la livrée de la science. Voici ma carte : Charles Jourgu, professeur de philosophie. Et croyez que je vous remercie un million de fois, Messieurs, car je vous devrai la plus grande joie de ma vieillesse, la plus pure joie de ma vie. Vous verrez que je ne suis point indigne d'un choix si flatteur. Je cours à la gare prendre mon biniou que j'ai laissé en consigne avec mes autres bagages. Je comptais quitter Porkeradec demain matin, mais à présent... A présent, tenez, je le dis comme je le pense, à présent, je voudrais y mourir!

Riant et pleurant à la fois, subitement alerte et rajeuni, joyeux, enthousiasmé, comme fou, le brave homme s'élança hors de la salle.

— Qu'est-ce que c'est que ce vieux toqué-là? dit le jeune monsieur Jeannin-Fouillet. Il me fait l'effet de n'avoir pas compris un mot de ce que nous avons dit; mais n'importe : il joue du biniou, l'honneur est sauf.

Débarrassé enfin de son horrible préoccupation, le Comité se fit apporter un panier de champagne, grâce auquel il oublia bien vite les singularités du petit homme qui venait de sortir.

Celui-ci, de toute la longueur de ses petites jambes, arpentant les rues obscures et silencieuses de la ville, murmurait des phrases incohérentes.

Revirement d'opinion... — Triomphe de la bonne cause... — Devait finir ainsi... — Légitimité... — Honneur... — Vérité... — Et sans lutte, sans effusion de sang... — Le vœu national, enfin... -- Sublime sagesse des peuples...

Au détour d'une rue, il vit venir une vingtaine de cavaliers portant casque et cuirasse et torche au poing. En tête, le hérault d'armes, accompagné du valet de ville, s'étant arrêté, lut à haute et intelligible voix un rescrit annonçant à tous l'arrivée de Monseigneur le Roy Henry pour le lendemain et sa triomphale et triomphante entrée.

C'était, dès la veille, le commencement de la fête.

— Oh ! oh ! fit le professeur Charles Jourgu, le Roy n'hésite pas à faire revivre les vieilles coutumes. Ne va-t-il pas un peu loin en conservant les tournures du vieux langage ? Cela ne peut-il indisposer certains esprits ? Toujours les mauvais conseillers ! Le Roy n'aura pas songé à cela ; c'était à son entourage d'y penser pour lui. Enfin, du moment que cela ne paraît choquer personne...

En revenant de la gare chargé de son précieux biniou, il passa devant la gendarmerie où flottait le traditionnel drapeau tricolore de bois peint.

— Bon ! fit-il, encore un oubli ! Ce sera joli demain si on en commet beaucoup comme celui-là ! Cette arrivée du Roy a dû être un coup de foudre. Cela a surpris tout le monde.

Rentré à l'hôtel, il déballa son cher instrument et, malgré l'heure avancée, entreprit de repasser les principaux airs de son répertoire. Comme il mettait une sourdine à certains passages brillants, il entendit dans la cour la voix de l'hôtelier qui lui criait :

— Ne vous gênez donc pas, Monsieur ; personne ne dormira cette nuit à Porkeradec et, d'ailleurs, après le service que vous rendez à la ville, est-ce que quelqu'un aurait la sotte idée de se plaindre ?

— Voilà, pensa Jourgu, une restauration qui est vraiment populaire.

Le lendemain, à midi très précis, au carrefour de la Croix des Ormes, le cortège se mettait en marche, précédé de Jourgu qui jouait du biniou.

Il était pâle d'émotion ; le respect l'avait déterminé à rester tête nue ; seulement il n'avait pas voulu quitter l'habit noir, en sorte qu'il faisait une sinistre tache noire au milieu des chamarrures du cortège.

— Pourquoi ces costumes ? déplorait-il intérieurement. Il ne faudrait pas rétrogader ainsi en tout, sans quoi on les accuserait

bientôt de vouloir reconstruire la Bastille. Ah ! le Roy aurait vraiment besoin d'un sage auprès de lui.

Dans cette âme naïve se glissait une lueur d'ambition. Pourquoi ne serait-il pas ce sage ?

Un moment, il faillit éclater. Ce fut quand il aperçut les sous-officiers d'infanterie qui quêtaient à toutes les fenêtres et à toutes les portes, demandant à tous les passants et se multipliant pour accomplir leur charitable mission.

— Autrefois, pensa Jourgu, les rois faisaient largesses au peuple, voici qu'à présent c'est tout le contraire. Que signifie tout cela ? Serait-ce un nouveau moyen de percevoir l'impôt ou de subordonner la liste civile à la générosité publique ?

Soliloquant toujours, il pensait :

— Comment aucun de ces messieurs n'a-t-il eu l'idée de me présenter au Roy ? Sans doute, ce sera pour le moment de la halte à l'Hôtel de Ville.

Et calme, doux, résigné, son pauvre petit crâne d'oiseau brûlé par le soleil de juillet, il allait, fier et droit, soufflant sans relâche et se disant que c'était pour le Roy qu'il avait la joie d'endurer toute cette fatigue, toute cette poussière, toute cette chaleur.

A l'Hôtel de Ville, les rangs se débandèrent, on descendit de cheval, des rafraîchissements furent offerts ; le hasard amena Jourgu près d'une belle brune qui, venant de mettre pied à terre, causait avec un lieutenant de hussards.

Jourgu salua, mais fut peu remarqué. Il cherchait un aperçu plein de finesse pour se mêler à la conversation quand la belle brune, paraissant assez irritée, s'écria :

— Alors, c'est tout ce qu'on liche ? C'est moi qui les lâcherais si j'avais palpé mes cinquante balles !

L'intonation paralysa Jourgu plus encore que les paroles dont le sens lui échappa. Il se sentit néanmoins envahi par une sorte de tristesse involontaire ; son embarras devint de la terreur lorsqu'il entendit un grave Échevin dire à l'un des Maréchaux de France :

— Tu vois bien cette grosse blonde en bleu ? Eh bien, je te parie que pour dix louis...

Le reste se perdit.

Le joueur de biniou vint reprendre son poste.

Il allait toujours, marchant ainsi que dans un songe, d'une façon involontaire et surhumaine, pressentant comme un abîme

sous ses pas, se demandant s'il n'était pas sous le coup d'un cauchemar, d'une hallucination, d'une fantasmagorie.

— Voilà ce que c'est, songea-t-il. Il s'est rallié à la branche cadette, cela lui a amené toute cette noblesse de l'Empire. Monde élégant mais sans mœurs, sans forme de langage... Pauvre Roy! Comme il se prépare des ennemis !

Au détour d'une rue, un groupe de jeunes gens cria : Vive le roi, par farce, et, par farce aussi, le roi salua gravement, ce qui fit redoubler les vivats.

Ce petit incident donna le coup de folie au cerveau de Jourgu.

L'obscur symphoniste, improvisant, commença de jouer une sorte de marche d'un rythme extraordinaire, bizarre, captivant, et, comme les musiques des régiments s'étaient tues, on entendit ce que jamais plus on n'entendra, on vit ce que jamais plus on ne reverra, un homme qui, en jouant du biniou, pleurait et faisait pleurer autour de lui.

En écoutant les sons criards de cette sorte de musette, on croyait percevoir les soupirs du vent, les mugissements de la mer, le frisson des genêts, les cris des petits enfants et le sanglot des veuves.

Enveloppant le tout, un murmure joyeux semblait sortir de ce pauvre vieux cœur qui battait d'un sentiment à la fois si beau, si noble et si grotesque.

Comme on traversait une immense place toute brûlée de soleil, Jourgu, tout à coup, s'arrêta ; son biniou vint se briser sur le pavé et le pauvre petit homme, tournant sur lui-même, tomba frappé d'insolation.

Il avait eu la tête et le cœur trop faibles pour supporter tant de soleil et de joie.

Ainsi périt, plein d'illusions, comme son compatriote Lao, victime des Korrigans, Charles Jourgu, professeur de philosophie, le dernier joueur de biniou du tant beau pays de Bretagne.

Jules de Marthold.

Le Directeur-Gérant : G. Decaux.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.)

157

402446
28. 4. 42

L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE

I

A aucune autre époque l'Europe ne s'est autant occupée de l'esclavage, des progrès de l'islam et du christianisme en Afrique. Toutes les nations civilisées cherchent les moyens de faire disparaître de ce monde la plaie de l'esclavage; mais il semble que tous les efforts doivent rester stériles, tout paraît enserré dans les mailles d'un réseau qui ne veut pas céder. Ce sont de vains efforts, un piétinement sur place. On parle beaucoup ; il y a des publications anti-esclavagistes partout, mais il n'y a pas d'élan.

Voulez-vous que je vous en donne la cause? C'est que ces questions graves sont effroyablement compliquées et qu'elles sont surtout mal présentées au public.

Dans les conférences et les publications, on s'empare indéfiniment des récits publiés sur l'intérieur de l'Afrique ; un jour, on les développe, l'autre jour on les résume en revenant sur les sentiments qu'ils inspirent. Cela ne suffit pas. On ne se laisse plus facilement entraîner aux conquêtes périlleuses par la foi ou la préoccupation des intérêts de l'humanité : parce que l'on raisonne.

Aujourd'hui, à peu près tout le monde admet que la possession d'un homme par un autre est immorale ; mais là, on s'arrête et on se demande comment l'esclavage arrivera à être supprimé. Doit-on le faire brusquement, ou faut-il compter sur l'intérêt des peuples chez lesquels l'esclavage est une coutume? Faut-il la Force, l'Église, ou bien le lent mouvement du Progrès ? Faut-il

chercher à enrayer l'islam, le protéger, l'utiliser, ou y rester indifférent?

Faut-il céder aux entraînements qui pourraient nous jeter dans des aventures funestes, peut-être nuisibles à la cause que nous voulons servir, ou attendre le moment et l'occasion d'agir?

Nous n'avons pas la prétention de résoudre absolument ces graves questions, mais nous croyons de notre devoir de dire ce que nous savons sur l'esclavage et de venir loyalement apporter notre contingent d'observations et notre témoignage bien sincère.

Pour ne rien confondre et bien préciser les parties de l'Afrique auxquelles se rapportent nos observations, nous ajouterons que la zone que nous connaissons et que nous avons visitée s'étend du 20e au 2e degré de longitude ouest et du 5e au 13e de latitude nord; il s'agit donc d'une étendue à peu près égale à deux fois la superficie de la France, c'est-à-dire de plus de un million de kilomètres carrés.

Cette région comprend les bassins du Sénégal, du Niger, du Comoë et de la Volta; elle est habitée par plus de cent peuples différents, se rattachant à trois races principales : la race arabe, la race peule et la race noire; elles sont musulmanes et fétichistes.

Notre champ d'observation est donc suffisamment vaste pour que nous ayons matière à en entretenir le lecteur; il nous permet de laisser aux explorateurs et aux missionnaires qui vivent sur d'autres points du continent noir le soin de raconter à leur tour ce qu'ils ont vu, et ce qu'ils pensent.

L'esclavage existe malheureusement dans toutes les régions que nous avons visitées. A l'époque où l'Amérique venait s'approvisionner d'esclaves en Guinée, l'esclavage existait déjà en Afrique; mais il prit alors des proportions effrayantes, et l'homme devint une marchandise. Aujourd'hui que l'Amérique n'achète plus d'esclaves, on pourrait croire que l'esclavage s'est éteint. C'est une erreur. Il existe de nos jours à l'intérieur du continent, dans toutes les régions où les nègres n'ont pas été encore soumis aux rites de la religion musulmane.

La vente a lieu publiquement à l'intérieur, sur les marchés, mais, pour dire la vérité, l'esclavage n'a pas continué à revêtir

ce même caractère ignoble et sanguinaire ; il s'est peut-être adouci depuis que l'exportation par mer a été enrayée ; cela n'empêche pas que l'Européen, aussi endurci qu'il soit, ne frémisse d'horreur en assistant à ces scènes de sauvagerie et qu'il n'ait le cœur serré en songeant à l'impuissance dans laquelle il se trouve de ne pouvoir secourir cette race déshéritée.

Les esclaves, une fois achetés et reçus dans l'intérieur d'une famille musulmane ou fétichiste, y sont traités avec douceur ; ils se marient généralement avec d'autres captifs de leur maître. Ils vivent sous le même toit, sont nourris et se vêtissent de la même façon ; ils deviennent même très souvent eux-mêmes propriétaires d'esclaves. La différence qu'il y a entre le maître et l'esclave, c'est que le premier se croise les bras et que le second travaille.

Mais ce n'est pas le travail forcé sous le fouet du maître, comme on le croit généralement chez nous ; le travail de l'esclave se résume aux gros ouvrages : il va chercher de l'eau et des charges de bois, pile les grains ; plus tard, il cultive les champs, s'occupe des animaux et vaque aux soins de la maison en général.

En résumé, cet esclave n'est pas plus malheureux que beaucoup de gens qui vivent autour de nous et que nous *ne voulons pas voir*.

Les enfants de ces esclaves, c'est-à-dire ceux nés dans la famille de leur maître, ne peuvent plus *être aliénés*, ils sont de la famille. On ne saurait distinguer ces enfants de ceux du maître ; ils sont élevés et instruits sans que l'on fasse aucune différence quant à leur origine. Ces esclaves peuvent être et sont même très souvent libérés par leurs maîtres, comme nous le verrons plus loin.

Si la condition de cette catégorie d'esclaves est faite pour rassurer les philanthropes, il en est une autre qui, réellement, ne peut laisser personne indifférent.

Nous voulons parler de l'esclave quand il n'est que marchandise ; de la situation du captif depuis son rapt jusqu'au moment où il a trouvé un maître sédentaire.

C'est à la situation lamentable de cette catégorie d'esclaves que nous voulons intéresser le lecteur.

L'esclave, une fois capturé, ne trouve pas de suite un acqué-

reur ; voilà le malheur. Dans son pays d'origine, il n'a jamais la même valeur qu'au lointain; les négriers leur font donc faire quelquefois des mois entiers de voyage.

C'est cette route qu'on leur impose qui offre un caractère d'atrocité, surtout quand on songe que la plupart des sujets capturés sont des êtres faibles, des femmes et surtout des enfants en bas âge.

Ce voyage est affreux dans les conditions où il se fait. Les esclaves sont nus et soumis à toutes les intempéries ; ils marchent en général en file indienne, les uns derrière les autres, retenus par une même corde qui leur passe autour du cou. Les enfants sont, ou portés par leur mère, ou bien ils suivent péniblement à pied. Quelles souffrances ils endurent, personne ne le saura jamais. On leur fait franchir à pied des étapes de 30 à 40 kilomètres sous un soleil de feu, dans des pays que la guerre vient de dévaster. Une poignée de sorgho ou de maïs constitue leur nourriture, juste de quoi ne pas mourir. Pendant la nuit, ces malheureux sont en général entravés avec la barre de fer; ceux-là seuls qui n'ont plus la force de se traîner sont laissés libres ou enfermés pêle-mêle dans une case délabrée et sans feu.

En route, il n'est pas rare de voir des marchands abuser des femmes esclaves qui sont encore valides, quelquefois même ils vont jusqu'à les prêter à d'autres moyennant une légère rétribution.

Ce n'est pas le cas général, nous avons rencontré des marchands plus humains, mais l'exception est malheureusement bien rare.

Quand un esclave, trahi par ses forces, est obligé de rester en route, plutôt que de l'abandonner, le maître le tue, afin de terrifier les autres, et de prouver à la caravane que la fatigue ou la mauvaise volonté ne peuvent aboutir qu'à la mort.

Et quelle mort, quelquefois un maladroit coup de fusil qui augmente l'agonie, puis le mourant, la nuit arrivée, est entamé à moitié vivant par les hyènes et les charognards !...

Pourquoi un tel état de choses existe-t-il ? Comment d'aussi barbares coutumes ont-elles pu se perpétuer jusqu'à nos jours ? Quelles sont les causes qui les font naître? Enfin quels sont les moyens pratiques d'y remédier? Voilà ce que nous allons tâcher d'étudier.

Tout d'abord, on se demande quels sont les grands générateurs de l'esclavage.

Nous n'hésitons pas à répondre que ce sont :

1° Le défaut de *budget* et le prestige que donne au nègre la possession d'un ou plusieurs esclaves ;

2° La main-d'œuvre ;

3° Les femmes ;

4° Le manque de moyens de transport ;

5° La pénurie de sel.

Il n'existe pas un chef dans toute l'étendue des territoires que j'ai visités qui ait un budget. Il a bien quelques ressources ; chaque village lui fournit périodiquement ou sur sa demande ce qu'il veut de denrées et de produits du pays. Mais la denrée et les produits du sol sont abondants dans ces régions, tout le monde cultive ce qu'il faut pour vivre ; ce que le chef ou le souverain donnera à un fonctionnaire sera pour ce dernier du superflu ! Que peut-il en faire ? C'est absolument comme si, pour payer un service à un boulanger, on lui donnait un peu de pain.

Des fonctionnaires, mais il y en a partout ; même dans les pays les plus reculés en civilisation, s'il n'en existe pas de permanents, il y en a par intermittence. Un souverain quel qu'il soit a toujours des services à rétribuer, et il n'a ni croix, ni places payées à distribuer.

Il lui faut une armée, des chefs pour la commander, des armes à donner, de la poudre, des balles, des chevaux, du sel. Comment peut-il se procurer tout cela ?

Puis il lui faut avoir un certain faste dans sa maison pour se distinguer de ses sujets et leur en imposer.

Les richesses naturelles de son pays lui sont inutiles ; où les ferait-il vendre ? Il n'y a pas de voie de pénétration qui vienne jusqu'à son pays ; il ignore même qu'il pourrait se créer des ressources avec le tabac, les textiles, le caoutchouc ou tout autre produit qui abonde chez lui. Mais ce qu'il sait, c'est qu'il fera plaisir à n'importe lequel de ses sujets en lui donnant des esclaves.

Pourquoi ? parce que l'esclave ne coûtant pas d'entretien et pouvant cultiver, tisser, forger, procure une augmentation de bien-être à son maître, en même temps qu'il augmente sa force et son prestige.

Le nombre d'esclaves représente chez le noir la richesse accumulée de l'individu, et fixe sa position sociale.

Le sujet et même l'esclave, s'il possède deux ou trois esclaves, pourra en imposer à son voisin qui n'en a pas. Peut-être à l'aide de ses trois ou quatre esclaves, arrivera-t-il plus tard à s'en procurer d'autres. Quelque attaque à main armée, contre des gens sans défense qui se livrent aux travaux paisibles de la culture dans un lieu éloigné, lui procurera ses victimes.

Une fois en possession d'une douzaine d'hommes, le noir rêve un cheval, des femmes, puis une armée, et enfin le pouvoir!

Le chef, le souverain sait donc que, pour obtenir quelque chose de ses sujets, de ses guerriers, il n'a qu'à leur donner des esclaves, mieux que cela, il n'a qu'à leur procurer l'occasion d'en faire.

Une bonne razzia le mettra en possession de quelques centaines de créatures, la moitié sera pour lui, l'autre moitié sera pour ses sujets.

Un chef a-t-il sur les frontières de son pays quelque état moins puissant que le sien, il ne manquera pas de lui envoyer un ou deux émissaires pour demander qu'on reconnaisse son autorité, en faisant hommage de quelques douzaines d'esclaves. Si l'on ne s'exécute pas, on part en campagne sans déclaration de guerre, on surprend les villages et on s'empare des habitants inoffensifs. Des prétextes de guerres, on ne s'en inquiète pas!

Le sort réservé aux divers genres de prisonniers est bien différent; en principe, ils ne sont jamais rendus, puisqu'ils constituent en quelque sorte l'indemnité de guerre du plus faible. On a cependant vu racheter certains sujets en échange d'une rançon s'élevant à un nombre d'esclaves considérable, 20, 30 ou 50 autres esclaves pour un personnage de marque.

Quand l'expédition est malheureuse et que les prisonniers ne sont pas nombreux, il n'est pas rare de voir un chef échanger ses propres sujets contre des chevaux pour augmenter sa cavalerie et par conséquent sa force.

C'est ce qui s'est passé pendant les guerres de Samory contre Tiéba. Samory, n'ayant fait que rarement des prisonniers et voyant ses chevaux dépérir, fut forcé de faire vendre ses propres sujets pour s'en procurer d'autres.

Les vieillards et les adultes prisonniers constituent des captifs de peu de valeur, parce qu'il est difficile de faire travailler les premiers et que les autres exigent une grande surveillance, pour empêcher leur évasion.

C'est pourquoi on se défait immédiatement des hommes ; ils sont en général échangés à vil prix sur les lieux mêmes, pour des denrées, du sel, des vivres pour hommes ou pour chevaux.

Dans les sièges, les guerriers malheureux qui ont tenu dans la place sont tous décapités ; aucun ne trouve la vie sauve, c'est un massacre en règle ; les assauts qu'ils ont repoussés ont coûté du monde à l'assiégeant, qui, maintenant, se venge lâchement.

C'est cette crainte de se voir massacré, quelquefois avec des raffinements de cruauté, qui fait que le siège d'un village fortifié dure souvent plus d'une année.

Ce que nous prenons parfois pour de l'héroïsme chez le noir, c'est la peur d'une mort redoutée. Le Soudanais possède rarement les sentiments d'honneur qui guident les peuples civilisés. Le drapeau pour eux n'est pas l'emblème de la patrie ; un noir, tant qu'il ne sera pas civilisé, ne se fera pas tuer pour lui.

Les enfants mâles sont répartis entre les chefs qui en feront d'abord des palefreniers, ensuite des guerriers.

Les jeunes filles les plus jolies sont pour le chef ; les autres sont données comme femmes aux guerriers qui se sont distingués.

Enfin les femmes de tout âge, avec les enfants des deux sexes en bas âge, constituent la vraie marchandise, celle que l'on écoule le plus facilement. En dehors de sa valeur comme travailleuse, la femme a encore une valeur comme reproductrice. Elle entre toujours dans le lot destiné à acheter chevaux, armes, munitions, etc.

Comment se fait l'échange de ce lot de femmes et d'enfants ?

En général, voici comment se passent les choses. Dès qu'une guerre surgit, les marchands du pays producteur y amènent des chevaux qu'ils échangent à la colonne expéditionnaire pour un nombre de captifs qui varie suivant l'abondance des montures à vendre, et surtout à un prix variant avec le plus ou moins grand stock d'esclaves disponibles.

Pendant les guerres de Samory et de Tiéba, les chevaux se payaient de 10 à 24 captifs.

Dans le Mossi, une belle monture ne vaut que 4 ou 5 esclaves.

La poudre et les armes sont des articles également bien rémunérateurs ; les marchands en apportent à la colonne, reçoivent en payement des esclaves qu'ils vont revendre au loin contre de l'or, des étoffes, du beurre de cé ; ils vont ensuite échanger ces denrées à la côte aux factoreries européennes contre des marchandises européennes.

Que deviennent les esclaves échangés contre l'or, les étoffes, le beurre de cé ? Les hommes font des travailleurs, des guerriers ; les femmes deviennent quelquefois les épouses des gens qui les achètent, ou bien les femmes des esclaves de leur maître. Tout cela augmente en un mot la fortune des maîtres, puisque la possession d'esclaves leur donne le prestige, la force, et leur permet de ne rien faire en même temps qu'elle satisfait leurs passions. Ce triste état de choses vient de l'organisation sociale défectueuse d'une race déshéritée.

Nous avons dit aussi que la main-d'œuvre agricole était une cause d'esclavage.

Sans agiter la question des travailleurs libres, sur laquelle on est édifié aujourd'hui, et que tout le monde condamne parce qu'elle permet de frauder et de pratiquer l'exportation de l'esclave, nous voulons cependant dire deux mots de la main-d'œuvre agricole indigène.

Tous ceux qui ont été au Soudan savent combien est rudimentaire l'outillage aratoire et combien il est pénible de travailler avec des instruments aussi imperfectionnés ; aussi n'est-ce qu'avec une certaine répugnance que les gens jouissant d'une aisance relative se livrent à ces durs travaux. Il faut donc chercher à faire cultiver ses champs ; mais par qui ? par l'esclave, car on ne doit pas songer à trouver des travailleurs à la journée ; la rémunération qu'on aurait à payer pour leur travail ne peut consister qu'en denrées elles-mêmes, et personne ne veut travailler pour autrui quand il peut travailler pour lui-même.

On a donc recours à l'esclave, et comme l'esclave ne travaille que lorsqu'il se sent surveillé, puisque son maître ne peut être constamment auprès de lui, il ne fait pas grand'chose. Il faut donc employer un nombre d'esclaves double, triple, de ce qu'il faudrait d'hommes libres. Le maître qui veut vivre dans l'aisance, avoir sa nourriture assurée pour sa famille, ses ani-

maux, etc., est donc forcé d'augmenter considérablement le nombre de ses esclaves, puisqu'ils ne font chacun que peu de besogne.

On comprend donc facilement pourquoi l'esclave est si recherché, surtout dans les pays agricoles.

Chez les noirs comme chez les blancs, l'homme est un être naturellement ennemi du travail, partout et toujours.

L'Angleterre, aujourd'hui si riche et si puissante par l'industrie et le négoce, a dû déployer des efforts considérables dans le XVIe siècle pour implanter chez elle l'amour du travail et l'activité commerciale.

Chez nous, même, et sans remonter le cours des siècles, n'avons-nous pas des régions entières et des départements qui emploient presque exclusivement des étrangers ?

Le nègre n'est pas aussi complètement converti que nous au culte du travail, car celui-ci est encore bien nouveau chez nous-mêmes.

Pourquoi le noir est-il polygame ?

On croit généralement que c'est parce que la religion musulmane permet la polygamie.

Il est peut-être vrai que cette tolérance du Koran engage beaucoup les musulmans à avoir plusieurs femmes ; mais il y a d'autres peuples qui ne sont pas musulmans et chez lesquels la polygamie existe également.

La cause n'en est donc pas exclusivement au Koran. Je crois que si, en France, pareille tolérance religieuse existait, il n'y aurait pas beaucoup d'adhérents ; en tout cas, ils ne tarderaient certainement pas à en sentir les inconvénients.

La polygamie a donc une autre cause que l'islamisme — les noirs n'ont pas été sans en reconnaître souvent les inconvénients ; bien souvent des guerres et des dissensions se sont élevées à cause de successions au pouvoir, au trône, qui ne manquent jamais d'élever des compétitions entre les fils de femmes différentes d'un même chef — mais ils ne s'en corrigent pas pour cela.

Les causes principales pour lesquelles les noirs pratiquent la polygamie sont multiples ; nous allons les énumérer.

Chez le Soudanais, les soins du ménage qui incombent à la

femme sont si nombreux, qu'il est pour ainsi dire impossible à une seule femme de suffire à cette besogne.

L'eau se trouve quelquefois à une assez grande distance dans certains villages ; une femme est spécialement chargée de cet approvisionnement.

La manutention des céréales et la préparation des aliments prend un temps infini, on délivre aux femmes le grain en épi; il faut le battre, le vanner, puis le piler dans un mortier en bois afin de le réduire en farine. Enfin, il faut cuire la nourriture pour le maître, les esclaves, etc. Cette préparation est tellement laborieuse que, dans certains pays, les femmes, pour ne pas être en retard, doivent commencer à piler le matin avant le jour.

Tous les aliments se servent dans de la vaisselle en bois et dans des calebasses ; il faut après chaque repas la porter à la rivière ou au puits et procéder à un récurage, qui est très long, si on veut avoir toujours de la vaisselle propre.

Enfin, il faut fabriquer la graisse, le savon, les condiments, et ce ne sont pas de petites opérations.

Avec cela, ce sont les femmes qui font certaines cueillettes ; le coton, par exemple; il faut en extraire la graine, le carder, le filer.

Et puis, il y a aussi le linge à laver, les enfants à soigner et souvent à aller vendre sur le marché.

Je laisse à penser si une seule femme peut suffire à fabriquer tout ce qu'elle emploie ; ceux qui ont vécu chez les noirs de leur vie intime peuvent seuls en témoigner. Moi j'affirme que non.

Il y a encore une autre raison qui porte le noir à la polygamie.

Partout, chez les peuples musulmans ou fétichistes, il existe la coutume suivante :

Dès qu'une femme est enceinte, son mari n'a plus aucun rapport avec elle ; il en est de même pendant tout le temps que l'enfant n'est pas sevré. Comme dans ces pays on ne les sèvre que vers l'âge de trois ans, on peut estimer à quatre ans, avec la gestation, le temps où le mari n'a pas de rapports avec sa femme. Dans ces conditions, le noir prend une autre femme quand il en a les moyens.

Comme une femme ne peut avoir un enfant que tous les quatre ou cinq ans, elle en a rarement plus de cinq, mais il en meurt à peu près la moitié faute de précautions hygiéniques et pour d'au-

tres raisons trop longues à développer ici, de sorte que si un homme désire avoir une nombreuse famille, il lui faut prendre un grand nombre de femmes.

Il ne faut pas croire que tous les maris possèdent plusieurs femmes. Non, on en rencontre même beaucoup qui n'en ont qu'une, surtout dans les classes peu aisées.

Les favorisés sont ceux qui, à la tête d'une aisance relative, ont eu les moyens d'acheter une seconde ou une troisième femme ou de payer une nouvelle dot à une nouvelle famille.

Si nous avons reconnu qu'une seule femme ne suffit pas en l'état actuel des choses pour un ménage et que nous ne nous élevons pas trop contre ceux qui, dans ces régions, en ont deux ou trois, nous ne pouvons que blâmer ceux qui en ont sept ou huit, une douzaine ou une centaine, comme c'est le cas pour Samory.

Dans ces conditions, la femme constitue un luxe que le Koran a tort de tolérer.

Chez les souverains importants, cette coutume ne donne pas lieu à la traite, leurs sujets tiennent à honneur de leur faire hommage de compagnes, une famille se trouvant toujours honorée d'être liée par un de ses membres au souverain. Mais malheureusement un tel exemple est toujours funeste, et du petit au grand, le luxe se manifeste par le nombre de femmes, ce qui, dans bien des circonstances, est un stimulant actif pour la traite.

Dans des contrées où le véhicule est inconnu, où l'animal de bât est rare, il est facile de concevoir que ce manque de moyens de transport est une cause qui fait rechercher l'esclave pour remplacer la bête de somme.

On a souvent prétendu que l'esclavage est une nécessité pour le commerce de l'ivoire, ce n'est pas tout à fait exact. Il y a bien des régions en Afrique où l'ivoire est un des seuls produits qui donnent lieu à une exportation. Mais il ne faut pas exagérer l'importance du commerce d'ivoire. Il n'y en a pas tant que l'on veut bien le dire, les éléphants se font rares. On comprend que, l'Afrique étant restée fermée très longtemps, il y ait des stocks d'ivoire mort assez considérables, mais ils commencent à s'épuiser.

Dans une époque relativement peu éloignée, l'ivoire sera malheureusement facile à transporter, il n'y en aura plus que fort peu ou point.

Les esclaves, qui aujourd'hui sont employés à ce travail, ne constituent pas la dix-millième partie de ceux qui transportent le sel, le kola, le beurre de cé, les tissus, la ferronnerie, etc.

Le manque de sel dans l'intérieur de la boucle du Niger a engendré aussi, dans une certaine mesure, l'esclavage. On sait qu'à part les sels marins fabriqués par les populations du littoral du golfe de Guinée et une petite quantité fabriquée sur la Volta, le Soudan tire son sel de la Sebkha d'Idjil et de Taodéni.

Ces mines de sel gemme sont situées en plein désert et exploitées par des Maures appartenant à diverses tribus.

Le Soudanais n'a à sa disposition pour acheter le sel que des produits du sol, quelques étoffes et de l'or, mais comme les denrées sont difficiles à transporter et que la valeur d'une barre de sel correspond à environ deux cents kilos de mil dans le Ségou, il est difficile de faire accepter un tel poids aux Maures, de sorte que ces derniers sont amenés à exiger l'esclave.

Avec ce dernier, ils ont le bénéfice du transport gratuit et en même temps la ressource de l'écouler avec bénéfice vers le Maroc, le Touat, le Tafilelt et le sud de la Tripolitaine.

Du jour où l'Europe pourra faire parvenir le sel à un prix raisonnable au cœur de la boucle du Niger, on aura non seulement rendu un réel service à ces populations, en faisant diminuer considérablement le prix du sel des Maures ; mais encore on diminuera la traite. Car on enlèvera ainsi aux populations arabes, qui ont actuellement le monopole de ce commerce, leur meilleure monnaie avec laquelle elles se procuraient l'esclave.

Capitaine Binger.

(*A suivre.*)

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN

DEUXIÈME PARTIE

TARTARIN SUR LES ALPES [1]

(*Suite*)

VI

LE COL DU BRÜNIG. — TARTARIN TOMBE AUX MAINS DES NIHILISTES. — DISPARITION D'UN TÉNOR ITALIEN ET D'UNE CORDE FABRIQUÉE EN AVIGNON. — NOUVEAUX EXPLOITS DU CHASSEUR DE CASQUETTES. — PAN! PAN!

« Mondez... mondez tonc!

— Mais où, qué diable, faut-il que je monte? tout est plein... Ils ne veulent de moi nulle part... »

C'était à la pointe extrême du lac des Quatre-Cantons, sur ce rivage d'Alpnach, humide, infiltré comme un delta, où les voitures de la poste s'organisent en convoi et prennent les voyageurs à la descente du bateau pour leur faire traverser le Brünig.

Une pluie fine, en pointes d'aiguilles, tombait depuis le matin; et le bon Tartarin, empêtré de son fourniment, bousculé par les postiers, les douaniers, courait de voiture en voiture, sonore et encombrant comme cet homme-orchestre de nos fêtes foraines, dont chaque mouvement met en branle un triangle, une grosse-caisse, un chapeau chinois, des cymbales. A toutes les portières l'accueillait le même cri d'effroi, le même « Complet! » rébarbatif grogné dans tous les dialectes, le même hérissement en

(1) Voir les numéros des 25 janvier et 10 février 1891.

boule pour tenir le plus de place possible et empêcher de monter un si dangereux et retentissant compagnon.

Le malheureux suait, haletait, répondait par des « Coquin de bon sort! » et des gestes désespérés à la clameur impatiente du convoi : « En route! — All right! — Andiamo! — Vorwärts! » Les chevaux piaffaient, les cochers juraient. A la fin le conducteur de la poste, un grand rouge en tunique et casquette plate, s'en mêla lui-même, et, ouvrant de force la portière d'un landau à demi couvert, poussa Tartarin, le hissa comme un paquet, puis resta debout et majestueux devant le garde-crotte, la main tendue pour son *trinkgeld*.

Humilié, furieux contre les gens de la voiture qui l'acceptaient *manu militari*, Tartarin affectait de ne pas les regarder, enfonçait son porte-monnaie dans sa poche, calait son piolet à côté de lui avec des mouvements de mauvaise humeur, un parti pris grossier, à croire qu'il descendait du packet de Douvres à Calais.

« Bonjour, Monsieur... » dit une voix douce déjà entendue.

Il leva les yeux, resta saisi, terrifié devant la jolie figure ronde et rose de Sonia, assise en face de lui, sous l'auvent du landau où s'abritait aussi un grand garçon enveloppé de châles, de couvertures, et dont on ne voyait que le front d'une pâleur livide parmi quelques boucles de cheveux menus et dorés comme les tiges de ses lunettes de myope; le frère, sans doute. Un troisième personnage que Tartarin connaissait trop, celui-là, les accompagnait, Manilof, l'incendiaire du palais impérial.

Sonia, Manilof, quelle souricière!

C'est maintenant qu'ils allaient accomplir leur menace, dans ce col de Brünig si escarpé, entouré d'abîmes. Et le héros, par une de ces épouvantes en éclair qui montrent le danger à fond, se vit étendu sur la pierraille d'un ravin, balancé au plus haut d'un chêne. Fuir? où, comment? Voici que les voitures s'ébranlaient, détalaient à la file au son de la trompe, une nuée de gamins présentant aux portières des petits bouquets d'édelweiss. Tartarin affolé eut envie de ne pas attendre, de commencer l'attaque en crevant d'un coup d'alpenstock le cosaque assis à son côté; puis, à la réflexion, il trouva plus prudent de s'abstenir. Évidemment ces gens ne tenteraient leur coup que plus loin, en des parages inhabités; et peut-être aurait-il le temps de descendre. D'ailleurs leurs intentions ne lui semblaient plus

aussi malveillantes. Sonia lui souriait doucement de ses jolis yeux de turquoise, le grand jeune homme pâle le regardait, intéressé, et Manilof, sensiblement radouci, s'écartait obligeamment, lui faisait poser son sac entre eux deux. Avaient-ils reconnu leur méprise en lisant sur le registre du Rigi-Kulm l'illustre nom de Tartarin?... Il voulut s'en assurer et, familier, bonhomme, commença :

« Enchanté de la rencontre, belle jeunesse... seulement, permettez-moi de me présenter... vous ignorez à qui vous avez affaire, *vé*, tandis que je sais parfaitement qui vous êtes.

— Chut! » fit, du bout de son gant de Suède, la petite Sonia toujours souriante, et elle lui montrait sur le siège de la voiture, à côté du conducteur, le ténor aux manchettes et l'autre jeune Russe, abrités sous le même parapluie, riant, causant tous deux en italien.

Entre le policier et les nihilistes, Tartarin n'hésitait pas :

« Connaissez-vous cet homme, au *mouains?* » dit-il tout bas, rapprochant sa tête du frais visage de Sonia et se mirant dans ses yeux clairs, tout à coup farouches et durs tandis qu'elle répondait « oui » d'un battement de cils.

Le héros frissonna, mais comme au théâtre; cette délicieuse inquiétude d'épiderme qui vous saisit quand l'action se corse et qu'on se carre dans son fauteuil pour mieux entendre ou regarder. Personnellement hors d'affaire, délivré des horribles transes qui l'avaient hanté toute la nuit, empêché de savourer son café suisse, miel et beurre, et, sur le bateau, tenu loin du bastingage, il respirait à larges poumons, trouvait la vie bonne et cette petite Russe irrésistiblement plaisante avec sa toque de voyage, son jersey montant au cou, serrant les bras, moulant sa taille encore mince, mais d'une élégance parfaite. Et si enfant! Enfant par la candeur de son rire, le duvet de ses joues et la grâce gentille dont elle étalait le châle sur les genoux de son frère : « Es-tu bien?... Tu n'as pas froid? » Comment croire que cette petite main, si fine sous le gant chamois, avait eu la force morale et le courage physique de tuer un homme!

Les autres, non plus, ne semblaient plus féroces; tous, le même rire ingénu, un peu contraint et douloureux sur les lèvres tirées du malade, plus bruyant chez Manilof qui, tout jeune sous sa barbe en broussaille, avait des explosions d'écolier en vacances, des bouffées de gaieté exubérante.

Le troisième compagnon, celui qu'on appelait Bolibine et qui causait sur le siège avec l'Italien, s'amusait aussi beaucoup, se retournait souvent pour traduire à ses amis des récits que lui faisait le faux chanteur, ses succès à l'Opéra de Pétersbourg, ses bonnes fortunes, les boutons de manchettes que les dames abonnées lui avaient offerts à son départ, des boutons extraordinaires, gravés de trois notes, *la do ré*, l'adoré; et ce calembour redit dans le landau y causait une telle joie, le ténor lui-même se rengorgeait, frisait si bien sa moustache d'un air bête et vainqueur en regardant Sonia, que Tartarin commençait à se demander s'il n'avait pas affaire à de simples touristes, à un vrai ténor.

Mais les voitures, toujours à fond de train, roulaient sur des ponts, longeaient de petits lacs, des champs fleuris, de beaux vergers ruisselants et déserts, car c'était dimanche, et les paysans rencontrés avaient tous leurs costumes de fête, les femmes de longues nattes et des chaînes d'argent. On commençait à gravir la route en lacet parmi des forêts de chênes et de hêtres; peu à peu le merveilleux horizon se déroulait sur la gauche, à chaque détour en étage, des rivières, des vallées d'où montaient des clochers d'église, et, tout au fond, la cime givrée du Finsteraarhorn, blanchissant sous le soleil invisible.

Bientôt le chemin s'assombrit, d'aspect plus sauvage. D'un côté, des ombres profondes, chaos d'arbres plantés en pente, tourmentés et tordus, où grondait l'écume d'un torrent; à droite, une roche immense, surplombante, hérissée de branches jaillies de ses fentes.

On ne riait plus dans le landau; tous admiraient, la tête levée, essayaient d'apercevoir le sommet de ce tunnel de granit.

« Les forêts de l'Atlas!... Il semble qu'on y est... » dit gravement Tartarin; et, sa remarque passant inaperçue, il ajouta : « Sans les rugissements du lion, toutefois.

— Vous les avez entendus, Monsieur? » demanda Sonia.

Entendu le lion, lui!... Puis, avec un doux sourire indulgent : « Je suis Tartarin de Tarascon, Mademoiselle... »

Et voyez un peu ces barbares! Il aurait dit : « Je m'appelle Dupont », c'eût été pour eux exactement la même chose. Ils ignoraient le nom de Tartarin.

Pourtant, il ne se vexa pas et répondit à la jeune fille qui voulait savoir si le cri du lion lui avait fait peur : « Non, Mademoi-

selle... Mon chameau, lui, tremblait la fièvre entre mes jambes; mais je visitais mes amorces, aussi tranquille que devant un troupeau de vaches... A distance, c'est à peu près le même cri, comme ceci, *té!* »

Pour donner à Sonia une exacte impression de la chose, il poussait de son creux le plus sonore un « Meuh... » formidable, qui s'enfla, s'étala, répercuté par l'écho de la roche. Les chevaux se cabrèrent : dans toutes les voitures, les voyageurs dressés, pleins d'épouvante, cherchaient l'accident, la cause d'un pareil vacarme, et reconnaissant l'alpiniste, dont la capote à demi rabattue du landau montrait la tête à casque et le débordant harnachement, se demandaient une fois encore : « Quel est donc cet animal-là! »

Lui, très calme, continuait à donner des détails, la façon d'attaquer la bête, de l'abattre et de la dépecer, le guidon en diamant dont il ornait sa carabine pour tirer sûrement, la nuit. La jeune fille l'écoutait, penchée, avec un petit palpitement de narines très attentif.

« On dit que Bombonnel chasse encore, demanda le frère; l'avez-vous connu ?

— Oui, dit Tartarin sans enthousiasme... C'est un garçon pas maladroit... Mais nous avons mieux que lui. »

A bon entendeur, salut! Puis, d'un ton de mélancolie : « Pas moins, ce sont de fortes émotions que ces chasses aux grands fauves. Quand on ne les a plus, l'existence semble vide, on ne sait de quoi la combler. »

Ici, Manilof, qui comprenait le français sans le parler et semblait écouter le Tarasconnais très curieusement, son front d'homme du peuple coupé d'une grande ride en cicatrice, dit quelques mots en riant à ses amis.

« Manilof prétend que nous sommes de la même confrérie, expliqua Sonia à Tartarin... Nous chassons comme vous les grands fauves.

— Té! oui, pardi... les loups, les ours blancs...

— Oui, les loups, les ours blancs et d'autres bêtes nuisibles encore... »

Et les rires de recommencer, bruyants, interminables, sur un ton aigu et féroce cette fois, des rires qui montraient les dents et rappelaient à Tartarin en quelle triste et singulière compagnie il voyageait.

Tout à coup, les voitures s'arrêtèrent. La route devenait plus raide et faisait à cet endroit un long circuit pour arriver en haut du Brünig que l'on pouvait atteindre par un raccourci de vingt minutes à pic dans une admirable forêt de hêtres. Malgré la pluie du matin, les terrains glissants et détrempés, les voyageurs, profitant d'une éclaircie, descendaient presque tous, s'engageaient à la file dans l'étroit chemin de « schlittage ».

Du landau de Tartarin, qui venait le dernier, les hommes mettaient pied à terre; mais Sonia, trouvant les chemins trop boueux, s'installait au contraire, et, comme l'Alpiniste descendait après les autres, un peu retardé par son attirail, elle lui dit à mi-voix : « Restez donc, tenez-moi compagnie... » et d'une façon si câline! Le pauvre homme en resta bouleversé, se forgeant un roman aussi délicieux qu'invraisemblable qui fit battre son vieux cœur à grands coups.

Il fut vite détrompé en voyant la jeune fille se pencher anxieuse, guetter Bolibine et l'Italien causant vivement à l'entrée de la schlitte, derrière Manilof et Boris déjà en marche. Le faux ténor hésitait. Un instinct semblait l'avertir de ne pas s'aventurer seul en compagnie de ces trois hommes. Il se décida enfin, et Sonia le regardait monter, en caressant sa joue ronde avec un bouquet de cyclamens violâtres, ces violettes de montagnes dont la feuille est doublée de la fraîche couleur des fleurs.

Le landau allait au pas, le cocher descendu marchait en avant avec d'autres camarades, et le convoi échelonnait plus de quinze voitures rapprochées par la perpendiculaire, roulant à vide, silencieusement. Tartarin, très ému, pressentant quelque chose de sinistre, n'osait regarder sa voisine, tant il craignait une parole, un regard qui aurait pu le faire acteur ou tout au moins complice dans le drame qu'il sentait tout proche. Mais Sonia ne faisait pas attention à lui, l'œil un peu fixe et ne cessant la caresse machinale des fleurs sur le duvet de sa peau.

« Ainsi, dit-elle après un long temps, ainsi vous savez qui nous sommes, moi et mes amis... Eh bien! que pensez-vous de nous? Qu'en pensent les Français? »

Le héros pâlit, rougit. Il ne tenait pas à indisposer par quelques mots imprudents des gens aussi vindicatifs; d'autre part, comment pactiser avec des assassins? Il s'en tira par une métaphore.

« Différemment, Mademoiselle, vous me disiez tout à l'heure

que nous étions de la même confrérie, chasseurs d'hydres et de monstres, de despotes et de carnassiers... C'est donc en confrère de Saint-Hubert que je vais répondre... Mon sentiment est que, même contre les fauves, on doit se servir d'armes loyales... Notre Jules Gérard, fameux tueur de lions, employait des balles explosibles... Moi, je n'admets pas ça et ne l'ai jamais fait... Quand j'allais au lion ou à la panthère, je me plantais devant la bête, face à face, avec une bonne carabine à deux canons, et pan! pan! une balle dans chaque œil.

— Dans chaque œil!... fit Sonia.

— Jamais je n'ai manqué mon coup. »

Il affirmait, s'y croyait encore.

La jeune fille le regardait avec une admiration naïve, songeant tout haut :

« C'est bien ce qu'il y aurait de plus sûr. »

Un brusque déchirement de branches, de broussailles, et le fourré s'écarta au-dessus d'eux, si vivement, si félinement, que Tartarin, la tête pleine d'aventures de chasse, aurait pu se croire à l'affût dans le Zaccar. Manilof sauta du talus, sans bruit, près de la voiture. Ses petits yeux bridés luisaient dans sa figure tout écorchée par les ronces, sa barbe et ses cheveux en oreille de chien ruisselaient de l'eau des branches. Haletant, ses grosses mains courtes et velues appuyées à la portière, il interpella en russe Sonia qui, se tournant vers Tartarin, lui demanda d'une voix brève :

« Votre corde... vite...

— Ma... ma corde?... bégaya le héros.

— Vite, vite... on vous la rendra tout à l'heure. »

Sans lui fournir d'autre explication, de ses petits doigts gantés elle l'aidait à se défubler de sa fameuse corde fabriquée en Avignon. Manilof prit le paquet en grognant de joie, regrimpa en deux bonds sous le fourré avec une élasticité de chat sauvage.

« Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qu'ils vont faire?... Il a l'air féroce... » murmura Tartarin, n'osant dire toute sa pensée.

Féroce, Manilof! Ah! comme on voyait bien qu'il ne le connaissait pas. Nul être n'était meilleur, plus doux, plus compatissant; et comme trait de cette nature exceptionnelle, Sonia, le regard clair et bleu, racontait que son ami venant d'exécuter un dangereux mandat du Comité révolutionnaire et sautant, dans le traîneau qui l'attendait pour la fuite, menaçait le cocher de des-

cendre, coûte que coûte, s'il continuait à frapper, à surmener sa bête dont la vitesse pourtant le sauvait.

Tartarin trouva le trait digne de l'antique; puis, ayant réfléchi à toutes les vies humaines sacrifiées par ce même Manilof, aussi inconscient qu'un tremblement de terre ou qu'un volcan en fusion, mais qui ne voulait pas qu'on fît du mal à une bête devant lui, il interrogea la jeune fille d'un air ingénu :

« Est-il mort beaucoup de monde dans l'explosion du palais d'hiver?

— Beaucoup trop, répondit tristement Sonia. Et le seul qui devait mourir a échappé. »

Elle resta silencieuse, comme fâchée, et si jolie, la tête basse avec ses grands cils dorés battant sa joue d'un rose pâle. Tartarin s'en voulait de lui avoir fait de la peine, repris par le charme de jeunesse, de fraîcheur épandu autour de l'étrange petite créature.

« Donc, monsieur, la guerre que nous faisons vous semble injuste, inhumaine? » Elle lui disait cela de tout près, dans la caresse de son haleine et de son regard; et le héros se sentait faiblir.....

« Vous ne croyez pas que toute arme soit bonne et légitime pour délivrer un peuple qui râle, qui suffoque!...

— Sans doute, sans doute..... »

La jeune fille, plus pressante à mesure que Tartarin faiblissait :

« Vous parliez de vide à combler tout à l'heure; ne vous semble-t-il pas qu'il serait plus noble, plus intéressant de jouer sa vie pour une grande cause que de la risquer en tuant des lions, ou en escaladant des glaciers?

— Le fait est..... » dit Tartarin grisé, la tête perdue, tout angoissé par le désir fou, irrésistible, de prendre et de baiser cette petite main ardente, persuadante, qu'elle posait sur son bras comme là-haut, dans la nuit du Rigi-Kulm, quand il lui remettait son soulier. A la fin, n'y tenant plus, et saisissant cette petite main gantée entre les siennes :

« Écoutez, Sonia », dit-il d'une bonne grosse voix paternelle et familière..... « Écoutez, Sonia..... »

Un brusque arrêt du landau l'interrompit. On arrivait en haut du Brünig; voyageurs et cochers rejoignaient leurs voitures pour rattraper le temps perdu et gagner, d'un coup de galop, le prochain village où l'on devait déjeuner et relayer. Les trois Russes

reprirent leurs places, mais celle de l'Italien resta inoccupée.

« Ce monsieur est monté dans les premières voitures », dit Boris au cocher qui s'informait; et s'adressant à Tartarin dont l'inquiétude était visible :

« Il faudra lui réclamer votre corde; il a voulu la garder avec lui. »

Là-dessus, nouveaux rires dans le landau et reprise, pour le brave Tartarin, des plus atroces perplexités, ne sachant que penser, que croire devant la belle humeur et la mine ingénue des prétendus assassins. Tout en enveloppant son malade de manteaux, de plaids, car l'air de la hauteur s'avivait encore de la vitesse des voitures, Sonia racontait, en russe, sa conversation avec Tartarin, jetant des pan! pan! d'une gentille intonation que répétaient ses compagnons après elle, les uns admirant le héros, Manilof hochant la tête, incrédule.

Le relai!

C'est sur la place d'un grand village, une vieille auberge au balcon de bois vermoulu, à l'enseigne en potence de fer rouillé. La file des voitures s'arrête là, et, pendant qu'on dételle, les voyageurs affamés se précipitent, envahissent au premier étage une salle peinte en vert qui sent le moisi, où la table d'hôte est dressée pour vingt couverts tout au plus. On est soixante, et l'on entend pendant cinq minutes une bousculade effroyable, des cris, des altercations véhémentes entre Riz et Pruneaux autour des compotiers, au grand effarement de l'aubergiste qui perd la tête comme si, tous les jours à la même heure, la poste ne passait pas, et qui dépêche ses servantes prises aussi d'un égarement chronique, excellent prétexte à ne servir que la moitié des plats inscrits sur la carte et à rendre une monnaie fantaisiste, où les sous blancs de Suisse comptent pour cinquante centimes.

« Si nous déjeunions dans la voiture?... » dit Sonia que ce remue-ménage ennuie; et comme personne n'a le temps de s'occuper d'eux, les jeunes gens se chargent du service. Manilof revient brandissant un gigot froid, Bolibine un pain long et des saucisses; mais le meilleur fourrier c'est encore Tartarin. Certes, l'occasion s'offrait belle pour lui de se séparer de ses compagnons dans le brouhaha du relai, de s'assurer tout au moins si l'Italien avait reparu, mais il n'y a pas songé, préoccupé uniquement du déjeuner de la « petite » et de montrer à Manilof et aux autres ce que peut un Tarasconnais débrouillard.

Quand il descend le perron de l'hôtel, grave et le regard fixe, soutenant de ses mains robustes un grand plateau chargé d'assiettes, serviettes, victuailles assorties, champagne suisse au casque doré, Sonia bat des mains, le complimente :

« Mais comment avez-vous fait?

— Je ne sais pas... on s'en tire, té!... Nous sommes tous comme ça à Tarascon. »

Oh! les minutes heureuses. Il comptera dans la vie du héros, ce joli déjeuner en face de Sonia, presque sur ses genoux, dans un décor d'opérette : la place villageoise aux verts quinconces sous lesquels éclatent les dorures, les mousselines des Suissesses en costumes se promenant deux à deux comme des poupées.

Que le pain lui semble bon, et quelles savoureuses saucisses! Le ciel lui-même s'est mis de la partie, clément, doux et voilé; il pleut sans doute, mais si légèrement, des gouttes perdues, juste de quoi tremper le champagne suisse, dangereux pour les têtes méridionales.

Sous la véranda de l'hôtel, un quatuor tyrolien, deux géants et deux naines aux haillons éclatants et lourds, qu'on dirait échappés à la faillite d'un théâtre de foire, mêlent leurs coups de gosier : « aou..... aou..... » au cliquetis des assiettes et des verres. Ils sont laids, bêtes, immobiles, tendant les cordes de leurs cous maigres. Tartarin les trouve délicieux, leur jette des poignées de sous, au grand ébahissement des villageois qui entourent le landau dételé.

« Fife le Vranze! » chevrote une voix dans la foule d'où surgit un grand vieux, vêtu d'un extraordinaire habit bleu à boutons d'argent dont les basques balayent la terre, coiffé d'un shako gigantesque en forme de baquet à choucroute et si lourd avec son grand panache qu'il oblige le vieux à marcher en balançant les bras comme un équilibriste.

« Fieux soltat... carte royale... Charles tix. »

Le Tarasconnais, encore aux récits de Bompard, se met à rire, et tout bas en clignant de l'œil :

« Connu, mon vieux..... » Mais il lui donne quand même une pièce blanche et lui verse une rasade que le vieux accepte en riant et faisant de l'œil, lui aussi, sans savoir pourquoi. Puis dévissant d'un coin de sa bouche une énorme pipe en porcelaine, il lève son verre et boit « à la compagnie! » ce qui affermit Tartarin dans son opinion qu'ils ont affaire à un collègue de Bompard.

N'importe! un toast en vaut un autre.

Et, debout, dans la voiture, la voix forte, le verre haut, Tartarin se fait venir les larmes aux yeux en buvant d'abord « à la France, à sa patrie..... », puis à la Suisse hospitalière, qu'il est heureux d'honorer publiquement, de remercier pour l'accueil généreux qu'elle fait à tous les vaincus, à tous les exilés. Enfin, baissant la voix, le verre incliné vers ses compagnons de route, il leur souhaite de rentrer bientôt dans leur pays, d'y retrouver de bons parents, des amis sûrs, des carrières honorables et la fin de toutes leurs dissensions; car on ne peut pas passer sa vie à se dévorer.

Pendant le toast, le frère de Sonia sourit, froid et railleur derrière ses lunettes blondes; Manilof, la nuque en avant, les sourcils gonflés creusant sa ride, se demande si le gros « barine » ne va pas cesser bientôt ses bavardages, pendant que Bolibine perché sur le siège et faisant grimacer sa mine falote, jaune et fripée à la tartare, semble un vilain petit singe grimpé sur les épaules du Tarasconnais.

Seule, la jeune fille l'écoute, très sérieuse, essayant de comprendre cet étrange type d'homme. Pense-t-il tout ce qu'il dit? A-t-il fait tout ce qu'il raconte? Est-ce un fou, un comédien ou seulement un bavard, comme le prétend Manilof qui, en sa qualité d'homme d'action, donne à ce mot une signification méprisante?

L'épreuve se fera tout de suite. Son toast fini, Tartarin vient de se rasseoir, quand un coup de feu, un autre, encore un, partis non loin de l'auberge, le remettent debout tout ému, l'oreille dressée, reniflant la poudre.

« Qui a tiré?... où est-ce?... que se passe-t-il? »

Dans sa caboche inventive défile tout un drame, l'attaque du convoi à main armée, l'occasion de défendre l'honneur et la vie de cette charmante demoiselle. Mais non, ces détonations viennent simplement du *Stand*, où la jeunesse du village s'exerce au tir tous les dimanches. Et comme les chevaux ne sont pas encore attelés, Tartarin propose négligemment d'aller faire un tour jusque-là. Il a son idée, Sonia la sienne en acceptant. Guidés par le vieux de la garde royale ondulant sous son grand shako, ils traversent la place, ouvrent les rangs de la foule qui les suit curieusement.

Sous son toit de chaume et ses montants de sapins frais équar-

ris, le stand ressemble, en plus rustique, à un de nos tirs forains, avec cette différence qu'ici les amateurs apportent leurs armes, des fusils à baguette d'ancien système et qu'ils manient assez adroitement. Muet, les bras croisés, Tartarin juge les coups, critique tout haut, donne des conseils, mais ne tire pas. Les Russes l'épient et se font signe.

« Pan... pan... » ricane Bolibine avec le geste de mettre en joue et l'accent de Tarascon. Tartarin se retourne, tout rouge et bouffant de colère :

« Parfaite*main*, jeune homme... Pan... pan... Et autant de fois que vous voudrez. »

Le temps d'armer une vieille carabine à double canon qui a dû servir à des générations de chasseurs de chamois... pan!... pan!... C'est fait. Les deux balles sont dans la mouche. Des hurrah d'admiration éclatent de toutes parts. Sonia triomphe, Bolibine ne rit plus.

« Mais ce n'est rien, cela, dit Tartarin... vous allez voir... »

Le stand ne lui suffit plus, il cherche un but, quelque chose à abattre, et la foule recule épouvantée devant cet étrange alpiniste, trapu, farouche, la carabine au poing, proposant au vieux garde royal de lui casser sa pipe entre les dents, à cinquante pas. Le vieux pousse des cris épouvantables et s'égare dans la foule que domine son panache grelottant au-dessus des têtes serrées. Pas moins, il faut que Tartarin la loge quelque part, cette balle. « Té, pardi! comme à Tarascon... » Et l'ancien chasseur de casquettes jetant son couvre-chef en l'air, de toutes les forces de ses doubles muscles, tire au vol et le traverse. « Bravo! » dit Sonia en piquant dans la petite ouverture faite par la balle au drap de la casquette le bouquet de montagne qui tantôt caressait sa joue.

C'est avec ce joli trophée que Tartarin remonte en voiture. La trompe sonne, le convoi s'ébranle, les chevaux détalent à fond de train sur la descente de Brienz, merveilleuse route en corniche, ouverte à la mine au bord des roches, et que des bouteroues espacés de deux mètres séparent d'un abîme de plus de mille pieds; mais Tartarin ne voit plus le danger, il ne regarde pas non plus le paysage, la vallée de Meiringen baignée d'une claire buée d'eau, avec sa rivière aux lignes droites, le lac, des villages qui se massent dans l'éloignement et tout un horizon de montagnes, de glaciers confondus parfois avec les nuées ou se

déplaçant aux détours du chemin, s'écartant, se découvrant comme les pièces remuées d'un décor.

Amolli de pensées tendres, le héros admire cette jolie enfant en face de lui, songe que la gloire n'est qu'un demi-bonheur, que c'est triste de vieillir seul par trop de grandeur, comme Moïse, et que cette frileuse fleur du Nord, transplantée dans le petit jardin de Tarascon, en égayerait la monotonie, autrement bonne à voir et à respirer que l'éternel baobab, l'*arbos gigantea*, minusculement empoté. Avec ses yeux d'enfant, son large front pensif et volontaire, Sonia le regarde aussi et rêve; mais sait-on jamais à quoi rêvent les jeunes filles?

VII

LES NUITS DE TARASCON. — OU EST-IL? — ANXIÉTÉ. — LES CIGALES DU COURS REDEMANDENT TARTARIN. — MARTYRE D'UN GRAND SAINT TARASCONNAIS. — LE CLUB DES ALPINES. — CE QUI SE PASSAIT A LA PHARMACIE DE LA PLACETTE. — A MOI, BÉZUQUET!

« Une lettre, monsieur Bézuquet!... Ça vient de Suisse, vé!... de Suisse! » criait le facteur joyeusement de l'autre bout de la placette, agitant quelque chose en l'air et se hâtant dans le jour qui tombait.

Le pharmacien, qui prenait le frais en bras de chemise devant sa porte, bondit, saisit la lettre avec des mains folles, l'emporta dans son antre aux odeurs variées d'élixirs et d'herbes sèches, mais ne l'ouvrit que le facteur parti, lesté et rafraîchi d'un verre du délicieux sirop de cadavre, en récompense de la bonne nouvelle.

Quinze jours que Bézuquet l'attendait, cette lettre de Suisse, quinze jours qu'il la guettait avec angoisse! Maintenant, la voilà. Et rien qu'à regarder la petite écriture trapue et déterminée de l'enveloppe, le nom du bureau de poste : « Interlaken », et le large timbre violet de « l'hôtel Jungfrau, tenu par Meyer », des larmes gonflaient ses yeux, faisaient trembler ses lourdes moustaches de corsaire barbaresque où susurrait un petit sifflotis bon enfant.

« *Confidentiel. Déchirer après lecture.* »

Ces mots très gros en tête de la page et dans le style télé-

grammique de la pharmacopée « usage externe, agiter avant de s'en servir », le troublèrent au point qu'il lut tout haut, comme on parle dans les mauvais rêves :

« *Ce qui m'arrive est épouvantable...* »

Du salon à côté où elle faisait son petit somme d'après souper, Mme Bézuquet la mère pouvait l'entendre, ou bien l'élève dont le pilon sonnait à coups réguliers dans le grand mortier de marbre au fond du laboratoire. Bézuquet continua sa lecture à voix basse, la recommença deux ou trois fois, très pâle, les cheveux littéralement dressés. Ensuite un regard rapide autour de lui, et *cra cra...* voilà la lettre en mille miettes dans la corbeille à papiers; mais on pourrait l'y retrouver, ressouder tous ces bouts ensemble, et pendant qu'il se baisse pour les reprendre, une voix chevrotante appelle :

« Vé, Ferdinand, tu es là?

— Oui, maman... » répond le malheureux corsaire, figé de peur, tout son grand corps à tâtons sous le bureau.

« Qu'est-ce que tu fais, mon trésor?

— Je fais... hé! Je fais le collyre de mademoiselle Tournatoire. »

La maman se rendort, le pilon de l'élève un instant suspendu reprend son lent mouvement de pendule qui berce la maison et la placette assoupies dans la fatigue de cette fin de journée d'été. Bézuquet, maintenant, marche à grands pas devant sa porte, tour à tour rose ou vert, selon qu'il passe devant l'un ou l'autre de ses bocaux. Il lève les bras, profère des mots hagards : « Malheureux... perdu... fatal amour... comment le tirer de là? » et, malgré son trouble, accompagne d'un sifflement allègre la retraite des dragons s'éloignant sous les platanes du Tour de ville.

« Hé! adieu, Bézuquet... » dit une ombre pressée dans le crépuscule couleur de cendre.

« Où allez-vous donc, Pégoulade?

— Au Club, pardi!... séance de nuit... on doit parler de Tartarin et de la présidence... Il faut venir.

— Té, oui! je viendrai... » répond brusquement le pharmacien traversé d'une idée providentielle; il rentre, passe sa redingote, tâte dans les poches pour s'assurer que le passe-partout s'y trouve et le casse-tête américain sans lequel aucun Tarasconnais ne se hasarde par les rues après la retraite. Puis il appelle : « Pascalon... Pascalon... » mais pas trop fort, de peur de réveiller la vieille dame.

Presque enfant et déjà chauve, comme s'il portait tous ses cheveux dans sa barbe frisée et blonde, l'élève Pascalon avait l'âme exaltée d'un séide, le front en dôme, des yeux de chèvre folle, et sur ses joues poupines les tons délicats, croustillants et dorés d'un petit pain de Beaucaire. Aux grands jours des fêtes alpestres, c'est à lui que le Club confiait sa bannière, et l'enfant avait voué au P. C. A. une admiration frénétique, l'adoration brûlante et silencieuse du cierge qui se consume au pied de l'autel en temps de Pâques.

« Pascalon, dit le pharmacien tout bas et de si près qu'il lui enfonçait le crin de sa moustache dans l'oreille, j'ai des nouvelles de Tartarin... Elles sont navrantes... »

Et le voyant pâlir.

« Courage, enfant, tout peut encore se réparer... Différemment je te confie la pharmacie... Si l'on te demande de l'arsenic, n'en donne pas; de l'opium, n'en donne pas non plus, ni de la rhubarbe... ne donne rien. Si je ne suis pas rentré à dix heures, couche-toi et mets les boulons. Va! »

D'un pas intrépide, il s'enfonça dans la nuit du Tour de ville, sans se retourner une fois, ce qui permit à Pascalon de se ruer sur la corbeille, de la fouiller de ses mains rageuses et avides, de la retourner enfin sur la basane du bureau pour voir s'il n'y restait pas quelques morceaux de la mystérieuse lettre apportée par le facteur.

Pour qui connaît l'exaltation tarasconnaise, il est aisé de se représenter l'affolement de la petite ville depuis la brusque disparition de Tartarin. Et autrement, pas moins, différemment, ils en avaient tous perdu la tête, d'autant qu'on était en plein cœur d'août et que les crânes bouillaient sous le soleil à faire sauter tous leurs couvercles. Du matin au soir, on ne parlait que de cela en ville, on n'entendait que ce nom : « Tartarin » sur les lèvres pincées des dames à *capot*, sur la bouche fleurie des grisettes coiffées d'un ruban de velours : « Tartarin, Tartarin... » et dans les platanes du Cours, alourdis de poussière blanche, où les cigales éperdues, vibrant avec la lumière, semblaient s'étrangler de ces deux syllabes sonores : « Tar... tar... tar... tar... tar... »

Personne ne sachant rien, naturellement tout le monde était informé et donnait une explication au départ du président. Il y avait des versions extravagantes. Selon les uns, il venait d'entrer à la Trappe, il avait enlevé la Dugazon; pour les autres, il était

allé dans les îles fonder une colonie qui s'appelait Port-Tarascon, ou bien parcourait l'Afrique centrale à la recherche de Livingstone.

« Ah! vaï, Livingstone!... Voilà deux ans qu'il est mort... »

Mais l'imagination tarasconnaise défie tous les calculs du temps et de l'espace. Et le rare, c'est que ces histoires de Trappe, de colonisation, de lointains voyages, étaient des idées de Tartarin, des rêves de ce dormeur éveillé, jadis communiqués à ses intimes qui ne savaient que croire à cette heure et, très vexés au fond de n'être pas informés, affectaient vis-à-vis de la foule la plus grande réserve, prenaient entre eux des airs sournois, entendus. Excourbaniès soupçonnait Bravida d'être au courant; et Bravida disait de son côté : « Bézuquet doit tout savoir. Il regarde de travers comme un chien qui porte un os. »

C'est vrai que le pharmacien souffrait mille morts avec ce secret en cilice qui le cuisait, le démangeait, le faisait pâlir et rougir dans la même minute et loucher continuellement. Songez qu'il était de Tarascon, le malheureux, et dites si, dans tout le martyrologe, il existe un supplice aussi terrible que celui-là : le martyre de saint Bézuquet, qui savait quelque chose, mais ne pouvait rien dire.

C'est pourquoi, ce soir-là, malgré les nouvelles terrifiantes, sa démarche avait on ne sait quoi d'allégé, de plus libre, pour courir à la séance. En*fein !*... Il allait parler, s'ouvrir, dire ce qui lui pesait tant ; et dans sa hâte de se délester, il jetait en passant des demi-mots aux promeneurs du Tour de ville. La journée avait été si chaude que, malgré l'heure insolite et l'ombre terrifiante, — huit heures *manque un quart* au cadran de la commune, — il y avait dehors un monde fou, des familles bourgeoises assises sur les bancs et prenant le bon de l'air pendant que leurs maisons s'évaporaient, des bandes d'ourdisseuses marchant à cinq ou six en se tenant le bras sur une ligne ondulante de bavardages et de rires. Dans tous les groupes, on parlait de Tartarin :

« Et autrement, monsieur Bézuquet, toujours pas de lettre?... » demandait-on au pharmacien en l'arrêtant au passage.

« Si fait, mes enfants, si fait... Lisez le *Forum*, demain matin... »

Il hâtait le pas, mais on le suivait, on s'accrochait à lui, et cela faisait le long du Cours une rumeur, un piétinement de troupeau qui s'arrêta sous les croisées du Club ouvertes en grands carrés de lumière.

Les séances se tenaient dans l'ancienne salle de la bouillotte dont la longue table, recouverte du même drap vert, servait à présent de bureau. Au milieu, le fauteuil présidentiel avec le P. C. A. brodé sur le dossier; à un bout et comme en dépendance, la chaise du secrétaire. Derrière, la bannière se déployait au-dessus d'un long carton-pâte vernissé où les Alpines sortaient en relief avec leurs noms respectifs et leurs altitudes. Des alpenstocks d'honneur inscrutés d'ivoire, en faisceaux comme des queues de billard, ornaient les coins, et la vitrine étalait des curiosités ramassées sur la montagne : cristaux, silex, pétrifications, deux oursins, une salamandre.

En l'absence de Tartarin, Costecalde rajeuni, rayonnant, occupait le fauteuil ; la chaise était pour Excourbaniès qui faisait fonction de secrétaire; mais ce diable d'homme, crêpu, velu, barbu, éprouvait un besoin de bruit, d'agitation qui ne lui permettait pas les emplois sédentaires. Au moindre prétexte, il levait les bras, les jambes, poussait des hurlements effroyables, des « ha! ha! ha! » d'une joie féroce, exubérante, que terminait toujours ce terrible cri de guerre en patois tarasconnais : « *Fen dé brut !...* faisons du bruit... » On l'appelait le gong à cause de sa voix de cuivre partant à vous faire saigner les oreilles sous une continuelle détente.

Çà et là, sur un divan de crin autour de la salle, les membres du comité.

En première ligne, l'ancien capitaine d'habillement Bravida, que tout le monde, à Tarascon, appelait le Commandant; un tout petit homme, propre comme un sou, qui se rattrapait de sa taille d'enfant de troupe, en se faisant la tête moustachue et sauvage de Vercingétorix.

Puis une longue face creusée et maladive, Pégoulade, le receveur, le dernier naufragé de la *Méduse*. De mémoire d'homme, il y a toujours eu à Tarascon un dernier naufragé de la *Méduse*. Dans un temps, même, on en comptait jusqu'à trois, qui se traitaient mutuellement d'imposteurs et n'avaient jamais consenti à se trouver ensemble. Des trois, le seul vrai, c'était Pégoulade. Embarqué sur la *Méduse* avec ses parents, il avait subi le désastre à six mois, ce qui ne l'empêchait pas de le raconter, *dé visu*, dans les moindres détails, la famine, les canots, le radeau, et comment il avait pris à la gorge le commandant qui se sauvait : « Sur ton banc de quart, misérable !... » A six mois, *outre !...* Assommant,

du reste, avec cette éternelle histoire que tout le monde connaissait, ressassait depuis cinquante ans, et dont il prenait prétexte pour se donner un air désolé, détaché de la vie. « Après ce que j'ai vu! » disait-il, et bien injustement, puisqu'il devait à cela son poste de receveur conservé sous tous les régimes.

Près de lui, les frères Rognonas, jumeaux et sexagénaires, ne se quittant pas, mais toujours en querelle et disant des monstruosités l'un de l'autre; une telle ressemblance que leurs deux vieilles têtes frustes et irrégulières, regardant à l'opposé par antipathie, auraient pu figurer dans un médaillier avec IANVS BIFRONS pour exergue.

De-ci, de-là, le président Bédaride, Barjavel l'avoué, le notaire Cambalalette, et le terrible docteur Tournatoire, dont Bravida disait qu'il aurait tiré du sang d'une rave.

Vu la chaleur accablante, accrue par l'éclairage au gaz, ces messieurs siégeaient en bras de chemise, ce qui ôtait beaucoup de solennité à la réunion. Il est vrai qu'on était en petit comité, et l'infâme Costecalde voulait en profiter pour fixer au plus tôt la date des élections, sans attendre le retour de Tartarin. Assuré de son coup, il triomphait d'avance, et lorsque, après la lecture de l'ordre du jour par Excourbaniès, il se leva pour intriguer, un infernal sourire retroussait sa lèvre mince.

« Méfie-toi de celui qui rit avant de parler », murmura le commandant.

Costecalde, sans broncher, et clignant de l'œil au fidèle Tournatoire, commença d'une voix fielleuse :

« Messieurs, l'inqualifiable conduite de notre président, l'incertitude où il nous laisse...

— C'est faux!... Le Président a écrit... »

Bézuquet frémissant se campait devant le bureau; mais, comprenant ce que son attitude avait d'antiréglementaire, il changea de ton et, la main levée selon l'usage, demanda la parole pour une communication pressante.

« Parlez! Parlez! »

Costecalde, très jaune, la gorge serrée, lui donna la parole d'un mouvement de tête. Alors, mais alors seulement, Bézuquet commença :

« Tartarin est au pied de la Jungfrau... Il va monter... Il demande la bannière!... »

Un silence coupé du rauque halètement des poitrines, du cré-

pitement du gaz ; puis un hurrah formidable, des bravos, des trépignements, que dominait le gong d'Excourbaniès poussant son cri de guerre : « Ah! ah! ah! *fen dé brut!* » auquel la foule anxieuse répondait du dehors.

Costecalde, de plus en plus jaune, agitait désespérément la sonnette présidentielle; enfin Bézuquet continua, s'épongeant le front, soufflant comme s'il venait de monter cinq étages.

Différemment, cette bannière que leur président réclamait pour la planter sur les cimes vierges, allait-on la ficeler, l'empaqueter par la grande vitesse comme un simple colis?

« Jamais!... ah! ah! ah!... » rugit Excourbaniès.

Ne vaudrait-il pas mieux nommer une délégation, tirer au sort trois membres du bureau?...

On ne le laissa pas finir. Le temps de dire « zou! » la proposition de Bézuquet était votée, acclamée, les noms des trois délégués sortis dans l'ordre suivant : 1 Bravida; 2 Pégoulade; 3 le pharmacien.

Le 2 protesta. Ce grand voyage lui faisait peur, si faible et mal portant comme il était, *pèchère*, depuis le sinistre de la *Méduse*.

« Je partirai pour vous, Pégoulade... » gronda Excourbaniès dans une télégraphie de tous ses membres. Quant à Bézuquet, il ne pouvait quitter la pharmacie. Il y allait du salut de la ville. Une imprudence de l'élève et voilà Tarascon empoisonné, décimé.

« *Outre!* » fit le bureau se levant comme un seul homme.

Bien sûr que le pharmacien ne pouvait partir, mais il enverrait Pascalon, Pascalon se chargerait de la bannière. Ça le connaissait! Là-dessus, nouvelles exclamations, nouvelles explosions du gong et, sur le Cours, une telle tempête populaire, qu'Excourbaniès dut se montrer à la fenêtre, au-dessus des hurlements que maîtrisa bientôt sa voix sans rivale.

« Mes amis, Tartarin est retrouvé. Il est en train de se couvrir de gloire. »

Sans rien ajouter de plus que « Vive Tartarin! » et son cri de guerre lancé à toute gorge, il savoura une minute la clameur épouvantable de toute cette foule sous les arbres du Cours, roulant et s'agitant confuse dans une fumée de poussière, tandis que, sur les branches, tout un tremblement de cigales faisait aller ses petites crécelles comme en plein jour.

Entendant cela, Costecalde, qui s'était approché d'une croisée avec tous les autres, revint vers son fauteuil en chancelant.

« Vé Costecalde, dit quelqu'un... Qu'est-ce qu'il a ?... Comme il est jaune ! »

On s'élança ; déjà le terrible Tournatoire tirait sa trousse, mais l'armurier, tordu par le mal, en une grimace horrible, murmurait ingénument :

« Rien... rien... laissez-moi... Je sais ce que c'est... c'est l'envie ! »

Pauvre Costecalde, il avait l'air de bien souffrir.

Pendant que se passaient ces choses, à l'autre bout du Tour de ville, dans la pharmacie de la placette, l'élève de Bézuquet, assis au bureau du patron, collait patiemment et remettait bout à bout les fragments oubliés par le pharmacien au fond de la corbeille ; mais de nombreux morceaux échappaient à la reconstruction, car voici l'énigme singulière et farouche, étalée devant lui, assez pareille à une carte de l'Afrique centrale, avec des manques, des blancs de *terra incognita*, qu'explorait dans la terreur l'imagination du naïf porte-bannière :

fou d'amour
lampe à chalum conserves de Chicago
peux pas m'arrach nihiliste
à mort condition abom en échange
de son Vous me connaissez Ferdi
savez mes idées libérales,
mais de là au tzaricide
rribles conséquences
Sibérie pendu l'adore
Ah ! serrer ta main loya
Tar Tar

Alphonse Daudet.

(*A suivre.*)

L'HIVER 1890-91

L'hiver que nous traversons sera inscrit parmi les hivers mémorables, tant par sa précocité que par sa rigueur. Il a commencé le 26 novembre. Jusqu'au 25, la température était restée assez chaude, et même supérieure à la moyenne; mais, le 26, le thermomètre descendit tout d'un coup à un minimum de — 2°,3, sans s'élever au-dessus de — 0°,8, et donna comme température moyenne de cette journée — 1°,6. Le lendemain, il descendit à un minimum de — 7°,1, et le surlendemain, 28, à — 15°, minimum qu'il n'a pas dépassé depuis. C'était le commencement d'un froid persistant et rigoureux.

Cependant il y eut un dégel le 2 décembre jusqu'au 9, puis regel du 10 au 18, puis dégel du 19 au 21, puis regel du 22 au 31, puis dégel le 31 au soir jusqu'au 4 janvier, et regel dans la nuit du 4 au 5 jusqu'au 12 au soir. Du 26 novembre au 3 décembre, la moyenne de la journée a été inférieure à zéro, et il en a été de même du 8 au 18 décembre, du 23 au 31, et du 6 au 12 janvier. Ces allures du thermomètre montrent qu'en réalité le froid n'a pas été aussi consécutif qu'on le croit, puisque le thermomètre n'est resté perpétuellement au-dessous de zéro que pendant 9 jours de suite, du 10 au 18 décembre, ainsi que du 23 au 31. Quant à la glace, depuis le 26 novembre jusqu'au 18 jan-

vier, il y a eu 45 jours de gelée, et seulement 3 jours de dégel (19, 20 et 21 décembre).

Ce sont là les observations de Paris (Observatoire du parc de Saint-Maur). La température moyenne du mois de décembre a été de — 3°,4. On ne trouve, depuis 1757, que trois mois de décembre aussi froids : ce sont ceux de 1829, 1840 et 1879.

La Seine a commencé à charrier le 29 novembre, puis, de nouveau — après le dégel du 4 au 8 décembre — le 11, puis, de nouveau encore, après le dégel du 19 au 22, le 25 ; enfin, une quatrième fois, après le dégel du 31 décembre, le 7 janvier. Elle aurait dû être prise le 30 décembre et même le 16. En effet, sa congélation le 11 janvier à minuit a eu pour causes thermométriques une somme de — 52°,7 de froid dans les minima diurnes additionnés du 16 au 11, une somme de — 15°,7 dans les maxima, et une de 35°,9 dans les moyennes diurnes. Or, ce même état thermométrique avait déjà été atteint le 16 décembre et le 30. Mais la nature n'est plus souveraine dans la capitale du monde. Par le jeu des barrages, nos ingénieurs savent activer le courant, élever ou abaisser les eaux, disloquer les glaces et leur interdire toute stagnation. C'est ce qui est arrivé en décembre. Les effets de nos hivers ne sont plus comparables à ceux des hivers anciens, pas plus que ceux des inondations, qui jadis enlevaient les ponts de Paris et semaient la ruine et le deuil sur leur passage. Les météorologistes devront donc surtout comparer entre elles les indications plus mécaniques que pittoresques de la colonne thermométrique.

Après un mois de décembre très froid, comme nous venons de le voir, le dégel est arrivé le 31 décembre à 11 heures du matin, mais a été de courte durée. La Seine charriait encore considérablement le 31 ; le 1er janvier, les glaçons étaient presque entièrement fondus. Il y eut un léger retour du froid le 2 (min. 6°,3, max. — 2°,2) et le 3 (min. — 5°,5, max. — 2°,8) ; le 4, température douce (min. 0°,4, max. — 4°,4) ; le 5, pendant la nuit, retour définitif du froid.

La Seine, dont la température était voisine de 0° depuis plus d'un mois, a recommencé à charrier le 7 ; le 10, les glaçons, presque soudés entre eux, marchaient avec une extrême lenteur, le 11 le fleuve était pris, dans toute la traversée de Paris, sur les deux tiers de sa largeur, il ne restait de courant visible

et de glaçons en mouvement qu'au milieu de la Seine ; dans la nuit du 11 au 12, elle a été entièrement figée.

La vitesse du courant, les obstacles, les ponts, sont autant d'éléments en jeu dans la congélation d'un fleuve. Ainsi, la série du froid n'a pas été plus intense ni plus longue du 6 au 11 janvier que du 23 au 30 décembre et surtout que du 9 au 18 décembre, et pourtant, dans les deux premiers cas, la Seine n'a pas été prise, à cause du courant et de la levée des barrages. Ici, 6 jours de très forte gelée ont suffi. Toutefois, si le dégel n'était pas arrivé les 31 décembre, l'aspect du fleuve charriant avec une extrême lenteur annonçait la congélation complète pour le lendemain.

L'arrêt du fleuve n'a pas manqué d'un certain pittoresque. Le 11, vers 10 h. 1/2 du soir, la soudure des glaçons a commencé au pont de Sèvres, dont les arches, relativement étroites, n'ont pu laisser passer les banquises, et ont ainsi arrêté le mouvement de descente. Il a suffi d'une heure pour que l'arrêt se répercutant en amont fût complet depuis le pont d'Auteuil jusqu'au pont National.

Le 12 au matin le fleuve était donc immobilisé, et toute la journée, les curieux ont afflué sur les rives pour contempler ce spectacle que les Parisiens n'avaient pas vu depuis onze ans ; l'agrégation des glaces présentait au milieu du courant, notamment en amont du pont d'Austerlitz et du pont de Sully, quelques solutions de continuité ; il y avait sur ces points des sortes de lacs dont les eaux claires ne portaient aucun glaçon.

Le petit bras de la Seine sur la rive droite, depuis le pont de Sully jusqu'au pont Louis-Philippe, et dans lequel sont garés un nombre considérable de bateaux, était libre de glaces, grâce aux barrages supplémentaires reçus par l'estacade de l'île Saint-Louis.

Il en était de même dans le petit bras de la rive gauche, depuis le pont de l'Archevêché jusqu'à l'écluse de la Monnaie. Là, un puissant remorqueur, ayant monté et redescendu le courant depuis les premières heures de la matinée, avait suffisamment divisé les glaces ensuite entraînées au delà du bassin de la Monnaie par un jeu d'écluses. — Le 18, on traversait le fleuve à pied sec.

Pendant notre siècle, la Seine a été entièrement gelée à Paris aux dates suivantes : janvier 1803, — décembre 1812, — janvier 1820, — janvier 1823, — décembre-janvier 1829-1830, —

janvier 1838, — décembre 1840, — janvier 1854, — janvier 1865, — décembre 1867, — décembre 1871, — décembre 1879 et janvier 1891. Ces diverses congélations du fleuve parisien ont été fort inégales comme intensité et durée; quelquefois cette durée n'a été que de un ou deux jours, tandis que dans le fameux hiver de 1829-1830, elle a été de trente jours. Pour que la Seine gèle à Paris, il faut que le courant soit assez lent, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas eu de pluie depuis longtemps, que la température de l'eau se soit graduellement abaissée à zéro, que des glaçons se soient formés sur les bords du fleuve ou dans le fond et, détachés par le courant, soient charriés à la surface et se soudent entre eux. Les obstacles, notamment les ponts, aident à cette congélation totale, qui n'arrive qu'après six jours au moins d'un froid persistant de 4° à 8° comme moyenne des maxima et minima.

Les débâcles sont parfois terribles. Cette année, pour en atténuer les effets, on a commencé par relever, en aval de Paris, le barrage de Suresnes, afin d'amener une hausse sensible des eaux en amont et d'exercer par suite une tension sur les glaces adhérant aux rives. Cette première opération doit être à bref délai suivie de l'opération inverse, c'est-à-dire d'un nouvel abaissement du barrage, afin d'accélérer la marche du courant des eaux ainsi élevées; de la sorte, s'il ne se produit pas une notable recrudescence du froid, une débâcle partielle pourra être créée et pour ainsi dire conduite à volonté.

Un nouveau dégel est arrivé le 12, au soir, accompagné d'une brume qui est tombée sur Paris à partir de 11 heures. Ce dégel a été annoncé quelques heures seulement auparavant par le changement du vent du nord à l'ouest. Durera-t-il? Le froid recommencera-t-il? C'est ce que nul ne peut dire.

La météorologie est très loin des certitudes de sa sœur aînée l'astronomie. Nous pouvons prédire dix ans, cent ans, mille ans d'avance, le retour d'une comète, d'une planète, d'une éclipse, d'un phénomène astronomique quelconque, et nous ne pouvons pas deviner quel temps il fera demain! C'est quelque peu humiliant.

Il est tout naturel de chercher. Chacun le peut. Obtiendrons-nous des résultats satisfaisants? C'est moins sûr.

On aimerait voir les saisons régies par un cycle, comme les phénomènes astronomiques. L'hiver de 1879-80 ayant été très rude, on pense tout de suite à un cycle de 11 ans. Celui de 1870-71

ayant été assez rude, le cycle semble en partie indiquer une période de 9 à 11 ans. Le plus grand hiver du siècle, avec celui de 1879-80, a été celui de 1829-30. Une périodicité de 10 ans ou de multiples de 10 ans paraît se confirmer davantage. Mais il ne faut pas trop se fier aux apparences. J'ai sous les yeux le tableau de toutes les observations thermométriques faites depuis la fondation de l'Observatoire de Paris, depuis plus de deux siècles. Les plus grands hivers ont été ceux de :

1708—9	1829—30
1715—16	1837—38
1728—29	1840—41
1775—76	1844—45
1788—89	1853—54
1794—95	1860—61
1798—99	1870—71
1802—3	1879—80
1812—13	1890—91
1822—23	

En s'amusant à grouper ces chiffres de certaines façons, on croit sentir vaguement s'en dégager quelques probabilités de périodes décennales. Mais, en fait, la probabilité est à peine supérieure à celle d'un nombre quelconque à la roulette. On a quelque présomption apparente d'imaginer que l'hiver de 1899-1900 sera froid, mais je ne conseillerais à personne de jouer là-dessus un pari sérieux.

D'autant plus que, jusqu'à présent du moins, l'astronomie n'offre aucune base pour soutenir cette périodicité. La période des taches solaires est bien de 10 à 11 ans, et on l'a invoquée. Mais on n'a pas pris soin de la comparer avec une attention suffisante. Le froid actuel *suit le minimum* des taches solaires de près de deux ans. Celui de 1879-80 l'a suivi d'un an. Celui de 1870-71 est arrivé *pendant le maximum*. Celui de 1829-30 est arrivé un an après le maximum. Il n'y a donc pas de relation entre les fluctuations de l'énergie solaire et la température de nos hivers. C'est assez étonnant, mais c'est ainsi.

Il ne faut pas que ces difficultés nous empêchent d'étudier. La nature ne livre ses secrets qu'à la persévérance.

L'hiver actuel peut se résumer ainsi :

Une cinquantaine de personnes sont mortes de froid en France depuis le commencement de l'hiver.

Les plus basses températures observées ont été :

Moscou.	31°	le 7 janvier.
Haparanda.	29°	le 6 —
Varsovie.	24°	le 29 décembre.
Gérardmer.	22°	le 10 janvier.
Épinal	20°	—
Montargis	17°	le 9 janvier.
Loudun.	16°	le 18 —
Paris.	15°	le 28 novembre.
—	13°	le 15 décembre.
—	11°,8	le 9 janvier.

Fleuves et rivières gelés le 12 janvier : Seine, Yonne, Aube, Marne, Rance, Saône, Rhône, Charente, Loire, Dordogne, Garonne, Sorgues, Durance, Gardon. Mer prise à Blankenberghe et Ostende.

L'Espagne, comme tous les pays de l'Est, a partagé le sort de la France.

Camille Flammarion.

MON ONCLE ET MON CURÉ[1]

(*Suite*)

IV

La guerre était déclarée et, dès lors, je passai mon temps à lutter contre Mme de Lavalle. Autrefois, j'osais à peine ouvrir la bouche devant elle, excepté quand le curé était en tiers entre nous; elle m'imposait silence avant même que j'eusse fini ma phrase.

J'affirme que cette manière de procéder m'était particulièrement pénible, car je suis extrêmement bavarde. Je me dédommageais bien un peu avec le curé, mais c'était absolument insuffisant; aussi avais-je pris l'habitude de parler tout haut avec moi-même. Il m'arrivait souvent de me planter devant mon miroir et de causer avec mon image durant des heures entières...

Mon cher miroir! ami fidèle! confident de mes plus secrètes pensées!

Je ne sais si les hommes ont jamais réfléchi sérieusement à l'influence énorme que ce petit meuble peut exercer sur un esprit. Remarquez que je ne détermine pas le sexe de cet esprit, étant bien convaincue que les individus barbus tiennent autant que nous au plaisir d'observer leurs qualités extérieures.

Si j'écrivais un ouvrage philosophique, je traiterais cette question : « De l'influence du miroir sur l'intelligence et le cœur de l'homme. »

Je ne nie pas que mon traité serait peut-être unique dans son espèce, qu'il ne ressemblerait en aucune façon à la philosophie

(1) Voir le numéro du 10 février 1891.

dans laquelle Kant, Fichte, Schelling, etc..., ont pataugé toute leur vie pour leur plus grande gloire et le bonheur bien grand de la postérité, qui les lit avec un plaisir d'autant plus vif qu'elle n'y comprend rien. Non, mon traité n'irait point sur les brisées de ces messieurs : il serait clair, net, pratique, avec une pointe de causticité, et il faudrait pousser bien loin l'amour de la contradiction pour ne pas convenir que ces qualités ne sont point l'apanage des philosophies ci-dessus mentionnées. Mais, ne trouvant pas mon intelligence assez mûre pour ce grand œuvre, je me contente de conserver à mon miroir une sincère affection et de m'y regarder chaque jour très longtemps, par esprit de reconnaissance.

Je sais bien que, devant cette révélation, quelques-uns de ces esprits fâcheux, grincheux, qui voient tout en noir, insinueront que la coquetterie joue un grand rôle dans le sentiment que je prétends éprouver pour mon miroir. Mon Dieu! on n'est point parfait! et remarquez, beau lecteur, que si vous êtes de bonne foi, ce qui n'est pas certain, vous avouerez que l'intérêt personnel, pour ne pas dire un plus gros mot, tient la première place dans la plupart de vos sentiments.

Pour en revenir à mon sujet, je dirai que, ayant rompu complètement avec mes anciennes terreurs, je ne cherchais plus à modérer ma loquacité devant ma tante. Il ne se passait pas un repas sans que nous eussions des discussions qui menaçaient de dégénérer en tempêtes.

Quoique je ne connusse pas encore son origine, je n'avais pas tardé à découvrir qu'elle était ignorante comme une carpe, et qu'elle éprouvait une vive contrariété quand j'appuyais mes opinions sur mon savoir ou sur celui du curé. Du reste, je n'hésitais jamais à donner la qualification d'historiques à des idées tirées de mon propre cerveau. Malheureusement, il m'était impossible de lutter contre l'expérience personnelle de ma tante, et, lorsqu'elle m'affirmait que les choses se passaient de telle et telle façon dans le monde, que les hommes n'étaient guère que des sacripants, des suppôts de Satan, j'enrageais, car je ne pouvais rien répondre. J'avais assez de bon sens pour comprendre que les personnages avec lesquels je vivais ne pouvaient me donner qu'une idée très imparfaite sur le genre humain dans les circonstances ordinaires de la vie.

Le curé dînait tous les dimanches à la maison. Il avait, sans

doute, ses raisons secrètes pour ne point vanter devant moi le roi de la création, — excepté quand il s'agissait de ses héros antiques, dont il ne pouvait plus craindre l'esprit entreprenant, — car il n'opposait que de bien faibles dénégations aux affirmations de ma tante.

Le dîner du dimanche se composait invariablement d'un chapon ou d'un poulet, d'une salade aux œufs durs et de lait *égoutté*, quand c'était la saison. Le curé, qui faisait assez maigre chère chez lui, et dont le palais savait apprécier la cuisine de Suzon, arrivait en se frottant les mains et en criant la faim.

Nous nous mettions bien vite à table, et le commencement de la conversation était non moins invariable que le menu du dîner.

« Il fait beau temps, disait ma tante, dont la phrase, s'il pleuvait, n'était modifiée que par le changement du qualificatif.

— Un temps superbe ! répondait le curé joyeusement. C'est charmant de marcher par ce joli soleil ! »

S'il avait plu, s'il avait neigé, s'il avait gelé, s'il était tombé de la grêle, des pierres ou du soufre, le curé eût également exprimé sa satisfaction, soit en s'étendant sur l'agrément d'un appartement bien clos, soit en chantant les charmes d'un feu bien brillant.

« Mais il ne fait pas chaud, reprenait ma tante. C'est étonnant ! De mon temps on prenait des robes blanches à Pâques.

— Les robes blanches vous allaient-elles bien ? » demandais-je vivement.

Ma tante, qui prévoyait quelque impertinence, me foudroyait d'un regard préventif avant de répondre :

« Certainement, très bien.

— Oh ! m'écriais-je, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur mon intime conviction.

— De mon temps, affirmait ma tante, les jeunes filles ne parlaient que lorsqu'on les interrogeait.

— Vous ne parliez pas dans votre jeunesse, ma tante ?

— Quand on m'interrogeait, pas autrement.

— Toutes les jeunes filles vous ressemblaient-elles, ma tante ?

— Certainement, ma nièce.

— La vilaine époque ! » soupirais-je en levant les yeux au ciel.

Le curé me regardait d'un air de reproche, et Mme de Lavalle

laissait ses regards errer sur les divers objets qui couvraient la table, avec la tentation bien évidente de m'en lancer quelques-uns à la tête.

La conversation, arrivée à ce point... aigu, tombait subitement, jusqu'au moment où les sentiments amers de ma tante, refoulés par les efforts de sa volonté, éclataient tout à coup, comme une machine soumise à une trop forte pression. Elle exhalait son courroux sur la création entière. Hommes, femmes, enfants, tout y passait. De ces pauvres hommes, il ne restait, à la fin du dîner, qu'un horrible mélange, non d'os et de chairs meurtris, mais de monstres de toutes les espèces.

« Les hommes ne valent pas les quatre fers d'un chien », disait ma tante dans le langage harmonieux et élégant qui lui était habituel.

Le curé, qui avait la certitude désolante de n'être point une femme, baissait la tête et paraissait rempli de contrition.

« Quels mécréants ! quels sacripants ! reprenait-elle en me regardant d'un air furieux, comme si j'avais appartenu à l'espèce en question.

— Hum ! répondait le curé.

— Des gens qui ne pensent qu'à jouir, qu'à manger ! continuait ma tante, qui avait sur le cœur la pauvreté léguée par son mari. Quels suppôts de Satan !

— Hum ! hum ! reprenait le curé en hochant la tête.

— Monsieur le curé, m'écriais-je avec impatience, hum ! n'est pas un argument très fort.

— Permettez, permettez, répondait le brave homme troublé dans la dégustation de son dîner ; je crois que Mme de Lavalle va au delà de sa pensée en employant cette expression : suppôts de Satan. Mais il est certain que beaucoup d'hommes ne méritent pas une grande confiance.

— Vous êtes comme François Ier, vous aimez mieux les femmes ? disais-je de mon petit air candide.

— Palsambleu ! s'écriait ma tante, qui avait remplacé certains mots très énergiques par cette expression empruntée à son mari et qui lui paraissait tout aristocratique ; palsambleu ! taisez-vous, sotte ! »

Mais le curé lui adressait un signe mystérieux, et l'excellente dame se mordait les lèvres.

« Et vos héros, monsieur le curé? et vos Grecs? et vos Romains?

— Oh! les hommes d'aujourd'hui ne ressemblent guère à ceux d'autrefois, disait le curé, bien convaincu qu'il exprimait une grande vérité.

— Et les curés? reprenais-je.

— Les curés sont hors de cause, » répondait-il avec un bon sourire.

Ce genre de conversation, rempli de sous-entendus, avait pour privilège de m'agacer énormément. J'avais conscience qu'un monde d'idées et de sentiments, que je ne devais pas tarder du reste à découvrir, m'était fermé. Je doutais que le jugement porté par ma tante sur l'humanité fût absolument juste, mais je comprenais que j'ignorais beaucoup de choses et que je risquais de croupir longtemps dans mon ignorance.

Un matin que je méditais sur cette lamentable situation, l'idée me vint de consulter les trois personnes que j'étais à même de voir tous les jours : Jean le fermier, Perrine et Suzon.

Cette dernière ayant vécu à C..., je décidai que son appréciation devait être basée sur une grande expérience, et je la gardai pour la bonne bouche.

M'enveloppant dans un capulet, je pris mes sabots et m'acheminai vers la ferme, située à un kilomètre de la maison.

Tout en barbotant, pataugeant, enfonçant, j'arrivai près de Jean, qui nettoyait sa charrue.

« Bonjour, Jean.

— Ben le bonjour, mamselle! dit Jean en ôtant son bonnet de laine, ce qui permit à ses cheveux de se dresser tout droits sur sa tête. Quand ils n'étaient pas soumis à une pression quelconque, c'était une particularité de leur tempérament de se livrer à ce petit exercice.

— Je viens vous consulter sur une chose très, très importante, dis-je en appuyant sur l'adverbe pour éveiller son intelligence, que je savais disposée à courir la pretantaine quand on le questionnait.

— A votre service, mamselle.

— Ma tante dit que tous les hommes sont des sacripants; quel est votre avis sur ce sujet, Jean?

— Des sacripants! répéta Jean, qui écarquilla les yeux comme s'il apercevait un monstre devant lui.

— Oui, mais c'est l'opinion de ma tante, et je veux avoir la vôtre.

— Dame ! ça se pourrait ben tout de même !

— Mais ce n'est pas une opinion, cela, Jean ! Voyons ! croyez-vous, oui ou non, que les hommes sont généralement des sacripants ? »

Jean appuya le bout de son nez sur l'index de sa main droite, ce qui est, comme on le sait, l'indice d'une profonde méditation.

Après avoir réfléchi une bonne minute, il me fit cette réponse claire et décisive :

« Écoutez, mamselle, je vas vous dire ! ça se pourrait ben que oui, mais ça se pourrait ben que non.

— Buse ! » lui dis-je, indignée de contempler un tel phénomène de bêtise.

Il ouvrit les yeux, il ouvrit la bouche, il ouvrit les mains, il eût ouvert toute sa personne, s'il avait pu, pour mieux manifester son étonnement.

Je revins dans la cour du Buisson, en pestant contre la boue, mes sabots, Jean et moi-même.

« Perrine, criai-je, viens ici ! »

Perrine, qui nettoyait les terrines de sa laiterie, accourut aussitôt, une poignée d'orties à la main, les bras nus, le visage rouge comme une pomme d'api et le bonnet sur le derrière de la tête, selon son habitude.

« Quelle est ton opinion sur les hommes? dis-je brusquement.

— Sur les hom... »

Et Perrine, de pomme d'api devenue pivoine, laissa tomber ses orties, prit le coin de son tablier, releva la jambe gauche et resta perchée sur la droite en me regardant d'un air ébahi.

« Eh bien ! réponds donc ! Que penses-tu des hommes?

— Mamselle veut rire, ben sûr !

— Mais non, je parle sérieusement. Réponds vite !

— Dame ! mamselle, me dit Perrine en se remettant d'aplomb sur les deux jambes, quand ce sont de beaux gas, m'est avis qu'il y a des choses plus désagréables à regarder ! »

Cette manière d'envisager la question me donna grandement à réfléchir.

« Je ne parle pas du physique, repris-je en haussant les épaules, mais du moral?

— Ma foi! je les trouve ben aimables! répondit Perrine, dont les petits yeux brillaient.

— Comment! tu ne les trouves pas mécréants, sacripants, suppôts de Satan? »

Perrine se mit à rire à pleine bouche.

« Voyez-vous, mamselle, le parler des mécréants est si doux que... »

Ici, elle s'interrompit pour se donner un grand coup de poing sur la tête. Elle tortilla son tablier, baissa les yeux, et me parut disposée à prendre la poudre d'escampette.

« Après! Finis donc!

— Mamselle va me faire dire des sottises ben sûr! je m'en vas. »

Et, m'adressant la plus belle de ses révérences, elle disparut dans les profondeurs de sa laiterie, dont elle me ferma la porte au nez.

« Pourquoi dirait-elle des sottises?... Allons! je n'ai plus de ressource que dans Suzon; reste à savoir si elle voudra parler. »

J'entrai dans la cuisine. Suzon, armée d'un balai, se préparait à le faire fonctionner activement. Il me sembla qu'elle était dans ses jours sombres, et je jugeai qu'il serait habile d'user de quelques précautions oratoires avant de poser ma question.

« Comme tes cuivres sont beaux et reluisants! lui dis-je d'un air gracieux.

— On fait ce qu'on peut, grogna Suzon. Après tout, ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à le dire.

— Tu réussis très bien la fricassée de poulet, Suzon, continuai-je sans me décourager, tu devrais m'apprendre à la faire.

— C'est pas votre besogne, mademoiselle; restez chez vous, et laissez-moi tranquille dans ma cuisine. »

Mes moyens de corruption ne produisant aucun effet, je dirigeai mes batteries sur un autre point.

« Sais-tu une chose, Suzon? Tu as dû être bien jolie dans ta jeunesse! » dis-je en pensant à part moi que, si j'avais été son mari, je l'aurais mise à cuire dans le four pour m'en débarrasser.

J'avais touché la corde sensible, car Suzon daigna sourire.

« Chacun a son beau temps, mademoiselle.

— Suzon, repris-je, profitant de ce subit adoucissement pour arriver au plus vite à mon sujet, j'ai envie de te faire une question! — Quelle est ton opinion sur les hommes... et les femmes? »

ajoutai-je, songeant qu'il était ingénieux d'étendre mes études sur les deux sexes.

Suzon s'appuya sur son balai, prit son air le plus rébarbatif, et me répondit avec une conviction entraînante :

« Les femmes, mademoiselle, sont des pas grand'chose, mais les hommes sont des rien du tout.

— Oh ! protestai-je, en es-tu bien sûre ?

— C'est aussi sûr que je vous le dis, mademoiselle ! »

Elle administra un grand coup de balai aux débris de légumes qui se trouvaient par terre, et les fit disparaître avec autant de dextérité que s'ils avaient représenté les bipèdes, objets de son antipathie.

Je me retirai dans ma chambre pour méditer sur l'axiome misanthropique énoncé par Suzon, assez découragée en pensant que je n'étais pas grand'chose, et que mes amis inconnus, les hommes, méritaient la dénomination humiliante de rien du tout.

V

Néanmoins, mes études de mœurs me paraissant tout à fait insuffisantes, je résolus de les poursuivre à l'aide des romans de la bibliothèque.

Précisément un lundi, jour de foire, ma tante, le curé et Suzon devaient aller ensemble à C... Ma tante avait décidé, comme toujours, que je resterais à la garde de Perrine, et pour la première fois de ma vie, cette décision m'enchanta. J'étais sûre d'être livrée à moi-même, Perrine s'occupant beaucoup plus de sa vache que de mes inspirations.

Pour ce genre d'excursions, le fermier, à huit heures du matin, amenait dans la cour une sorte de carriole appelée dans le pays maringote. Ma tante apparaissait en grande tenue, le chef orné d'un chapeau rond en feutre noir, auquel on avait ajouté des brides d'un violet tendre. Elle le posait crânement sur le haut de son chignon. Elle était enveloppée de fourrures, qu'il fît chaud ou froid, ayant, depuis son mariage, adopté ce principe qu'une dame de qualité ne peut pas se mettre en route sans porter sur elle la peau d'un animal quelconque. Quand elle était ainsi vêtue,

elle croyait fermement que toutes les tares qui dénonçaient son origine étaient effacées.

Elle s'asseyait sur une chaise, au fond de la maringote, laquelle chaise était recouverte d'un oreiller, afin que cette partie délicate de l'individu, qu'une plume honnête se refuse à nommer, ne fût point endommagée.

Suzon, chargée de conduire un cheval qui se conduisait tout seul, se plaçait à droite, sur la banquette de devant, et le curé montait près d'elle.

Alors, simultanément, ils se tournaient vers moi.

« Ne faites pas de sottises, disait ma tante, et n'allez pas dans le potager.

— Ne mettez pas le désordre dans ma cuisine, criait Suzon, et contentez-vous du veau froid pour déjeuner. »

Le curé ne soufflait mot, mais m'envoyait un aimable sourire et faisait un geste qui voulait dire :

« Elle n'a pas voulu, mais je vous aurais bien emmenée, moi. »

Ce mémorable lundi, les choses se passèrent comme à l'ordinaire. Je fis quelques pas sur la route et je les vis bientôt disparaître, secoués tous les trois comme des paniers à salade.

Sans perdre une minute, je mis à exécution un projet mûri depuis longtemps. Il s'agissait de prendre possession de la bibliothèque, dont le curé avait eu la malencontreuse idée d'emporter la clef, mais je n'étais pas fille à me décourager pour si peu.

Je courus chercher une échelle que je traînai sous la fenêtre de la bibliothèque; après des efforts surhumains, je réussis à la lever et l'appuyer solidement contre le mur. Grimpant lestement les échelons, je cassai une vitre avec une pierre dont je m'étais munie, puis ôtant les morceaux de verre encore attachés au châssis, je passai la partie supérieure de mon corps dans l'ouverture et me glissai dans la bibliothèque.

Je tombai la tête la première sur le carreau; je me fis une bosse énorme au front, et, le lendemain, le curé m'apporta un onguent pour la guérir.

Mon premier soin, quand je me relevai et que l'étourdissement causé par ma chute se dissipa, fut de fouiller dans les tiroirs d'un vieux bureau pour découvrir une clef pareille à celle que le curé avait fait disparaître. Mes recherches ne furent pas longues, et, après deux ou trois essais infructueux, je trouvai mon affaire.

Après avoir supprimé, autant qu'il me fut possible, les traces de mon effraction, je m'installai dans un fauteuil, et, pendant que je me reposais de mes fatigues, mon regard fut frappé par les ouvrages de Walter Scott placés en face de moi. Je pris au hasard dans la collection et je m'en allai dans ma chambre, emportant comme un trésor la *Jolie Fille de Perth*.

De ma vie je n'avais lu un roman, et je tombai dans une extase, dans un ravissement dont rien ne pourrait donner l'idée. Je vivrais neuf cent soixante-neuf ans, comme le bon Mathusalem, que je n'oublierais jamais mon impression en lisant la *Jolie Fille de Perth*.

J'éprouvais la joie d'un prisonnier transporté de son cachot au milieu des arbres, des fleurs, du soleil; ou, mieux encore, la joie d'un artiste qui entend jouer pour la première fois, et d'une manière idéale, l'œuvre de son cœur et de son intelligence. Le monde qui m'était inconnu, et après lequel je soupirais inconsciemment, se révéla à moi tout à coup. Une lueur se fit si soudainement dans mon esprit, que je crus avoir été jusque-là stupide, idiote. Je me grisai, m'enivrai de ce roman rempli de couleur, de vie, de mouvement.

Le soir, je descendis en rêvant dans la salle à manger, où le curé, qui dînait avec nous, m'attendait avec impatience.

Il regarda mon visage avec une profonde commisération, et me demanda, avec le plus grand intérêt, comment cet accident était arrivé.

« Un accident? dis-je d'un air étonné.

— Votre front est tout noir, ma petite Reine.

— La sotte aura monté dans un arbre ou une échelle, dit ma tante.

— Dans une échelle, oui, c'est vrai, répondis-je.

— Ma pauvre enfant! s'écria le curé désolé; vous êtes tombée sur la tête? »

Je fis un signe affirmatif.

« Avez-vous mis de l'arnica, ma petite?

— Bah! c'est bien la peine! reprit ma tante. Mangez votre soupe, monsieur le curé, et ne vous occupez pas de cette étourdie; elle n'a que ce qu'elle mérite! »

Le curé ne dit plus rien; il me fit un petit signe d'amitié et m'observa à la dérobée.

Mais je ne faisais pas grande attention à ce qui se passait

autour de moi. Je songeais à cette charmante Catherine Glover, à ce brave Henri Smith, dont j'étais éprise, en attendant mieux, et voilà que, sans le moindre préambule, j'éclatai en sanglots.

« Ah! mon Dieu! s'écria le curé en se levant vivement. Ma chère petite Reine, mon bon petit enfant?

— Laissez donc! dit ma tante; elle est mécontente parce qu'elle ne nous a pas accompagnés à C...

Mais le curé, qui savait que je détestais les pleurs et que j'étais trop fière pour manifester devant ma tante un chagrin causé par elle, s'approcha de moi, me demanda tout bas pourquoi je pleurais, et s'efforça de me consoler..

« Ce n'est rien, mon cher bon curé, dis-je en essuyant mes larmes et en me mettant à rire. Voyez-vous, j'ai horreur de la souffrance physique, la tête me fait mal, et puis je dois être affreuse.

— Pas plus qu'à l'ordinaire, » dit ma tante.

Le curé me regarda d'un air inquiet. Il n'était pas satisfait de l'explication et se disait que quelque chose d'anormal s'était passé dans la journée. Il me conseilla d'aller me coucher sans plus tarder; ce que je fis avec empressement.

J'étais humiliée d'avoir fait une scène d'attendrissement; d'autant plus humiliée que je ne savais pas pourquoi j'avais pleuré. Était-ce de plaisir, de contrariété? Je n'aurais pu le dire, et je m'endormis en me répétant qu'il était inutile de chercher à analyser mon impression.

Pendant le mois qui suivit, je dévorai la plupart des ouvrages de Walter Scott. Certes, depuis ce temps, j'ai eu des joies profondes et sérieuses, mais, quelque grandes qu'elles aient été, je ne sais si elles ont surpassé de beaucoup en vivacité celles que j'éprouvais pendant que mon esprit sortait de son brouillard comme un papillon de sa chrysalide. Je marchais de ravissement en ravissement, d'extase en extase. J'oubliais tout pour ne songer qu'à mes romans et aux personnages qui excitaient mon imagination.

Quand le curé me définissait un problème, je pensais à Rébecca, que j'avais laissée en tête à tête avec le Templier; quand il me faisait un cours d'histoire, je voyais défiler devant mes yeux ces charmants héros parmi lesquels mon cœur volage avait déjà choisi une quinzaine de maris; quand il m'adressait des reproches, je n'en entendais pas la moitié, étant occupée à me con-

fectionner un costume semblable à celui d'Élisabeth d'Angleterre ou d'Amy Robsart.

« Qu'avez-vous fait aujourd'hui? demandait-il en riant.

— Rien.

— Comment rien?

— Tout cela m'ennuie, » disais-je d'un air fatigué.

Le pauvre curé était consterné. Il préparait de longs discours et me les débitait tout d'une haleine, mais il aurait produit autant d'effet en s'adressant à un Peau-Rouge.

Enfin, je devins subitement très triste. Si ma tante ne me battait plus, elle se dédommageait en me disant des choses désagréables. Elle avait deviné que j'étais peinée d'être si petite. Elle ne perdait pas l'occasion de frapper sur ce point vulnérable, m'appelait avorton et me répétait que j'étais laide.

Peu de temps auparavant, je me trouvais très jolie, et j'avais beaucoup plus de confiance dans mon opinion que dans celle de ma tante. Mais, en faisant connaissance avec les héroïnes de Walter Scott, le doute surgit dans mon esprit. Elles étaient si belles, que je me désolais en songeant qu'il fallait leur ressembler pour être aimée.

Le curé, par sympathie, perdit ses sourires et ses couleurs. Il m'observait d'un air éploré, passait son temps à priser, en oubliant toutes les règles de l'art, cherchait à deviner mon secret et employait des moyens machiavéliques pour arriver à son but; mais j'étais impénétrable.

Un jour, je le vis se diriger vers la bibliothèque, mais je n'avais garde d'oublier la clef dans la serrure; il revint sur ses pas en secouant la tête et en passant la main dans ses cheveux, lesquels, plus ébouriffés que jamais, produisaient l'effet d'un panache.

Je m'étais cachée derrière une porte, et, quand il passa près de moi, je l'entendis murmurer :

« Je reviendrai avec la clef! »

Cette décision me contraria vivement. Je me dis qu'il découvrirait certainement mon secret et que je ne pourrais plus continuer mes chères lectures.

J'allai aussitôt chercher plusieurs romans que j'emportai dans ma chambre, et les remplaçai sur les rayons par des livres pris au hasard; mais, malgré mes précautions, je jugeai que le carreau de papier dont je m'étais servie pour remplacer la vitre brisée était un indice qui m'accuserait hautement.

C'est ce jour-là que, en examinant des lettres trouvées dans le bureau, je découvris l'origine de ma tante. C'était une arme contre elle, et je résolus de ne pas tarder à m'en servir.

Le lendemain, à déjeuner, elle était de très mauvaise humeur. Dans cette disposition morale, si elle ne trouvait pas un prétexte pour m'être désagréable, elle s'en passait.

Je rêvais à cet aimable Buckingham qui me paraissait adorable avec son insolence, ses beaux habits, ses bouffettes et son esprit, et je me demandais pourquoi Alice Bridgeworth était au désespoir de se trouver chez lui, quand ma tante me dit sans préambule :

« Que vous êtes laide ce matin, Reine ! »

Je sautai sur ma chaise.

« Voilà! dis-je en lui passant la salière.

— Je ne demande pas le sel, sotte! En vérité, vous devenez aussi stupide que laide! »

Il est à remarquer que ma tante ne me tutoyait jamais. Du jour où elle était devenue la femme de mon oncle, elle avait cru se mettre à la hauteur de sa situation en supprimant le tutoiement de son vocabulaire. Elle disait vous, même à ses lapins.

« Je ne suis pas de votre avis, répondis-je sèchement, je me trouve très jolie.

— La bonne farce! s'écria ma tante. Jolie, vous! un petit avorton pas plus haut que la cheminée!

— Mieux vaut ressembler à une plante délicate qu'à un homme manqué », répliquai-je.

Ma tante croyait fermement avoir été une beauté et n'entendait pas raillerie sur ce sujet.

« J'ai été belle, mademoiselle, si belle qu'on nous avait donné le nom d'une déesse, à ma sœur et à moi.

— Votre sœur vous ressemblait-elle, ma tante?

— Beaucoup, nous étions jumelles.

— Son mari a dû être bien malheureux », dis-je d'un ton pénétré.

Ma tante lança une imprécation que je ne permettrai pas à ma plume de répéter.

« Du reste, repris-je avec calme, vous avez naturellement le goût d'une femme du peuple, tandis que moi, je... »

Mais je restai la bouche ouverte au milieu de ma phrase; ma tante venait de casser une assiette avec le manche de son cou-

teau. Ce que j'avais dit rendait inutiles les efforts qu'elle avait faits jusqu'alors pour me cacher sa naissance et me vengeait entièrement de ses méchancetés envers moi.

« Vous êtes un serpent! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

— Je ne crois pas, ma tante.

— Un serpent!

— Vous l'avez déjà dit, répondis-je en avalant tranquillement ma dernière fraise.

— Un serpent réchauffé dans mon sein, » répéta ma tante, qui était trop en colère pour faire des frais d'imagination.

Je secouai la tête, et me dis que si j'étais serpent, je refuserais certainement de me trouver bien dans cette position.

« Permettez, repris-je, j'ai étudié cet animal dans mon histoire naturelle, et je n'ai jamais vu qu'il eût l'habitude d'être réchauffé dans le sein de qui que ce soit. »

Ma tante, toujours déconcertée quand je faisais allusion à mes lectures, ne répondit rien, mais l'expression de sa physionomie me parut si peu rassurante que je m'esquivai en chantant à tue-tête :

« Il était une fois un oncle de Pavol, de Pavol, de Pavol! »

Nous étions au milieu de juin. Les papillons volaient de tous les côtés, les mouches bourdonnaient, l'air était imprégné de mille parfums; bref, le temps me parut si séduisant que j'oubliai ma prudence ordinaire. Je pris mon livre et j'allai m'installer dans un pré, à l'ombre d'une meule de foin.

J'avais le cœur un peu gros en songeant aux paroles de ma tante. Il est certain qu'il était désolant d'être si petite, si petite! Qui donc pourrait m'aimer jamais? Mais je me consolai en lisant *Péveril du Pic*. Parmi les romans de Walter Scott, c'était un de ceux que je préférais, précisément à cause de Fenella, dont la taille était certainement plus exiguë que la mienne.

J'aimais, j'adorais Buckingham. J'étais en colère contre Fenella, qui lui disait des choses vraiment très dures, et, au moment où elle disparaissait par la fenêtre, je m'arrêtai dans ma lecture pour m'écrier :

« La petite niaise! un homme si délicieux! »

En disant ces mots, je levai les yeux et jetai un grand cri en voyant le curé, debout, devant moi. Les bras croisés, il me regardait avec stupéfaction. Il semblait aussi consterné que ce

personnage des contes de fées qui trouve ses diamants changés en noisettes.

Je me levai un peu honteuse, car je l'avais abominablement attrapé.

« Oh! Reine..., commença-t-il.

— Mon cher curé, m'écriai-je en serrant *Péveril du Pic* sur mon cœur, je vous en prie, je vous en supplie, laissez-moi continuer.

— Reine, ma petite Reine, jamais je n'aurais cru cela de vous! »

Cette douceur m'attendrit d'autant plus que je n'avais pas la conscience très nette, mais, par une tactique éminemment féminine, je m'empressai de changer la question :

« C'était une distraction, monsieur le curé, et je me trouve si malheureuse !

— Malheureuse, Reine?

— Croyez-vous que ce soit amusant d'avoir une tante comme la mienne! Elle ne me bat plus, c'est vrai, mais elle me dit des choses qui me font tant de peine ! »

Que je connaissais bien mon curé! Il avait déjà oublié ses griefs et ses sermons ; d'autant qu'il y avait un grand fond de vérité dans mes paroles.

« Est-ce pour cela que vous êtes si triste, mon bon petit enfant?

— Certainement, monsieur le curé. Pensez donc que ma tante me répète sur tous les tons que je suis un avorton, que je suis laide à faire peur ! »

Mes yeux s'emplirent de larmes, car ce sujet m'allait droit au cœur.

Le bon curé, très ému, se frotta le nez d'un air perplexe. Il était loin de partager les idées de ma tante sur ce point, et se demandait quel moyen il pourrait bien employer pour dissiper mon chagrin sans éveiller dans mon âme l'orgueil, la vanité et autres éléments de damnation.

« Voyons, Reine, il ne faut pas attacher trop d'importance à des choses qui périssent si vite.

— En attendant ces choses existent, répliquai-je, me rencontrant, à deux siècles d'intervalle, avec la pensée de la plus belle fille de France.

— Et puis, vous verrez peut-être des gens qui ne penseront pas comme Mme de Lavalle.

— Êtes-vous de ces gens-là, monsieur le curé ? Me trouvez-vous jolie ?

— Mais... oui, répondit le curé d'un ton piteux.

— Très jolie ?

— Mais... mais oui, répondit le curé sur le même ton.

— Ah ! que je suis contente ! m'écriai-je en pirouettant. Que je vous aime, mon curé !

— C'est très bien, Reine ; mais vous avez commis une grande faute. Vous vous êtes introduite dans la bibliothèque au risque de vous casser le cou, et vous avez lu des livres que je ne vous aurais probablement jamais donnés.

— Walter Scott, monsieur le curé, c'est Walter Scott ! ma littérature en dit beaucoup de bien. »

Et je lui narrai toutes mes impressions. Je parlai longtemps avec volubilité, ravie de voir que non seulement le curé ne songeait plus à me gronder, mais qu'il écoutait avec intérêt ce que je lui racontais. Devant mon entrain et ma gaieté, reparus comme par enchantement, il reprit subitement ses couleurs et sa physionomie souriante.

« Allons, me dit-il, je vous permets de continuer à lire Walter Scott ; je le relirai même pour en parler avec vous, mais promettez-moi de ne pas recommencer votre escapade ! »

Je le lui promis de grand cœur, et dès lors nous eûmes un nouveau sujet de discussions et de disputes, car, bien entendu, nous ne fûmes jamais du même avis.

Mais bientôt l'intérêt que je prenais à mes romans se trouva effacé par un événement surprenant, inouï, qui arriva quelques semaines plus tard au Buisson. Un de ces événements qui n'ébranlent pas les empires sur leurs bases, mais qui jettent la perturbation dans le cœur ou l'imagination des petites filles.

VI

C'était un dimanche.

Le dimanche, nous assistions régulièrement à la grand'messe, qui était l'unique office du matin, le curé n'ayant pas de vicaire. Ma tante entrait la première dans notre banc armorié, je la suivais immédiatement ; Suzon venait ensuite, et Perrine fermait la marche.

Notre petite église était vieille et misérable. La couleur primitive des murs disparaissait sous une sorte de limon verdâtre, causé par l'humidité ; le sol, loin d'être uni, était formé d'une quantité de crevasses et de monticules qui invitaient les fidèles à se casser le cou et à profiter de leur présence dans un lieu sanctifié pour monter plus tôt au ciel ; l'autel était orné de figures d'anges peintes par le charron du village, qui se piquait d'être artiste ; deux ou trois saints se contemplaient avec surprise, étonnés de se trouver si laids. Plusieurs fois, en les regardant, je me suis dit que si j'étais une sainte, et si les mortels me représentaient d'une manière aussi hideuse, je serais absolument sourde à leurs prières ; mais les saints n'ont peut-être pas mon tempérament. Par une fenêtre privée de ses vitraux, une rose blanche montrait sa tête parfumée et, par sa beauté, sa fraîcheur, semblait protester contre le mauvais goût de l'homme.

Nous possédions un harmonium dont trois notes seulement pouvaient vibrer ; quelquefois le nombre en allait jusqu'à cinq, cet instrument étant, grâce à la température, sujet à des caprices, comme les rhumatismes de notre chantre, lequel rugissait pendant deux heures avec la conviction si naïve et si profonde de posséder une belle voix qu'il était impossible de lui en vouloir.

Le tabouret de l'officiant était placé au fond d'un précipice, de sorte que, de ma place, je ne voyais que la tête et le buste du curé, qui avait l'air en pénitence. Les enfants de chœur se faisaient des grimaces et chuchotaient derrière son dos, sans qu'il eût l'idée de se fâcher.

Après l'évangile, il quittait sa chasuble et son étole devant nous, les choses se passant en famille, trébuchait dans quelques trous et arrivait à la chaire.

Parmi les êtres humains qui s'agitent sur la surface du globe, il n'y en a pas un, je suppose, qui, dans le cours de son existence, n'ait fait un rêve. L'homme, que sa position soit infime ou élevée, ne peut vivre sans désirs, et le curé, subissant la loi commune, avait, durant trente ans de sa vie, rêvé la possession d'une chaire.

Malheureusement, il était très pauvre, ses paroissiens l'étaient également, et ma tante, qui seule eût pu lui venir en aide, ne répondait rien à ses timides insinuations ; outre qu'elle était d'un intérêt sordide quand il s'agissait de donner, elle avait la plus mince considération pour le rêve de son prochain.

Enfin, à force d'économiser, le curé se trouva un jour à la tête d'une somme de deux cents francs. Il résolut alors de réaliser son rêve tant bien que mal.

Un matin, je le vis arriver hors d'haleine.

« Ma petite Reine, venez avec moi, s'écria-t-il.

— Où ça, monsieur le curé?

— A l'église, venez vite!

— Mais la messe est dite!

— Oui, oui, mais j'ai quelque chose de charmant à vous montrer. »

Il avait l'air si joyeux, sa bonne figure respirait une telle allégresse, que je ris encore en y songeant, et que sa joie est pour moi un des meilleurs souvenirs de ce temps-là.

Il ne marchait pas, il volait, et nous arrivâmes tout courant à l'église. On venait de poser la chaire, et le curé, en extase devant elle, me dit à voix basse :

« Regardez, petite Reine, regardez! N'est-ce pas une heureuse invention? Nous possédons enfin une chaire! Elle n'a pas l'air très solide, et cependant elle tient très bien. Et voilà donc le rêve de ma vie réalisé! Il ne faut jamais désespérer de rien, ma petite, jamais! »

Je regardais, un peu consternée, car je ne pouvais pas me dissimuler que mon imagination m'avait représenté une chaire comme quelque chose de grand, de monumental. Ce que j'avais sous les yeux était une sorte de boîte en bois blanc posée sur des supports en fer si peu élevés que, à la rigueur, on eût pu se passer de marches pour y entrer. Mais une chaire sans marches, cela ne se serait jamais vu; aussi, pour que l'honneur fût sauf, avait-on réussi à en placer deux, hautes chacune de quinze centimètres.

« Voyez-donc, Reine, me disait le curé, comme elle produit bon effet! Quand j'aurai un peu d'argent, je lui ferai donner une couche de peinture, ou, plutôt, je la peindrai moi-même; cela m'amusera, et puis ce sera économique. Certainement elle pourrait être un peu plus élevée, mais il ne faut pas avoir trop d'ambition. »

Et le pauvre excellent homme tournait autour de la chaire d'un air admiratif. Les panneaux eussent été peints par Raphaël ou sculptés par Michel-Ange qu'il n'eût pas été plus heureux.

Il ne songeait pas que la réalité, comme toujours, hélas! ne

ressemblait guère au rêve; il n'avait garde de faire des comparaisons, et jouissait de son bonheur sans arrière-pensée.

« C'est moi qui ai donné le plan, mon cher enfant, et vraiment j'ai eu là une bien bonne idée! Cependant il y a un revers à la médaille, et je dois avouer que j'ai une petite dette ; le prix qu'on me demande est plus élevé que je ne l'avais supposé, mais il paraît que c'est toujours ainsi quand on fait construire. Je comptais m'acheter une douillette, cet hiver; eh bien, mon Dieu, je m'en passerai, voilà tout! »

Oh! oui, sa joie est pour moi un des meilleurs souvenirs de ce temps-là! Jamais je n'ai vu un homme si heureux, et parer ainsi une joie si médiocre des reflets de sa bonne nature et de son esprit un peu enfantin.

« C'est qu'elle a tout à fait l'air d'une chaire! » disait-il en riant et en se frottant les mains.

J'avais bien quelque doute sur ce point, mais je cachai ma déception et m'extasiai de mon mieux sur cet objet extraordinaire qui, à cause de la forme irrégulière de l'église, était placé dans un renfoncement, de telle sorte que, lorsque le curé prêchait, les trois quarts de l'auditoire ne voyaient qu'un bras et une mèche de cheveux blancs qui s'agitaient avec éloquence, selon les diverses phases du discours.

Le curé était si content de se dire : « Je vais monter en chaire! » que nous dûmes nous résigner à avoir un sermon tous les dimanches.

A peine avait-il ouvert la bouche que les bonnes femmes prenaient une pose commode afin de faire un petit somme; que Perrine profitait de l'assoupissement général pour lancer quelque œillade dans le banc voisin du nôtre, et que Reine de Lavalle se préparait à méditer sur les vicissitudes de la vie représentées par une tante et l'ennui des sermons.

Je ne sais pourquoi le curé aimait à discourir sur les passions humaines, mais, un jour qu'il s'était laissé entraîner par la chaleur de l'improvisation, je lui fis, à dîner, des questions si indiscrètes et si embarrassantes qu'il se promit bien de ne plus jamais aborder devant moi certains sujets. Il se contenta dorénavant de parler sur la paresse, l'ivrognerie, la colère et autres vices qui n'excitaient ni ma curiosité, ni mon bavardage.

Pendant une heure, il nous mettait sous les yeux la grande iniquité dans laquelle nous étions plongés ; puis, lorsque notre

état moral était devenu vraiment tout à fait lamentable, il descendait d'un air radieux avec nous dans les enfers et nous faisait toucher du doigt les supplices que méritaient nos âmes ravagées par le péché ; après quoi passant, par un tour de phrase hardi, à des idées moins horribles, il émergeait peu à peu des régions infernales, restait quelques instants sur la terre, nous déposait enfin tranquillement dans le ciel, et descendait de la chaire du pas triomphant d'un conquérant qui vient de trancher quelque nœud gordien.

L'auditoire se réveillait alors en sursaut, sauf Suzon, trop contente d'entendre dire du mal de l'humanité pour s'endormir, et qui buvait une tasse de lait pendant que le curé fustigeait ses ouailles de ses fleurs de rhétorique.

C'était donc un dimanche. Il faisait une chaleur écrasante, et en revenant à la maison, Suzon nous dit :

« Il y aura de l'orage avant la fin de la journée. »

Cette prophétie me fit plaisir ; un orage était un incident heureux dans ma vie monotone, et, malgré ma poltronnerie, j'aimais le tonnerre et les éclairs, bien qu'il m'arrivât de trembler de tous mes membres lorsque les roulements se succédaient avec trop de rapidité.

Pendant la première partie de l'après-midi, j'errai comme une âme en peine dans le jardin et le petit bois. Je m'ennuyais à mourir, me disant avec mélancolie qu'il ne m'arriverait jamais quelque aventure, et que j'étais condamnée à vivre perpétuellement auprès de ma tante.

Vers quatre heures, rentrant dans la maison, je montai dans le corridor du premier, et, le visage collé contre la vitre d'une grande fenêtre, je m'amusai à suivre des yeux le mouvement des nuages qui s'amoncelaient au-dessus du Buisson et nous amenaient l'orage annoncé par Suzon.

Je me demandais d'où ils venaient, ce qu'ils avaient vu sur leur parcours, ce qu'ils pourraient me raconter, à moi qui ne savais rien de la vie du monde, et qui aspirais à voir et à connaître. Ils s'étaient formés derrière cet horizon que je n'avais jamais dépassé, et qui me cachait des mystères, des splendeurs (du moins je le croyais), des joies, des plaisirs sur lesquels je méditais tout bas.

Je fus distraite dans mes réflexions en remarquant que Perrine, cachée dans un petit coin, se laissait embrasser par un

gros rustaud qui avait passé un bras autour de sa taille.

J'ouvris vivement la fenêtre, et criai en frappant des mains :

« Très bien, Perrine ; je vous vois, mademoiselle ! »

Perrine, épouvantée, prit ses sabots dans sa main et courut se réfugier dans l'étable. Le gros rustaud tira son chapeau et m'examina d'un air niais qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles.

Je riais de tout mon cœur, quand une voiture légère, que je n'avais pas entendu approcher, entra dans la cour. Un homme sauta à terre, dit quelques mots au domestique qui l'accompagnait, et regarda autour de lui pour trouver à qui parler.

Mais Perrine, dont je voyais poindre le bonnet blanc à travers l'ouverture grillée de l'étable, ne bougeait pas, et son amoureux s'était précipité à plat ventre derrière un pailler. Quant à moi, stupéfiée par cette apparition, j'avais poussé un des battants de la fenêtre et j'observais les événements sans faire un mouvement.

L'inconnu franchit en deux enjambées les marches délabrées du perron et chercha la sonnette qui n'avait jamais existé ; ce que voyant, et la patience n'étant point sa qualité dominante, il donna de grands coups de poing dans la porte.

Ma tante, Suzon, surgirent ensemble devant lui, et je certifie que, dès cet instant, j'eus la plus favorable opinion de son courage, car il ne manifesta aucun effroi. Il salua légèrement, puis je compris d'après ses gestes que, le ciel menaçant l'ayant inquiété, il demandait à se réfugier au Buisson.

Au même moment, en effet, l'orage éclata avec une grande violence ; on n'eut que le temps de mettre la voiture et le cheval à l'abri.

Il est dit que la solitude rend timide ; mais, dans certains cas, elle produit l'effet contraire. Ne m'étant frottée à personne, n'ayant jamais rien comparé, j'avais la plus grande confiance en moi-même, et j'ignorais complètement ce que c'était que cet étrange sentiment qui annihile les facultés les plus brillantes et rend stupide l'homme le plus supérieur.

Néanmoins, devant cette aventure qui semblait évoquée par mes pensées, le cœur me battait bien fort, et j'hésitai si longtemps à entrer dans le salon, que j'étais encore à la porte quand le curé arriva tout ruisselant, mais bien content.

« Monsieur le curé, m'écriai-je en m'élançant vers lui, il y a un homme dans le salon !

— Eh bien, Reine, un fermier, sans doute ?

— Mais non, monsieur le curé, c'est un homme véritable.

— Comment un homme véritable?

— Je veux dire que ce n'est ni un curé, ni un paysan ; il est jeune et bien habillé. Entrons vite ! »

Nous entrâmes, et je faillis jeter un cri de surprise en remarquant que ma tante avait une expression vraiment gracieuse et qu'elle souriait agréablement à l'inconnu, qui, assis en face d'elle, semblait aussi à l'aise que s'il s'était trouvé chez lui.

Du reste, son aspect seul eût suffi pour dérider l'esprit le plus morose. Il était grand, assez gros, avec une figure épanouie, franche et ouverte. Ses cheveux blonds étaient coupés ras, il possédait des moustaches tordues en pointe, une bouche bien dessinée et des dents blanches qu'un rire franc et naturel montrait souvent. Toute sa personne respirait la gaieté et l'amour de la vie.

Il se leva en nous voyant entrer, et attendit un instant que ma tante fît la présentation. Mais ce cérémonial était aussi ignoré d'elle que des habitants du Groënland, et il se présenta lui-même sous le nom de Paul de Conprat.

« De Conprat ! s'écria le curé ; êtes-vous le fils de cet excellent commandant de Conprat que j'ai connu autrefois ?

— Mon père est en effet commandant, monsieur le curé. Vous l'avez connu ?

— Il m'a rendu service il y a bien des années. Quel brave, quel excellent homme !

— Je sais que mon père est aimé de tout le monde, répondit M. de Conprat, le visage plus épanoui que jamais. C'est pour moi un bonheur toujours nouveau de le constater.

— Mais, reprit le curé, n'êtes-vous pas parent de M. de Pavol?

— Parfaitement ; cousin au troisième degré.

— Voici sa nièce », dit le curé en me présentant.

Jean de la Brète.

(*A suivre.*)

LE PÈLERINAGE

Après vingt ans d'exil, de cet exil impie
Où l'oubli de nos cœurs enchaîne seul nos pas,
Où la fragilité de nos regrets s'expie;
Après vingt ans d'exil que je ne comptais pas,

J'ai revu la maison lointaine et bien aimée
Où je rêvais, enfant, de soleils sans déclin,
Où je sentais mon âme à tous les maux fermée,
Et dont, un jour de deuil, je sortis orphelin.

J'ai revu la maison et le doux coin de terre
Où mon souvenir seul fait passer, sous mes yeux,
Mon père souriant avec un front austère
Et ma mère pensive avec un front joyeux.

Rien n'y semblait changé des choses bien connues
Dont le charme autrefois bornait mon horizon :
Les arbres familiers, le long des avenues,
Semaient leurs feuilles d'or sur le même gazon;

Le berceau de bois mort qu'un chèvrefeuille enlace,
Le banc de pierre aux coins par la mousse mordus,
Ainsi qu'aux anciens jours tout était à sa place
Et les hôtes anciens y semblaient attendus.

Ma mère allait venir, entre ses mains lassées
Balançant une fleur sur l'or pâle du soir ;
Au pied du vieux tilleul, gardien de ses pensées,
Son Horace à la main, mon père allait s'asseoir.

Tous deux me chercheraient des yeux dans les allées
Où de mes premiers jeux la gaieté s'envola;
Tous deux m'appelleraient avec des voix troublées
Et seraient malheureux ne me voyant pas là.

J'allais franchir le seuil : — C'est moi, c'est moi, mon père!...
Mais ces rires, ces voix, je ne les connais pas.
Pour tout ce qu'enfermait ce pauvre enclos de pierre,
J'étais un étranger !... Je détournai mes pas.

Mais, par dessus le mur, une aubépine blanche
Tendait jusqu'à mes mains son feuillage odorant.
Je compris sa pitié ! J'en cueillis une branche,
Et j'emportai la fleur solitaire en pleurant!

Armand Silvestre.

L'IMAGINATION

Le soir où la grande tragédienne Cornelia Tosti fit baisser le rideau au milieu du troisième acte de *Frédegonde* — non pour une syncope ou une crise de nerfs, mais parce qu'elle se sentait lasse, incurablement lasse, parce que les jambes lui manquaient, parce que la voix s'arrêtait dans sa gorge, enfin, parce qu'elle avait cinquante ans et qu'elle n'en pouvait plus — rentrée chez elle sans avoir eu seulement la force de quitter son costume de théâtre, seule dans sa chambre ultra-gothique, effondrée devant sa grande glace à cinq panneaux, qui lui renvoyait une Frédégonde macabre, effrayante, une tête de morte entre deux lourdes tresses blondes (de fausses tresses), Cornelia fut prise d'un violent désespoir.

Elle pleura longtemps, et ce ne fut que vers l'aube qu'elle se jeta sur son lit, en travers, toujours dans sa robe mérovingienne, une des tresses pendant jusqu'à la peau de tigre qui servait de descente de lit.

Le lendemain, le médecin déclara pour la centième fois, que la malade devait renoncer au théâtre, et qu'à peine pourrait-elle encore créer un dernier rôle dans la *Mélissandre* que l'illustre dramaturge Eusebio Nasone écrivait pour elle.

Et cette fois, Cornelia crut le médecin.

Ainsi, les tournées triomphales à travers l'Europe, l'Amérique

et l'Asie, les jeunes gens des villes lointaines qui dételaient sa voiture, la vague toute rouge de roses effeuillées autour de sa barque de gala dans la baie de Stockholm, ailleurs les pardessus mastic des rastaquouères lui faisant un tapis au sortir du théâtre, l'ivresse des rappels à la douzaine, qui font qu'on se traîne et qu'on demande grâce en envoyant des baisers, la démence des applaudissements, pareils aux crépitations croissantes et décroissantes d'une fusillade inépuisée ; les chères brutalités de la réclame et des interviews, une vie effrénée, délicieuse et chimérique, et aussi des plaisirs plus intimes et plus nobles : la joie de réaliser les plus belles visions des poètes, de leur prêter sa chair et son âme, de les sentir vivre en soi : tout cela, c'était fini.

Et dans quelques années, dans quelques mois peut-être, la Tosti serait effacée de la mémoire des hommes. Cornelia songeait à d'anciennes actrices qui avaient été presque aussi illustres qu'elle, et dont personne ne parlait plus, et qui n'étaient maintenant que de grosses dames vivant avec des chats et des perroquets dans quelque petit jardin de la banlieue de Florence.

Être cela après avoir été reine et plus que reine, non, ce n'était pas possible et elle n'y consentait pas. Mieux valait la mort qu'une si ridicule déchéance.

Oui, mourir, ainsi qu'une héroïne de drame qui ne veut pas survivre à son rêve, ou qu'une impératrice de légende qui, son empire détruit, s'étrangle avec son bandeau pour n'être pas esclave chez le vainqueur... Car l'idée de la mort, comme toutes les autres, ne se présentait à l'esprit de Cornelia que revêtue d'un appareil scénique. La mort, pour elle, c'était un « effet » de théâtre, le plus sûr, un « effet de cinquième acte ».

Un jour donc, dans la loggia de son palais, peuplée de bouddhas et de singes, encombrée d'objets bizarres rapportés des cinq parties du monde, et où de jeunes littérateurs étaient épars dans les coins, sur les tapis et les peaux d'ours des divans, Cornelia dit d'une voix languissante :

— Croyez-vous aux pressentiments ?... Moi, j'y crois... quelque chose me dit que je mourrai sur la scène, pendant la première de *Mélissandre*.

Elle ajouta, mystérieuse :

— J'en suis sûre, entendez-vous ? J'en suis sûre.

Le mot parut le lendemain dans les gazettes florentines, et accrut la curiosité que *Mélissandre* excitait déjà.

On commençait à répéter la pièce. Cornelia, très faible, se traînait aux répétitions, ne se tenait debout que par un effort de toute sa volonté tendue et frémissante.

L'héroïne du drame, une femme énigmatique et funeste aux hommes, après avoir entassé les crimes, s'empoisonnait au dénouement et mourait sur la scène.

Cette mort, au dire des « Courriers des Théâtres », serait le *clou* de l'œuvre, dépasserait en horreur tragique l'agonie célèbre de la Crocetta dans le *Sphinx* ou du grand Monetto dans *Ernani*.

Quelques jours avant la première représentation, Cornelia prit dans un coffret un très curieux petit flacon formé d'une émeraude taillée et creusée, qui lui avait été offert par un radjah. Puis, en présence des jeunes littérateurs épars sur les tapis, elle détacha d'une panoplie d'armes sauvages un faisceau de flèches empoisonnées.

Elle appela sa fidèle habilleuse et gouvernante, la vieille Giuseppa, qu'elle traînait derrière elle à travers le monde depuis trente ans et, lui remettant le flacon et les flèches :

— Tu feras, dit-elle gravement, tremper les pointes pendant plusieurs jours dans un peu d'eau, tu verseras l'eau dans ce flacon, et tu me le donneras le soir de *Mélissandre*.

— Bien, Madame, répondit Giuseppa impassible.

— Jure-moi, sur le Christ, que tu feras ce que je viens de te commander.

— Je le jure.

— Sur le Christ?

— Sur le Christ.

Les jeunes littérateurs souriaient.

— Vous verrez ! fit Cornelia avec un mouvement de tête si tragique que les jeunes littérateurs en furent troublés. Savait-on, en effet, de quoi elle était capable ?

Cornelia fut sublime à la première de *Mélissandre*. Elle sut tirer de sa voix brisée et de son corps défaillant des « effets » inouïs de pathétique et de terreur. Le tout Florence, d'abord un peu résistant et railleur (il y avait si longtemps qu'il admirait

Cornelia !), se laissa une fois de plus dompter par sa grande tragédienne et lui fit une ovation frénétique, où la tristesse des fêtes finies, le « jamais plus » des séparations, se traduisaient par le délire même d'applaudissements qui ne voulaient pas s'éteindre...

Puis, le jeu de la Tosti était d'une vérité si poignante qu'une angoisse, peu à peu, gagnait la salle. L'héroïne de la pièce, on le savait, mourait au dénouement. Pour rester égale à elle-même dans la représentation de cette mort, qu'allait donc faire Cornelia ? Et l'attente vague de quelque chose d'extraordinaire oppressait les mille cœurs de la foule.

Au dernier entr'acte, plus livide dans l'écroulement des fleurs qui remplissaient sa loge, quand elle eut doucement mis à la porte la cohue des habits noirs, en répétant, avec ce qu'elle pouvait retrouver de sa voix de cristal : « Adieu, mes amis ! » — tandis que la sonnette de l'avertisseur passait dans les couloirs, Cornelia ouvrit la fenêtre, qui donnait sur une des ruelles les plus noires de la vieille cité, et, respirant à longs traits l'air saturé d'une odeur d'ail et d'humanité pauvre, elle cria :

— Adieu, Florence !

Puis, à Giuseppa :

— Le flacon !

Giuseppa le lui tendit sans dire un mot.

— Et maintenant, allons mourir !

Et la Tosti entra en scène.

Elle mima et, tour à tour, gémit et hurla surnaturellement le cinquième acte, où Mélissandre, traquée, démasquée, tous ses crimes des quatre premiers actes se tournant contre elle, cherchait enfin un refuge dans la mort.

A ce moment, Cornelia tira de son sein le flacon d'émeraude...

Au fond, tout au fond, peut-être n'ignorait-elle pas que le poison des flèches, à supposer qu'il fût authentiquement mortel, ne pouvait agir que s'il était introduit dans les veines par une piqûre. Mais, au reste, elle savait, *elle était sûre* que Giuseppa ne lui avait pas obéi et n'avait dû mettre dans le flacon que quelques gouttes d'eau claire.

Et pourtant, à peine eut-elle porté le flacon à ses lèvres, elle

tomba sur les planches, rudement, comme foudroyée ; elle devint verte ; ses membres eurent de ces contorsions que nul artifice ne pourrait imiter ; elle n'eut pas la force de prononcer les derniers mots du drame, et deux de ses camarades durent l'emporter par la tête et par les pieds.

La Mort était apparue si évidente, si indiscutable, dans ses yeux révulsés, que le public tout entier s'était levé de terreur.

Et personne ne douta que la Tosti ne se fût réellement et volontairement empoisonnée.

Personne, pas même Giuseppa. La vieille femme avait elle-même, quelques heures auparavant, penché sur l'étroit goulot du flacon vide une des carafes de la salle à manger. Toutefois, elle se jeta sur le corps de sa maîtresse, en criant, comme tout le monde :

« Elle s'est empoisonnée ! Elle l'avait bien dit ! »

Cornelia se crut, pendant quinze jours, entre la vie et la mort. Pendant quinze jours, tous les journaux d'Europe et d'Amérique donnèrent les bulletins de sa santé. Et les médecins découvrirent le nom et expliquèrent aux reporters les propriétés et les effets du poison qu'elle n'avait pas pris.

Et six mois après sa représentation d'adieux et son empoisonnement, Cornelia, rajeunie, faisait sa rentrée au Grand-Théâtre de Florence.

Jules Lemaitre.

SCÈNES DU SIÈGE DE SÉBASTOPOL[1]

(*Suite*)

VI

Le prince Galtzine rencontrait, toujours en plus grand nombre, des blessés portés sur des brancards, d'autres qui se traînaient à pied ou se soutenaient entre eux et parlaient bruyamment.

« Quand ils sont tombés sur nous, frères, disait d'une voix de basse un soldat de haute taille qui portait deux fusils sur ses épaules, — quand ils sont tombés sur nous en criant : « Allah ! Allah ! (2) » ils se poussaient les uns les autres. On tuait les premiers, et d'autres grimpaient derrière. Rien à faire, il y en avait ! il y en avait !

— Tu viens du bastion ? demanda Galtzine en interrompant l'orateur.

— Oui, Votre Noblesse.

— Eh bien ! que s'est-il passé là-bas ? Raconte.

— Ce qui s'est passé, mais, Votre Noblesse, *sa force* nous a entourés ; ils grimpent sur le rempart, ils ont eu le dessus, Votre Noblesse.

— Comment ! le dessus ? mais vous les avez repoussés ?

— Ah ! bien oui, repoussés ! Quand toute *sa force* est venue sur nous ! *il* a tué tous les nôtres, et pas de secours ! »

Le soldat se trompait, car la tranchée nous était restée ; mais,

(1) Voir les numéros des 25 janvier et 10 février 1891.

(2) Nos soldats, habitués à se battre avec les Turcs et à entendre leurs cris de guerre, racontent toujours que les Français criaient de même : « Allah ! »

chose étrange et que chacun peut constater, un soldat blessé dans une affaire la croit toujours perdue et terriblement sanglante.

« On m'a pourtant dit que vous les aviez repoussés, reprit avec humeur Galtzine; c'est peut-être après toi? Y a-t-il longtemps que tu as quitté?

— A l'instant, Votre Noblesse; la tranchée doit lui être restée, *il* avait le dessus...

— Comment n'avez-vous pas eu honte? Abandonner la tranchée, c'est affreux! dit Galtzine, irrité par l'indifférence de cet homme.

— Et le moyen, quand *il* a la force?

— Eh! Votre Noblesse, dit alors un soldat porté sur un brancard, comment ne pas abandonner quand il nous a tués tous! Ah! si *la force* était à nous, nous n'aurions jamais abandonné! Mais que faire? Je venais d'en piquer un quand j'ai été frappé... Oh! doucement, frères, doucement! Oh! par pitié! gémissait le blessé.

— Voyons, il revient beaucoup trop de monde, dit Galtzine, arrêtant de nouveau le grand soldat avec les deux fusils. Pourquoi t'en retournes-tu, toi, hein? Arrête! »

Le soldat obéit et ôta son bonnet de la main gauche.

« Où vas-tu? fit sévèrement le prince, et qui t'a permis, vauri... » Mais, en approchant plus près, il vit que le bras droit du soldat était couvert de sang jusqu'au coude.

« Je suis blessé, Votre Noblesse.

— Blessé? où?

— Ici, d'une balle — et le soldat montra son bras; — mais là, je ne sais pas ce qui m'a fracassé, là. »

Il baissa la tête et laissa voir sur la nuque des mèches de cheveux collés ensemble par le sang coagulé.

« Et ce fusil, à qui est-il?

— C'est une carabine française, Votre Noblesse; je l'ai enlevée. Je ne serais pas revenu, mais il fallait conduire ce petit soldat, il peut tomber. » Et l'homme indiqua un fantassin qui marchait à quelques pas devant eux, appuyé sur son arme et traînant avec peine la jambe gauche.

Le prince Galtzine eut cruellement honte de ses injustes soupçons, et, sentant qu'il rougissait, il se détourna; sans questionner ni surveiller davantage les blessés, il se dirigea vers l'ambulance.

Se frayant avec peine un chemin jusqu'au perron, à travers

les soldats, les civières, les brancardiers qui entraient avec des blessés et sortaient avec des morts, Galtzine pénétra dans la première pièce, jeta un coup d'œil autour de lui, recula involontairement, et sortit précipitamment dans la rue; ce qu'il avait vu était par trop épouvantable!

VII

La grande salle, haute et sombre, éclairée seulement par quatre ou cinq bougies que les médecins promenaient en examinant les malades, était, à la lettre, bourrée de monde. Les brancardiers apportaient sans cesse de nouveaux blessés et les rangeaient côte à côte sur le sol; la presse était telle, que ces malheureux se poussaient et baignaient dans le sang de leurs voisins. Des mares de sang stagnantes aux places vides, la respiration fiévreuse de quelques centaines d'hommes, la transpiration des porteurs, et, se dégageant de tout cela, une atmosphère lourde, épaisse, puante, dans laquelle brûlaient sans éclat les bougies allumées sur différents points de la salle; un murmure confus de gémissements, de soupirs, de râles interrompus par des cris perçants. Des *sœurs*, dont les figures calmes exprimaient non point la compassion futile et larmoyante de la femme, mais un intérêt actif et vivant, glissaient çà et là, au milieu des capotes et des chemises ensanglantées, enjambant parfois les blessés, portant des médicaments, de l'eau, des bandages et de la charpie. Les médecins, les manches retroussées, agenouillés devant les blessés, sous la lueur des flambeaux tenus par leurs aides, examinaient et sondaient les plaies, malgré les cris épouvantables et les supplications des patients. Assis à une petite table, à côté de la porte, un major inscrivait le numéro 532.

« Ivan Bogoïef, fusilier à la 3e compagnie du régiment de C..., *fractura femuris complicata!* criait de l'autre bout de la salle un chirurgien qui pansait une jambe brisée. Qu'on le retourne!

— Oh! oh! mes bons pères! râlait le soldat, suppliant qu'on le laissât tranquille.

— *Perforatio capitis.* Simon Néferdof, lieutenant-colonel au régiment d'infanterie de N... Ayez un peu de patience, colonel, il n'y a pas moyen... je serai obligé de vous laisser là,... disait un troisième, qui fouillait avec une espèce de crochet dans la tête du malheureux officier.

— Au nom du ciel! finissez-en vite.

— *Perforatio pectoris*. Sébastien Séréda, fantassin,... quel régiment? Du reste, c'est inutile, ne l'inscrivez pas : *Moritur*. Emportez-le! » ajouta le médecin en s'éloignant du mourant, qui, les yeux retournés, râlait déjà.

Une quarantaine de soldats brancardiers attendaient à la porte leurs fardeaux : les vivants envoyés à l'hôpital et les morts à la chapelle. Ils attendaient en silence, et quelquefois un soupir leur échappait, tandis qu'ils contemplaient ce tableau.

VIII

Kalouguine rencontra beaucoup de blessés en allant au bastion. Connaissant par expérience l'influence néfaste de ce spectacle sur l'esprit de l'homme qui marche au feu, non seulement il ne les arrêta pas pour les questionner, mais il s'efforça de ne prêter aucune attention à ces rencontres. Au pied de la montagne, il croisa un officier d'ordonnance qui descendait du bastion à bride abattue.

« Zobkine, Zobkine, un moment!

— Quoi?

— D'où venez-vous?

— Des logements.

— Eh bien! que fait-on, là-bas? Ça chauffe?

— Oh! terriblement. »

Et l'officier galopa plus loin. La fusillade semblait faiblir; en revanche, la canonnade avait repris avec une nouvelle vigueur.

« Hum! mauvaise affaire! » pensa Kalouguine.

Il éprouvait une sensation mal définie, fort désagréable; il eut même un pressentiment, c'est-à-dire une pensée très ordinaire,... la pensée de la mort.

Kalouguine avait de l'amour-propre et des nerfs d'acier : c'était, en un mot, ce qu'on est convenu d'appeler un brave. Il ne se laissa point aller à cette première impression, il ranima son courage en se rappelant l'histoire d'un aide de camp de Napoléon, qui revint auprès de son maître la tête ensanglantée, après avoir transmis un ordre en toute hâte.

« Vous êtes blessé? lui demanda l'empereur.

— Je vous demande pardon, sire, je suis mort, » répondit l'aide de camp.

Et, tombant de cheval, il expira sur place.

Cette anecdote lui plaisait; se mettant en imagination à la place de cet aide de camp, il cingla son cheval, prit une allure encore plus « cosaque », et, se réglant d'un regard sur son planton qui le suivait au trot debout sur ses étriers, il atteignit l'endroit où l'on devait descendre de cheval. Là il trouva quatre soldats qui fumaient leurs pipes, assis sur des pierres.

« Que faites-vous là? leur cria-t-il.

— Nous avons transporté un blessé, Votre Noblesse, et nous nous reposons, dit l'un d'eux, cachant sa pipe derrière son dos et ôtant son bonnet.

— C'est ça! vous vous reposez! En avant! à vos postes! »

Il se mit à leur tête et s'avança avec eux le long de la tranchée, rencontrant des blessés à chaque pas. Au sommet du plateau il tourna à gauche et se trouva, quelques pas plus loin, complètement isolé. Un éclat de bombe siffla tout près de lui et s'enfonça dans la tranchée; un obus qui s'éleva dans l'air paraissait voler droit sur sa poitrine : saisi tout à coup d'épouvante, il franchit quelques pas en courant et se jeta par terre; lorsque l'obus eut éclaté assez loin, il éprouva contre lui-même une violente irritation et se leva; il regarda autour de lui si personne ne l'avait vu se coucher : il n'y avait personne.

Une fois que la peur s'empare de l'âme, elle ne cède pas facilement la place à un autre sentiment. Lui qui se vantait de ne jamais courber la tête, il traversa la tranchée à pas rapides et presque à quatre pattes.

« Ah ! c'est mauvais signe, pensa-t-il comme son pied buttait, je serai tué, c'est sûr! »

Il respirait difficilement, il était baigné de sueur, et il s'en étonnait sans faire le moindre effort pour dominer son effroi. Tout à coup, au bruit d'un pas qui venait à lui, il se redressa vivement, releva la tête, fit crânement sonner son sabre et ralentit sa marche. Il croisa un officier de sapeurs et un matelot ; le premier lui cria : « A terre ! » en indiquant le point lumineux d'une bombe qui approchait en redoublant de vitesse et d'éclat.

Le projectile vint s'abattre à côté de la tranchée ; au cri de l'officier, Kalouguine fit un léger salut involontaire, puis il continua son chemin sans sourciller.

« En voilà un brave ! » dit le matelot, qui regardait avec sang-froid la chute de la bombe.

Son œil exercé avait calculé que les éclats ne tomberaient pas dans la tranchée.

« Il ne veut pas se coucher ! »

Pour atteindre l'abri blindé du commandant du bastion, Kalouguine n'avait plus à traverser qu'un espace découvert, lorsqu'il se sentit de nouveau envahi par une peur stupide ; son cœur battit à se rompre, le sang lui monta à la tête, et ce ne fut que par un violent effort sur lui-même qu'il atteignit l'abri en courant.

« Pourquoi êtes-vous si essoufflé ? lui demanda le général après qu'il eut transmis l'ordre dont il était porteur.

— J'ai marché très vite, Excellence.

— Puis-je vous offrir un verre de vin ? »

Kalouguine but une rasade et alluma une cigarette. L'engagement était terminé, mais une forte canonnade continuait des deux côtés. Dans le « blindage » se trouvaient réunis le commandant du bastion et quelques officiers, parmi lesquels Praskoukine ; ils se communiquaient les détails de l'affaire. Le réduit était tapissé d'un papier peint à fond bleu, meublé d'un canapé, d'un lit, d'une table couverte de paperasses, orné d'une pendule accrochée au mur et d'une image devant laquelle brûlait la petite lampe. Assis dans cette chambre confortable, Kalouguine contemplait tous ces indices d'une vie tranquille ; il mesurait du regard les grosses solives du plafond, épaisses d'une archine ; il écoutait le bruit de la canonnade, assourdi par les blindages, et ne pouvait plus comprendre comment il s'était laissé aller deux fois à d'impardonnables accès de faiblesse. Irrité contre lui-même, il aurait voulu de nouveau s'exposer au danger pour se mettre à l'épreuve.

Un officier de marine, avec une grande moustache et une croix de Saint-George sur sa capote d'état-major, vint en ce moment prier le général de lui donner des ouvriers pour remettre en état deux embrasures ensablées dans la batterie.

« Je suis bien aise de vous voir, capitaine, dit Kalouguine au nouveau venu ; le général m'a chargé de vous demander si vos canons peuvent tirer à mitraille sur les tranchées.

— Une seule pièce,... répondit le capitaine d'un air morose.

— Allons les examiner ! »

L'officier fronça les sourcils et grommela :

« Je viens de passer toute la nuit là-bas, je suis venu prendre un peu de repos ! Ne pourriez-vous pas y aller seul ? Vous y trouverez mon second, le lieutenant Kartz, qui vous montrera tout. »

Le capitaine commandait depuis six mois cette même batterie, une des plus dangereuses ; depuis le commencement du siège, et bien avant la construction des abris blindés, il n'avait pas quitté le bastion. Il s'était fait parmi les marins une réputation de courage à toute épreuve : aussi son refus surprit-il vivement Kalouguine.

« Voilà les réputations ! pensa ce dernier. — Alors j'irai seul, si vous le permettez, » ajouta-t-il tout haut d'un ton railleur, auquel l'officier ne prêta aucune attention.

Kalouguine oubliait que cet homme comptait six mois entiers d'existence sur le bastion, tandis que lui, tout compte fait, n'y avait, à différentes reprises, passé qu'une cinquantaine d'heures. La vanité, le désir de briller, d'obtenir une récompense, de se faire une réputation, le plaisir même du danger, l'aiguillonnaient encore, tandis que le capitaine était devenu indifférent à tout cela ! Celui-là aussi avait paradé, fait acte de courage, risqué inutilement sa vie, espéré et reçu des récompenses, établi sa réputation de brave officier ; mais aujourd'hui ces stimulants avaient perdu leur pouvoir sur lui, il envisageait les choses autrement ; comprenant bien qu'il lui restait peu de chances d'échapper à la mort, après un séjour de six mois sur les bastions, il ne se risquait plus à la légère et se bornait à remplir strictement son devoir ; si bien que le jeune lieutenant nommé auprès de lui à la batterie depuis huit jours seulement, et Kalouguine, auquel ce lieutenant la montrait en détail, semblaient dix fois plus braves que le capitaine. Enchérissant l'un sur l'autre, ils se penchaient en dehors des embrasures et grimpaient sur les banquettes.

Sa visite terminée, et comme il retournait au blindage, Kalouguine se heurta dans l'obscurité au général, qui se rendait à l'échauguette, suivi de ses officiers d'ordonnance.

« Capitaine Praskoukine, commanda le général, descendez, je vous prie, aux logements de droite ; vous y trouverez le deuxième bataillon de M..., qui travaille là-bas ; dites-lui de cesser ses travaux, de se retirer sans bruit, et d'aller rejoindre son régiment dans la réserve, au bas de la montagne. Vous me comprenez ? Conduisez-le vous-même jusqu'au régiment.

— J'y vais, » répondit Praskoukine, qui s'éloigna au pas de course.

La canonnade s'affaiblissait.

IX

« Êtes-vous le second bataillon du régiment de M...? demanda Praskoukine à un soldat qui portait des sacs remplis de terre.

— Oui.

— Où est le commandant?

Mikhaïlof, supposant qu'on demandait le capitaine de compagnie, sortit de son trou, porta la main à sa casquette et s'approcha de Praskoukine, qu'il prenait pour un chef.

« Le général vous ordonne..., vous devez... vous retirer immédiatement... et surtout sans bruit... en arrière, c'est-à-dire vers la réserve, » lui dit Praskoukine, en regardant à la dérobée dans la direction des feux de l'ennemi.

Ayant reconnu son camarade et s'étant bien rendu compte de la manœuvre, Mikhaïlof abaissa la main, transmit l'ordre aux soldats; ils saisirent leurs fusils, enfilèrent leurs capotes et se mirent en marche.

Celui qui ne l'a pas éprouvé ne saurait apprécier l'intensité de la jouissance que ressent un homme en s'éloignant, après trois heures de bombardement, d'un endroit aussi dangereux que les logements. Pendant ces trois heures, Mikhaïlof, qui, non sans raison, pensait à sa mort comme à une chose inévitable, avait eu le temps de s'habituer à l'idée qu'il serait immanquablement tué et qu'il n'appartenait plus au monde des vivants. Malgré cela, ce fut par un violent effort qu'il se retint de courir, quand il sortit des logements à la tête de sa compagnie, à côté de Praskoukine.

« Au revoir! bon voyage! » leur cria le major qui commandait le bataillon laissé dans les logements.

Mikhaïlof avait partagé avec lui son fromage, assis tous les deux dans le trou à l'abri du parapet.

« A vous de même, bonne chance! Il me semble que ça se calme. »

Mais à peine avait-il dit ces mots, que l'ennemi, qui avait sans doute remarqué le mouvement, recommença à tirer de plus belle; les nôtres lui répondirent, et la canonnade reprit avec violence.

Les étoiles brillaient, mais sans éclat, la nuit était noire; seuls les coups de feu et les explosions des obus éclairaient par instants les objets environnants; les soldats, silencieux, marchaient rapidement, se dépassant les uns les autres; on n'entendait sur la route durcie que le bruit régulier de leurs pas, accompagné du roulement incessant de la canonnade, le cliquetis des baïonnettes entre-choquées, le soupir ou la prière d'un soldat :

« Seigneur ! Seigneur ! »

Parfois un blessé gémissait et l'on demandait un brancard. Dans la compagnie que commandait Mikhaïlof, le feu de l'artillerie avait enlevé vingt-six hommes depuis la veille. Un éclair illuminait les ténèbres lointaines de l'horizon; la sentinelle sur le bastion criait :

« Ca-non ! »

Et un boulet, sifflant au-dessus de la compagnie, s'enfonçait dans la terre, qu'il creusait en faisant voler des pierres.

« Que le diable les emporte ! Comme ils marchent lentement ! se disait Praskoukine, qui regardait derrière lui à chaque pas, tout en suivant Mikhaïlof; je puis bien courir en avant, puisque j'ai transmis l'ordre... Au fait, non; on raconterait ensuite que je suis un poltron !... Qu'il en soit ce qu'il en sera, je marcherai avec eux.

— Pourquoi me suit-il ? se disait de son côté Mikhaïlof; j'ai toujours remarqué qu'il portait malheur. En voilà un autre qui vole, et tout droit sur nous, ce semble. »

Quelques centaines de pas plus loin, ils rencontrèrent Kalouguine, qui faisait gaillardement sonner son sabre; il allait aux logements. Le général l'envoyait pour demander si les travaux avançaient; mais, à la vue de Mikhaïlof, il se dit qu'au lieu de s'exposer à ce feu terrible, ce qui ne lui était pas ordonné, il pourrait tout aussi bien se renseigner en questionnant l'officier qui en venait. Mikhaïlof lui donna effectivement tous les détails; Kalouguine l'accompagna un bout de chemin et rentra dans la tranchée qui conduisait à l'abri blindé.

« Qu'y a-t-il de neuf? demanda l'officier, qui soupait seul dans le réduit.

— Rien, et je crois qu'il n'y aura plus d'engagement.

— Comment ! plus d'engagement ? Mais, au contraire, le général vient de monter sur le bastion. Un nouveau régiment est venu. D'ailleurs, écoutez, voilà de nouveau la fusillade. N'y allez

pas ; quel besoin? » ajouta l'officier, comme Kalouguine faisait un mouvement.

« Je devrais pourtant y aller, se disait ce dernier ; du reste, ne me suis-je pas exposé assez longtemps au danger aujourd'hui ? La fusillade est terrible. »

« C'est vrai, reprit-il tout haut, je ferai mieux d'attendre ici. »

Vingt minutes plus tard, le général revint, accompagné de ses officiers, parmi lesquels se trouvait le junker baron Pesth ; mais Praskoukine n'y était pas. Les logements avaient été repris et occupés par les nôtres.

Après avoir entendu les détails circonstanciés de l'affaire, Kalouguine sortit de l'abri avec Pesth.

X

« Vous avez du sang sur votre capote : vous vous êtes donc battu à l'arme blanche? demanda Kalouguine.

— Oh! c'est affreux! figurez-vous... »

Et Pesth se mit à lui raconter comment il avait mené sa compagnie, après la mort du commandant, de quelle façon il avait assommé un Français et comment, sans lui, l'affaire aurait été perdue. Le fond du récit, c'est-à-dire la mort du commandant et le Français tué par Pesth, était véridique ; mais le junker, en précisant les détails, amplifiait et se vantait.

Il se vantait sans préméditation ; pendant toute la durée de l'affaire il avait vécu dans un brouillard fantastique, à tel point que tout ce qui s'était passé lui semblait avoir eu lieu vaguement, Dieu sait où, Dieu sait quand, et se rapporter à quelqu'un qui n'était pas lui ; tout naturellement il essayait de créer des incidents à son avantage. Voici, du reste, comment la chose s'était passée.

Le bataillon auquel il avait été attaché pour prendre part à la sortie était resté deux heures sous le feu de l'ennemi, puis le commandant avait prononcé quelques mots, les chefs de compagnie s'étaient agités, la troupe avait quitté l'abri du parapet et s'était alignée en colonnes cent pas plus loin. Pesth avait reçu l'ordre de se placer sur le flanc de la seconde compagnie.

Ne se rendant compte ni du lieu ni de l'action, le junker, la respiration comprimée, en proie à un frisson nerveux qui lui courait dans le dos, se plaça à l'endroit indiqué et regarda machi-

nalement devant lui, dans l'obscurité lointaine, s'attendant à quelque chose de terrible. Du reste, le sentiment de la peur n'était pas chez lui l'impression dominante, car on ne tirait plus ; ce qui lui paraissait étrange, inquiétant, c'était de se trouver en plein champ, hors des fortifications.

Le commandant du bataillon prononça de nouveau quelques paroles, qui furent de nouveau répétées tout bas par les officiers, et tout à coup la muraille noire formée par la première compagnie s'affaissa ; on avait reçu l'ordre de se coucher par terre. La seconde compagnie fit de même, et Pesth, en se couchant, se piqua la main à quelque chose de pointu. Seule la petite silhouette du capitaine de la seconde compagnie, restée debout, brandissait une épée nue sans cesser de parler, de se mouvoir devant les soldats.

« Enfants, attention ! Montrez-vous, mes braves ! pas de coups de fusil, abordons ces canailles à la baïonnette ! Quand je crierai : Hourra ! qu'on me suive... de près et tous ensemble... Nous leur ferons voir ce que nous pouvons faire... Nous ne nous couvrirons pas de honte, n'est-ce pas, enfants ? Pour le tsar notre père !

— Comment s'appelle le chef de compagnie ? demanda Pesth à un junker, son voisin ; en voilà un brave !

— Oui, au feu il est toujours ainsi ; il s'appelle Lissinkowsky. »

Juste à ce moment jaillit une flamme, suivie d'une détonation assourdissante ; des éclats et des pierres volèrent en l'air ; une cinquantaine de secondes plus tard, une de ces pierres retomba de très haut et broya le pied à un soldat. Une bombe s'était abattue au milieu de la compagnie, ce qui prouvait que les Français avaient remarqué la colonne.

« Ah ! tu nous lances des bombes, à présent !... Laisse-nous seulement arriver jusqu'à toi, tu goûteras de la baïonnette russe, maudit !... »

Le capitaine criait si haut que le commandant du bataillon lui ordonna de se taire.

La première compagnie se leva ; après elle, la seconde ; les soldats reprirent leurs fusils, et le bataillon avança. Pesth, en proie à une folle terreur, ne put jamais se rappeler s'ils avaient marché longtemps ; il allait comme un homme ivre. Tout à coup, de tous les côtés, des milliers de feux s'allumèrent, avec des sifflements, des craquements ; il poussa un cri et courut en avant parce que tous couraient et criaient ; puis il culbuta et tomba sur quelque

chose. C'était le chef de compagnie, blessé en avant de sa troupe, qui prit le junker pour un Français et le saisit par la jambe. Pesth dégagea son pied et se releva; quelqu'un se jeta alors sur lui dans l'obscurité, et peu s'en fallut qu'il ne fût de nouveau renversé; une voix lui cria :

« Égorge-le donc! Qu'attends-tu? »

Une main saisit son fusil, la pointe de sa baïonnette s'enfonça dans quelque chose de mou.

« Ah! Dieu! »

Ces mots furent proférés en français, avec un accent de douleur et d'épouvante: le junker comprit qu'il venait de tuer un Français. Une sueur froide mouilla tout son corps, il fut pris d'un tremblement et jeta son fusil; mais cela ne dura qu'une seconde: la pensée qu'il était un héros se présenta à son esprit. Relevant son arme, il s'éloigna du mort en courant et criant: Hourra! avec les autres. Vingt pas plus loin, il atteignit la tranchée où se trouvaient les nôtres et le commandant du bataillon.

« J'en ai tué un! dit-il à ce dernier.

— Vous êtes un brave, baron! » lui fut-il répondu.

XI

« Vous savez que Praskoukine est tué, dit Pesth à Kalouguine en le reconduisant.

— Pas possible!

— Comment donc? je l'ai vu moi-même.

— Adieu! je suis pressé. »

« Bonne journée! pensait Kalouguine en rentrant chez lui; pour la première fois j'ai du bonheur. L'affaire a été brillante, je m'en suis tiré sain et sauf, il y aura force présentations; un sabre d'honneur, c'est le moins qu'on puisse me donner. Eh! ma foi, je l'ai bien mérité. »

Il fit son rapport au général et rentra dans sa chambre; le prince Galtzine lisait un livre pris sur la table et l'attendait depuis longtemps.

Ce fut avec une jouissance inexprimable que Kalouguine se retrouva chez lui, loin du danger. En chemise de nuit, couché sur son lit, il racontait à Galtzine les incidents du combat; ces incidents s'arrangeaient tout naturellement pour faire ressortir combien lui, Kalouguine, était un officier capable et brave; il glissait,

d'ailleurs, discrètement là-dessus, vu que personne ne devait l'ignorer et n'avait le droit d'en douter, à l'exception peut-être du défunt capitaine Praskoukine; ce dernier, quoiqu'il se sentît très honoré de marcher bras dessus bras dessous avec l'aide de camp, avait raconté la veille encore, à un de ses amis, dans le tuyau de l'oreille, que Kalouguine, un très bon garçon, du reste, n'aimait pas la promenade sur les bastions.

Nous avons laissé Praskoukine revenant avec Mikhaïlof; il avait gagné un endroit moins exposé et commençait à se sentir renaître, lorsqu'il aperçut, en se retournant, la lumière soudaine d'un éclair; la sentinelle cria :

« Mor-tier! »

Et un des soldats qui suivaient ajouta :

« Il vole droit au bastion! »

Mikhaïlof regarda. Le point lumineux de la bombe semblait arrêté à son zénith juste au moment où la direction qu'elle allait suivre était impossible à déterminer; ce fut l'espace d'une seconde; soudain, redoublant de vitesse, le projectile se rapprocha de plus en plus: on voyait déjà voler les étincelles de l'amorce, on entendait le lugubre sifflement: il allait tomber droit au milieu du bataillon.

« A terre! » cria une voix.

Mikhaïlof et Praskoukine obéirent. Ce dernier, les yeux fermés, entendit la bombe tomber quelque part, tout près de lui, sur la terre dure. Une seconde, qui lui parut être une heure, se passa: la bombe n'éclatait pas. Praskoukine s'effraya, puis se demanda s'il avait raison de s'effrayer; peut-être était-elle tombée plus loin et se figurait-il à tort entendre chuinter la mèche à côté de lui. Ouvrant les yeux, il vit avec satisfaction Mikhaïlof étendu immobile à ses pieds; mais en même temps il aperçut, à une archine de distance, l'amorce enflammée de la bombe qui tournait comme une toupie.

Une terreur glaciale, qui tuait toute idée, tout sentiment, s'empara de son être; il se couvrit la figure de ses deux mains.

Une seconde encore s'écoula, durant laquelle tout un monde de pensées, d'espérances, de sensations et de souvenirs traversa son esprit.

« Qui tuera-t-elle? moi ou Mikhaïlof, ou bien tous les deux ensemble? Et, si c'est moi, où me frappera-t-elle? A la tête, ce sera fini; au pied, on me le coupera..., alors j'insisterai pour qu'on me

donne du chloroforme, et je pourrai rester en vie. Peut-être Mikhaïlof sera-t-il tué seul, et plus tard je raconterai que nous étions ensemble et que j'ai été couvert de son sang. Non, non! elle est plus près de moi,... ce sera moi! »

Ici il se souvint des douze roubles qu'il restait devoir à Mikhaïlof et d'une autre dette laissée à Pétersbourg, qui aurait dû être réglée depuis longtemps; un air bohémien qu'il chantait la veille lui revint à la mémoire. Il revit aussi en imagination la femme qu'il aimait, coiffée d'un bonnet à rubans lilas, l'homme qui l'avait offensé cinq ans auparavant et dont il ne s'était pas vengé; mais, au milieu de ces souvenirs et de tant d'autres, le sentiment du présent — l'attente de la mort — ne le quittait pas. « Si elle allait ne pas éclater? » pensa-t-il, et il fut sur le point d'ouvrir les yeux avec une audace désespérée; mais, à ce moment, à travers ses paupières encore closes, un feu rouge frappa ses prunelles; quelque chose le heurta avec un fracas épouvantable, au milieu de la poitrine; il s'élança en courant au hasard, s'embarrassa les pieds dans son sabre, trébucha et tomba sur le flanc.

« Dieu soit loué, je ne suis que contusionné! »

Ce fut sa dernière pensée, et il voulut tâter sa poitrine, mais ses mains lui firent l'effet d'être liées, un étau lui serrait la tête: devant ses yeux couraient des soldats, il les comptait machinalement:

« Un, deux, trois soldats, et voilà un officier qui perd son manteau! »

Un nouvel éclair brilla, il se demanda ce qui avait tiré, — était-ce un mortier ou un canon? Un canon sans doute. On tire de nouveau, voilà encore des soldats: cinq, six, sept; ils passent devant, et tout à coup il eut une peur terrible d'être écrasé par eux. Il voulut crier, dire qu'il était contusionné, mais sa bouche était sèche, sa langue se collait au palais, il éprouvait une soif ardente, il sentait que sa poitrine était mouillée, et la sensation de cette humidité lui faisait songer à l'eau..., il aurait voulu boire ce qui le mouillait. « J'ai dû m'écorcher en tombant, » se dit-il, et, de plus en plus effrayé à l'idée d'être écrasé par les soldats qui couraient en masse devant lui, il essaya de nouveau de crier:

« Prenez-moi!... »

Mais, au lieu de cela, il poussa un gémissement si terrible qu'il en fut lui-même épouvanté. Ensuite, des étincelles rouges dansèrent devant ses yeux, il lui sembla que les soldats entassaient

des pierres sur lui; les étincelles dansaient moins vivement, les pierres qu'on entassait l'étouffaient de plus en plus: il fit un violent effort pour les rejeter; il s'allongea, il cessa de voir, d'entendre, de penser, de sentir. Il avait été tué sur place par un éclat reçu en pleine poitrine.

XII

Mikhaïlof, lui aussi, s'était jeté par terre en apercevant la bombe ; comme Praskoukine, il avait pensé à une foule de choses pendant les deux secondes qui précédèrent l'explosion. Il priait Dieu mentalement en répétant :

« Que ta volonté soit faite ! Pourquoi, Seigneur, suis-je militaire ? Pourquoi ai-je permuté dans l'infanterie pour faire cette campagne ? Que ne suis-je resté dans le régiment des uhlans au gouvernement de F..., près de mon amie Natacha ? Et maintenant, voilà ce qui m'attend ! »

Il se mit à compter : un, deux, trois, quatre, en se disant que, si la bombe éclatait au nombre pair, il demeurerait en vie, si au nombre impair, il serait tué. « Tout est fini, je suis tué ! » pensa-t-il au bruit de l'explosion, sans plus songer au pair et à l'impair. Frappé à la tête, il ressentit une effroyable douleur :

« Seigneur, pardonnez-moi mes péchés ! » murmura-t-il en joignant les mains.

Il essaya de se soulever et retomba sans connaissance, la face contre terre.

Sa première sensation, quand il revint à lui, fut le sang qui lui coulait du nez ; la douleur à la tête était beaucoup plus faible :

« C'est l'âme qui s'en va; qu'y aura-t-il là-bas? Mon Dieu, recevez mon âme en paix !... C'est pourtant étrange, raisonnait-il, je me meurs, et j'entends distinctement les pas des soldats et le bruit des coups de feu ! »

« Par ici, un brancard ! le chef de compagnie est tué ! » cria au-dessus de lui une voix qu'il reconnut, celle du tambour Ignatief.

Quelqu'un le souleva par les épaules, il ouvrit les yeux avec effort et vit sur sa tête le ciel d'un bleu sombre, des myriades d'étoiles, et deux bombes qui volaient dans l'espace, comme

cherchant à se dépasser. Il vit Ignatief, les soldats chargés de brancards et de fusils, le talus de la tranchée, et, tout à coup, il comprit qu'il était encore de ce monde.

Une pierre l'avait légèrement blessé à la tête. Sa toute première impression fut presque un regret; il s'était si bien, si tranquillement préparé à passer *là-bas*, que le retour à la réalité, la vue des bombes, des tranchées et du sang lui furent pénibles. La seconde impression fut une joie involontaire de se sentir vivant, et la troisième le désir de quitter le bastion au plus vite. Le tambour banda la tête à son commandant et l'emmena à l'ambulance en le soutenant sous le bras.

« Où vais-je et pourquoi ? pensa le capitaine, revenu un peu à lui ; mon devoir est de rester avec ma compagnie, — d'autant plus, lui souffla une voix intérieure, qu'elle sera bientôt hors de la portée du feu de l'ennemi. »

« C'est inutile, mon ami, dit-il au tambour, en retirant son bras. Je n'irai pas à l'ambulance; je resterai avec la compagnie.

— Il vaut mieux se laisser panser comme il faut, Votre Noblesse ; le premier moment, ça ne semble être rien, et puis ça peut empirer, vrai, Votre Noblesse... »

Mikhaïlof s'était arrêté, indécis; il aurait peut-être suivi le conseil d'Ignatief, mais il se rappela la quantité de blessés qui encombraient l'ambulance, presque tous grièvement atteints. « Le médecin se moquera peut-être de mon écorchure, » se dit-il; et, sans écouter les arguments du tambour, il alla, d'un pas ferme, rejoindre sa compagnie.

« Où est l'officier Praskoukine, qui était tantôt à côté de moi? demanda-t-il au sous-lieutenant, qu'il retrouva sur le front de la compagnie.

— Je ne sais pas, je crois qu'il est tué, répondit ce dernier avec hésitation.

— Tué ou blessé ? Comment ne le savez-vous pas ? Il marchait avec nous; pourquoi ne l'avez-vous pas emporté ?

— Ce n'était pas possible dans cette fournaise !

— Oh ! comment, Mikhaïl Ivanitch, dit Mikhaïlof d'un ton d'irritation, abandonner un vivant ! Et, s'il est mort, il fallait tout de même emporter son corps.

— Quel vivant ! Puisque je vous dis que je me suis approché et que j'ai vu !... Que voulez-vous ? on a à peine le temps d'em-

porter les siens !... Ah ! ces canailles, les voilà qui lancent des boulets, à présent ! »

Mikhaïlof s'était assis et tenait sa tête à deux mains ; la marche avait augmenté la violence de la douleur.

« Non, dit-il, il faut absolument aller le prendre ; il est peut-être vivant ; c'est notre devoir, Mikhaïl Ivanitch ! »

Mikhaïl Ivanitch ne répondit rien.

« Il n'a pas eu l'idée de l'emporter, et maintenant il faudra détacher des soldats isolés. Comment les envoyer sous ce feu d'enfer, qui les tuera pour rien ? » pensait Mikhaïlof.

« Enfants, il faut retourner là-bas prendre cet officier qui est blessé, là-bas, dans le fossé, » dit-il sans élever la voix et d'un ton qui n'avait rien du commandement ; car il devinait à quel point l'exécution de cet ordre devait être désagréable aux hommes.

Et, comme il ne s'adressait à personne en particulier, aucun d'eux ne s'avança à cet appel.

« Qui sait ? il est peut-être mort, et *ça ne vaut pas la peine* d'exposer inutilement nos hommes. C'est ma faute, j'aurais dû y penser. J'irai seul, c'est mon devoir. — Mikhaïl Ivanitch, ajouta-t-il tout haut, conduisez la compagnie, je vous rattraperai. »

Et, ramassant d'une main les plis de son manteau, il toucha de l'autre l'image de saint Mitrophane ; il la portait sur sa poitrine, par dévotion spéciale à ce bienheureux.

Le capitaine rebroussa chemin, s'assura que Praskoukine était bien mort, et revint en retenant de la main le bandage relâché qui entourait sa tête. Le bataillon était déjà au pied de la montagne et presque en dehors de l'atteinte des balles, lorsque Mikhaïlof le rejoignit. Quelques bombes perdues arrivaient encore.

« Il faudra que j'aille demain me faire inscrire à l'ambulance, » se dit le capitaine, tandis que l'aide-chirurgien rebandait sa plaie.

XIII

Des centaines de corps mutilés, fraîchement ensanglantés, qui, deux heures avant, étaient pleins d'espérances et de volontés diverses, sublimes ou mesquines, gisaient, les membres raidis, dans la vallée fleurie et baignée de rosée qui sépare le bas-

tion de la tranchée, ou sur le sol uni de la petite chapelle des morts dans Sébastopol; les lèvres desséchées de tous ces hommes murmuraient des prières, des malédictions ou des gémissements; ils rampaient et se retournaient sur le flanc, les uns abandonnés parmi les cadavres de la vallée en fleur, les autres sur les brancards, les lits et le plancher humide de l'ambulance; malgré cela, tout comme aux jours précédents, le ciel s'embrasait de lueurs d'aurore au-dessus du mont Sapoun, les étoiles scintillantes pâlissaient, un brouillard blanchâtre se levait sur la houle sombre et plaintive de la mer, l'aube empourprait l'orient, de longs nuages de flamme couraient sur l'horizon d'azur; comme aux jours précédents, le grand flambeau montait lentement, puissant et superbe, promettant au monde ranimé la joie, l'amour et le bonheur.

XIV

Le lendemain soir, la musique du régiment des chasseurs jouait de nouveau sur le boulevard; autour du pavillon, des officiers, des junkers, des soldats, des jeunes femmes se promenaient avec un air de fête dans les allées d'acacias blancs en fleur.

Kalouguine, le prince Galtzine et un autre colonel marchaient bras dessus bras dessous en causant de l'affaire de la veille. Le sujet dominant dans cette conversation était, comme toujours, non l'affaire elle-même, mais la part qu'y avaient prise ceux qui en parlaient : l'expression de leurs figures, le son de leurs voix, avaient quelque chose de sérieux, de triste, et l'on aurait pu supposer que les pertes subies les affligeaient profondément; mais, à dire vrai, comme personne d'entre eux n'avait perdu quelqu'un qui lui fût cher, ils s'imposaient cette expression officielle de deuil par pure convenance. Kalouguine et le colonel, quoiqu'ils fussent de très bonnes gens, n'eussent pas demandé mieux que d'assister tous les jours à un engagement pareil pour recevoir chaque fois une épée d'honneur ou le grade de général-major. Quand j'entends qualifier de monstre un conquérant, qui envoie à leur perte des millions d'hommes pour satisfaire son ambition, j'ai toujours envie de rire; questionnez un peu les sous-lieutenants, Pétrouchef, Antonof et autres, et vous verrez que chacun de nous est un Napoléon au petit pied, un monstre prêt à

engager une bataille, à tuer une centaine d'hommes, pour obtenir une petite étoile de plus ou une augmentation d'appointements.

« Je vous demande pardon, disait le colonel, l'affaire a commencé sur le flanc gauche... *J'y étais !*

— Peut-être bien, répondit Kalouguine, car j'ai été presque tout le temps au flanc droit; j'y suis allé deux fois, d'abord pour chercher le général, ensuite simplement comme ça, pour regarder ! C'est là qu'il faisait chaud !

— Si Kalouguine le dit, c'est positif ! repartit le colonel en se tournant vers Galtzine. Sais-tu qu'aujourd'hui même V... m'a dit que tu étais un brave ? Nos pertes sont réellement effrayantes : dans mon régiment, quatre cents hommes hors de combat ! Je ne comprends pas comment j'en suis sorti vivant ! »

A l'autre extrémité du boulevard, ils virent surgir la tête bandée de Mikhaïlof, qui venait à leur rencontre.

« Vous êtes blessé, capitaine? lui demanda Kalouguine.

— Oui, légèrement ! par une pierre, répondit Mikhaïlof.

— Le pavillon est-il déjà amené? fit le prince Galtzine, regardant par-dessus la casquette du capitaine et ne s'adressant à personne en particulier.

— Non, pas encore (1), dit Mikhaïlof, très désireux de montrer qu'il savait le français.

— L'armistice dure-t-il encore? » demanda Galtzine en lui adressant poliment la parole en russe, ce qui semblait vouloir dire au capitaine : — Je sais que vous parlez difficilement le français; pourquoi ne pas parler russe tout simplement? Sur ce, les aides de camp s'éloignèrent de Mikhaïlof, qui se sentit, comme la veille au soir, très isolé; ne voulant pas frayer avec les uns et ne se décidant pas à aborder les autres, il se borna à saluer quelques personnes et s'assit près du monument de Kazarsky pour fumer une cigarette.

Le baron Pesth fit aussi son apparition sur le boulevard; il raconta qu'il avait pris part à la négociation de l'armistice, qu'il avait causé avec des officiers français, et que l'un d'eux lui avait dit :

« Si le jour était venu une demi-heure plus tard, les embuscades auraient été reprises. »

(1) En français dans le texte.

A quoi il lui aurait répondu :

« Monsieur, je ne dis pas non, pour ne pas vous donner un démenti. »

Et sa réponse le remplissait d'orgueil.

En réalité, bien qu'il eût assisté à la conclusion de l'armistice et qu'il eût grande envie de causer avec des Français, chose particulièrement amusante, il n'avait rien dit de remarquable. Le junker baron Pesth s'était longtemps promené devant les lignes en demandant aux Français les plus rapprochés de lui :

« De quel régiment êtes-vous ? »

On lui répondait, et c'était tout. Comme il s'était avancé un peu au delà du terrain neutralisé, une sentinelle française, qui ne se figurait pas que ce Russe comprît sa langue, lui avait lancé un formidable juron.

« Il vient regarder nos travaux, ce sacré !... »

Si bien qu'après cela, ne trouvant plus d'intérêt à sa promenade, le junker baron Pesth était retourné chez lui, en composant tout le long du chemin les phrases françaises qu'il venait de débiter à ses connaissances. On voyait aussi à la promenade le capitaine Zobkine criant à haute voix, le capitaine Objogof avec son uniforme déchiré, le capitaine d'artillerie qui ne cherche les bonnes grâces de personne, le junker heureux en amour, en un mot tous les personnages de la veille, agissant sous l'empire des mêmes éternels mobiles. Il ne manquait que Praskoukine, Néferdof et quelques autres ; nul ne songeait plus à eux ; pourtant leurs corps n'étaient encore ni lavés, ni habillés, ni ensevelis dans la terre.

XV

Sur nos bastions et dans les tranchées françaises flottent les drapeaux blancs ; dans la vallée couverte de fleurs gisent entassés, déchaussés, habillés de bleu ou de gris, des corps mutilés qu'emportent les travailleurs pour les déposer sur des charrettes ; l'air est empesté par l'odeur des cadavres. De Sébastopol et du camp français, une masse de monde afflue pour contempler ce spectacle ; c'est avec une curiosité avide et bienveillante que les uns et les autres se rencontrent sur ce terrain.

Écoutons les propos qui s'échangent entre eux.

Là, dans ce petit groupe de Français et de Russes, un jeune

officier examine une giberne ; quoiqu'il parle mal le français, il se fait suffisamment comprendre.

« Et ceci pourquoi... ce oiseau-là ? demande-t-il.

— Parce que c'est une giberne d'un régiment de la garde, monsieur ; elle porte l'aigle impériale.

— Et vous, de la garde ?

— Pardon, monsieur, du 6e de ligne.

— Et ceci, où acheté ? » L'officier indique le petit tube en bois qui maintient la cigarette du Français.

« A Balaklava, monsieur ; c'est tout simplement en bois de palmier.

— Joli ! réplique l'officier, forcé d'employer le peu de mots qu'il connaît et qui, bon gré mal gré, s'imposent à lui dans la conversation.

— Si vous voulez bien garder cela en souvenir de cette rencontre, vous m'obligerez ! »

Et le Français jette sa cigarette, souffle dans le tube et le présente poliment à l'officier en saluant ; celui-ci lui donne le sien en échange, tous les assistants français et russes sourient et paraissent enchantés.

Voici un fantassin à la mine dégourdie, en chemise rose, sa capote jetée sur les épaules ; sa figure respire la gaieté et la curiosité ; accompagné de deux camarades, les mains derrière le dos, il s'approche, demande du feu au Français ; celui-ci souffle, secoue son brûle-gueule et offre de son feu au Russe.

« *Tabac bonn !* » dit le soldat en chemise rose, et les spectateurs sourient.

« Oui, bon tabac, tabac turc ! répond le Français ; et chez vous autres, tabac russe bon ?

— *Rouss bonn !* » reprend le soldat en chemise rose, et cette fois les spectateurs rient aux éclats. « *Français pas bonn, bonn jour mousiou !* » poursuit le soldat, faisant parade de tout son savoir en français, riant et tapant sur le ventre de son interlocuteur. Les Français rient aussi.

« Ils ne sont pas jolis, ces b... de Russes, dit un zouave.

— De quoi est-ce qu'ils rient ? demande un autre avec un fort accent italien.

— *Le caftan bonn !* recommence le hardi soldat en examinant les pans brodés du zouave.

— A vos places, sacré nom ! » crie à ce moment un caporal français.

Et les soldats se dispersent de mauvaise humeur.

Cependant notre jeune lieutenant de cavalerie fait la roue dans un groupe d'officiers ennemis.

« Je l'ai beaucoup connu, le comte Sasonof, dit l'un de ceux-ci ; c'est un de ces vrais comtes russes, comme nous les aimons.

— J'ai aussi connu un Sasonof, reprend l'officier de cavalerie, mais il n'était pas comte, que je sache ; c'est un petit brun, de votre âge à peu près.

— C'est ça, monsieur, c'est lui. Oh ! que je voudrais le voir, ce cher comte ! Si vous le voyez, faites-lui bien mes compliments. — Capitaine Latour, ajouta-t-il en s'inclinant.

— Quelle triste besogne nous faisons ! Ça chauffait cette nuit, n'est-ce pas ? reprend l'officier de cavalerie, désireux de soutenir la conversation et montrant les cadavres.

— Oh ! monsieur, c'est affreux ; mais quels gaillards, vos soldats ! C'est un plaisir de se battre avec des gaillards comme eux.

— Il faut avouer que les vôtres ne se mouchent pas du pied non plus, » répond le cavalier russe en saluant, persuadé qu'il a fort bien reparti.

Mais assez sur ce sujet ; regardez plutôt ce gamin de dix ans, coiffé d'une vieille casquette usée appartenant sans doute à son père, les jambes nues et les pieds chaussés de grands souliers, vêtu d'un pantalon en cotonnade retenu par une seule bretelle ; il est sorti des fortifications au début de la trêve ; il se promène depuis lors dans le terrain creux, examinant avec une curiosité stupide les Français, les corps couchés par terre ; il cueille les petites fleurs bleues des champs dont le vallon est parsemé. L'enfant retourne sur ses pas avec un grand bouquet et se bouche le nez pour ne pas sentir l'infecte odeur que lui envoie le vent ; arrêté auprès de quelques cadavres entassés, il examine longtemps un mort privé de sa tête et hideux à voir. Après une longue contemplation, il s'approche et touche du pied le bras raidi, tendu ; comme il appuie dessus plus fort, le bras remue et retombe à sa place. Le gamin pousse un cri, cache son visage dans les fleurs, et rentre dans les fortifications en courant à toutes jambes.

Oui, sur les bastions et sur les tranchées flottent les drapeaux blancs, un soleil resplendissant descend sur la mer bleue, cette

mer ondule et brille sous les rayons dorés; des milliers de gens se groupent, regardent, causent et se sourient les uns aux autres ; ces gens-là, qui sont des chrétiens, qui professent la grande loi de l'amour et du dévouement, contemplent leur œuvre sans se jeter repentants aux genoux de Celui qui leur a donné la vie, et, avec la vie, la crainte de la mort, l'amour du bien et du beau ; ces gens-là ne s'embrassent pas comme des frères en versant des larmes de joie et de bonheur ! Consolons-nous du moins par la pensée que ce n'est pas nous qui avons commencé cette guerre, que nous nous bornons à défendre notre pays, notre sol natal ! Les drapeaux blancs sont enlevés, les engins de mort et de souffrance tonnent de nouveau ; de nouveau, le sang innocent coule à flots, on entend les gémissements et les malédictions.

J'ai dit tout ce que je voulais dire, pour cette fois du moins ; mais un doute pénible m'accable. Il aurait peut-être mieux valu se taire, car peut-être ce que j'ai dit est du nombre de ces vérités pernicieuses, obscurément enfouies dans l'âme de chacun, et qui, pour rester inoffensives, ne doivent pas être exprimées ; de même qu'il ne faut pas remuer un vieux vin, de crainte que le dépôt ne remonte et ne trouble la liqueur. Où donc, dans ce récit, voyons-nous le mal qu'il faut éviter et le bien vers lequel il faut tendre ? Où est le traître ? où est le héros ? Tous sont bons et tous sont mauvais. Ce n'est pas Kalouguine, avec son brillant courage, sa bravoure de gentilhomme et sa vanité, principal moteur de toutes ses actions... Ce n'est pas Praskoukine, nul et inoffensif, bien qu'il soit tombé sur le champ de bataille pour la foi, le trône et la patrie,... ni Mikhaïlof, si timide, ni Pesth, cet enfant sans conviction et sans règle morale, qui pourraient passer pour des traîtres ou des héros...

Non, le héros de mon récit, celui que j'aime de toutes les forces de mon âme, celui que j'ai tâché de reproduire dans toute sa beauté, celui qui a été, est et sera toujours beau, — c'est le Vrai !

Léon Tolstoï.

(*A suivre.*)

ÉLOGE DE PIERROT

Pauvre Pierrot! On a renversé sur ta souquenille blanche assez d'encriers pour la teindre en noir. On t'accable d'oraisons funèbres. N'est-ce pas piquant, au moment même où tu ressuscites? Procédé peu délicat, on voudrait t'enterrer vif, dans le sac de la vieille pantomime, sous les décombres des Funambules. On t'affirme hypocritement que tu es mort, espérant que tu seras assez naïf pour le croire, et qu'il n'y a plus qu'à graver sur ta tombe : *Ci-gît Pierrot, l'enseveli par persuasion.*

Heureusement, tu as la vie dure. Quoi donc! Parce que les mimes Deburau, Kalpestri, Rouff et d'autres ont vécu, et que l'inimitable Paul Legrand s'est fait vieux, ne faudrait-il pas que tu disparusses aussi, avec les artistes qui t'incarnèrent, toi, si cher aux poètes qu'ils te composent : Banville l'adorable *Baiser*, Richepin de belles pantomimes, et Willette d'exquis albums; toi, en l'honneur de qui les dévots ont ouvert une petite chapelle funambulesque ; toi, le vierge et immuable symbole de l'âme humaine, la personnification parfaite de ses instincts et de ses vices, type d'art impérissable, éternel — un fin lettré, Gustave Geffroy, l'a dit — au même titre qu'Hamlet et que Guignol !

Je sais bien où le bât les blesse, les critiques.

Ils te pardonneraient de vivre encore, si tu te bornais, de loin en loin, à dérober quelque bouteille ou un pâté. Mais depuis que tu assassines les femmes avec des raffinements que feu Pranzini même ignora, véritablement ils ne sauraient plus te souffrir. Rentre en toi-même, Pierrot, et redeviens bien vite ce qu'on te crut toujours : un personnage comique.

Car tu amuses les gens, paraît il. Tu les fais rire. Ils te trouvent extraordinairement plaisant. T'en doutais-tu, Pierrot?

Non, j'en suis sûr, tu ne te pris jamais au comique. Non pas même dans les farces classiques, les fredons populaires et les chromolithographies. Tu n'es pas ce qu'un vain peuple pense. Il y a toujours eu de l'inquiétude, du malaise et presque de l'angoisse dans le frisson nerveux que tu nous causes. Et j'en atteste Gautier et Gérard de Nerval! Aux lettrés, aux artistes, aux délicats, aux sensitifs, presque toujours, n'apparus-tu pas, au gré de tes incarnations, diabolique et mystificateur en Deburau, tant soit peu macabre en Kalpestri, passionné et sentimental en Paul Legrand, mais jamais, certes, irrémissiblement comique en bouffon?

D'ailleurs, rien qu'à te voir!

Ta pâleur lunaire, tes amples draperies flottant en plis de linceul, ta démarche souple et fuyante d'ombre, ton œil mystérieusement clos, et le sourire incrusté sur ton masque de plâtre, tout, ton esprit fantasque, ta logique imprévue et ta déconcertante folie, ne font-ils pas de toi un être surnaturel, promenant, à travers les masques de la comédie éternelle, fats Léandre, Cassandre grognons, papillonnants Arlequin, et si délicieusement traîtresses Colombine, le vivant mystère, et la gravité froide, de la Galathée de marbre ou du spectre du Commandeur?

Incontestable mélancolique, dévolu dès ton berceau à l'influence de la lune, amant de la nuit silencieuse, qui te verse ses suggestions troubles ou criminelles, pourquoi, si cela t'amuse, ne révélerais-tu pas la sorte d'horreur sacrée qui erre, des muscles de ta face pâle, aux plis tragiques de ton vêtement?

Car si le rire irréfléchi des hommes — et que tu dois en être las! t'enveloppe d'un cercle de grelots, les femmes et les enfants t'ont mieux compris.

Leur cœur divinateur a pressenti le tien. Et rien que d'apparaître, avec ton calme sourire, tu les glaces d'une vague et tressaillante terreur.

Si tu pouvais nous revenir, Pierrot, autrement qu'en voyage, et ailleurs que dans des fantaisies d'artistes et d'écrivains, où j'aimerais à te voir, c'est au Théâtre-Impossible.

Sur les tréteaux élastiques d'une salle aux décors brossés par les peintres les plus coloristes, aux sons d'une musique « éner-

vante et câline», due aux plus suaves musiciens, il me charmerait, que pour l'amusement de quelques âmes simples, ou très compliquées, fussent représentées les mirobolantes et tragi-comiques farces de la vie, de l'amour et de la mort, écrites exclusivement par des auteurs qui ne seraient point de la Société des Gens de Lettres. Leur imagination gambaderait dans le rêve, le passé, ou la plus stricte modernité. Elle marierait la féerie d'or, la réalité crue et la cinglante satire. Là, parmi des comparses essentiels, tu surgirais, pitre amer; soit qu'un habit noir à la fois collant et flasque t'accommodât en squelette aimable, en parodie élégante de notre anémie et de notre névrose, soit que tu préférasses, drapé à grands plis blancs, te pétrifier, en des poses de statues.

Colombine, à tes côtés, plus souple qu'une couleuvre, lascive en des flots de gaze, ou sévère en des brocards roides, exprimerait à ravir, d'un éclair d'yeux, d'une palpitation de seins, d'un envolement d'oiseau, de mille gestes, intenses ou furtifs, et nuancés à l'infini, la mobilité passionnée de son âme, capricieuse comme la mer!

Mais, que vais-je rêver là? — Le Théâtre-Impossible? — Ah certes !...

As-tu jamais vu des chimères? regarde, Pierrot, en voici une. Elle vole, vole, vole dans le bleu, hésitant à poser, sur quelque toit, ses ailes effrayées par la clameur d'un peuple, qui salue avec ivresse, dans la rue comme au théâtre, l'avènement triomphal de la Médiocrité, s'embourbe à plein dans la Grande Marnière, où, sans doute il restera.

Mais que t'importe cela, ô prince de l'indifférence, qui sais l'inanité des choses, le mensonge des apparences, et à qui tout est égal, jusqu'à la familiarité avec laquelle je te parle?

Pardonne-la, toutefois. Je sais que j'y ai droit moins que tout autre, et que me taire serait bien. J'alléguerai pour excuse que tu es un des seuls êtres qui m'intéressent, en cette époque démocratique et laide, et que je t'aime, vois-tu, pour ton froid scepticisme, qui se moque des autres et de toi-même.

Paul Margueritte.

LE MICROBE

DU PROFESSEUR BAKERMANN

— RÉCIT DES TEMPS FUTURS —

Vers les derniers jours du mois de décembre 1935, le professeur Hermann Bakermann rentrait joyeusement au logis, arpentant, aussi vite que le permettait un généreux embonpoint, les rues paisibles de la petite ville de Brunnwald.

Il marchait en se frottant les mains, signe de profonde satisfaction : satisfaction légitime, car, après de longs travaux, le professeur Hermann Bakermann avait enfin trouvé le moyen de créer un nouveau microbe, plus redoutable que tous les microbes connus.

On se rappelle sans doute que, depuis un demi-siècle, la science des microbes avait fait des progrès extraordinaires. Un Français célèbre, Louis Pasteur, avait le premier, vers le milieu du XIXe siècle, prouvé qu'il existe certains êtres minuscules, pénétrant subrepticement dans le corps de l'homme ou des animaux.

Il avait appelé *microbes* ces parasites perfides. Même il avait indiqué d'ingénieux procédés pour les reconnaître, les recueillir, les cultiver. Mais maintenant, en 1935, les travaux de Pasteur étaient bien dépassés. Obéissant à l'impulsion donnée par le maître, tous les savants de l'Europe, de l'Amérique, de l'Australie et même de l'Afrique s'étaient mis à l'œuvre. Grâce à eux, les problèmes les plus difficiles avaient été éclaircis ; les questions les plus obscures, résolues ; plus de maladie qui n'eût son microbe,

étiqueté, classé, emmagasiné. On connaissait la figure, les mœurs, les habitudes, les goûts de tous les microbes terrestres, marins, aériens, et la science des microbes était devenue, dans toutes les universités, la base de la médecine.

En Allemagne, comme ailleurs. Les mœurs avaient bien changé depuis trente ans. Le règne du casque à pointe avait enfin cessé. Les professeurs et les savants avaient repris leur place au soleil: ils ne tremblaient plus devant un caporal imberbe, et les antiques coutumes allemandes, honnêtes et pacifiques, avaient succédé au régime du sabre.

Voilà pourquoi la noble ville de Brunnwald possédait une université brillante, des laboratoires somptueux et des professeurs excellents. Or, nul parmi ces maîtres n'avait plus de zèle et de talent que le célèbre Hermann Bakermann. Tout jeune, il s'était jeté avec fougue dans la science des microbes; plus tard, devenu professeur, il avait fait construire le laboratoire de ses rêves.

C'est là qu'il passait sa vie. Dédaigneux de la clientèle, il vivait au milieu de ses flacons et de ses bouillons de culture, entouré des virus les plus puissants et les plus délétères. Mais, pour ne pas être infecté par ses poisons, il avait pris toutes les précautions nécessaires. Par une série de vaccinations habilement graduées, il était arrivé à se rendre à peu près invulnérable : de sorte que sa santé ne souffrait aucunement de cette existence passée tout entière parmi les germes qui affligent la pauvre humanité.

Cependant, comme tout le monde n'était pas aussi bien protégé que lui, le professeur Bakermann avait pris soin de faire construire, à l'extrémité de son laboratoire, une salle spéciale, qu'il appelait en manière de plaisanterie la *chambre infernale*, et dont il ne permettait l'abord à aucun être humain. Cette petite pièce, chauffée et éclairée par l'électricité, était munie d'appareils de désinfection énergiques, et le prudent Bakermann n'en sortait jamais sans s'être au préalable purifié par les fumigations des antiseptiques les plus actifs.

Donc, ce jour-là, en rentrant chez lui, le professeur Hermann Bakermann était content. Le problème qu'il avait si longtemps et si vainement cherché avait reçu enfin une solution très simple On connaissait les moyens de rendre inoffensifs les microbes malfaisants; mais ce n'était là qu'un des côtés du problème. Bakermann avait trouvé le moyen de rendre malfaisants les microbes inoffensifs.

Quand nous disons malfaisants, nous ne voulons pas dire petitement malfaisants, mais terribles, foudroyants, irrésistibles. Les microbes jusqu'à présent connus ne tuent qu'en une journée, une demi-journée tout au plus, et puis ils sont d'une vitalité fragile. Un rien les atténue ou les rend innocents. Le problème était donc d'avoir un virus assez fort pour tuer en une heure, à la dose d'un centième ou d'un millième de goutte, de manière à ce que nul être vivant ne puisse en réchapper. Surtout — et c'était là le point le plus délicat — ce microbe terrible devait être très résistant, incapable de se laisser affaiblir par les intempéries des climats ou par les médications que les gens de l'art ne cessent d'inventer.

C'est graduellement que Bakermann était arrivé à faire sa grande découverte... « Le microbe, disait-il dans ses cours, est comme les êtres humains. Nous autres, hommes, nous avons besoin d'une nourriture variée. Il nous faut de la soupe, de la choucroute, de la bière, du caviar, du beurre, des gâteaux, du mouton, du poisson, des écrevisses, des pâtés, du miel, des amandes, des fruits, des sardines, du vin du Rhin, du champagne, des pommes de terre et du kummel. Nous nous portons d'autant mieux que notre alimentation est plus savante et plus compliquée. Eh bien ! les microbes ont les mêmes besoins que nous. Donnons-leur une nourriture très mélangée et très riche, et nous les rendrons de plus en plus vigoureux, c'est-à-dire énergiquement malfaisants ; car la vigueur d'un microbe se mesure à sa force destructive. »

Aussi tous les soins du professeur Bakermann portaient-ils sur la confection de ses bouillons de culture. Il aurait, sur ce chapitre, rendu des points au meilleur cuisinier français. Dans son dernier bouillon, il avait trouvé le moyen de faire entrer quatre-vingt-sept substances alimentaires différentes, et les microbes s'y développaient avec une intensité de vie vraiment prodigieuse.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la savante technique du célèbre professeur. Toujours est-il que, grâce aux bouillons perfectionnés, grâce à certains procédés électriques qu'il tenait encore secrets, Bakermann avait profondément transformé un microbe vulgaire, le microbe du beurre rance, très répandu, hélas ! En le soumettant à toute une succession de cultures compliquées, il en avait fait un microbe épouvantablement méchant.

Un centième de goutte tuait un gros chien en deux heures et

demie; une seule goutte en deux heures pouvait tuer trois mille lapins. Il va sans dire que Bakermann n'avait pu l'essayer sur un si grand nombre de rongeurs, mais il en avait cependant fait périr une assez notable quantité, à la grande indignation de Mme Bakermann.

Mme Bakermann? Eh! oui, il n'y a pas d'existence qui n'ait quelque secrète douleur. Pas de fruit qui ne recèle un ver empoisonné. Pas de rose qui n'ait une fâcheuse épine. Pour l'illustre Bakermann, le ver empoisonné, l'épine traîtresse, c'était Mme Josépha Bakermann.

Mme Bakermann n'avait jamais rien compris à la science des microbes. Chaque fois que l'infortuné savant essayait de lui en parler, elle le dévisageait d'un air méprisant :

— A quoi bon tout ce tracas pour des futilités qui font rire de toi? Au lieu d'aller au théâtre ou à la promenade, tu t'enfermes dans une chambre malsaine, avec des lapins, des crapauds et des pigeons! Est-ce un métier pour un homme qui se respecte et qui respecte sa femme? Si encore tu imitais le docteur Rothbein, qui, tout en étant aussi savant que toi, fait dix visites par jour qu'on lui paye chacune jusqu'à vingt marks; mais tu es incapable de gagner un simple pfennig. Tu n'es qu'un pauvre homme, Bakermann; c'est moi qui te le dis; et je m'étonne qu'il reste encore un seul élève à ton cours, car tu ne sais que leur raconter toujours la même histoire.

Bref, Mme Bakermann détestait les microbes.

Elle avait une autre haine encore : c'était la brasserie.

Les plus grands hommes pèchent toujours par un point, et, à bien chercher, on trouverait chez les meilleurs une tare, une tache, une faiblesse. Le professeur Bakermann avait, lui aussi, son point faible : c'était la brasserie.

Après tout, Bakermann était excusable.

Boire de bonnes chopes qui se succèdent l'une à l'autre en joyeuse rangée, avec de joyeux camarades, en faisant une partie de piquet, ou en devisant sur l'état de l'Europe et les progrès de la science des microbes, à coup sûr c'est plus agréable que d'entendre pendant toute une soirée d'aigres récriminations sur le prix exorbitant des lapins, la cherté des denrées exquises qu'il faut acheter pour nourrir les microbes, l'inutilité des thermomètres délicats qui coûtent cent marks, et la nécessité d'avoir une pèlerine en fourrure comme Mme Rothbein, ou des portières d'Orient

dans son salon comme Mme Scheinbrunn, la femme du président.

Quand Bakermann avait réussi à gagner la porte sans être vu, il était sauvé. Il ne revenait que très tard, la tête un peu pesante, le visage cramoisi, mais très satisfait, et subissant, sans mot dire, une avalanche de paroles amères. Même, ce qui est affreux à dire, avec l'habitude, il avait fini par ne pouvoir s'endormir qu'au bruit des lamentations et des invectives.

Mais ce soir-là, en rentrant chez lui, Bakermann ne pensait pas à sa femme. Il songeait à son terrible microbe.

— Je l'ai trouvé... Je l'ai trouvé ! se répétait-il. Oui ! je le tiens. Ah ! le brigand ! M'a-t-il assez donné de mal ! Mais comment vais-je l'appeler ? Il faudrait lui donner un nom ; car à tout microbe nouveau on doit donner un nom ! et c'est bien un microbe nouveau que celui-là ! Il tue presque à distance... Ah ! ah ! oui ! C'est cela ! c'est cela ! *Morti-fulgurans*, *Bacillus morti-fulgurans !* C'est vraiment d'un très bon effet !

— Ah ! te voilà ! Ce n'est pas malheureux, s'écria Mme Bakermann ! Huit heures ! As-tu regardé l'heure, au moins ?... Je croyais que tu ne reviendrais pas, et ce n'aurait peut-être pas été grand dommage.

— Calme-toi, madame Bakermann, dit le brave homme, et apprête-toi à te réjouir ; car je t'apporte une bonne nouvelle.

— Vraiment !

— Ma foi, oui, une très bonne nouvelle, et très importante. Tu sais, chère amie ! celui que je cherchais depuis si longtemps, ce microbe qui tue les lapins en deux heures, à la dose d'un millième de goutte...

Le pauvre Bakermann, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, s'obstinait à raconter à sa femme toutes ses tentatives scientifiques ; et les rebuffades qu'il essuyait chaque fois ne l'avaient pas encore découragé.

— Si tu crois que je vais écouter tes billevesées. Encore quelques sottises ! Si cela ne fait pas pitié ! à ton âge !

— Mais, madame Bakermann...

— Allons, à table, et... tu sais, pas de brasserie aujourd'hui ! Je les connais, tes maudits microbes. Chaque fois que tu prétends avoir fait une découverte — une découverte ! — tu en profites pour passer ta nuit à boire, avec des vauriens comme Rodolphe Müller et César Pück. Mais je te préviens que ce soir je ne me sens pas d'humeur patiente.

— Je le vois bien, pensa Bakermann en soupirant.

Néanmoins il ne perdit pas tout espoir ; car Mme Bakermann s'endormait volontiers après souper, et lâchement Bakermann profitait de ce répit pour s'esquiver.

Il soupa donc de fort bon appétit, et ne prit pas garde aux menaces de Josépha. Cependant Josépha, plus irritée et plus irritable que jamais, déclara tout net à son mari que, s'il sortait, elle ferait un esclandre, qu'elle irait jusque dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans le laboratoire, voire même dans la chambre infernale, pour y faire des fouilles.

— C'est là, j'en suis sûre, que tu caches les lettres d'Élisa.

Bakermann se contenta de soupirer, en levant les yeux au ciel.

Élisa était une petite servante que jadis Mme Bakermann avait dû congédier; car elle soupçonnait son mari d'embrasser la petite coquine entre les portes. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette accusation était justifiée; toujours est-il que, dès que le nom d'Élisa était prononcé, Bakermann baissait la tête et ne trouvait plus rien à répondre.

— Oui, des lettres d'Élisa! Cela est sûr. Qu'est-elle devenue maintenant? Elle n'a pas quitté la ville, et tu continues à la voir. Mme Scheinbrunn m'a raconté qu'on l'a vue avec une robe de soie et des boucles d'oreilles en perles.

Bakermann ne soufflait mot, et il essayait de se distraire en se répétant : *Bacillus morti-fulgurans!*

— Devine, Josépha, le nom que je lui ai donné, s'écria-t-il tout à coup! *Bacillus morti-fulgurans*... Hein! c'est bien choisi, n'est-ce pas? Mon collègue Krankwein est capable d'en faire une maladie!

— Je suis sûre, poursuivit Mme Bakermann, que tu continues à lui écrire. Une fille toujours mal coiffée, menteuse, gourmande, débauchée!...

— Ma femme! gémit Bakermann.

— J'irai dans ton maudit laboratoire, oui! j'irai, et je fouillerai partout, et je trouverai la preuve de ta misérable conduite.

— Ma femme, ma chère femme, murmura Bakermann, tu ne feras pas cela. Songe donc que mon *Morti-fulgurans* est là, et que moi seul puis entrer sans danger dans la chambre infernale. Si tu savais toutes les précautions que je prends. Songe à ta santé, à ta précieuse santé, ma bonne amie.

Mais au fond il ne se préoccupait guère des menaces de Mme Ba-

kermann. Presque tous les soirs, c'était la même antienne, et jusqu'alors jamais Mme Bakermann n'avait osé franchir le seuil redoutable de la chambre infernale.

Vers le soir, Mme Bakermann, fatiguée de quereller, s'assoupit dans son fauteuil.

— Ma foi, pensa Bakermann, il n'y a pas loin d'ici à la brasserie. Je vais y passer pour dire le bonsoir à César Pück, et lui apprendre la grande nouvelle. Il me tarde d'avoir son avis sur le *Morti-fulgurans*. Josépha en a bien pour une heure, et, quand je rentrerai, elle sera encore endormie, à la même place.

Là-dessus, marchant sur la pointe du pied, se faisant tout petit, tout petit, le professeur Bakermann gagna l'antichambre, prit sa pelisse et son chapeau, et sortit.

Quand il fut dehors, il poussa un gros soupir de soulagement, et sourit malgré lui, en pensant à la brasserie, où César Pück l'attendait.

En effet, César Pück, Valérien Grossgeld et Rodolphe Müller étaient là, fidèles au poste. Ils poussèrent un joyeux hourra, en voyant arriver leur illustre ami.

— Je devine qu'il y a du nouveau, s'écria Pück; tu as ton sourire des grands jours!

— Parbleu, oui! s'écria Bakermann. Enfants, je tiens mon microbe, et je l'appelle *Morti-fulgurans*.

— Bravo! dit Müller. Je savais bien que tu y arriverais. Mais il ne faut pas te reposer sur ta victoire. Sais-tu celui que tu devrais chercher maintenant?

— Non, ma foi!

— C'est le microbe de la bonne humeur, et tu pourrais tout de suite essayer son effet sur Mme Bakermann.

— Ce serait, en effet, un bien glorieux succès, murmura Bakermann... Mais nous sommes ici pour parler de choses gaies... Allons, une chope! et faisons notre bonne partie!

Jamais la bière n'avait été aussi exquise ni la partie de piquet aussi intéressante. Bakermann, avec un bonheur insolent, gagna tout ce qu'il voulut. Les as et les rois pleuvaient dans son jeu. En même temps les chopes se vidaient sans efforts, les pipes et les rires allaient bon train.

Cependant, les heures passaient. C'était toujours la dernière chope, toujours la dernière partie, toujours la dernière pipe, si

bien que finalement Bakermann buvait à la santé du *Morti-fulgurans*.

Enfin il fallut quitter les amis. Mais la tête était lourde et la démarche chancelante...

Mme Bakermann était au lit, dormant ou paraissant dormir. Il ne perdit pas de temps à la contempler, et, sans presque prendre le loisir de se déshabiller, il se coucha et s'endormit du profond sommeil des triomphateurs.

Pourtant, vers six heures du matin, il fut forcé d'entr'ouvrir un œil. Mme Bakermann le secouait violemment.

— Hermann, disait-elle, Hermann!

Il faisait semblant de ne pas entendre, et même il entendait à peine, car les fumées de la bière l'engourdissaient encore de leur ombre épaisse.

— Hermann, Hermann!

— Il n'y a donc plus moyen de dormir!

Mme Bakermann était prise de douleurs atroces. Elle se dressait sur son lit, toute pâle, les yeux hagards.

— Il faut sonner Thérèse, ma bonne amie, soupira-t-il.

Et il tira le cordon de la sonnette, puis il se rendormit.

Mais Mme Bakermann souffrait de plus en plus. Thérèse, la petite bonne, fut effrayée en voyant sa figure décomposée.

L'aurore livide de décembre apparaissait aux fenêtres.

— Monsieur, monsieur! madame est très mal! très mal! cria Thérèse.

Pour cette fois, Bakermann se réveilla tout à fait. Oui, vraiment! Mme Bakermann était très malade.

— Va de suite prévenir le docteur Rothbein, dit-il à Thérèse, et passe chez le pharmacien pour prendre de la morphine et de la quinine.

A présent, Mme Bakermann avait les mains toutes froides, la figure violacée et les pupilles affreusement dilatées.

— Josépha! Josépha!

— Mon ami, mon ami, disait-elle d'une voix douce et faible, pardonne-moi... car je sens que je vais mourir, et mourir par ma faute. J'ai été... j'ai osé...

— Quoi donc? demanda le professeur, saisi d'angoisse.

— Tu sais, la chambre infernale! la chambre infernale!... Eh bien!...

— Eh bien!... Mais parle, parle!

Elle ne put achever. Un spasme effrayant lui serra les lèvres.

— La chambre infernale, murmurait Bakermann. Parle, Josépha, parle, je t'en conjure.

Mais Josépha ne pouvait plus répondre. Elle avait perdu connaissance. Les soubresauts de l'agonie agitèrent ses membres glacés. Puis elle tomba dans une torpeur profonde.

A ce moment, on sonna. C'était le professeur Rothbein, l'ami de Bakermann, célèbre par ses diagnostics irréprochables.

Il examina quelques instants la malade et secoua la tête d'un air navré.

— Eh bien?

— Ah! mon pauvre ami, du courage, du courage!

— Mais quelle est cette affreuse maladie? osa dire Bakermann.

Rothbein réfléchit un instant; puis, après un nouvel examen minutieux :

— Ça, dit-il, c'est une maladie extrêmement rare, qui ne se voit presque jamais en Europe; c'est le Koussmi-koussmi du Dahomey.

— Vraiment! dit Bakermann.

Malgré tout, il fut soulagé d'un grand poids, car il se sentait envahi par une terreur secrète qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même.

— C'est le Koussmi-koussmi, répéta Rothbein avec fermeté. Mon cher Hermann, il n'y a pas d'illusion à se faire. Tout y est, et les symptômes sont éclatants : la soudaineté du début, la pâleur de la face, la dilatation des pupilles, les spasmes, le refroidissement, la torpeur...

Il aurait continué longtemps encore, si à ce moment Mme Bakermann n'avait tout à coup rendu l'âme.

Il était huit heures du matin. Déjà dans la maison chacun savait la désastreuse nouvelle. La petite Thérèse, en allant chez le pharmacien, n'avait pu s'empêcher de raconter l'événement à deux ou trois commères. Un attroupement avait commencé à se former, et on dissertait déjà sur la cause du mal.

Quant à Bakermann, il était plongé dans une profonde douleur. Mais sa douleur n'était rien auprès de son inquiétude. Le sang-froid et l'assurance de Rothbein avaient diminué quelques vagues craintes... Pourtant Josépha a parlé de la chambre infernale... Pourquoi?

... Si, dans un accès d'absurde jalousie, pour chercher les lettres d'Élisa ?...

Ne pouvant supporter cette affreuse incertitude, il courut au laboratoire...

La porte de la chambre infernale était ouverte, et Bakermann s'aperçut avec terreur qu'on avait touché à l'armoire des microbes et fouillé parmi les flacons ! Une main imprudente avait même renversé une des fioles où végétait le terrible *Morti-fulgurans*.

Cette fois, le doute n'était plus permis. Oui, Mme Bakermann, malgré les solennelles recommandations de son mari, avait osé pénétrer dans ce redoutable asile et renversé le flacon au *Morti-fulgurans !*

A tout prix, il faut conjurer de plus grands malheurs. Un microbe terrible s'est emparé du corps de Mme Bakermann ; et maintenant, par une rapide contagion, il va gagner la ville tout entière. Lui, Bakermann, n'a rien à craindre ; il est trop bien vacciné pour être atteint ! mais les autres, les autres !...

Et Bakermann frémissait en songeant que Rothbein, que Thérèse, que les voisins et voisines allaient devenir des victimes du *Morti-fulgurans*. Et qui savait même si de là ?... Les pensées de Hermann Bakermann n'osaient pas aller jusqu'à cette épouvantable supposition.

Il rentra précipitamment chez lui, et commença une désinfection énergique de toute la maison ! Mais à quoi bon, hélas !

En effet, vers dix heures, Thérèse commença à ressentir un mal de tête intense. Puis ce fut un grand frisson, puis des spasmes. Au bout de deux heures, la maladie avait fait des progrès affreux, si bien qu'à midi l'infortunée Thérèse expirait.

D'un œil sec Bakermann assistait à cette horrible agonie. Eh bien, oui ! c'est le *Morti-fulgurans*. Le doute n'est plus permis, tous les symptômes prévus sont là. Aucun n'y manque ! Quelle vitalité pourtant dans ce microbe ! Et, malgré son angoisse, Bakermann ne pouvait s'empêcher d'admirer, avec tout l'orgueil d'un artiste, la marche conquérante de son microbe. Dès qu'il a pénétré, il triomphe. En trois heures, tout est fini. D'abord le système nerveux, puis la respiration, puis la température, puis le cœur. C'est méthodique, ponctuel, inexorable. Ni la quinine ni la morphine n'y peuvent rien. Ah ! oui, certes ! le *Morti-fulgurans* est vivace et irrésistible, et toutes les drogues des médecins ne le démoliront pas.

Que faire maintenant? Arrêter la propagation du mal? C'est impossible. Alors le laisser suivre sa marche victorieuse? Mais c'est insensé! c'est une monstruosité qui dépasse tout ce qu'on peut concevoir! Bakermann le connaît, son *Morti-fulgurans*. Il sait que rien ne peut le faire reculer. C'est un vrai microbe celui-là, aussi supérieur aux autres que la lumière électrique à une misérable chandelle... Soit! le sort en est jeté! le *Morti-fulgurans* se répandra dans le monde!

Le soir, il y avait déjà sept décès dans la ville. L'élève pharmacien à trois heures; puis Rothbein à quatre heures, puis deux clients du pharmacien à cinq heures, puis, à six heures, quatre clients de Rothbein, cinq clients du pharmacien, et les quatre voisines, celles-là mêmes que le matin Bakermann avait vues causer avec Thérèse.

Le journal de la localité annonçait ainsi l'apparition de cette foudroyante épidémie :

« Nous avons le regret d'apprendre à nos lecteurs qu'une maladie, venue de l'Orient, s'est abattue sur notre laborieuse cité. A l'heure où nous mettons sous presse, on a enregistré déjà dix-sept décès, et nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer qu'on compte dans les divers quartiers de la ville un très grand nombre de malades. Le mal débute soudainement, et il tue en quelques heures, déjouant toutes les ressources de la thérapeutique. Il est probable qu'il s'agit d'un microbe qu'on n'a pas encore pu étudier; mais, d'après les auteurs compétents, cette maladie ne serait autre que le Koussmi-koussmi, une sorte de peste infectieuse qui règne au Dahomey. On se perd en conjectures sur la manière dont le Koussmi-koussmi a pu pénétrer à Brunnwald. La facilité des communications entre l'Allemagne et l'Afrique explique tant soit peu cette propagation. Mais comment se fait-il que les contrées intermédiaires n'aient pas été atteintes? Ce sont là des questions que nos hygiénistes sauront promptement résoudre...

« Quoi qu'il en il soit, il s'agit d'un mal redoutable. Nous comptons sur la science de nos médecins pour le conjurer, et sur le bon sens de nos populations pour ne pas s'abandonner à une vaine panique. »

Cependant le professeur Bakermann est plongé dans un profond désespoir. Assurément la mort de sa femme est un grand

deuil. Mais quoi ! Mme Bakermann était mortelle, et à la longue on finit par se consoler. Ce qui est horrible, défiant toutes les expressions de l'horreur, c'est l'extension de l'épidémie.

Il essayait de réfléchir ; mais les idées tourbillonnaient dans sa tête. Que faire, puisque le *Morti-fulgurans* est invincible ? Ordinairement, dans une épidémie, tous ceux qui sont atteints ne meurent pas, il est des individus qui réchappent ; il en est peut-être que les médecins sont capables de guérir ; il en est qui parviennent à éviter la contagion. Surtout la maladie s'arrête, le microbe finit par devenir peu redoutable, s'atténuant de manière à être de moins en moins dangereux. Mais ici on ne peut espérer rien de semblable. Le *Morti-fulgurans* ne s'atténuera pas. Au contraire. Il prendra des forces nouvelles en se disséminant dans le monde : il est trop vigoureux, trop robuste, trop bien constitué pour s'affaiblir. L'espèce humaine, reculant devant lui, va être forcée de disparaître !

Un combat terrible, inouï, se livrait dans l'âme de Bakermann. Jamais peut-être un mortel n'avait senti peser sur lui une responsabilité si lourde, si écrasante. Encore si un aveu solennel devait empêcher le mal !... Mais non, un aveu est inutile ! Qu'il se taise ou qu'il parle, l'épidémie suivra son cours. Alors, pourquoi parler ? Oui, pourquoi ? Si une confession publique, éclatante, devait sauver un seul malade, certes ! Mais elle ne servirait qu'à rendre le nom de Bakermann à jamais honni des générations futures... Si tant est que quelque être humain puisse survivre au *Morti-fulgurans ?*... Les générations futures !... Et Bakermann souriait amèrement, en pensant que, grâce à lui, il n'y aurait pas de générations futures.

D'ailleurs, est-ce bien le *Morti-fulgurans ?* Rothbein n'a pas eu d'hésitation. Tout de suite il a affirmé que c'était le Koussmi-koussmi. Pourquoi Rothbein n'aurait-il pas raison ? Pourquoi le contredire et se faire soi-même son propre bourreau ? C'est une coupable présomption que de prétendre en savoir, à soi tout seul, plus que les maîtres de la science. Ils ont prononcé ! Eh bien, leur arrêt est irrévocable : c'est le Koussmi-koussmi. Enfin, si je parle, je ne sauverai personne... Je ne parlerai pas !... Je ne parlerai pas !

Malgré tous ces raisonnements, la voix de la conscience était plus forte. « Bakermann, lui disait la voix, tu te mens à toi-même. Tu sais parfaitement que ta femme est morte du *Morti-*

fulgurans, qu'il n'y a pas de Koussmi-koussmi, et que tu es l'unique cause de l'épidémie effroyable qui va faire disparaître tous les humains. Si tu veux diminuer l'atrocité de ton forfait, il faut l'avouer généreusement. Bakermann, sois un honnête homme, car, si tu gardes le silence, tu es le plus affreux scélérat que la terre ait enfanté. »

Il sortit. Il se sentait l'âme des grands martyrs, et il avait pris une résolution héroïque.

Oui, il voulait boire le calice jusqu'à la lie! Il avait un ennemi, un ennemi mortel, le professeur Hugo Krankwein, son rival en microbes, un petit homme, chauve, à figure de fouine, grimaçante, très envieux et très savant. C'est à Krankwein que Bakermann va avouer son crime.

Krankwein vivait seul, dans un faubourg isolé. Ce fut lui qui ouvrit la porte; mais il recula épouvanté quand il aperçut devant lui la figure bouleversée de son collègue.

— Au nom du ciel, est-ce bien vous?

— C'est moi, soupira Bakermann; ma femme est morte ce matin!

— Oui, je sais, dit Krankwein, en levant les yeux au ciel. La pauvre femme a été une des premières victimes du Koussmi-koussmi.

— Ne parlez pas du Koussmi-koussmi! s'écria Bakermann. Le Koussmi-koussmi n'existe pas! Il n'y a que le *Bacillus morti-fulgurans*!

— Tiens! tiens! pensa Krankwein, non sans quelque satisfaction, le pauvre homme est devenu fou! Voyons, mon cher collègue, dit-il avec douceur, en s'adressant à Bakermann avec la patience un peu méprisante qu'on a pour les enfants et les malades, je connais cette horrible histoire. La chère Mme Bakermann avait achetée des tapis d'Orient qui venaient en droite ligne du Dahomay : il n'en faut pas davantage, hélas!

— Et moi je vous dis qu'il n'y a pas de Koussmi-koussmi! s'écria Bakermann. Est-ce que votre Koussmi-koussmi peut tuer en trois heures un homme vigoureux et bien portant? Est-ce qu'il peut frapper sans rémission? Est-ce qu'il résiste à la quinine et aux bains froids? Non, mille fois non, c'est mon microbe, vous dis-je, c'est mon *Morti-fulgurans* qui a tué Josépha.

Krankwein sourit.

— Mon cher Bakermann, la douleur vous égare; le *Morti-ful-*

gurans est un rêve de votre imagination malade, et la situation est trop grave pour que nous nous arrêtions à des hypothèses invraisemblables.

— Des hypothèses ! rugit Bakermann. Des hypothèses ! Songez-vous à ce que vous dites ? Le *Morti-fulgurans* existe. Je l'ai créé, je l'ai fait sortir du néant. Je l'ai construit de toutes pièces, inattaquable, irrésistible, défiant la médecine et les médecins. Je le conserve dans mes fioles : j'empoisonne avec lui Mme Bakermann, Rothbein, Thérèse et cinq cents personnes ! Et vous venez me parler d'hypothèses !

— Calmez-vous, je vous en prie, mon cher collègue, soupira Krankwein. Tenez, demain matin, si nous existons encore, j'irai vous rendre visite, et vous reconnaîtrez que vous n'êtes pas tout à fait raisonnable.

— Mais vous ne voyez donc pas que le *Morti-fulgurans* ne m'attaque pas, moi !...

Il n'avait pas achevé qu'une lueur soudaine le traversa. Ce fut un éclair éblouissant, une de ces conceptions sublimes, grandioses, qui jettent leur clarté aveuglante sur l'âme tout entière.

— J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! s'écria-t-il.

Et, sans prendre congé de Krankwein stupéfait, il se précipita nu-tête dans la rue.

— Bonté divine ! pensa Krankwein, Bakermann est devenu fou. Il n'était certainement pas bien fort, mais maintenant c'est un véritable insensé.

Là-dessus Krankwein se coucha. Lui aussi, il était vacciné contre toutes les épidémies, et il n'avait pas peur du Koussmi-koussmi. Le sort de ses concitoyens l'intéressait fort peu. Quant au *Morti-fulgurans*, il avait le malheur de n'y pas croire.

Au milieu de la nuit, dans les rues désolées de Brunnwald, on aurait pu voir un homme marchant à grands pas, les cheveux au vent, parlant et gesticulant tout haut, sans prendre souci de la neige qui tombait dru, et de la boue épaisse et froide qui couvrait le pavé.

— J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! se répétait Bakermann. Parbleu ! Mon *Morti-fulgurans* a été cultivé sur de l'électricité négative ; l'électricité positive doit le tuer immédiatement. C'est fatal, absolument fatal, aussi certain que deux et deux font quatre. Avec de l'électricité positive, il sera aussitôt détruit, anéanti,

pulvérisé. Il redeviendra aussi inoffensif qu'il l'était d'abord, quand je l'ai retiré du beurre rance. Que dis-je ? il sera plus inoffensif encore. Et on vivra, et on n'aura plus rien à craindre ! De l'électricité positive, et le monde sera sauvé, et l'humanité ne finira pas, et le nom de Bakermann sera célébré avec reconnaissance par les innombrables générations futures, car il y aura des générations futures ! Allons, Bakermann, à l'œuvre. Tu as fait le mal, mais tu peux le réparer, et même toi seul pouvais le réparer. Pour terrasser le *Morti-fulgurans*, il ne fallait rien moins que l'homme qui l'avait fait naître.

Cependant, l'épidémie faisait des pas de géant. D'abord, dans la ville de Brunnwald, elle avait éclaté partout. Presque dans chaque maison il y avait au moins un malade, et les malades étaient tout de suite dans un état désespéré. Nul remède n'entravait la marche du fléau. La consternation était universelle. On n'osait plus sortir de chez soi. L'administration, toujours prévoyante, répandait sur la ville des torrents d'acide phénique, que des pompes à vapeur pulvérisaient dans les rues.

Les nouvelles que le télégraphe apportait étaient très graves. Le matin du 23 décembre, à Berlin, on comptait déjà dix cas de mort disséminés en tous les quartiers. Un voyageur, parti de Brunnwald en troisième classe, avait contaminé les sept voyageurs qui faisaient route avec lui, et tous avaient succombé, laissant derrière eux la contagion de l'épouvantable fléau.

La rapidité avec laquelle se développait ce microbe maudit empêchait toute mesure préventive. Point de quarantaine possible. Plus d'entraves aux frontières. En douze heures, avec les chemins de fer à vapeur surchauffée, on va de Cadix à Saint-Pétersbourg. Ce n'est plus comme au XIXe siècle, où l'on faisait péniblement soixante kilomètres à l'heure. Aussi, en une nuit, l'Europe entière fut-elle empoisonnée.

La ville de Brunnwald à moitié anéantie, Berlin, Vienne et Munich comptant déjà quelques cas de mort et probablement infectées en tous les points ; Paris, Londres, Rome, Saint-Pétersbourg envahis, sans qu'on puisse arrêter l'invasion, et en quarante-huit heures l'humanité anéantie, tel était le bilan de l'heure présente. Il y avait de quoi faire frissonner les plus grands héros.

Cependant Bakermann n'avait plus peur. Il ne craignait plus le *Morti-fulgurans*. Il travailla toute la nuit, et le matin, à l'aube,

les habitants de Brunnwald purent apercevoir une immense affiche, qui s'étalait sur la place du marché :

LE PROFESSEUR BAKERMANN

GUÉRIT LE KOUSSMI-KOUSSMI PAR L'ÉLECTRICITÉ.

Si Bakermann s'était servi du mot de Koussmi-koussmi, ç'avait été par une lâche condescendance à l'opinion commune. En effet, le public, les journaux, les savants, les médecins ne parlaient que du Koussmi-koussmi. Tout autre nom eût été incompris. Non sans amertume, Bakermann s'était résolu à employer l'expression vulgaire, devenue unanime. Il regrettait le terme de *Morti-fulgurans*, qu'il avait choisi lui-même avec amour. Et, après tout, il avait bien le droit de donner à son microbe le nom qu'il préférait.

Mais il avait cédé. Car il s'agissait de faire connaître sans délai le traitement vainqueur qui va arrêter le fléau dans sa course envahissante.

Un grand plateau sur lequel on peut mettre des chaises, des fauteuils et même des lits. A ce plateau un conducteur électrique relié à une immense pile. L'électricité négative, celle qui donne de la vigueur au *Morti-fulgurans*, s'en va dans le sol; mais l'électricité positive, celle qui est la mort du microbe, va tout entière dans le plateau. On monte sur le plateau — et, grâce à ses dimensions, quinze personnes peuvent y tenir à l'aise — et au bout de quelques instants on se charge d'électricité positive. On devient alors rebelle à l'infection.

Le premier malade qui prit place sur le plateau fut César Pück. Il souffrait atrocement, et ses membres livides étaient en proie à d'atroces convulsions. On le hissa sur le plateau en présence de Krankwein, qui souriait sarcastiquement, et aussitôt toutes les douleurs cessèrent. Les crampes, les spasmes, le refroidissement disparurent en quelques minutes comme par miracle. La figure moribonde du bon César Pück redevint joyeuse et souriante comme par le passé.

En voyant ce résultat, qu'il avait prévu, mais dont il doutait encore jusqu'à ce que la démonstration lui en ait été donnée, Bakermann fut écrasé par la joie. C'était trop d'émotions en si peu de temps ; et il perdit connaissance.

On le ranima comme on put. Bientôt, tout le monde connut la

guérison merveilleuse de César Pück. La nouvelle se répandit en un clin d'œil. En moins d'une demi-heure, tous les Brunnwaldiens surent que Bakermann guérissait le Koussmi-koussmi par l'électricité. Alors de toutes parts on dressa des piles électriques et des plateaux modèle Bakermann. A midi, il n'y avait pas moins de quatorze grands plateaux à électricité positive qui fonctionnaient activement.

Aussi les décès diminuèrent-ils bien vite. De neuf heures à dix heures, il y eut 435 décès. Ce fut le chiffre le plus fort. Le chiffre tomba, à onze heures, à 126. A midi, il n'était plus que de 32; à une heure, de 8, et enfin, à deux heures, il n'y en eut qu'un, celui d'un vieux médecin entêté qui ne voulut pas entendre parler du traitement électrique, disant que c'étaient des sottises, qu'au Dahomey on guérit du Koussmi-koussmi sans électricité, et qu'il était, lui, Meinfeld, trop vieux pour gober les soi-disant découvertes de la science moderne.

On était tranquille maintenant à Brunnwald. Mais au loin, quel désastre ! Le télégraphe transmettait à chaque minute des nouvelles effrayantes. Au moment même où, à Brunnwald, grâce aux plateaux d'électricité positive, la population était tout à fait rassurée, il y avait eu 45,329 décès à Berlin, 7,542 à Vienne, 4,673 à Munich; à Paris, déjà 54,376 décès et 58,352 à Londres !

Bref, en Europe il y avait déjà, en tout, 684,539 décès.

Les Américains, en apprenant la nouvelle de ce fléau épouvantable, avaient décrété des mesures précises pour empêcher qu'il se propageât au nouveau monde. La flotte avait été mise sur le pied de guerre, et ils avaient pris l'héroïque résolution de recevoir à coups de canon et avec des torpilles chargées de tétranitrodynamite tout navire essayant de forcer l'entrée.

La désolation régnait. Chacun se répétait que la fin du monde vivant était venue. Un grand nombre d'individus, préférant une mort rapide aux angoisses d'une douloureuse et invincible maladie, s'étaient tués pour échapper à la mort. Toutes les affaires étaient suspendues. Plus de chemins de fer, plus de bateaux, plus de police, plus d'administration. Quelques crimes furent constatés. C'étaient des gens, ordinairement pacifiques, qui, affolés, reçurent à coups de revolver des fournisseurs qui essayaient de pénétrer chez eux. La sauvagerie humaine, latente en nous tous, avait repris le dessus. Le monde civilisé, si fier de sa civilisation, était redevenu barbare comme aux premiers temps de

l'humanité. On reculait à l'époque de la pierre polie, même au delà.

Cependant le télégraphe fonctionnait toujours : si bien qu'on put, vers midi, faire savoir au monde entier que le remède au Koussmi-koussmi était trouvé, qu'un célèbre professeur de l'Université de Brunnwald avait, par un trait de génie, découvert le moyen de s'opposer à l'affreux mal. Bakermann ! Bakermann a inventé le traitement du Koussmi-koussmi ! Il suffit de se placer pendant quelques minutes sur un plateau chargé d'électricité positive. La nouvelle se propagea avec une rapidité prodigieuse. Le soir même, dans toutes les localités, grandes et petites, de l'Europe, d'immenses plateaux électriques fonctionnaient. Des flots d'électricité positive se répandirent sur le globe terrestre. Partout des machines colossales, des piles électriques gigantesques, étaient installées sur les places publiques : partout on constatait l'action merveilleusement efficace de l'électricité positive.

Aussi la mortalité décrut-elle aussi vite qu'elle avait monté.

Le Koussmi-koussmi avait trouvé son maître. Cette épidémie qui devait faire disparaître l'humanité, avait prouvé une fois de plus que le génie de l'homme ne trouve pas d'obstacles et que la nature rebelle est toujours domptée par les forces supérieures de l'intelligence et de la science humaines.

Quelques victimes, assurément; mais dans toutes les administrations sévissait un tel encombrement — trois mille demandes pour une seule place — que cette petite saignée, assurément douloureuse en quelques familles, était dans son ensemble plutôt bienfaisante, et que, l'alerte une fois passée, on ne pouvait considérer le Koussmi-koussmi comme une calamité véritable.

A Brunnwald, le professeur Hermann Bakermann nageait en pleine gloire. Les télégrammes affluaient dans sa demeure. Quelques souverains daignèrent le remercier personnellement : car les souverains tiennent à leur santé autant, sinon plus que les autres hommes, et ils ont raison. Bakermann reçut donc de grands honneurs : la Jarretière, le Bain, la Toison d'or, l'Aigle noir, l'Aigle rouge, l'Éléphant blanc, le Dragon vert et le Chardon. Le nom de Bakermann, qui jusque-là n'était pas sorti d'un petit cercle d'initiés, devint en une demi-journée le plus grand nom de la science.

Modestement il savourait son triomphe. Il accueillit avec une franche cordialité une députation des notables et des étudiants qui venaient le féliciter.

— Mon Dieu, mes amis, j'ai eu une bonne idée, voilà tout. Votre gratitude est la plus douce de toutes les récompenses.

Krankwein lui-même vint lui faire une visite.

— Eh bien, mon cher collègue, dit-il avec aigreur, vous voilà un grand homme maintenant! Mais avouez que vous avez eu de la chance. Si Mme Bakermann n'avait pas reçu ses tapis du Dahomey, et s'il n'y avait pas eu de Koussmi-koussmi à Brunnwald, vous ne seriez pas si fier.

Dans toutes les contrées de l'Europe, une souscription fut organisée pour dresser une statue à Bakermann. Quelques millions furent amassés en moins d'une journée, et le comité décida que cette statue, de dix mètres de haut, s'élèverait sur la place publique de Brunnwald.

Cependant Bakermann, malgré tant de gloire, n'a pas de vanité ni de fol orgueil. Il a repris ses chères études dans son cher laboratoire, et il y travaille avec acharnement. Il n'a plus peur de la chambre infernale. Elle est ouverte jour et nuit, et tous les curieux y peuvent pénétrer.

Le soir, il retourne à la brasserie. Grâce au *Morti-fulgurans*, personne à présent ne l'empêche d'y boire des chopes à sa guise. Aussi prolonge-t-il jusqu'à l'aube ses parties avec César Pück et Rodolphe Müller. Il a bien le droit de se donner un peu de bon temps, après de si terribles angoisses et un tel service rendu aux hommes.

Mais le bonheur parfait, irréprochable, n'est pas de ce monde. Le professeur Hermann Bakermann a encore un gros souci : il regrette le terme de *Morti-fulgurans*, et toutes les fois que l'on prononce devant lui le nom de Koussmi-koussmi, il fait une grimace de déplaisir. Car il sait bien que le Koussmi-koussmi n'existe pas, et qu'on fait tort au microbe fabriqué et renforcé par lui. Toutefois, il se console un peu, en cherchant à faire un meilleur *Morti-fulgurans*, plus vigoureux, plus invincible que le premier, et dont ni l'électricité, ni aucune médication, connue ou inconnue, ne pourront combattre les irrésistibles effets.

Charles Epheyre.

Le Directeur-Gérant : G. Decaux.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.)

155

DIX ANS DE BOHÈME

402446 / 28. 4. 42

I

Moi, l'auteur, je ou *nous*. — L'HÔTEL AUX FAUSSES TRUFFES. — LES FINANCES DE L'ÉTAT. — FRANCISQUE SARCEY. — LE CAFÉ-FORUM. — *La Renaissance* D'ÉMILE BLÉMONT. — LA POÉSIE DE PARIS.

Le *moi* est haïssable, le *je*, perpétuel, agaçant; je les emploierai donc ici le moins possible. Toutefois, dire *l'auteur*, à la troisième personne, devient à la longue insupportablement prétentieux, et prononcer *nous* appartient aux rois ou aux évêques. Comment faire pour narrer les événements, grands ou petits, dont on a été un des principaux acteurs? Tant pis, j'entremêlerai les *moi*, les *je*, les *nous* et les *l'auteur*, en priant les lecteurs de ce livre de vouloir bien considérer que, si le *moi* des autres est profondément haïssable, chacun trouve son propre *moi* délicieux. Je compte sur cette réflexion psychologique pour me valoir l'indulgence du public, auquel je livre ces légers souvenirs d'une époque de bohême gaie, la dernière peut-être, étant donné que le pessimisme le plus noir obombre aujourd'hui les fronts et les cœurs de vingt ans.

Il ne s'agit point ici de *pontifier*, ni d'annoncer au monde qu'une génération spéciale valut mieux que ses aînées ou que ses cadettes; mais de conter, à bâtons rompus, au cours des années, les vicissitudes littéraires ou artistiques, à travers lesquelles se murent et avancèrent des camarades plus ou moins

amis les uns des autres, mais liés par des conformités d'âges et de goûts. Si, deci delà, s'entremêle au récit quelque analyse critique, ce sera celle d'un bon enfant qui ne croit plus aujourd'hui que la littérature soit un sacerdoce, et qui trouve mauvais, hélas ! qu'au milieu de l'indifférence cruelle avec laquelle ce temps-ci accueille les meilleures productions de la poésie, on pousse très inutilement les poètes à se manger entre eux le nez, d'autant plus que plusieurs l'ont fort beau, et que tous tiennent à cet appendice. Le champ littéraire n'est point un conseil municipal où l'on doive s'égorger pour monter à la tribune, il y a de la place pour tout le monde.

Je clos là ces réflexions, et je commence par *mon* commencement.

J'avais quitté la Gascogne ma mère — ou plutôt, ô calembour ! mon père le Périgord — avec deux cents francs en poche, plus un titre d'employé surnuméraire au ministère des finances, et, dans le fond d'une malle, un drame en vers, une comédie moderne et l'ébauche d'un roman ; très timide de tempérament, très audacieux de volonté, vous voyez le provincial que pouvait être, vers 1874, votre très humble serviteur.

En bon lecteur de *la Vie de Bohême*, le néophyte parisien s'installa dans le quartier Latin, comme le voulait la tradition ! C'était rue de l'Ancienne-Comédie, un hôtel étroit de façade, haut de mansardes, vieux de partout. Déjà plusieurs camarades du lycée natal avaient élu domicile en cette maison, dont la sénilité suintait par tous ses pores de plâtre, à travers ses ais dès longtemps disjoints et craquelés. Sans doute, ce séjour avait emmagasiné des pluies bi-séculaires, et la moisissure des plus anciens régimes y florissait dès avant 89. Le souvenir de ce perchoir vermoulu est intimement lié, dans la mémoire des perroquets qui y dormirent, à une indéfinissable senteur de champignons vagues et d'invraisemblables truffes : champignons spectres ! truffes fantômes ! pourriture certaine ! Périgourdins que nous étions, cela ne nous étonnait pas autrement : ainsi fleurent les bois de chez nous, durant les automnes mouillés.

L'administration française m'apparut sous un aspect au moins singulier. Le chef de bureau qui m'accueillit, me demanda :

— Avez-vous déjà été employé ?

— Non, répondis-je avec sincérité, puisque je suis surnuméraire.

— C'est dommage, fit le chef d'un air profond. Enfin, nous allons vous chercher du travail.

Il appela un commis principal, et lui donna quelques instructions. Ce commis m'entraîna dans un bureau, très peuplé de rédacteurs et d'expéditionnaires. Là, il me fit asseoir devant un pupitre, plaça deux gros registres sous mes yeux, un crayon rouge dans ma main, et me dit, sans rire :

— Ce registre de chiffres a été pointé déjà au crayon noir, au crayon bleu, au crayon vert, au crayon jaune; il s'agit de savoir si les nombres sont identiquement portés sur l'un et l'autre de ces deux registres; vous allez pointer — oh ! mais très attentivement — avec votre crayon rouge.

De dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, je surpointai les pointages antérieurs. Admirable opération ! Pour aboutir à ce labeur, j'avais étudié huit années au lycée, passé deux baccalauréats, plus un examen spécial, où l'on m'avait interrogé sur le droit administratif, l'économie politique, la façon d'établir un budget, les ressources ordinaires et extraordinaires des États, les emprunts et la Bourse, etc., etc. De plus, on s'était enquis de ma moralité, de celle de ma famille, y compris les ancêtres. Admirable opération ! pour laquelle d'ailleurs étant surnuméraire, je ne touchais pas un seul de ces centimes, dont je pointais les formidables additions, sans omettre les demis et les quarts de centimes, jusqu'à la somme inscrite à la fin du registre, à savoir : trente-deux milliards, six cent vingt-cinq millions, quatre cent cinquante-neuf mille, huit cent vingt-sept francs, quarante-deux centimes et un quart.

Le soir, à la modeste table d'hôte de la rue Hautefeuille, où je rencontrais quelques camarades, je me laissais aller à toute l'ironie que mon béotisme périgourdin dénué de tout respect attique pouvait déverser sur l'administration, lorsque l'un des commensaux, devenu depuis député, puis directeur général au ministère des Affaires Étrangères, me dit :

— Vous êtes un rouage, un tout petit ressort, mais la machine est grande, superbe dans son ensemble.

Très bien, rouage devenu, je me résignai. Et pourtant ce n'était point pour cela que j'étais débarqué à Paris, mais afin de lancer sur le monde étonné des vers et des proses pareils à des bolides.

Seulement, craintif à l'excès, je n'osais m'adresser à personne,

pas même à mes camarades, redoutant les railleries; si bien qu'au bout d'un an, je me trouvais au même bureau, pointant les centimes, sans avoir fait aucun pas vers la gloire ni vers ceux qui en sont auréolés. Timide, effrayé même, je demeurais en face de mon drame et de ma comédie. Les hommes de lettres m'apparaissaient, à distance, immenses comme des statues de vingt coudées posées férocement sur un piédestal de trois cents mètres. Je m'imaginais que l'orteil de M. Leconte de Lisle mesurait, sur le sol de la Grand'Ville, un arpent au moins, et qu'une armée entière, avec armes et bagages, pouvait très bien dormir à l'ombre du petit doigt de M. Théodore de Banville.

Si, pour accomplir quelques médiocres additions, Paris, représenté au ministère par un chef de bureau grave et décoré, me jugeait à peine capable d'un pointage au crayon rouge, pointage déjà exécuté par tous les crayons de l'arc-en-ciel, quelle outrecuidance n'aurait-ce pas été que de se risquer dans la littérature, ce royaume, où certes, au début, on m'aurait prié non pas même de cirer les bottes des grands hommes, non, mais simplement de regarder comme on les cire, afin d'apprendre.

Sans nul doute, les jeunes, les débutants, déjà célèbres dans le quartier Latin, et vers Montmartre, m'épouvantaient moins; je les sentais plus proches et abordables et, pourtant, ils m'intimidaient aussi.

Le soir, délaissant les parties de manille ou de polignac des camarades du lycée, j'allais autour de l'Odéon errer vers le café Voltaire ou le café Tabourey; à travers les vitres, j'apercevais le nez d'un poète, le chapeau d'un prosateur, la barbe d'un dramaturge. Parfois, j'entrais sur la pointe des pieds, me mettant à une table près de la porte, demandant un verre de bière, à voix basse, et un journal qui me servait à garder une contenance. A la dérobée, je jetais des coups d'œil sur le clan sacré; — on devait me prendre pour un simple mouchard.

Je rentrais, désespéré de cette sotte attitude, et, afin de m'en consoler, me jetais sur ma table de travail, pour parfaire le chef-d'œuvre nécessaire à mon introduction dans ce monde idéal, où, tout en buvant, au lieu de jouer à la manille, on savait faire mouvoir les idées, comme de simples pions, sur l'échiquier immense de la poésie.

Enfin, comme un mouton enragé, je pris un jour ma timidité et la jetai par dessus bord; j'allai voir — oh! non pas un poète,

pas un de ces hommes qui tutoient par vocation les dieux et les étoiles, non — mais un littérateur qui me paraissait plus abordable. Encore, de peur du ridicule, je n'emportais aucun manuscrit : ni mon drame ni ma comédie, pas même un sonnet ; et je me rendis, sans armes, chez Francisque Sarcey.

Ce fut, messeigneurs, une belle conférence, au bout de laquelle le prince de la critique me déclara que tout était une affaire de chance et de talent, et que, si je possédais l'une et l'autre, lui, critique, verrait avec plaisir mon nom passer de son écritoire sous sa plume.

Alors, lassé de travailler dans l'ombre de l'hôtel garni, aux senteurs hybrides de truffes et de champignons, je me mis à fréquenter les cafés littéraires, comptant sur le hasard pour me faire pénétrer dans l'intimité des héros poétiques et des demi-dieux du sonnet.

C'est ici le lieu de s'expliquer sur la *vie de café*. Le vieux dicton : Il vaut mieux écrire une tragédie que d'aller au café, est devenu faux à l'user. Écrire une tragédie dans un coin sombre, semble être aujourd'hui le dernier mot du crétinisme. Les directions de théâtre sont archicloses aux inconnus ; d'autre part, les salons ont perdu beaucoup de leur ancienne influence ; il faut donc, en une ville telle que Paris, descendre dans la foule, se mêler aux passants, et vivre, comme les Grecs et les Latins, sur l'*agora* ou le *forum*. Sous le ciel pluvieux de Paris, l'*agora* ou le *forum*, c'est le café, voire, pour les politiciens de faubourg, l'humble marchand de vin du coin. Les cafés sont le lieu de réunion, où, entre deux parties de besigue ou de dominos, on peut ouïr de longues dissertations — parfois confuses, hélas ! sur la politique, la stratégie, le droit ou la médecine. De plus, ces établissements ont remplacé le jardin d'Académus, le jardin fameux où les philosophes promenaient péripatétiquement leurs inductions et déductions ; ils tiennent lieu de l'hôtel Rambouillet, où le sonnet d'Oronte captait les suffrages de Benserade et de Voiture.

Cela est surtout vrai au quartier Latin, et vers Montmartre. De jeunes hommes qui viennent étudier, en des hôtels garnis peu récréatifs, éprouvent un immense besoin de camaraderie et de bavardage à la française ; ils vont en chercher là où on en trouve, c'est-à-dire dans ce prolongement de la rue parisienne qu'on appelle un café. Ceux surtout qui rêvent de littérature, et

qui, débarqués de leurs provinces, ne connaissent personne et ne sauraient à laquelle des cent mille portes de Paris frapper, les pauvres troubadours, jetés sur la place de la Grand' Ville, s'estiment heureux d'aller rôder autour des quasi-célébrités et des demi-gloires, que l'on peut coudoyer dans les lieux de réunion ouverts à tous.

Le café devient ainsi la succursale, ou mieux, l'antichambre des bureaux de rédaction.

Car il y a toujours, devers le boulevard Saint-Michel, un journal littéraire, quelquefois deux, qui donne le ton. A cette époque reculée (1874-1875), la petite revue, chargée des destinées poétiques de la rive gauche, s'appelait *la Renaissance,* dirigée par le poète Émile Blémont. Je lisais attentivement ce recueil où les différentes écoles poétiques d'alors se coudoyaient et parfois se rudoyaient, témoin un article intitulé « les Vieux Ratés », dans lequel Jean Richepin attaquait précisément plusieurs des collaborateurs de *la Renaissance.* Avec l'intransigeance de la jeunesse, il considérait alors comme de véritables ancêtres, mathusalémiques, vieilles barbes, fossiles, caducs et sentant déjà le cercueil, ceux qui avaient écrit sous l'Empire avant la date cabalistique et noire de 70. L'un des poètes attaqués, blond parnassien de trente-cinq ans, riposta : « Raté? peut-être; mais vieux? allons donc! »

Néanmoins, on se sentait un peu révolutionnaire dans le clan des nouveaux, de ceux d'après la guerre; il semblait qu'un fossé se fût élargi entre deux époques parfaitement distinctes; on criait à la mort de l'opérette, au renouveau du drame, à la renaissance de la poésie, d'une poésie plus vivante, moins renfermée en des tabernacles par les mains pieuses des servants de la rime riche; on voulait ranimer l'impassible muse, lui rendre les muscles et les nerfs, et la voir marcher, moins divine, plus humaine, parmi les foules devenues souveraines. Bref! on se battait à coups d'épigrammes pour la possession d'un lambeau du manteau royal, que Victor Hugo, pareil à Alexandre, laissait traîner sur la croupe de son hippogryphe.

Naturellement, du fond de mon hôtel garni, je convoitais un coin de cette pourpre, et, encouragé par la présence de Richepin, de Gabriel Vicaire et de quelques autres, très jeunes alors, dans la rédaction de *la Renaissance*, je me glissai un soir à la nuit tombante, dans les bureaux du journal, sis rue Jacob 11, en un

poussiéreux entresol, et remis une pièce de vers, écrite (comme vous pensez bien) sur du papier ministériel et bureaucratique.

Lorsque je vins chercher la réponse, il me fut répondu que ce poème ne cadrait pas avec le *genre* de la revue. Ah! depuis, en lisant avec respect les vers d'Émile Blémont, j'ai compris que nous n'avions guère le même genre.

Dès lors, je retombai dans ma nuit obscure de travailleur acharné.

Le surnumérariat me rendait très pauvre, et dame! il fallait une rude foi en l'avenir, pour passer des soirées sans feu à limer des vers, après avoir pointé tout le jour des registres interminables. C'est beau, la jeunesse! Et, par là-dessus, ne pas se rebuter, lorsque l'unique revue de poésie qui existât alors condamnait mon *genre*, par la bouche d'un de ces demi-dieux de la rime, que j'entrevoyais au café Voltaire, humant des demi-tasses, en jugeant les vivants et les morts avec une assurance terrible et péremptoire.

— Vous ne connaissiez personne! et vous vouliez chanter? Allons donc, malheureux Périgourdin, sachez que, dans les revues, il en est comme dans les banquets, où chacun chante la *sienne* au dessert, et où le passant inconnu qui viendrait faire le treizième serait mis à la porte. Il faut être invité, que diable!

Aussi, le dimanche, promenant ma lassitude de la semaine, j'errais seul, essayant de comprendre le grand et solitaire Paris.

Et je l'aimais ce Paris! Ses rues et boulevards, ses énormes édifices, ses squares, ses Champs-Élysées, ses arbres malingres, ses omnibus, ses stations de fiacres! Les couleurs dont le soleil ou le gaz revêtent chaque détail dans ce prestigieux ensemble, ou encore la grisaille violette que jette le brouillard frais et onctueux sur le tableau sans cesse renouvelé, sur le kaléidoscope des êtres et des choses. Et, aussi, je vénérais le bruit parisiaque — grondement d'orage, murmure de forêt, plainte d'Océan — qui perpétuellement secoue l'atmosphère. Et, encore, j'adorais la joie de l'imprévu, le chassé-croisé des femmes à froufrous, les folies des vitrines en atours, les pavés que l'on éparpille ou qu'on tasse, la maison qu'on jette à terre, celle que l'on dresse vers le ciel à grands renforts de charpentes, qui de loin ressemblent à de gigantesques filets, et, de plus loin, à des dentelles.

L'amour de Paris, avec sa Seine joyeuse ou morne, fumée de

bateaux-mouches dessus, et, dessous, terrible roulement de corps qui se cognent aux piles des ponts.

Ah! la belle vocation de badaud badaudant, de naïf Méridional amusé de rien, et qui trouvait à cela plus de poésie intense qu'aux élucubrations froides et calculées. C'était, oui, de la poésie bien vivante! Mais comment la tirer de ces becs de gaz, de ces arbres malingres, de ces omnibus jaunes, verts ou bleus?

— Il y a de l'arsenic dans le fauteuil du président des assises, disait Raspail au cours du procès Orfila. Il ne s'agit que de l'en extraire.

De même, il y a de la poésie partout.

Et je rentrais dans la cellule froide pour confier au papier des choses dans *mon genre*, extrayant l'arsenic des fauteuils.

II

PROJET DE JOURNAL POUR LES *jeunes*. — LES AUTOGRAPHES DE V. HUGO. — ADELPHE FROGER, LA *République des Lettres*. — LE *Sherry-Cobbler*. — QUELQUES CHANSONS. — LES *Vivants*.

Je fis la connaissance des poètes d'une façon bizarre. Précisément dans un des derniers numéros de *la Renaissance*, — ce fut le premier journal que je vis mourir! Combien depuis!! — je lus la petite note suivante : « Les poètes qui voudraient s'entendre pour fonder une revue ou un journal doivent s'adresser à M. M... T..., rue L..., vendredi à huit heures du soir. »

Je me rendis à cet appel.

Comme huit heures sonnaient dans la brume opaque d'un soir d'hiver, plus sombre encore aux Batignolles que partout ailleurs (on n'a jamais su pourquoi), je gravis d'un pas alerte les six étages qui séparaient du sol de la rue Legendre la demeure de l'homme bienfaisant, ayant consenti à créer un journal pour les *jeunes*.

Je m'attendais à voir là quelque vieux philanthrophe, quelque saint Vincent de Paul, portant sur chaque bras un sonnet trouvé, et, suspendus aux pans de sa robe de chambre, une multitude d'alexandrins perdus et d'hémistiches orphelins. Je m'imaginais,

dans ma naïveté de provincial, que, puisqu'on trouve de tout à Paris, on y devait rencontrer des pères adoptifs pour les œuvres géniales mais pauvres, qui encombrent les tiroirs, ces berceaux à forme de cercueils.

Telle était ma pensée, au premier étage, sur le palier.

Je poursuivis mon ascension. Mais, au fur et à mesure que j'approchais du but, je sentais naître, en moi, cette forme particulière de la terreur, qu'on appelle le *trac*, et me livrais à toute une mimique d'hésitation, avant que, prononçant mon *alea jacta est* ! sous la forme plus moderne de : Allons-y ! je fisse tinter la sonnerie, qui, du coup, arrêta les palpitations inutiles.

Un salon très éclairé, orné d'une grande quantité de chaises. Personne. Ah ! si ! si ! dans un coin, à droite, un jeune homme blond, svelte, très imberbe, dissimulant mal un ennui profond ; vers un deuxième coin, un jeune homme brun, petit, qui ne disait rien non plus, mais suçait la pomme de sa canne. Moi, dès lors troisième, je m'assis dans un autre coin. Barbu, très noir, l'œil torve, la conscience un peu rassurée, j'attendis dans ce petit désert, où les lustres flamboyaient sur une caravane de chaises immobiles. Une table au milieu, avec un verre, une cuiller, du sucre, de l'eau, enfin tout ce qui fait présager un conférencier. Un quart d'heure se passa, puis une heure. Le grand blond grognait ; le petit brun, vif, quitta sa chaise, et, avisant le sofa, se coula dedans, croisa ses jambes longuement l'une sur l'autre, et se reprit à sucer sa canne d'un air somnolent. Moi, habitué dès l'enfance, par la destinée, aux événements les plus sordidement cruels, je demeurais impassible.

Je me disais *in petto :* Un peu de correction, mon ami ! le petit brun, c'est peut-être une de nos jeunes gloires, le blond est sans doute le fils de quelque célébrité, ne bougeons pas !

Les deux autres devaient se faire les mêmes réflexions. Heureusement tout a une fin ! Une porte s'ouvrit, et un monsieur d'une trentaine d'années, maigre, long, bien peigné, l'air comme il faut, se présenta :

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, Messieurs, dit-il en jetant un salut circulaire.

Notre hôte — car c'était lui ! — gagna le fauteuil, sis en face du verre d'eau sucrée ; il ne toussa point, mais, prenant un air capable, quoique bon enfant, il commença :

— J'ai là, Messieurs, neuf lettres de poètes qui s'excusent de

ne pouvoir venir ce soir à la réunion : ce sont MM. de Banville, Leconte de Lisle, de Bornier, Duparc, Lalune, Tartempion, etc. Je ne vous lirai pas leurs missives; mais je tiens, avant de vous expliquer ce que je compte entreprendre, à vous faire part du superbe autographe que notre illustre et adoré maître, Victor Hugo, m'a envoyé :

« L'heure est aux poètes. Votre entreprise est noble. Je suis avec vous. V. H. »

Le blond et le brun se mirent à rire; je pensais que c'était sympathiquement, mais la suite devait me dévoiler le tréfond de leur pensée obscure.

M. T... continua :

— Nous ne sommes que trois...

— Quatre, interrompit le brun.

— Je ne me comptais pas, reprit M. T... modestement. Donc, il s'agit de fonder une revue hebdomadaire au meilleur profit des poètes, et ce sont les ouvriers de la première heure qui demeureront évidemment les mieux partagés. Mais, avant de vous dévoiler le plan merveilleux que j'ai conçu, afin de tirer la poésie du marasme, car elle est dans le marasme!

— Ah! oui, dit le blond svelte.

— Oui! Il est nécessaire que nous fassions un peu connaissance.

— Ça, c'est juste, dit le brun petit.

On se présenta, comme on put, les uns aux autres : M. T..., M. Adelphe Froger, M. Edmond Nodaret, M. Émile Goudeau.

— Mais, ajouta notre hôte — et il torturait paisiblement du sucre dans de l'eau avec une cuiller, — mais, il faut nous présenter les uns aux autres comme poètes. Si donc vous avez apporté quelque chose : un sonnet, une ode, des triolets?...

A cette invitation, le blond Adelphe tira de sa poche un manuscrit, et lut des vers très parnassiens : des images, des allitérations, des rimes riches, pour la forme; pour le fond, un rassemblement de jolis nuages dans un tunnel. Nous applaudîmes. Le blond svelte, triomphant, exhiba aussitôt une lettre de Victor Hugo, qu'il avait gardée pour la bonne bouche. Le maître lui écrivait : « Toujours en avant, et vers la lumière! — V. H. »

Ce fut au tour d'Edmond Nodaret, le petit brun. Il lut des vers quasi-classiques : de l'esprit, une forme lâchée, un pro-

saïsme drôle de chroniqueur débutant, qui sera très amusant plus tard. Quand il eut achevé, il prit dans son portefeuille une lettre que Victor Hugo lui avait adressée et nous en donna connaissance : « Ossa et Pélion ne sont rien, il faut gravir le Parnasse ; vous êtes en chemin. Continuez. — V. H. »

Ce fut à mon tour de prendre la parole. Je me sentais cruellement humilié, devant ces élus du Maître, de ne posséder aucune recommandation. Cela me fit de la peine ! Je me sentis abandonné, dégringolant dans le vide, sans aucune main tendue pour me soutenir.

Néanmoins, bravement impavide, je lus un sonnet néo-grec, où j'essayais de donner la sensation d'atavisme hellénique, si remarquable et si remarqué parmi les gens qui jouent au baccarat.

Je fus également applaudi ; mais — ô funeste sort ! — je n'avais pas d'autographe à montrer. Je rentrais immédiatement dans la catégorie des poètes amateurs, des gens qui ne tutoieront jamais les étoiles. J'aurais, peut-être, ce soir-là, dit adieu à tout jamais à une carrière où il faut afficher *brevet* sur sa porte, à la façon des *médaillomanes* de l'École des Beaux-Arts, si, par un hasard heureux, M. T..., notre hôte, n'eût jugé à propos de terminer cette petite séance, où, pour la première fois je voyais des poètes face à face, par l'exhibition d'une œuvre de lui. Cela était un poème dramatique destiné aux Folies-Marigny. Lointain souvenir ! Hélas ! Nous nous tordîmes. Le blond Adelphe Froger se roulait, le brun Nodaret gloussait, moi, torve toujours, mais dépourvu d'impassibilité, je pouffais. Quels vers ! Quelle littérature !

Je compris, en entendant ces choses innommables, que les brevets des maîtres étaient une simple formule de bienveillance, et ne tiraient pas à conséquence. Cela me consola d'en être dépourvu.

Lorsque cette rhapsodie, dont la longueur dépassait les bornes permises, eut enfin été lue, le verre d'eau sucrée à moitié bu, la voix de l'orateur enrouée, le brun Nodaret s'écria :

— Eh bien ! et ce journal !

Alors, posément, avec une attitude de notaire correct, d'avoué irréprochable, M. T... récita un petit discours où il prouvait qu'avec de l'argent on soulevait le monde, d'abord ! Ensuite qu'il suffisait d'être *dix* littérateurs, jeunes sans doute, mais capables

de donner cent francs par mois, pour faire vivre un journal poétique. Il demandait en forme de conclusion, puisque nous étions déjà *quatre* votants, qu'on le nommât, lui, rédacteur en chef, et nous permit d'aller, par la ville, chercher les six autres futurs actionnaires.

Cela se fait à Paris. M. T..., que je ne nomme point, a pu croire que c'était belle besogne. J'ai vu des gens réputés très respectables faire payer à des naïfs cinquante centimes et un franc par vers inséré. De cette constatation presque banale (tant on connaît d'agences semblables !) je tire deux conclusions : c'est que la poésie est tellement en honneur en ce pays-ci, que, pour conquérir le titre de barde, beaucoup de commandants en retraite, de percepteurs fatigués, de marchands de salade, ou de magistrats, avares sur leur nourriture ou celle de leurs proches, parfois criblés de dettes, n'hésitent pas à dépenser de l'argent, afin de se faire imprimer. Poésie et vanité ! C'est sur ce deuxième péché que tablent les entrepreneurs de petits journaux poétiques, *rédigés par les abonnés,* dit le prospectus ! où ces malheureux payent sérieusement la gloire d'alimenter la cuisine de deux ou trois sceptiques joyeux qui revendent au poids l'inévitable *bouillon* de leurs journaux. Pauvres gogos du rêve !

Heureusement, quoique fort naïf moi-même, je mis en garde contre l'industriel en question mes deux jeunes confrères.

Et lorsque ce fantastique M. T... eut fini, nous le quittâmes rapidement, lui, son drame, son sucre, son eau, sa cuiller, son journal et ses lustres éclairant son petit désert, qui, s'il était muni de chaises en guise de palmiers, manquait absolument de sources nombreuses et variées à l'usage des voyageurs perdus en ces parages assoiffants.

Tous les trois, — les trois poètes !! — nous descendîmes, et, dans le plus prochain café, nous allâmes disserter sur les destinées de la poésie moderne.

Edmond Nodaret était un chétif employé dans mon genre ; seulement il *pointait* dans les contributions directes. Adelphe Froger, mineur encore, devait, à sa majorité, toucher une assez belle somme : — ô joie ! — il la devait consacrer à la littérature... et jeter dans la poésie — ô gouffre — la sueur accumulée de ses pères.

C'était un jeune homme épris d'art ; ses vers, qui ne marquaient pas une extrême originalité, valaient autant, mieux que bien

d'autres, et un bon juge en pareille matière, Catulle Mendès, ne tarda pas à le lui prouver en partageant avec Froger le titre de rédacteur en chef de *la République des Lettres*. On fonda — *la Renaissance* étant morte — une nouvelle revue, sérieuse celle-là et vraiment artistique dont le souvenir n'est point perdu ; car elle abrita *l'Assommoir* de Zola, exilé de partout alors. Néanmoins elle mourut aussi, après résistance, mais elle mourut.

La vie bohémienne des littérateurs jeunes est pleine de rires, de chansons, sous lesquelles s'entend le *Dies iræ* profond et le *Nunc dimittis* d'une foule de journaux mourants. L'histoire des poètes est un nécrologe de feuilles, et Millevoye avait bien raison :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre.

Ou encore, le chansonnier disant :

Pauvres feuilles, valsez ! valsez ! (*bis.*)

Mais par Froger, devenu rédacteur en chef, je pus enfin voir de près, ainsi qu'il convient à un myope, et toucher du doigt les poètes, non plus dans la solennité du café Tabourey ou du café Voltaire, mais dans une minuscule brasserie appelée le *Sherry-Cobbler,* qui mérite quelques lignes de souvenirs.

Ce *Sherry-Cobbler,* situé sur le boulevard Saint-Michel — le centre des affaires, ô poésie ! — entre le lycée Saint-Louis et la librairie Derenne, où s'éditait alors *la République des Lettres*, était présidé par une fort belle blonde, Joséphine, qui, après bien des avatars, a fini par aller fonder une brasserie au Texas. On était servi — servi est une façon de parler, vous verrez pourquoi — par de jeunes et jolies filles, dont plusieurs ont fait leur chemin. Mais ce qui, dès l'abord, distinguait le *Sherry-Cobbler* de n'importe quelle autre brasserie, c'est qu'il n'y eut jamais là de boisson s'appelant *sherry-cobbler,* ce breuvage américain y étant aussi profondément inconnu que l'homérique ambroisie ; nul des allants ou venants ne peut se vanter d'avoir, à l'aide d'un chalumeau, humecté son gosier de ce nectar spécial, qui servait pourtant d'enseigne au modeste établissement tenu par Joséphine.

Un soir, trois audacieux lycéens — cet âge est sans pitié — trois lycéens, la bouche armée de panatellas énormes, des cigares

pareils à des cornes de rhinocéros, entrèrent en ce séjour de lyrisme, et, ô stupeur, demandèrent à la jeune fille qui devait les servir :

— Trois sherry-cobblers !

Trois sherry-cobblers, trois ! Un, c'eût été de l'audace, mais trois ! La blonde préposée, ignorant ce breuvage, crut d'abord à une mauvaise plaisanterie de la part de ces potaches ; puis, sur leur insistance, elle se rabattit vers la caissière, et formula la demande de ces clients sauvages et extravagants.

— Répondez qu'il n'y en a plus, dit la caissière, pour sauver l'honneur du drapeau.

C'est en cet endroit paradoxal que les poètes s'assemblaient, et que je vins moi-même, enfin délivré de ma timidité, m'asseoir à mon tour.

Je n'osais pourtant point élever la voix en ce cénacle, j'écoutais, ainsi qu'il sied à un bon néophyte, j'ouïssais les hardis propos, les rudes reparties, les merveilleuses dissertations, qui scintillaient, lorsque Coppée, Mendès, Mérat, Paul Arène, Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Valade, mort depuis, ce poète qui signait Silvius d'adorables chroniques rimées, et dont Monselet a dit :

Et je vois un jeune Valade,
Un jeune Valade à pas lents,

lorsque tant de poètes parnassiens ou non, baudelairiens ou poësques, se rencontraient avec leurs cadets, Richepin, Bouchor, Bourget, Rollinat, A. Froger, Ponchon, le peintre Tanzi, Michel de l'Hay, Guillaume Livet, l'avocat Adrien Lefort, Alexandre Hepp, qui publiait ses premiers vers, Vautrey, Edmond Deschaumes, frais émoulu du collège.

Ici je cite quelques lignes publiées dans *le Voltaire* par Guillaume Livet :

« On y (au Sherry) causait beaucoup, on buvait ferme, et on rêvait de l'avenir.

« Dans un coin s'installait, depuis l'heure de l'absinthe jusqu'à l'heure de la fermeture, un grand garçon très brun, avec les cheveux sur le front et la barbe en pointe, comme Mounet-Sully, remarquable par une figure à caractère méridional ; il buvait bien sans se griser, mais ne soufflait mot, assistant, tranquille, aux grandes discussions artistiques, et menant si peu de bruit

qu'on ne s'inquiétait pas de lui, et qu'on le regardait comme faisant partie du mobilier — à céder avec le fonds le jour de la faillite !

« — Qui est donc ce monsieur ? demanda un jour quelqu'un.

« — C'est Émile Goudeau, un employé du ministère des finances, répondit dédaigneusement la patronne.

« Et il n'en fut plus autrement question. Bon camarade d'ailleurs, il nous accompagnait souvent dans nos courses à travers Paris, et, toujours solide, ramenait au logis ceux d'entre nous qu'avait incommodés la bière. »

Eh! oui ! je savourais la joie bizarre de coudoyer des gens qui se faisaient imprimer dans des gazettes, des êtres à peu près célèbres, au moins de Bullier au Moulin de la Galette. D'ailleurs, à quoi bon eussé-je essayé de me mettre sur le pied de ces Parisiens, là, tout de go ? Lorsque je m'ouvris à l'un d'eux, un soir, de mes projets poétiques, il s'écria avec une nuance de regret :

— Alors, vous n'êtes plus le bon Gascon qui ne fait pas de vers ! Oh ! vous voudriez ressembler aux autres ? Fi ! fi donc !

Ainsi me parla le poète Germain Nouveau, qui, depuis, est devenu peintre. Néanmoins, pour me faire une petite part dans les rêves d'avenir, on décida que je serais auteur dramatique.

Je pris au sérieux ce rôle vague, et me mis à piocher en silence une comédie en vers.

Le surnumérariat ! Et une comédie en vers ! A peine, de temps à autre, un mien oncle m'envoyait-il de frêles subsides qui, tout pareils à des roses, duraient l'espace d'un matin ; hélas ! une morne angoisse me prenait souvent dans cet hôtel garni et suintant, je n'avais point le rire facile entre ces quatre murs solitaires. Aussi je me hâtais d'aller humer la belle gaieté des jeunes poètes et de leurs camarades. L'*illustre Sapeck*, rapin excentrique, mine froide et grave d'Anglais spleenétique, était le chasse-chagrin en personne, le boute-en-train. C'est lui qui, voyant sommeiller les chansons dans les gosiers à sec, criait :

— Que l'on apporte du champagne !

Et l'on choquait les verres en chantant :

Au jardin de mon père
Les lilas sont fleuris,
Au jardin de mon père
Les lilas sont fleuris,

Tous les oiseaux du monde
Viennent y fair' leurs nids;
Auprès de sa blonde
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Auprès de sa blonde
Qu'il fait bon dormi.

Ou bien encore cette chanson, de Marguerite (ou Madeleine), dont voici une version (il y en a beaucoup d'autres) :

Marguerite s'est coiffée
De six bouteilles de vin,
Marguerite s'est coiffée
De six bou-ou-ou
De six bou-ou-ou
De six bouteilles de vin.

Marguerite, elle est malade
Il lui faut le médecin,
Marguerite, elle est malade
Il lui faut-aut-aut,
Il lui faut-aut-aut,
Il lui faut le médecin.

A sa première visite
Il lui défendit le vin;
A sa première visite,
Il lui dé-é-é,
Il lui dé-é-é,
Il lui défendit le vin.

Médecin, va-t-en au diable,
Moi, que j'aime tant le vin;
Médecin, va-t-en au diable,
Moi, que j'ai-ai-me,
Moi, que j'ai-ai-me,
Moi, que j'aime tant le vin.

Si je meurs, que l'on m'enterre
Dans la cave où y a l'vin;
Si je meurs, que l'on m'enterre
Dans la cave où-y-a,
Dans la cave où-y-a,
Dans la cave où y a le vin,

Les pieds contre la muraille,
La teste sous le robin;
Les pieds contre la muraille,
La teste sous-le,
La teste sous-le,
La teste sous le robin.

S'il en tombe quelques gouttes,
Ça sera pour rafraîchir;
S'il en tombe quelques gouttes,
Ça sera pour-ra,
Ça sera pour-ra,
Ça sera pour rafraîchir.

Si la tonne se défonce
J'en boirai-z à mon loisir;
Si la tonne se défonce
J'en boirai z-à mon
J'en boirai z-à mon
J'en boirai z-à mon loisir.

La gaieté lancée ne s'arrêtait plus, et les poètes, debout sur les tables, disaient leurs vers avec de grands gestes fous, qui soulevaient leurs chevelures brunes ou blondes, des vers tout chauds encore de l'enclume récente, et non point refroidis par la mise en volume.

Car, malgré cette vie de cabaret, on travaillait ferme, nul ne savait où ni quand ; néanmoins les poèmes s'accumulaient pièce à pièce, à travers le décousu de l'existence.

Le soir, tard, en se retirant, les poètes se montraient du doigt l'Odéon, terre promise. Un soir même, sous les arcades, trois d'entre eux se jurèrent fidélité éternelle, aide réciproque, afin de conquérir la gloire. Ils s'intitulèrent eux-mêmes, par haine du passé mourant, qui, semblait-il, allait disparaître devant leur naissante aurore, les *Vivants*. Bien vivants, ils étaient, en effet, Jean Richepin, Paul Bourget et Maurice Bouchor.

La destinée ne leur a point fait faillite.

Émile Goudeau.

(*A suivre.*)

MON ONCLE ET MON CURÉ[1]

(*Suite*)

Malgré mon inexpérience, je m'aperçus fort bien que le regard de M. de Conprat exprimait une certaine admiration.

« Je suis enchanté de faire la connaissance d'une aussi charmante cousine », me dit-il d'un ton convaincu en me tendant la main.

Ce compliment provoqua chez moi un petit frisson agréable, et je mis ma main dans la sienne sans le moindre embarras.

« Pas précisément cousins, dit le curé en prisant d'un air de jubilation ; M. de Pavol n'est que l'oncle par alliance de Reine : sa femme était une demoiselle de Lavalle.

— Ça ne fait rien, s'écria M. de Conprat, je ne renonce pas à notre parenté. D'ailleurs, si on cherchait bien, on trouverait des alliances entre ma famille et celle des de Lavalle. »

Nous nous mîmes à causer comme trois bons amis, et il me sembla que nous nous étions toujours vus, connus et aimés. J'éprouvais cette impression bizarre qui fait supposer que ce qui se passe immédiatement sous vos yeux est déjà arrivé à une époque lointaine, si lointaine qu'on n'en a gardé qu'un souvenir vague et presque effacé.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 février 1891.

Mais j'avais beau passer en revue dans mon esprit tous les héros de roman que je connaissais, je n'en trouvais pas un seul aussi dodu que mon héros à moi. Il était gros, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, mais si bon, si gai, si spirituel, que ce défaut physique se transforma promptement à mes yeux en une qualité transcendante. Bientôt même mes héros imaginaires me parurent totalement dénués de charme. Malgré leur taille élégante et toujours mince, ils étaient effacés, radicalement effacés par ce bon gros garçon bien vivant et tout joyeux que je revêtais mentalement d'une foule de qualités.

Cependant, quoique l'orage eût diminué de violence, la pluie ne cessait pas, et l'heure du dîner approchant, ma tante invita Paul de Conprat à le partager avec nous. Il déclara aussitôt qu'il avait une faim de cannibale et accepta avec un empressement qui me ravit.

Je m'esquivai un instant pour aller affronter la mauvaise humeur de Suzon.

« Suzon, dis-je en entrant dans la cuisine, d'un air excité, M. de Conprat dîne avec nous. Avons-nous un gros chapon, du lait, des fraises, des cerises ?

— Hé ! Seigneur, que d'affaires ! grogna Suzon ; il y a ce qu'il y a, voilà !

— Grande vérité, Suzon ! mais réponds-moi donc ! Un chapon, ce ne sera peut-être pas suffisant ?

— C'est pas un chapon, mademoiselle, c'est un dindon ; voyez un peu ! »

Et Suzon, avec un vif mouvement d'orgueil, ouvrit la rôtissoire et me fit admirer l'animal, qui, bien empâté par ses soins et ceux de Perrine, pesait au moins douze livres. La peau dorée se soulevait de place en place, prouvant ainsi la délicatesse, la tendresse de la chair qu'elle recouvrait, et offrant à mes yeux charmés le spectacle le plus réjouissant.

« Bravo ! dis-je. Mais le lait égoutté, Suzon, est-il réussi ? Y en a-t-il beaucoup ? Et la salade, assaisonne-la bien !

— J'ai l'habitude de réussir ce que je fais, mademoiselle. D'ailleurs, ce monsieur n'est ni un prince ni un empereur, je suppose. C'est un homme comme un autre, il s'arrangera de ce qu'on lui donnera.

— Un homme comme un autre, Suzon ! dis-je indignée. Tu ne l'as donc pas vu ?

— Ma foi si, mademoiselle, je l'ai vu ! et entendu, je peux bien le dire ! Est-il permis à un chrétien de cogner ainsi à tour de bras à la porte d'une maison honnête ? Après cela, amourachez-vous de lui, si vous voulez ! »

J'ouvrais la bouche pour répondre vertement, mais je m'arrêtai prudemment, en songeant que, pour se venger et me contrarier, Suzon serait bien capable de donner un coup de feu à son dindon.

Quelques instants après, nous passâmes dans la salle à manger, et je ne pus m'empêcher de lancer un regard désolé sur la tapisserie sale et usée qui tombait en lambeaux. Ensuite, Suzon avait une manière bien singulière de mettre le couvert ! Trois salières se promenaient au milieu de la table en guise de surtout ; l'argenterie était jetée à la bonne franquette ; les bouteilles couraient les unes après les autres, tandis qu'une seule et unique carafe était placée de telle façon que chaque convive devait se disloquer un peu pour l'attraper, la table étant trois fois trop grande.

Pour la première fois de ma vie, j'eus l'intuition que toutes les lois de la symétrie étaient violées par le goût fantasque de Suzon.

Mais M. de Conprat avait un de ces heureux caractères qui prennent chaque chose du meilleur côté. Et puis il possédait la faculté de s'identifier au milieu dans lequel il se trouvait.

Il examina la table d'un air joyeux, avala son potage sans cesser de parler, fit des compliments à Suzon, et poussa de véritables cris de joie à l'apparition du dindon.

« Il faut avouer, monsieur le curé, dit-il, que la vie est une heureuse invention, et qu'Héraclite était doué d'une forte dose de stupidité.

— Ne médisons pas des philosophes, répondit le curé, ils ont quelquefois du bon.

— Vous êtes plein de bienveillance, monsieur le curé. Pour moi, si j'étais gouvernement, je mettrais les fous dehors et les philosophes à leur place, en ayant soin de ne pas les isoler les uns des autres, de façon qu'ils puissent mieux se dévorer.

— Qu'est-ce que c'est qu'Héraclite ? dit ma tante.

— Un imbécile, madame, qui passait son temps à pleurnicher. Était-ce ridicule, mon Dieu ! et l'avoir fait passer pour cela à la postérité !

— Peut-être, insinuai-je, vivait-il avec plusieurs tantes ; ça lui avait aigri le caractère.

M. de Conprat me regarda d'un air étonné et partit d'un grand éclat de rire. Le curé me fit les gros yeux, mais ma tante, aux prises avec le dindon, qu'elle découpait avec art, je dois l'avouer, n'avait pas entendu.

« L'histoire passe ce fait sous silence, ma cousine.

— Dans tous les cas, repris-je, gardez-vous d'attaquer les hommes antiques ; M. le curé vous arracherait les yeux.

— Ah! les gredins, m'ont-ils fait enrager! Je n'ai gardé d'eux qu'un souvenir : celui des pensums qu'ils m'ont valus.

— Permettez, dit le curé, qui fit un effort pour ramener sur l'eau ses amis, en train de se noyer complètement dans mon opinion, permettez ! vous ne pouvez pas nier certaines belles vertus, certains actes héroïques qui...

— Illusions, illusions ! interrompit Paul de Conprat. C'étaient des gredins insupportables, et, parce qu'ils sont morts, on les pare de vertus incroyables pour humilier ces pauvres vivants qui valent mieux qu'eux. Dieu ! l'excellent dindon ! »

Tout en parlant sans discontinuer, il mangeait avec un appétit et un entrain sans pareils.

Les morceaux s'empilaient sur son assiette et disparaissaient avec une vélocité si remarquable qu'il arriva un moment où ma tante, le curé et moi nous restâmes, la fourchette en l'air, à le contempler dans un muet étonnement.

« Je vous avais bien prévenus, nous dit-il en riant, que j'avais une faim de cannibale, ce qui m'arrive, du reste, trois cent soixante-cinq fois par an.

— Quel argent vous devez dépenser pour votre table ! s'écria ma tante, qui avait la spécialité de saisir le côté mercantile des choses et de dire ce qu'il ne fallait pas dire.

— Vingt-trois mille trois cent soixante-dix-sept francs, madame, répondit M. de Conprat avec un grand sérieux.

— Pas possible ! marmotta ma tante stupéfaite.

— Vous semblez parfaitement heureux, monsieur, dit le curé en se frottant les mains.

— Si je suis heureux, monsieur le curé ? Je crois bien ! Et voyons, là, franchement, est-il bien naturel d'être malheureux ?

— Mais quelquefois, répondit le curé en souriant.

— Ah ! bah ! les gens malheureux le sont le plus souvent par

leur faute, parce qu'ils prennent la vie à l'envers. Voyez-vous, le malheur n'existe pas, c'est la bêtise humaine qui existe.

— Mais voilà déjà un malheur, répliqua le curé.

— Assez négatif en lui-même, monsieur le curé, et, de ce que mon voisin est bête, il ne s'ensuit pas que je doive l'imiter.

— Vous aimez le paradoxe, monsieur ?

— Point ; mais j'enrage quand je vois tant de gens assombrir leur existence par une imagination maladive. Je suppose qu'ils ne mangent pas assez, qu'ils vivent d'alouettes ou d'œufs à la coque, et se détraquent la cervelle en même temps que l'estomac. J'adore la vie, je pense que chacun devrait la trouver belle et qu'elle n'a qu'un défaut : c'est de finir, et de finir si vite ! »

Le dindon, la salade, le lait, tout était dévoré ; et ma tante regardait, avec une physionomie qui n'était plus du tout gracieuse, la carcasse du volatile sur lequel elle avait compté pour festoyer durant plusieurs jours.

Nous allions quitter la table quand Suzon entr'ouvrit la porte et, passant la tête dans l'ouverture, nous dit d'un ton rogue :

« J'ai fait du café, faut-il l'apporter ?

— Qui vous a permis..., commença ma tante.

— Oui, oui, dis-je en l'interrompant vivement, apporte-le tout de suite. »

Je l'aurais bien embrassée pour cette bonne idée, mais ma tante ne partageait pas mon avis. Elle disparut pour aller se disputer avec Suzon, et nous ne la revîmes que dans le salon.

« Vous avez une excellente cuisinière, ma cousine, dit Paul de Conprat en sirotant son café.

— Oui, mais si grognon !

— C'est un détail, cela.

— Et ma tante, comment la trouvez-vous ? demandai-je d'un ton confidentiel.

— Mais... assez majestueuse, répondit M. de Conprat un peu embarrassé.

— Ah ! majestueuse... vous voulez dire désagréable ?

— Reine ! murmura le curé.

— Eh bien, parlons d'autre chose, monsieur le curé, mais je voudrais bien avoir l'heureux caractère de mon cousin et découvrir le bon côté de ma tante.

— Ayez un peu de philosophie pratique, charmante cousine,

c'est là une base sérieuse pour le bonheur, et la seule philosophie qui me paraisse avoir le sens commun.

— Quel malheur que vous ne soyez pas ma tante, comme nous nous aimerions !

— Pour cela, j'en réponds! s'écria-t-il en riant, et nous n'aurions pas besoin de philosophie pour arriver à ce résultat. Mais si cela vous était égal, je préférerais ne pas changer de sexe et être votre oncle.

— Je ne demanderais pas mieux, car je ne suis pas comme François Ier, moi ! j'ai une antipathie prononcée pour les femmes.

— Vraiment, reprit-il en riant de tout son cœur, vous connaissez les goûts de François Ier ? »

Le curé fit un geste désespéré, auquel M. de Conprat répondit par un clignement d'yeux expressif qui voulait dire : « Soyez tranquille, je comprends ! »

Cette pantomime me porta sur les nerfs, et je fis un violent effort pour en saisir le sens caché.

« A propos d'oncle, dis-je, vous connaissez beaucoup M. de Pavol ?

— Oui, beaucoup ; ma propriété est à une lieue de la sienne.

— Et sa fille, comment est-elle ?

— J'ai joué bien souvent avec elle, quand elle était enfant ; mais, depuis quatre ans, je l'ai perdue de vue. On la dit fort belle.

— Que je voudrais bien être au Pavol ! soupirai-je. Nous nous verrions souvent.

— Qui sait, petite cousine ? peut-être ne vous plairais-je plus si vous me connaissiez mieux. Cependant je puis certifier que je suis un brave garçon ; sauf que j'ai une passion pour le dindon et que j'aime les jolies femmes à la folie, je ne me connais pas le plus petit vice.

— Aimer les jolies femmes, mais ce n'est pas un défaut ! Moi, je déteste les gens laids, ma tante, par exemple. Mais assimiler un dindon à une jolie femme, c'est peu flatteur pour cette dernière, mon cousin.

— C'est vrai, je conviens que ma phrase était malheureuse.

— Je vous pardonne, dis-je avec vivacité. Ainsi, vous me trouvez jolie ? »

Il y avait au moins deux heures que je me répétais, en mon

for intérieur, qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de m'éclairer par un avis carré et compétent sur un sujet palpitant d'intérêt pour moi. Depuis le commencement du dîner, j'attendais avec impatience le moment de placer ma question. Non pas que j'eusse des doutes sur la réponse ; mais s'entendre dire, bien directement et bien en face, qu'on est jolie, par autre chose qu'un curé... c'est vraiment délicieux !

« Jolie, ma cousine ! vous êtes ravissante ! Jamais je n'ai vu de plus beaux yeux et une plus jolie bouche !

— Quel bonheur ! et comme c'est agréable, les hommes, quoi qu'en dise ma tante !

— Madame votre tante n'aime pas les hommes ? Il est certain qu'elle a passé l'âge de la coquetterie.

— La coquetterie ! on ne m'en parle jamais. Est-ce que vous trouvez qu'il faut être coquette ?

— Sans doute, cousine ; à mes yeux, c'est une grande qualité.

— Vous ne m'avez pas appris cela, monsieur le curé ! » m'écriai-je.

Le malheureux curé, pendant cette conversation, avait un avant-goût des peines du purgatoire. Il s'épongeait la figure, et avalait avec effort son café, qui lui semblait plein d'amertume.

« M. de Conprat se moque de vous, me dit-il.

— Est-ce vrai, mon cousin ?

— Mais pas du tout, répondit Paul de Conprat, qui m'avait l'air de s'amuser énormément. A mon avis, une femme qui n'est pas coquette n'est pas une femme.

— Bien, je vais tâcher de le devenir, alors !

— Passons dans le salon, mademoiselle de Lavalle », dit le curé en se levant.

« Bon, pensai-je, voilà le curé fâché. Je n'ai pourtant rien dit de travers. »

La pluie avait cessé, les nuages s'étaient dispersés, et je proposai à Paul de Conprat de faire une promenade dans le jardin. Et nous voilà partis sans attendre de permission, suivis du curé qui nous lançait des regards presque sombres et pensait que sa chère brebis était en voie de perdition.

Nous courions comme des enfants dans l'herbe mouillée, nous trempant les pieds et les jambes en riant aux éclats. Nous cau-

sions, nous bavardions, moi surtout, racontant les événements de ma vie, mes petits chagrins, mes rêves et mes antipathies.

Oh ! la bonne, la charmante, la délicieuse soirée !

M. de Conprat grimpa dans un cerisier, et l'arbre, secoué violemment, laissa tomber sur moi toute la pluie dont il était chargé. La bouche pleine de cerises, et du haut de son cerisier, il s'écriait que les gouttes d'eau brillaient dans mes beaux cheveux comme une parure idéale et qu'il n'avait jamais rien vu de si joli.

« Et Suzon, me disais-je, qui prétend que c'est un homme comme un autre ! Est-il possible d'être aussi sotte ! »

Nous revînmes dans le salon, où l'on fit une grande flambée pour nous sécher. Assis à côté l'un de l'autre, Paul de Conprat et moi, nous continuâmes la conversation sur un ton mystérieux.

Ma tante, abasourdie par mon audace, ma liberté et la joie qui rayonnait sur mon visage, ne disait rien. Le curé, ravi de me voir contente, n'en était pas moins si vivement préoccupé qu'il oubliait de se mettre en tiers entre nous. Ah ! la bonne soirée !

Enfin, M. de Conprat se leva pour partir, et nous le conduisîmes dans la cour.

Il fit des adieux affectueux au curé et remercia ma tante ; puis, arrivé à moi, il prit ma main et me dit à voix basse :

« J'aurais désiré que cette soirée n'eût jamais de fin, ma cousine.

— Et moi donc ! mais vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Certes ; et dans peu de temps, j'espère ! »

Il approcha ma main de ses lèvres, et il faut vraiment que la nature humaine ait un fond bien grand de perversité, car cet hommage fut pour moi un plaisir si nouveau, si vif et si parfait que j'eus l'idée incongrue de..., mon Dieu ! faut-il l'avouer ? — Oui, j'eus l'idée, — que je n'exécutai pas, — de me jeter à son cou et de l'embrasser sur les deux joues, malgré ma tante, malgré le curé qui nous surveillait comme un dragon d'une nouvelle espèce, comme un excellent dragon joufflu et débonnaire.

VII

Mon esprit, après le départ de M. de Conprat, vécut pendant plusieurs jours dans une espèce de béatitude qu'il me serait difficile de décrire. J'éprouvais des sensations multiples qui se manifestaient à l'extérieur par des gambades ou des pirouettes, car ce dernier exercice, durant un temps assez long, a été ma manière d'exprimer une foule de sentiments.

Quand j'avais bien pirouetté, je me jetais sur l'herbe, et, les yeux au ciel, je songeais à une quantité de choses tout en ne pensant absolument à rien. Cet état moral exquis, pendant lequel l'âme vit dans une sorte de somnolence, dans une tranquillité rêveuse qui ressemble au sommeil, quoiqu'elle soit très éveillée, m'a laissé le plus doux souvenir. C'est même de ce temps que date ma passion folle pour la voûte céleste, qui, depuis lors, m'a toujours paru digne de sympathiser avec mes pensées, qu'elles fussent tristes ou gaies, sérieuses ou légères.

Quand j'avais permis à mon imagination de s'égarer dans des sentiers ombreux, si obscurs, qu'elle galopait à tâtons, je la laissais revenir à la lumière et contempler M. de Conprat. Je riais au souvenir de sa figure franche, de son bon rire, de ses dents blanches. J'aimais le baiser qu'il avait mis sur ma main, et j'éprouvais une véritable allégresse en songeant que, si j'avais suivi mon idée, j'aurais pu l'embrasser sur les deux joues. Je restais longtemps sur ces douces sensations, jusqu'à ce que j'en vinsse à me demander pourquoi mon âme passait par ces phases diverses.

Arrivée à ce point délicat, mon imagination commençait à entrer dans les ténèbres, où elle se battait avec des idées vaporeuses, tellement vaporeuses, qu'en désespoir de cause j'abandonnais la partie pour penser derechef à une bouche qui m'avait plu, à des yeux qui m'avaient souri, à une expression que j'étais fermement décidée à ne jamais oublier.

Mais ces personnes bizarres, mes idées, ne me laissaient pas longtemps en repos, et je retombais peu à peu en leur pouvoir. Aussi me promenais-je dans le vague lorsque, m'avisant un jour de corroborer certaines impressions avec celles de mes héroïnes préférées, la lumière se fit sur un point capital.

Je découvris que j'étais amoureuse et que l'amour était la plus charmante chose du monde. Cette découverte me transporta de la joie la plus vive. D'abord, parce que ma vie se trouvait embellie d'un charme qui, quoique vague, n'en était pas moins réel; ensuite, parce que si j'aimais, j'étais certainement aimée. En effet, j'aimais M. de Conprat parce qu'il m'avait paru charmant, par conséquent ma vue avait dû produire le même ravage dans son cœur, car il me trouvait ravissante. Ma logique, doublée d'une inexpérience complète, n'allait pas plus loin et suffisait amplement à asseoir mes raisonnements et à me rendre heureuse.

Une découverte en amène une autre, et j'en vins à penser que la charité pouvait bien ne jouer qu'un rôle très effacé dans la sympathie que François Ier éprouvait pour les femmes en général et Anne de Pisseleu en particulier; que l'amour ne ressemblait point à l'affection, puisque j'adorais mon curé et que je ne désirais jamais l'embrasser, tandis que je ne me serais pas fait prier pour sauter au cou de Paul de Conprat; qu'il était bien ridicule de prendre un ton mystérieux et des faux-fuyants pour parler d'une chose si naturelle dans laquelle, évidemment, il n'y avait pas l'ombre de mal.

« Mais un curé, pensais-je, doit avoir sur l'amour des idées erronées et extraordinaires, car, puisqu'il ne peut pas se marier, il ne peut pas aimer. Pourtant François Ier était marié, et... Je ne comprends rien à tout cela ! et il faut que je m'éclaire. »

Il y avait un tel chaos dans mes pensées que, malgré mes préventions dédaigneuses sur les appréciations de mon curé, je résolus d'entamer avec lui ce sujet scabreux.

Ce pauvre curé s'apercevait parfaitement que mon esprit était dans un grand trouble, mais il avait trop de finesse et de bon sens pour avoir l'air d'attacher de l'importance à des impressions auxquelles la provocation d'une confidence aurait pu donner un corps.

Il cherchait à me distraire par tous les moyens à sa portée, et, prenant le parti de venir chaque jour au Buisson, il prolongeait la leçon indéfiniment.

Nous étions assis à notre fenêtre; ma tante, souffrante depuis quelque temps, s'était retirée dans sa chambre ; j'errais dans la lune, et le curé s'évertuait à m'expliquer mes problèmes.

« Voyez donc ce que vous avez fait, Reine ! vous avez opéré

sur des kilogrammes au lieu d'opérer sur des grammes. Et ici, étant donnés 3/5 multipliés par...

— Monsieur le curé, dis-je, devinez quelle est la chose la plus ravissante sur la terre ?

— Quoi donc, Reine ?

— L'amour, monsieur le curé.

— De quoi allez-vous parler, ma petite ! s'écria le curé avec inquiétude.

— Oh ! d'une chose que je connais très bien, répondis-je en secouant la tête d'un air entendu. Je me demande même pourquoi vous ne m'en avez jamais dit un mot, puisque cela se voit tous les jours.

— Voilà ce que c'est que de lire des romans, mademoiselle ; vous prenez au sérieux ce qui n'est qu'imaginaire.

— Que c'est mal de parler contre votre pensée, monsieur le curé ! Vous savez bien qu'on s'aime d'amour dans la vie et que c'est tout à fait charmant.

— C'est là un sujet qui ne regarde pas les jeunes filles, Reine, vous ne devez point en parler.

— Comment, cela ne regarde pas les jeunes filles ! puisque ce sont elles qui aiment et sont aimées.

— Que je suis malheureux, s'écria le curé, d'avoir affaire à une tête pareille !

— Ne dites pas de mal de ma tête, mon curé ; moi je l'aime beaucoup, surtout depuis que M. de Conprat l'a trouvée si jolie.

— M. de Conprat s'est moqué de vous, Reine. Soyez bien convaincue qu'il vous a prise pour une petite fille sans conséquence.

— Pas du tout, répliquai-je, offensée, car il m'a embrassé la main. Et savez-vous quelle a été mon idée, dans ce moment-là ?

— Voyons ? répondit le curé, qui était sur les épines.

— Eh bien, monsieur le curé, j'ai été sur le point de lui sauter au cou.

— Stupidité ! On ne saute au cou de personne quand on ne connaît pas les gens.

— Oh ! oui, mais lui !... Et puis, si ç'avait été une femme, je n'aurais certainement pas eu cette idée-là.

— Pourquoi, Reine ? Vous dites des bêtises.

— Oh ! parce que .. »

Un silence suivit cette réponse profonde, et j'examinais, en dessous, le curé qui se trémoussait, prisait pour se donner une contenance.

« Mon bon curé, dis-je d'un ton insinuant, si vous étiez bien aimable...

— Quoi encore, Reine?

— Eh bien, je vous ferais quelques petites questions sur des sujets qui me trottent par la tête! »

Le curé s'enfonça dans son fauteuil, comme un homme qui prend subitement un grand parti.

« Eh bien, Reine, je vous écoute. Mieux vaut parler ouvertement de ce qui vous préoccupe que de vous casser la tête et de divaguer.

— Je ne me casse rien du tout, monsieur le curé, et je ne divague pas; seulement je pense beaucoup à l'amour, parce que...

— Parce que?

— Rien. Pour commencer, dites-moi comment il se fait que si vous m'embrassiez la main, je trouverais cela ridicule et pas très agréable, bien que je vous aime de tout mon cœur, tandis que c'est exactement le contraire quand il s'agit de M. de Conprat?

— Comment, comment? Que dites-vous donc, Reine?

— Je dis que j'ai trouvé très agréable que M. de Conprat m'embrassât la main, tandis que si c'était vous...

— Mais, ma petite, votre question est absurde, et l'impression dont vous parlez ne signifie rien et ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe.

— Ah!... ce n'est pas mon avis. J'y pense souvent, et voici ce que j'ai découvert : c'est que si l'action de M. de Conprat m'a paru agréable, c'est parce qu'il est jeune et qu'il pourrait être mon mari, tandis que vous êtes vieux et qu'un curé ça ne se marie jamais.

— Oui, oui, répondit machinalement le curé.

— Car on aime toujours son mari d'amour, n'est-ce pas?

— Sans doute, sans doute.

— Maintenant, monsieur le curé, dites-moi s'il est vrai qu'il arrive aux hommes d'aimer plusieurs femmes?

— Je n'en sais rien, dit le curé, agacé.

— Mais si, vous devez savoir ça. Ensuite, un mari aime une autre femme que sa femme, puisque François Ier aimait Anne de Pisseleu et qu'il était marié!

— François Ier était un mauvais sujet, s'écria le curé, exaspéré, et Buckingham, que vous aimez tant, en était un autre !

— Mon Dieu, repartis-je, chacun a son caractère, et je ne vois pas pourquoi on leur ferait un crime d'aimer plusieurs femmes. La reine Claude et Mme Buckingham ressemblaient peut-être à ma tante. D'ailleurs, je viens de découvrir que les sentiments ne se commandent pas, et ils ne pouvaient pas plus ne pas aimer que moi, je.....

— Quoi, Reine ?

— Rien, monsieur le curé. Mais j'ai peur d'avoir un faible pour les mauvais sujets, car Buckingham est bien ravissant !

— Mais enfin, ma petite, j'ai pourtant essayé de vous faire comprendre certaines choses depuis que vous lisez Walter Scott, et vous m'avez l'air de n'avoir absolument rien compris.

— Écoutez, mon cher curé, vos explications ne sont pas très claires, et il y a tant de vague dans ma tête !... Tout cela est bien singulier, continuai-je en rêvant. Enfin, expliquez-moi pourquoi l'amour excite votre indignation.

— Reine, dit le curé hors de lui, en voilà assez ! Vous avez une telle manière de poser les questions qu'il est impossible de vous répondre. Je vous le dis très sérieusement, il y a des sujets dont vous ne devez pas parler et que vous ne pouvez pas comprendre, parce que vous êtes trop jeune. »

Le curé mit son chapeau sous son bras et s'enfuit. Je courus sur le pas de la porte et je criai :

« Vous direz tout ce que vous voudrez, mon cher curé, mais je connais bien l'amour ; c'est la plus charmante chose du monde ! Vive l'amour ! »

Le curé resta deux jours sans venir au Buisson, si bien que, désolée de l'avoir tant taquiné, je m'acheminai le troisième jour vers le presbytère pour faire amende honorable. Je le trouvai dans sa cuisine, en face d'un maigre déjeuner qu'il dévorait avec autant d'entrain que d'appétit.

« Monsieur le curé, dis-je d'un ton relativement humble, vous êtes fâché ?

— Un peu, petite Reine, vous ne voulez jamais m'écouter.

— Je vous promets de ne plus parler de l'amour, monsieur le curé.

— Tâchez, surtout, Reine, de ne pas penser à des choses que vous ne comprenez pas.

— Oh! que je ne comprends pas..., m'écriai-je en prenant feu immédiatement, je comprends très bien, et, en dépit de tous les curés de la terre, je soutiendrai que...

— Allons, interrompit le curé, découragé, vous voilà déjà en défaut!

— C'est vrai, mon cher curé, mais je vous assure qu'un curé n'entend rien à tout cela.

— Et Reine de Lavalle non plus. J'irai vous donner votre leçon aujourd'hui, ma petite. »

C'est ainsi que se termina la dispute la plus grave que j'aie jamais eue avec mon curé.

Cependant, les jours s'écoulant et Paul de Conprat ne revenant pas, mon système nerveux s'ébranla et manifesta une irritabilité de mauvais augure. Un mois après l'aventure mémorable, j'avais perdu mes espérances, ma quiétude, et, l'ennui aidant, je tombai dans une morne tristesse.

C'est alors que le curé se brouilla avec ma tante, qui le mit à la porte.

Assise sous la fenêtre du salon, j'entendis la conversation suivante :

« Madame, dit le curé, je viens vous parler de Reine.

— Pourquoi cela?

— Cette enfant s'ennuie, madame. La visite de M. de Conprat a ouvert à son esprit des horizons déjà éclaircis par les quelques romans qu'elle avait lus. Il lui faut de la distraction.

— De la distraction! Où voulez-vous que je la prenne? Je ne peux pas remuer, je suis malade.

— Aussi, madame, je ne compte pas sur vous pour la distraire. Il faut écrire à M. de Pavol et le prier de prendre Reine chez lui pendant quelque temps.

— Écrire à M. de Pavol!... certes non! La petite ne voudrait plus revenir ici.

— C'est possible, mais c'est là une considération secondaire dont on s'occupera plus tard. Ensuite, elle est appelée à vivre un jour ou l'autre dans le monde, il me paraît nécessaire qu'elle change sa manière de vivre et voie beaucoup de choses dont elle n'a pas la moindre idée.

— Je n'entends pas cela, monsieur le curé, Reine ne sortira pas d'ici.

— Mais, madame, repartit le curé qui s'échauffait, je vous

répète que c'est urgent. Reine est triste, sa tête est vive et travaille beaucoup, je suis certain qu'elle s'imagine être éprise de M. de Conprat.

— Ça m'est égal! dit ma tante, qui était bien incapable de comprendre les raisons du curé.

— On a écrit que la solitude était l'avocat du diable, madame, et c'est parfaitement vrai pour la jeunesse. La solitude est contraire à Reine; un peu de distraction lui fera oublier ce qui n'est, en somme, qu'un enfantillage. »

« Qu'un curé a de drôles d'idées! pensai-je. Traiter légèrement une chose si sérieuse et croire que j'oublierai un jour M. de Conprat! »

« Monsieur le curé, reprit ma tante de sa voix la plus sèche, mêlez-vous de ce qui vous regarde. Je ferai à ma tête et non à la vôtre.

— Madame, j'aime cette enfant de tout mon cœur et je n'entends pas qu'elle soit malheureuse! répliqua le curé sur un ton que je ne lui connaissais pas. Vous l'avez enterrée au Buisson, vous ne lui avez jamais donné la moindre satisfaction, et je puis dire que, sans moi, elle eût grandi dans l'ignorance, l'abrutissement, et qu'elle eût été une petite plante sauvage ou étiolée. Je vous le répète, il faut écrire à M. de Pavol.

— C'est trop fort! s'écria ma tante, furieuse; ne suis-je pas la maîtresse chez moi? Sortez d'ici, monsieur le curé, et n'y remettez pas les pieds.

— Très bien, madame, je sais maintenant ce que je dois faire, et je vois clairement aujourd'hui que, si je n'ai pas agi plus tôt, c'est que j'étais aveuglé par le plaisir égoïste de voir ma petite Reine constamment. »

Le curé me trouva dans l'avenue tout éplorée.

« Est-il possible, mon bon curé!... Mis à la porte à cause de moi!... Qu'allons-nous devenir si nous ne nous voyons plus?

— Vous avez entendu la discussion, mon petit enfant?

— Oui, oui, j'étais sous la fenêtre. Ah! quelle femme! quelle...

— Allons, allons, du calme, Reine, reprit le curé, qui était tout rouge et tout tremblant. Ce soir même, j'écris à votre oncle.

— Écrivez vite, mon cher curé. Pourvu qu'il vienne me chercher tout de suite!

— Espérons-le », répondit le curé avec un bon sourire un peu triste.

Mais différents devoirs l'empêchèrent d'écrire le soir même à M. de Pavol, et, le lendemain, ma tante, qui luttait depuis quelques semaines contre la maladie, tombait dangereusement malade. Cinq jours plus tard, la mort frappait à la porte du Buisson et changeait la face de ma vie.

VIII

Je me réfugiai au presbytère immédiatement après la mort de ma tante, qui, pas une fois pendant sa maladie, ne demanda à me voir, et que Suzon soigna avec beaucoup de dévouement.

Le curé avait écrit à M. de Pavol pour lui apprendre que Mme de Lavalle était malade, mais les progrès du mal furent si rapides que mon oncle reçut la dépêche lui annonçant le dénouement fatal avant d'avoir pu répondre à la lettre du curé. Il télégraphia aussitôt pour nous prévenir qu'il lui serait impossible d'assister au service funèbre.

Le lendemain, nous reçûmes une lettre dans laquelle il disait que, imparfaitement remis d'un accès de goutte, il ne viendrait pas au Buisson. Il pria le curé de me conduire quelques jours plus tard à C..., espérant être assez bien pour venir m'y chercher.

Ma tante fut enterrée sans faste et sans cérémonie. Elle n'était pas aimée et partit pour l'autre monde sans un grand cortège de sympathies.

Je revins de l'enterrement en faisant beaucoup d'efforts pour éprouver un peu de désolation, mais sans pouvoir y parvenir. Quelles que fussent les remontrances de ma conscience, un sentiment de délivrance s'agitait dans ma tête et dans mon cœur. Cependant, si j'avais connu le mot d'un homme célèbre, je me le serais certainement approprié, et j'affirme que j'aurais crié dans un superbe accès de misanthropie :

« Je ne sais pas ce qui se passe dans le cœur d'une misérable, mais je connais celui d'une honnête petite fille, et ce que j'y vois m'épouvante ! »

Mais, ce mot m'étant totalement inconnu, je ne pus pas m'en servir pour satisfaire aux mânes de ma tante.

Mon oncle avait fixé le jour de mon départ au 10 août ; nous étions au 8, et je passai ces deux jours avec le curé, dont la bonne figure s'altérait d'heure en heure à la pensée de notre séparation.

Le mardi matin, il me fit préparer un excellent déjeuner, et nous nous installâmes une dernière fois en face l'un de l'autre pour essayer de prendre des forces. Mais chaque bouchée nous étouffait, et j'avais toutes les peines du monde à retenir mes larmes.

La nuit, pour le pauvre curé, s'était passée sans sommeil. Il avait trop de chagrin pour dormir, et d'ailleurs, ne pouvant m'accompagner à C..., il avait écrit à mon oncle une lettre de dix-sept pages dans laquelle, comme je l'appris plus tard, il énumérait mes qualités, petites, grandes et moyennes. De défauts, il n'était point question.

« Mon cher petit enfant, me dit-il après un long silence, vous n'oublierez pas votre vieux curé?

— Jamais ! jamais ! dis-je avec élan.

— Vous n'oublierez pas non plus mes conseils. Méfiez-vous de l'imagination, petite Reine. Je la compare à une belle flamme qui éclaire, vivifie une intelligence lorsqu'on la nourrit discrètement ; mais si on lui donne trop d'aliments, elle devient un feu de joie qui embrase la maison, et l'incendie laisse derrière lui de la cendre et des scories.

— Je m'efforcerai de gouverner la flamme avec sagesse, monsieur le curé, mais je vous avoue que j'aime assez les feux de joie.

— Oui, mais gare à l'incendie ! Ne jouons pas avec le feu, Reine.

— Rien qu'un petit feu de joie, monsieur le curé, c'est charmant ! Et si on a peur de l'incendie, on jette un peu d'eau froide sur le foyer.

— Mais où trouve-t-on l'eau froide, ma petite ?

— Ah ! je n'en sais rien encore, mais je l'apprendrai peut-être un jour.

— Plaise à Dieu que non ! s'écria le curé. L'eau froide, mon cher petit enfant, ce sont les désillusions et les chagrins, et je prierai chaque jour ardemment pour qu'ils soient écartés de votre route. »

Les larmes me gagnaient en entendant mon curé parler ainsi,

et j'avalai un grand verre d'eau pour calmer mon émotion.

« Avant de vous quitter, repris-je, je dois vous prévenir que je me crois un goût très prononcé pour la coquetterie.

— C'est là le point faible chez toutes les femmes, je sais cela, dit le curé avec son bon sourire, mais pas trop n'en faut, Reine. Du reste, la fréquentation du monde vous apprendra à équilibrer vos sentiments, et votre oncle, d'ailleurs, saura bien vous guider.

— Que ce doit être charmant, le monde, monsieur le curé ! et je suis sûre de plaire, étant si jolie...

— Sans doute, sans doute, mais défiez-vous des compliments exagérés, défiez-vous de la vanité.

— Bah ! c'est si naturel d'aimer à plaire, il n'y a aucun mal à cela.

— Hum ! voilà une morale un peu lâche, répondit le curé en s'ébouriffant les cheveux. Enfin ces raisonnements sont de votre âge, et, Dieu merci ! vous n'en êtes point encore à dire avec l'Ecclésiaste : Tout est vanité, et rien que vanité !

— Que cet Ecclésiaste est exagéré ! Et puis, il est si vieux ! J'imagine que ses idées doivent être bien surannées.

— Allons, allons, laissons cela. Je sais bien que l'Ecriture sainte et les pensées d'un pauvre curé de campagne ne peuvent pas être comprises par une fille jeune, jolie, et qui me semble assez éprise de sa figure. »

Il me regarda en souriant, mais ses lèvres tremblaient, car l'heure approchait.

« Prenez garde d'avoir froid en route, Reine.

— Mais, monsieur le curé, nous sommes au mois d'août, on étouffe !

— C'est vrai, répondit le curé, qui perdait un peu la tête. Alors ne vous couvrez pas trop, de peur d'attraper un refroidissement. »

Nous nous levâmes après avoir fait de vains efforts pour grignoter quelques miettes de pain et de pâté.

« Que j'ai de chagrin, m'écriai-je en éclatant subitement en sanglots, que j'ai de chagrin de vous quitter, mon cher curé !

— Ne pleurons pas, ne pleurons pas, c'est tout à fait absurde, dit le curé, sans s'apercevoir que de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Ah ! mon curé, repris-je, saisie d'un remords subit, je vous ai fait bien enrager !

— Non, non, vous avez été la joie de ma vie, tout mon bonheur.

— Qu'allez-vous devenir sans moi, mon pauvre curé ? »

Le curé ne répondit rien. Il fit quelques pas de long en large dans la salle, se moucha fortement et réussit à dominer l'émotion qui, l'étreignant à la gorge, ne demandait qu'à se faire jour par quelques sanglots.

La maringote était à la porte. Perrine, dans tous ses atours, devait m'accompagner jusqu'à C... et me mettre dans les bras de mon oncle. Le fermier était chargé de nous conduire à la place de Suzon, qui, tout entière à son chagrin, restait provisoirement à la garde du Buisson.

Je dis à Jean d'aller en avant, et le curé et moi nous fîmes à pied un petit bout de chemin pour être plus longtemps ensemble.

« Je vous écrirai tous les jours, monsieur le curé.

— Je n'en demande pas tant, mon cher enfant. Écrivez-moi seulement une fois par mois, et bien intimement.

— Je vous écrirai tout, absolument tout, même mes idées sur l'amour.

— Nous verrons ça ! dit le curé avec un sourire incrédule. La vie que vous aurez sera si nouvelle pour vous, remplie de tant de distractions, que je ne compte pas beaucoup sur votre exactitude. »

Jean s'était arrêté pour nous attendre, et je vis qu'il fallait partir. Je saisis les mains de mon curé en pleurant de tout mon cœur.

« La vie a de bien vilains moments, monsieur le curé !

— Ça passera, ça passera, répondit-il d'une voix entrecoupée. Adieu, mon cher bon petit enfant, ne m'oubliez pas, et méfiez-vous, méfiez-vous... »

Mais il ne put achever sa phrase et m'aida précipitamment à monter dans la carriole.

Je pris l'ancienne place de ma tante, écrasée d'un côté par une malle qui n'avait plus de serrure, de l'autre par d'innombrables paquets de la forme la plus bizarre, confectionnés par Perrine.

« Adieu, mon curé, adieu, mon vieux curé », m'écriai-je.

Il fit un geste affectueux et se détourna brusquement. A travers mes larmes, je le vis s'éloigner à grands pas et mettre son chapeau sur sa tête, preuve péremptoire que son moral était non

seulement dans la plus violente agitation, mais absolument sens dessus dessous.

Après avoir sangloté dix bonnes minutes, je jugeai qu'il était temps de suivre l'avis de Perrine, laquelle répétait sur tous les tons :

« Faut se faire une raison, mam'selle, faut se faire une raison ! »

Je fourrai mon mouchoir dans ma poche et je me mis à réfléchir.

Vraiment, la vie est une chose bien étrange ! Qui aurait cru, quinze jours plus tôt, que mes rêves se réaliseraient si promptement et que je verrais prochainement M. de Conprat ? Cette idée séduisante chassa les derniers nuages qui assombrissaient mon esprit, et je me pris à songer que le firmament était beau, la vie douce, et que les tantes qui s'en vont au ciel ou dans le purgatoire sont douées d'une raison supérieure.

Ma seconde pensée fut pour mon oncle. Je m'inquiétais extrêmement de l'impression que j'allais produire sur lui, et j'avais conscience que la robe noire et le singulier chapeau dont Suzon m'avait fagotée étaient bien ridicules. Ce malheureux chapeau me causait une torture véritable, j'entends une torture morale. Fabriqué avec du crêpe qui datait de la mort de M. de Lavalle, il offrait l'apparence d'une galette que des limaçons effrontés auraient choisie pour théâtre de leurs ébats. Il m'enlaidissait évidemment, et, cette idée ne pouvant pas se supporter, j'ôtai mon chapeau, j'en fis un bouchon et je le mis dans ma poche, dont l'ampleur, la profondeur, faisaient honneur au génie pratique de Suzon.

Ensuite, j'étais tourmentée par la crainte de paraître stupide, car je savais qu'une multitude de choses, qui semblent naturelles à tout le monde, seraient pour moi la source de surprises et d'admirations. Je résolus donc, pour ne point mettre mon amour-propre en péril de moquerie, de dissimuler soigneusement mes étonnements.

Ces diverses préoccupations m'empêchèrent de trouver la route longue, et je me croyais encore bien loin de C..., lorsque nous étions sur le point d'y entrer. Nous nous rendîmes directement à la gare, après avoir traversé la ville aussi rapidement que le permettaient les jambes raides de notre cheval.

Mon oncle n'étant ni grand ni maigre, je me l'étais naturellement figuré sec et long. Aussi fus-je assez étonnée quand je vis

un bonhomme à la démarche lourde s'approcher de la carriole et s'écrier, — si tant est que mon oncle criât jamais :

« Bonjour, ma nièce; je crois vraiment que j'ai failli attendre. »

Il me donna la main pour descendre de voiture et m'embrassa cordialement. Après quoi, m'examinant de la tête aux pieds, il me dit :

« Pas plus haute qu'une elfe, mais diablement jolie !

— C'est bien mon avis, mon oncle, répondis-je en baissant modestement les yeux.

— Ah ! c'est votre avis ?

— Mais oui ; et celui de mon curé, et celui de... Mais voici une lettre du curé pour vous, mon oncle.

— Pourquoi n'est-il pas ici ?

— Il a été retenu par plusieurs cérémonies religieuses.

— Tant pis, j'aurais été content de le voir. Vous n'avez pas de chapeau, ma nièce ?

— Si, mon oncle, il est dans ma poche.

— Dans votre poche ! Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est affreux, mon oncle.

— Belle raison ! A-t-on jamais vu porter son chapeau dans sa poche ? On ne voyage pas sans chapeau, ma petite. Dépêchez-vous de vous coiffer pendant que je fais enregistrer vos bagages. »

Assez déconcertée par cette algarade, je replantai mon chapeau sur ma tête, non sans constater qu'un voyage dans une poche n'était nullement hygiénique pour ce spécimen de l'industrie humaine.

Après cela je fis mes adieux à Jean et à Perrine.

« Ah ! mam'selle, me dit Perrine, vous seriez une belle et bonne vache que je n'aurais pas plus de chagrin en vous quittant.

— Grand merci ! dis-je moitié riant, moitié pleurant. Embrassons-nous, et adieu ! »

J'embrassai les joues fermes et rouges de Perrine, sur lesquelles, je le crains bien, plus d'un mécréant au parler doux avait déposé quelques baisers furtifs ou retentissants.

« Adieu, Jean.

— A vous revoir, mam'selle », dit Jean en riant bêtement, manière comme une autre de manifester de l'émotion.

Quelques instants après, 'étais dans le train, assise en face de

mon oncle, absolument effarée, étourdie par le mouvement de la gare et la nouveauté de ma position.

Quand je fus un peu remise, j'examinai M. de Pavol.

Mon oncle, de hauteur moyenne, bien charpenté, avec des épaules larges, des mains épaisses, rouges, peu soignées, n'offrait point au premier abord un aspect aristocratique. Il avait le visage coloré, le front haut, le nez gros et les cheveux en brosse coupés très courts ; les yeux étaient petits, scrutateurs, profondément enfoncés sous des sourcils touffus et proéminents. Mais, sous ces dehors communs, on découvrait promptement l'homme du monde et l'homme de race. Le trait saillant de son visage, ce qui frappait le plus chez lui, c'était sa bouche. D'un dessin ferme, vigoureux et assez beau, quoique la lèvre inférieure fut un peu épaisse, cette bouche avait une expression fine, ironique, moqueuse, narquoise, gouailleuse, qui démontait les moins timides et les clouait au carreau. En l'étudiant, on oubliait complètement les vulgarités que pouvait présenter le physique de mon oncle, ou, pour mieux dire, on ne trouvait plus rien de vulgaire en lui, et l'on convenait que sa nature rustique était un cadre qui faisait admirablement ressortir cette bouche spirituelle.

Mon oncle ne parlait pas beaucoup, et toujours avec lenteur, mais le mot portait généralement. Il se plaisait parfois à employer des expressions énergiques qui produisaient un effet d'autant plus singulier qu'elles étaient dites lentement et posément. Il n'avait guère que soixante ans ; néanmoins, étant sujet à de fréquents accès de goutte, son esprit était un peu alourdi par la souffrance physique. Mais, s'il n'avait plus la vivacité de repartie d'autrefois, sa bouche, par un mouvement souvent presque imperceptible, exprimait toutes les nuances qui existent entre l'ironie, la finesse, la moquerie franche ou gouailleuse, et j'ai vu des gens pulvérisés par mon oncle avant qu'il eût articulé un mot.

J'étais naturellement trop inexpérimentée pour faire immédiatement une étude approfondie de M. de Pavol, mais je le regardais avec le plus grand intérêt. Lui, de son côté, tout en lisant la lettre que j'avais apportée, jetait de temps en temps un regard observateur sur moi, comme pour constater que ma physionomie ne contredisait pas les assertions du curé.

« Vous me regardez bien fixement, ma nièce, me dit-il ; me trouveriez-vous beau, par hasard ?

— Pas le moins du monde. »

Mon oncle fit une légère grimace.

« Voilà de la franchise, ou je ne m'y connais pas. Et pourriez-vous me dire pourquoi vous êtes si pâle ?

— Parce que je meurs de peur, mon oncle.

— Peur ! et de quoi ?

— Nous allons si vite, c'est effrayant !

— Ah ! très bien, je comprends, c'est la première fois que vous voyagez. Rassurez-vous, il n'y a aucun danger.

— Et ma cousine, mon oncle, est-elle au Pavol ?

— Certainement ; elle se réjouit beaucoup de faire votre connaissance. »

Mon oncle m'adressa quelques questions sur ma tante, sur ma vie au Buisson, puis il prit un journal et ne me dit plus un mot jusqu'à notre arrivée à V...

Nous montâmes alors dans un landau à deux chevaux, qui devait nous conduire au Pavol. On empila comme on put mes colis grossiers dans cet élégant véhicule, où ils faisaient une piètre figure qui m'humiliait profondément.

A peine installé, mon oncle me donna un sac de gâteaux pour me réconforter et se plongea dans un nouveau journal.

Cette manière de procéder commença à m'agacer.

Outre qu'il n'est pas dans ma nature de rester silencieuse très longtemps, j'avais un grand nombre de questions à faire. De sorte que lorsque je fus blasée sur le plaisir de me sentir emportée dans une voiture jolie, douce, bien capitonnée, je me hasardai à rompre le silence.

« Mon oncle, dis-je, si vous vouliez ne plus lire, nous pourrions causer un peu.

— Volontiers, ma nièce, répondit mon oncle en pliant immédiatement son journal. Je croyais vous être agréable en vous abandonnant à vos pensées. Sur quoi allons nous disserter ? Sur la question d'Orient, l'économie politique, l'habillement des poupées ou les mœurs des sapajous ?

— Tout cela m'intéresse peu ; et quant aux mœurs des sapajous, j'imagine, mon oncle, que j'en sais autant que vous là-dessus.

— Très possible, en effet, répliqua M. de Pavol, assez étonné de mon aplomb. Eh bien, choisissez votre sujet.

— Dites-moi, mon oncle, n'êtes-vous pas un peu mécréant ?

— Hein ! que diable dites-vous là, ma nièce ?

— Je vous demande, mon oncle, si vous n'êtes pas un peu mécréant ou sacripant ?

— Vous... moquez-vous de moi ? s'écria mon oncle en employant un verbe fort peu parlementaire.

— Ne vous fâchez pas, mon oncle, c'est une étude de mœurs que je commence, plus intéressante que celle concernant les sapajous. Je veux savoir si ma tante avait raison ; elle prétendait que tous les hommes sont des sacripants !

— Votre tante n'avait donc pas le sens commun ?

— Elle en a eu beaucoup quand elle est partie pour l'autre monde, mais pas autrement », répondis-je tranquillement.

M. de Pavol me regarda avec une surprise manifeste.

« Ah ! vraiment, ma nièce ! voilà une manière un peu crue d'exprimer votre pensée. Vous ne vous entendiez donc pas avec Mme de Lavalle ?

— Pas du tout. Elle était très désagréable et m'a battue plus d'une fois. Demandez au curé, qu'elle a mis à la porte à cause de moi parce qu'il défendait mes intérêts. Et comment se fait-il, mon oncle, que vous m'ayez laissée si longtemps avec elle ? C'était une femme du peuple, et vous ne l'aimiez pas.

— Quand vos parents sont morts, Reine, ma femme était très malade, et je fus trop heureux que ma belle-sœur voulût bien se charger de vous. Je vous revis lorsque vous aviez six ans ; vous paraissiez alors gaie et bien soignée, et depuis, ma foi ! je vous avais presque oubliée. Je le regrette vivement aujourd'hui, puisque vous n'étiez pas heureuse.

— Vous me garderez toujours auprès de vous maintenant, mon oncle ?

— Certes, oui, répondit M. de Pavol presque avec vivacité.

— Quand je dis toujours..., je veux dire jusqu'à mon mariage, car je me marierai bientôt.

— Vous vous marierez bientôt ! Comment, vous sortez à peine de nourrice et vous parlez de vous marier ! Le mariage est une sotte invention, apprenez cela, ma nièce.

— Pourquoi donc ?

— Les femmes ne valent pas le diable ! » répondit mon oncle d'un accent convaincu.

Je me rejetai, saisie, dans mon coin, tout en pensant que cette

appréciation n'était pas bien flatteuse pour ma tante de Pavol. Quand j'eus ruminé la sentence de mon oncle, je repris :

« Mais puisque j'épouserai un homme, cela m'est parfaitement égal que les femmes ne valent pas le diable. Mon mari se débrouillera avec moi comme il pourra.

— Voilà de la logique. Vous savez raisonner, à ce qu'il paraît! Les jeunes filles ont la rage de se marier, c'est connu.

— Ma cousine partage donc mes idées?

— Oui, répondit mon oncle, assombri.

— Ah! tant mieux! dis-je en me frottant les mains. Est-elle grande, ma cousine?

— Grande et belle, répliqua M. de Pavol avec complaisance, une véritable déesse et la joie de mes yeux. Du reste, vous allez la voir dans un instant, car nous arrivons. »

Nous tournions en effet dans une avenue de grands ormes qui conduisait au château.

Ma cousine nous attendait sur le perron. Elle me reçut dans ses bras avec la majesté d'une reine qui accorde une grâce à ses sujets.

« Dieu, que vous êtes belle! » dis-je en la regardant avec stupéfaction.

Certes, il est rare de rencontrer des beautés incontestables, mais celle de ma cousine s'imposait et ne pouvait être discutée. Elle ne plaisait pas toujours, sa physionomie étant hautaine et parfois un peu dure, mais ceux mêmes qui l'admiraient le moins étaient obligés de dire avec mon oncle :

« Elle est diablement belle! »

Elle avait des cheveux bruns plantés bas sur le front, un profil grec d'une pureté parfaite, une carnation superbe, des yeux bleus avec des cils foncés et des sourcils bien dessinés. Grande, forte, avec la poitrine très développée, elle eût porté plus de dix-huit ans si sa bouche, malgré un arc un peu dédaigneux qui menaçait de trop s'accentuer plus tard, n'avait eu des mouvements enfantins dénotant une grande jeunesse. Sa démarche et ses gestes étaient lents, un peu nonchalants, toujours harmonieux sans aucune affectation. Un ami de M. de Pavol avait dit un jour en riant qu'à vingt-cinq ans elle ressemblerait trait pour trait à Junon. Le nom lui en resta.

Je me pris subitement d'une passion véritable pour ma splen-

dide cousine, et mon oncle s'amusait beaucoup de mon ébahissement.

« Vous n'avez donc jamais vu de jolies femmes, ma nièce ?

— Je n'ai rien vu du tout, puisque j'étais enterrée vive dans un trou.

— Vous pouviez vous regarder dans la glace, Reine ; M. de Conprat nous avait bien dit que vous étiez jolie.

— Paul de Conprat ? m'écriai-je.

— C'est vrai, reprit mon oncle, j'ai oublié de vous parler de lui. Il paraît qu'il s'est réfugié au Buisson un jour d'orage ?

— Je m'en souviens bien, répondis-je en rougissant.

— Viendra-t-il déjeuner lundi, Blanche ?

— Oui, père ; le commandant a écrit un mot aujourd'hui pour accepter l'invitation. Qui donc vous a habillée, Reine ?

— Suzon, un diminutif de ma tante pour le mauvais goût et la bêtise, répondis-je avec dépit.

— Nous remédierons à la pénurie de votre toilette dès demain, ma nièce. Seulement, ayez un peu plus de respect pour la mémoire de Mme de Lavalle. Vous ne l'aimiez pas, mais elle est morte, et paix à son âme ! Venez dîner, Junon vous conduira ensuite dans vos appartements. »

Je passai une partie de la nuit à ma fenêtre, rêvant délicieusement et contemplant les masses sombres des hauts arbres de ce Pavol, où je devais rire, pleurer, m'amuser, me désoler, et voir ma destinée s'accomplir.

Je me trouvais si heureuse que mon curé, ce soir-là, n'était plus dans mes souvenirs qu'un point imperceptible.

Jean de la Brète.

(*A suivre.*)

LA CHASSE DE L'AIGLE

L'aigle noir aux yeux d'or, prince du ciel mongol,
Ouvre, dès le premier rayon de l'aube claire,
Ses ailes comme un large et sombre parasol.

Un instant immobile, il plane, épie, et flaire.
Là-bas, au flanc du roc crevassé, ses aiglons
Érigent, affamés, leurs cous au bord de l'aire.

Par la steppe sans fin, coteau, plaine et vallons,
L'œil luisant à travers l'épais crin qui l'obstrue,
Pâturent, çà et là, des hardes d'étalons.

L'un d'eux, parfois, hennit vers l'aube, l'autre rue ;
Ou quelque autre, tordant la queue, allègrement,
Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.

La lumière, en un frais et vif pétillement,
Croît, s'élance par jet, s'échappe par fusée,
Et l'orbe du soleil émerge au firmament.

A l'horizon subtil où bleuit la rosée,
Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
Sa prunelle infaillible et de faim aiguisée.

Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieux,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale,
Cerf ni daim, ni gazelle aux bonds capricieux.

Il fait claquer son bec avec un âpre râle ;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
Il s'enlève, descend et remonte en spirale.

L'heure passe, l'air brûle. Il a faim. A défaut
De gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.

Or, dans sa robe blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.

Quand il jette un appel vers les cieux éclatants,
La harde, qui tressaille à sa voix fière et brève,
Accourt, l'oreille droite et les longs crins flottants.

L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col troué par ses ongles de fer
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.

Cabré, de ses deux pieds convulsifs battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit dans l'ombre ardente de l'enfer.

Le ventre contre l'herbe, il fuit, et sur sa trace,
Ruisselle de l'orbite excave un flux sanglant ;
Il fuit, et son bourreau le mange et le harasse.

L'agonie en sueur fait haleter son flanc ;
Il renacle, et secoue, enivré de démence,
Cette grande aile ouverte et ce bec aveuglant.

Il franchit, furieux, la solitude immense,
S'arrête brusquement, sur ses jarrets ployé,
S'abat, et se relève, et toujours recommence.

Puis, rompu de l'effort en vain multiplié,
L'écume aux dents, tirant sa langue blême et rêche,
Par la steppe natale il tombe foudroyé.

Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche ;
Et le sombre Chasseur des plaines, l'aigle noir,
Retourne au nid avec un lambeau de chair fraîche.

Ses petits, affamés, seront repus ce soir.

LECONTE DE LISLE,
de l'Académie Française.

L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE[1]

(*Suite et fin*)

II

On dit avec raison : le soldat et le missionnaire sont les deux premiers pionniers de la civilisation.

On devrait y ajouter le commerçant, car il est pour la civilisation un auxiliaire aussi important que les deux premiers facteurs.

Notre conviction intime est que le problème de la suppression de la traite a pour corollaire naturel celui de l'ouverture de voies de pénétration par le commerce, et ensuite le relèvement moral des populations par les missionnaires.

Jusqu'à présent, les moyens d'action mis en œuvre par les missionnaires ont été bien peu efficaces, même dans les pays où le protectorat est établi de longue date. Les résultats obtenus ne sont guère dus qu'au rachat. Suivant les régions, on peut acheter des esclaves à des prix variant entre 30 et 500 francs.

Les noirs arrachés ainsi à l'esclavage et élevés auprès des missionnaires chrétiens sont faciles à transformer, et on arrive assez aisément à leur inculquer les premiers éléments de la civilisation.

Malheureusement, le rachat des esclaves ne peut que sauver quelques rares victimes, et puis, pratiqué sur une vaste échelle, il ne ferait qu'augmenter la traite au lieu de la réduire.

C'est donc un moyen qui peut donner des résultats isolés, que l'on peut employer dans de rares cas, mais sur lequel on ne peut fonder aucune espérance de résultat efficace.

Dans les pays de protectorat et soumis directement à l'influence européenne, quelques personnes, surtout celles qui n'ont jamais

(1) Voir le numéro du 25 février 1891.

vécu dans les colonies, ont une tendance marquée pour la libération en grand, la suppression radicale de toute trace de l'esclavage; c'est un but louable, contre lequel personne ne s'élèvera si on y met quelque tempérament. Il faut, avant de prendre de semblables mesures, s'assurer si on n'aggrave pas la situation de ceux précisément auxquels on a cru faire du bien.

Ainsi, dans nos possessions de la côte occidentale, on remet aux esclaves qui viennent réclamer notre protection, un certificat de liberté qui leur tient lieu en quelque sorte d'état civil. C'est une excellente chose, puisqu'il sert à faire voir à nos administrateurs ou fonctionnaires que le porteur du certificat est tout à fait digne d'intérêt.

Malheureusement, c'est à cela que se borne notre sollicitude, on oublie trop souvent qu'un malheureux qui a toujours travaillé pour autrui, qui n'a jamais été livré à lui-même, qui jouit par ce fait de peu d'initiative, ne peut généralement devenir qu'un vagabond. Le noir non surveillé travaille peu ou point, il lie volontiers sa fortune à quelque aventurier qui se met en guerre. En lui, naîtra bientôt le secret désir de capturer lui-même un ou plusieurs esclaves qu'il fera travailler à son tour pendant qu'il se reposera.

Il s'agit de ne pas tomber dans cet écueil.

Le nègre est forcément dans un état de moralisation inférieure. Depuis qu'il existe, pour ainsi dire, il ne s'est occupé d'autre chose que de rapt et de pillage.

Comment cet épouvantable régime n'aurait-il pas démoralisé ceux qui ont eu à subir cet état de choses de génération en génération?

Les noirs libérés sont souvent bien gênants. Passés sans transition de l'esclavage à la liberté, ils commencent par ne prendre que ce qu'il y a de vicieux, de défectueux et de mauvais dans les mœurs européennes — c'est là un point noir de la croisade.

Dans ces conditions, nous pensons qu'en échange de la liberté assurée à l'esclave et dans son propre intérêt, il y a lieu de ne pas le livrer immédiatement à lui-même. Il faut avant tout lui faire comprendre que si l'on est plein de sollicitude pour sa destinée, on est en droit d'exiger de lui un certain travail au profit de la société. Il y a là une très haute question de morale.

Il ne sert à rien de déployer un zèle inopportun et de tirer une

vaine gloire de la libération d'esclaves en masse; elle ne donne pas de résultats et augmente le chiffre des déclassés.

Notre devoir avant tout est d'assurer, à ceux que nous arrachons à l'esclavage, une vie honorée par le travail.

Sous la direction des Européens et surtout des missionnaires, on formerait avec les libérés des centres de culture importants. Mais pour cela il faudrait pouvoir imposer aux libérés au moins le travail d'une saison de culture.

Ce serait évidemment préférable que de les abandonner à eux-mêmes. En Afrique, il faut des bras pour cultiver; puisque l'esclave travaille chez son maître, il doit aussi travailler chez nous et pour nous, pour lui-même, pour le pays qui lui offre à la fois la liberté et la sécurité.

Une telle façon de faire, tout en procurant aux missionnaires un excellent moyen d'évangéliser, aurait en même temps pour effet de supprimer le vagabondage que l'hospitalité proverbiale des nègres ne tend qu'à encourager, et d'assurer le développement de l'agriculture.

On pense avoir tout fait quand on décrète en congrès que l'importation des armes à feu et des munitions devra être réglementée.

Il serait tout aussi aisé de discuter l'opportunité de délivrer des armes aux opprimés que de les supprimer à ceux qui oppriment.

Du jour où l'on n'aura plus d'armes à feu, les nègres se feront, comme avant, la guerre à l'arc et aux flèches empoisonnées; ce sont des armes au moins aussi meurtrières que les malheureux fusils à pierre que nous leur vendons.

On croit généralement que ce sont les armes à feu qui sont les meilleures armes pour la guerre et la capture des esclaves : — quelle erreur ! c'est tout au plus si les fusils servent à épouvanter; c'est avec les jambes et avec de solides jarrets qu'on capture ! Pour la capture de l'esclave, le meilleur auxiliaire est le cheval.

Au Soudan, les populations craignent plus un seul cavalier armé d'une lance que vingt guerriers armés de fusils.

Nous tenons la suppression des armes de traite pour tout à fait inefficace, c'est une mesure qui ne diminuera en rien la traite.

D'autre part, l'émancipation en grand des noirs n'est pas sans inconvénient pour les nations civilisées.

Dès que des noirs se sentent livrés à eux-mêmes, ils oublient qu'ils nous doivent beaucoup.

Leur émancipation est presque un acte d'hostilité contre les gouvernements européens qui leur en ont fourni les moyens, ils prennent immédiatement des mesures contre eux.

C'est ainsi que les républiques nègres de Haïti et de Libéria se sont empressées d'ajouter un article à leur constitution, qui interdit aux Européens d'être propriétaires et possesseurs du sol chez eux.

Ce sont là des actes qui prouvent suffisamment que ces peuples ont encore besoin de rester longtemps sous notre tutelle.

Son Éminence le cardinal Lavigerie préconise l'emploi de la force.

La force ! oui, elle était possible sur l'Océan. On est arrivé à arrêter complètement la traite par mer ; mais, sur le continent, ce n'est pas la même chose, il faudrait des bases d'opérations multiples, des centres de ravitaillement partout, des colonnes nombreuses, et surtout des millions et des millions !

C'est un moyen impraticable ; les troupes ne tarderaient pas à se fondre dans ces pays inconnus sans avoir donné le moindre résultat.

S'engager dans des opérations à l'intérieur serait une politique absolument fatale, et les peuples qui l'essayeront en feront l'expérience à leurs dépens.

Quel serait l'objectif de ces troupes ? Elles n'auraient ni occasion de rencontrer l'ennemi ni de le défaire ; quand elles empêcheraient les esclaves de passer sur une route, les caravanes prendraient à travers la brousse ; ce serait une lutte contre qui ?

Au bout d'un an, la troupe serait décimée par la maladie, écrasée par les difficultés de ravitaillement.

Cette force même se verrait, par la pénurie des vivres dans beaucoup de régions, réduite à ravager et à piller pour vivre.

Du reste, ce ne serait qu'au prix de succès rapides, retentissants et *surtout continuels*, qu'une telle entreprise pourrait réussir.

Un échec serait la destruction absolue du prestige dont les Européens jouissent en Afrique, ce serait le signal du massacre

général des Européens. Cela ne peut être qu'une œuvre stérile, néfaste, inutile.

L'échec des Anglais dans le Soudan égyptien recule la civilisation d'un demi-siècle, dans la région du Haut-Nil. — Encore une ou deux expéditions dans le genre de celle-là, et l'Afrique sera refermée pour longtemps.

Est-ce que ceux qui préconisent la violence se rendent bien compte de ce qu'il y a à faire ?

Le résultat sera-t-il proportionné aux moyens que l'on aura employés ?

Se sont-ils jamais demandé ce qu'a pu coûter l'expédition de Stanley, et pensent-ils que les résultats obtenus compensent la somme d'efforts déployés et l'argent dépensé?

Stanley est parti avec 680 noirs, et il en a ramené 230 seulement.

En cours de route, il a dû employer à diverses reprises des centaines de porteurs comme auxiliaires, et les pertes subies sur tous ces contingents ne sont pas connues. Le Congo, Tippo-Tip, l'Aroumiwi, la région des Lacs en ont tous fourni.

Involontairement, de telles expéditions engendrent l'esclavage; les chefs indigènes auxquels on s'adresse pour obtenir des porteurs, doivent, pour se les procurer, avoir recours à la force, à la violence. Pour réunir un millier de porteurs, il leur faut razzier.

L'expédition de Stanley et de ses dix compagnons blancs était admirablement outillée, elle comprenait près de 600 fusils à tir rapide, des outils, des approvisionnements, elle était organisée tout aussi bien pour voyager par eau que par terre ; tout était prévu, et cependant elle a bien souffert, l'expédition a été à plusieurs reprises à deux doigts de sa perte. Ce n'est que grâce à l'énergie de son chef que le désastre a été évité.

L'expédition a excité l'admiration du monde entier, mais quand on songe aux efforts déployés, aux sommes dépensées (750,000 francs), aux pertes en hommes, on est à se demander si les résultats obtenus ne sont pas trop chèrement achetés.

Et puis, quand même on aurait les moyens de se servir de la force à l'intérieur, nous ne pensons pas que, de si tôt, les puissances européennes arrivent à une entente ; les gouvernements

ont et auront encore longtemps des intérêts divers à soutenir. Sur le terrain de l'esclavage, ils n'arrivent jamais qu'à des arrangements purement platoniques.

Les congrès se séparent généralement quand on arrive aux questions brûlantes, en se retranchant derrière le considérant suivant : « Chacun des pays, voulant éviter des conflits dont les conséquences peuvent être incalculables, reprend son entière liberté d'action. »

Les puissances européennes peuvent-elles réellement continuer l'œuvre civilisatrice commencée en Afrique par l'abolition de la traite et par l'application de mesures énergiques sur mer ?

Nous pensons que oui, mais ce n'est pas l'œuvre d'un jour, il nous faut la patience nécessaire à l'accomplissement d'une œuvre aussi gigantesque.

Gardons-nous bien de vouloir mener à bien trop rapidement un problème qui demande plusieurs générations pour se faire résoudre.

Pour arriver à notre civilisation actuelle, nous avons travaillé pendant vingt siècles. Je ne demande pas mieux qu'on en fasse profiter les nègres et qu'on ne les oblige pas à évoluer aussi péniblement que nous; mais vouloir leur faire franchir vingt siècles en moins de cinquante ans, c'est une utopie.

Dès que nous entreprenons une œuvre, aussi colossale qu'elle soit, nous voulons la voir achevée, nous voulons en jouir. Nous manquons totalement de patience. Ou bien la violence, ou bien les mesures platoniques.

Entre ces deux mesures extrêmes, il y a un terme moyen, lent et sûr, c'est l'évolution progressive passant par toutes les phases qu'a traversées l'Europe.

Depuis une vingtaine d'années, nous assistons à un phénomène bien particulier, c'est que toutes les nations européennes cherchent à prendre pied en Afrique et à s'emparer d'une partie de cet immense échiquier.

Avant cinq ans, il n'y aura plus rien à prendre, on se réunira en congrès et on discutera la part de chacun.

La puissance qui occupera le plus de points, qui aura le plus de droits à faire valoir, forcément tirera le meilleur parti des conquêtes de ses explorateurs.

On procédera par voie d'échange et de compensation.

La France à elle seule possède déjà une superficie de douze fois celle de la France, avec une population égale à celle de la métropole.

L'Europe s'est déjà adjugé la majeure partie du continent africain, plus des deux tiers comme étendue et plus de la moitié comme population. On croirait que le courant de telles mesures devrait écarter tout danger : il n'en est rien. Cette œuvre a besoin d'être continuée.

Actuellement, le mépris de la vie humaine déshonore le cœur de l'Afrique. Les souverains, véritables tyrans, oppriment la population ou la vendent.

Après un village, c'est une petite ville, puis une province, ensuite une contrée ; à la fin tout est couvert de ruines, le pays est transformé en désert.

Si certains chefs se contentent de ravir ceux qui leur tombent sous la main, parmi les populations paisibles chez lesquelles ils portent la guerre, d'autres, véritables bandits, traquent les malheureux jusque dans la brousse, établissent des embuscades partout et finissent par dépeupler entièrement la région.

Combien de provinces fertiles et populeuses ont été ainsi réduites en solitudes ! Les ruines des villages et les séculaires baobabs et bombars qui ombrageaient leurs marchés sont seuls là pour témoigner que l'homme y a passé.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que l'Afrique se dépeuple progressivement et que, dans une époque qui ne paraît pas bien éloignée, la dépopulation complète du continent nous surprendra.

C'est une grave question pour l'Europe, d'autant plus grave, qu'une fois la population détruite, l'exploitation agricole deviendra impossible au blanc, qui ne peut se passer de la main-d'œuvre indigène.

Aussi les nations européennes ne doivent-elles pas oublier que le fait de prendre possession de cet immense continent leur a créé des obligations, je dirai même des devoirs impérieux.

Le plus puissant de ces devoirs, le plus immédiat est celui d'empêcher le dépeuplement afin de rétablir le développement normal de la population. Puis elles ont pour devoir d'empêcher

de se refermer le continent noir que les explorateurs ont ouvert avec tant de peine à la civilisation.

Comment donner un commencement d'exécution à ces premières mesures ?

En ouvrant des voies de communication et en facilitant l'accès des Européens à l'intérieur et celui des indigènes vers la côte.

Chaque voie de communication terrestre ou fluviale, chaque tronçon de chemin de fer sera un coup porté à la traite.

Chaque vapeur, chaque wagon, chaque établissement commercial aura pour conséquence naturelle le développement du commerce. En pénétrant, en achetant des produits, nous augmenterons le bien-être des indigènes, les chefs pourront écouler leurs produits, se créer un budget, et n'auront plus besoin de vivre de rapines.

Les marchands d'esclaves trouveront plus de bénéfice à faire de la culture et du commerce.

Le propriétaire d'esclaves, avec les méthodes de culture que nous lui enseignerons, les instruments aratoires que nous lui procurerons, verra que, par son propre travail, il produit plus qu'en utilisant des esclaves. Il reconnaîtra que l'esclave constitue pour lui un capital plus coûteux que productif, et il n'attachera qu'un médiocre prix à sa possession. Il abandonnera l'esclave à lui-même.

Le chemin de fer est l'œuvre civilisatrice par excellence ; le faire arriver au centre de l'Afrique, c'est rendre l'emploi des caravanes humaines inutile, c'est faire pénétrer la civilisation comme avec un coin.

Les relations commerciales entraînent avec l'échange des produits, l'échange des idées, des institutions et des progrès de notre vie sociale. Une fois sur le terrain des intérêts, on arrive promptement à une conciliation et à une identité de vues.

C'est donc dans l'ouverture des voies de pénétration que se trouve le salut du continent noir, c'est par elles que nous trouverons aussi les compensations commerciales aux sacrifices que nous nous sommes imposés.

Capitaine Binger.

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN

DEUXIÈME PARTIE

TARTARIN SUR LES ALPES[1]

(*Suite*)

VIII

DIALOGUE MÉMORABLE ENTRE LA JUNGFRAU ET TARTARIN. — UN SALON NIHILISTE. — LE DUEL AU COUTEAU DE CHASSE. — AFFREUX CAUCHEMAR. — « C'EST MOI QUE VOUS CHERCHEZ, MESSIEURS ? » ÉTRANGE ACCUEIL FAIT PAR L'HÔTELIER MEYER A LA DÉLÉGATION TARASCONNAISE.

Comme tous les hôtels chics d'Interlaken, l'hôtel Jungfrau, tenu par Meyer, est situé sur le Hœheweg, large promenade à la double allée de noyers qui rappelait vaguement à Tartarin son cher Tour de ville, moins le soleil, la poussière et les cigales; car, depuis une semaine de séjour, la pluie n'avait cessé de tomber.

Il habitait une très belle chambre avec balcon, au premier étage; et le matin, faisant sa barbe devant la petite glace à main pendue à la croisée, une vieille habitude de voyage, le premier objet qui frappait ses yeux par delà des blés, des luzernes, des sapinières, un cirque de sombres verdures étagées, c'était la Jungfrau sortant des nuages sa cime en corne, d'un blanc pur de neige amoncelée, où s'accrochait toujours le rayon furtif d'un invisible levant. Alors entre l'Alpe rose et blanche et l'alpiniste de Tarascon s'établissait un court dialogue qui ne manquait pas de grandeur.

(1) Voir les numéros des 25 janvier, 10 et 25 février 1891.

« Tartarin, y sommes-nous ? » demandait la Jungfrau sévèrement.

« Voilà, voilà... » répondait le héros, son pouce sous le nez, se hâtant de finir sa barbe ; et, bien vite, il atteignait son complet à carreaux d'ascensionniste, au rancart depuis quelques jours, le passait en s'injuriant :

« Coquin de sort ! c'est vrai que ça n'a pas de nom... »

Mais une petite voix discrète et claire montait entre les myrtes en bordure devant les fenêtres du rez-de-chaussée :

« Bonjour... disait Sonia, le voyant paraître au balcon... le landau nous attend... dépêchez-vous donc, paresseux...

— Je viens, je viens... »

En deux temps, il remplaçait sa grosse chemise de laine par du linge empesé fin, ses knickers-bockers de montagne par la jaquette vert serpent qui, le dimanche, à la musique, tournait la tête à toutes les dames de Tarascon.

Le landau piaffait devant l'hôtel, Sonia déjà installée à côté de son frère, plus pâle et creusé de jour en jour malgré le bienfaisant climat d'Interlaken ; mais au moment de partir, Tartarin voyait régulièrement se lever d'un banc de la promenade et s'approcher, avec le lourd dandinement d'ours de montagne, deux guides fameux de Grindelwald, Rodolphe Kaufmann et Christian Inebnit, retenus par lui pour l'ascension de la Jungfrau et qui, chaque matin, venaient voir si leur monsieur était disposé.

L'apparition de ces deux hommes aux fortes chaussures ferrées, aux vestes de futaine râpées au dos et sur l'épaule par le sac et les cordes d'ascension, leurs faces naïves et sérieuses, les quatre mots de français qu'ils baragouinaient péniblement en tortillant leurs grands chapeaux de feutre, c'était pour Tartarin un véritable supplice. Il avait beau leur dire :

« Ne vous dérangez pas... je vous préviendrai... »

Tous les jours il les retrouvait à la même place et s'en débarrassait par une grosse pièce proportionnée à l'énormité de son remords. Enchantés de cette façon de « faire la Jungfrau », les montagnards empochaient le *trinkgeld* gravement et reprenaient d'un pas résigné, sous la fine pluie, le chemin de leur village, laissant Tartarin confus et désespéré de sa faiblesse. Puis le grand air, les plaines fleuries reflétées aux prunelles limpides de Sonia, le frôlement d'un petit pied contre sa botte au fond de la voiture... Au diable la Jungfrau ! Le héros ne songeait qu'à

ses amours, ou plutôt à la mission qu'il s'était donnée de ramener dans le droit chemin cette pauvre petite Sonia, criminelle inconsciente, jetée par dévouement fraternel hors la loi et hors la nature.

C'était le motif qui le retenait à Interlaken, dans le même hôtel que les Wassilief. A son âge, avec son air papa, il ne pouvait songer à se faire aimer de cette enfant, seulement il la voyait si douce, si bravette, si généreuse envers tous les misérables de son parti, si dévouée pour ce frère que les mines sibériennes lui avaient renvoyé le corps rongé d'ulcères, empoisonné de vert-de-gris, condamné à mort par la phtisie plus sûrement que par toutes les cours martiales ! Il y avait de quoi s'attendrir, allons !

Tartarin leur proposait de les emmener à Tarascon, de les installer dans un bastidon plein de soleil aux portes de la ville, cette bonne petite ville où il ne pleut jamais, où la vie se passe en chansons et en fêtes. Il s'exaltait, esquissait un air de tambourin sur son chapeau, entonnait le gai refrain national sur une mesure de farandole :

Lagadigadeù
La Tarasco, la Tarasco,
Lagadigadeù
La Tarasco de Casteù.

ais tandis qu'un sourire ironique amincissait encore les lèvres du malade, Sonia secouait la tête.

Ni fêtes ni soleil pour elle, tant que le peuple russe râlerait sous le tyran. Sitôt son frère guéri — ses yeux navrés disaient autre chose, — rien ne l'empêcherait de retourner là-bas souffrir et mourir pour la cause sacrée.

« Mais, coquin de bon sort ! criait le Tarasconnais, après ce tyran-là, si vous le faites sauter, il en viendra un autre... Il faudra donc recommencer... Et les années se passent, vé ! le temps du bonheur et des jeunes amours... » Sa façon de dire « amour » à la tarasconnaise, avec trois *r* et les yeux hors du front, amusait la jeune fille ; puis, sérieuse, elle déclarait qu'elle n'aimerait jamais que l'homme qui délivrerait sa patrie. Oh ! celui-là, fût-il laid comme Bolibine, plus rustique et grossier que Manilof, elle était prête à se donner toute à lui, à vivre à ses côtés en libre grâce, aussi longtemps que durerait sa jeunesse de femme, et que cet homme voudrait d'elle.

« En libre grâce ! » le mot dont se servent les nihilistes pour qualifier ces unions illégales contractées entre eux par le consentement réciproque. Et de ce mariage primitif, Sonia parlait tranquillement, avec son air de vierge, en face du Tarasconnais, bon bourgeois, électeur paisible, tout disposé pourtant à finir ses jours auprès de cette adorable fille, dans ledit état de libre grâce, si elle n'y avait mis d'aussi meurtrières et abominables conditions.

Pendant qu'ils devisaient de ces choses extrêmement délicates, des champs, des lacs, des forêts, des montagnes se déroulaient devant eux, et toujours, à quelque tournant, à travers le frais tamis de cette perpétuelle ondée qui suivait le héros dans ses excursions, la Jungfrau dressait sa cime blanche comme pour aiguiser d'un remords la délicieuse promenade. On rentrait déjeuner, s'asseoir à l'immense table d'hôte où les Riz et les Pruneaux continuaient leurs hostilités silencieuses dont se désintéressait absolument Tartarin, assis près de Sonia, veillant à ce que Boris n'eût pas de fenêtre ouverte dans le dos, empressé, paternel, mettant à l'air toutes ses séductions d'homme du monde et ses qualités domestiques d'excellent lapin de choux.

Ensuite on prenait le thé chez les Russes, dans le petit salon ouvert au rez-de-chaussée devant un bout de jardin, au bord de la promenade. Encore une heure exquise pour Tartarin, de causerie intime, à voix basse, pendant que Boris sommeillait sur un divan. L'eau chaude grésillait dans le samovar; une odeur de fleurs mouillées se glissait par l'entre-bâillure de la porte avec le reflet bleu des glycines qui l'encadraient. Un peu plus de soleil, de chaleur, et c'était le rêve du Tarasconnais réalisé, sa petite Russe installée là-bas, près de lui, soignant le jardinet du Baobab.

Tout à coup Sonia tressautait :

« Deux heures!... Et le courrier?

— On y va, » disait le bon Tartarin; et rien qu'à l'accent de sa voix, au geste résolu et théâtral dont il boutonnait sa jaquette, empoignait sa canne, on eût deviné la gravité de cette démarche en apparence assez simple, aller à la poste restante chercher le courrier des Wassilief.

Très surveillés par l'autorité locale et la police russe, les nihilistes, les chefs surtout, sont tenus à de certaines précautions, comme de se faire adresser lettres et journaux bureau restant, et sur de simples initiales.

Depuis leur installation à Interlaken, Boris se traînant à peine, Tartarin, pour éviter à Sonia l'ennui d'une longue attente au guichet, sous des regards curieux, s'était chargé à ses risques et périls de cette corvée quotidienne. La poste aux lettres n'est qu'à dix minutes de l'hôtel, dans une large et bruyante rue faisant suite à la promenade et bordée de cafés, de brasseries, de boutiques pour les étrangers, étalages d'alpenstocks, guêtres, courroies, lorgnettes, verres fumés, gourdes, sacs de voyage, qui semblaient là tout exprès pour faire honte à l'alpiniste renégat. Des touristes défilaient en caravanes, chevaux, guides, mulets, voiles bleus, voiles verts, avec le trimbalement des cantines à l'amble des bêtes, les pics ferrés marquant le pas contre les cailloux; mais cette fête, toujours renouvelée, le laissait indifférent. Il ne sentait même pas la bise fraîche à goût de neige qui venait de la montagne par bouffées, uniquement attentif à dépister les espions qu'il supposait sur ses traces.

Le premier soldat d'avant-garde, le tirailleur rasant les murs dans la ville ennemie, n'avance pas avec plus de méfiance que le Tarasconnais pendant ce court trajet de l'hôtel à la poste. Au moindre coup de talon sonnant derrière les siens, il s'arrêtait attentivement devant les photographies étalées, feuilletait un livre anglais ou allemand, pour obliger le policier à passer devant lui; ou bien il se retournait brusquement, dévisageait sous le nez avec des yeux féroces une grosse fille d'auberge allant aux provisions, ou quelque touriste inoffensif, vieux Pruneau de table d'hôte, qui descendait du trottoir, épouvanté, le prenant pour un fou.

A la hauteur du bureau dont les guichets ouvrent assez bizarrement à même la rue, Tartarin passait et repassait, guettait les physionomies avant de s'approcher, puis s'élançait, fourrait sa tête, ses épaules, dans l'ouverture, chuchotait quelques mots indistinctement, qu'on lui faisait toujours répéter, ce qui le mettait au désespoir, et, possesseur enfin du mystérieux dépôt, rentrait à l'hôtel par un grand détour du côté des cuisines, la main crispée au fond de sa poche sur le paquet de lettres et de journaux, prêt à tout déchirer, à tout avaler à la moindre alerte.

Presque toujours Manilof et Bolibine attendaient les nouvelles chez leurs amis; ils ne logeaient pas à l'hôtel, pour plus d'économie et de prudence. Bolibine avait trouvé de l'ouvrage dans une imprimerie, et Manilof, très habile ébéniste, travaillait pour

des entrepreneurs. Le Tarasconnais ne les aimait pas; l'un le gênait par ses grimaces, ses airs narquois, l'autre le poursuivait de mines farouches. Puis ils prenaient trop de place dans le cœur de Sonia.

« C'est un héros! » disait-elle de Bolibine, et elle racontait que pendant trois ans il avait imprimé tout seul une feuille révolutionnaire en plein cœur de Pétersbourg. Trois ans sans descendre une fois, sans se montrer à une fenêtre, couchant dans un grand placard où la femme qui le logeait l'enfermait tous les soirs avec sa presse clandestine.

Et la vie de Manilof, pendant six mois, dans les sous-sols du Palais d'hiver, guettant l'occasion, dormant, la nuit, sur sa provision de dynamite, ce qui finissait par lui donner d'intolérables maux de tête, des troubles nerveux aggravés encore par l'angoisse perpétuelle, les brusques apparitions de la police avertie vaguement qu'il se tramait quelque chose et venant tout à coup surprendre les ouvriers employés au palais. A ses rares sorties, Manilof croisait sur la place de l'Amirauté un délégué du Comité révolutionnaire qui demandait tout bas en marchant :

« Est-ce fait?

— Non, rien encore... » disait l'autre sans remuer les lèvres. Enfin, un soir de février, à la même demande dans les mêmes termes, il répondait avec le plus grand calme :

« C'est fait... »

Presque aussitôt un épouvantable fracas confirmait ses paroles et, toutes les lumières du palais s'éteignant brusquement, la place se trouvait plongée dans une obscurité complète que déchiraient des cris de douleur et d'épouvante, des sonneries de clairons, des galopades de soldats et de pompiers accourant avec des civières.

Et Sonia interrompant son récit :

« Est-ce horrible, tant de vies humaines sacrifiées, tant d'efforts, de courage, d'intelligence inutiles?... Non, non, mauvais moyen, ces tueries en masse... Celui qu'on vise échappe toujours... Le vrai procédé, le plus humain, serait d'aller au tzar comme vous alliez au lion, bien déterminé, bien armé, se poster à une fenêtre, une portière de voiture... et quand il passerait...

— Bé oui! certaine*main*... » disait Tartarin embarrassé, feignant de ne pas saisir l'allusion, et tout de suite il se lançait dans quelque discussion philosophique, humanitaire, avec un des

nombreux assistants. Car Bolibine et Manilof n'étaient pas les seuls visiteurs des Wassilief. Tous les jours se montraient des figures nouvelles, des jeunes gens, hommes ou femmes, aux tournures d'étudiants pauvres, d'institutrices exaltées, blondes et roses, avec le front têtu et le féroce enfantillage de Sonia; des illégaux, des exilés, quelques-uns même condamnés à mort, ce qui ne leur ôtait rien de leur expansion de jeunesse.

Ils riaient, causaient haut, et, la plupart parlant français, Tartarin se sentait vite à l'aise. Ils l'appelaient « l'oncle », devinaient en lui quelque chose d'enfantin, de naïf, qui leur plaisait. Peut-être abusait-il un peu de ses récits de chasse, relevant sa manche jusqu'au biceps pour montrer sur son bras la cicatrice d'un coup de griffe de panthère, ou faisant tâter sous sa barbe les trous qu'y avaient laissés les crocs d'un lion de l'Atlas; peut-être aussi se familiarisait-il un peu trop vite avec les gens, leur prenant la taille, s'appuyant sur leur épaule, les appelant de leurs petits noms au bout de cinq minutes qu'on était ensemble :

« Écoutez, Dmitri... Vous me connaissez, Fédor Ivanovitch... » Pas depuis bien longtemps, en tout cas; mais il leur allait tout de même par sa rondeur, son air aimable, confiant, si désireux de plaire. Ils lisaient des lettres devant lui, combinaient des plans, des mots de passe pour dérouter la police, tout un côté conspirateur dont s'amusait énormément l'imagination du Tarasconnais; et, bien qu'opposé par nature aux actes de violence, il ne pouvait parfois s'empêcher de discuter leurs projets homicides, approuvait, critiquait, donnait des conseils dictés par l'expérience d'un grand chef qui a marché sur le sentier de la guerre, habitué au maniement de toutes les armes, aux luttes corps à corps avec les grands fauves.

Un jour même qu'ils parlaient en sa présence de l'assassinat d'un policier poignardé par un nihiliste au théâtre, il leur démontra que le coup avait été mal porté et leur donna une leçon de couteau :

« Comme ceci, *vé!* de bas en haut. On ne risque pas de se blesser... »

Et s'animant à sa propre mimique :

« Une supposition, *té!* que je tienne votre despote entre quatre-z'yeux, dans une chasse à l'ours. Il est là-bas où vous êtes, Fédor; moi, ici, près du guéridon, et chacun son couteau de chasse... A nous deux, monseigneur, il faut en découdre... »

Campé au milieu du salon, ramassé sur ses jambes courtes pour mieux bondir, râlant comme un bûcheron ou un geindre, il leur mimait un vrai combat terminé par son cri de triomphe quand il eut enfoncé l'arme jusqu'à la garde, de bas en haut, coquin de sort! dans les entrailles de son adversaire.

« Voilà comme ça se joue, mes petits! »

Mais quels remords ensuite, quelles terreurs, lorsque, échappé au magnétisme de Sonia et de ses yeux bleus, à la griserie que dégageait ce bouquet de têtes folles, il se trouvait seul, en bonnet de nuit, devant ses réflexions et son verre d'eau sucrée de tous les soirs !

Différemment, de quoi se mêlait-il? Ce tzar n'était pas son tzar, en définitive, et toutes ces histoires ne le regardaient guère... Voyez-vous qu'un de ces jours il fût coffré, extradé, livré à la justice moscovite... *Boufre!* c'est qu'ils ne badinent pas, tous ces Cosaques... Et dans l'obscurité de sa chambre d'hôtel, avec cette horrible faculté qu'augmentait la position horizontale, se développaient devant lui, comme sur un de ces « dépliants » qu'on lui donnait aux jours de l'an de son enfance, les supplices variés et formidables auxquels il était exposé : Tartarin, dans les mines de vert-de-gris, comme Boris, travaillant de l'eau jusqu'au ventre, le corps dévoré, empoisonné. Il s'échappe, se cache au milieu des forêts chargées de neige, poursuivi par les Tartares et les chiens dressés pour cette chasse à l'homme. Exténué de froid, de faim, il est repris et finalement pendu entre deux forçats, embrassé par un pope aux cheveux luisants, puant l'eau-de-vie et l'huile de phoque, pendant que là-bas, à Tarascon, dans le soleil, les fanfares d'un beau dimanche, la foule, l'ingrate et oublieuse foule, installe Costecalde rayonnant sur le fauteuil du P. C. A.

C'est dans l'angoisse d'un de ces mauvais rêves qu'il avait poussé son cri de détresse : « A moi, Bézuquet!... », envoyé au pharmacien sa lettre confidentielle toute moite de la sueur du cauchemar. Mais il suffisait du petit bonjour de Sonia vers sa croisée pour l'ensorceler, le rejeter encore dans toutes les faiblesses de l'indécision.

Un soir, revenant du Kursaal à l'hôtel avec les Wassilief et Bolibine, après deux heures de musique exaltante, le malheureux oublia toute prudence, et le « Sonia, je vous aime » qu'il retenait depuis si longtemps, il le prononça en serrant le bras qui s'appuyait au sien. Elle ne s'émut pas, le fixa toute pâle sous le gaz

du perron où ils s'arrêtaient : « Eh bien ! méritez-moi... » dit-elle avec un joli sourire d'énigme, un sourire remontant sur les fines dents blanches. Tartarin allait répondre, s'engager par serment à quelque folie criminelle, quand le chasseur de l'hôtel s'avançant vers lui :

« Il y a du monde pour vous, là-haut..... Des messieurs..... On vous cherche.

— On me cherche !... *Outre !*... pour quoi faire ? » Et le numéro 1 du dépliant lui apparut : Tartarin coffré, extradé..... Certes, il avait peur, mais son attitude fut héroïque. Détaché vivement de Sonia : « Fuyez, sauvez-vous..... » lui dit-il d'une voix étouffée. Puis il monta, la tête droite, les yeux fiers, comme à l'échafaud, si ému cependant, qu'il était obligé de se cramponner à la rampe.

En s'engageant dans le corridor, il aperçut des gens groupés au fond, devant sa porte, regardant par la serrure, cognant, appelant : « Hé ! Tartarin..... »

Il fit deux pas, et la bouche sèche : « C'est moi que vous cherchez, Messieurs ?

— Té ! pardi oui, mon président !... »

Un petit vieux, alerte et sec, habillé de gris et qui semblait porter sur sa jaquette, son chapeau, ses guêtres, ses longues moustaches tombantes, toute la poussière du Tour de ville, sautait au cou du héros, frottait à ses joues satinées et douillettes le cuir desséché de l'ancien capitaine d'habillement.

« Bravida !... pas possible !... Excourbaniès aussi ?... Et là-bas, qui est-ce ?... »

Un bêlement répondit : « Cher maî-aî-aître !... » et l'élève s'avança, cognant aux murs une espèce de longue canne à pêche empaquetée dans le haut, ficelée de papier gris et de toile cirée.

« Hé ! *vé*, c'est Pascalon..... Embrassons-nous, petitot..... Mais qu'est-ce qu'il porte ?... Débarrasse-toi donc !...

— Le papier..... ôte le papier !... » soufflait le commandant. L'enfant roula l'enveloppe d'une main prompte, et l'étendard tarasconnais se déploya aux yeux de Tartarin anéanti.

Les délégués se découvrirent.

« Mon président — la voix de Bravida tremblait solennelle et rude — vous avez demandé la bannière, nous vous l'apportons, té !.. »

Le président arrondissait des yeux gros comme des pommes : « Moi, j'ai demandé ?...

— Comment ! vous n'avez pas demandé ?...

— Ah! si, parfaite*main*..... » dit Tartarin subitement éclairé par le nom de Bézuquet. Il comprit tout, devina le reste, et, s'attendrissant devant l'ingénieux mensonge du pharmacien pour le rappeler au devoir et à l'honneur, il suffoquait, bégayait dans sa barbe courte : « Ah! mes enfants, que c'est bon! quel bien vous me faites!....

— Vive le prési*dain!*... » glapit Pascalon, brandissant l'oriflamme. Le gong d'Excourbaniès retentit, fit rouler son cri de guerre « Ha! ha! ha! *fen dé brut*..... » jusque dans les caves de l'hôtel. Des portes s'ouvraient, des têtes curieuses se montraient à tous les étages, puis disparaissaient épouvantées devant cet étendard, ces hommes noirs et velus qui hurlaient des mots étranges, les bras en l'air. Jamais le pacifique hôtel Jungfrau n'avait subi pareil vacarme.

« Entrons chez moi », fit Tartarin un peu gêné. Ils tâtonnaient dans la nuit de la chambre, cherchant des allumettes, quand un coup autoritaire frappé à la porte la fit s'ouvrir d'elle-même devant la face rogue, jaune et bouffie de l'hôtelier Meyer. Il allait entrer, mais s'arrêta devant cette ombre où luisaient des yeux terribles, et du seuil, les dents serrées sur son dur accent tudesque : « Tâchez de vous tenir tranquilles... ou je vous fais tous ramasser par *le* police..... »

Un grognement de buffle sortit de l'ombre à ce mot brutal de « ramasser ». L'hôtelier recula d'un pas, mais jeta encore : « On sait qui vous êtes, allez! on a l'œil sur vous, et moi je ne veux plus de monde comme ça dans ma maison!...

— Monsieur Meyer, dit Tartarin doucement, poliment, mais très ferme... faites préparer ma note... Ces messieurs et moi nous partons demain matin pour la Jungfrau. »

O sol natal, ô petite patrie dans la grande! rien que d'entendre l'accent tarasconnais frémissant avec l'air du pays aux plis d'azur de la bannière, voilà Tartarin délivré de l'amour et de ses pièges, rendu à ses amis, à sa mission, à la gloire.

Maintenant, zou!...

IX

AU CHAMOIS FIDÈLE.

Le lendemain, ce fut charmant, cette route à pied d'Interlaken à Grindelwald où l'on devait, en passant, prendre les guides pour

la Petite-Scheideck ; charmante, cette marche triomphale du P. C. A. rentré dans ses houseaux et vêtements de campagne, s'appuyant d'un côté sur l'épaule maigrelette du commandant Bravida, de l'autre au bras robuste d'Excourbaniès, fiers tous les deux d'encadrer, de soutenir leur cher président, de porter son piolet, son sac, son alpenstock, tandis que, tantôt devant, tantôt derrière ou sur les flancs, gambadait comme un jeune chien le fanatique Pascalon, sa bannière dûment empaquetée et roulée pour éviter les scènes tumultueuses de la veille.

La gaieté de ses compagnons, le sentiment du devoir accompli, la Jungfrau toute blanche, là-bas dans le ciel comme une fumée, il n'en fallait pas moins pour faire oublier au héros ce qu'il laissait derrière lui, à tout jamais peut-être, et sans un adieu. Aux dernières maisons d'Interlaken, ses paupières se gonflèrent ; et, tout en marchant, il s'épanchait à tour de rôle dans le sein d'Excourbaniès : « Écoutez, Spiridion », ou dans celui de Bravida : « Vous me connaissez, Placide... » Car, par une ironie de la nature, ce militaire indomptable s'appelait Placide, et Spiridion ce buffle à peau rude, aux instincts matériels.

Malheureusement, la race tarasconnaise, plus galante que sentimentale, ne prend jamais les affaires de cœur au sérieux : « Qui perd une femme et quinze sous, c'est grand dommage de l'argent... » répondait le sentencieux Placide, et Spiridion pensait exactement comme lui ; quant à l'innocent Pascalon, il avait des femmes une peur horrible et rougissait jusqu'aux oreilles lorsqu'on prononçait le nom de la Petite-Scheideck devant lui, croyant qu'il s'agissait d'une personne légère dans ses mœurs. Le pauvre amoureux en fut réduit à garder ses confidences et se consola tout seul, ce qui est encore le plus sûr.

Quel chagrin d'ailleurs eût pu résister aux distractions de la route à travers l'étroite, profonde et sombre vallée où ils s'engageaient le long d'une rivière sinueuse, toute blanche d'écume, grondant comme un tonnerre dans l'écho des sapinières qui l'encaissaient, en pente sur ses deux rives !

Les délégués tarasconnais, la tête en l'air, avançaient avec une sorte de terreur, d'admiration religieuse : ainsi les compagnons de Sindbad le marin, lorsqu'ils arrivèrent devant les palétuviers, les manguiers, toute la flore géante des côtes indiennes. Ne connaissant que leurs montagnettes pelées et pétrées, ils n'auraient

jamais pensé qu'il pût y avoir tant d'arbres à la fois sur des montagnes si hautes.

« Et ce n'est rien cela... vous verrez la Jungfrau! » disait le P. C. A., qui jouissait de leur émerveillement, se sentait grandir à leurs yeux.

En même temps, pour égayer le décor, humaniser sa note imposante, des cavalcades les croisaient sur la route, de grands landaus à fond de train avec des voiles flottant aux portières, des têtes curieuses qui se penchaient pour regarder la délégation serrée autour de son chef, et, de distance en distance, les étalages de bibelots en bois sculpté, des fillettes plantées au bord du chemin, raides sous leurs chapeaux de paille à grands rubans, dans leurs jupes bigarrées, chantant des chœurs à trois voix en offrant des bouquets de framboises et d'edelweiss. Parfois, le cor des Alpes envoyait aux montagnes sa ritournelle mélancolique, enflée, répercutée dans les gorges et diminuée lentement, à la façon d'un nuage qui fond en vapeur.

« C'est beau, on dirait les orgues... » murmurait Pascalon, les yeux mouillés, extasié comme un saint de vitrail. Excourbaniès hurlait sans se décourager et l'écho répétait à perte de son l'intonation tarasconnaise : « Ha !... ha !... ha !... *fen de brut.* »

Mais on se lasse après deux heures de marche dans le même décor, fût-il organisé, vert sur bleu, des glaciers dans le fond, et sonore comme une horloge à musique. Le fracas des torrents, les chœurs à la tierce, les marchands d'objets au couteau, les petites bouquetières, devinrent insupportables à nos gens, l'humidité surtout, cette buée au fond de cet entonnoir, ce sol mou, fleuri de plantes d'eau, où jamais le soleil n'a pénétré.

« Il y a de quoi prendre une pleurésie, » disait Bravida, retroussant le collet de sa jaquette. Puis la fatigue s'en mêla, la faim, la mauvaise humeur. On ne trouvait pas d'auberge ; et, pour s'être bourrés de framboises, Excourbaniès et Bravida commençaient à souffrir cruellement. Pascalon lui-même, cet ange, chargé non seulement de la bannière, mais du piolet, du sac, de l'alpenstock dont les autres se débarrassaient lâchement sur lui, Pascalon avait perdu sa gaieté, ses vives gambades.

A un tournant de route, comme ils venaient de franchir la Lutschine sur un de ces ponts couverts qu'on trouve dans les pays de grande neige, une formidable sonnerie de cor les accueillit.

« Ah ! *vaï*, assez !... assez !... » hurlait la délégation exaspérée.

L'homme, un géant, embusqué au bord de la route, lâcha l'énorme trompe en sapin descendant jusqu'à terre et terminée par une boîte à percussion qui donnait à cet instrument préhistorique la sonorité d'une pièce d'artillerie.

« Demandez-lui donc s'il ne connaît pas une auberge ? » dit le président à Excourbaniès qui, avec un énorme aplomb, et un tout petit dictionnaire de poche, prétendait servir d'interprète à la délégation, depuis qu'on était en Suisse allemande. Mais, avant qu'il eût tiré son dictionnaire, le joueur de cor répondait en très bon français :

« Une auberge, messieurs?... mais parfaitement... le *Chamois fidèle* est tout près d'ici ; permettez-moi de vous y conduire. »

Et, chemin faisant, il leur apprit qu'il avait habité Paris pendant des années, commissionnaire au coin de la rue Vivienne.

« Encore un de la Compagnie, parbleu ! » pensa Tartarin, laissant ses amis s'étonner. Le confrère de Bompard leur fut du reste fort utile, car, malgré l'enseigne en français, les gens du *Chamois fidèle* ne parlaient qu'un affreux patois allemand.

Bientôt la délégation tarasconnaise, autour d'une énorme omelette aux pommes de terre, recouvra la santé et la belle humeur essentielle aux méridionaux comme le soleil à leur pays. On but sec, on mangea ferme. Après force toasts portés au président et à son ascension, Tartarin, que l'enseigne de l'auberge intriguait depuis son arrivée, demanda au joueur de cor, cassant une croûte dans un coin de la salle avec eux :

« Vous avez donc du chamois, par ici ?... Je croyais qu'il n'en restait plus en Suisse. »

L'homme cligna des yeux :

« Ce n'est pas qu'il y en ait beaucoup, mais on pourrait vous en faire voir tout de même.

— C'est lui en faire tirer, qu'il faudrait, *vé !*... dit Pascalon plein d'enthousiasme... jamais le président n'a manqué son coup. »

Tartarin regretta de n'avoir pas apporté sa carabine.

« Attendez donc, je vais parler au patron. »

Il se trouva justement que le patron était un ancien chasseur de chamois ; il offrit son fusil, sa poudre, ses chevrotines et même de servir de guide à ces messieurs vers un gîte qu'il connaissait.

« En avant, zou ! » fit Tartarin, cédant à ses alpinistes heureux de faire briller l'adresse de leur chef. Un léger retard, après tout ; et la Jungfrau ne perdrait rien pour attendre !...

Sortis de l'auberge par derrière, ils n'eurent qu'à pousser la claire-voie du verger, guère plus grand qu'un jardinet de chef de gare, et se trouvèrent dans la montagne fendue de grandes crevasses rouillées entre les sapins et les ronces.

L'aubergiste avait pris l'avance et les Tarasconnais le voyaient déjà très haut, agitant les bras, jetant des pierres, sans doute pour faire lever la bête. Ils eurent beaucoup de mal à le rejoindre par ces pentes rocailleuses et dures, surtout pour des personnes qui sortent de table et qui n'ont pas plus l'habitude de gravir que les bons alpinistes de Tarascon. Un air lourd, avec cela, une haleine orageuse qui roulait des nuages lentement le long des cimes, sur leur tête.

« *Boufre !* » geignait Bravida.

Excourbaniès grognait :

« *Outre !*

— Que vous me feriez dire... » ajoutait le doux et bêlant Pascalon.

Mais le guide leur ayant, d'un geste brusque, intimé l'ordre de se taire, de ne plus bouger : « On ne parle pas sous les armes, » dit Tartarin de Tarascon avec une sévérité dont chacun prit sa part, bien que le président seul fût armé. Ils restaient là debout, retenant leur souffle ; tout à coup Pascalon cria :

« *Vé !* le chamois, *vé...* »

A cent mètres au-dessus d'eux, les cornes droites, la robe d'un fauve clair, les quatre pieds réunis au bord du rocher, la jolie bête se découpait comme en bois travaillé, les regardant sans aucune crainte. Tartarin épaula méthodiquement, selon son habitude ; il allait tirer, le chamois disparut.

« C'est votre faute, dit le commandant à Pascalon... Vous avez sifflé... ça lui a fait peur.

— J'ai sifflé, moi ?

— Alors, c'est Spiridion...

— Ah, vaï ! jamais de la vie. »

On avait pourtant entendu un coup de sifflet strident, prolongé. Le président les mit tous d'accord en racontant que le chamois, à l'approche de l'ennemi, pousse un signal aigu par les narines. Ce diable de Tartarin connaissait à fond cette chasse

comme toutes les autres ! Sur l'appel de leur guide, ils se mirent en route ; mais la pente devenait de plus en plus raide, les roches plus escarpées, avec des fondrières à droite et à gauche. Tartarin tenait la tête, se retournant à chaque instant pour aider les délégués, leur tendre la main ou sa carabine. « La main, la main, si ça ne vous fait rien, » demandait le bon Bravida qui avait très peur des armes chargées.

Nouveau signe du guide, nouvel arrêt de la délégation, le nez en l'air.

« Je viens de sentir une goutte ! » murmura le commandant tout inquiet. En même temps, la foudre gronda et, plus forte que la foudre, la voix d'Excourbaniès : « A vous, Tartarin ! » Le chamois venait de bondir tout près d'eux, franchissant le ravin comme une lueur dorée, trop vite pour que Tartarin pût épauler, pas assez pour les empêcher d'entendre le long sifflement de ses narines.

« J'en aurai raison, coquin de sort ! » dit le président, mais les délégués protestèrent. Excourbaniès, subitement très aigre, lui demanda s'il avait juré de les exterminer.

« Cher maî... aî... aître... » bêla timidement Pascalon, « j'ai ouï dire que le chamois, lorsqu'on l'accule aux abîmes, se retourne contre le chasseur et devient dangereux.

— Ne l'acculons pas, alors ! » fit Bravida terrible, la casquette en bataille.

Tartarin les appela poules mouillées. Et brusquement, tandis qu'ils se disputaient, ils disparurent les uns aux yeux des autres dans une épaisse nuée tiède qui sentait le soufre et à travers laquelle ils se cherchaient, s'appelaient.

« Hé ! Tartarin.

— Êtes vous là, Placide ?

— Maî... aî... tre !

— Du sang-froid ! du sang-froid ! »

Une vraie panique. Puis un coup de vent creva le nuage, l'emporta comme une voile arrachée flottant aux ronces, d'où sortit un éclair en zigzag avec un épouvantable coup de tonnerre sous les pieds des voyageurs. « Ma casquette !... » cria Spiridion décoiffé par la tempête, les cheveux tout droits crépitant d'étincelles électriques. Ils étaient en plein cœur de l'orage dans la forge même de Vulcain. Bravida, le premier, s'enfuit à

toute vitesse ; le reste de la délégation s'élançait derrière lui, mais un cri du P. C. A. qui pensait à tout les retint :

« Malheureux... gare à la foudre!... »

Du reste, en dehors du danger très réel qu'il leur signalait, on ne pouvait guère courir sur ces pentes abruptes, ravinées, transformées en torrents, en cascades, par toute l'eau du ciel qui tombait. Et le retour fut sinistre, à pas lents sous la folle ondée, parmi les courts éclairs suivis d'explosions, avec des glissades, des chutes, des haltes forcées. Pascalon se signait, invoquait tout haut, comme à Tarascon, « sainte Marthe et sainte Hélène, sainte Marie-Madeleine, » pendant qu'Excourbaniès jurait : « Coquin de sort ! » et que Bravida, l'arrière-garde, se retournait saisi d'inquiétude :

« Qué diable est-ce qu'on entend derrière nous?... ça siffle, ça galope, puis ça s'arrête... » L'idée du chamois furieux, se jetant sur les chasseurs, ne lui sortait pas de l'esprit, à ce vieux guerrier. Tout bas, pour ne pas effrayer les autres, il fit part de ses craintes à Tartarin qui, bravement, prit sa place à l'arrière-garde et marcha la tête haute, trempé jusqu'aux os, avec la détermination muette que donne l'imminence d'un danger. Par exemple, rentré à l'auberge, lorsqu'il vit ses chers alpinistes à l'abri, en train de s'étriller, de s'essorer autour d'un énorme poêle en faïence, dans la chambre du premier étage où montait l'odeur du grog au vin commandé, le président s'écouta frissonner et déclara, très pâle : « Je crois bien que j'ai pris le mal... »

« Prendre le mal ! » expression de terroir sinistre dans son vague et sa brièveté, qui dit toutes les maladies, peste, choléra, vomito negro, les noires, les jaunes, les foudroyantes, dont se croit atteint le Tarasconnais à la moindre indisposition.

Tartarin avait pris le mal ! Il n'était plus question de repartir, et la délégation ne demandait que le repos. Vite, on fit bassiner le lit, on pressa le vin chaud, et, dès le second verre, le président sentit partout son corps douillet une chaleur, un picotis de bon augure. Deux oreillers dans le dos, un « plumeau » sur les pieds, son passe-montagne serrant la tête, il éprouvait un bien-être délicieux à écouter les rugissements de la tempête, dans la bonne odeur de sapin de cette pièce rustique aux murs en bois, aux petites vitres plombées, à regarder ses chers alpinistes pressés autour du lit, le verre en main, avec les tournures hétéroclites que donnaient à leurs types gaulois, sarrasins ou romains

les courtines, rideaux, tapis dont ils s'étaient affublés, tandis que leurs vêtements fumaient devant le poêle. S'oubliant lui-même, il les questionnait d'une voix dolente :

« Êtes-vous bien, Placide ?... Spiridion, vous sembliez souffrir tout à l'heure ?... »

Non, Spiridion ne souffrait plus ; cela lui avait passé en voyant le président si malade. Bravida, qui accommodait la morale aux proverbes de son pays, ajouta cyniquement : « Mal de voisin réconforte et même guérit !... » Puis ils parlèrent de leur chasse, s'échauffant au souvenir de certains épisodes dangereux, ainsi quand la bête s'était retournée, furieuse ; et sans complicité de mensonge, bien ingénument, ils fabriquaient déjà la fable qu'ils raconteraient au retour.

Soudain, Pascalon, descendu pour aller chercher une nouvelle tournée de grog, apparut tout effaré, un bras nu hors du rideau à fleurs bleues qu'il ramenait contre lui d'un geste pudique à la Polyeucte. Il fut plus d'une seconde sans pouvoir articuler tout bas, l'haleine courte : « Le chamois !...

— Eh bien, le chamois ?...

— Il est en bas, à la cuisine... Il se chauffe !...

— Ah ! vaï....

— Tu badines !...

— Si vous alliez voir, Placide? »

Bravida hésitait. Excourbaniès descendit sur la pointe du pied, puis revint presque tout de suite, la figure bouleversée.... De plus en plus fort !... le chamois buvait du vin chaud.

On lui devait bien cela, à la pauvre bête, après la course folle qu'elle avait fournie dans la montagne, tout le temps relancée ou rappelée par son maître qui, d'ordinaire, se contentait de la faire évoluer dans la salle pour montrer aux voyageurs comme elle était d'un facile dressage.

« C'est écrasant ! » dit Bravida, n'essayant plus de comprendre, tandis que Tartarin enfonçait le passe-montagne en casque à mèche sur ses yeux pour cacher aux délégués la douce hilarité qui le gagnait en rencontrant à chaque étape, avec ses trucs et ses comparses, la Suisse rassurante de Bompard.

Alphonse Daudet.

(*A suivre.*)

LA DERNIÈRE AFFAIRE

Le père Cormeau rentra, un soir, chez lui, plus tard que de coutume, et grognon, préoccupé, il alla s'acargnarder près du feu, sans prononcer une parole. A peine s'il fit attention à sa femme qui, assise sur un escabeau très bas, les jambes écartées, les coudes aux genoux, coupait méthodiquement des navets pour ses vaches. L'ombre s'accumulait aux poutrelles du plafond, envahissait les recoins, descendait, peu à peu, dans la pièce. Une marmite chantait sur les cendres chaudes; deux chats, immobiles, songeurs, étaient couchés dans l'âtre, les pattes molles, les yeux mi-clos. Au dehors, il gelait ferme. En face de la maison, les coteaux se voilaient dans une brume rouge et la plaine commençait de s'anuiter sous son manteau de froid où, çà et là, des gouttes de givre empourprées, des perles vives, étincelaient. De temps en temps, des pas de sabots sonnaient dans le silence, sur la terre dure.

— Cormeau ! chevrota la femme... Hé ! Cormeau !

Mais Cormeau ne bougea pas. Les bras croisés sur ses jambes sèches, le corps plié en deux, l'œil fixe au foyer, il paraissait en proie à des pensées lointaines et profondes.

— M'entends-tu ? cria de nouveau la femme, dont la marmotte devenait plus blanche, à mesure que l'ombre se faisait plus noire... Hé ! m'entends-tu ? Je te dis que les navets sont gelés.

Et comme cette révélation laissait Cormeau insensible, elle ajouta, aigrement, en dressant au bout d'un col évidé, son profil de chouette anguleux et glabre :

— Je te dis qu'ils sont gelés ! Pardi !... c'était sûr !... T'as point voulu faire de silo cette année... Tu t'es obstiné...

Mais Cormeau ne répondit pas... Il semblait de pierre, tout rigide, sur sa chaise.

— Qu'est-ce que tu as ?... Cormeau !... mon homme !

Alors, irritée de ce mutisme, elle glapit :

— Je te dis que les navets sont gelés, bougre de borné !... Mais qu'est-ce que tu as ?

A ce moment, du dehors, on frappa à la porte et, aussitôt l'huis ouvert, une silhouette de mendiant se montra sur le fond plus pâle du crépuscule, hâve, décharnée, implorante, douloureuse. Et, tandis que Cormeau et sa femme avaient soudain et simultanément tendu leurs têtes méfiantes, leurs têtes d'oiseau de proie nocturne, une voix qui tremblait, prononça :

— S'il vous plaît !

Le regard du paysan devint dur, entre ses petits yeux bridés férocement.

— Passe ton chemin, feignant, dit-il... Il n'y a rien pour les feignants, ici.

La voix recommença, plus plaintive.

— S'il vous plaît, mon bon monsieur !... Il fait bien froid ! Il y aura de quoi mourir, cette nuit, sur les routes... — Ça ne me regarde pas ! va-t'en ! — Si seulement, vous vouliez me donner un gîte... un coin dans votre étable, pour quelques heures ! — Dans mon étable ! Et Cormeau eut un ricanement sinistre. — Ouais ! Ouais ! Tu n'y penses pas, mon garçon !... Avec mes vaches ?... Dis donc, tu ne doutes de rien, toi ?... va-t'en ! — Je n'ai pas mangé depuis hier... s'il vous plaît ! — Va-t'en ! — J'avais un camarade, qui est mort hier dans un fossé... Faudra-t-il donc que je meure aussi comme lui ? — Va-t'en ! — S'il vous plaît ! Où, s'il vous plaît !

La voix était faible, toute mouillée de larmes. Cormeau hurla :

— Va-t'en, que je te dis ! Si tu n'avais pas été un feignant, tu aurais de quoi manger... tu aurais de quoi coucher... C'est bien fait pour toi... Et j'aurais travaillé pour nourrir un feignant, pour loger un vagabond !... Allons !... va-t'en... Tu m'embêtes !... Et tu me fais froid dans le dos, avec la porte ouverte.

Le mendiant remonta d'un coup d'épaule, sur son dos, son sac vide, et il dit simplement :

— Ça n'est pas bien ! ça n'est pas juste... adieu !

Puis il referma la porte, et douloureux il s'en alla, lentement, en murmurant de vagues paroles.

— A-t-on vu ? ronchonna Cormeau qui, s'adressant ensuite à sa femme, commanda : « Mets le verrou à la porte... Et puis, qu'ils frappent, s'ils veulent !... »

La femme obéit :

— Ah ! misère de misère ! murmurait-elle, tout en barricadant la porte, avec une large barre de fer qui s'encastrait dans le mur... Est-ce que ça ne ferait pas mieux de crever, des vermines pareilles ! Ah ! bien, merci !.. s'il fallait nourrir tous ces feignants qui passent !... Je vous demande un peu !... Demander à coucher dans notre étable !... pour que les vaches attrapent des vilaines maladies !...

Comme la nuit était tombée tout à fait, elle alluma une chandelle, revint prendre sa place sur l'escabeau et continua sa besogne. Cormeau s'était recalé sur sa chaise, et l'œil vague, fixait les charbons qui achevaient de se consumer.

Au bout de quelques minutes de silence, la femme appela :

— Cormeau !... Hé ! mon homme !... Je te dis que les navets sont gelés... Es-tu donc sourd ?... Pourquoi que tu ne dis rien, quand je te parle ?

Alors, à la lueur sordide et mouvante de la chandelle, elle regarda le paysan immobile, ratatiné, près du feu, et elle répéta :

— Pourquoi que tu ne dis rien ? T'as quelque chose qui te tracasse ? T'es point comme d'habitude.

Enfin, Cormeau répondit :

— Je n'ai rien. — Si, t'as quelque chose !... T'es point naturel... Il me semble que t'es tout rouge... Il me semble que t'es quasiment violet. — Je n'ai rien, affirma de nouveau le paysan, avec un effort visible. — Mais si... T'es tout bleu. — Je suis tout bleu ? — Oui, t'es tout bleu. — Eh ben ! je ne sais pas ce que j'ai... Oui, je ne me sens pas bien... Ça me vionde dans les oreilles ! et puis ça me vionde sur le haut de la tête !... Tout à l'heure, dans le champ à Remy, j'ai cru que j'allais tomber... Mais c'est rien... Je vais marcher un peu pour me remettre.

Il essaya de se lever et ne le put. Il lui sembla que, tout d'un

coup, son corps était devenu de plomb. Une étrange faiblesse cassait ses jarrets et rompait ses bras, fondait ses reins. Ses mains molles et moites ne pouvaient plus serrer les barreaux de la chaise. Et sa langue s'embarrassa, et les objets, autour de lui, prirent des formes insolites, des formes bizarrement mouvantes, des formes qu'il ne reconnaissait pas et qui avaient des aspects de spectres... Une petite flamme rouge, une flamme vermiculaire passa devant ses yeux, se tordit, bondit, et disparut dans une nuit profonde, dans une nuit d'abîme, une nuit qui venait du fond de la terre. Il soupira, très faible, la gorge sèche et haletante :

— Je crois que je vais mourir ! — Ah ! ben ! Ah ! ben... En v'la des idées, dit la femme. — Si... si... Je crois que je vais mourir. — Mais non ! C'est un vent que tu as dans la tête ! — Si... si... je suis sûr que je vais mourir. Ce n'est point un vent que j'ai dans la tête... C'est la mort que j'ai là... dans la tête !... Mets-moi par terre. Ça m'étouffe aussi... dans le poumon.

Elle l'allongea sur les carreaux, glissa sous la tête de son mari un oreiller, rapprocha ses jambes inertes, et qui déjà se glaçaient.

— Écoute ben, dit Cormeau d'une voix qui allait s'affaiblissant de plus en plus... Comprends ben ce que je vas t'expliquer... Viens plus près... parce que... ça a de la peine à passer...

La femme se pencha près du visage du moribond.

— M'écoutes-tu ?... — Oui ! Je t'écoute... — V'là l'affaire !... Le cimetière est trop petit... je sais qu'il est trop petit... — Bon ! — Je sais que le Conseil municipal veut l'agrandir... — Bon !... bon !... — Je sais qu'il voudrait acheter le champ à Remy ! — Bon, bon !... — Mais Remy n'en sait rien, lui... Alors, voilà ce qu'il faut faire... Écoute... Tu achèteras le champ à Remy... Il ne vaut rien... C'est de la pierre... C'est que de la vidange... Tu l'auras pour vingt pistoles, bien payé. — Mais, si c'est que de la pierre, je veux point l'acheter... — Écoute ! Quand tu l'auras acheté... tu en feras don à la commune... — Tu veux que je donne le champ à la commune ! T'es fou, Cormeau !... C'est la maladie qui te rend comme ça, mon homme. — Attends !... tu en feras don à la commune... à la condition que la commune te donnera, en retour, un terrain de cinq mètres, à perpétuité, dans le cimetière... Ça vaut cinq cents francs ! Comprends-tu !... D'un côté tu donnes deux cents francs ; d'un autre côté, on t'en donne cinq

cents !... C'est donc trois cents francs que nous gagnons !... Mais dépêche-toi !... Vas voir Remy, demain... pas plus tard... demain !

— Cinq cents francs ! Cinq cents francs !...

Et la femme, brouillée dans les chiffres énoncés par Cormeau, se mit à songer au bénéfice réel de l'opération... Elle ne s'aperçut point qu'il avait cessé de parler ; elle n'entendit point le petit râle qui se dévidait, pareil à un mouvement d'horloge, dans sa gorge ; elle ne vit pas ses doigts qui se crispaient... les spasmes qui agitèrent ses jambes, ni ses yeux dont le globe se renversa vitreux, sous la paupière élargie et raide. Tout à coup, une grave objection se présenta à l'esprit de la paysanne : « Si la commune refuse le champ ? » se dit-elle, angoissée par cette possibilité.

Alors, elle appela : « Cormeau ! »

Mais Cormeau ne répondit pas.

Elle se pencha sur lui, posa ses mains noueuses sur la poitrine de son mari, le secoua par les épaules :

— Cormeau !... Cormeau !

Mais Cormeau ne répondit pas. Il était mort.

Octave Mirbeau.

SCÈNES DU SIÈGE DE SÉBASTOPOL [1]

(*Suite*)

SEBASTOPOL EN AOUT 1855

I

A la fin du mois d'août, sur la grande route rocheuse de Sébastopol, entre Douvanka (2) et Baktchisaraï, avançait au pas au milieu d'une épaisse et chaude poussière, une télègue d'officier de forme particulière, inconnue ailleurs, qui tenait le milieu entre un panier, une britchka juive et une charrette russe.

Dans cette voiture, ramassé sur ses talons, un brosseur en habit de toile, coiffé d'une casquette d'officier molle et déformée, tenait les rênes. Derrière lui était assis, sur des paquets et des sacs recouverts d'une capote de soldat, un officier en manteau d'été, de petite taille, autant que l'on pouvait en juger par sa posture, et qui frappait moins par sa carrure massive d'épaule à épaule que par l'épaisseur de sa personne entre la poitrine et le dos; sa nuque, son cou gros et fort étaient également très développés en largeur, et les muscles en étaient fortement tendus. Ce qu'on est convenu d'appeler la taille n'existait pas, le ventre non plus, car avec cela il était loin d'être obèse, et sa figure, sur laquelle s'étendait une couche de hâle jaunâtre et maladif, se faisait remarquer par sa maigreur; elle aurait pu passer pour

(1) Voir les numéros des 25 janvier, 10 et 25 fevrier 1891.
(2) Dernière station avant Sébastopol.

jolie sans une certaine bouffissure des chairs et une peau plissée marquée de rides profondes qui, en se confondant, en effaçaient les traits, lui enlevaient toute fraîcheur et lui donnaient une expression grossière; celle de ses yeux, petits, bruns, extraordinairement vifs, frisait l'impudence ; sa moustache très épaisse, qu'il avait l'habitude de mordiller, ne s'étendait guère en largeur; ses pommettes et son menton, qu'il n'avait pas rasés depuis deux jours, étaient couverts d'un poil noir et fourni. Blessé le 10 mai d'un éclat d'obus à la tête, qu'entourait encore un bandeau, il se sentait néanmoins complètement remis et sortait de l'hôpital de Symphéropol pour rejoindre son régiment, posté quelque part par là dans la direction où s'entendaient les coups de feu ; mais il n'avait encore pu découvrir s'il était à Sébastopol même, à la Sévernaïa ou à Inkermann. La canonnade s'entendait distinctement et semblait très rapprochée quand les montagnes n'en interceptaient pas le bruit apporté par le vent ; tantôt une formidable explosion ébranlait l'air et vous faisait tressaillir malgré vous, tantôt des sons moins violents, pareils à la batterie d'un tambour, se suivaient à courtes distances, traversés par un grondement assourdissant, ou bien tout se confondait dans un fracas à roulements prolongés, semblables à des coups de tonnerre au plus fort de l'orage quand la pluie commence à tomber. Chacun disait, et on l'entendait bien, que la violence du bombardement était épouvantable. L'officier pressait son brosseur pour arriver plus vite : à leur rencontre venait une file de chariots conduits par des paysans russes qui avaient apporté des vivres à Sébastopol et qui s'en retournaient en emmenant de là des malades et des blessés : soldats en capotes grises, matelots en paletots noirs, volontaires en fez rouges et miliciens barbus ; la voiture de l'officier fut obligée de s'arrêter, et lui-même, tout en grimaçant et en clignotant dans ce nuage de poussière impénétrable et immobile soulevé par les chariots et qui s'introduisait partout dans ses yeux, dans ses oreilles, examinait les figures qui défilaient.

« Voilà un soldat malade de notre compagnie, » dit le domestique, qui se tourna vers son maître et indiqua de la main un blessé.

Sur le devant, assis de côté, un paysan russe portant toute sa barbe, un bonnet de feutre sur la tête, faisait un nœud à un énorme fouet qu'il retenait par le manche en le maintenant avec le coude.

Il tournait le dos à quatre ou cinq soldats secoués et cahotés dans la charrette : l'un d'eux, le bras bandé, sa capote jetée sur sa chemise, assis droit et ferme, quoique pâle et maigre, occupait le milieu ; en apercevant l'officier, il porta instinctivement la main à son bonnet, mais, se souvenant de sa blessure, il fit semblant de vouloir se gratter ; un autre était couché à côté de lui dans le fond de la télègue : on ne voyait de lui que ses deux mains cramponnées aux barres de bois et ses deux genoux relevés, ballant sans résistance comme deux torchons de tille ; un troisième, la figure enflée, la tête entourée d'un linge sur lequel était posé son bonnet de soldat, assis de côté, les jambes pendantes en dehors et frôlant la roue, sommeillait, ses mains appuyées sur ses genoux.

« Doljikoff ! lui cria le voyageur.

— Présent ! » répondit celui-ci, ouvrant les yeux et ôtant son bonnet ; sa voix de basse était si pleine, si formidable, qu'elle semblait sortir de la poitrine de vingt soldats réunis.

« Depuis quand es-tu blessé ?

— *Salut à Votre Noblesse* (1) ! cria-t-il de sa forte voix, ses yeux vitreux et gonflés s'animant à la vue de son supérieur.

— Où est le régiment ?

— A Sébastopol, Votre Noblesse ; on pensait s'en aller de là mercredi !

— Pour aller où ?

— On ne savait pas,... à la Sévernaïa, bien sûr, Votre Noblesse.... A présent, poursuivit-il en traînant la voix, *il* tire à travers tout ! avec des bombes surtout, jusque dans la baie,... il en tire que c'est affreux !... » Et il ajouta des mots qui restèrent incompréhensibles ; mais, à sa figure et à sa pose, on devinait qu'avec le ressentiment de l'homme qui souffre, il disait des choses peu consolantes.

Le sous-lieutenant Koseltzoff, qui venait de le questionner, n'était ni un officier à la douzaine, ni du nombre de ceux qui vivent et agissent d'une certaine façon, parce que les autres vivent et agissent ainsi. Sa nature avait été richement douée de qualités inférieures : il chantait et pinçait agréablement de la guitare, parlait et écrivait avec facilité, la correspondance officielle surtout, à laquelle il s'était fait la main pendant son ser-

(1) Traduction littérale du salut habituel du soldat à ses supérieurs.

vice d'aide-de-camp du bataillon. Son énergie était remarquable, mais cette énergie ne recevait son impulsion que de l'amour-propre, et, bien que greffée sur cette capacité de second ordre, elle formait à elle seule un trait saillant et caractéristique de sa nature. Ce genre d'amour-propre qui se développe le plus communément parmi les hommes, les militaires surtout, s'était si bien infiltré dans son existence, qu'il ne concevait de choix possible qu'entre « primer ou s'annihiler » ; l'amour-propre était donc le moteur de ses élans les plus intimes ; même seul en face de lui-même, il aimait à se donner de l'avantage sur ceux auxquels il se comparait.

« Allons ! ce n'est pas moi qui écouterai le bavardage de « Moscou » (1) ! murmura le sous-lieutenant, dans les pensées duquel la rencontre du convoi de blessés avait jeté du trouble, et les paroles du soldat, dont l'importance était accrue et confirmée à chaque pas par le bruit de la canonnade, pesaient lourdement sur son cœur. « Ils sont drôles, ces « Moscou ». — Voyons, Nicolaïeff, en avant ! tu dors, je crois? » cria-t-il, de mauvaise humeur, à son domestique en ramenant les pans de son manteau.

Nicolaïeff secoua les rênes ; ses lèvres émirent un petit son d'encouragement, et la charrette partit au trot.

« Nous ne nous arrêterons que pour leur donner à manger, lui dit l'officier, et puis en route, en avant ! »

II

Au moment d'entrer dans la rue de Douvanka, où tout n'était que ruines, le sous-lieutenant Koseltzoff fut arrêté par un transport de boulets et de bombes dirigé sur Sébastopol, et qui stationnait au milieu du chemin .

Deux fantassins, assis dans la poussière sur les pierres d'un mur effondré, mangeaient une pastèque avec du pain.

« Allez-vous loin, pays ? » dit l'un d'eux en mâchant sa bouchée ; il s'adressait à un soldat debout à côté d'eux, un petit sac sur les épaules.

(1) Dans certains régiments d'armée, les officiers avaient surnommé les soldats « Moscou », appellation moitié méprisante, moitié caressante.

« Nous rejoignons notre compagnie, nous venons de la province, répondit le soldat, détournant les yeux de la pastèque et arrangeant son sac. Voilà trois semaines que nous étions à garder le foin de la compagnie ; mais maintenant on nous a appelés tous, et nous ne savons pas où se trouve aujourd'hui notre régiment. On dit que depuis la semaine dernière les nôtres sont à la Korabelnaïa. N'en savez-vous rien, *messieurs ?*

— Il est à la ville, frère, à la ville, répondit un vieux soldat du charroi, occupé à tailler avec un couteau de poche la chair blanche d'une pastèque non mûre. Nous en venons justement. Quelle épouvantable chose, frère !

— Quoi donc, messieurs ?

— N'entends-tu donc pas comme il tire, à présent ? Pas d'abri nulle part ! Ce qu'il en a tué, de nous autres, c'est effrayant ! » ajouta l'interlocuteur en faisant un geste et en redressant son bonnet.

Le soldat de passage secoua pensivement la tête, fit claquer sa langue, tira son brûle-gueule de sa botte, remua avec son doigt le tabac à moitié consumé, alluma un morceau d'amadou à la pipe d'un camarade qui fumait, et, soulevant son bonnet :

« Il n'y a personne que Dieu, messieurs, dit-il ; nous vous faisons nos adieux, » et, remettant son sac en place, il continua son chemin.

« Eh ! attends plutôt, cela vaudra mieux, dit le mangeur de pastèque d'un ton convaincu.

— C'est tout un ! » murmura le soldat, accommodant son sac sur son dos et se faufilant entre les roues des charrettes arrêtées.

III

Arrivé au relais, Koseltzoff y trouva une foule de gens, et la première figure qu'il y aperçut fut celle du maître de poste en personne, très jeune et très maigre, en train de se quereller avec deux officiers.

« Ce n'est pas vingt-quatre heures, mais dix fois vingt-quatre heures que vous attendrez ; les généraux attendent bien ! leur disait-il avec le désir évident de les piquer au vif, et ce n'est pas moi, vous comprenez, qui m'attellerai !...

— Si c'est ainsi, s'il n'y a pas de chevaux, on n'en donne à personne... Pourquoi alors en donnez-vous à un domestique qui transporte des bagages ? » criait l'un des deux militaires, qui tenait un verre de thé à la main.

Bien qu'il évitât soigneusement l'emploi des pronoms, on pouvait aisément deviner qu'il aurait volontiers tutoyé son interlocuteur.

« Comprenez bien, monsieur le maître de poste, dit avec hésitation l'autre officier, que nous ne voyageons pas pour notre plaisir ; si l'on nous a fait demander, c'est que nous sommes nécessaires ! Vous pouvez être sûr que je le dirai au général,... car vraiment... il semblerait que vous n'avez aucun respect pour le rang d'officier.

— Vous me gâtez chaque fois la besogne et vous me gênez, repartit son camarade avec humeur ; que lui parlez-vous de respect ? Il faut lui parler autrement.... Des chevaux ! cria-t-il soudain, des chevaux à l'instant !...

— Je n'aurais pas mieux demandé que de vous en donner, mais où les prendre ?... Je le comprends très bien, batiouchka, reprit le maître de poste après un moment de silence et s'échauffant par degrés en gesticulant,... mais que voulez-vous que j'y fasse ? Laissez-moi seulement — la figure des officiers exprima aussitôt l'espoir — vivoter jusqu'à la fin du mois, et puis on ne me verra plus.... J'aime mieux aller au Malakoff que de rester ici, vrai Dieu ! Faites ce qu'il vous plaira,... mais je n'ai pas une seule britchka en bon état, et depuis trois jours les chevaux n'ont pas vu une poignée de foin !... »

Sur ces mots, il s'éclipsa. Koseltzoff et les deux officiers entrèrent dans la maison.

« Eh bien ! dit l'ancien au plus jeune, d'un ton calme qui contrastait vivement avec sa colère de tout à l'heure, voilà trois mois que nous sommes en route , attendons, ce n'est pas un malheur, rien ne presse ! »

Koseltzoff trouva avec peine dans la chambre de la maison de poste, enfumée, malpropre, remplie d'officiers et de malles, un coin libre près de la fenêtre. Il s'y assit et se prit, tout en roulant une cigarette, à examiner les visages et à écouter les conversations. Le groupe principal se tenait à droite de la porte d'entrée, autour d'une table boiteuse et graisseuse sur laquelle bouillaient deux samovars en cuivre, plaqués çà et là de petites taches de

vert-de-gris ; du sucre en morceaux y était étalé dans plusieurs enveloppes de papier. Un jeune officier sans moustache, en *arkhalouk* (1) neuf, versait de l'eau dans une théière ; quatre autres, de son âge à peu près, étaient dispersés dans les différents coins de la chambre ; l'un d'eux, la tête posée sur une pelisse qui lui servait d'oreiller, dormait sur un divan ; un autre, debout auprès d'une table, découpait en petites bouchées du mouton rôti pour un camarade auquel il manquait un bras. Deux officiers, l'un en capote d'aide-de-camp, l'autre en capote d'infanterie en drap fin et porteur d'une sacoche, étaient assis à côté du poêle, et l'on devinait facilement, à la façon dont ils regardaient les autres, à celle dont fumait l'homme à la sacoche, qu'ils n'étaient pas des officiers de la ligne, et qu'ils en étaient fort contents. Leur manière d'être ne trahissait point le mépris, mais un certain contentement d'eux-mêmes, fondé en partie sur leurs relations avec des généraux et sur un sentiment de supériorité, développé au point qu'ils tenaient à le cacher à autrui. Il y avait là aussi un médecin aux lèvres charnues et un artilleur à la physionomie allemande, presque assis sur les pieds du dormeur, occupés à compter de l'argent ; puis quatre brosseurs, les uns sommeillant, les autres fouillant dans les malles et les paquets entassés près de la porte, complétaient le nombre des personnes présentes, parmi lesquelles Koseltzoff ne découvrit aucune figure de connaissance. Les jeunes officiers lui plurent ; il devina tout de suite à leur apparence qu'ils venaient de sortir de l'école, ce qui lu rappela que son jeune frère allait également arriver tout droit de là pour se rendre à une des batteries de Sébastopol. En revanche l'officier à la sacoche, qu'il croyait avoir rencontré quelque part, lui déplut tout à fait ; il lui trouva une physionomie si antipathique et si insolente, qu'il alla s'asseoir sur la large saillie du poêle avec l'intention de le remettre à sa place s'il se permettait de dire quelque chose de désobligeant. En sa qualité d'officier du front, brave et honorable, il n'aimait point les officiers d'état-major, et il avait pris ceux-là pour tels à première vue.

(1) Vêtement un peu long porté au Caucase.

IV

« C'est du guignon, disait un des jeunes gens : être si près du but et ne pouvoir y arriver. Il y aura peut-être aujourd'hui même une affaire, et nous n'en serons pas. »

Au timbre un peu aigu de la voix, à l'incarnat juvénile qui s'étendait par plaques sur son frais visage, on devinait la sympathique timidité d'un jeune homme qui craint de dire quelque chose de déplacé.

L'officier manchot le regardait en souriant.

« Vous aurez le temps, croyez-moi, » lui dit-il.

Le jeune officier porta avec respect ses yeux sur la figure amaigrie de ce dernier, subitement illuminée par ce sourire, et continua en silence à verser le thé. Et vraiment la figure, la pose du blessé, et surtout la manche flottante de son uniforme lui donnaient une apparence de calme indifférent qui semblait répondre à tout ce qu'on disait ou faisait autour de lui : « Tout cela est fort bien, mais je sais tout ça, et je pourrais l'accomplir si je le voulais. »

« Que décidons-nous ? demanda le jeune officier à son camarade en arkhalouk ; passerons-nous la nuit ici, ou pousserons-nous plus loin avec notre unique cheval ?

— Figurez-vous, capitaine, poursuivit-il lorsque son compagnon eut décliné sa proposition (il s'adressait au manchot en ramassant un couteau que celui-ci avait laissé tomber), comme on nous avait dit que les chevaux étaient hors de prix à Sébastopol, nous en avons acheté un à Symphéropol, à frais communs.

— Vous a-t-on bien écorchés ?

— Je n'en sais rien, capitaine ! Nous avons payé le tout, cheval et charrette, 90 roubles. Est-ce très cher ?... ajouta-t-il en s'adressant à tous, Koseltzoff y compris, qui le regardait.

— Ce n'est pas trop cher, si le cheval est jeune, lui dit ce dernier.

— N'est-ce pas ? et pourtant on nous assurait que c'était cher. Il boite un peu, c'est vrai, mais cela passera ! On nous a dit qu'il était vigoureux.

— De quel établissement sortez-vous ? lui demanda Koseltzoff, désireux d'avoir des nouvelles de son frère.

— Nous faisons partie du régiment de la Noblesse, nous sommes six qui allons de notre propre chef à Sébastopol, répondit le loquace petit officier, mais nous ne savons pas au juste où est notre batterie ; les uns la disent à Sébastopol, et voilà monsieur qui dit qu'elle est à Odessa.

— N'auriez-vous pas pu vous renseigner à Symphéropol ? demanda Koseltzoff.

— On n'en sait rien là-bas !... Figurez-vous qu'on a injurié un de nos camarades qui est allé aux informations à la chancellerie.... c'était très désagréable !... Ne désirez-vous pas cette cigarette toute roulée ? » continua-t-il en l'offrant à l'officier sans bras, qui cherchait son porte-cigares.

L'enthousiasme du jeune homme perçait dans les petits soins qu'il lui prodiguait.

« Vous venez également de Sébastopol ? reprit-il. Mon Dieu, mon Dieu, comme c'est étonnant ! A Pétersbourg, nous ne faisions que penser à vous tous, à vous autres héros, ajouta-t-il en se tournant avec bonhomie et respect vers Koseltzoff.

— Et si vous êtes obligés de retourner ? lui demanda ce dernier.

— C'est justement ce que nous craignons ; car, après avoir acheté le cheval et ce qui nous était indispensable, cette cafetière, par exemple, et quelques autres bagatelles, nous sommes restés sans le sou, dit-il d'un ton plus bas, en jetant sur son compagnon un regard à la dérobée ; de sorte que je ne vois pas comment nous nous en tirerons.

— Vous n'avez donc pas reçu l'argent de route ? lui demanda Koseltzoff.

— Non, murmura le jeune homme, mais on a promis de nous le donner ici.

— Avez-vous le certificat ?

— Je sais bien que le certificat est la chose principale ; un oncle à moi, sénateur à Moscou, aurait pu me le donner, mais il m'a assuré que je le recevrais ici sans faute. On me le délivrera, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute !

— Je le crois aussi, » répliqua le jeune officier d'un ton qui prouvait que, à force d'avoir répété cette même question à trente endroits différents et avoir reçu les réponses les plus diverses, il ne croyait plus personne.

V

« Qui a demandé du borchtch (1) ? » cria en ce moment la maîtresse du logis, une grosse dondon de quarante ans environ, assez malproprement vêtue ; elle portait une grande terrine.

Il se fit un silence, et tous les yeux se tournèrent vers la femme ; un des officiers cligna même de l'œil en échangeant avec son camarade un regard qui avait la matrone pour objectif.

« Mais c'est Koseltzoff qui en a demandé, reprit le jeune officier ; il faut le réveiller ! — Voyons, viens manger, » ajouta-t-il en s'approchant du dormeur et le secouant par l'épaule.

Un jouvenceau de dix-sept ans, avec des yeux noirs, vifs, brillants, des joues toutes rouges, se leva d'un bond, et, ayant involontairement poussé le docteur :

« Mille excuses, » lui dit-il en se frottant les yeux et en restant planté au milieu de la chambre.

Le sous-lieutenant Koseltzoff reconnut aussitôt son cadet et s'approcha de lui.

« Me reconnais-tu ? lui dit-il.

— Ah ! ah ! voilà qui est renversant ! » s'écria le cadet en embrassant son frère.

Deux baisers résonnèrent, mais au moment de s'embrasser pour la troisième fois, comme le veut l'usage, ils hésitèrent une seconde ; on aurait dit que tous deux se demandaient pourquoi il fallait justement s'embrasser trois fois.

« Comme je suis content de te voir ! dit l'aîné en entraînant son frère dehors ; causons un peu !

— Allons, allons, je ne veux plus de borchtch. Mange-le, Féderson, dit le jeune garçon à son camarade.

— Mais tu avais faim...

— Non, je n'en veux plus... »

Une fois dehors sur le petit perron, après les premières effusions de joie du cadet, qui ne cessait de questionner son aîné sans lui parler de ce qui le concernait lui-même, ce dernier, profitant d'un moment de silence, lui demanda enfin pourquoi il n'était pas entré dans la garde, comme on s'y attendait.

(1) Soupe polonaise et petite-russienne faite au jus de betteraves avec de la viande et des légumes.

« Parce que je tenais à aller à Sébastopol : si tout se termine heureusement, j'y gagnerai plus que si j'étais resté dans la garde ; là-bas il faut bien compter dix ans jusqu'au grade de colonel, tandis qu'ici Todtleben, de lieutenant-colonel, est devenu général en deux ans. Et si je suis tué, eh bien alors, que faire ?

— Comme tu raisonnes, dit le frère aîné en souriant.

— Et puis, ce que je viens de te dire n'a pas d'importance ; la raison principale, — et il s'arrêta hésitant, souriant à son tour et rougissant comme s'il allait dire quelque chose de très honteux, — la raison principale, c'est que ma conscience me tracassait ; j'éprouvais des scrupules de vivre à Pétersbourg pendant qu'ici on mourait pour la patrie. Je tenais aussi à me retrouver avec toi, ajouta-t-il encore plus timidement.

— Tu es un drôle de corps ! lui dit son frère, sans le regarder, en cherchant son étui à cigares. Et je regrette que nous ne puissions rester ensemble.

— Voyons, je t'en prie, dis-moi la vérité : les bastions, c'est terriblement effrayant ?...

— Oui, au commencement, puis on s'y fait, tu verras !

— Dis-moi aussi, je t'en prie... crois-tu que Sébastopol soit pris ?... Il me semble que jamais pareille chose n'arrivera...

— Dieu seul le sait !

— Oh ! si tu savais comme je suis ennuyé... Figure-toi mon malheur : en route, on m'a volé différentes choses, entre autres mon casque, et je me trouve dans une position épouvantable ; comment ferai-je pour la présentation au chef ? »

Vladimir Koseltzoff, le cadet, ressemblait beaucoup à son frère Michel, autant du moins qu'une églantine qui s'entr'ouvre peut ressembler à une églantine défleurie. Il avait aussi également les cheveux blonds, mais épais et bouclant sur les tempes, tandis que sur sa nuque blanche et délicate s'égarait une longue mèche, signe de bonheur, au dire des vieilles bonnes. Un sang généreux et jeune colorait subitement à chaque impression de son âme son teint, habituellement mat. Sur ses yeux, semblables à ceux de son frère, mais plus ouverts et plus limpides, s'étendait souvent un voile humide. Un fin duvet blond commençait à se dessiner sur ses joues et au-dessus de ses lèvres, d'un rouge pourpre, qui se plissaient souvent en un timide sourire, laissant apercevoir des dents d'une éclatante blancheur. Tel qu'il était là dans sa capote déboutonnée, sous laquelle passait une chemise rouge à

col russe, élancé, large d'épaules, une cigarette entre les doigts, appuyé contre la balustrade du perron, la figure illuminée par une joie naïve, les yeux fixés sur son frère, c'était bien le plus charmant et le plus sympathique adolescent qu'il fût possible de voir; le regard se détachait de lui avec regret. Franchement heureux de retrouver son frère, qu'il considérait avec respect et fierté comme un héros, il avait pourtant un peu honte de lui à cause de son éducation plus cultivée, de sa connaissance du français, de la fréquentation de personnes haut placées ; et, se trouvant supérieur à lui, il espérait parvenir à le civiliser. Ses impressions, ses jugements s'étaient formés à Pétersbourg sous l'influence d'une dame qui, ayant un faible pour les jolis visages, lui faisait passer les jours de fête dans sa maison ; Moscou y avait aussi contribué pour sa part, car il y avait dansé à un grand bal chez son oncle le sénateur.

VI

Après avoir causé à satiété, jusqu'à constater, ce qui arrive souvent, qu'ils avaient, tout en s'aimant beaucoup, fort peu d'intérêts en commun, les deux frères se turent pendant quelques instants.

« Eh bien ! prends tes effets, et partons, » lui dit l'aîné.

Le cadet rougit et se troubla.

« Pour Sébastopol, tout droit ? demanda-t-il enfin.

— Bien entendu! Tu n'as pas, je pense, grand'chose avec toi ; ça trouvera sa place !

— Bien, partons, » répliqua le cadet, qui rentra dans la maison en poussant un soupir.

Au moment d'ouvrir la porte de la salle, il s'arrêta, inclina la tête.

« Aller droit à Sébastopol, se dit-il, s'exposer aux bombes c'est terrible ! Du reste, n'est-ce pas indifférent que ce soit aujourd'hui ou plus tard ?... Au moins avec mon frère... »

A dire vrai, à la pensée que la télègue l'emporterait d'une traite jusqu'à Sébastopol, qu'aucun incident nouveau ne le retiendrait plus en route, il venait seulement de se rendre compte du

danger qu'il était venu chercher et dont la proximité l'émut profondément. Parvenu enfin à se calmer, il rejoignit ses camarades et resta si longtemps avec eux, que son frère, impatienté, ouvrit la porte pour l'appeler et l'aperçut planté devant l'officier, qui le réprimandait comme un écolier. A la vue de son frère, il perdit toute contenance.

« J'arrive tout de suite, lui cria-t-il en faisant un geste de la main ; attends-moi, j'arrive !... »

Une seconde plus tard, il alla le retrouver.

« Figure-toi, lui dit-il en soupirant profondément, que je ne puis pas partir avec toi.

— Quelles balivernes ! Pourquoi ?

— Je vais te dire la vérité, Micha ; nous n'avons pas un sou vaillant ; nous devons, au contraire, de l'argent à ce capitaine là-bas ; c'est horriblement honteux ! »

Le frère aîné fronça les sourcils et garda le silence.

« Dois-tu beaucoup ? lui demanda-t-il enfin sans le regarder.

— Non, pas beaucoup, mais cela me gêne terriblement. Il a payé pour moi à trois relais ; je profite de son sucre, et puis nous avons joué à la préférence et je reste lui devoir une bagatelle...

— C'est mal, Volodia ! Qu'aurais-tu fait si tu ne m'avais pas rencontré ? lui dit l'aîné d'un ton sévère, toujours sans le regarder.

— Mais tu sais bien que je compte recevoir mes frais de route à Sébastopol, et alors je le payerai,... cela se peut encore ; aussi je préfère y arriver avec lui demain ! »

Le frère aîné sortit en ce moment de sa poche une bourse dont ses doigts tremblants tirèrent deux assignats de dix roubles chacun et un de trois...

« Voici tout ce que j'ai, dit-il. Combien te faut-il ? »

Il exagérait un peu en disant que c'était là toute sa fortune, car il possédait encore quatre pièces d'or cousues dans les parements de son uniforme, mais celles-là, il s'était bien promis de n'y pas toucher.

Il se trouva, tout compte fait, que Koseltzoff ne devait que 8 roubles, la perte au jeu et le sucre compris. Le frère aîné les lui remit, en lui faisant seulement remarquer qu'on ne devait jamais jouer quand on n'avait pas de quoi payer. Le cadet ne souffla mot, la remarque de son frère semblait jeter un doute sur son honnêteté. Irrité, honteux d'avoir commis un acte qui

pouvait prêter à des soupçons ou à des réflexions blessantes pour lui de la part de son aîné qu'il affectionnait, sa nature impressionnable en fut si violemment bouleversée que, sentant l'impossibilité de retenir les sanglots qui lui serraient le gosier, il prit l'assignat sans répliquer et le porta à son camarade.

VII

Nikolaïeff, après s'être restauré à Douvanka de deux verres d'eau-de-vie achetés à un soldat qui en vendait sur le pont, secouait ses rênes, et la télègue cahotait sur le chemin pierreux, espacé d'ombre à de rares intervalles, qui menait le long du Belbek à Sébastopol, tandis que les frères, assis côte à côte, leurs jambes se heurtant, observaient un silence obstiné tout en pensant l'un à l'autre.

« Pourquoi m'a-t-il offensé ? se disait le cadet ; me prend-il vraiment pour un voleur ? Il a l'air encore fâché ! Nous voilà donc brouillés pour toujours, et pourtant à nous deux, à Sébastopol, comme nous aurions été heureux ! Deux frères liés entre eux et tous deux se battant contre l'ennemi,... l'aîné, manquant un peu de culture, mais un brave militaire, et le cadet... aussi brave que lui, car au bout d'une semaine j'aurais prouvé à tous que je ne suis pas déjà si jeune ; je ne rougirai plus, ma figure sera virile, et la moustache aura le temps de pousser jusque-là, pensait-il en pinçant entre ses doigts le duvet qui se montrait aux coins de ses lèvres. Peut-être arriverons-nous aujourd'hui même et prendrons-nous part à une affaire ! Mon frère doit être très entêté et très brave ! Il est de ceux qui parlent peu et qui font mieux que les autres ; est-ce exprès qu'il me pousse toujours vers le bord de la télègue ? Il voit bien que cela me gêne, et il fait semblant de ne pas le remarquer. Nous arriverons bien certainement aujourd'hui, poursuivit-il mentalement en se serrant contre le bord de la voiture, par crainte, s'il bougeait, de montrer à son frère qu'il était mal assis. Nous allons droit au bastion, moi avec les canons, mon frère avec sa compagnie. Soudain les Français se jettent sur nous, je tire sans désemparer, j'en tue une masse, mais ils courent quand même droit sur moi,... tirer

est impossible ! il n'y a plus de salut pour moi : voilà que mon frère s'élance le sabre à la main, je saisis mon fusil et nous courons ensemble, les soldats nous suivent. Les Français se précipitent sur mon frère,... je cours, j'en tue d'abord un, puis un second, et je sauve Micha ! Je suis blessé au bras, je reprends mon fusil de l'autre main et je cours toujours,... mon frère est tué d'une balle à côté de moi, je m'arrête une seconde, je le regarde avec tristesse, je me relève et je crie : « Avec moi, en avant ! vengeons-le ! » J'ajouterai : « J'aimais mon frère pardessus tout, je l'ai perdu. Vengeons-nous, tuons nos ennemis ou mourons tous ensemble ! » Tous me suivent en criant. Mais voilà l'armée française tout entière, Pélissier en tête : nous les tuons tous, mais je suis blessé une fois, deux fois, et, à la troisième, mortellement ; on m'entoure. Gortschakoff vient et me demande ce que je désire. Je lui réponds que je ne désire rien, je ne désire qu'une chose : être placé à côté de mon frère et mourir avec lui ! On me transporte, on me couche à côté de son cadavre ensanglanté, je me soulève et je leur dis : « Oui, vous n'avez pas su apprécier deux hommes qui aimaient sincèrement leur patrie, les voilà tués,... que Dieu vous pardonne ! » et là-dessus je meurs.

Qui aurait pu dire à quel point ces rêves étaient destinés à être réalisés ?

« As-tu jamais été dans une mêlée ? » demanda-t-il tout à coup à son frère, oubliant complètement qu'il ne voulait plus lui parler.

— Non, jamais ; nous avons perdu deux mille hommes dans notre régiment, mais toujours pendant les travaux ; c'est là aussi que j'ai été blessé. La guerre ne se fait pas comme tu te le figures, Volodia. »

Ce petit nom attendrit le cadet ; il eut envie de s'expliquer avec son frère, qui ne s'imaginait pas l'avoir offensé.

« Es-tu fâché contre moi, Micha ? lui demanda-t-il au bout de quelques instants.

— Pourquoi ?

— C'est que,... rien..., je croyais qu'il y avait eu entre nous...

— Mais pas du tout, reprit l'aîné en se tournant vers lui et en lui donnant une tape amicale sur le genou.

— Pardon, Micha, si je t'ai offensé, dit le cadet en se retournant pour cacher ses larmes qui emplissaient ses yeux.

VIII

« Est-ce vraiment Sébastopol ? demanda Volodia lorsqu'ils atteignirent le haut de la montagne.

Devant eux apparut la baie avec sa forêt de mâts, la mer avec la flotte ennemie dans le lointain, les blanches batteries du rivage, les casernes, les aqueducs, les docks, les constructions de la ville. Des nuages d'une fumée blanche et lilas clair s'élevaient sans cesse au-dessus des montagnes jaunes qui entouraient la ville et se découpaient sur le ciel bleu éclairé par les rayons rosés du soleil réfléchis avec éclat par les flots, pendant que le soleil descendait à l'horizon dans la mer sombre.

Ce fut sans le moindre frémissement d'horreur que Volodia aperçut cet endroit si terrible auquel il avait tant pensé ; il éprouvait, au contraire, une jouissance esthétique, un sentiment de satisfaction héroïque en songeant que dans une demi-heure il serait lui-même là-bas, et ce fut avec une profonde attention qu'il regarda sans interruption ce tableau d'un charme original, jusqu'au moment où ils arrivèrent à la Sévernaïa ; là étaient les bagages du régiment de son frère, et là aussi il devait se renseigner sur l'endroit où se trouvait son régiment à lui et sa batterie.

L'officier du train demeurait près de ce qu'on appelait la nouvelle petite ville, composée de baraques construites en planches par les familles des marins. Dans une tente attenante à un hangar d'assez grande dimension fait de branches de chêne feuillues qui n'avaient pas encore eu le temps de se faner, les frères trouvèrent l'officier assis, en chemise d'un jaune sale, devant une table assez malpropre, sur laquelle refroidissait un verre de thé à côté d'un plateau et d'un carafon d'eau-de-vie : quelques miettes de pain et de caviar étaient tombées çà et là ; il comptait avec attention un paquet d'assignats. Mais, avant de le mettre en scène, il nous est indispensable d'examiner de près l'intérieur de son campement, ses occupations et sa manière de vivre : la nouvelle baraque était grande, solidement et commodément construite, pourvue de tables et de bancs gazonnés comme on ne les construit que pour les généraux, et, afin d'empêcher le feuillage de tomber, trois tapis de mauvais goût, quoique neufs, mais proba-

blement fort chers, étaient tendus sur les côtés et au-dessus de la bâtisse. Sur un lit de fer placé sous le tapis principal, représentant l'éternelle amazone, on voyait une couverture rouge d'une étoffe pelucheuse, un oreiller souillé, déchiré, une pelisse de genette ; sur une table, pêle-mêle un miroir dans un cadre d'argent, un bougeoir, une brosse du même métal d'une malpropreté effrayante, un peigne en corne cassé, plein de cheveux graisseux, une bouteille de liqueur ornée d'une énorme étiquette rouge et or, une montre de poche en or avec le portrait de Pierre Ier, des plumes dorées, des boîtes contenant des capsules, une croûte de pain, de vieilles cartes jetées en désordre, et enfin, sous le lit, des bouteilles, les unes vides, les autres pleines. Cet officier était chargé de veiller au train et à la nourriture des chevaux. Un ami à lui, s'occupant d'opérations financières, partageait sa demeure et dormait en ce moment dans la tente, pendant qu'il réglait les comptes du mois avec l'argent de la couronne ; son extérieur était agréable et martial : une grande taille, une grande moustache et une corpulence de bon aloi le distinguaient ; mais il y avait en lui deux choses déplaisantes qui sautaient tout de suite aux yeux : d'abord une perpétuelle transpiration de la figure, jointe à une bouffissure qui cachait à peu près ses petits yeux gris et lui donnait l'apparence d'une outre pleine de porter, et ensuite une malpropreté extrême, qui s'étendait de ses cheveux rares et gris jusqu'à ses grands pieds nus chaussés de pantoufles fourrées d'hermine.

« Que d'argent, que d'argent, mon Dieu ! dit Koseltzoff Ier, qui, en entrant, jeta un regard avide sur les assignats. Si vous m'en prêtiez la moitié, Vassili Mikhaïlovitch ! »

L'officier du train fit la grimace à la vue des visiteurs, et, ramassant l'argent, les salua sans se lever.

« Oh ! si c'était à moi, mais c'est l'argent de la couronne, batiouchka ! mais qu'avez-vous là ? »

Il regardait Volodia, pendant qu'il tassait les papiers et les remettait dans une cassette ouverte à côté de lui.

« C'est mon frère, il sort de l'école. Nous venons vous demander où se trouve le régiment. »

— Asseyez-vous, messieurs, leur dit-il en se levant pour passer dans la tente ; peut-on vous offrir un peu de porter ?

— Va pour le porter, Vassili Mikhaïlovitch. »

Volodia, sur qui les grands airs de l'officier du train produi-

saient une profonde impression, de même que son laisser-aller et le respect que lui témoignait son frère, se disait en s'asseyant timidement sur le bord du divan : « Cet officier que tout le monde respecte est sans doute bon enfant, hospitalier et probablement très brave. »

« Où est donc notre régiment ? demanda le frère aîné à l'officier qui avait disparu sous la tente.

— Que dites-vous ? » lui cria ce dernier.

L'autre répéta sa question.

« J'ai vu Seifer aujourd'hui, répondit-il ; il m'a raconté qu'il se trouvait au cinquième bastion.

— Est-ce sûr ?

— Si je le dis, c'est sûr ; du reste, que le diable l'emporte ! il ne prend pas cher pour mentir ! Dites donc, ajouta-t-il, voulez-vous du porter ?

— J'en boirais volontiers, répondit Koseltzoff.

— Et vous Ossip Ignatiévitch, reprit la même voix sous la tente en s'adressant au commissionnaire qui dormait, voulez-vous boire ? Assez dormi, il est près de cinq heures !

— Finissez donc cette scie ! vous voyez bien que je ne dors pas, répondit une voix grêle et paresseuse.

— Alors levez-vous, car je m'ennuie ; » et l'officier du train rejoignit ses hôtes. « Donne-nous du porter de Symphéropol, » cria-t-il à son domestique.

Celui-ci, poussant Volodia, retira de dessous le banc avec fierté, à ce qu'il sembla au jeune homme, une bouteille du porter demandé.

La bouteille était vide depuis quelque temps, mais la conversation allait son train, lorsque la toile de la tente s'écarta pour laisser passer un homme de petite taille, en robe de chambre bleue avec cordelières et glands, en casquette à passepoil rouge, ornée d'une cocarde. Les yeux baissés et tortillant sa moustache noire, il ne répondit au salut des officiers que par un imperceptible mouvement d'épaules.

« Donne-moi un verre, » dit-il en s'asseyant près de la table.

— Vous venez assurément de Pétersbourg, jeune homme ? reprit-il d'un air aimable en s'adressant à Volodia.

— Oui, et je vais à Sébastopol.

— De votre propre chef ?

— Oui.

— Et pourquoi diable y allez-vous ? — Messieurs, vrai, je ne comprends pas cela, poursuivit le commissionnaire. Il me semble que, si je le pouvais, je m'en retournerais à pied à Pétersbourg ! J'en ai par-dessus la tête, de cette existence maudite !

— Mais de quoi vous plaignez-vous ? lui demanda l'aîné des Koseltzoff ; vous menez ici une vie fort enviable ! »

Le commissionnaire, surpris, lui jeta un regard, se détourna, et s'adressant à Volodia :

« Ce danger constant, ces privations (car on ne peut rien se procurer), tout cela est terrible ! Je ne vous comprends vraiment pas, messieurs ! Si encore vous en retiriez quelques avantages ! mais est-ce agréable, je vous le demande, de devenir à votre âge impotent pour le reste de vos jours ?

— Les uns cherchent à se faire des revenus, les autres servent pour l'honneur, reprit avec humeur Koseltzoff aîné.

— Qu'est-ce que l'honneur, quand on n'a rien à se mettre sous la dent ? reprit le commissionnaire avec un rire de dédain en se tournant vers l'officier du train, qui suivit son exemple. Monte la musique, dit-il en indiquant du doigt une boîte, nous écouterons *Lucie*, que j'aime. »

« Est-ce un brave homme, ce Vassili Mikhaïlovitch ? demanda Volodia à son frère lorsque, le crépuscule tombé, ils roulèrent de nouveau sur la route de Sébastopol.

— Ni bon ni mauvais, mais d'une avarice terrible ! Quant au commissionnaire, je ne puis pas le voir en peinture ! Je l'assommerai un jour ou l'autre. »

L. Tolstoï.

(*A suivre.*)

MÈRE, FEMME, FILLE OU SŒUR

I

Les membres du Cercle de l'Union Sympathique — vulgo *Marmitons* — venaient de recevoir la circulaire suivante :

CERCLE
DE
L'UNION SYMPATHIQUE
—
Secrétariat.
—

Paris, le. ...

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'une soirée dramatique sera donnée au Cercle, le lundi 9 juin courant, à 9 heures précises.

« Chaque membre du Cercle a droit à une carte d'invitation pour une dame de sa famille : *Mère, femme, fille ou sœur.*

« Les cartes sont nominatives et rigoureusement personnelles ; elles sont délivrées sur la demande de chaque membre, et la demande doit indiquer le nom et le degré de parenté de la dame à laquelle la carte est destinée.

« Vous êtes prié de vouloir bien faire connaître au secrétariat, avant le vendredi 6 juin, si votre intention est d'user de cette faculté, le Comité devant se réunir pour aviser aux dernières mesures à prendre.

« Les cartes demandées seront délivrées au secrétariat le samedi 7 juin.

« Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de ma respectueuse considération.

« *Le secrétaire-gérant,*

« Des Églisettes. »

Répétition générale, le samedi 7 juin, à 9 heures précises.

C'était donc décidé. La Revue annuelle du cercle des Marmitons aurait lieu le 9 juin. Avec le Grand Prix qui devait être couru dans la même semaine, ce serait l'événement parisien par excellence clôturant les fêtes du printemps.

Dans cette revue, écrite en collaboration par plusieurs membres du cercle, Maxime de La Pervenchère — le beau Maxime — devait jouer plusieurs rôles. Jusqu'ici, Maxime s'était essayé à dire des monologues, à chanter la chansonnette dans les salons amis ; mais il n'avait pas encore abordé le grand théâtre, le théâtre de société. C'était un véritable début.

A ce début de Maxime, la petite vicomtesse de Saint-Menet aurait tout donné au monde pour pouvoir assister.

Pourquoi ce désir fou de la petite vicomtesse de Saint-Menet ? L'aimait-elle donc follement, ce Maxime ? A vrai dire, elle n'en savait rien. Il lui plaisait, c'était chose certaine ; elle accueillait plus volontiers encore qu'elle ne le laissait paraître la cour assidue qu'il lui faisait depuis le commencement de l'hiver... mais passer à une seconde édition matrimoniale quand la première lui avait si peu réussi ! renoncer à son charmant état de veuve !... La vicomtesse ne s'y pouvait résoudre.

En voyant les débuts de Maxime, en assistant à son succès, en se laissant éblouir par cette auréole d'un soir qui brillerait au front du jeune homme, peut-être arriverait-elle à se décider.

Voilà pourquoi, en dehors du désir très légitime de se faire faire une onzième robe de bal, la petite vicomtesse désirait tant assister à la Revue des Marmitons. Mais comment réaliser ce rêve ? Ce n'était pas chose aisée. *Mère, femme, fille* ou *sœur*... le règlement était formel.

Obtenir une invitation de faveur par Maxime?... Eh ! parbleu !... il la lui avait déjà proposée de lui-même, cette invitation !... En sa qualité *d'acteur de la Revue,* il l'eût obtenue aisément ; mais,

pour l'obtenir, il fallait la demander au Comité : or Maxime était bien jeune et la vicomtesse bien indépendante pour qu'une telle demande ne pût éveiller quelques suppositions indiscrètes.

Comment faire donc, comment faire?

C'est ce que se demandait la vicomtesse, qui, mélancoliquement étendue dans sa victoria, remontait vers cinq heures l'allée des Acacias, pleine de monde en ce moment.

Tout entière à son idée, elle regardait à peine la file descendante, les équipages élégants, les promeneurs à pied, les cavaliers au galop, enfin toute cette animation amusante du Bois par une jolie après-midi de mai.

Tout à coup, elle fit un petit mouvement, se pencha en avant, comme pour donner un ordre à son cocher, hésita une seconde, puis, finalement, dit d'arrêter.

Sur la chaussée, à pied, venant en sens inverse, elle venait d'apercevoir Septeuil.

Tout Paris connaît Septeuil. Sa bonhomie, son amabilité sont légendaires. Malgré ses quarante-cinq ans sonnés... depuis quatre ans déjà, c'est un homme très jeune, si ce n'est plus un jeune homme. A la salle d'armes des Marmitons, qu'il préside, pas de jarret plus vigoureux que le sien. Bon garçon avec les hommes, galant avec les femmes, serviable avec tous, il est un de ces êtres sympathiques qui ne savent pas répondre non quand quelqu'un fait appel à leur obligeance, surtout quand ce quelqu'un appartient au sexe faible. Très bel homme, avec cela, bien qu'un peu épaissi, et portant fièrement la moustache grise en croc, comme un reître du XVIe siècle. Fort assidu aux Marmitons, où il est adoré de ses collègues, Septeuil, plus que tout autre — vu son âge et ses sympathies — pouvait, sans la compromettre, être utile à la petite vicomtesse en cette grave occurrence.

Pourquoi donc, alors, ce léger, oh! très léger moment d'hésitation de la jeune femme? L'explication en est simple. Depuis longtemps, depuis qu'elle était veuve, Septeuil aimait la vicomtesse. Chaque fois qu'il la voyait (et c'était souvent) il ne manquait pas de lui demander sa main. Avec sa bonhomie pleine de cœur et un peu bourrue, il lui disait :

« Vous savez... quand vous voudrez... toujours là... au premier signe, je cours à la Mairie... Ce n'est pas pour aujourd'hui encore?... Bon... j'attendrai. »

Comme tout le monde, elle avait beaucoup de sympathie pour lui, elle le trouvait bon, obligeant, aimable... elle eût été fière de marcher à son bras... elle savait bien que, sous son apparence frivole et comme désintéressée, il l'aimait profondément... mais l'idée de devenir madame de Septeuil semblait bizarre à ses vingt-cinq ans.

Obtenir par Septeuil une invitation pour cette soirée où devait jouer Maxime, faire appel à l'obligeance de l'un pour assister au succès de l'autre, c'était un peu osé. De là l'imperceptible moment d'hésitation de la vicomtesse... Mais bah! au contraire... ce serait drôle, original!... D'ailleurs Septeuil ignorait les assiduités de Maxime, il ne se doutait de rien... et puis c'était un si bon garçon!

La voiture s'était arrêtée. Septeuil, hélé au passage, était venu appuyer son bras sur le rebord de la capote, tandis que le valet de pied attendait, correct, à la tête des chevaux.

Après quelques propos indifférents, commérages et racontars sur les faits du jour, la vicomtesse aborda son sujet et fit sa demande.

Septeuil eut un soubresaut.

— Une invitation pour la Revue... mais vous n'y pensez pas... c'est impossible!

— Impossible n'est pas... Septeuil!

— Eh! je n'y puis rien... pas plus qu'un autre! Le comité est inflexible!... *Mère, femme, fille...*

— Ou *sœur !...* oh! je la connais, votre formule d'exorcisme!

— Quant à entrer avec l'invitation d'une autre, vous ne le voudriez pas...

— Il faut pourtant que j'y aille, à cette soirée, il le faut!

Septeuil la regarda bien en face :

— Mon Dieu !... il y aurait un moyen, après tout!

— Et lequel? fit-elle vivement.

— Épousez un membre du Cercle... vous rentrerez dans une des catégories autorisées!

— Avant quinze jours... vous plaisantez!

— Peut-être en effet serait-ce un peu tard pour cette année... Mais l'année prochaine!... Ah! chère, chère comtesse, murmura Septeuil d'une voix légèrement tremblante, s'approchant de la jeune femme, si vous vouliez... vous savez... toujours là... au premier signe...

— Eh ! bien, Septeuil, ayez-moi une invitation pour cette année... et nous verrons pour l'année prochaine...

— Comment !... sérieusement... vous dites... vous me permettez d'espérer...

— Ayez l'invitation... Nous verrons après !

Et sur un signe de la vicomtesse, le valet de pied remonta sur son siège, la victoria partit et reprit la file, tandis que Septeuil la suivait de l'œil, appuyé sur sa canne, les jambes écartées, très ému au fond.

II

Le 9 juin, à 10 heures du soir, la salle des fêtes du Cercle des Marmitons était comble. La curiosité se trouvait vivement excitée. La répétition générale avait eu lieu devant les membres du Cercle seuls, et quelques actrices, amies de maison.

Pièce, costumes, décors et trucs, tout avait admirablement réussi. Maxime avait été très applaudi. Les cinq auteurs pouvaient enfin respirer. Ils étaient sortis vainqueurs de ce casse-tête parisien qu'on appelle une Revue de société. Réunions préparatoires, échafaudage des scènes, confection des couplets, choix des interprètes hommes et femmes, premières répétitions, mise en scène, absences, irrégularités, flâneries, petits froissements d'amour-propre, rôles à rallonger ou à raccourcir, voix fausses à rendre justes, conseils à donner ou à subir, costumes qui ne vont pas, flirtage qui va trop, mémoire qui ne va pas assez, enfin ils étaient débarrassés de tout cela et pouvaient s'endormir sur un lit de lauriers qui, pour être anonymes, n'en seraient pas moins doux.

Sauf quelques membres, opposants quand même, demandant à un club à la fois moins et plus qu'à un théâtre, tout le cercle était content. Le succès de la première ne serait pas douteux. Aussi, quel éblouissement que cette jolie salle des fêtes avec son éclairage étincelant, ses belles tapisseries au mur, son grand velum blanc, ses massifs de plantes vertes et son parterre de femmes élégantes et parées ! La toile, représentant un sujet allégorique, dérobe encore la scène du petit théâtre, très adroitement et très complètement machiné ; un orchestre de vingt musiciens est groupé sous la main d'un jeune compositeur, membre du cercle ; en face de la scène, le long de la galerie François Ier,

soutenue par de belles colonnes, s'agite tout un essaim de têtes curieuses, plongeant plus ou moins directement dans le parterre des blanches épaules qui frissonnent en dessous, comme des fleurs vivantes où brille la rosée des diamants; dans le fond, derrière le flot des spectateurs, le buffet rayonne, tout luisant de bougies et de fleurs; dans ce joli public de femmes, les éventails s'agitent, les programmes, dessinés par La Pierre, le jeune et célèbre peintre militaire, passent de mains en mains ; on cause par petits groupes, on chuchote, on attend.

A l'entrée, les dames, galamment accueillies par de jeunes commissaires, décorés des insignes des Marmitons — deux petites cuillers bleues et argent en sautoir — sont conduites dans la salle, non sans passer sous les regards convergents d'une grappe de membres du Cercle, qui, étagés le long de l'escalier de bois, à droite, en tenue de soirée, ont l'air d'une nichée de gros oiseaux noirs à colliers blancs, tout grouillants sous les lumières.

Au troisième rang à gauche de la scène, adorable dans sa toilette-costume Pompadour, la jolie vicomtesse triomphe, rose de joie.

Cet excellent Septeuil!... Il l'a eue, cette invitation tant désirée ! Il est venu la lui apporter lui-même avant-hier seulement, deux jours avant la soirée ! Chez Félix, on a dû passer la nuit pour que la robe soit prête. Elle est arrivée tout à l'heure. Elle allait comme un gant... heureusement!... Sans cela, il eût fallu mettre une robe vieille de deux soirées, ce qui eût été désolant.

Il paraît que cela n'avait pas été seul pour obtenir la carte d'entrée. Cette année, le Comité était raide comme une brosse de crin. Enfin, sur l'insistance de Septeuil — insistance qui ne fut pas sans provoquer quelques sourires et quelques chuchotements discrets — on l'avait accordée, un peu en souvenir de Saint-Menet, un ancien collègue — beaucoup en raison de la beauté et du « chic » de la solliciteuse.

« Elle est décorative! » avait dit sentencieusement Magnus Laurent, l'illustre portraitiste. Ce mot avait enlevé la situation.

En apportant son billet, Septeuil avait été parfait. A peine s'était-il permis une allusion à la promesse vague que lui avait faite la jeune femme et à la récompense inespérée qu'elle lui avait laissé entrevoir. Au contraire, il avait été plutôt un peu froid, un peu réservé, et — ce qui ne lui était pas ordinaire — un peu triste même. La vicomtesse l'avait remarqué, mais n'

avait pas songé longtemps... Sa pensée était tout à Maxime, aux préoccupations de son début, au plaisir qu'elle aurait à le voir applaudi par cet auditoire d'élite, consacrant les succès mondains... D'avance, elle en était fière ; elle sentait bien qu'après cette épreuve décisive, elle n'hésiterait pas à accorder au beau jeune homme la main qu'il sollicitait depuis six mois. Quant à ce pauvre et excellent Septeuil, qui la demandait depuis trois ans, lui, mon Dieu ! il se consolerait!... Il n'était pas d'une carrure à mourir d'amour, celui-là!

Et, avec cette indépendance du cœur qui, au fond, fait bien souvent la force et le succès des femmes, la petite vicomtesse en arrivait presque à se persuader qu'en agissant comme elle l'avait fait, elle avait agi le plus naturellement du monde, sans que sa conscience ou sa délicatesse eussent rien à lui reprocher.

La toile se leva. C'était le prologue. Le théâtre représentait un coin de l'Olympe. Le père — et compère — Jupin quittait le royaume céleste pour faire un petit voyage à Paris. Ses collègues dieux et demi-dieux s'empressaient autour de lui et chantaient des couplets. Maxime faisait Mars.

A la répétition générale, devant les hommes seulement, il avait joué le rôle d'une façon franchement cocasse et bon enfant, aussi y avait-il été très bon; mais, devant ce parterre de jolies femmes — plus émotionnant pour un jeune homme qu'un parterre de rois, — il n'eut pas le courage d'abdiquer toutes ses prétentions de superbe cavalier.

A la place d'un Mars charge, il servit un Mars demi-sérieux; il fit des effets de casque et de maillot ; au lieu d'être grotesque en le voulant, il fut ridicule sans le vouloir. Les couplets dits avec gaieté et bonhomie à la répétition avaient été bissés ; cette fois, chantés avec une prétention hors de mise, ils firent un effet glacial.

La vicomtesse se mordit les lèvres. Elle le sentait un peu ridicule et terriblement fat : mais au fond, elle ne lui en voulait pas trop. Bien que déplacés, ses effets de casque étaient pour elle. Il cherchait à lui plaire ; il s'y était mal pris, voilà tout.

Hélas ! ce fut bien pis au second acte, l'acte des événements de l'année. Maxime y faisait le Pavé parisien. Un long rondeau à détailler, avec de nombreuses allusions politiques. A la répétition, on l'avait bissé.

Ce soir, Maxime, encouragé par son succès de l'avant-veille,

voulut obtenir plus encore. Il força sa voix dès le commencement, si bien que lorsqu'il en arriva au quatrain final :

Du vieux pavé de notre vieille ville,
A chaque pas, les hauts faits sont inscrits ;
En souvenirs son histoire est fertile,
Car cette histoire est celle de Paris !

il fit un abominable couac.

Tout le public poussa un «ah!» qui pour être aussitôt réprimé, par politesse, n'en fut pas moins spontané.

Cette fois, la vicomtesse devint très pâle. Exécrable ! décidément, il était exécrable, ce Maxime, — et, entre ses doigts crispés, elle cassa une des branches de son éventail.

Pendant l'entr'acte, on alla au buffet. Septeuil l'y conduisit.

— Vous amusez-vous? demanda-t-il entre deux sandwiches.

— Énormément, dit-elle : c'est charmant, votre Revue.

Pas un mot de Maxime. Mais, dans le brouhaha léger des conversations, la vicomtesse entendit plusieurs fois le nom de La Pervenchère accompagné de rires étouffés et de légers couacs de canards imitateurs.

A la fin de l'entr'acte, Septeuil la reconduisit à sa place et s'inclina profondément :

— Demain, à votre thé de cinq heures, pourra-t-on savoir votre opinion sur le troisième acte ?

Elle lui fit gentiment oui de la tête et tendit sa main qu'il serra, puis il s'éloigna par l'allée du milieu. Un moment, elle le suivit de l'œil. Il était encore très bien, cet excellent Septeuil, avec ses longues moustaches, et il avait fort bonne mine, dominant de sa haute taille le flot d'habits noirs qui l'entourait.

Le troisième acte — l'acte des théâtres — commença. Maxime faisait une parodie du Théâtre-Italien, en troubadour de pendule, pourpoint pistache, maillot jaune, toque à crénaux, guitare et longue épée à fourreau bleu de ciel. Il était ridicule, mais le rôle le voulait ainsi. Hélas ! il le fut trop, car à peine entré en scène, soit émotion, soit maladresse, il s'embarrassa dans son épée, vacilla, lâcha sa guitare et s'assit violemment sur l'instrument qui rendit un son désespérément plaintif sous le poids de son troubadour. On éclata de rire. Quel triomphe, si Maxime avait eu l'idée de laisser croire au public que cette chute involontaire

était un effet préparé ! Malheureusement, il perdit la tête, devint tout pâle, puis tout rouge, et, après un moment d'hésitation, rentra dans la coulisse en donnant les marques non équivoques d'une colère concentrée. Dans la chute, la plume blanche de la toque à créneaux s'était cassée au milieu et pendait tristement par derrière, accompagnant de son dandinement les moindres gestes sérieux de ce troubadour charge.

C'était à se tordre !... On ne se tordit qu'un moment, par politesse, mais on se tordit bien, et la pauvre vicomtesse entendit Lady Wittson, la richissime Américaine, murmurer à l'oreille de la baronne de Villetaneuse, sa voisine :

Oh ! cioulé, ce pauvre monsieur-là, tout à fait cioulé !

La petite vicomtesse cassa une deuxième branche de son éventail, en se disant :

— Un homme coulé !... jamais !

La Revue se termina sans encombre. On s'amusa beaucoup. A la fin, on redemanda les acteurs et on les couvrit d'applaudissements. Seul, Maxime ne revint pas.

III

Le lendemain, à cinq heures, la vicomtesse se tient dans son petit salon japonais, étendue sur une longue chaise en bambou noir.

Elle est nerveuse, la vicomtesse ; son joli visage porte les traces d'une nuit d'insomnie. De temps en temps, elle tire trop fort les oreilles de Balbine, sa petite griffonne, qui se venge en lui mordillant les doigts.

La vicomtesse a donné l'ordre de dire en bas qu'elle était souffrante et ne recevait pas. Une seule exception pour Septeuil.

Elle ne peut pas le mettre à la porte, ce bon Septeuil !... Il s'est donné assez de peine pour lui avoir cette malheureuse invitation !... C'était bien inutile, assurément, d'en prendre un pareil souci... mais enfin !... il l'avait pris ! Récompense lui était due.

Quant à Maxime, consigné comme tout le monde.

Un coup de sonnette retentit : on annonce Septeuil.

Comme la veille il est très correct — plus correct que d'ordi-

naire même. Après quelques menus propos, on parla de la soirée.

— Eh bien ! et ce troisième acte?... Comment l'a-t-on trouvé?... amusant, n'est-ce pas?

— Oui... très amusant... trop amusant même!

— Comment ! trop amusant?...

La vicomtesse sourit imperceptiblement et d'un air distrait, tout en regardant le bout de son pied chaussé de babouches roses :

— Oui... M. de La Pervenchère...

— Que voulez-vous? Il a perdu la tête, ce pauvre garçon!... Ça peut arriver à tout le monde.

— Il a perdu aussi la voix... dans son rondeau du Pavé parisien, il a eu le plus beau couac...

— Bah ! Les plus grands chanteurs...

— Et en dieu Mars, au prologue... posant pour l'Antinoüs!... A-t-il été assez exécrable!

— Je vous trouve sévère, chère vicomtesse, pour des débuts...

— On ne débute pas quand on n'est pas sûr de réussir...

— Il faut toujours bien commencer!

— Pourquoi ? M. de La Pervenchère n'est pas un cabotin... il peut faire autre chose !

— Si vous attaquez M. de La Pervenchère, attaquez-moi de même... Je suis un peu coupable aussi, moi.

— Comment? Vous ne jouiez pas dans le Revue, vous !

— Non! mais je la soufflais! c'est moi qui ai soufflé La Pervenchère...

— Eh! mon cher ! Souffler n'est pas jouer !

— Décidément je vous trouve sévère! Vous ne pouvez demander à un acteur de société...

La petite vicomtesse perdit patience :

— Ah ! tenez! Septeuil !... taisez-vous! c'est agaçant de le voir défendre comme ça... par vous surtout !

— Par moi surtout ? que voulez-vous dire...

— Rien!

Septeuil regarda la vicomtesse bien en face, et, avec sa bonhomie franche :

— Mais, petite enfant, mais vous ne voyez donc pas que je sais tout !

— Comment !... vous savez que... Maxime...

— Vous avait demandé votre main ? Oui !

— Et que moi, je vous avais demandé cette invitation pour...

— Pour l'entendre, pour l'applaudir... oui !

— Et vous ne me l'avez pas refusée? Vous ne m'avez pas envoyée promener avec tous les égards dus à mon indiscrétion... pour ne pas dire plus?

— Non !... Que voulez-vous ?... Je vous aime, moi; c'est bouclé... ça ne se déboucle pas !

— Et si Maxime avait été excellent ? Si, sottement grisée par ce succès d'un soir, j'avais été assez sotte pour devenir sa femme ?

— Que voulez-vous? j'aurais bien dû déboucler... mais je crois que j'aurais rudement pleuré sur la malle !

La vicomtesse eut comme un éblouissement. Devant cette affection si simple, si profonde et si dévouée, son petit cœur, un peu sec et un peu blasé, sentit comme une montée de sang chaud et ardent.

Elle se leva de la chaise longue, appuya ses deux mains sur les larges épaules de Septeuil, et, de sa petite voix argentine :

— Mon cher Septeuil, malgré les... défaillances de M. de La Pervenchère, la Revue de cette année m'a si fort amusée que je tiens à ne pas manquer celle de l'année prochaine ; mais je ne veux pas que vous vous donniez tant de peine pour m'obtenir une carte d'entrée... *Mère, femme, fille ou sœur*... dit votre règlement. Faites-moi inscrire dans la deuxième catégorie, sous le nom de Mme de Septeuil.

Jacques NORMAND.

LA CAMPAGNE EN MARS

Un joli dicton de paysans : « Février, disent-ils, emplit les fossés, Mars les vide. » En effet, lorsque à cette époque les giboulées font trêve, le soleil plus ardent, les vents d'équinoxe et le hâle ont bientôt séché les chemins. Les oiseaux déjà ont le réveil plus joyeux ; les pâquerettes, le long des sentiers, et les primevères fleurissent.

Nous aussi, profitons de cet intervalle de beau temps pour notre première promenade. Visitons d'abord la ferme, ou, comme on dit, le *faire-valoir*, expression heureuse, et vraie définition de l'agriculture, art de faire valoir la terre.

La ferme est la plus importante de nos manufactures, et la seule peut-être qui, douée du privilège de produire sans dévorer le producteur, développe chez lui la force et la santé.

En entrant dans la ferme, rappelons-nous une parole bien sensée de M. Boussingault : « On peut, dit-il, à première vue, juger de l'intelligence d'un cultivateur par le soin qu'il donne à son fumier. »

Ajoutons :

On peut juger du degré d'intelligence d'une fermière par le soin qu'elle donne à son foyer.

Fumier et foyer, voilà les deux bases de la vie agricole.

Le fumier est l'aliment des futures moissons, le réservoir de vie et l'âme de nos champs : en lui et par lui se ranime, de la terre à la plante et de la plante à la bête, tout ce qui a vécu Mais, durant des siècles, le paysan a vu ses maîtres, l'épée au côté jeter vers le fumier un œil de dégoût. Moralistes, prédicateurs e poètes, dans leurs comparaisons, laissaient entendre que l fumier est chose méprisable, et lui aussi, — le pauvre homme — il s'est mis à dédaigner le fumier. Où diable l'aristocratism

va-t-il se nicher ! j'ai ouï une vicomtesse s'écrier qu'elle ne voulait pas qu'on lui salît sa terre avec ces ordures ; — ordures précieuses, Madame, dont la nature, par un miracle de chimie organique, vous fera du blé, des fleurs et des fruits. Le soleil, l'air pur, la rosée, moins fiers que vous, s'allieront à ce vil fumier et deviendront avec lui la substance même des plus délicats, des plus suaves produits de votre domaine. — Et toi, pauvre homme, si peu soigneux de ta vraie richesse, n'oublie pas que ce fumier, c'est de la vie et du sang.

L'incurie de nos paysans, de ce côté, est, on peut le dire, coupable. On en voit mettre leur tas de fumier en communication par une rigole avec la rivière ou l'égout, pour en laisser s'écouler la partie liquide. Ils l'étalent au soleil, à la pluie comme on ferait d'une substance inerte. Nul soin pour en conserver les gaz et les sels.

Voilà comment le paysan traite sa matière première, le fumier !

Et son verger, hélas ! comment le soigne-t-il ? Le pommier est l'arbre d'or dans nos départements de l'ouest, et c'est de tous les végétaux celui qu'on y néglige, qu'on y maltraite le plus. La plupart sont brisés, tordus, couchés à terre, rabougris, dévorés de gourmands, de mousse, de lichen, de gui. C'est à coups de gaule que se fait la récolte : on abat ainsi les lambourdes, on brise les branches. Pour avoir la récolte de l'année présente, on détruit la récolte de l'année suivante. Il est vraiment triste que les cultivateurs n'aient pas d'eux-mêmes encore renoncé à tous les procédés barbares venus des temps d'ignorance. Nos cultivateurs affranchis agissent comme agissaient les serfs du moyen âge, qui souvent, par dépit contre leurs maîtres, n'avaient d'autre but que d'appauvrir les vergers et les champs. Il y eut toujours, en ce temps-là, un commencement ou un reste de *jacquerie* dans la façon de cultiver le champ du seigneur. Ne pouvant exercer leurs bâtons sur les épaules du maître, ils s'en vengeaient sur l'arbre et la bête. Le plaisir du *manant* était moins dans l'action de récolter les pommes que dans celle de battre le pommier. Aussi s'en donnaient-ils à cœur joie, et de père en fils ce bel usage s'est transmis jusqu'à nous. Il semble qu'il soit temps d'y renoncer ; il faudrait, une fois pour toutes, dire aux cultivateurs : « Messieurs, ne perdez jamais de vue, même en matière de culture, le précepte de ne pas faire aux

autres créatures ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. Ce précepte, que vous devez d'abord appliquer à votre famille, puis à vos serviteurs, il faut aussi l'appliquer un peu même aux animaux, même aux vergers et aux champs. Il vous faut, à vous, bonnes gens, pour vous bien porter, la vie abondante et saine, le bon air, la propreté, le soleil ; il faut tout cela aussi à vos arbres. Le trop de chaleur, le trop de froid vous gêne, il gêne aussi vos pommiers. Vous n'aimez point à recevoir des coups, n'en donnez pas à vos arbres ; ne les mutilez pas ; s'ils ont des plaies, pansez-les avec soin ; s'il faut leur amputer un membre, ayez recours à une main habile et à un bon instrument, comme vous le feriez pour vous-mêmes. A l'avenir, ne soyez donc plus au milieu de votre propre verger comme des sauvages en pays ennemi. »

En bien des endroits encore, pour tous soins, on *serfouit* un peu le pied de chaque arbre, besogne à peu près inutile lorsque les racines rayonnent à trois ou quatre mètres de sa tige. Ce qu'il faut au pommier, ce sont de bons supports dans sa jeunesse, de doux arrosages au purin étendu d'eau, et surtout le nettoyage.

Le nettoyage, en toute chose, est le point principal auquel il faut rappeler sans cesse les paysans. Nettoyage des bestiaux, nettoyage des champs, nettoyage des vergers, nettoyage des bâtiments ruraux. Ils ne savent pas que la propreté, c'est de l'économie ; que le bétail entretenu proprement se porte mieux, engraisse plus vite ; que par les absorptions de la peau une partie des forces vitales se répare et qu'une peau malpropre, cessant de fonctionner, est pour le sang une cause d'appauvrissement qui souvent détermine des épizooties.

Le paysan ignore que ses bestiaux vivent d'air et de lumière. Plus ils en manquent et plus il est content. Il les entasse dans des bâtiments bas, étroits, sombres, sous prétexte qu'en hiver ils y auront plus chaud. Hélas ! les pauvres bêtes y sont dans une humidité constante, toujours mouillées des vapeurs de leur respiration, et la moindre porte ouverte, en un instant les couvre de givre.

En recommandant aux habitants des campagnes d'interroger un peu plus, touchant leurs bestiaux, les enseignements de la science, recommandons-leur bien pourtant de ne les pas suivre trop exclusivement ; incomplète sur bien des points encore, malgré tant de services rendus à l'agriculture, la science s'est quel-

quefois trompée. La chimie, dont les développements en ce siècle ont été vraiment prodigieux, n'en a pas moins émis, notamment sur le système de nutrition des bestiaux, quelques assertions prématurées, dont les plus illustres chimistes, à cette heure, tels que Boussingault et Liebig, reconnaissent l'inexactitude.

Ainsi, quelques-uns disaient : pourvu que l'animal mange une nourriture chimiquement convenable, tout va bien. — Non, tout ne va pas bien : les animaux, que nous croyons grossiers en leur sens du goût, l'ont, au contraire, comme l'odorat, beaucoup plus fin que nous. Il est telle substance, bonne en soi et bienfaisante, à laquelle pour rien au monde vous ne les feriez goûter. Qui ne connaît la délicatesse des chevaux à l'endroit de l'abreuvoir ? Mais voulez-vous avoir l'idée parfaite du plus fin gourmet, voyez dans un verger dom Pourceau déguster les pommes ; vous reconnaîtrez vite qu'il a un vrai palais d'amateur et que nul mieux que lui ne sait s'en servir avec délicatesse.

L'éleveur doit donc, en beaucoup de cas, tenir compte de l'instinct de ses bêtes. Il est toujours bon et profitable de leur faire la vie heureuse. Des bêtes tristes et ennuyées profitent mal. Laissez-les un peu à leurs plaisirs, à leurs amitiés, à leurs goûts, permettez aux animaux qui s'aiment de rester ensemble ; comme la nôtre, leur santé dépend beaucoup de leur gaieté ; et la santé, c'est, chez votre bœuf, une chair plus abondante et plus ferme ; c'est, chez la vache, du lait et du beurre de meilleure qualité ; chez le cheval, c'est plus de vigueur. Les mauvais traitements, au contraire, le fouet, les carcans, les entraves sont toujours des causes de dépérissement.

On voit que nous ne perdons pas de vue le vrai but de l'éleveur, qui n'est autre que de fabriquer de la chair, de la graisse et du beurre.

Malheureusement le paysan n'est pas même initié aux lois les mieux connues de la vie végétale ; il ignore que les feuilles sont un organe essentiel de la végétation ; que, par elles, la plante respire et puise dans les gaz atmosphériques une partie de sa nourriture. Un bonhomme, dans son jardin, cultivait des citrouilles ; il jugea que leurs feuilles, beaucoup trop larges, étaient un vain luxe, les coupa et ne récolta rien.

Le pauvre homme ignorait que, par des milliers de bouches, ces vastes organes eussent absorbé chaque jour, à son profit, un kilogramme de pulpe alimentaire.

Les paysans ne savent rien, le croiriez-vous ? de la fécondation dans les végétaux. Ils voient, aux derniers jours de mai, leurs seigles secouer au soleil une belle poussière jaune, mais ils ne soupçonnent même pas qu'en cette poussière est l'espoir de la récolte future.

Ils ignorent que la pluie n'est désastreuse au temps de la floraison que parce qu'elle mouille cette poussière précieuse et l'empêche de se rendre, en légers nuages, des anthères aux pistils.

Ils ignorent l'art (si bien connu des horticulteurs) de créer des hybrides ; ils ignorent même qu'il y a des hybrides fécondes et que l'homme peut, presque à son gré, modifier la flore et la faune qui l'entourent.

La plupart en sont encore à entendre parler de la greffe herbacée, de la sélection, de la fécondation artificielle, et de tous les autres procédés qui doivent être en agriculture le point de départ de tant de perfectionnements, disons mieux, de tant de créations nouvelles.

Ils ne connaissent et ne pratiquent l'usage des irrigations que dans les prés, et encore le pratiquent-ils fort mal, et l'on ferait sourire la plupart d'entre eux si l'on parlait d'irriguer les champs et même les forêts. Apprenons-leur donc que des expériences décisives ont montré que, par l'irrigation, la production ligneuse des forêts augmente dans le rapport de 1 à 7, et la production en argent dans le rapport de 1 à 12. Qu'ils sachent que la nature entière leur crie : A boire ! et que tant de fleuves, tant de rivières disséminés sur la surface du globe ne demandent qu'à désaltérer tout ce qui a vie. Quelques fleuves, dit-on, charrient de l'or ; tous le charrieraient par millions, si nous avions soin de les faire arriver convenablement distribués aux ouvriers qui sauraient l'en extraire, c'est-à-dire aux végétaux. L'eau de rivière ne contient pas seulement l'hydrogène et l'oxygène, qui jouent un si grand rôle dans l'organisation végétale ; elle contient, en outre, une quantité considérable, toujours renouvelée, de détritus d'animaux et de végétaux microscopiques qui forment peut-être le plus excellent des engrais. Les eaux peu éloignées de leur source entretiennent aussi dans le sol qu'elles arrosent une chaleur constante. J'ai vu dans nos départements du Nord se produire en plein hiver, au bord de quelques fontaines, des effets de serre chaude. Un jardinier maraîcher avait planté le long du

ruisseau d'une source deux longues plates-bandes, qu'en hiver il recouvrait d'un châssis. Il récoltait là toute espèce de primeurs un mois avant ses confrères.

On a créé dans le Finistère, sur le domaine du Lezardeau, une école d'irrigation et de drainage ; puisse cet enseignement s'étendre bientôt à nos autres départements ! En attendant, rappelons à nos cultivateurs (la plupart si indifférents encore et si inexpérimentés sur ce point) que toute la théorie des irrigations se réduit à ceci : enlever de partout les eaux stagnantes et multiplier les eaux courantes. De braves gens à qui je disais : « Arrosez vos prairies ! » souvent m'ont répondu : « Ah ! monsieur, elles ne sont que trop fraîches ! » C'est justement pour cela qu'il faut les arroser ; elles sont humides en ce moment, d'une humidité stagnante, faites-y circuler partout une eau vive, et vous aurez, au lieu d'un marais plein de joncs et de mousses, une herbe abondante et saine. Pour cela, disposez vos prairies en larges ados, du sommet desquels une rigole déversera partout une eau qui, nulle part, ne pourra stationner. Manquez-vous de vannes d'irrigation, ou bien la disposition du sol ne vous permet-elle pas d'élever le niveau de la rivière assez haut pour atteindre tous les points de votre prairie ? Faites alors ce qui se pratique en quelques contrées : placez dans la rivière une vieille roue de voiture d'un rayon un peu grand, armez cette roue de quelques palettes en planches et de quelques godets ; l'eau en passant fera tourner votre roue, dont les godets iront, à la partie supérieure, se déverser dans une gouttière ; vous aurez ainsi élevé l'eau d'une hauteur égale au diamètre de la roue, et l'eau pourra alors atteindre tous les points que l'on veut arroser. Il n'y a pas de paysan qui ne puisse, de ses propres mains et sans frais, construire cette machine un peu primitive peut-être, au point de vue de l'art, mais fort lucrative pour ceux qui sauront l'employer.

Si du fumier, du verger et de la prairie nous passons aux champs, nous y verrons non la perfection, il s'en manque, mais moins d'incurie et d'ignorance. La terre est souvent assez bien labourée ; mais on y sème encore de mauvaises semences, on oublie le sarclage, et quelle négligence aux fumures ! L'engrais humain, les eaux ménagères et les eaux de lavage — si précieuses, — les plantes marécageuses, les ossailles, tout cela, pres-

que partout, est perdu. Je ne vois guère d'un peu amélioré que la mécanique agricole ; mais il me semble que les autres sciences, chimie surtout, et botanique (ô misère) soient inaccessibles à nos cultivateurs.

Ne quittons pas le champ sans jeter un coup d'œil sur les blés : ils verdissent et, près d'eux, partout les autres semences germent. Moment d'anxiété pour le cultivateur ! ses trésors, son pain de l'année, la vie de ses enfants, son cœur même, tout est dans ce sillon. Il est, à cette heure, le serf craintif des quatre éléments. Il observe le ciel, y cherche des pronostics ; il en demande à la lune, aux étoiles, aux brouillards ; il faut qu'il sache ou devine les changements de temps. Le moindre nuage trouble ses espérances. Une rafale du nord, un ciel trop serein, une gelée tardive, pour lui c'est peut-être la ruine... Aussi que de terreurs ! que de superstitions ! En beaucoup de pays, au plus fort des labours, il s'arrête pour chômer le jour de Saint-Bruno ; le nom de ce saint lui fait peur. « Saluons-le bien bas, se dit-il, ne faisons œuvre le jour de sa fête : ce Bruno peut-être brunirait la nuée. »

Ces premiers jours de printemps, où tout est en péril, sont pour lui le moment des grandes dévotions. Voici Pâques fleuries : il plante le rameau bénit dans ses terres. Les sermons de M. le Curé, sans doute il n'y croit guère ; mais il croit à ce que lui enseignent ses champs. Souvent, seul, au milieu de la Nature, il suit d'un œil attentif le miracle de la création ; malheureusement il n'eut jamais sa part de l'héritage scientifique. D'ailleurs les savants n'ont sur lui qu'un léger crédit : il ne se fie aux gens de plume ; tout écrit lui semble cédule, tant de fois il fut pris à cette glu de papiers ! L'almanach lui suffit, parce qu'au moins celui-là entre dans sa passion, lui parle pluie et beau temps. Par la même raison, un seul de tous nos instruments scientifiques est parvenu jusqu'à lui, et c'est le baromètre.

Eugène Noël.

Le Directeur-Gérant : G. Decaux.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.)

15

402446 / 28. 4. 47

L'ENFANT

Après avoir longtemps juré qu'il ne se marierait jamais, Jacques Bourdillère avait soudain changé d'avis. Cela était arrivé brusquement, un été, aux bains de mer.

Un matin, comme il était étendu sur le sable, tout occupé à regarder les femmes sortir de l'eau, un petit pied l'avait frappé par sa gentillesse et sa mignardise. Ayant levé les yeux plus haut, toute la personne le séduisit. De toute cette personne, il ne voyait d'ailleurs que les chevilles et la tête émergeant d'un peignoir de flanelle blanche, clos avec soin. On le disait sensuel et viveur. C'est donc par la seule grâce de la forme qu'il fut capté d'abord ; puis il fut retenu par le charme d'un doux esprit de jeune fille, simple et bon, frais comme les joues et les lèvres.

Présenté à la famille, il plut et il devint bientôt fou d'amour. Quand il apercevait Berthe Lannis de loin, sur la longue plage de sable jaune, il frémissait jusqu'aux cheveux. Près d'elle, il devenait muet, incapable de rien dire et même de penser, avec une espèce de bouillonnement dans le cœur, de bourdonnement dans l'oreille, d'effarement dans l'esprit. Était-ce donc de l'amour, cela ?

Il ne le savait, n'y comprenait rien, mais demeurait, en tout cas, bien décidé à faire sa femme de cette enfant.

Les parents hésitèrent longtemps, retenus par la mauvaise réputation du jeune homme. Il avait une maîtresse, disait-on, une

vieille maîtresse, une ancienne et forte liaison, une de ces chaînes qu'on croit rompues et qui tiennent toujours.

Outre cela, il aimait, pendant des périodes plus ou moins longues, toutes les femmes qui passaient à portée de ses lèvres.

Alors il se rangea, sans consentir même à revoir une seule fois celle avec qui il avait vécu longtemps. Un ami régla la pension de cette femme, assura son existence. Jacques paya, mais ne voulut pas entendre parler d'elle, prétendant désormais ignorer jusqu'à son nom. Elle écrivit des lettres sans qu'il les ouvrît. Chaque semaine, il reconnaissait l'écriture maladroite de l'abandonnée ; et, chaque semaine, une colère plus grande lui venait contre elle, et il déchirait brusquement l'enveloppe et le papier, sans ouvrir, sans lire une ligne, une seule ligne, sachant d'avance les reproches et les plaintes contenues là-dedans.

Comme on ne croyait guère à sa persévérance, on fit durer l'épreuve tout l'hiver, et c'est seulement au printemps que sa demande fut agréée.

Le mariage eut lieu à Paris dans les premiers jours de mai.

Il était décidé qu'ils ne feraient point le classique voyage de noces. Après un petit bal, une sauterie de jeunes cousines qui ne se prolongerait point au-delà de onze heures, pour ne pas éterniser les fatigues de cette longue journée de cérémonies, les jeunes époux devaient passer leur première nuit commune dans la maison familiale, puis partir seuls, le lendemain matin, pour la plage chère à leurs cœurs, où ils s'étaient connus et aimés.

La nuit était venue, on dansait dans le grand salon. Ils s'étaient retirés tous les deux dans un petit boudoir japonais, tendu de soies éclatantes, à peine éclairé, ce soir-là, par les rayons alanguis d'une grosse lanterne de couleur, pendue au plafond comme un œuf énorme. La fenêtre entr'ouverte laissait entrer parfois des souffles frais du dehors, des caresses d'air qui passaient sur les visages, car la soirée était tiède et calme, pleine d'odeurs de printemps.

Ils ne disaient rien ; ils se tenaient les mains en se les pressant parfois de toute leur force. Elle demeurait, les yeux vagues, un peu éperdue par ce grand changement dans sa vie, mais souriante, remuée, prête à pleurer, souvent prête aussi à défaillir de joie, croyant le monde entier changé par ce qui lui arrivait, inquiète sans savoir de quoi, et sentant tout son corps, toute son âme envahis d'une indéfinissable et délicieuse lassitude.

Lui la regardait obstinément, souriant d'un sourire fixe. Il voulait parler, ne trouvait rien et restait là, mettant toute son ardeur en des pressions de mains. De temps en temps, il murmurait : « Berthe ! » et chaque fois elle levait les yeux sur lui d'un regard doux et tendre ; ils se contemplaient une seconde, puis son regard à elle, pénétré et fasciné par son regard à lui, retombait.

Ils ne découvraient aucune pensée à échanger. On les laissait seuls ; mais, parfois, un couple de danseurs jetait sur eux, en passant, un coup d'œil furtif, comme s'il eût été témoin discret et confident d'un mystère.

Une porte de côté s'ouvrit, un domestique entra, tenant sur un plateau une lettre pressée qu'un commissionnaire venait d'apporter. Jacques prit en tremblant ce papier, saisi d'une peur vague et soudaine, la peur mystérieuse des brusques malheurs.

Il regarda longtemps l'enveloppe dont il ne connaissait point l'écriture, n'osant pas l'ouvrir, désirant follement ne pas lire, ne pas savoir, mettre en poche cela, et se dire : « A demain. Demain, je serai loin, peu m'importe ! » Mais, sur un coin, deux grands mots soulignés : TRÈS URGENT, le retenaient et l'épouvantaient. Il demanda : « Vous permettez, mon amie ? » déchira la feuille collée et lut. Il lut le papier, pâlissant affreusement, le parcourut d'un coup et, lentement, sembla l'épeler.

Quand il releva la tête, toute sa face était bouleversée. Il balbutia : « Ma chère petite, c'est... c'est mon meilleur ami à qui il arrive un grand, un très grand malheur. Il a besoin de moi tout de suite... tout de suite... pour une affaire de vie ou de mort. Me permettez-vous de m'absenter vingt minutes? Je reviens aussitôt. »

Elle bégaya, tremblante, effarée : « Allez, mon ami ! » n'étant pas encore assez sa femme pour oser l'interroger, pour exiger savoir. Et il disparut. Elle resta seule, écoutant danser dans le salon voisin.

Il avait pris un chapeau, le premier trouvé, un pardessus quelconque, et il descendit en courant l'escalier. Au moment de sauter dans la rue, il s'arrêta encore sous le bec de gaz du vestibule et relut la lettre.

Voici ce qu'elle disait :

« Monsieur,

« Une fille Ravet, votre ancienne maîtresse, paraît-il, vient d'accoucher d'un enfant qu'elle prétend être à vous. La mère va

mourir et implore votre visite. Je prends la liberté de vous écrire et de vous demander si vous pouvez accorder ce dernier entretien à cette femme, qui semble être très malheureuse et digne de pitié.

« Votre serviteur,

« Dr Bonnard. »

Quand il pénétra dans la chambre de la mourante, elle agonisait déjà. Il ne la reconnut pas d'abord. Le médecin et deux gardes la soignaient, et partout à terre traînaient des seaux pleins de glace et des linges pleins de sang.

L'eau répandue inondait le parquet; deux bougies brûlaient sur un meuble ; derrière le lit, dans un petit berceau d'osier, l'enfant criait, et, à chacun de ses vagissements, la mère, torturée, essayait un mouvement, grelottante sous les compresses gelées.

Elle saignait ; elle saignait, blessée à mort, tuée par cette naissance. Toute sa vie coulait ; et, malgré la glace, malgré les soins, l'invincible hémorragie continuait, précipitait son heure dernière.

Elle reconnut Jacques et voulut lever les bras : elle ne put pas, tant ils étaient faibles, mais sur ses joues livides des larmes commencèrent à glisser.

Il s'abattit à genoux près du lit, saisit une main pendante et la baisa frénétiquement ; puis, peu à peu, il s'approcha tout près, tout près du maigre visage qui tressaillait à son contact. Une des gardes, debout, une bougie à la main, les éclairait, et le médecin, s'étant reculé, regardait du fond de la chambre.

Alors d'une voix lointaine, en haletant, elle dit : « Je vais mourir, mon chéri, promets-moi de rester jusqu'à la fin. Oh ! ne me quitte pas maintenant, ne me quitte pas au dernier moment ! »

Il la baisait au front, dans ses cheveux, en sanglotant. Il murmura : « Sois tranquille, je vais rester. »

Elle fut quelques minutes avant de pouvoir parler encore, tant elle était oppressée et défaillante. Elle reprit : « C'est à toi, le petit. Je te le jure devant Dieu, je te le jure sur mon âme, je te le jure au moment de mourir. Je n'ai pas aimé d'autre homme que toi... Promets-moi de ne pas l'abandonner. » Il essayait de prendre encore dans ses bras ce misérable corps déchiré, vidé de sang. Il balbutia, affolé de remords et de chagrin : « Je te le jure, je l'élèverai et je l'aimerai. Il ne me quittera pas. » Alors

elle tenta d'embrasser Jacques. Impuissante à lever sa tête épuisée, elle tendait ses lèvres blanches dans un appel de baiser. Il approcha sa bouche pour cueillir cette lamentable et suppliante caresse.

Un peu calmée, elle murmura tout bas : « Apporte-le, que je voie si tu l'aimes. »

Et il alla chercher l'enfant.

Il le posa doucement sur le lit, entre eux, et le petit être cessa de pleurer. Elle murmura : « Ne bouge plus! » Et il ne remua plus. Il resta là, tenant en sa main brûlante cette main que secouaient des frissons d'agonie, comme il avait tenu, tout à l'heure, une autre main que crispaient des frissons d'amour. De temps en temps, il regardait l'heure, d'un coup d'œil furtif, guettant l'aiguille qui passait minuit, puis une heure, puis deux heures.

Le médecin s'était retiré; les deux gardes, après avoir rôdé quelque temps, d'un pas léger, par la chambre, sommeillaient maintenant sur des chaises. L'enfant dormait, et la mère, les yeux fermés, semblait se reposer aussi.

Tout à coup, comme le jour blafard filtrait entre les rideaux croisés, elle tendit ses bras d'un mouvement si brusque et si violent qu'elle faillit jeter à terre son enfant. Une espèce de râle se glissa dans sa gorge ; puis elle demeura sur le dos, immobile, morte.

Les gardes accourues déclarèrent : « C'est fini. »

Il regarda une dernière fois cette femme qu'il avait aimée, puis la pendule qui marquait quatre heures, et s'enfuit oubliant son pardessus, en habit noir, avec l'enfant dans ses bras.

Après qu'il l'eut laissée seule, sa jeune femme avait attendu, assez calme d'abord, dans le petit boudoir japonais. Puis, ne le voyant point reparaître, elle était rentrée dans le salon, d'un air indifférent et tranquille, mais inquiète horriblement. Sa mère, l'apercevant seule, avait demandé : « Où donc est ton mari ? » Elle avait répondu : « Dans sa chambre ; il va revenir. »

Au bout d'une heure, comme tout le monde l'interrogeait, elle avoua la lettre et la figure bouleversée de Jacques, et ses craintes d'un malheur.

On attendit encore. Les invités partirent ; seuls, les parents les plus proches demeuraient. A minuit, on coucha la mariée toute secouée de sanglots. Sa mère et deux tantes, assises autour du lit, l'écoutaient pleurer, muettes et désolées... Le père était parti

chez le commissaire de police pour chercher des renseignements.

A cinq heures, un bruit léger glissa dans le corridor; une porte s'ouvrit et se ferma doucement; puis soudain un petit cri pareil à un miaulement de chat courut dans la maison silencieuse.

Toutes les femmes furent debout d'un bond, et Berthe, la première, s'élança, malgré sa mère et ses tantes, enveloppée de son peignoir de nuit.

Jacques, debout au milieu de la chambre, livide, haletant, tenait un enfant dans ses bras.

Les quatre femmes le regardèrent effarées; mais Berthe, devenue soudain téméraire, le cœur crispé d'angoisse, courut à lui : « Qu'y a-t-il? dites, qu'y a-t-il? »

Il avait l'air fou; il répondit d'une voix saccadée : « Il y a... il y a... que j'ai un enfant, et que la mère vient de mourir... » Et il présentait dans ses mains inhabiles le marmot hurlant.

Berthe, sans dire un mot, saisit l'enfant, l'embrassa, l'étreignant contre elle; puis, relevant sur son mari ses yeux pleins de larmes : « La mère est morte, dites-vous? » Il répondit : « Oui, tout de suite... dans mes bras... J'avais rompu depuis l'été... Je ne savais rien, moi... c'est le médecin qui m'a fait venir... »

Alors Berthe murmura : « Eh bien, nous l'élèverons, ce petit. »

Guy de Maupassant.

DIX ANS DE BOHÊME [1]

(*Suite*)

III

MAURICE BOUCHOR : *Les Chansons Joyeuses* — JEAN RICHEPIN : *La Chanson des Gueux.* — LE RESTAURANT TURCO-GREC. — PAUL BOURGET : *La Vie Inquiète, Edel.* — LES TAHITIENS, RAOUL PONCHON, L'ILLUSTRE SAPECK.

Maurice Bouchor venait de publier chez Charpentier son premier volume de vers, *les Chansons Joyeuses*. La critique accueillit par une salve d'éloges cette œuvre d'un poète de dix-huit ans, qui, cavalièrement, entrait, le sourire aux lèvres, dans l'antique domaine de la poésie.

« Ah ! ce domaine, comme on l'avait rendu grave : une sorte de temple immense, mais désert, où de rares fidèles parlaient à voix basse. Hélas ! hélas ! une théorie d'enfants de chœur élevés à l'ombre funeste de ce sanctuaire, sombres malgré leurs cheveux blonds et bouclés, exhalaient une odeur fade de vieilles cathédrales, de pagodes exotiques, de consistoires allemands, de cierges bibliques et de vieux frocs : morne rebut de chapelle obscure et salpêtrée. »

Ainsi pensait à cette époque le révolutionnaire Maurice Bouchor ; il opposait la simplicité de sa manière aux procédés alambiqués, et son amour du plein air à ces effluves de logis clos.

Avec une audace d'étudiant qui *cale* l'école et *fait la poule*, il

(1) Voir le numéro du 10 mars 1891.

narguait les maîtres doctrinant en chaire, et courait vers la rue vivante, pour jeter ses impressions aux passants, comme, durant le carnaval de Nice, on se bat à coups de fleurs.

« Lâchons, semblait-il dire aux camarades, lâchons ces professeurs d'horticulture poétique, qui prennent les roses pour les empaqueter symétriquement et les mettre, en bouquets trop bien liés, sur de solennels cénotaphes ! Lâchons les herborisants personnages qui cueillent des violettes fraîches et vivantes, au revers des talus dans les bois, pour les cataloguer en un herbier ! Lâchons les collectionneurs de papillons qui se croient sages en contemplant les prodigieuses couleurs que conservent les minces cadavres épinglés ! Laissons les oiseleurs de syllabes, qui emprisonnent les rythmes derrière des règles en fil de fer ! Il vaut mieux préférer à tous ces poèmes des îles lointaines, à tous les cacatoès, aux aras, aux cardinaux et autres volatiles rares que l'on montre avec orgueil dans une volière dûment close, les simples corbeaux du Luxembourg, et les pinsons du jardin des Plantes, et les vulgaires moineaux des squares. »

Aussi, passant leste et dédaigneux devant la chapelle des bouquetiers, et l'hôtel de Rambouillet des oiseleurs, il s'esbaudissait dans la rue vivante, et donnait des *chansons joyeuses* à qui voulait les entendre. .

Il reniait surtout cette parole d'un ciseleur de rimes :

Et nous faisons des vers émus très froidement.

Il s'émouvait pour un rien au contraire, et sans faux dandysme, chantait ses impressions, comme d'autres, à la même époque, essayaient de les transporter sur la toile.

Plus d'une parmi ces jeunes chansons est restée dans la mémoire de ceux qui les entendirent. Voici, au hasard :

Le notaire sera noir...
Ces gens-là, c'est si morose !
Toi, tu seras blanche et rose,
Ayant, pour si grave chose,
Pris conseil de ton miroir.

Et puis, le sourire aux lèvres,
Pieds légers, et cœurs ouverts,
Au soleil, par les prés verts,
Nous nous en irons devers
Les riants coteaux de Sèvres.

Tout seuls, chantants et bénis!
A nos pieds, des fraises mûres!
Sur nos fronts, les longs murmures
Qu'on entend dans les ramures
Où s'enchevêtrent les nids.

Et les morts, sous l'herbe épaisse —
Si, par hasard, nous passons
Près d'un cimetière — aux sons
De nos joyeuses chansons,
Rêveront de leur jeunesse.

Et les cieux seront posés
Sur ta tête et sur la mienne,
Et, tout là-bas, dans la plaine
O mignonne, je t'emmène
Faire la chasse aux baisers.

Très peu de temps après, parurent *les Poèmes de l'Amour et de la Mer*. Le poète semblait là devenu mélancolique. La critique s'en étonna, et fit un peu payer au jeune poète le succès de sa première œuvre. Un des plus durs éreintements partit précisément de *la République des Lettres;* il est juste d'ajouter que, dans une note placée en tête de l'article où l'on malmenait assez Maurice Bouchor, la rédaction dégageait sa responsabilité.

On lui reprochait la banalité de son sujet, ce qui, par parenthèse, est assez extraordinaire, puisque c'était voulu de sa part, et que, précisément, c'est l'amour du distingué, de l'inconnu ou du méconnaissable, qui a rendu la poésie abstruse, indéchiffrée. Savoir rendre poétique la banalité elle-même n'est donné qu'à un poète sincère.

« Après avoir dit, s'écriait l'auteur de l'article, qu'il haïssait toutes les vieilleries, M. Maurice Bouchor tombe dans le même jeu et use des mêmes procédés. Son volume peut être un journal de son cœur, ce n'est pas une œuvre... Nous ne dirons rien des licences prosodiques que l'ami de M. Jean Richepin prend avec affectation. C'est un système. »

M. de Banville, dans un article sur *les Poèmes de l'Amour et de la Mer*, écrivait plus aimablement :

« ..... Certes, voilà de la grande, saine et robuste poésie. Mon cœur de vieux romantique saigne bien un peu quand je vois là-dedans AMOUR au singulier rimer avec VELOURS, et TRÊVE sans S

avec SOULÈVES ; mais quoi ! je suis du VIEUX JEU. Ces jeunes gens ont levé l'étendard de la révolte ; ils ont victorieusement renversé et brisé ma vieille idole, et celle qui fut la RIME EXACTE est devenue une déesse sans bras, comme la Vénus de Milo ! »

A la bonne heure !

Pour se reposer, sans doute, ou pour damer le pion à Victor Hugo lui-même, Maurice Bouchor alla s'installer à Guernesey, en compagnie de Jean Richepin et du fidèle Raoul Ponchon. On datait, de cette île célèbre, des poèmes, et on les envoyait à *la République des Lettres*, qui les insérait par respect pour le timbre de la poste : Guernesey !

Ce n'était pourtant point un lieu de parfaites délices, ce rocher, si j'en crois certaine épître que doit posséder encore l'*illustre Sapeck*. On s'y plaignait amèrement de l'absence d'un tas de choses, surtout de l'absence de Paris et des Parisiennes. Sapeck, ne pouvant pas leur envoyer ce qu'ils réclamaient, leur conseilla de revenir de l'exil. Ainsi firent-ils.

Maurice Bouchor ne s'était lancé dans la fantaisiste bohême que par goût et non par force, comme tant d'autres, comme Richepin, le *roi des gueux*. Bouchor, le créole roux, à la tête anglo-saxonne, solide buveur, au teint rosé, était dès lors riche et ne ressemblait guère aux pâles poètes qui usent contre la misère la fraîche fleur de leur jeune gaieté.

Parmi ses camarades, il fut édité le premier, tandis que Richepin colportait ici et là sa *Chanson des Gueux*, Paul Bourget sa *Vie Inquiète,* Maurice Rollinat son *Poème des Brandes*.

Chose étrange ! il devint cependant le plus spleenétique. Ses *Chansons Joyeuses* ne tardèrent pas à se transformer en mélancoliques sonnets, en contes tristes. D'année en année, il s'éloigna de ses frères d'armes de la première heure ; il se mit à adorer la musique et voire la mathématique. A l'heure où j'écris, il est peut-être plongé dans le *Calcul différentiel* (1).

A cette époque, Jean Richepin, faisant allusion sans nul doute à quelque amour profond, et sans guérison possible, lui adressait le sonnet suivant :

(1) Ces études musicales et mathématiques n'étaient qu'une préparation à une synthèse. Maurice Bouchor, dans les *Symboles*, son dernier livre, a, comme un mage, présenté les rites anciens et modernes sous le vêtement sacré des rythmes poétiques.

Que ta maîtresse soit ou blonde, ou rousse, ou brune,
Qu'elle vienne d'en haut, ou d'en bas, ou d'ailleurs,
Crains l'abandon certain promis par les railleurs.
La femme et ses désirs sont réglés sur la lune.

Tous les amours du monde ont une fin commune.
Ta maîtresse prendra de tes ans les meilleurs,
Et les effeuillera sous ses doigts gaspilleurs.
La femme est un danger, quand on n'en aime qu'une.

Aime-les toutes, c'est le parti le plus sûr;
La brune aux yeux de nuit, la blonde aux yeux d'azur,
La rousse aux yeux de mer, et bien d'autres encore.

Ne fixe pas ton cœur à leurs cœurs décevants!
Mais change! L'homme heureux est celui que décore
Un chapeau d'amoureux qui tourne à tous les vents.

Ce à quoi Bouchor répondait simplement : — Je suis monogame !

Richepin, entre temps, avait trouvé un éditeur : Decaux. J'entends encore le beau tapage littéraire que suscita ce superbe volume de vers : *la Chanson des Gueux*.

Pour ceux qui avaient encore dans l'œil la lueur des incendies de la Commune, cette *Chanson* apparut vite comme le chant du *Coq rouge*, qui se serait subitement réveillé dans les broussailles enchevêtrées, sur les ruines des Tuileries et du palais de la Cour des Comptes.

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont bien froid.
Les petiots claquent des dents.
Ohé! ils vous écoutent!
S'il fait chaud là-dedans,
Bonnes gens,
Il fait froid sur la route.

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont bien faim.
Les petiots claquent des dents.
Ohé! il faut qu'ils entrent!
Vous mangez là-dedans,
Bonnes gens :
Eux n'ont rien dans le ventre.

Ouvrez la porte
Aux petiots qui ont sommeil.
Les petiots claquent des dents.
Ohé! leur faut la grange!
Vous dormez là-dedans,
Bonnes gens ;
Eux, les yeux leur démangent.

Ouvrez la porte
Aux petiots qu'ont un briquet.
Les petiots grincent des dents.
Ohé ! les durs d'oreilles !
Nous verrons là-dedans,
Bonnes gens,
Si le feu vous réveille.

Pour caractériser cette poésie, haute en couleur, le surnom choisi par Maurice Bouchor : les *vivants*, ne semblait pas devoir suffire. Jean Richepin inventa le *brutalisme :* non plus seulement la vie en poésie, mais la violence. A la place du chant doucement modulé des derniers enfants de chœur qui servaient la messe romantique, les cris de la place publique, les refrains désordonnés de la horde des gueux : gueux des champs et des grands chemins, gueux des villes et des hôtels (plus ou moins garnis), gueux populaires et gueux poétiques.

Venez à moi, claquepatins,
Loqueteux, joueurs de musettes,
Clampins, loupeurs, voyous, catins,
Et marmousets et marmousettes,
Tas de traîne-cul les housettes.
Race d'indépendants fougueux!
Je suis du pays dont vous êtes :
Le poète est le Roi des Gueux.

Laissant le clan bourgeois pour la pure bohême, le poète Jean Richepin se sacrait Roi des Truands. Il s'agrafait alors, comme marque distinctive de cette dignité étrange, un bracelet porte-bonheur au poignet gauche; pour couronne il se coiffait d'un chapeau de forme spéciale. Ce fut même, entre le pauvre et grand caricaturiste André Gill et Jean Richepin, une lutte épique, une pacifique querelle à qui dénicherait, chez les divers chapeliers de Paris, le plus bizarre couvre-chef. Tantôt Gill avait l'avan-

tage ; mais souvent Richepin l'emportait. L'illustre Sapeck jugeait en dernier ressort, et offrait la palme au vainqueur.

Ce n'était donc point un funèbre poète que Jean Richepin. La philosophie de ses gueux brutalistes n'apparaît pas toujours aussi féroce que celle des *petiots* armés du briquet. Non. Ils sont plutôt railleurs, donnant l'exemple de la belle humeur : ainsi celui qui chante, en regardant travailler les paysans qui s'échinent.

Qui qu'est gueux ?
C'est-y nous
Ou ben ceux
Qu'a des sous ?
Quel travail à grand orchestre !
C'est pas fait pour les envier.
Ça va depuis l'premier d'janvier
Jusqu'au soir de Saint-Sylvestre.

Ce spectateur finaud conclut :

Allez, allez, dans la terre
J'tez vot' blé ! Mais quel guignon !
Faudra m'couper mon quignon
Dans vot'pain d'propriétaire.
Qui qu'est gueux ?
C'est-y nous
Ou ben ceux
Qu'a des sous ?

Surtout dans la pièce intitulée : *les Oiseaux de passage*, se montre le pur dédain que professent les gueux, libres et fiers de leurs soucis, envers les volailles de basse-cour, dont la vie platement heureuse n'est pas faite pour séduire les aventureux oiseaux de passage.

Ce dindon a toujours béni sa destinée.
Et, quand vient le moment de mourir, il faut voir
Cette jeune oie en pleurs : « C'est là que je suis née,
Je meurs près de ma mère et j'ai fait mon devoir. »

Seulement la société, représentée par les juges de la police correctionnelle, se vengea cruellement du poète : un mois de prison pour attentat aux mœurs, privation des droits civils et politiques, etc. Ah ! tu es roi des gueux, attends ! tu ne seras jamais, là, jamais de la vie, conseiller municipal.

Le poète des gueux fit son mois de prison à Sainte-Pélagie. Le soir de la sortie, des étudiants enthousiastes le portèrent en triomphe au bal Bullier. André Gill, qui, lui, n'avait jamais été porté en triomphe, se contenta de déclamer avec cet accent inimitable, où l'on ne savait démêler si le dessinateur se moquait de ses auditeurs ou s'il parlait sérieusement : Moi! si j'entrais dans Paris sur un cheval blanc, on me nommerait empereur!

La Chanson des Gueux avait été poursuivie et condamnée pour deux ou trois pièces, dans lesquelles le poète abordait carrément certaines réalités dont, tous les jours, il est parlé dans les faits divers et le compte rendu d'une multitude de journaux.

Mais, chut! la thèse n'en est pas ici de mise; en cette occurrence, je m'en réfère plutôt à la sagesse de Jean Richepin; dans la préface de la dernière édition, il écrit :

« Pour ce qui touche à la justice, tu me permettras (ami lecteur) d'imiter le bon soldat qui, au dire de M. Scribe, doit souffrir et se taire sans murmurer. »

Seulement, il s'insurge avec raison contre le procédé peu confraternel du journal qui l'avait dénoncé au parquet. Ce journal, c'était — le croirait-on? — *le Charivari*. Au nom de quelle esthétique, de quelles lois morales, de quelle religion particulière, de quelle divinité ou de quelle pagode, ce prédicateur inattendu fulminait-il l'anathème contre un poète? C'est un mystère.

Une des critiques les plus bizarres qui fut alors adressée à Richepin, c'était d'avoir ponctué ses vers d'apostrophes, ainsi qu'il suit :

Avoir l'air d'un mâl' v'là c'que j'gobe.

Mince querelle! Il faisait parler ses personnages comme il les avait entendus chanter, avec des hiatus et de l'argot. Il y a des gueux qui ne savent pas l'orthographe; et, dans ce livre complexe, chacun devait avoir sa place.

En revanche, écoutez comme Jean Richepin change de ton lorsqu'il s'adresse au poète, roi des espaces lumineux :

Que tes cheveux soient une queue
De comète, et royalement
Ouvre au vent ta bannière bleue
Découpée en plein firmament.

Monte plus haut, comme un grand aigle,
Plus haut toujours, comme un condor ;
Monte sans frein, sans loi, sans règle,
Et perds-toi dans le couchant d'or.

Et vogue enfin à pleines voiles.
Loin du monde, loin de céans ;
Que tes larmes soient des étoiles,
Et tes sueurs des océans.

Et là-haut dans le libre espace,
Sur ton corps glorieux et beau,
Si tu vois qu'il reste une trace
De la bataille ou du tréteau,

Sur ton front si tu vois encore
De la boue et du sang vermeil,
Débarbouille-toi dans l'aurore
Et sèche-toi dans le soleil.

Afin de se sécher dans du soleil, on désertait parfois le *Sherry-Cobbler* pour aller en Orient. L'Orient, avec une gracieuseté dont on ne peut que lui savoir gré, se sentant trop loin des poètes parisiens, trop loin, là-bas, vers l'Asie mineure et les Archipels, s'était transporté rue Monsieur-le-Prince, sous la forme d'un restaurant turco-grec. On y venait déjeuner de sisquebah, manger des gâteaux bizarres et des confitures de roses envoyées de Smyrne ; on y buvait du raki et du zwicka. Il y avait deux patrons, l'un grave, servant le café turc avec une majesté ottomane, l'autre vif et pétulant, portant toujours caché dans sa longue manche un stylet aigu que nous appelions le kandjar du palikare. Ohé ! roi des montagnes !

C'est de là que partit un soir pour ne plus revenir, un jeune Valaque, qui faisait parfois des vers. Ce suicide fut perpétré d'une façon extrêmement digne, avec un parfait dandysme. D..., revêtu d'habits neufs, des bouquets plein les mains, se présenta à la caisse, et, gracieux, orna de fleurs le comptoir et le corsage de la caissière. Puis, s'adressant à un étudiant en médecine, il lui dit nonchalamment : Mon cher, j'ai fait le pari que la petite pointe du cœur se trouve ici entre ces deux côtes. Et il désignait un point sur son gilet collant.

— Pas du tout, reprit l'autre, c'est plus bas. Là !

— J'ai donc perdu, se contenta de répondre D...

Il fit venir un fiacre et donna l'ordre de le conduire vers l'Arc-de-Triomphe.

Quand le cocher, arrivé au bout des Champs-Élysées, ouvrit la portière, il ne trouva plus qu'un cadavre sur les coussins. D... s'était tiré un coup de revolver en plein cœur.

Comme on l'emportait, une jeune femme qui était descendue de son coupé remarqua que les bottines du mort n'avaient point servi; pas un atome de poussière sur les semelles jaunes.

Les gens corrects ou non ne sont pas toujours des gens heureux.

— Encore un verre de racki, monsieur le patron.

On trouvait là Paul Bourget qui venait rarement au Sherry-Cobbler prendre sa part des tumultes poétiques, auxquels se livrait notre exubérante jeunesse. Bourget avait peu, à cette époque, la passion de la vie pour la vie elle-même, il ne la concevait que littéraire; c'était avant tout un artiste. Voici comme il parlait :

Les jours succéderont aux jours, et les années
S'effeuilleront ainsi que des roses fanées,
Avant que je n'étreigne entre ces faibles bras
Les seuls trésors que j'aie adorés ici-bas :
La gloire et le génie. Et pourtant, comme j'aime
Ces Lettres dont j'ai fait ma volupté suprême!
Comme je sens vibrer tout mon cœur dans les mots!
Ce qu'ils m'ont prodigué de plaisirs et de maux,
Ce que j'ai consumé de nuits passionnées
A guetter une phrase au vol, et de journées!
Oui, même quand Avril riait dans un ciel clair,
Même quand un parfum de fleur flottait dans l'air
Suave et délicat comme un souffle de femme,
Je m'enfermais, bouchant mes yeux, domptant mon âme,
Ivre de mon travail et prêt à me tuer
Pour vaincre enfin les mots rebelles, et créer.
Créer! sentir les mots palpiter sur la page,
Les entendre frémir d'amour, hurler de rage,
Et moi-même avec eux vibrer, souffrir, crier.
Être en eux comme Dieu dans le monde, créer!

Cela ressemblait peu aux théories des Vivants et des Brutalistes; mais ce qui rapprochait beaucoup le poète de ses amis, c'était le goût quand même pour ce qui s'est appelé depuis le *modernisme*, c'est-à-dire, à l'exclusion des légendes antiques et des récits moyen-âgeux, la recherche du moment présent, de l'heure qui passe avec nous, et qui chante ou pleure dans nos sourires ou nos larmes d'êtres vivants.

Paul Bourget croyait au travail solitaire, au cénobitisme du penseur, de l'analyste et du bibliophile. Grand admirateur, profond dévot de Balzac, il levait entre les Vivants et les Brutalistes la bannière des Balzacides. Son balzacisme allait très loin. Dans son modeste, mais correct appartement de la rue Guy-de-La-Brosse, d'où l'on voyait les arbres du Jardin des Plantes fleurir peu à peu par les belles matinées d'avril, et vers l'automne s'étaler en taches versicolores dans l'encadrement des fenêtres, Paul Bourget s'était soumis à un féroce régime de balzacien : dîner de très bonne heure, se coucher aussitôt après, puis se faire réveiller sur le coup de trois heures du matin, comme il est écrit dans le poème d'*Edel :*

Un, deux, trois. Oui, c'est bien trois heures. Dans la nuit,
Qu'il est plaintif, ce cri de l'heure qui s'enfuit !
J'ai, pour mieux l'écouter tinter, posé ma plume,
Et voici qu'à ce son fatidique une brume
De rêves douloureux m'enveloppe, et j'entends
Passer sur moi le souffle effroyable du temps.

Le poète reclus avalait deux ou trois bols de café noir, comme Balzac, et, comme Balzac, travaillait jusqu'à sept heures du matin. Là, il redormait une heure, pour se lever ensuite définitivement, et aller vaquer aux occupations mesquines et lucratives qu'impose aux jeunes littérateurs la misère des débuts. Tout le jour, donc, Paul Bourget, non plus balzacide, mais licencié ès lettres, enseignait le latin et le grec à des aspirants au baccalauréat; il versait en des crânes rebelles l'antiquité tout entière, et prenant, sans doute, à ce métier de Danaïde, un certain dégoût pour les ancêtres, se rafraîchissait le soir en plein modernisme.

Mais, hélas! en la société des jeunes compagnons, il était vite lassé, s'endormant de fatigue et ne pouvant plus vivre qu'à la condition expresse de se coucher à huit heures du soir pour se lever à trois heures du matin. Les feuilles de papier blanc, posées en tas sur sa table de travail, l'appelaient au fond de la rue Guy-de-La-Brosse; à la fin du repas, au moment où le moka turco-grec fumait dans sa tasse, le grand bol plein de café froid, destiné à le réveiller vers trois heures du matin, semblait lui dire : « Viens avec nous! laisse donc ces gens qui épuisent en discussions stériles, en éloquence fugitive, en diagnostics et pronostics l'avenir, la chère heure présente; viens avec nous, repose-toi

près de nous, puis lève-toi vers l'aube! Bois-moi, disait le moka! Couvre-nous de tes pattes de mouche, chantaient les feuilles de papier blanc! »

Bientôt, pourtant, il reconnut lui-même qu'à fréquenter exclusivement Balzac, Byron, Henry Heine et Stendhal, il s'anémierait. Ses camarades disaient de lui : « Il sera le Sainte-Beuve, le grand critique de notre génération. » Cela déplaisait au poète de *la Vie inquiète.*

Certainement la *Vie vivante* l'attirait aussi bien que ses émules ; il écrivait dans la préface du poème intitulé *Edel*, qu'il composait alors et que Lemerre édita (1878), ce programme très significatif :

« Voici quarante ans accomplis que le plus étonnant génie du dix-neuvième siècle, notre père à tous, le grand Balzac, a magistralement posé l'idéal moderne : « Toute génération, disait-il, « c'est un drame à quatre ou cinq mille personnages que la lit- « térature a pour mission d'exprimer », sous peine de devenir ce qu'elle fut à Rome au temps de Claudien, un stérile agencement de syllabes mortes. Ce principe a ramené l'art d'écrire à une psychologie vivante, et renouvelé la critique et le roman, comme il a renouvelé l'histoire. Apporte-t-il avec lui une poésie nouvelle, destinée à occuper une place brillante entre la poésie historique si merveilleusement représentée par Leconte de Lisle, et la poésie romantique dont les élèves de Hugo portent avec vaillance le vieux drapeau? Pour ma part, je le crois en toute sincérité de conscience. Je vois nettement ce qu'il faudrait faire pour que cette poésie fût créée. Hélas! il me suffit de relire *Edel* pour constater une fois de plus que, dans la littérature comme dans la vie, l'homme réalise malaisément ses rêves. »

A noter en ces lignes la proclamation de la supériorité de Balzac sur Hugo, l'allusion à Claudien, et la tendance accusée vers l'analyse psychologique.

Seulement les façons brutales de la vie des routes et grands chemins, l'atmosphère des rues, des caboulots, le goût du noctambulisme, les petites fêtes de la bohême lui répugnaient :

Je m'assis dans un coin isolé du café ;
Je regardais dans l'air épais et surchauffé
Se pencher sur leur verre où blanchissait l'absinthe
Des hommes de trente ans qui, la prunelle éteinte
Déjà chauves, fumaient en lisant un journal.
Le bruit des voix montait. Un peuple trivial

De boursiers fatigués, de mornes journalistes,
Et de tout jeunes gens déjà lassés et tristes,
Se pressait sous les feux du gaz qui se mêlait
Lugubrement au jour blême qui s'en allait.
Je m'accoudai longtemps au marbre de la table,
Près de pleurer, noyé d'un chagrin ineffable :
Car c'était, ce café douloureux, au sortir
Du palais où mon cœur venait de tant sentir,
Le symbole, visible à moi seul, de la vie
Qui me prendrait le jour où mon âme ravie
Dans un bleu paradis d'amour surnaturel
Retomberait à plat sur le monde réel.

(Edel.)

Je cite ces vers, non point comme des meilleurs qu'ait écrits Bourget, mais pour indiquer l'état d'âme en lequel il se trouvait à cette époque, l'immense besoin qu'il éprouvait d'échapper à *ce monde réel* composé de bohêmes et de Villons de brasserie, afin de s'évader vers la sphère aristocratique, délicate et quintessenciée, où il devait se cantonner plus tard.

Le champ de la *vie moderne* est très vaste ; il y a des salons dont les lumières, le soir, répondent au scintillement des becs de gaz de l'Assommoir ; et la princesse Morphine est tout aussi réelle que Coupeau. Paul Bourget préférait d'ores et déjà la princesse, et son analyse psychologique devait se porter plutôt sur les raffinées nuances du monde que sur les brutales couleurs de la foule.

Oh ! les populaciers, ceux dont l'âpre besogne,
Comme un marteau de fer infatigable, cogne
Jour et nuit sur la bête humaine et la meurtrit !
Il me semble qu'en y voiturant mon esprit,
En coudoyant la foule écrasée, asservie,
Mon désir renaîtra de tordre cette vie,
Pour lui faire suer ce qu'elle a de beauté.
Que je me reprendrai pour la modernité
D'une fureur dont tout mon être se remplisse.

. . . . . A tous les horizons,
Ce n'était qu'un amas suintant de maisons
Noires, et que, de place en place, une fenêtre
Éclairée et cachant quelque drame peut-être,
Œil sinistre, trouait d'une tache de sang.
Partout des omnibus filaient, éclaboussant
La foule, tressautant sur les pavés, énormes,
Crottés, puants, pareils à des monstres difformes,
Et le gaz, palpitante haleine, flamboyait...

Comme on sent bien que le poète adore le salon capitonné, les tentures, les lustres, le large piano à queue, les partitions éparses, le cartel armorié, les tapis épais, la cheminée où l'on s'accoude pour dire des vers !

Ce n'est point par *snobisme*, mais par goût profond d'une modernité spéciale que le poète d'*Edel* devient *dandy*. Il faut à sa pénétrante analyse l'étude d'âmes plus compliquées, plus alambiquées, plus contournées que celles des naïfs qui montrent leurs passions au soleil, comme Vénus, impudiquement, laisse voir son torse ; il veut vaincre la difficulté de pénétrer à travers l'étoffe, la doublure, le corsage et la fausse gorge jusqu'au cœur. D'ores et déjà, il recherche les *Énigmes*. Nouvel Œdipe, il s'avance dans les steppes et les mirages mondains, pour interroger les *Sphinges* qui paraissent d'autant plus ambiguës en leurs réponses qu'il leur arrive souvent de n'avoir rien à dire.

Comme professeur de dandysme, Paul Bourget eut l'heureuse fortune de trouver en Barbey d'Aurévilly un maître. Voici le portrait que le jeune poète traça du vieux lutteur :

. . . . . Le grand maître
D'abord, Jean d'Altaï, le terrible, ce reître
Du feuilleton, pour qui la plume est un couteau :
Un aigle en cage usant son bec contre un barreau.
Moustache en croc, de la dentelle à sa cravate,
Sur son pantalon blanc une bande écarlate,
La rhingrave pincée à la taille, il a l'air
D'un pirate-dandy qui va prendre la mer ;
Cet homme écrit, comme il s'habille, il est bizarre
Mais exquis, violent mais fort, cherché mais rare.

Dès lors, Paul Bourget nargua les feuillets blancs et les bols de café de trois heures du matin. Il allait avec Jean d'Altaï, aux samedis du cirque, il risquait des pantalons vert-d'eau, des cravates singulières. Son goût profond pour la mondanité le sauva vite heureusement de tout genre excentrique.

Il restait bon camarade, le meilleur peut-être, le plus prompt à rendre un service. Le dimanche matin, dans son petit salon de la rue Guy-de-La-Brosse, il recevait fraternellement de jeunes camarades, qui parfois s'attardèrent chez lui jusqu'à l'heure du déjeuner, souvent jusque après.

Richepin y demeura même une quinzaine de jours, et, comme il voulait ménager son unique vêtement, il se promenait dans

l'appartement et recevait les visiteurs, vêtu simplement d'une espèce de robe de chambre falote, taillée dans un ancien rideau.

Mais le poète des *Gueux* avait bientôt fait de récupérer quelque monnaie suffisante, et recommençait sa vie bizarre, avec d'invraisemblables chapeaux sur la tête, des bagues aux doigts, des bracelets au poignet — que dis-je? des anneaux d'or fermés sur la cheville. Il était suivi d'une foule anonyme et vague, où l'on distinguait surtout les nègres d'Haïti — cortège bruyant — des *nègues*, pour lesquels les *r* n'existent pas plus que pour les antiques *incoyables*. Parmi ces hommes sombres, Ponchon rutilait, et Sapeck, l'illustre Sapeck demeurait blême; Ponchon chantait le vin, et Sapeck dessinait, d'un crayon alerte, des caricatures. Ils étaient célèbres dans le quartier Latin, et leurs noms étaient fréquemment accolés l'un à l'autre.

Il y avait pourtant une grande différence entre ces deux figures. L'illustre Sapeck, grand, maigre, visage simiesque, se taillait un rôle inédit de *fumiste*, après Romieu et le cor Vivier. Il possédait une élégance de sportsman anglais, et portait des fleurs aux jeunes personnes qu'il honorait de ses faveurs. Lorsque le *Sherry-Cobbler*, présidé par Joséphine, se trouvait à court de consommations, et ne pouvait suffire à la soif des poètes et des gommeux, Sapeck se présentait, correctement vêtu, des roses à la boutonnière, puis, discrètement, s'évadait vers l'épicier voisin, pour prendre à beaux deniers comptants le vermout *réparateur*, l'absinthe inspiratrice, le champagne consolateur, qui, versés dans les verres, et de là dans les cervelles, produisaient les sonnets tintinnabulants, les merveilleuses ballades et les triolets de ses amis les poètes. Sapeck ne leur demandait en revanche que de lui réserver les manuscrits, lesquels, reliés de façon riche, ont dû faire l'ornement de sa bibliothèque.

Sapeck avait, entre autres spécialités, celle d'imiter ravissamment le cri du jeune chien *qu'on lui a marché sur la patte*. Or, il possédait un toutou minuscule, décoré du nom de Tenny, qu'il portait dans la poche de son immense pardessus *mastic*. Sapeck habitait alors en plein Montrouge, il se devait à ce quartier éloigné, étant élève d'André Gill, qui prétendait que le cimetière Montparnasse était au *centre des affaires*. Seulement Sapeck descendait souvent vers la place Saint-Michel. Riche, mais économe, il prenait le tramway; néanmoins, il emportait dans la poche de son paletot, la jeune bête-chien, intitulée *Tenny*. Cer-

tain soir, un conducteur grincheux avisa la patte de Tenny qui sortait du pardessus, et déclara :

— Les chiens ne montent pas dans le tramway.

L'illustre Sapeck ne se laissa point démonter pour si peu, et, saluant le conducteur, descendit; puis, voyant ce bureaucrate occupé à recueillir sa recette, héla un fiacre vide qui passait, mit le chien *Tenny* sur les coussins, et, refermant la portière, pria le cocher de suivre le tramway. Dès lors, joyeux, il remonta sur la plate-forme.

Le conducteur, au moment où l'illustre Sapeck tendait ses six sous, reconnut en lui l'homme au chien, et déclara péremptoirement, qu'ayant une bête en poche, il ne pouvait participer à l'honneur que fait aux humains, en les voiturant, la *Compagnie générale des tramways*, à la condition expresse que les susdits humains soient dépourvus de tout alliage animal.

L'illustre Sapeck jura *ses grands dieux* qu'il ne possédait aucun chien. A la prochaine station, on s'arrête. Discussion. Le contrôleur demande où est le chien que le conducteur prétend avoir vu. La controverse n'en finit pas. Les voyageurs de l'impériale, plus mal informés que ceux de l'intérieur, se dressent, se courbent sur la balustrade, demandant : Ça ne marche donc pas?

Le contrôleur, malgré l'avis du conducteur exaspéré, en présence de Sapeck qui feint de se dévêtir pour démontrer qu'il est absolument dénué de chien, fait filer la voiture.

Le fiacre suit.

Aussitôt l'illustre Sapeck s'installe à une place vide de l'intérieur, et, abusant du talent dont j'ai parlé, talent qui consistait à imiter le cri du chien *qu'on lui a marché sur la patte*, pousse un aboiement plaintif. Le conducteur sursaute. — Je savais bien! dit-il d'un air triomphant.

A la station suivante, le conducteur et le contrôleur s'expliquent. — Monsieur, vous avez un chien, il faut descendre! — L'illustre Sapeck propose à nouveau de se dévêtir. On rit à l'intérieur. L'impériale gémit; des gens convulsés se penchent, demandant ce qui se passe, pourquoi ce tramway ridicule s'arrête ainsi. Le conducteur clame : Non seulement j'ai vu le chien, mais je l'ai entendu!... Sapeck descend alors, et, aux acclamations de la multitude, va cueillir *Tenny-Tenny* dans le fiacre qui suivait toujours impassiblement.

Tel était Sapeck.

Raoul Ponchon, c'était autre chose. Monté dans le tramway poétique, il n'imitait le cri d'aucun chien, fût-ce Victor Hugo, Boileau, ou Stéphane Mallarmé. Avec une indépendance absolue, il traînait sa vie où bon lui semblait. Éditera-t-il un volume, demandait-on, ou n'en fera-t-il pas? Question oiseuse. Il inspira, dit-on, des vers modernistes, mais il dédaignait de se soumettre aux exigences éditoriales. Il jugeait souverainement du mérite des gens, brochés ou reliés, et se contenta longtemps de cette attitude.

Pourtant, on put lire de lui quelques vers; *la République des Lettres* en publia. *La Cravache* (est-ce bien la *Cravache?*) imprima, vers 1877, une satire où on lisait, *qu'après tout rien n'étonne, puisque*

Adelphe Froger est quelqu'un, et Nodaret quelque chose.

Rappelons ici qu'Adelphe Froger était rédacteur en chef de *la République des Lettres* et que Nodaret signait les articles qui visaient Richepin et Maurice Bouchor.

Voici des vers de Raoul Ponchon :

Hurrah ! voici l'automne,
Le vin fume et bouillonne ;
Déjà je déraisonne.

Nous allons, mes amis,
Boire, hélas ! j'en frémis,
Comme il n'est pas permis.

Déjà je suis en proie
A la plus belle joie
Et mon cher nez rougeoie.

Buvons, mangeons, dansons.
Amours, blonds échansons,
Versez-nous des chansons.

Prenons ces forteresses :
— J'ai nommé nos maîtresses ! —
Là, dénouons leurs tresses ;

Et nous les coucherons
Dans la vigne, et mettrons
Des rubis sur leurs fronts.

— Danse, mon araignée,
Ma bouche a l'air, baignée
De vin, d'une saignée.

Vin, tu portes conseil.
Je bois ton fils vermeil
A ta santé, Soleil!

A la vôtre, mignonne,
Dont le nez vermillonne
Et qui m'êtes si bonne!

A la vôtre, messieurs!
O vin délicieux
De la cave des cieux,

Va, cours, circule, coule
En moi, ma tête roule
Comme une simple boule.

Le dieu! voici le dieu!
Je n'en puis plus : heuh! heuh!
Buvons encore un peu.

Je suis un pauvre ivrogne!
Ce dernier coup, ma trogne,
Sera pour la Pologne!

Et puis ce post-scriptum
Pour mon nez, géranium
Digne d'un muséum.

Tu me peins les cieux roses
Comme des roses roses,
Vin rose qui m'arroses.

Je ne distingue plus
Jésus-Christ de Bacchus,
La Vierge de Vénus,

Le jour de la nuit, l'une
De l'autre blonde et brune
Et mon..... de la lune.

(*République des Lettres* du 3 déc. 76.)

J'ai mis des points; le lecteur suppléera.

Une autre poésie de Ponchon dans le numéro de *la République* du 18 février 1877.

Quelques strophes :

RENOUVEAU

O vous dont les lèvres sont closes !
Voici les mois que vous aimez,
Mois magiques où les pommiers
Font pleuvoir des étoiles roses.

Et la fin sentimentale, charmante :

Si je suis plein d'un doux émoi,
C'est bien vous, ô ma châtelaine,
Et c'est bien votre douce haleine :
Je sens un parfum près de moi.

C'est vous, vous qui me faites vivre,
Et le bonheur gonfle ma chair ;
C'est votre âme éparse dans l'air
Que je respire et qui m'enivre.

En ce temps-là, le poète Raoul Ponchon n'eut pas de domicile. Un curieux et invertébré maître d'hôtel, très peu analogue aux Hospitaliers, le mit à la porte. Que fit Ponchon ? Il erra par les rues, triste et monologuant. Mais un soir qu'il avait eu la joie de prendre au café quelques morceaux de sucre, il ameuta un nombre invraisemblable de chiens errants et faméliques. Il les mena, moitié priant, moitié menaçant, vers l'hôtel garni d'où il avait été expulsé. Il sonna avec violence, puis fit entrer un à un les toutous féroces, les toutous *Radeau-de-la-Méduse,* dans le corridor, vers l'escalier. Deux heures du matin sonnaient. Raoul Ponchon referma la porte ; il entendit de vagues aboiements à tous les étages. Il s'enfuit, rapide ; il n'a jamais su ce qui était advenu.

Singulière époque pour le poète Raoul ! Il portait un costume breton et couchait dans un lavoir ! S'en souvient-il maintenant que le voici devenu le leader poétique et applaudi du *Courrier français ?*

Émile Goudeau.

(*A suivre.*)

LA BELLE AU BOIS RÊVANT

CONTE DES FÉES

Ce n'est pas seulement l'histoire que l'on écrit à l'étourdie, c'est la légende aussi; et il faut bien reconnaître qu'il est arrivé fréquemment aux conteurs les plus consciencieux, les mieux informés, — Mme d'Aulnoy, le bon Perrault lui-même, — de ne pas relater les choses exactement de la façon qu'elles s'étaient passées dans le pays de la féerie. Ainsi, l'aînée des sœurs de Cendrillon ne portait pas au bal du prince, comme on l'a cru jusqu'ici, un habit de velours rouge avec une garniture d'Angleterre; elle avait une robe d'écarlate, brodée d'argent et passementée d'orfroi. Parmi les monarques de tous les pays, priés aux noces de Peau d'Ane, les uns, en effet, vinrent en chaise à porteurs, d'autres en cabriolet; les plus éloignés, montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles; mais on a omis de nous faire savoir que le roi de Mataquin fit son entrée dans la cour du palais, assis entre les ailes d'une tarasque qui jetait par les naseaux des flammes de pierreries. Et ne croyez pas me prendre sans vert, en me demandant par qui et de quelle manière je fus éclairé sur ces points importants.

J'ai connu jadis, dans une chaumine, au bord d'un champ, une très vieille femme, assez vieille pour être fée, et que j'ai toujours

soupçonnée d'en être une; comme je venais parfois lui tenir compagnie quand elle se chauffait au soleil devant sa maisonnette, elle m'avait pris en amitié, et, peu de jours avant de mourir — ou de s'en retourner, son temps d'épreuve fini, dans le mystérieux pays des Vivianes et des Mélusines, — elle m'offrit en présent d'adieu un rouet fort ancien et fort extraordinaire; car, chaque fois qu'on en fait tourner la roue, il se met à parler ou à chanter d'une petite voix douce, un peu chevrotante, pareille à celle d'une mère-grand qui s'égaye et bavarde; ce qu'il dit, c'est beaucoup de jolis contes, les uns que personne ne sait, les autres qu'il sait mieux que personne; et, dans ce dernier cas, comme il ne manque point de malice, il prend plaisir à faire remarquer et à rectifier les erreurs commises par les personnes qui se sont mêlées d'écrire ces récits. Vous voyez que j'ai de qui apprendre! et vous seriez bien étonnés si je vous disais toutes les choses qui m'ont été révélées. Tenez, par exemple, vous vous imaginez connaître dans tous ses détails l'histoire de la princesse qui, s'étant percé la main d'un fuseau, s'endormit d'un sommeil si profond que rien ne l'en put tirer — pas même l'eau de la reine de Hongrie dont on lui frotta les tempes, — et qui fut couchée, dans un château, au milieu d'un parc, sur un lit en broderie d'or et d'argent? J'ai le chagrin de vous dire que vous ne savez pas du tout ou que vous savez fort mal la fin de cette aventure; et vous ne manqueriez pas de l'ignorer toujours, si je ne me faisais un devoir de vous en instruire.

« Oui, oui, — a ronronné le Rouet, la princesse dormait depuis cent ans lorsqu'un jeune prince, poussé par l'amour et par la gloire, résolut de pénétrer jusqu'à elle et de l'éveiller. Les grands arbres, les épines et les ronces s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marcha vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue, où il entra; et, ce qui le surprit un peu, personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés après qu'il avait été passé. Enfin, quand il eut traversé plusieurs cours pavées de marbre, — des suisses au nez bourgeonné, à la face vermeille, dormaient à côté de leurs tasses où ils avaient encore quelques gouttes de vin, ce qui montrait assez qu'ils s'étaient endormis en buvant, — quand il eut suivi de longs vestibules, et monté des escaliers où des gardes ronflaient, la carabine à l'épaule, il se trouva dans une

chambre toute dorée et il vit, sur un lit dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu, une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin.

J'accorde que les choses se passèrent ainsi — c'est toujours le Rouet qui parle — et l'auteur, jusqu'à ce moment, n'a point menti avec trop d'effronterie. Mais il n'y a rien de plus faux que le reste du conte, et je ne saurais admettre que la Belle réveillée ait regardé le prince avec des regards amoureux, ni qu'elle lui ait dit : « Est-ce vous, monseigneur? Vous vous êtes bien fait attendre. »

Si tu veux savoir la vérité, écoute.

La princesse étendit les bras, leva la tête un peu, ouvrit ses yeux à demi, les referma, comme effrayée de la lumière, et soupira longuement, tandis que Pouffe, la petite chienne, éveillée aussi, jappait avec colère.

— Qui donc est venu, demanda enfin la filleule des fées, et qu'est-ce donc que l'on me veut?

Le prince, à genoux, s'écria :

— Celui qui est venu, c'est celui qui vous adore et qui a bravé les plus grands périls (il se vantait un peu) pour vous tirer de l'enchantement dont vous étiez captive. Quittez ce lit où vous avez dormi cent ans, donnez-moi la main, et retournons ensemble dans la clarté et dans la vie.

Étonnée de ces paroles, elle le considéra et ne put s'empêcher de sourire : car c'était un jeune prince fort bien fait, qui avait les plus jolis yeux du monde, et qui parlait avec une voix très mélodieuse.

— C'est donc vrai, dit-elle en écartant ses cheveux, l'heure est venue où je puis être délivrée de mon si long sommeil?

— Oui, vous le pouvez.

— Ah ! dit-elle... Que m'arrivera-t-il si je sors de l'ombre, si je reviens parmi les vivants?

— Ne le devinez-vous point? Avez-vous oublié que vous êtes la fille d'un roi? Vous verrez accourir à votre rencontre votre peuple ravi, poussant des cris de plaisir et agitant des bannières de toutes les couleurs; les femmes, les enfants, baiseront le bas de votre robe; enfin vous serez la plus puissante et la plus fêtée des reines de la terre.

— Il me plaira d'être reine, dit-elle. Que m'arrivera-t-il ensuite?

— Vous vivrez dans un palais brillant comme l'or, et, en montant les marches de votre trône, vous marcherez sur des mosaïques de diamants. Les courtisans groupés autour de vous chanteront vos louanges; les fronts les plus augustes s'inclineront sous la grâce toute-puissante de votre sourire.

— Être louangée et obéie, ce sera charmant, dit-elle. N'aurai-je pas d'autres plaisirs?

— Des caméristes adroites comme les fées vos marraines vous vêtiront de robes couleur de lune et de soleil, vous poudreront les cheveux, vous mettront des mouches au bord de l'œil ou au coin de la bouche; vous aurez un grand manteau de drap d'or, traînant derrière vous.

— A la bonne heure! dit-elle. Je fus toujours un peu coquette.

— Des pages jolis comme des oiseaux vous offriront dans des drageoirs les épices les plus fines, verseront dans votre coupe les vins sucrés dont le parfum est si doux.

— Voilà qui est fort bien! dit-elle. Je fus toujours un peu gourmande. Seront-ce là toutes mes joies?

— Un autre délice, le plus grand de tous, vous attend.

— Eh! lequel?

— Vous serez aimée!

— Par qui?

— Par moi! Si vous ne me jugez pas indigne de prétendre à votre tendresse...

— Vous êtes un prince de bonne mine, et votre habit vous va fort bien.

— ... Si vous daignez ne pas repousser mes vœux, je vous donnerai tout mon cœur, comme un autre royaume dont vous serez la souveraine, et je ne cesserai jamais d'être l'esclave reconnaissant de vos plus cruels caprices.

— Ah! quel bonheur vous me promettez!

— Levez-vous donc, chère âme, et suivez-moi.

— Vous suivre? déjà? Attendez un peu. Il y a sans doute plus d'une chose tentante parmi tout ce que vous m'offrez, mais savez-vous si, pour l'obtenir, il ne me faudrait pas quitter mieux?

— Que voulez-vous dire, princesse?

— Je dors depuis un siècle, c'est vrai, mais, depuis un siècle, je rêve. Je suis reine aussi, dans mes songes, et de quel divin

royaume! Mon palais a des murs de lumière; j'ai pour courtisans des anges qui me célèbrent en des musiques d'une douceur infinie, je marche sur des jonchées d'étoiles. Si vous saviez de quelles belles robes je m'habille, et les fruits sans pareils que l'on met sur ma table, et les vins de miel où je trempe mes lèvres! Pour ce qui est de l'amour, croyez bien qu'il ne me fait pas défaut; car je suis adorée par un époux plus beau que tous les princes du monde et fidèle depuis cent ans. Tout bien considéré, monseigneur, je crois que je ne gagnerais rien à sortir de mon enchantement; je vous prie de me laisser dormir.

Là-dessus, elle se tourna vers la ruelle, ramenant ses cheveux sur ses yeux, et reprit son long somme, tandis que Pouffe, la petite chienne, cessait de japper, contente, le museau sur les pattes. Le prince s'éloigna fort penaud. Et, depuis ce temps, grâce à la protection des bonnes fées, personne n'est venu troubler dans son sommeil la « Belle au Bois rêvant ».

Catulle Mendès.

HÉGHÉSO

Dans le champ de la paix, au cœur du Céramique,
Parmi le peuple froid des rudes chapiteaux
Et les suavités du marbre pentélique,
Où tant de souvenirs dorment sous les tombeaux ;

Une stèle pudique, entre les columelles
Qui dressent alentour leurs fûts gris et penchés,
Monument d'une vierge où les adieux fidèles
S'étaient plus longuement de douleur attachés ;

Un chef-d'œuvre ingénu dans son touchant symbole,
Retenait mes regards jusqu'au ravissement,
Quand j'aperçus à l'ombre, au pied d'une herbe folle,
Et blanc comme la pierre, un débris d'ossement.

C'était le crâne ouvert d'une enfant presque femme,
Où sans doute jadis avait rêvé d'amour
La jeune fille morte à la fleur de son âme,
Qui depuis deux mille ans n'avait pas vu le jour.

Je m'approchai du marbre, à la fine architrave,
Et je lus : « Héghéso, fille de Proxénus... »
Sans regret des bijoux qu'étalait son esclave,
Morte, n'ayant pas fait son offrande à Vénus !...

Pour avoir vainement fouillé son coin de terre,
Dans l'espoir de ravir ses derniers ornements,
On avait dérangé ce repos solitaire,
Et la tête gisait parmi les ossements..

Je la pris dans mes mains, cette frêle relique,
Et, doucement ému par ces tristes retours,
Je lui mis un baiser tendre et mélancolique,
Celui du fiancé qu'elle attendra toujours.

Paul Mariéton.

MON ONCLE ET MON CURÉ[1]

(*Suite*)

IX

Mais je demande qu'on ne me suppose pas un cœur léger et inconstant, car cet oubli ne fut que momentané, et, trois jours après mon arrivée au Pavol, j'écrivis à mon curé la lettre suivante :

« Mon cher curé, j'ai tant de choses à vous dire, tant de découvertes à vous apprendre, tant de confidences à vous faire que je ne sais par où commencer. Figurez-vous que le ciel est plus beau ici qu'au Buisson, que les arbres sont plus grands, que les fleurs sont plus fraîches, que tout est plaisant, qu'un oncle est une heureuse invention de la nature, et que ma cousine est belle comme une fée. Vous aurez beau me sermonner, me gronder, me prêcher, mon cher curé, vous ne m'ôterez pas de la tête que si François Ier aimait des femmes aussi belles que Blanche de Pavol, il était doué d'un jugement bien solide. Vous-même, Monsieur le curé, vous-même tomberiez amoureux d'elle en la voyant. Mais je vous avoue que ses manières de reine m'intimident un peu, moi que rien n'intimide. Et puis elle est grande... et j'aurais bien voulu qu'elle fût petite, cela m'eût consolée,

(1) Voir les numéros des 10 et 25 février, et 10 mars 1891.

quoique je sache aujourd'hui que ma taille, dans sa petitesse, est souple, élégante, parfaitement proportionnée. C'est égal! quelques centimètres de plus à ma hauteur, je vous demande un peu ce que cela aurait fait au bon Dieu ! Avouez, Monsieur le curé, que le bon Dieu est quelquefois bien contrariant !

« Je ne vous parlerai pas de mon oncle, parce que je sais que vous le connaissez, mais je vois déjà que je l'aimerai et que j'ai fait sa conquête. C'est un grand bonheur d'avoir une jolie figure, mon cher curé, beaucoup plus grand que vous ne vouliez bien me le dire ; on plaît à tout le monde, et quand je serai grand'-mère, je raconterai à mes petits-enfants que c'est là la première et ravissante découverte que j'aie faite en entrant dans la vie. Mais nous avons le temps d'y penser.

« Bien que je marche de surprise en surprise, je suis déjà parfaitement habituée au Pavol et au luxe qui m'entoure. Cependant, je jetterais parfois des exclamations d'étonnement si je ne craignais pas de paraître ridicule ; je dissimule mes impressions, mais à vous, mon cher curé, je puis confier que je suis souvent dans un grand ébahissement.

« Nous sommes allés à V... avant-hier, afin de m'acheter un trousseau, les œuvres de Suzon étant décidément des horreurs. Ne nous faisons pas d'illusions, mon pauvre curé, malgré votre admiration pour certaines robes, je suis arrivée ici fagotée, horriblement fagotée.

« Ah ! que c'est plaisant une ville ! je me suis extasiée, émerveillée sur les rues, les magasins, les maisons, les églises, et Blanche s'est moquée de moi, car elle appelle V... un trou sur une hauteur. Que dire du Buisson, alors ? Après une séance de trois heures chez la couturière et la modiste, ma cousine, qui est très dévote, est allée à confesse et m'a laissée faire quelques emplettes avec la femme de chambre. Mon oncle m'avait donné de l'argent pour l'employer à des acquisitions utiles et pratiques ; mais croiriez-vous que je ne sais point apprécier l'utile et le pratique ? J'ai commencé par courir chez le pâtissier et par me bourrer de petits gâteaux ; je m'en accuse humblement, mon curé, j'ai une passion pour les petits gâteaux. Pendant que je me livrais à cet exercice aussi utile qu'agréable, vous en conviendrez, car, après tout, c'est un devoir important de nourrir ce corps de boue, j'ai remarqué de bien jolis objets dans la boutique faisant face à celle du pâtissier. J'y suis allée aussitôt et j'ai

acheté quarante-deux petits bonshommes en terre cuite, tout ce qu'il y avait dans le magasin. Après cela, non seulement je ne possédais plus un sou, mais j'étais fortement endettée, ce qui m'importe peu, car je suis riche. Ma cousine a beaucoup ri, mais mon oncle m'a grondée. Il a voulu me faire comprendre que la raison doit lester la tête des humains, grands ou petits, qu'elle est bonne à tout âge, et que sans elle on fait des bêtises. Exemple : on achète quarante-deux bonshommes en terre cuite, au lieu de se pourvoir de bas et de chemises. J'ai écouté ce discours d'un air contrit et humilié, mon cher curé, mais pendant la fin, qui était, ma foi, très bien, mon esprit rebelle donnait à la raison un corps disgracieux, un nez long, voire même romain, une figure sèche et grincheuse, et ce personnage ressemblait tellement à ma tante que, séance tenante, j'ai pris la raison en grippe. Tel a été le résultat de l'éloquence déployée par mon oncle. En attendant, j'ai quarante-deux bonshommes pleurant, souriant, grimaçant, disséminés dans ma chambre, et je suis contente.

« Hier soir, j'ai causé avec Blanche de l'amour, Monsieur le curé. Que me disiez-vous donc qu'il n'existait que dans les livres et qu'il ne regardait pas les jeunes filles ?... Ah ! mon curé, mon curé ! j'ai peur que vous ne m'ayez bien souvent attrapée. — Nous irons dans le monde lorsque les premières semaines de deuil seront écoulées. Mon oncle me trouve trop jeune, mais je ne puis rester seule au Pavol. S'il en était question, vous comprenez, Monsieur le curé, que je n'aurais plus qu'une chose à faire : ou me jeter par la fenêtre, ou mettre le feu au château.

« Il paraît que j'ai grandement raison de m'attendre à beaucoup de succès, car si je suis jolie, en revanche j'ai une grosse dot. Blanche m'a appris qu'une jolie figure sans dot n'a que peu de valeur, mais que les deux choses combinées forment un ensemble parfait et un plat rare. Je suis donc, mon cher curé, un mets savoureux, délicat, succulent, qui sera convoité, recherché et avalé en un clin d'œil, si je veux bien le permettre. Je ne le permettrai pas, soyez tranquille, à moins que... Mais chut !

« Enfin, Monsieur le curé, j'attends lundi avec impatience, seulement je ne vous dirai pas pourquoi. Ce jour-là, il se passera un événement qui fait battre mon cœur, un événement qui me donne envie de pirouetter à perte d'haleine, de lancer mon chapeau en l'air, de danser, de faire des folies. Dieu ! que la vie est une belle chose !

« Mais rien n'est parfait, car vous n'êtes pas ici et vous me manquez bien. Je ne puis dire combien vous me manquez, mon pauvre curé ! J'aimerais tant à vous faire admirer le château et les jardins bien entretenus qui ressemblent si peu au Buisson ! J'aimerais tant à vous faire jouir de la vie large et confortable que l'on a ici ! La moindre chose est en ordre dans ses plus petits détails, et vraiment je me crois dans le Paradis terrestre. A chaque instant, j'ai quelque nouveau sujet de plaisir et d'admiration, à chaque instant aussi je voudrais vous en faire part ; je vous cherche, je vous appelle, mais les échos de ce beau parc restent muets.

« Adieu, mon cher bon curé ; je ne vous embrasse pas, parce qu'on n'embrasse pas un curé (je me demande pourquoi, par exemple !), mais je vous envoie tout ce que j'ai dans le cœur pour vous, et ce tout est rempli de tendresse. Je vous adore, Monsieur le curé. « Reine. »

Il est certain que je m'habituai immédiatement à l'atmosphère de luxe et d'élégance dans laquelle j'étais brusquement transplantée. Il est également certain que, quoique Blanche fût très aimable avec moi et qu'elle eût décidé que nous nous tutoierions, elle m'intimida pendant les premiers jours qui suivirent mon arrivée au Pavol. Son port de déesse, son air un peu hautain, l'idée qu'elle avait beaucoup plus d'expérience que moi, tout cela m'imposait et m'empêchait d'être très libre avec elle. Mais cette impression eut la durée d'une gelée blanche sous un soleil d'avril, et, à la suite d'une conversation que nous eûmes le dimanche matin dans ma chambre, le prestige dont je l'avais parée disparut entièrement.

J'étais encore dans mon lit, sommeillant à moitié, me dorlotant avec béatitude, ouvrant de temps en temps un œil pour contempler avec ravissement ma chambre gaie et confortable, mes petits bonshommes en terre cuite et les arbres que je voyais par ma fenêtre ouverte. Blanche entra chez moi, vêtue d'une robe traînante, les cheveux sur les épaules et le front soucieux.

« Aussi belle que la plus belle des héroïnes de Walter Scott ! dis-je en la regardant avec admiration.

— Petite Reine, me dit-elle en s'asseyant sur le pied de mon lit, je viens causer avec toi.

— Tant mieux. Mais je ne suis pas bien éveillée et mes idées s'en ressentiront.

— Même s'il est question de mariage? reprit Blanche, qui connaissait déjà mon opinion sur ce grave sujet.

— De mariage? Me voilà très éveillée, dis-je en me redressant subitement.

— Tu désires te marier, Reine?

— Si je désire me marier!... Quelle question! Je crois bien, et le plus tôt possible. J'adore les hommes, je les aime bien plus que les femmes, excepté quand les femmes sont aussi belles que toi.

— On ne doit pas dire qu'on adore les hommes, dit Blanche d'un air sévère.

— Pourquoi cela?

— Je ne sais pas trop pourquoi, mais je t'assure que ce n'est pas convenable pour une jeune fille.

— Tant pis!... D'ailleurs, c'est mon avis! répondis-je en me renfonçant sous mes couvertures.

— Enfant! dit Blanche en me regardant avec une sorte de pitié qui me parut assez offensante. Je suis venue pour te parler de mon père, Reine.

— Qu'y a-t-il?

— Voici. Comme toi, je veux me marier un jour ou l'autre; mon père a déjà refusé plusieurs partis pour moi, mais cela m'est égal, parce que je ne suis pas pressée. J'attendrai bien jusqu'à vingt ans; seulement je voudrais savoir s'il s'opposera toujours à mon mariage.

— Il faut le lui demander.

— Ah! voilà, reprit Blanche, un peu embarrassée; je t'avoue que mon père me fait peur, ou plutôt il m'intimide. »

Remplie de surprise, je me soulevai sur mon coude et j'écartai les cheveux qui couvraient mon visage, pour mieux voir ma cousine. En ce moment, elle dégringola des nuages olympiens sur lesquels je l'avais placée, et sous ce beau corps de Junon, je découvris une jeune fille qui ne m'intimiderait plus jamais.

« Personne ne m'intimide, moi! » m'écriai-je en prenant mon oreiller pour l'envoyer promener au milieu de la chambre.

Blanche me regarda d'un air étonné.

« Que fais-tu donc, Reine?

— Ah! c'est mon habitude... Quand j'étais au Buisson, je

jetais toujours mon oreiller n'importe où pour faire enrager Suzon, que cette façon d'agir mettait hors d'elle.

— Comme Suzon n'est pas ici, je te conseille de renoncer à cette habitude. Pour en revenir à ce que nous disions, te sens-tu le courage d'avoir avec mon père une discussion sur le mariage, qu'il critique sans cesse ?

— Oui, oui, je suis très forte sur la discussion, tu verras ! Tantôt j'attaque mon oncle, et je mène les choses rondement. »

Pendant le dîner, j'adressai une pantomime expressive à ma cousine pour lui apprendre que j'allais entrer en lutte. Mon oncle, qui flairait quelque danger, nous observait sous ses gros sourcils, et Blanche, déjà déconcertée, m'engagea par un signe à rester tranquille. Mais je fis claquer mes doigts, je toussai avec force et sautai résolument dans l'arène.

« Mon oncle, peut-on avoir des enfants si on n'est pas marié ?

— Non certainement, répondit mon oncle, que ma question parut égayer.

— Serait-ce un malheur si l'humanité disparaissait ?

— Hum ! voilà une question grave. Les philanthropes répondraient oui, et les misanthropes, non.

— Mais votre avis, mon oncle ?

— Je n'ai guère réfléchi à cela. Cependant, comme je trouve que la Providence fait bien ce qu'elle fait, je vote pour la perpétuation de l'espèce humaine.

— Alors, mon oncle, vous n'êtes pas conséquent avec vous-même quand vous blâmez le mariage.

— Ah ! ah ! dit mon oncle.

— Puisqu'on ne peut pas avoir d'enfants sans être marié et que vous votez pour la propagation du genre humain, il s'ensuit que vous devez adopter le mariage pour tout le monde.

— Ventre Saint-Gris ! reprit M. de Pavol en relevant sa lèvre d'un air si moqueur que Blanche en devint rouge, voilà ce qui s'appelle raisonner ! Qu'est-ce donc que le mariage à votre avis, ma nièce ?

— Le mariage ! dis-je avec enthousiasme ; mais c'est la plus belle des institutions qui existent sur la terre ! Une union perpétuelle avec celui qu'on aime ! on chante, on danse ensemble, on s'embrasse la main... Ah ! c'est charmant !

— On s'embrasse la main ! Pourquoi la main, ma nièce ?

— Parce que c'est..., enfin, c'est mon idée ! dis-je en adressant un sourire plein de mystères à mon passé.

— Le mariage est une institution qui livre une victime à un bourreau, grogna mon oncle.

— Ah ! ! !

Junon et moi, nous protestâmes avec la plus grande énergie.

« Quelle est la victime, mon père ?

— L'homme, parbleu !

— Tant pis pour les hommes, répliquai-je d'un ton décidé, qu'ils se défendent ! Pour moi, je suis prête à me transformer en bourreau.

— Où voulez-vous en venir maintenant, Mesdemoiselles ?

— A ceci, mon oncle : c'est que Blanche et moi nous sommes les partisans dévoués du mariage, et que nous avons résolu de mettre nos théories en pratique. Je désire que ce soit le plus tôt possible.

— Reine ! cria ma cousine, stupéfaite de mon audace.

— Je ne dis que la vérité, Blanche ; seulement, tu veux bien attendre, mais moi je n'ai aucune patience.

— Vraiment, ma nièce ! Je suppose cependant que vous n'avez pas d'inclination ?

— Naturellement, dit Blanche en riant, elle ne connaît pas une âme ! »

Depuis mon arrivée au Pavol, j'avais beaucoup réfléchi à mon amour et à M. de Conprat, et je m'étais demandé plusieurs fois si je devais révéler à ma cousine l'intime secret de mon cœur. Mais, toutes réflexions faites, je me décidai, dans cette circonstance, à rompre avec tous mes principes pour m'unir à l'Arabe et trouver avec lui que le silence est d'or. Toutefois, devant l'assertion de Blanche et malgré ma ferme résolution de garder mon secret, je fus sur le point de le divulguer, mais je réussis à surmonter la tentation de parler.

« Dans tous les cas, j'aimerai un jour ou l'autre, car on ne peut pas vivre sans aimer.

— En vérité ! Où avez-vous pris ces idées, Reine ?

— Mais, mon oncle, c'est la vie, répondis-je tranquillement. Voyez un peu les héroïnes de Walter Scott : comme elles aiment et sont aimées !

— Ah !... est-ce le curé qui vous a permis de lire des romans et qui vous a fait un cours sur l'amour ?

— Mon pauvre curé! l'ai-je fait enrager à propos de cela! Quant aux romans, mon oncle, il ne voulait pas m'en donner, il avait même emporté la clef de la bibliothèque, mais je suis entrée par la fenêtre en cassant une vitre.

— Voilà qui promet! Ensuite, vous vous êtes empressée de rêver et de divaguer sur l'amour?

— Je ne divague jamais, surtout là-dessus, car je connais bien ce dont je parle.

— Diable! dit mon oncle en riant. Cependant, vous venez de nous dire que vous n'aimiez personne!

— C'est certain! répliquai-je vivement, assez confuse de mon pas de clerc. Mais ne pensez-vous pas, mon oncle, que la réflexion peut suppléer à l'expérience?

— Comment donc! j'en suis convaincu, surtout sur un sujet pareil. Et puis, vous m'avez l'air d'avoir une tête assez bien organisée.

— Je suis logique, mon oncle, simplement. Dites-moi, on n'aime jamais un autre homme que son mari?

— Non, jamais, répondit M. de Pavol en souriant.

— Eh bien! puisqu'on n'aime jamais un autre homme que son mari, qu'on aime toujours naturellement son mari d'amour et qu'on ne peut pas vivre sans aimer, j'en conclus qu'il faut se marier.

— Oui, mais pas avant d'avoir atteint l'âge de vingt et un ans, Mesdemoiselles.

— Cela m'est égal, répondit Blanche.

— Mais moi, ça ne m'est pas égal du tout. Jamais je n'attendrai cinq ans!

— Vous attendrez cinq ans, Reine, à moins d'un cas extraordinaire.

— Qu'appelez-vous un cas extraordinaire, mon oncle?

— Un parti si convenable sous tous les rapports, que ce serait absurde de le refuser. »

Cette modification au programme de mon oncle me fit tant de plaisir que je me levai pour pirouetter.

« Alors je suis sûre de mon affaire! » criai-je en me sauvant.

Je me réfugiai dans ma chambre, où Junon apparut bientôt d'un air majestueux.

« Comme tu es effrontée, Reine!

— Effrontée! C'est ainsi que tu me remercies quand j'ai fait ce que tu as voulu?

— Oui, mais tu dis les choses si carrément!

— C'est ma manière, j'aime les choses carrées.

— Ensuite, on eût dit que tu voulais taquiner mon père.

— Je serais désolée de le contrarier; il me plaît, avec sa figure moqueuse, et je l'aime déjà passionnément. Mais ne changeons pas la question, Blanche; c'est lui qui nous fait enrager en protestant contre le mariage, et, enfin, tu sais ce que tu voulais savoir.

— Certainement, » répondit Blanche d'un air rêveur.

M. de Pavol apprit bientôt à ses dépens que si les femmes ne valent pas le diable, les petites filles ne valent pas mieux et foulent aux pieds sans sourciller les idées d'un père et d'un oncle.

X

Le lundi matin, je me levai avec le sentiment d'un bonheur très vif. Dans la nuit, j'avais rêvé à Paul de Conprat, et je m'étais éveillée en jetant un cri de joie.

Le plaisir de mettre pour la première fois une robe telle que je n'en avais jamais eu ajoutait encore à mon allégresse, et, lorsque je fus habillée, je me contemplai longuement dans une admiration silencieuse. Puis je me pris à tourbillonner dans un accès de bonheur exubérant, et je faillis renverser mon oncle dans un corridor.

« Où couriez-vous ainsi, ma nièce?

— Dans les chambres, mon oncle, pour me voir dans toutes les glaces. Voyez comme je suis bien!

— Pas mal, en effet.

— N'est-ce pas que ma taille est jolie avec une robe bien faite?

— Charmante! répondit M. de Pavol, que ma joie paraissait enchanter et qui m'embrassa sur les deux joues.

— Ah! mon oncle, que je suis heureuse! M'est avis, comme disait Perrine, que le cas extraordinaire se présentera bientôt. »

Là-dessus, je disparus et me précipitai comme une trombe dans la chambre de Junon.

« Regarde! criai-je en tournant si vivement sur moi-même que ma cousine ne pouvait voir qu'un tourbillon.

— Reste un peu tranquille, Reine, me dit-elle avec son calme habituel. Quand donc seras-tu pondérée dans tes mouvements? Oui, ta robe va bien.

— Regarde quel petit pied, dis-je en tendant la jambe.

— O coquette innée! s'écria Blanche en riant. Qui aurait cru qu'un loup comme toi en serait déjà arrivé à un tel point de coquetterie?

— Tu verras bien autre chose, répondis-je gravement. Je sais, vois-tu, que la coquetterie est une qualité, une sérieuse qualité.

— C'est la première fois que je l'entends dire. Qui t'a appris cela? Ce n'est pas ton curé, je suppose?

— Non, non, mais quelqu'un qui s'y connaissait bien. Avons-nous d'autres personnes que les de Conprat à déjeuner, Blanche?

— Oui, le curé et deux amis de mon père. »

Nous nous installâmes dans le salon en attendant nos convives, et bientôt mon oncle arriva, accompagné du commandant de Conprat, auquel il me présenta.

Mon Dieu, l'excellente figure que celle du commandant!

Il avait les yeux limpides comme ceux d'un enfant, avec des moustaches et des cheveux blancs comme la neige; une physionomie si bonne, si bienveillante, qu'il me rappela mon curé, bien qu'il n'y eût entre eux aucune ressemblance véritable. Je me sentis aussitôt attirée vers lui, et je vis que la sympathie était réciproque.

« Une petite parente dont j'ai entendu parler, me dit-il en me prenant les mains; permettez-moi de vous embrasser, mon enfant, j'ai été l'ami de votre père. »

Je me laissai embrasser de bonne grâce, non sans me dire tout bas qu'il serait bien préférable que son fils le remplaçât dans cette opération délicate.

Enfin, il entra!... et j'aurais bien échangé ma dot entière et ma jolie robe par-dessus le marché contre le droit de courir à lui et de l'embrasser à grands bras.

Il donna une poignée de main à ma cousine et me salua si cérémonieusement que je restai interdite.

« Donnez-moi donc la main, dis-je; vous savez bien que nous nous connaissons.

— J'attendais votre bon plaisir, Mademoiselle.

— Quelle bêtise!

— Eh bien, Reine! gourmanda mon oncle.

— Une fleur un peu sauvage, dit le commandant en me regardant avec amitié, mais une jolie fleur, vraiment!

Ces paroles ne réussirent pas à dissiper l'irritation que j'éprouvais sans trop savoir pourquoi, et je restai quelque temps silencieuse dans mon coin, à observer M. de Conprat, qui causait gaiement avec Blanche. Ah! qu'il me plaisait! et que le cœur me battait pendant que je retrouvais en lui ce bon rire, ces dents blanches, ces yeux francs auxquels j'avais tant rêvé dans mon affreuse vieille maison! Et ma tante, mon curé, Suzon, le jardin mouillé, le cerisier dans lequel il avait grimpé défilaient dans mes souvenirs comme des ombres fugitives.

Bientôt je me mêlai à la conversation, et j'avais recouvré une partie de ma bonne humeur quand nous passâmes dans la salle à manger.

Placée entre le curé et M. de Conprat, j'attaquai immédiatement celui-ci.

« Pourquoi n'êtes-vous pas revenu au Buisson? lui dis-je.

— Je n'ai pas été libre de mes actions, ma cousine.

— L'avez-vous regretté, au moins?

— Vivement, je vous assure.

— Pourquoi donc ne me donniez-vous pas la main en arrivant?

— Mais c'était à vous de le faire, Mademoiselle, selon l'étiquette.

— Ah! l'étiquette! vous n'y pensiez pas là-bas!

— Nous étions dans des conditions particulières et loin du monde, à coup sûr! répondit-il en souriant.

— Est-ce que le monde empêche d'être aimable?

— Mais pas précisément; seulement, les convenances répriment souvent l'élan de l'amitié.

— C'est bien niais! » dis-je d'un ton bref.

Mais je fus assez satisfaite de l'explication pour retrouver tout mon entrain. Toutefois, je m'aperçus, en causant avec lui, qu'il n'attachait point la même importance que moi aux paroles qu'il m'avait dites au Buisson. Mais j'étais si heureuse de le voir, de lui parler, que, dans le moment, cette petite déception glissa sur mon âme sans entamer sa sécurité.

M. de Conprat nous apprit qu'il y aurait plusieurs bals dans le mois d'octobre.

« J'en suis charmée, répondit Junon.

— Tu m'apprendras à danser, dis-je en sautant déjà sur ma chaise.

— Je demande à être professeur, s'écria Paul de Conprat.

— Paul est un valseur émérite, dit le commandant; toutes les femmes désirent valser avec lui.

— Et puis il est charmant! » répliquai-je avec onction.

Le commandant et son fils se mirent à rire; le curé et les deux amis de mon oncle me regardèrent en souriant et en hochant la tête d'une façon paternelle. Mais le visage de M. de Pavol prit une expression mécontente, et ma cousine releva ses sourcils par un mouvement qui lui était particulier quand quelque chose lui déplaisait, mouvement rempli d'un tel dédain que j'eus la sensation pénible d'avoir dit une bêtise.

Après le déjeuner, nous circulâmes dans les bois; j'avais retrouvé ma gaieté et je parlais sans m'arrêter, m'amusant à contrefaire la tournure et l'accent d'un de nos convives dont les ridicules m'avaient frappée.

« Reine, que tu es mal élevée! disait Blanche.

— Il parle ainsi, » répondis-je en me pinçant le nez pour imiter la voix de ma victime.

Et M. de Conprat riait; mais Junon s'enveloppait dans une dignité imposante qui ne me troublait pas le moins du monde.

Il arriva un moment où je me trouvai près de lui pendant que ma cousine marchait devant nous d'un air nonchalant. Je m'aperçus qu'il la regardait beaucoup.

« Qu'elle est belle, n'est-ce pas? » lui dis-je dans l'innocence de mon cœur.

— Belle, bien belle! » répondit-il d'une voix contenue qui me fit tressaillir.

Un doute et un pressentiment me traversèrent l'esprit; mais, à seize ans, ces sortes d'impressions s'envolent et disparaissent comme les papillons qui voltigeaient autour de nous, et je fus d'une gaieté folle jusqu'au moment où nos invités prirent congé de M. de Pavol.

Quand ils furent partis, mon oncle se retira dans son cabinet et me fit comparaître devant lui.

« Reine, vous avez été ridicule!

— Pourquoi donc, mon oncle?

— On ne dit pas à un jeune homme qu'il est charmant, ma nièce.

— Mais puisque je le trouve, mon oncle.

— Raison de plus pour ne pas le dire.

— Comment! repartis-je, interloquée. Alors je devais dire que je le trouvais anti-charmant?

— Vous ne deviez pas aborder ce sujet. Ayez l'opinion qu'il vous plaira d'avoir, mais gardez-la pour vous.

— C'est pourtant bien naturel de dire ce qu'on pense, mon oncle!

— Pas dans le monde, ma nièce. La moitié du temps, il faut dire ce que l'on ne pense pas et cacher ce que l'on pense.

— Quelle affreuse maxime! dis-je avec horreur. Jamais je ne pourrai la pratiquer.

— Vous y arriverez; mais en attendant, conformez-vous à l'étiquette.

— Encore l'étiquette! » répondis-je en m'en allant de mauvaise humeur.

Le soir, en rêvant à ma fenêtre, ainsi que j'en avais pris l'habitude, mes rêves furent troublés par une sourde inquiétude que je n'arrivai pas à bien définir. Je méditai sur cette journée, attendue avec tant d'impatience, et je ne pus pas me dissimuler que les choses ne s'étaient point passées comme je l'avais désiré. Qu'avais-je espéré? Je n'en savais rien, mais je me débitai à moi-même un long discours pour me convaincre que M. de Conprat était amoureux de moi, et ma péroraison se termina par un attendrissement de mauvais augure.

Néanmoins, le lendemain, mes inquiétudes avaient entièrement disparu, mais, dans l'après-midi, je reçus une longue missive de mon curé, missive remplie de bons conseils et se terminant ainsi :

« Petite Reine, votre lettre est venue me consoler et me réjouir dans ma solitude, ne vous lassez pas de m'écrire, je vous en prie. Je ne sais que devenir sans vous et je n'ose aller au Buisson de peur de pleurer comme un enfant. Je me reproche mon égoïsme, car vous êtes heureuse, mais, comme le dit l'Écriture, la chair est faible, et mon presbytère, mes devoirs, mes prières n'ont pu encore me consoler.

« Adieu, cher bon petit enfant, mon dernier mot sera pour vous dire : Méfiez-vous de l'imagination. »

Et cette phrase produisit une impression désagréable sur mon esprit ébranlé.

XI

J'étais installée depuis trois semaines au Pavol et mon oncle prétendait que j'avais assez embelli pour qu'il fût impossible au curé de me reconnaître s'il me rencontrait. Il me comparait à une plante vivace, qui pousse belle dans un terrain ingrat parce qu'elle a bon caractère, et dont la beauté se développe tout d'un coup d'une façon incroyable lorsqu'on la transplante dans une terre favorable à sa nature.

Quand je me regardais dans la glace, je constatais que mes yeux bruns avaient un éclat nouveau, que ma bouche était plus fraîche, que mon teint de Méridionale prenait des tons rosés et délicats qui excitaient chez moi une vive satisfaction.

Cependant, peu de temps après le déjeuner dont j'ai parlé, j'avais décidément découvert que, dans ma grande naïveté, je m'étais grossièrement trompée en croyant M. de Conprat amoureux de moi. Mais je n'ai jamais été pessimiste, et je m'empressai de me raisonner pour me consoler. Je me dis que tous les cœurs nécessairement ne doivent pas être construits de la même manière, que les uns se donnent en une minute, mais que les autres ont le droit de méditer, d'étudier avant de s'enflammer; que si M. de Conprat ne m'aimait pas, il en arriverait là un jour ou l'autre, attendu qu'il était clair qu'une véritable ressemblance existait entre nos goûts et nos caractères respectifs. De sorte que, bien que la déception eût été grande, ma tranquillité, durant bon nombre de jours, ne fut pas sérieusement troublée. Et je m'épanouissais dans un milieu sympathique à tous mes goûts; je me chauffais aux rayons de mon bonheur, comme un lézard aux rayons du soleil.

Ma cousine était très musicienne. Le commandant, qui adorait la musique, venait au Pavol plusieurs fois par semaine, et son fils l'accompagnait toujours. La porte lui était d'ailleurs ouverte par ses relations d'enfance avec Blanche et les liens de parenté qui unissaient les deux familles. En outre, mon oncle voyait cette intimité avec plaisir, car, de concert avec le commandant et malgré ses paradoxes sur le mariage, il désirait vivement ma-

rier sa fille avec M. de Conprat, trouvant avec assez de raison qu'il représentait un cas extraordinaire.

J'appris ce projet plus tard, en même temps que d'autres faits qu'il m'eût été facile de découvrir si j'avais eu plus d'expérience.

En général, ces messieurs arrivaient pour déjeuner. Paul, doué de l'appétit qu'on connaît, déjeunait plantureusement et collationnait ensuite solidement vers trois heures. Après cela, si nous étions seuls, Blanche me donnait une leçon de danse pendant que lui jouait avec entrain une valse de sa composition. Quelquefois, il devenait professeur : ma cousine se remettait au piano, le commandant et mon oncle nous regardaient d'un air réjoui, et je tournais dans les bras de M. de Conprat au milieu d'une joie inénarrable. Ah! les bons jours !

Nous ne faisions aucun projet sans qu'il y fût mêlé. Sa gaieté communicative, son esprit conciliant, le génie de l'organisation et des inventions drolatiques qu'il possédait au plus haut degré en faisaient un compagnon charmant, égayaient notre vie et développaient mon amour. Adroit, industrieux, complaisant, il était bon à tout et savait tout faire. Quand nous cassions une montre, un bracelet, ou n'importe quel objet, Blanche et moi nous disions :

« Si Paul vient aujourd'hui, il nous le raccommodera. »

Il peignait souvent et nous apportait ses œuvres. C'est le seul point sur lequel je n'aie jamais pu m'entendre avec lui. J'avais une antipathie invétérée pour les arts, mais surtout pour la musique, car la maudite étiquette empêche de se boucher les oreilles, tandis qu'il est facile de ne pas regarder un tableau ou de lui tourner le dos. Toutefois, quand M. de Conprat jouait des airs de danse, je l'écoutais volontiers et longtemps, mais c'était lui que j'aimais dans ses airs, et non les airs en eux-mêmes. Je marque ce sentiment en passant, parce que j'en fis un jour l'analyse, et que cette analyse me conduisit à une terrible découverte.

« Pourquoi peindre des arbres, mon cousin? disais-je. L'arbre le plus laid est encore mieux que ces petits paquets verts que vous mettez sur votre toile.

— Est-ce ainsi que vous comprenez l'art, jeune cousine?

— Croyez-vous que Junon n'est pas mille fois plus belle en réalité que sur son portrait?

— Si, certes, je le crois!

— Et ces petites fleurs bleues que vous mettez dans les arbres, qu'est-ce que cela?

— Mais c'est un coin du ciel, ma cousine! »

Je pirouettais et m'écriais d'un ton pathétique :

« O cieux, ô arbres, ô nature, que de crimes se commettent en vos noms! »

Mon oncle avait de nombreux amis à V...; il était allié à la plupart des familles du pays et tenait table ouverte. Il était rare que nous n'eussions pas quelques convives à déjeuner ou à dîner. C'était un moyen pour moi de faire connaissance avec les usages mondains et d'apprendre, comme me l'avait dit le curé, à équilibrer mes sentiments. Mais je dois dire que je n'équilibrais pas grand'chose, et que je n'arrivais guère à dissimuler des impressions et des pensées souvent aussi saugrenues qu'impertinentes.

Mon oncle et Junon, absolument rigides sur le chapitre des convenances, m'adressaient quelques objurgations bien senties; mais autant en emportait le vent! Avec une ténacité vraiment désolante, je ne perdais pas l'occasion de commettre une bévue ou de dire une bêtise.

« Tu as été très impolie avec Mme A..., Reine.

— En quoi, Junon hypocrite? Je lui ai laissé voir qu'elle me déplaisait, voilà tout!

— C'est précisément ce qui est inconvenant, ma nièce.

— Elle est si laide, mon oncle! Voyez-vous, je ne me sens pas attirée vers les femmes; elles sont moqueuses, méchantes, et vous examinent de la tête aux pieds, comme si vous étiez une bête curieuse.

— Comment peux-tu leur reprocher d'être moqueuses, Reine? Tu passes ton temps à saisir le ridicule des gens et à les mimer.

— Oui, mais je suis jolie, par conséquent tout m'est permis. M. C... me le disait l'autre jour.

— Je ne vois pas bien la conséquence... Ensuite, crois-tu que les hommes ne t'examinent pas de la tête aux pieds?

— Oui, mais c'est pour m'admirer, tandis que les femmes cherchent des défauts à mon physique et en inventent au besoin. Vois-tu, j'ai déjà remarqué une foule de choses.

— Nous le voyons bien, ma nièce, mais tâchez de remarquer que la tenue est une qualité appréciable. »

Quand nos convives masculins étaient jeunes, ils nous faisaient

la cour, à Blanche et à moi, et je m'amusais bien ; mais quand c'étaient des vieux... Dieu! la politique qui surgissait toujours pour me donner la migraine. Ah! m'a-t-elle ennuyée, cette politique!

Ces bonnes gens arrivaient fortement excités contre quelques méfaits du gouvernement; ils en parlaient d'une façon discrète jusqu'au moment où un bonapartiste fougueux s'écriait qu'il voudrait fusiller tous les républicains pour les frapper de terreur. La naïveté du mot faisait rire, mais ce massacre imaginaire était le branle-bas des irritations et des radotages. Nous nous jetions la tête la première dans la politique et nous barbotions jusqu'à la fin du repas. Tout le monde s'entendait pour abominer république et républicains; mais quand chaque convive venait à tirer de sa poche un petit gouvernement qu'il avait eu soin d'apporter avec lui, on ne tardait pas à se lancer des regards furibonds et à devenir rouges comme des tomates.

Le légitimiste se drapait dans la dignité de ses traditions, de ses respects, de ses regrets, et traitait l'impérialiste de révolutionnaire; celui-ci, en son for intérieur, traitait le légitimiste d'imbécile; mais la politesse ne lui permettant pas d'émettre son opinion, il criait comme un brûlé pour se dédommager. Puis on tombait derechef sur les républicains; on les accablait d'invectives, on les déportait, on les fusillait, on les décapitait, on les mettait en marmelade, bonapartistes et légitimistes s'unissant dans une haine commune pour balayer ces malheureux bipèdes de la surface de la terre. On pérorait avec passion, on gesticulait, on sauvait la patrie, on devenait cramoisi..., ce qui n'empêchait pas les choses, hélas! d'aller leur petit bonhomme de chemin.

Mon oncle, au milieu de ces divagations, lançait de temps à autre un mot spirituel ou plein de sens et mettait la discussion sur un terrain plus élevé que celui des intérêts personnels et des sympathies individuelles. Nullement légitimiste, n'ayant d'ailleurs aucune opinion déterminée, il n'en pensait pas moins que la France, depuis près d'un siècle, marche la tête en bas, et que, cette position étant anormale, elle finira par perdre l'équilibre et par tomber dans un précipice où on l'enterrera.

Il riait des mesquineries et de la bêtise des différents partis, mais il éprouvait souvent des écœurements qui se manifestaient par quelque phrase plaisante. Je ne l'ai jamais vu s'emporter; il

conservait son calme au milieu des rugissements divers de ses convives, sûr, du reste, d'avoir le dernier mot, car il voyait juste et loin. Cependant ses antipathies étaient vives et il exécrait les républicains. Non pas qu'il fût trop passionné pour ne point rester dans un juste milieu ; il eût accepté une république s'il l'avait crue possible, et s'inclinait devant l'honnêteté de certains hommes qui luttent de bonne foi pour une utopie.

Je l'entendais quelquefois appeler nos gouvernants des joueurs de raquette, comparant les lois, que les deux Chambres se renvoient journellement, à des volants que les Français, le nez au ciel, regardent circuler d'un air béat jusqu'au moment où ils tombent sur leur respectable cartilage et l'aplatissent bel et bien. D'où je tirai, pour ma petite gouverne, quelques déductions que je raconterai en temps et lieu.

M. de Pavol aimait la causerie et même la discussion. S'il parlait peu, il écoutait avec intérêt. Sous une écorce rustique, il cachait des connaissances générales, un goût sûr, élevé, délicat, et un grand bon sens uni à une réelle hauteur de vue. Ce n'était ni un saint ni un dévot. Comme la plupart des hommes, il avait eu, je suppose, ses défaillances et ses erreurs; mais il croyait à Dieu, à l'âme, à la vertu, et ne considérait point l'incrédulité, l'ergotage, l'esprit de dénigrement, comme des signes de virilité et d'intelligence. Il aimait à écouter les matérialistes et les libres penseurs développer leurs systèmes, et sa bouche en disait bien long pendant qu'il observait son interlocuteur en rejoignant ses gros sourcils qui lui cachaient presque entièrement les yeux. Puis il répondait lentement, avec la plus grande tranquillité :

« Morbleu, monsieur, je vous admire! Vous en êtes presque arrivé à la parfaite humilité prêchée par l'Évangile. Je suis confus de ne pouvoir marcher sur vos traces, mais j'ai un diable d'orgueil qui m'empêchera toujours de me comparer à la chenille qui rampe à mes pieds ou au porc qui se vautre dans ma basse-cour. »

Toujours en guerre avec le conseil municipal de sa commune, il n'aimait pas les villageois, et prétendait que rien n'est plus fourbe et plus canaille qu'un paysan. Aussi, bien qu'il fût estimé, respecté, il n'était point aimé. Cependant il faisait des charités larges et acte de complaisance quand l'occasion s'en présentait, mais il ne se laissait jamais duper par les finasseries, les roueries des bons cultivateurs.

Enfin, si mon oncle n'avait embrassé aucune carrière, s'il n'avait été ni médecin, ni avocat, ni ingénieur, ni soldat, ni diplomate, ni même ministre, il remplissait sa tâche dans la vie en conservant les traditions saines, en respectant ce qui est respectable, ne se laissant pas emporter dans les divagations du temps, en usant de son influence pour diriger certains esprits vers ce qui est bon et juste. En un mot, mon oncle était homme d'esprit, homme de cœur, homme de bien. Je l'aimais beaucoup, et s'il n'avait jamais parlé politique, je l'aurais cru sans défaut. Dans la vie privée, il était facile à vivre. Il adorait sa fille et m'octroya rapidement une grande affection.

« Quelle chose épouvantable que les gouvernements! disais-je à M. de Conprat. Il faudrait les supprimer tous; au moins nous n'entendrions plus parler politique. Deux choses à supprimer : le piano et la politique.

— Ma foi, je suis assez de votre avis, répondait-il en riant.

— Ah!... vous n'aimez pas le piano? Cependant vous écoutez Blanche avec plaisir; du moins, vous en avez l'air.

— C'est que ma cousine Blanche a un talent véritable. »

Cette explication me fit éprouver la sensation énervante causée par des moustiques qui s'agitent autour d'un dormeur : ils l'agacent sans troubler complètement son sommeil. Évidemment la raison n'était guère plausible, car, malgré le talent de Junon, moi qui n'aimais pas le piano, j'avais toujours envie de crier ou de me sauver quand elle exécutait des sonates de Mozart ou de Beethoven. Voilà des hommes qui peuvent se vanter d'avoir ennuyé l'humanité! Je me sentais navrée en songeant à leurs femmes.

Au milieu de cette vie douce, de mes espérances, de mes petites inquiétudes qui s'évanouissaient devant un mot aimable et les distractions d'une existence si nouvelle pour moi, nous arrivâmes à la fin de septembre. Mon oncle, avec la mine funèbre d'un homme qu'on mène à l'échafaud, se prépara à nous conduire dans les soirées annoncées par M. de Conprat.

Jean de la Brète.

(A suivre.)

AVENTURES PRODIGIEUSES DE TARTARIN

DEUXIÈME PARTIE

TARTARIN SUR LES ALPES[1]

(*Suite*)

X

L'ASCENSION DE LA JUNGFRAU. — VÉ, LES BŒUFS ! — LES CRAMPONS KENNEDY NE MARCHENT PAS, LA LAMPE A CHALUMEAU NON PLUS. — APPARITION D'HOMMES MASQUÉS AU CHALET DU CLUB ALPIN. — LE PRÉSIDENT DANS LA CREVASSE. — IL Y LAISSE SES LUNETTES. — SUR LES CIMES ! — TARTARIN DEVENU VIEUX.

Grande affluence, ce matin-là, à l'hôtel Bellevue, sur la Petite Scheideck. Malgré la pluie et les rafales, on avait dressé les tables dehors, à l'abri de la véranda, parmi tout un étalage d'alpenstocks, gourdes, longues-vues, coucous en bois sculpté, et les touristes pouvaient en déjeunant contempler, à gauche, à quelque deux mille mètres de profondeur, l'admirable vallée de Grindelwald ; à droite, celle de Lauterbrunnen, et en face, à une portée de fusil, semblait-il, les pentes immaculées, grandioses, de la Jungfrau, ses névés, ses glaciers, toute cette blancheur réverbérée illuminant l'air alentour, faisant les verres encore plus transparents, les nappes encore plus blanches.

Mais, depuis un moment, l'attention générale se trouvait distraite par une caravane tapageuse et barbue qui venait d'arriver à cheval, à mulet, à âne, même en chaise à porteurs, et se préparait à l'escalade par un déjeuner copieux, plein d'entrain, dont

(1) Voir les numéros des 25 janvier, 10 et 25 février, et 10 mars 1891.

le vacarme contrastait avec les airs ennuyés, solennels, des Riz et Pruneaux très illustres réunis à la Scheideck : lord Chipendale, le sénateur belge et sa famille, le diplomate austro-hongrois, d'autres encore. On aurait pu croire que tous ces gens barbus attablés ensemble allaient tenter l'ascension, car ils s'occupaient à tour de rôle des préparatifs de départ, se levaient, se précipitaient pour aller faire des recommandations aux guides, inspecter les provisions, et, d'un bout de la terrasse à l'autre, ils s'interpellaient de cris terribles :

« Hé ! Placide, *vé* la terrine si elle est dans le sac ! — N'oubliez pas la lampe à chalumeau, au *mouains*. »

Au départ, seulement, on vit qu'il s'agissait d'une simple conduite, et que, de toute la caravane, un seul allait monter, mais quel un !

« Enfants, y sommes-nous ? » dit le bon Tartarin d'une voix triomphante et joyeuse où ne tremblait pas l'ombre d'une inquiétude pour les dangers possibles du voyage, son dernier doute sur le truquage de la Suisse s'étant dissipé le matin même devant les deux glaciers de Grindelwald, précédés chacun d'un guichet et d'un tourniquet avec cette inscription : « Entrée du glacier : un franc cinquante. »

Il pouvait donc savourer sans regret ce départ en apothéose, la joie de se sentir regardé, envié, admiré par ces effrontées petites misses à coiffures étroites de jeunes garçons, qui se moquaient si gentiment de lui au Rigi-Kulm et, à cette heure, s'enthousiasmaient en comparant ce petit homme avec l'énorme montagne qu'il allait gravir. L'une faisait son portrait sur un album, celle-ci tenait à honneur de toucher son alpenstock. « Tchimppégne !... tchimppégne !... » s'écria tout à coup un long, funèbre Anglais au teint briqueté s'approchant le verre et la bouteille en mains. Puis, après avoir obligé le héros à trinquer :

« Lord Chipendale, sir.... Et vô ?

— Tartarin de Tarascon.

— Oh ! yes... Tartarine.... Il était très joli nom pour un cheval... » dit le lord, qui devait être quelque fort sportsman d'outre-Manche.

Le diplomate austro-hongrois vint aussi serrer la main de l'Alpiniste entre ses mitaines, se souvenant vaguement de l'avoir entrevu à quelque endroit : « Enchanté !... enchanté ! .. » ajou-

na-t-il plusieurs fois, et, ne sachant plus comment en sortir, il ajouta : « Compliments à madame... » sa formule mondaine pour brusquer les présentations.

Mais les guides s'impatientaient, il fallait atteindre avant le soir la cabane du Club Alpin où l'on couche en première étape, il n'y avait pas une minute à perdre. Tartarin le comprit, salua d'un geste circulaire, sourit paternellement aux malicieuses misses, puis, d'une voix tonnante :

« Pascalon, la bannière ! »

Elle flotta, les méridionaux se découvrirent, car on aime le théâtre, à Tarascon ; et sur le cri vingt fois répété : « Vive le président !... Vive Tartarin... Ah ! Ah !... *fen dé brut...* » la colonne s'ébranla, les deux guides en tête, portant le sac, les provisions, des fagots de bois, puis Pascalon tenant l'oriflamme, enfin le P. C. A. et les délégués qui devaient l'accompagner jusqu'au glacier du Guggi. Ainsi déployé en procession avec son claquement de drapeau sur ces fonds mouillés, ces crêtes dénudées ou neigeuses, le cortège évoquait vaguement le jour des morts à la campagne.

Tout à coup le commandant cria fort alarmé :

« Vé, les bœufs ! »

On voyait quelque bétail broutant l'herbe rase dans les ondulations de terrain. L'ancien militaire avait de ces animaux une peur nerveuse, insurmontable, et, comme on ne pouvait le laisser seul, la délégation dut s'arrêter. Pascalon transmit l'étendard à l'un des guides ; puis, sur une dernière étreinte, des recommandations bien rapides, l'œil aux vaches :

« Et adieu, *qué !*

— Pas d'imprudence au *mouains...* » ils se séparèrent. Quant à proposer au président de monter avec lui, pas un n'y songeait ; c'était trop haut, *boufre !* A mesure qu'on approchait, cela grandissait encore, les abîmes se creusaient, les pics se hérissaient dans un blanc chaos que l'on eût dit infranchissable. Il valait mieux regarder l'ascension, de la Scheideck.

De sa vie, naturellement, le président du Club des Alpines n'avait mis les pieds sur un glacier. Rien de semblable dans les montagnettes de Tarascon embaumées et sèches comme un paquet de vétiver ; et cependant les abords du Guggi lui donnaient une sensation de déjà vu, éveillaient le souvenir de chasses en Provence, tout au bout de la Camargue, vers la mer. C'était la

même herbe toujours plus courte, grillée, comme roussie au feu. Çà et là des flaques d'eau, des infiltrations trahies de roseaux grêles, puis la moraine, comme une dune mobile de sable, de coquilles brisées, d'escarbilles, et, au bout, le glacier aux vagues bleu vert, crêtées de blanc, moutonnantes comme des flots silencieux et figés. Le vent qui venait de là, sifflant et dur, avait aussi le mordant, la fraîcheur salubre des brises de mer.

« Non, merci... J'ai mes crampons... » fit Tartarin au guide lui offrant des chaussons de laine pour passer sur ses bottes... « Crampons Kennedy... perfectionnés... très commodes... » Il criait comme pour un sourd, afin de se mieux faire comprendre de Christian Inebnit, qui ne savait pas plus de français que son camarade Kaufmann; et en même temps, assis sur la moraine, il fixait par leurs courroies des espèces de socques ferrés de trois énormes et fortes pointes. Cent fois il les avait expérimentés, ces crampons Kennedy, manœuvrés dans le jardin du baobab; néanmoins, l'effet fut inattendu. Sous le poids du héros, les pointes s'enfoncèrent dans la glace avec tant de force que toutes les tentatives pour les retirer furent vaines. Voilà Tartarin cloué au sol, suant, jurant, faisant des bras et de l'alpenstock une télégraphie désespérée, réduit enfin à rappeler ses guides qui s'en allaient devant, persuadés qu'ils avaient affaire à un alpiniste expérimenté.

Dans l'impossibilité de le déraciner, on défit les courroies, et les crampons abandonnés dans la glace, remplacés par une paire de chaussons tricotés, le président continua sa route, non sans beaucoup de peine et de fatigue. Inhabile à tenir son bâton, il y buttait des jambes, le fer patinait, l'entraînait quand il s'appuyait trop fort: il essaya du piolet, plus dur encore à manœuvrer, la houle du glacier s'accentuant à mesure, bousculant l'un par-dessus l'autre ses flots immobiles dans une apparence de tempête furieuse et pétrifiée.

Immobilité apparente, car des craquements sourds, de monstrueux borborygmes, d'énormes quartiers de glace se déplaçant avec lenteur comme les pièces truquées d'un décor, indiquaient l'intérieure vie de toute cette masse figée, ses traîtrises d'élément; et sous les yeux de l'Alpiniste, au jeté de son pic, des crevasses se fendaient, des puits sans fond où les glaçons en débris roulaient indéfiniment.

Le héros tomba à plusieurs reprises, une fois jusqu'à mi-corps,

dans un de ces goulots verdâtres où ses larges épaules le retinrent au passage.

A le voir si maladroit et en même temps si tranquille et sûr de lui, riant, chantant, gesticulant comme tout à l'heure pendant le déjeuner, les guides s'imaginèrent que le champagne suisse l'avait impressionné. Pouvaient-ils supposer autre chose d'un président de Club Alpin, d'un ascensionniste renommé dont ses camarades ne parlaient qu'avec des « Ah ! » et de grands gestes? L'ayant pris chacun sous un bras avec la fermeté respectueuse de policemen mettant en voiture un fils de famille éméché, ils tâchaient, à l'aide de monosyllabes et de gestes, d'éveiller sa raison aux dangers de la route, à la nécessité de gagner la cabane avant la nuit; le menaçaient des crevasses, du froid, des avalanches. Et, de la pointe de leurs piolets, ils lui montraient l'énorme accumulation des glaces, les névés en mur incliné devant eux jusqu'au zénith dans une réverbération aveuglante.

Mais le bon Tartarin se moquait bien de tout cela : « Ah ! vaï, les crevasses.... Ah ! vaï, les avalanches... » et il pouffait de rire en clignant de l'œil, leur envoyait des coups de coudes dans les côtes pour bien faire comprendre à ses guides qu'on ne l'abusait pas, qu'il était dans le secret de la comédie.

Les autres finissaient par s'égayer à l'entrain des chansons tarasconnaises, et, quand ils posaient une minute sur un bloc solide pour permettre au monsieur de reprendre haleine, ils *yodlaient* à la mode suisse, mais pas bien fort, de crainte des avalanches, ni bien longtemps, car l'heure s'avançait. On sentait le soir proche, au froid plus vif et surtout à la décoloration singulière de toutes ces neiges, ces glaces, amoncelées, surplombantes, qui, même sous un ciel brumeux, gardent un irisement de lumière, mais, lorsque le jour s'éteint, remonté vers les cimes fuyantes, prennent des teintes livides, spectrales, de monde lunaire. Pâleur, congélation, silence, toute la mort. Et le bon Tartarin, si chaud, si vivant, commençait pourtant à perdre sa verve, quand un cri lointain d'oiseau, le rappel d'une « perdrix des neiges » sonnant dans cette désolation, fit passer devant ses yeux une campagne brûlée et, sous le couchant couleur de braise, des chasseurs tarasconnais s'épongeant le front, assis sur leurs carniers vides, dans l'ombre fine d'un olivier. Ce souvenir le réconforta.

En même temps, Kaufmann lui montrait au-dessus d'eux quelque

chose ressemblant à un fagot de bois sur la neige. « *Die Hütte.* » C'était la cabane. Il semblait qu'on dût l'atteindre en quelques enjambées, mais il fallait encore une bonne demi-heure de marche. L'un des guides alla devant pour allumer le feu. La nuit descendait maintenant, la bise piquait sur le sol cadavérique ; et Tartarin, ne se rendant plus bien compte des choses, fortement soutenu par le bras du montagnard, butait, bondissait, sans un fil sec sur la peau malgré l'abaissement de la température. Tout à coup une flamme jaillit à quelques pas, portant une bonne odeur de soupe à l'oignon.

On arrivait.

Rien de plus rudimentaire que ces haltes établies dans la montagne par les soins du Club Alpin Suisse. Une seule pièce dont un plan de bois dur incliné, servant de lit, tient presque tout 'espace, n'en laissant que fort peu pour le fourneau et la table longue clouée au parquet comme les bancs qui l'entourent. Le couvert était déjà mis, trois bols, des cuillers d'étain, la lampe à chalumeau pour le café, deux conserves de Chicago ouvertes. Tartarin trouva le dîner délicieux, bien que la soupe à l'oignon empestât la fumée et que la fameuse lampe à chalumeau brevetée, qui devait parfaire son litre de café en trois minutes, n'eût jamais voulu fonctionner.

Au dessert, il chanta : c'était sa seule façon de causer avec ses guides. Il chanta des airs de son pays : *la Tarasque, les Filles d'Avignon.* Les guides répondaient par des chansons locales en patois allemand : « *Mi Vater isch en Appenzeller... aou... aou...* » Braves gens aux traits durs et frustes, taillés en pleine roche, avec de la barbe dans les creux qui semblait de la mousse, de ces yeux clairs, habitués aux grands espaces, comme en ont les matelots : et cette sensation de la mer et du large qu'il avait tout à l'heure en approchant du Guggi, Tartarin la retrouvait ici, en face de ces marins du glacier, dans cette cabane étroite, basse et fumeuse, vrai entrepont de navire, dans l'égouttement de la neige du toit qui fondait à la chaleur, et les grands coups de vent tombant en paquet d'eau, secouant tout, faisant craquer les planches, vaciller la flamme de la lampe, et s'arrêtant tout à coup sur un silence énorme, monstrueux, de fin du monde.

On achevait de dîner, quand des pas lourds sur le sol opaque, des voix s'approchèrent. Des bourrades violentes ébranlèrent la porte. Tartarin, très ému, regarda ses guides... Une attaque

nocturne à ces hauteurs !... Les coups redoublèrent. « Qui va là ? » fit le héros sautant sur son piolet : mais déjà la cabane était envahie par deux Yankees gigantesques masqués de toile blanche, les vêtements trempés de sueur et de neige, puis derrière eux, des guides, des porteurs, toute une caravane qui venait de faire l'ascension de la Jungfrau.

« Soyez les bienvenus, milords, » dit le Tarasconnais avec un geste large et dispensateur dont les milords n'avaient nul besoin pour prendre leurs aises. En un tour de main, la table fut investie, le couvert enlevé, les bols et les cuillers passés à l'eau chaude pour servir aux arrivants, selon la règle établie en tous ces chalets alpins : les bottes des milords fumaient devant le poêle, pendant qu'eux-mêmes, déchaussés, les pieds enveloppés de paille, s'étalaient devant une nouvelle soupe à l'oignon.

Le père et le fils, ces Américains ; deux géants roux, têtes de pionniers, dures et volontaires. L'un d'eux, le plus âgé, avait dans sa face boursouflée, hâlée, craquelée, des yeux dilatés, tout blancs : et bientôt, à son hésitation tâtonnante autour de la cuiller et du bol, aux soins que son fils prenait de lui, Tartarin comprit que c'était le fameux alpiniste aveugle dont on lui avait parlé à l'hôtel Bellevue et auquel il ne voulait pas croire, grimpeur fameux dans sa jeunesse, qui, malgré ses soixante ans et son infirmité, recommençait avec son fils toutes ses courses d'autrefois. Il avait déjà fait ainsi le Wetterhorn et la Jungfrau, comptait attaquer le Cervin et le Mont-Blanc, prétendant que l'air des cimes, cette aspiration froide à goût de neige, lui causait une joie indicible, tout un rappel de sa vigueur passée.

« Différemment, demandait Tartarin à l'un des porteurs, car les Yankees n'étaient pas communicatifs et ne répondaient que *yes* et *no* à toutes ses avances.... différemment, puisqu'il n'y voit pas, comment s'arrange-t-il aux passages dangereux ?

— Oh ! il a le pied montagnard, puis son fils est là qui le veille, lui place les talons.... Le fait est qu'il s'en tire toujours sans accident.

— D'autant que les accidents ne sont jamais bien terribles, *qué ?* » Après un sourire d'entente au porteur ahuri, le Tarasconnais, persuadé de plus en plus que « tout ça c'était de la blague », s'allongea sur la planche, roulé dans sa couverture, le passe-montagne jusqu'aux yeux, et s'endormit malgré la lumière, le train, la fumée des pipes et l'odeur de l'oignon...

« Mossié !... Mossié !... »

Un de ses guides le secouait pour le départ pendant que l'autre versait du café bouillant dans les bols. Il y eut quelques jurons, des grognements de dormeurs que Tartarin écrasait au passage pour gagner la table, puis la porte. Brusquement, il se trouva dehors, saisi de froid, ébloui par la réverbération féerique de la lune sur ces blanches nappes, ces cascades figées où l'ombre des pics, des aiguilles, des séracs, se découpait d'un noir intense. Ce n'était plus l'étincelant chaos de l'après-midi, ni le livide amoncellement des teintes grises du soir, mais une ville accidentée de ruelles sombres, de coulées mystérieuses, d'angles douteux entre des monuments de marbre et des ruines effritées, une ville morte avec de larges places désertes.

Deux heures ! En marchant bien on serait là-haut pour midi. « Zou ! » dit le P.C.A. tout gaillard et s'élançant comme à l'assaut. Mais ses guides l'arrêtèrent : il fallait s'attacher pour ces passages périlleux.

« Ah ! *vaï*, s'attacher ?... Enfin, si ça vous amuse... »

Christian Inebnit prit la tête, laissant trois mètres de corde entre lui et Tartarin, qu'une même distance séparait du second guide, chargé des provisions et de la bannière. Le Tarasconnais se tenait mieux que la veille, et, vraiment, il fallait que sa conviction fût faite pour qu'il ne prît pas au sérieux les difficultés de la route, — si l'on peut appeler route la terrible arête de glace sur laquelle ils avançaient avec précaution, large de quelques centimètres, et tellement glissante que le piolet de Christian devait y tailler des marches.

La ligne de l'arête étincelait entre deux profondeurs d'abîmes. Mais si vous croyez que Tartarin avait peur, pas plus ! A peine le petit frisson à fleur de peau du franc-maçon novice auquel on fait subir les premières épreuves. Il se posait très exactement dans les trous creusés par le guide de tête, faisait tout ce qu'il lui voyait faire, aussi tranquille que dans le jardin du baobab lorsqu'il s'exerçait autour de la margelle au grand effroi des poissons rouges. Un moment la crête devint si étroite qu'il fallut se mettre à califourchon, et, pendant qu'ils allaient lentement, s'aidant des mains, une formidable détonation retentit à droite, au-dessous d'eux. « Avalanche ! » dit Inebnit, immobile tant que dura la répercussion des échos, nombreuse, grandiose à remplir le ciel, et terminée par un long roulement de foudre qui s'éloigne

ou qui tombe en détonations perdues. Après, le silence s'étala de nouveau, couvrit tout comme un suaire.

L'arête franchie, ils s'engagèrent sur un névé de pente assez douce, mais d'une longueur interminable. Ils grimpaient depuis plus d'une heure, quand une mince ligne rose commença à marquer les cimes, là-haut, bien haut sur leurs têtes. C'était le matin qui s'annonçait. En bon Méridional ennemi de l'ombre, Tartarin entonnait son chant d'allégresse :

Grand soulèu de la Provençe
Gai compaire dou mistrau [1]...

Une brusque secouée de la corde par devant et par derrière l'arrêta net au milieu de son couplet. « Chut !... chut !... » faisait Inebnit montrant du bout de son piolet la ligne menaçante des séracs gigantesques et tumultueux, aux assises branlantes, et dont la moindre secousse pouvait déterminer l'éboulement. Mais le Tarasconnais savait à quoi s'en tenir : ce n'est pas à lui qu'il fallait pousser de pareilles bourdes, et, d'une voix retentissante, il reprit :

Tu qu'escoulès la Durançe
Commo un flot de vin de Crau [2].

Les guides, voyant qu'ils n'auraient pas raison de l'enragé chanteur, firent un grand détour pour s'éloigner des séracs et, bientôt, furent arrêtés par une énorme crevasse qu'éclairait en profondeur, sur les parois d'un vert glauque, le furtif et premier rayon du jour. Ce qu'on appelle un « pont de neige » la surmontait, si mince, si fragile, qu'au premier pas il s'éboula dans un tourbillon de poussière blanche, entraînant le premier guide et Tartarin suspendus à la corde que Rodolphe Kaufmann, le guide d'arrière, se trouvait seul à soutenir, cramponné de toute sa vigueur de montagnard à son piolet profondément enfoncé dans la glace. Mais s'il pouvait retenir les deux hommes sur le gouffre, la force lui manquait pour les en retirer, et il restait accroupi, les dents serrées, les muscles tendus, trop loin de la crevasse pour voir ce qui s'y passait.

D'abord abasourdi par la chute, aveuglé de neige, Tartarin

1. Grand soleil de la Provence, — Gai compère du mistral.
2. Toi qui siffles la Durance — Comme un coup de vin de Crau.

s'était agité une minute des bras et des jambes en d'inconscientes détentes, comme un pantin détraqué, puis, redressé au moyen de la corde, il pendait sur l'abîme, le nez à cette paroi de glace que lissait son haleine, dans la posture d'un plombier en train de ressouder des tuyaux de descente. Il voyait au-dessus de lui pâlir le ciel, s'effacer les dernières étoiles, au-dessous s'approfondir le gouffre en d'opaques ténèbres d'où montait un souffle froid.

Tout de même, le premier étourdissement passé, il retrouva son aplomb, sa belle humeur.

« Eh ! là-haut, père Kaufmann, ne nous laissez pas moisir ici, *qué !* il y a des courants d'air, et puis cette sacrée corde nous coupe les reins. »

Kaufmann n'aurait su répondre ; desserrer les dents, c'eût été perdre sa force. Mais Inebnit criait du fond :

« Mossié !... Mossié !... piolet... » car le sien s'était perdu dans la chute ; et le lourd instrument passé des mains de Tartarin dans celles du guide, difficilement à cause de la distance qui séparait les deux pendus, le montagnard s'en servit pour entailler la glace devant lui d'encoches où cramponner ses pieds et ses mains.

Le poids de la corde ainsi affaibli de moitié, Rodolphe Kaufmann, avec une vigueur calculée, des précautions infinies, commença à tirer vers lui le président, dont la casquette tarasconnaise parut enfin au bord de la crevasse. Inebnit reprit pied à son tour, et les deux montagnards se retrouvèrent avec l'effusion aux paroles courtes qui suit les grands dangers chez ces gens d'élocution difficile ; ils étaient émus, tout tremblants de l'effort ; Tartarin dut leur passer sa gourde de kirsch pour raffermir leurs jambes. Lui paraissait dispos et calme, et tout en se secouant, battant la semelle en mesure, il fredonnait au nez des guides ébahis.

« Brav... brav... Franzose... » disait Kaufmann lui tapant sur l'épaule ; et Tartarin avec son beau rire :

« Farceur, je savais bien qu'il n'y avait pas de danger... »

De mémoire de guide, on n'avait vu un alpiniste pareil.

Ils se remirent en route, grimpant à pic une sorte de mur de glace gigantesque de six à huit cents mètres où l'on creusait les degrés à mesure, ce qui prenait beaucoup de temps. L'homme de Tarascon commençait à se sentir à bout de forces sous le brillant soleil que réverbérait toute la blancheur du paysage, d'autant plus fatigante pour ses yeux qu'il avait laissé ses lunettes

dans le gouffre. Bientôt une affreuse défaillance le saisit, ce mal des montagnes qui produit les mêmes effets que le mal de mer. Éreinté, la tête vide, les jambes molles, il manquait les pas, et ses guides durent l'empoigner chacun d'un côté, comme la veille, le soutenant, le hissant jusqu'en haut du mur de glace. Alors cent mètres à peine les séparaient du sommet de la Jungfrau ; mais, quoique la neige se fît dure et résistante, le chemin plus facile, cette dernière étape leur prit un temps interminable, la fatigue et la suffocation du P. C. A. augmentant toujours.

Tout à coup les montagnards le lâchèrent et, agitant leurs chapeaux, se mirent à *yodler* avec transport. On était arrivé. Ce point dans l'espace immaculé, cette crête blanche un peu arrondie, c'était le but, et pour le bon Tartarin la fin de la torpeur somnambulique dans laquelle il vaguait depuis une heure.

« Scheideck ! Scheideck ! » criaient les guides lui montrant tout en bas, bien loin, sur un plateau de verdure émergeant des brumes de la vallée, l'hôtel Bellevue guère plus gros qu'un dé à jouer.

De là jusque vers eux s'étalait un panorama admirable, une montée de champs de neige dorés, orangés par le soleil, ou d'un bleu profond et froid, un amoncellement de glaces bizarrement structurées en tours, en flèches, en aiguilles, arêtes, bosses gigantesques, à croire que dormait dessous le mastodonte ou le magathérium disparus. Toutes les teintes du prisme s'y jouaient, s'y rejoignaient dans le lit de vastes glaciers roulant leurs cascades immobiles, croisées avec d'autres petits torrents figés dont l'ardeur du soleil liquéfiait les surfaces plus brillantes et plus unies. Mais à la grande hauteur, cet étincellement se calmait, une lumière flottait, écliptique et froide, qui faisait frissonner Tartarin autant que la sensation de silence et de solitude de tout ce blanc désert aux replis mystérieux.

Un peu de fumée, de sourdes détonations montèrent de l'hôtel. On les avait vus, on tirait le canon en leur honneur, et la pensée qu'on le regardait, que ses alpinistes étaient là, les misses, Riz et Pruneaux illustres, avec leurs lorgnettes braquées, rappela Tartarin à la grandeur de sa mission. Il t'arracha des mains du guide, ô bannière tarasconnaise, te fit flotter deux ou trois fois ; puis, enfonçant son piolet dans la neige, s'assit sur le fer de la pioche, bannière au poing, superbe, face au public. Et, sans qu'il s'en aperçût, par une de ces répercussions spectrales fréquentes

aux cimes, pris entre le soleil et les brumes qui s'élevaient derrière lui, un Tartarin gigantesque se dessina dans le ciel, élargi et trapu, la barbe hérissée hors du passe-montagne, pareil à un de ces dieux scandinaves que la légende se figure trônant au milieu des nuages.

XI

EN ROUTE POUR TARASCON ! — LE LAC DE GENÈVE — TARTARIN PROPOSE UNE VISITE AU CACHOT DE BONNIVARD. — COURT DIALOGUE AU MILIEU DES ROSES. — TOUTE LA BANDE SOUS LES VERROUS. — L'INFORTUNÉ BONNIVARD. — OU SE RETROUVE UNE CERTAINE CORDE FABRIQUÉE EN AVIGNON.

A la suite de l'ascension, le nez de Tartarin pela, bourgeonna, ses joues se craquelèrent. Il resta chambré pendant cinq jours à l'hôtel Bellevue. Cinq jours de compresses, de pommades, dont il trompait la fadeur gluante et l'ennui en faisant des parties de quadrette avec les délégués ou leur dictant un long récit détaillé, circonstancié, de son expédition, pour être lu en séance, au Club des Alpines, et publié dans le *Forum ;* puis, lorsque la courbature générale eut disparu et qu'il ne resta plus sur le noble visage du P. C. A. que quelques ampoules, escarres, gerçures, avec une belle teinte de poterie étrusque, la délégation et son président se remirent en route pour Tarascon, viâ Genève.

Passons sur les épisodes du voyage, l'effarement que jeta la bande méridionale dans les wagons étroits, les paquebots, les tables d'hôte, par ses chants, ses cris, son affectuosité débordante, et sa bannière, et ses alpenstocks ; car depuis l'ascension du P. C. A., ils s'étaient tous munis de ces bâtons de montagne, où les noms d'escalades célèbres s'enroulent, marqués au feu, en vers de mirlitons.

Montreux !

Ici, les délégués, sur la proposition du maître, décidaient de faire halte un ou deux jours pour visiter les bords fameux du Léman, Chillon surtout, et son cachot légendaire dans lequel languit le grand patriote Bonnivard et qu'ont illustré Byron et Delacroix.

Au fond, Tartarin se souciait fort peu de Bonnivard, son

aventure avec Guillaume Tell l'ayant éclairé sur les légendes suisses ; mais passant à Interlaken, il avait appris que Sonia venait de partir pour Montreux avec son frère dont l'état s'aggravait, et cette invention d'un pèlerinage historique lui servait de prétexte pour revoir la jeune fille et, qui sait, la décider peut-être à le suivre à Tarascon.

Bien entendu, ses compagnons croyaient de la meilleure foi du monde qu'ils venaient rendre hommage au grand citoyen genevois dont le P. C. A. leur avait raconté l'histoire ; même, avec leur goût pour les manifestations théâtrales, sitôt débarqués à Montreux, ils auraient voulu se mettre en file, déployer la bannière et marcher sur Chillon aux cris mille fois répétés de « Vive Bonnivard ! » Le président fut obligé de les calmer. « Déjeunons d'abord, nous verrons ensuite... » Et ils emplirent l'omnibus d'une pension Müller quelconque, stationné, ainsi que beaucoup d'autres, autour du ponton de débarquement.

« *Vé* le gendarme, comme il nous regarde ! » dit Pascalon, montant le dernier avec la bannière toujours très mal commode à installer. Et Bravida inquiet : « C'est vrai.... Qu'est-ce qu'il nous veut, ce gendarme, de nous examiner comme ça ?...

— Il m'a reconnu, pardi ! fit le bon Tartarin modestement ; et il souriait de loin au soldat de la police vaudoise, dont la longue capote bleue se tournait avec obstination vers l'omnibus filant entre les peupliers du rivage.

Il y avait marché, ce matin-là, à Montreux. Des rangées de boutiques en plein vent le long du lac, étalages de fruits, de légumes, de dentelles à bon marché et de ces bijouteries claires, chaînes, plaques, agrafes, dont s'ornent les costumes des Suissesses comme de neige travaillée ou de glace en perles. A cela se mêlait le train du petit port où s'entre-choquait toute une flottille de canots de plaisance aux couleurs vives, le transbordement des sacs et des tonneaux débarqués des grandes brigantines aux voiles en antennes, les rauques sifflements, les cloches des paquebots, et le mouvement des cafés, des brasseries, des fleuristes, des brocanteurs qui bordent le quai. Un coup de soleil là-dessus, on aurait pu se croire à la marine de quelque station méditerranéenne, entre Menton et Bordighera. Mais le soleil manquait, et les Tarasconnais regardaient ce joli pays à travers une buée d'eau qui montait du lac bleu, grimpait les rampes, les petites rues caillouteuses, rejoignait au-dessus des maisons en

étage d'autres nuages noirs amoncelés entre les sombres verdures de la montagne, chargés de pluie à en crever.

« Coquin de sort! Je ne suis pas lacustre, dit Spiridion Excourbaniès essuyant la vitre pour regarder les perspectives de glaciers, de vapeurs blanches fermant l'horizon en face...

— Moi non plus, soupira Pascalon... ce brouillard, cette eau morte... ça me donne envie de pleurer. »

Bravida se plaignait aussi, craignant pour sa goutte sciatique.

Tartarin les reprit sévèrement. N'était-ce donc rien que raconter au retour qu'ils avaient vu le cachot de Bonnivard, inscrit leurs noms sur des murailles historiques à côté des signatures de Rousseau, de Byron, Victor Hugo, George Sand, Eugène Sue. Tout à coup, au milieu de sa tirade, le président s'interrompit, changea de couleur... Il venait de voir passer une petite toque sur des cheveux blonds en torsade... Sans même arrêter l'omnibus ralenti par la montée, il s'élança, criant : « Rendez-vous à l'hôtel... » aux alpinistes stupéfaits.

« Sonia...! Sonia...! »

Il craignait de ne pouvoir la rejoindre, tant elle se pressait, sa fine silhouette en ombre sur le murtin de la route. Elle se retourna, l'attendit : « Ah! c'est vous... » Et sitôt le serrement de mains, elle se remit à marcher. Il prit le pas à côté d'elle, essoufflé, s'excusant de l'avoir quittée d'une façon si brusque... L'arrivée de ses amis... la nécessité de l'ascension dont sa figure portait encore les traces... Elle l'écoutait sans rien dire, sans le regarder, pressant le pas, l'œil fixe et tendu. De profil, elle lui semblait pâlie, les traits dévelouté de leur candeur enfantine, avec quelque chose de dur, de résolu, qui, jusqu'ici, n'avait existé que dans sa voix, sa volonté impérieuse; mais toujours sa grâce juvénile, sa chevelure en or frisé.

« Et Boris, comment va-t-il? » demanda Tartarin un peu gêné par ce silence, cette froideur qui le gagnait.

« Boris?... » Elle tressaillit : « Ah! oui, c'est vrai, vous ne savez pas... Eh bien! venez, venez... »

Ils suivaient une ruelle de campagne bordée de vignes en pente jusqu'au lac, et de villas, de jardins sablés, élégants, les terrasses chargées de vigne vierge, fleuries de roses, de pétunias et de myrtes en caisses. De loin en loin ils croisaient quelque visage étranger, aux traits creusés, au regard morne, la dé-

marche lente et malade, comme on en rencontre à Menton, à Monaco; seulement, là-bas, la lumière dévore tout, absorbe tout, tandis que sous ce ciel nuageux et bas, la souffrance se voyait mieux, comme les fleurs paraissaient plus fraîches.

« Entrez... » dit Sonia poussant la grille sous un fronton de maçonnerie blanche marqué de caractères russes en lettres d'or.

Tartarin ne comprit pas d'abord où il se trouvait. Un petit jardin aux allées soignées, cailloutées, plein de rosiers grimpants jetés entre des arbres verts, de grands bouquets de roses jaunes et blanches remplissant l'espace étroit de leur arome et de leur lumière. Dans ces guirlandes, cette floraison merveilleuse, quelques dalles debout ou couchées, avec des dates, des noms, celui-ci tout neuf incrusté sur la pierre.

« *Boris de Wassilief,* 22 ans. »

Il était là depuis quelques jours, mort presque aussitôt leur arrivée à Montreux; et, dans ce cimetière des étrangers, il retrouvait un peu la patrie parmi les Russes, Polonais, Suédois enterrés sous les fleurs, poitrinaires des pays froids qu'on expédie dans cette Nice du Nord, parce que le soleil du Midi serait trop violent pour eux et la transition trop brusque.

Ils restèrent un moment immobiles et muets, devant cette blancheur de la dalle neuve sur le noir de la terre fraîchement retournée; la jeune fille, la tête inclinée, respirait les roses foisonnantes, y calmant ses yeux rougis.

« Pauvre petite!... » dit Tartarin ému, et, prenant dans ses fortes mains rudes le bout des doigts de Sonia : « Et vous, maintenant, qu'allez-vous devenir? »

Elle le regarda bien en face avec des yeux brillants et secs où ne tremblait plus une larme :

« Moi, je pars dans une heure.

— Vous partez?

« Bolibine est déjà à Pétersbourg... Manilof m'attend pour passer la frontière... je rentre dans la fournaise. On entendra parler de nous. »

Tout bas, elle ajouta avec un demi-sourire, plantant son regard bleu dans celui de Tartarin qui fuyait, se dérobait : « Qui m'aime me suive! »

Ah! *vaï*, la suivre. Cette exaltée lui faisait bien trop peur! puis ce décor funèbre avait refroidi son amour. Il s'agissait cependant de ne pas fuir comme un pleutre. Et, la main sur le

cœur, en un geste d'Abencérage, le héros commença : « Vous me connaissez, Sonia... »

Elle ne voulut pas en savoir davantage.

« Bavard!... » fit-elle avec un haussement d'épaules. Et elle s'en alla, droite et fière, entre les buissons de roses, sans se retourner une fois... Bavard!... pas un mot de plus, mais l'intonation était si méprisante que le bon Tartarin en rougit jusque sous sa barbe et s'assura qu'ils étaient bien seuls dans le jardin, que personne n'avait entendu.

Chez notre Tarasconnais, heureusement, les impressions ne duraient guère. Cinq minutes après, il remontait les terrasses de Montreux d'un pas allègre, en quête de la pension Müller où ses alpinistes devaient l'attendre pour déjeuner, et toute sa personne respirait un vrai soulagement, la joie d'en avoir fini avec cette liaison dangereuse. En marchant, il soulignait d'énergiques hochements de tête les éloquentes explications que Sonia n'avait pas voulu entendre et qu'il se donnait à lui-même mentalement : *Bé*, oui, certainement le despotisme... Il ne disait pas non... mais passer de l'idée à l'action, *boufre!*... Et puis, en voilà un métier de tirer sur les despotes! Mais si tous les peuples opprimés s'adressaient à lui, comme les Arabes à Bombonnel lorsqu'une panthère rôde autour du douar, il n'y pourrait jamais suffire, *allons!*

Une voiture de louage venant à fond de train coupa brusquement son monologue. Il n'eut que le temps de sauter sur le trottoir. « Prends donc garde, animal! » Mais son cri de colère se changea aussitôt en exclamations stupéfaites : « *Què aco!... Boudiou!...* Pas possible!... » Je vous donne en mille de deviner ce qu'il venait de voir dans ce vieux landau. La délégation, la délégation au grand complet, Bravida, Pascalon, Excourbianès empilés sur la banquette du fond, pâles, défaits, égarés, sortant d'une lutte, et deux gendarmes en face, le mousqueton au poing. Tous ces profils, immobiles et muets dans le cadre étroit de la portière, tenaient du mauvais rêve; et debout, cloué comme jadis sur la glace par ses crampons Kennedy, Tartarin regardait fuir au galop ce carrosse fantastique derrière lequel s'acharnait une volée d'écoliers sortant de classe, leurs cartables sur le dos, lorsque quelqu'un cria à ses oreilles : « Et de quatre!... » En même temps, empoigné, garrotté, ligotté, on le hissait à son tour dans un « locati » avec des gendarmes, dont un officier armé de

sa latte gigantesque qu'il tenait toute droite entre ses jambes, la poignée touchant le haut de la voiture.

Tartarin voulait parler, s'expliquer. Évidemment il devait y avoir quelque méprise... Il dit son nom, sa patrie, se réclama de son consul, d'un marchand de miel suisse nommé Ichener qu'il avait connu en foire de Beaucaire. Puis, devant le mutisme persistant de ses gardes, il crut à un nouveau truc de la féerie de Bompard, et, s'adressant à l'officier d'un air malin : « C'est pour rire, *qué !*... ah ! *vaï,* farceur, je sais bien que c'est pour rire.

— Pas un mot, ou je vous bâillonne... » dit l'officier roulant des yeux terribles, à croire qu'il allait passer le prisonnier au fil de sa latte.

L'autre se tint coi, ne bougea plus, regardant se dérouler à la portière des bouts de lac, de hautes montagnes d'un vert humide, des hôtels aux toitures variées, aux enseignes dorées visibles d'une lieue, et, sur les pentes, comme au Rigi, un va-et-vient de hottes et de bourriches : comme au Rigi encore, un petit chemin de fer cocasse, un dangereux jouet mécanique qui se cramponnait à pic jusqu'à Glion, et, pour compléter la ressemblance avec « Regina montium », une pluie rayante et battante, un échange d'eau et de brouillards du ciel au Léman et du Léman au ciel, les nuages touchant les vagues.

La voiture roula sur un pont-levis entre des petites boutiques de chamoiseries, canifs, tire-boutons, peignes de poche, franchit une poterne basse et s'arrêta dans la cour d'un vieux donjon, mangée d'herbe, flanquée de tours rondes à poivrières, à moucharabis noirs soutenus par des poutrelles. Où était-il? Tartarin le comprit en entendant l'officier de gendarmerie discuter avec le concierge du château, un gros homme en bonnet grec agitant un trousseau de clefs rouillées.

« Au secret, au secret... mais je n'ai plus de place, les autres ont tout pris... A moins de le mettre dans le cachot de Bonnivard.

— Mettez-le dans le cachot de Bonnivard, c'est bien assez bon pour lui... » commanda le capitaine, et il fut fait comme il avait dit.

Ce château de Chillon, dont le P. C. A. ne cessait de parler depuis deux jours à ses chers alpinistes, et dans lequel, par une ironie de la destinée, il se trouvait brusquement incarcéré sans savoir pourquoi, est un des monuments historiques les plus visités de toute la Suisse. Après avoir servi de résidence d'été aux comtes

de Savoie, puis de prison d'État, de dépôt d'armes et de munitions, il n'est plus aujourd'hui qu'un prétexte à excursion, comme le Rigi-Kulm ou la Telsplatte. On y a laissé cependant un poste de gendarmerie et un « violon » pour les ivrognes et les mauvais garçons du pays; mais ils sont si rares, dans ce paisible canton de Vaud, que le violon est toujours vide et que le concierge y renferme sa provision de bois pour l'hiver. Aussi l'arrivée de tous ces prisonniers l'avait mis de fort méchante humeur, l'idée surtout qu'il n'allait plus pouvoir faire visiter le célèbre cachot, à cette époque de l'année le plus sérieux profit de la place.

Furieux, il montrait la route à Tartarin, qui suivait, sans le courage de la moindre résistance. Quelques marches branlantes, un corridor moisi, sentant la cave, une porte épaisse comme un mur, avec des gonds énormes, et ils se trouvèrent dans un vaste souterrain voûté, au sol battu, aux lourds piliers romains où restent scellés des anneaux de fer enchaînant jadis les prisonniers d'État. Un demi-jour tombait avec le tremblotement, le miroitement du lac à travers d'étroites meurtrières qui ne laissaient voir qu'un peu de ciel.

« Vous voilà chez vous, dit le geôlier... Surtout, n'allez pas dans le fond, il y a les oubliettes! »

Tartarin recula épouvanté :

« Les oubliettes, *Boudiou!*...

— Qu'est-ce que vous voulez, mon garçon!... On m'a commandé de vous mettre dans le cachot de Bonnivard... Je vous mets dans le cachot de Bonnivard... Maintenant, si vous avez des moyens, on pourra vous fournir quelques douceurs, par exemple une couverture et un matelas pour la nuit.

— D'abord, à manger! » dit Tartarin, à qui, fort heureusement, on n'avait pas ôté sa bourse.

Le concierge revint avec un pain frais, de la bière, un cervelas, dévorés avidement par le nouveau prisonnier de Chillon, à jeun depuis la veille, creusé de fatigues et d'émotions. Pendant qu'il mangeait sur son banc de pierre dans la lueur du soupirail, le geôlier l'examinait d'un œil bonasse.

« Ma foi, dit-il, je ne sais pas ce que vous avez fait, ni pourquoi l'on vous traite si sévèrement...

— Eh! coquin de sort, moi non plus, je n'en sais rien, fit Tartarin la bouche pleine.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous n'avez pas l'air d'un mau-

vais homme, et, certainement, vous ne voudriez pas empêcher un pauvre père de famille de gagner sa vie, n'est-ce pas?... Eh ben, voilà!... J'ai là-haut toute une société venue pour visiter le cachot de Bonnivard... Si vous vouliez me promettre de vous tenir tranquille, de ne pas essayer de vous sauver... »

Le bon Tartarin s'y engagea par serment, et cinq minutes après, il voyait son cachot envahi par ses anciennes connaissances du Rigi-Kulm et de la Tellsplatte, l'âne bâté Schwanthaler, l'ineptissimus Astier-Réhu, le membre du Jockey-Club avec sa nièce (hum! hum!...), tous les voyageurs du circulaire Cook. Honteux, craignant d'être reconnu, le malheureux se dissimulait derrière les piliers, reculant, se dérobant à mesure qu'approchait le groupe des touristes précédés du concierge et de son boniment débité d'une voix dolente: « C'est ici que l'infortuné Bonnivard... »

Ils avançaient lentement, retardés par les discussions des deux savants toujours en querelle, prêts à se sauter dessus, agitant l'un son pliant, l'autre son sac de voyage, en des attitudes fantastiques que le demi-jour des soupiraux allongeait sur les voûtes.

A force de reculer, Tartarin se trouva tout près du trou des oubliettes, un puits noir, ouvert au ras du sol, soufflant l'haleine des siècles passés, marécageuse et glaciale. Effrayé, il s'arrêta, se pelotonna dans un coin, sa casquette sur les yeux; mais le salpêtre humide des murailles l'impressionnait; et tout à coup un formidable éternument, qui fit reculer les touristes, les avertissait de sa présence.

« Tiens, Bonnivard... » s'écria l'effrontée petite Parisienne coiffée d'un chapeau Directoire, que le monsieur du Jockey-Club faisait passer pour sa nièce.

Le Tarasconnais ne se laissa pas démonter.

« C'est vraiment très gentil, *vé*, ces oubliettes!... » dit-il du ton le plus naturel du monde, comme s'il était en train, lui aussi, de visiter le cachot par plaisir, et il se mêla aux autres voyageurs qui souriaient en reconnaissant l'alpiniste du Rigi-Kulm, le boute-en-train du fameux bal.

« Hé! mossié... ballir, dantsir!... »

La silhouette falote de la petite fée Schwanthaler se dressait devant lui, prête à partir pour une contredanse. Vraiment, il avait bien envie de danser! Alors, ne sachant comment se débarrasser de l'enragé petit bout de femme, il lui offrit le bras, lui montra galamment son cachot, l'anneau où se rivait la chaîne du captif,

la trace appuyée de ses pas sur les dalles autour du même pilier; et jamais, à l'entendre parler avec tant d'aisance, la bonne dame ne se serait doutée que celui qui la promenait était aussi prisonnier d'État, une victime de l'injustice et de la méchanceté des hommes. Terrible, par exemple, fut le départ, quand l'infortuné Bonnivard, ayant reconduit sa danseuse jusqu'à la porte, prit congé avec un sourire d'homme du monde: « Non, merci, *vé*... Je reste encore un petit moment. » Là-dessus il salua, et le geôlier, qui le guettait, ferma et verrouilla la porte à la stupéfaction de tous.

Quel affront! Il en suait d'angoisse, le malheureux, en écoutant les exclamations des touristes qui s'éloignaient. Par bonheur, ce supplice ne se renouvela plus de la journée. Pas de visiteurs à cause du mauvais temps. Un vent terrible sous les vieux ais, des plaintes montant des oubliettes comme des victimes mal enterrées, et le clapotis du lac, criblé de pluie, battant les murailles au ras des soupiraux d'où les éclaboussures jaillissaient jusque sur le captif. Par intervalles, la cloche d'un vapeur, le claquement de ses roues scandant les réflexions du pauvre Tartarin, pendant que le soir descendait gris et morne dans le cachot qui semblait s'agrandir.

Comment s'expliquer cette arrestation, son emprisonnement dans ce lieu sinistre? Costecalde, peut-être... une manœuvre électorale de la dernière heure?... Ou, encore, la police russe avertie de ses paroles imprudentes, de sa liaison avec Sonia, et demandant l'extradition? Mais alors, pourquoi arrêter les délégués?... Que pouvait-on reprocher à ces infortunés dont il se représentait l'effarement, le désespoir, quoiqu'ils ne fussent pas comme lui dans le cachot de Bonnivard, sous ces voûtes aux pierres serrées, traversées à l'approche de la nuit d'un passage de rats énormes, de cancrelats, de silencieuses araignées aux pattes frôleuses et difformes.

Voyez pourtant ce que peut une bonne conscience! Malgré les rats, le froid, les araignées, le grand Tartarin trouva dans l'horreur de la prison d'État, hantée d'ombres martyres, le sommeil rude et sonore, bouche ouverte et poings fermés, qu'il avait dormi entre les cieux et les abîmes dans la cabane du Club Alpin. Il croyait rêver encore, au matin, en entendant son geôlier:

« Levez-vous, le préfet du district est là... Il vient vous interroger.... » L'homme ajouta avec un certain respect: « Pour que

le préfet se soit dérangé... il faut que vous soyez un fameux scélérat. »

Scélérat! non, mais on peut le paraître après une nuit de cachot humide et poussiéreux, sans avoir eu le temps d'une toilette, même sommaire. Et dans l'ancienne écurie du château, transformée en gendarmerie, garnie de mousquetons en râtelier sur le crépissage des murs, quand Tartarin — après un coup d'œil rassurant à ses alpinistes assis entre les gendarmes — apparaît devant le préfet du district, il a le sentiment de sa mauvaise fortune en face de ce magistrat correct et noir, la barbe soignée, et qui l'interpelle sévèrement:

« Vous vous appelez Manilof, n'est-ce pas?... sujet russe... incendiaire à Pétersbourg... réfugié et assassin en Suisse.

— Mais jamais de la vie... C'est une erreur, une méprise...

— Taisez-vous, ou je vous bâillonne... » interrompt le capitaine.

Le préfet correct reprend: « D'ailleurs, pour couper court à toutes vos dénégations... Connaissez-vous cette corde? »

Sa corde, coquin de sort! Sa corde tissée de fer, fabriquée en Avignon. Il baisse la tête, à la stupeur des délégués, et dit: « Je la connais.

— Avec cette corde, un homme a été pendu dans le canton d'Unterwald... »

Tartarin frémissant jure qu'il n'y est pour rien.

« Nous allons bien voir! » Et l'on introduit le ténor italien, le policier que les nihilistes avaient accroché à la branche d'un chêne au Brünig, mais que des bûcherons ont sauvé miraculeusement.

Le mouchard regarde Tartarin : « Ce n'est pas lui! » les délégués: « Ni ceux-là non plus... On s'est trompé. »

Le préfet, furieux, à Tartarin : « Mais, alors, qu'est-ce que vous faites ici ?

— « C'est ce que je me demande, *vé!*... » répond le président avec l'aplomb de l'innocence.

Après une courte explication, les alpinistes de Tarascon, rendus à la liberté, s'éloignent du château de Chillon dont nul n'a ressenti plus fort qu'eux la mélancolie oppressante et romantique. Ils s'arrêtent à la pension Müller pour prendre les bagages, la bannière, payer le déjeuner de la veille, qu'ils n'ont pas eu le temps de manger, puis filent vers Genève par le train. Il pleut. A travers les vitres ruisselantes se lisent des noms de stations

d'aristocratique villégiature, Clarens, Vevey, Lausanne; les chalets rouges, les jardinets d'arbustes rares passent sous un voile humide où s'égouttent les branches, les clochetons des toits, les terrasses des hôtels.

Installés dans un petit coin du long wagon suisse, deux banquettes se faisant face, les alpinistes ont la mine défaite et déconfite. Bravida, très aigre, se plaint de douleurs, et, tout le temps, demande à Tartarin avec une ironie féroce: Eh *bé !* vous l'avez vu, le cachot de Bonnivard.. Vous vouliez tant le voir... Je crois que vous l'avez vu, *qué ?* » Excourbaniès, aphone pour la première fois, regarde piteusement le lac qui les escorte aux portières: « En voilà de l'eau, *Boudiou !*... après ça, je ne prends plus de bain de ma vie.... »

Abruti d'une épouvante qui dure encore, Pascalon, la bannière entre ses jambes, se dissimule derrière, regardant à droite et à gauche comme un lièvre, crainte qu'on le rattrape... Et Tartarin? Oh! lui, toujours digne et calme, il se délecte en lisant des journaux du Midi, un paquet de journaux expédié à la pension Müller et qui, tous, reproduisent d'après le *Forum*, le récit de son ascension, celui qu'il a dicté, mais agrandi, enjolivé d'éloges mirifiques. Tout à coup le héros pousse un cri, un cri formidable qui roule jusqu'au bout du wagon. Tous les voyageurs se sont dressés; on croit à un tamponnement. Simplement un entrefilet du *Forum* que Tartarin lit à ses alpinistes.... « Écoutez ça : *Le bruit court que le V. P. C. A. Costecalde, à peine remis de la jaunisse qui l'alitait depuis quelques jours, va partir pour l'ascension du mont Blanc, monter encore plus haut que Tartarin*... Ah! le bandit... Il veut tuer l'effet de ma Jungfrau... Eh bien ! attends un peu, je vais te la souffler, ta montagne... Chamonix est à quelques heures de Genève, je ferai le mont Blanc avant lui ! En êtes-vous, mes enfants? »

Bravida proteste. *Outre !* il en a assez, des aventures. « Assez et plus qu'assez... » hurle Excourbaniès tout bas, de sa voix morte.

« Et toi, Pascalon ?... » demande doucement Tartarin.

L'élève bêle sans oser lever les yeux: « Maï-aï-aître... » Celui-là aussi le reniait.

« C'est bien, dit le héros solennel et fâché, je partirai seul, j'aurai tout l'honneur... *Zou !* rendez-moi la bannière... »

(*A suivre.*) Alphonse Daudet.

MAXIMES DE LA VIE

Le châtiment de celui qui a trompé, c'est d'être obligé de tromper encore.

—

Défiez-vous de votre défiance, elle vous trompe plus souvent qu'on ne vous aurait trompé.

—

Nous avons tous fait des ingrats; nous ne l'avons jamais été.

—

Ce qui rend la pensée de la mort si effroyable, c'est d'être seul pour affronter l'inconnu; si on pouvait aller à la mort avec ce qu'on aime, la mort aurait l'attrait du vertige et semblerait éterniser l'amour.

—

Être triste, c'est presque toujours penser à soi.

—

Pour faire un bon ennemi, prenez un ami : il sait où frapper.

—

Selon la noblesse ou la bassesse de l'âme, l'habileté devient qualité ou défaut.

—

On n'a pas autant de mémoire que d'imagination, c'est ce qui rend si difficile le métier de menteur.

—

La jeunesse dure bien plus longtemps que ne le croient ceux qui sont jeunes.

—

Ce n'est pas la réalisation d'un bonheur ardemment désiré qui cause la joie la plus vive, c'est la certitude qu'un malheur vivement redouté est enfin écarté de la vie.

—

Le sommeil est le seul ami qui ne vient pas quand on l'appelle.

Comtesse Diane.

LES ENFANTS MAL ÉLEVÉS

I

LES INCORRIGIBLES

Y a-t-il des enfants incorrigibles ?

Précisons la question, insoluble à notre avis, si on la présente sous cette forme trop vague.

1° Veut-on dire qu'il y a des enfants qu'il est impossible de discipliner, une fois qu'on leur a LAISSÉ PRENDRE une direction mauvaise...?

Certes, dans ce cas, on a mille fois raison de les juger incorrigibles. C'est à n'en pas douter irrémédiable : *l'enfant est mal élevé.*

On a commencé l'œuvre quand on devait la terminer : voilà tout.

2° Mais veut-on dire qu'il n'y a pas moyen d'avoir raison d'enfants de deux, trois ou quatre ans, et qu'il est tel bambin si terrible, que le père ou le maître doit désarmer devant lui... ?

Nous ne saurions l'admettre.

On insiste.

Il y a, affirme-t-on, des natures rebelles par instinct, des êtres

mal nés, sur lesquels on ne peut rien ; en un mot, des enfants réfractaires, qu'on est en droit de proclamer en toute vérité, incorrigibles.

Mettons-nous en garde contre de pareilles théories ! Car si elles sont exactes, force sera, en bonne logique, de nier la moralité, et même la responsabilité humaine. L'homme sera l'instrument aveugle d'une nature vicieuse, et la victime de la Fatalité qui pèse sur lui...

Avec ce système, on en arriverait à remplacer dans l'organisation sociale la prison répressive par la maison de santé, et l'éducateur par le médecin.

Il n'y aurait ni fautes, ni crimes : mais seulement des maladies.

Voilà où conduisent ces vieux clichés, ces préceptes faciles qui ont cours dans la conversation, mais qui, pour le philosophe, sont autant de dangereuses aberrations et d'inquiétants sophismes. D'ailleurs, décomposons l'objection pour la mieux étudier.

Que répondrait-on à cette question : « Peut-on courber une branche de chêne et en former un cercle régulier ? »

... *Non*, si l'on ne dépense pas l'effort nécessaire ; si l'on veut ployer la tige sans préparation ; si depuis longtemps elle pousse de travers ; si l'on ne tient point compte du fil du bois ; si l'on veut terminer l'essai en une heure...

... *Oui*, si l'on procède peu à peu ; si l'on prend la tige TRÈS PETITE encore ; si on la place dans le milieu qui doit l'assouplir... Oui ! grâce à ces soins, grâce à ces précautions, on obtiendra presque sûrement un cercle parfait.

« Alors ! c'est un travail énorme que celui de l'éducation ! C'est un assujettissement continuel, une fatigue incessante !...

Mais qui donc a dit le contraire ?

Personne, que je sache !

L'éducation, ainsi que toute œuvre humaine, « vaut ce qu'elle coûte », selon l'admirable langage d'Ozanam.

Rien de plus profond, ni de plus judicieux.

Quiconque observe le monde avec attention et sans parti pris reconnaît vite qu'il y a deux sortes d'enfants mal élevés.

1° Ceux que l'on n'a PAS PRIS LA PEINE de surveiller ;

2° Ceux que l'on n'a PAS SU diriger comme il convenait.

Il existe des procédés de dressage pour les chevaux et les chiens, un régime pour le bétail ; l'élevage et ses règles consti-

tuent même une espèce de code ; mais chacun croit savoir d'intuition cet art si complexe, qui doit faire d'un enfant, un homme...

On apprend tout, excepté cette science difficile comme nulle autre, et dont l'importance est incomparable !

Donnons une formule à notre thèse pour en faciliter la démonstration.

Les enfants sont mal élevés, quelquefois par la FAUTE, *et presque toujours par le* FAIT *des parents.*

Si nous disons « presque toujours », c'est par pure concession ; car dans notre intime pensée nous voudrions dire : toujours, *au moins par leur fait.*

Voilà qui semblera tout d'abord une exagération, une simple fantaisie !

« Quoi ! peut-on nier l'indiscipline native, le tempérament intraitable chez certaines « natures ingrates... »

... Nous savons tout ce qu'on peut écrire à ce sujet : néanmoins notre conviction reste entière.

A nous de prouver que nous ne nous laissons pas séduire par l'attrait du paradoxe, ni par l'amour de l'originalité.

En attendant, qu'on veuille bien ne pas juger le procès avant la plaidoirie, et qu'on nous accorde quelques instants d'attention, sans conclure prématurément.

Définissons les mots :

On élève mal PAR SA FAUTE.

Quand on ne veut pas s'occuper de l'enfant, cela semblant trop ennuyeux... ; quand on le sacrifie au charme des distractions mondaines ou à la fièvre des affaires... ; quand on le dissipe à plaisir... ; quand on le place à côté de tentations probables... ; quand on le produit dans des réunions peu sérieuses ou même dangereuses...

En est-il jamais ainsi... ? Car enfin, cette étude ne s'occupe point des bas-fonds de la société, où le vice est une habitude, et la corruption une sorte de science...

« Que des parents honnêtes (puisque c'est d'eux seuls qu'il s'agit) se trompent, fassent fausse route... ; on le comprend ! dira-t-on. Mais que, de gaieté de cœur, ils amoindrissent la vertu de leur enfant, alors que, légalement et moralement, ils sont responsables de sa conduite, et doivent être les premières victimes

de la mauvaise direction donnée... ; voilà qui n'est guère admissible ! »

Cela est pourtant possible, puisque cela *est*.

Sans doute, hélas ! dans un monde que vous ignorez, on voit d'odieuses compromissions, des calculs inavouables, de honteux trafics, dont la statistique et les tribunaux criminels dévoilent l'histoire, ou lamentable ou révoltante.

Nous n'en parlons pas.

Cependant, dans un milieu qui fait partie de ce qu'il est convenu d'appeler la « société », ne voit-on pas des pères, ex-beaux, viveurs retraités, galants honoraires, faisant fondre les glaces de l'âge, et réchauffant leur vieillesse au tiède soleil d'un « été de Saint-Martin, » ne les voit-on pas, disons-nous, revenir pour un temps à la vie de plaisirs d'autrefois, en y associant dans une certaine mesure un grand fils, qui est ravi, enchanté, de trouver dans son auteur un joyeux compagnon, au lieu d'un censeur importun...

Le père, de son côté, n'est pas fâché de cette protection filiale, qui lui permet de se « rajeunir un peu », en ne se compromettant pas trop.

Et que pourrait dire la mère ?

Ce n'est pas un époux frivole qui se distrait : c'est un bon père qui amuse son fils et lui fait connaître le monde... « Ne le dis pas à ta mère, elle *nous* gronderait... ! »

Grâce à Dieu ! cette physionomie est rare, sans être toutefois introuvable.

Ne nous attardons point.

Hâtons-nous d'arriver à la seconde catégorie de parents, honnêtes au sens vulgaire, qui donnent encore par leur *faute* une éducation mauvaise.

Tantôt par cupidité, tantôt par ambition, un père autorise telle société peu correcte, telle intimité imprudente ou déplacée.

« *Dame ! le gaillard est bien tourné... !* se dit-il tout bas, *et s'il devenait la coqueluche de quelque riche héritière, où serait le mal ?* »

N'avez-vous pas entendu de ces hommes, braves gens au demeurant, tenant ce langage à leurs fils : « *Eh bien ! mauvais sujet ! j'en apprends de belles sur ton compte... Il paraît que tu fais des conquêtes, petit polisson !* »

Qu'y a-t-il au fond de tout cela ? Pourquoi ce tapage ? Pourquoi ces phrases sonores ?

Parce que le jeune « damoiseau » a eu la complaisance de porter à la promenade l'écharpe de ces demoiselles, ou leur a gracieusement cédé sa place au « croquet »... ce qui est de simple politesse ; ou encore, parce que, avant son tour, il a spontanément mis sur son grand nez le bandeau traditionnel des jeux de salon.

Mais l'idée que son fils est un garçon *entreprenant* flatte l'orgueil du père, qui surfait d'une façon misérable, et grossit d'une manière grotesque les démarches les plus communes, et les incidents les plus vulgaires.

Le propos paternel n'est après tout qu'une plaisanterie, objectera-t-on.

C'est possible, disons même probable; mais le jeune homme, *lui,* y verra un encouragement formel à sortir de la sage réserve où il croyait devoir se renfermer jusque-là.

Et si le fils, s'autorisant de ce langage, dépasse un jour les limites du badinage, à qui la faute en réalité...?

Montons plus haut.

Voici une très honnête mère, une femme excellente. Sa concierge la voyant sortir tous les dimanches, vers midi trois quarts, avec un petit livre à tranche dorée, la juge une femme pieuse...

Cette mère a une fille sérieuse, modeste, charmante de candeur, simple comme un enfant, pure comme un ange! si pure même, que la mère est toute chagrine, quand elle rencontre dans le monde d'autres jeunes filles ayant le verbe haut, le regard presque osé, et un petit sans façon d'allures qui les fait *suffisamment* remarquer.

Elle est très mortifiée par la comparaison à laquelle elle se livre en silence... « Sa fille, hélas! ne sait pas se faire valoir, « pense-t-elle avec tristesse... Il faut se l'avouer! ses amies, qui « certes ne la valent pas, emportent les suffrages et confisquent « à leur profit égards et attentions... Non! il ne faut pas se jeter « à la tête des gens, mais on serait bien bête de laisser toute la « place aux autres... Leur entrain est un peu tapageur et leur « assurance excessive, si l'on veut; mais enfin! elles plaisent : « c'est clair, c'est évident! »

Désormais, cette pauvre mère n'a plus qu'un désir : voir sa fille imiter les amies en qui elle blâmait jadis un léger manque de distinction.

Le succès est à ce prix.

« *On ne doit pas exagérer les meilleures choses... Il faut ce* « *qu'il faut... Il y a une mesure en tout...* » Tels sont les conseils, très humains sans doute, mais regrettables, dont la jeune fille sera poursuivie.

Examinons la métamorphose :

Sur le conseil maternel, les coiffures deviennent moins « calmes » ; les robes plus « voyantes » ; les modes plus « enlevées ».

Le jour, on conduit la jeune fille là où il y a *du* monde : expositions, courses, concerts ; et le soir, on la mène dans *le* monde.

Jugez de la joie maternelle, la nuit où la jeune fille n'a pas manqué une seule contredanse !...

Eh bien ! on rendrait service à cette mère, en lui apprenant que les jeunes gens, même les plus inconsidérés, sont moins sots qu'on ne se l'imagine d'ordinaire.

Pour eux, comme pour tous, il existe dans les salons deux catégories de jeunes filles nettement distinctes... : celles à qui on offre le *bras*, et CELLE dont on demande la *main*.

Le valseur s'empresse auprès de beaucoup, et papillonne autour de toutes.

L'épouseur est plus discret : il se réserve, et admire en silence...

Tout s'enchaînant, on croira bon de forcer un peu la note...

Pour la première fois, la jeune fille entendra une pièce *risquée* (Dieu sait ce qu'il peut y avoir sous ce mot !), et l'on visitera des musées aux œuvres mal voilées.

Quant aux lectures, reconnaissons qu'on ne permettra rien de déshonnête ; mais on tolérera tel livre qu'on aurait défendu un mois auparavant...

La nuance est perceptible.

Enfin ! à force de dévouement et de peines, la pauvre femme en arrivera sans doute à défraîchir légèrement, par sa faute, cette fleur suave, tendre et délicate : l'âme d'une jeune fille..., sa fille !

Parlons maintenant de l'autre catégorie d'enfants mal élevés, à savoir : ceux gâtés par LE FAIT des parents.

Confessons vite que quelquefois un père ou une mère, tout en ayant conscience de leur austère devoir d'éducateurs, tout en comprenant leur si haute mission, ne parviendront pas à faire le

nécessaire, en dépit de leur ardent désir de se sacrifier à leur enfant.

Supposons un père libre-penseur et une mère croyante.

Le père néglige toute éducation sérieuse, et tente follement sur son fils l'épreuve du système de Jean-Jacques.

Ici, la mère n'est pas en faute...

Cependant, c'est au moins par le fait du père que l'enfant n'aura pas de direction utile.

On le voit, cette hypothèse même, loin de combattre notre thèse, la confirme de tout point.

On demeure interdit quand on voit avec quelle sérénité des parents sacrifient le cœur de leurs enfants !

Prenant au hasard trois familles dans un même groupe, voici ce que nous trouvons :

— M *** avoue qu'au pensionnat ou au collège son fils se trouve en contact avec plusieurs « véritables petits voyous ». Il y a bien, à quelques lieues de là, à R..., une maison d'éducation parfaite; mais les jours de sortie, il faudrait aller chercher l'enfant : « Ce serait par trop gênant... » Et on ne veut point se gêner.

— Inversement, M. A..., qui habite R..., expédie son fils loin de lui, près d'un vieil oncle célibataire qui joue le rôle de correspondant. Là, le jeune homme aura sous la main les romans les plus éhontés, et sous les yeux, la société la plus mélangée... On se résigne, car on escompte la succession de ce joyeux drille.

— Mme Y..., mère de deux enfants, a pour voisine une veuve, étrange personne dont le langage est quelquefois « plus que leste », et qui très souvent descend passer la soirée pour se désennuyer. A en croire la maman, son fils a ressenti la plus fâcheuse influence de cette conversation intempérante. Ce n'est point tout! cette voisine a elle-même un grand fils indignement élevé, qui vient aussi rendre visite à Mme Y... et à sa jeune fille; et cette dernière ne voit pas sans plaisir ses assiduités presque quotidiennes. « Mais, ajoute sa mère, pour rien au monde, je ne « voudrais que la chère petite pût rêver un seul instant une « pareille union ! »

Et cependant, elle restera dans cette maison... Songez donc! changer ses habitudes pour sauvegarder deux enfants! quitter l'appartement qu'elle occupe depuis vingt ans...!

Ah ! si on la menaçait d'augmenter son loyer, ce serait autre chose !

On élève mal *par son fait :*

Quand, malgré de bonnes intentions, malgré la volonté générale de réussir dans l'éducation, on s'y prend mal, ou au rebours de ce qu'il conviendrait.

Dans ces cas divers, l'enfant n'est-il pas encore victime de nos erreurs?

Voici par exemple une nature tendre, expansive, affectueuse : on lui tient rigueur à l'excès, on l'élève sèchement.

Tel autre enfant est ardent, prime-sautier, plein de ressort et d'énergie. Il conviendrait de le mater... : on lui laisse la bride sur le cou !

Les parents n'ont pas tenu compte de ces tendances : ils n'ont pas su les combattre.

Ce n'est pas leur *faute :* d'accord! Toutefois, l'insuccès proviendra de leur *fait.*

Or, c'est exactement ce que nous croyons et prétendons.

Une petite fille a des parents vaniteux... La vue d'un enfant d'humble tenue, loin d'éveiller en elle la sympathie et la pitié, lui suggère des sentiments d'orgueil et de sotte fierté. Elle refuse de jouer avec celle dont le vêtement est plus modeste que le sien ; mais au lieu de l'éconduire avec douceur, elle dira d'un air pincé et d'une voix brève cette dure parole : « *Merci, Mademoiselle, vous n'êtes pas assez bien mise.* »

Et le propos coupable ne sera point sévèrement blâmé.

On fermera l'oreille, sans comprendre que cette mauvaise parole est encore plus funeste pour qui la prononce qu'humiliante pour qui la subit.

Ces pauvres parents, tout en ayant l'intention de bien faire, se contentent de voir les choses de si haut et de si loin... qu'ils finissent par ne plus rien apercevoir du tout.

Ils oublient que la vraie éducation se compose de minuties apparentes, d'incidents quotidiens, de détails multiples, qui, rapprochés les uns des autres, constituent le fond même de l'esprit et du caractère; ils oublient en un mot que c'est l'œuvre de tous les instants!

Semblables préoccupations leur paraissent mesquines, insignifiantes, exagérées...

Ils croient faire *assez* en faisant *beaucoup*, afin de bien élever leurs enfants; alors que leur devoir impérieux et sacré est de TOUT FAIRE, pour aider à ce résultat.

Car ce n'est pas seulement au regard d'un monde indulgent, mais devant ce juge sévère, la Conscience, que nous sommes comptables des sentiments inculqués à nos enfants.

On conduit donc la petite fille dans les bals enfantins, où elle échange sa naïve candeur, contre l'imitation déplacée d'usages de commande et de conventions mondaines.

Elle choisit ses cavaliers d'une façon exclusive; ce qui enchante les parents.

Voit-on poindre une coquetterie précoce...? Le succès est complet; et l'on cache mal la joie que l'on éprouve.

Et cependant! pourquoi tant se hâter de mûrir avant l'heure cette âme à peine éclose, et d'égrener ses illusions enfantines...? Pourquoi y semer les vanités, l'envie, les jalousies, comme si les tristesses et les déceptions n'arrivaient pas assez tôt dans la vie...? Pourquoi réduire les années d'une jeunesse, déjà si fugitives.

« Les chérubins ont bien le temps
« De connaître notre misère!

« *Pareils jeux sont sans conséquence pour eux*, assure-t-on; *ce sont des enfants...* »

Moins qu'on ne le pense!

Puis, jeune fille, elle apprendra des proverbes de société, saynètes qu'on étudie tout l'hiver, pour ne les point savoir au printemps.

Qu'importe après tout! ne sont-ce pas les répétitions qui présentent le véritable attrait?

Et pourquoi?

Parce qu'on aura le droit — de par ses parents — de dire et de redire, en tant que « personnage », ce que l'on ne pourrait ni n'oserait exprimer dans les relations ordinaires de la vie.

« *Mais puisque c'est dans le rôle...!* »

... Ah! la plus curieuse comédie est bien celle qu'on joue à son insu!

Le choix de la pièce, les rôles ou réclamés ou distribués, tout est un intéressant sujet d'études et de révélations piquantes pour l'observateur.

Enfin, pour former la débutante, ou plus souvent encore pour ne point se priver eux-mêmes d'une distraction qui plaît, les parents la conduiront dans la plupart des théâtres.

D'abord elle rira sans comprendre — heureusement! Ensuite, elle comprendra, sans pouvoir sourire...

Supposons une domestique indiscrète racontant, en manière d'anecdote, l'intrigue qui fait le fond de la pièce à laquelle l'enfant a assisté... On chasserait la coupable avec indignation!

— « *Imaginez-vous cette misérable disant de pareilles choses à ma fille! C'est abominable!* »

Tout en la préparant pour la vie élégante et brillante, on n'oublie pas les études classiques.

De nos jours, l'*instruction* a pris une extension telle, qu'elle prime et absorbe en quelque sorte l'*éducation*, avec laquelle les esprits superficiels sont tentés de faire confusion fréquente.

Cela est si vrai, que, journellement, pour dire qu'une jeune fille a suivi pendant de longues années des cours supérieurs, on s'exprime ainsi : elle a reçu une « éducation » très complète.

On ne voit pas de différence entre ces deux mots si distincts, comme le sont d'ailleurs les idées qu'ils représentent.

Ah ! qu'il est curieux d'entendre la mère disant, à haute voix, avec les inflexions voulues que le lecteur saura imaginer : « *Hier, en sortant de la Sorbonne avec ma fille... Demain, en allant avec ma fille à la Sorbonne...* »

Certes, nous sommes loin de méconnaître les dons de l'esprit chez la femme.

Disons même qu'à notre avis, son intelligence est en général plus prompte, bien plus ouverte que celle de l'homme.

Mais, autant un enseignement sage et approprié est favorable et utile à la jeune fille, autant un fatras de connaissances indigestes remplaçant les qualités naturelles de son esprit, lui donne une suffisance regrettable, et même une nuance de pédanterie fort déplaisante.

On entend alors des conversations où il y a de tout..., excepté du goût et du charme!

Et qu'est-ce qu'une jeune fille sans cela, mon Dieu! Dans un discours incohérent et avec une volubilité qui surprend, elle vous parlera en une demi-heure : d'Origène et d'oxygène — des Guerres puniques et des Dragonnades — de Caracalla et du phylloxéra — de la Révélation et de la Suggestion...

C'est à demander grâce!

La mère, rouge de joie, écoute avec une complaisance émue, tout en simulant l'indifférence.

Et l'on quitte le salon en se disant : voilà une jeune personne qui serait parfaite si elle savait moins de choses!

Ce qu'elle a gagné en connaissances vaines, ne compense pas, à beaucoup près, les grâces naturelles de son esprit qu'elle a eu grand'peine à déformer sous le poids d'une science plus massive que solide.

... Une brillante valseuse se plaignait un jour en soirée, d'avoir cherché pendant toute la matinée la solution d'une équation... Une amie charitable aurait pu lui faire remarquer que le nœud de son épaulette ne tenait plus que d'un fil, et qu'il manquait trois boutons à ses gants...

Mais d'habitude, les jeunes filles ont leurs gants en état, tandis qu'une équation est un travail non vulgaire, qui distingue les profanes...

A notre avis, ici encore on confond deux mots et deux idées : *Se faire remarquer*, n'est point nécessairement *se distinguer*.

Il y a un moyen facile, ce semble, de fournir la preuve des allégations précédentes. C'est de passer en revue les types principaux et ordinaires d'enfants mal élevés, et de constater si, oui ou non, ils ne sont point tels, au moins DE PAR LE FAIT de ceux qui ont mission de les diriger.

Comme on le voit, nous ne nous occupons plus des parents coupables, mais seulement de ceux qui, faute de réflexion ou d'expérience, se méprennent, tout en ayant de bonnes intentions.

On citera le jeune *Paul* qui a quatre ou cinq ans : il est rageur et gourmand; il bat sa bonne, pince ses sœurs et menace sa mère...

Oui, il est mal élevé.

Mais ce qu'on ne dit pas, c'est qu'on a ri de ses premières violences; c'est qu'on l'a menacé en vain de corrections qui n'arrivaient point; c'est qu'on aimait mieux céder à ce qu'on appelait alors ses « caprices » que de résister.

On se demande même si jamais il sera possible de ressaisir l'autorité, dont on a négligé de s'armer en temps opportun.

En sorte que c'est par le *fait* des parents, que l'enfant est devenu insupportable.

Autre exemple : *Jean* a six ou sept ans : il est insolent, boudeur, exigeant. Il vend son obéissance, se faisant payer en jouets ou en pièces blanches les plus légères concessions ; à moins qu'il ne résiste ouvertement.

A ses heures de révolte, il traite son père de « vilain papa », etc...

Lui encore est très mal élevé, n'est-il pas vrai?

Mais ce qu'on ne raconte pas, c'est que, si le père veut punir, la mère, elle, câline le coupable, et dans son aveuglement, s'oublie quelquefois jusqu'à dire à l'enfant pour le consoler : « *Viens, mon ange, avec ta petite mère! ton papa n'aime pas son petit garçon... Il est trop méchant.* »

Ou bien, si la mère donne un ordre, inflige une punition, le père maladroit lève l'interdit ou blâme tout haut la sévérité maternelle, sans mesurer les torts de l'enfant, souvent même sans savoir de quoi il s'agit...

Heureux! quand il ne contrecarre pas très positivement sa femme, en permettant ce qu'elle vient de défendre!

— *Louis* a environ dix ans. Sa tenue, ses manières, son langage sont détestables : sa famille en rougit. Loin d'être affectueux, il ne cache point l'ennui profond qu'il éprouve au foyer, où il ne trouve rien qui l'intéresse, l'attire ni le retienne.

Certes, il est mal élevé.

Toutefois, si l'on remarque que pendant ses jeunes années, il était presque exclusivement aux mains des domestiques ; et que, si par hasard les parents se montraient, c'était pour gronder et réprimander ; si l'on ajoute qu'un peu plus grand, il a été placé dans un internat où l'on s'est occupé beaucoup de son intelligence, un peu de son corps, et pas du tout de son cœur...., alors, il est probable que l'étonnement cessera.

Étaient-ce les occupations du monde ou les affaires qui absorbaient?

Peu importe! Pour l'enfant, le résultat est le même : il est moralement abandonné.

— *Pierre* a quinze ans ; il fait le désespoir de ses parents..... Il a été éconduit de divers collèges et institutions ; il a les mollesses affadissantes de la paresse, et en même temps les ardeurs de l'insolence. Il n'est intelligent que s'il s'agit de mal faire... ou de faire mal.

Il appelle son père « le paternel », et rit de sa naïve mère.

Il lit les romans à la mode, demande toujours de l'argent,

vend ses dictionnaires, s'ouvre un crédit chez le pâtissier, insulte les domestiques, se moque de tout le monde...

Au dire de son père, c'est non seulement un enfant mal élevé, mais « *un méchant petit animal* ».

Un jour, poussé à bout, on veut réagir : on ne le peut plus.

.... Eh bien ! ce Pierre : c'est Louis, c'est Jean, c'est Paul avec quelques années de plus.... De mauvais, il est devenu pire : le germe s'est développé. Et il devait en être ainsi du moment qu'on le « laissait faire ».

Comment ne l'avoir point prévu !

Donc, les enfants sont mal élevés *par le fait* des parents :

Si l'on s'en remet à des mercenaires du soin de l'éducation ; s'il y a contradiction dans les ordres ; si l'on tolère auprès d'eux des influences mauvaises ; si l'on ne donne pas l'exemple soi-même, etc...

Cela n'est pas douteux.

Mais de plus, il est divers cas spéciaux, où l'on doit reconnaître que l'enfant est plutôt victime des circonstances que personnellement coupable. Et ces hypothèses rentrent dans la présente catégorie. Précisons :

— Un fils est le seul survivant de nombreux frères et sœurs... On le soigne à l'excès ; on l'entoure d'une sollicitude anxieuse. Il est si constamment choyé et suivi, qu'il finit par prendre en grippe sa famille, et par secouer ce joug fatigant qui lui ôte tout ressort, toute initiative, et toute indépendance légitime.

Ces attentions incessantes, ces soins exagérés, touchants et respectables je n'en disconviens pas, produisent en définitive un résultat énervant.

— Un homme de science, absorbé par le côté philosophique des grandes questions et des graves problèmes qui occupent son esprit, parle de *tout* devant son fils, qui, à peine sorti de l'enfance, a déjà feuilleté en curieux, jusqu'à la dernière page, le livre de la vie ! Il a seize ans, dix-huit ans..., et c'est un petit vieillard.

Ici encore, peut-on faire grief à l'enfant de sa précocité inquiétante ?

— Une mère reste veuve.... Lui faut-il par les rigueurs s'aliéner le cœur de l'être béni, qui lui rappelle le cher souvenir de celui qu'elle pleure ? D'ailleurs, sait-on être sévère quand la dou-

leur vous a meurtri, vous ôtant toute énergie morale et toute force physique : on a trop souvent besoin de paix et de calme... Le malheur veut le silence.

L'enfant va donc grandir, laissé à lui-même presque complètement.

Exploitant la situation, le jeune homme alléguera la nécessité de telles dépenses, l'avantage de telles camaraderies, l'utilité de telles sorties dans l'intérêt de son avenir..... Et la mère, incapable de se rendre compte par elle-même du bien-fondé de ces affirmations, en passera sans mot dire par toutes les fantaisies imaginées par son fils, en vue de l'indépendance qu'il convoite.

Cependant, même dans ces douloureuses éventualités, l'expérience peut compenser dans une large mesure la complicité néfaste des événements.

Oui, cette digne mère affligée, qui ne veut point se séparer de son fils qu'elle est impuissante à élever, aime son enfant d'un grand amour! Mais telle autre qui, en cette occurrence, confierait à des maîtres sûrs et éprouvés l'éducation qu'elle ne peut donner par elle-même, ferait preuve d'une tendresse plus intelligente et plus éclairée.

Elle aimerait *mieux*.

Fernand NICOLAÏ.

(*A suivre.*)

LA MORT DE LA NUIT

Ce fut avec une volubilité extraordinaire que mon ami Cardaroul, rencontré après des années de séparation, me confia ses projets électro-magnétiques. Son usine, nouvellement créée à Passy sur les débris d'un parc séculaire, massacré à cet effet, ses dynamos perfectionnés à outrance, ses générateurs primés par les expositions, ses indélébiles bobines de cuivre, ses merveilleux isolateurs, ses ouvriers impeccables et jusqu'à sa houille elle-même, qui lui paraissait un chef-d'œuvre géologique, tout s'écoulait avec fracas dans ses phrases ronflantes qui trahissaient dans leurs rythmes et leurs sonorités la magnificence orgueilleuse de son état mental.

Bien plus, non content d'aveugler Paris des ruissellements bleus et crus de sa lumière, de réduire à l'extrême mendicité la Compagnie du gaz, et de transformer le soir les routes pelées et ténébreuses des banlieues en rubans de clarté, il allait exporter en province les fruits métalliques de son génie.

Les forces des fleuves et des torrents, les poussées du vent dans des ailes gigantesques de moulin, il devait utiliser tout cela pour actionner de vastes machines rotatoires destinées à générer la lumière et la chaleur. Les moindres villages, les plus chétifs hameaux, placés près ou loin des cours d'eaux ou situés à proximité raisonnable de points topographiques connus comme particulièrement ventilés, étaient, dans son esprit, destinés à recevoir, par des réseaux de fils hiérarchisés savamment, la plus grande somme d'éclairage nécessaire et même au delà. (Cardaroul se comportait en prince soleil avec une aisance de dieu.)

Le problème de la cuisson des aliments dans des fourneaux brevetés et patentés, tous pareils, était résolu également par l'électricité, et les paysans des inaccessibles montagnes ou des sombres vallons n'auraient, dans leurs solitudes inviolées, qu'à presser le cuivre poli de petits boutons pour illuminer *a giorno* leurs étables et mettre en train leurs soupes dans les marmites réformatrices de la compagnie. Dans son délire hypothétique, Cardaroul en vint même à l'idée possible d'une application de ses courants voltaïques à la maturité des vignes et des blés, excités dans leur sève et leur verdure par des fils biens combinés; il vit plus encore : le transport, en pleine campagne, des êtres et des choses dans des voitures édisonniennes vives comme l'éclair, le foudroiement des gibiers dans des pièges électriques, et, au bout de tout cela, un âge d'or non prévu par les poètes, un épanouissement magnétique du vieil univers, les fruits venus sans culture, les questions sociales mortes, le travail anéanti. Et il finit de la sorte : — Dieu a dit à l'être humain : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front et tu enfanteras dans la douleur. » Moi, je lui crie maintenant : « Ton pain te viendra de lui-même pendant ton sommeil, et, pour ce qui regarde l'enfantement, nous avons la certitude de réaliser, hors de la femme, par des courants électrico-copulateurs appliqués aux éléments de la fécondation, par des cultures intensives et des chimies compliquées, la genèse merveilleuse et complète de l'enfant. J'ai reconquis l'Eden, et j'enfoncerai Dieu! »

Cardaroul ne riait pas. Pour moi, j'étais cruellement lésé dans mes fibres intimes, et, avant toute chose, avant la génération spontanée de l'homme et la floraison magnétique des campagnes, je songeai avec désespoir à ce simple et possible phénomène : la mort de la nuit.

Car, il n'y avait pas à concevoir un seul doute, c'était là le premier des fléaux pratiques déchaîné par la brutalité mathématique de l'ingénieur.

La nuit, bienfaisante et tranquille, la nuit, envahie par les âmes flottantes des gramens, des parfums des roses et des lilas et toujours belle du mystère des pénombres; la nuit, chère aux phaènes et aux contemplateurs, dont le baiser assouvit les dormeurs et verse l'extase aux amoureux errants, cette nuit-là était frappée de mort par des milliers de fils aboutissant dans les villages et dans les hameaux et illuminant aussi ces routes

sombres de la campagne que tout être pensant sait aimer pour leur attirance ténébreuse et leur charme.

Qui de nous, le plus comptable, le plus négociant, le plus châtré d'idéal qui se puisse concevoir, ne nourrit pas au fond de lui-même un culte pour les ténèbres tranquilles, qu'elles soient fuligineuses et amorphes comme le chaos, ou pailletées de bleu et duvetées par les effluves lunaires?

Fiacres roulant aux bois suburbains, chemins de fer à voix aiguës fuyant vers les banlieues, bondés de foules, tous ces véhicules sombres emportent l'âme humaine, en été, non seulement pendant le jour vers les splendeurs vertes des campagnes, mais aussi le soir vers la paix, vers cet idéal intangible qui mêle aux âmes et aux corps le miel divin de l'apaisement.

Oui, partout, sur toute la terre, je la vis, en esprit, morte et disparue, cette nuit tant aimée; je gravis par la pensée les montagnes de mon pays et, là où j'étais habitué à contempler après les longs soirs de juillet et d'août les bois et les villages à mes pieds et plus haut, dans les buées exquises des éloignements, l'immensité violette des horizons infinis, là je ne vis plus qu'un fourmillement stupide de clartés, des villages étincelants, des plaines et des collines semées de mille yeux inutiles; je sentis mon cœur, qui avait été un moment apaisé par la tombée bienfaisante du jour, jeté tout à coup en pleine fièvre industrielle, en plein rayonnement électrique; des voix, en moi, appelaient avec désespérance l'occulte douceur des solitudes d'ombre et des espaces illimités; c'en était fait de vous, repos du regard, extase de la pensée!

Bien plus encore, mon oreille, qui croyait trouver dans la vastitude de la nuit la douceur énorme du silence, percevait de toutes parts les ronflements prodigieux et les âpres grincements des générateurs électriques et des roues à aubes où des cours d'eau irrités engouffraient sans trêve le poids toujours renouvelé de leurs nappes écumantes.

Va, paysan! Brise tes fourneaux de fonte dont par les soirs d'automne, traversant les rues du village, je voyais les gueules rouges pointer dans l'ombre des cuisines; la gastronomie électrique à feu couvert, et foudroyante peut-être, va t'apparaître comme un chef-d'œuvre de la démocratie.

Concasse pour le bric-à-brac tes lampes de cuivre, tes chandeliers à suif : Édison, Jablochkoff et bien d'autres mécaniciens

en *koff* et en *son* vont illuminer les fumiers bruns qui suintent devant ta porte et chasser de tes rues solitaires, peut-être aussi de tes champs et de tes vignes, les ténèbres si chères aux étreintes fécondes des amoureux, aux songes des derniers poètes. Les tulipes aveuglantes de verre incandescent à fil de platine vont poignarder le mystère de tes bois les plus sauvages et piquer de grands cercles d'or tes routes pierreuses, où l'ombre étalait la transparence de ses velours.

Et pourquoi gémirions-nous? Pourquoi refuserions-nous à la meute grossissante des électriciens et des ingénieurs de violer les ténèbres et d'assassiner la paix de la nuit? Ces merveilles de clarté, ces feux d'artifice ininterrompus semés à travers les champs labourés, les bois inspirateurs et mille solitudes divines, tout cela est, pour user des formules saintes de la politique, non seulement obligatoire, mais gratuit; c'est la vieille mère nature elle-même qui, avec ses fleuves et ses vents, est forcée de faire accomplir à des machines les mouvements giratoires qui te donnent, dans mille candélabres, de l'aurore en détail et du soleil en fausse monnaie! Car l'humanité, disent les philosophes néophilanthropes, évolue à la synthèse intégrale. Cette synthèse, ce sera simplement l'uniformisation oppressive et le nivellement désespérant des choses, la distribution à heure fixe de nourriture, de lumière, de chauffage et de denrées multiformes dans tous les domiciles de notre sphère abêtie; l'avenir est voué à un caporalisme féroce de l'industrie et de la machine, à l'écrasement des initiatives individuelles et des rêves, au rasement des forêts et à la gangrène psychique des races; et l'aube de cet âge d'or phalanstériel, le frisson avant-coureur de cet Éden, c'est la mort de la nuit, frappée en plein cœur par la lumière électrique; et ce que l'imbécillité béate des multitudes prend pour le prélude d'une vie nouvelle, c'est le prodrome d'une immense agonie morale et les affres dernières de l'âme du monde.

Charles Grandmougin.

SCÈNES DU SIÈGE DE SÉBASTOPOL[1]

(*Suite*)

IX

Lorsqu'ils arrivèrent, à la nuit tombante, au grand pont sur la baie, Volodia n'était pas précisément de mauvaise humeur, mais un poids terrible pesait sur son cœur : tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait s'accordait si peu avec les dernières impressions que lui avaient laissées la grande salle claire et parquetée des examens, les voix de ses camarades et la gaieté de leurs sympathiques éclats de rire, son nouvel uniforme, son tsar bien aimé, qu'il s'était habitué à voir pendant sept ans et qui, en prenant congé d'eux, les larmes aux yeux, les avait appelés « ses enfants ». Oui, tout ce qu'il voyait s'accordait peu avec ses généreuses et brillantes rêveries aux mille facettes.

« Nous voilà arrivés, lui dit son frère en descendant de voiture devant la batterie de M.... Si l'on nous laisse traverser le pont, nous irons tout droit aux casernes Nicolas, tu y resteras jusqu'à demain matin; quant à moi, je retournerai au régiment, pour savoir où est la batterie, et demain j'irai te chercher.

— Pourquoi cela ? Allons plutôt ensemble, dit Volodia ; j'irai avec toi au bastion ; cela ne revient-il pas au même ? il faut bien s'y habituer ! Si toi tu y vas, pourquoi n'irais-je pas ?

— Tu feras mieux de n'y pas aller.

— Laisse-moi y aller, je t'en prie ; je verrai du moins ce que c'est...

— Je te conseille de ne pas y aller, mais après tout...»

Le ciel sans nuages était sombre, les étoiles et les feux des décharges et des bombes qui volaient dans l'espace brillaient dans l'obscurité : la tête de pont et la grande construction blanche de la batterie se détachaient dans la nuit noire ; toutes les secondes, quelques coups de feu, quelques explosions ébranlaient l'air, ensemble ou isolément, toujours plus fort, plus distinctement ; le murmure lugubre des flots accompagnait ce roulement incessant ;

(1) Voir les numéros des 25 janvier, 10 et 25 février, et 10 mars 1891.

une bise fraîche imprégnée d'humidité soufflait de la mer. Les frères s'approchèrent du pont : un milicien porta gauchement l'arme au bras et s'écria :

« Qui vive ?

— Soldat !

— On ne passe pas.

— Impossible ! il faut que nous passions.

— Demandez à l'officier. »

L'officier sommeillait, assis sur une ancre ; il se leva et donna l'ordre de laisser passer.

« On peut y aller, on ne peut pas revenir. — Attention ! Où vous fourrez-vous, tous à la fois ? » cria-t-il aux voitures arrêtées à l'entrée du pont et dans lesquelles s'entassaient des gabions.

Sur le premier ponton ils rencontrèrent des soldats causant à haute voix.

« Il a reçu l'équipement, il a tout reçu.

— Eh ! mes amis, dit une autre voix, quand on parvient à la Sévernaïa, on renaît ! L'air y est tout autre, vrai Dieu !

— Qu'est-ce que tu chantes là ? dit le premier. L'autre jour, une bombe maudite a emporté les jambes à deux matelots, oh ! oh ! »

L'eau envahissait par endroits le second ponton, où les deux frères s'arrêtèrent pour attendre leur voiture ; le vent, qui avait semblé faible sur terre, soufflait ici avec violence et par rafales : le pont se balançait, et les vagues, heurtant les poutres avec rage, s'abattaient sur les ancres, les cordages, et inondaient le plancher ; la mer mugissait sourdement, formant une ligne noire, unie, sans fin, qui la détachait de l'horizon constellé, éclairé de lueurs argentées. Dans le lointain brillaient les feux de la flotte ennemie ; à gauche se dressait la sombre masse d'un navire contre les flancs duquel l'eau battait avec violence ; à droite, un vapeur venant de la Sévernaïa s'avançait rapidement avec bruit. Une bombe éclata et éclaira pendant une seconde l'entassement des gabions : sur le pont du navire, deux hommes debout, un troisième en chemise, assis les pieds ballants, occupé à une réparation au bord même du pont ; l'écume blanche et le jaillissement des vagues à reflets verdâtres que fend le bateau à vapeur en marche.

Les mêmes feux continuaient à sillonner le ciel au-dessus de Sébastopol, et les sons qui inspiraient l'épouvante se rapprochaient ; une vague chassée de la mer déferla sur le côté droit du

pont et mouilla les pieds de Volodia; deux soldats, traînant leurs jambes avec bruit dans l'eau, passèrent à côté. Tout à coup quelque chose éclata avec fracas et illumina devant eux la partie du pont sur laquelle roulait une voiture suivie d'un militaire à cheval. Les éclats tombaient en sifflant dans l'eau, qui jaillissait en gerbes.

« Ah! Mikhaïl Sémenovicht, dit le cavalier en s'arrêtant devant Koseltzoff aîné, vous voilà donc tout à fait guéri?

— Oui, comme vous voyez. Où le bon Dieu vous mène-t-il?

— A la Sévernaïa, pour des cartouches; on m'envoie à la place de l'aide de camp du régiment.... On s'attend d'heure en heure à un assaut.

— Et Martzeff, où est-il?

— Il a perdu une jambe hier en ville, dans sa chambre,... il dormait. Vous le connaissez peut-être?

— Le régiment est au cinquième, n'est-ce pas?

— Oui, il a remplacé les M.... Passez à l'ambulance, vous y trouverez des nôtres, on vous conduira.

— Et mon logement dans la Morskaïa, a-t-il été préservé?

— Eh! batiouchka, il y a longtemps que les bombes l'ont rasé! Vous ne reconnaîtrez plus Sébastopol; il n'y a plus une âme! ni femmes, ni musique, ni traiteur, le dernier est parti hier; c'est maintenant d'un triste.... Adieu! » et l'officier partit au trot.

Une peur effroyable s'empara tout à coup de Volodia; il lui sembla qu'une bombe allait tomber sur lui et qu'un éclat le frapperait immanquablement à la tête. Ces ténèbres humides, ces sons sinistres, le bruit constant des vagues courroucées, tout semblait l'engager à ne pas faire un pas de plus et lui dire que rien de bon ne l'attendait là-bas, que son pied ne toucherait plus jamais la terre ferme de l'autre côté de la baie, qu'il ferait bien de retourner en arrière, de s'enfuir au plus vite loin de ces lieux terribles où règnait la mort. « Qui sait? il est peut-être trop tard; mon sort est décidé! » Voilà ce qu'il se disait, en frissonnant à cette pensée et aussi à cause de l'eau qui s'infiltrait dans ses bottes; il poussa un profond soupir et s'écarta un peu de son frère.

« Mon Dieu! est-ce que je serai vraiment tué, justement moi? O mon Dieu! ayez pitié de moi! » murmura-t-il en se signant.

« Eh bien, Volodia, avançons! lui dit son frère lorsque leur charrette les eut rejoints. As-tu vu la bombe? »

Plus loin ils rencontrèrent encore des voitures, qui transportaient des blessés, des gabions; l'une d'elles, remplie de meubles, était conduite par une femme. De l'autre côté, personne ne les arrêta au passage.

Se serrant instinctivement contre la muraille de la batterie Nicolas, les deux frères la longèrent en silence, l'oreille tendue, au bruit des bombes qui éclataient au-dessus de leurs têtes, au rugissement des éclats précipités d'en haut, et atteignirent enfin l'endroit de la batterie où se trouvait placée l'image sainte. Là ils apprirent que la cinquième légère, que Volodia devait rejoindre, se trouvait à la Korabelnaïa; ils se décidèrent en conséquence, malgré le danger, à aller coucher au cinquième bastion et à se rendre de là le lendemain à la batterie. S'engageant dans l'étroit couloir, enjambant les soldats qui dormaient le long de la muraille, ils parvinrent enfin à l'ambulance.

X

En entrant dans la première chambre, garnie de lits sur lesquels étaient couchés des blessés, ils y furent saisis par l'odeur lourde et nauséabonde qui est particulière aux hôpitaux; deux sœurs de charité vinrent à leur rencontre : l'une d'elles, âgée de cinquante ans environ, avait un visage sévère; elle tenait dans ses mains un paquet de bandages et de charpie et donnait des ordres à un très jeune aide-chirurgien qui la suivait; l'autre, une jolie fille de vingt ans, avait une figure de blonde, pâle et délicate; celle-là, sous un petit bonnet blanc, paraissait particulièrement gentille et timide; elle suivait sa compagne les mains dans les poches de son tablier, et l'on voyait qu'elle avait peur de rester en arrière.

Koseltzoff les pria de lui indiquer Martzeff, qui, la veille, avait perdu une jambe.

« Du régiment de P... ? demanda la plus âgée des deux sœurs. Êtes-vous son parent?

— Non, un camarade !

— Conduisez-les », dit-elle en français à la jeune sœur, et elle les quitta, accompagnée de l'aide-chirurgien, pour s'approcher d'un blessé.

« Voyons, allons, qu'as-tu à regarder ainsi ? » dit Koseltzoff à Volodia arrêté, ses sourcils relevés, et dont les yeux, pleins d'une

sympathie douloureuse, ne pouvaient se détacher des malades, qu'il ne cessait d'examiner en suivant son frère et en répétant malgré lui : « O mon Dieu! mon Dieu ! »

« Il vient d'arriver, n'est-ce pas? demanda la jeune sœur à Koseltzoff en indiquant Volodia.

— Oui, il vient d'arriver. »

Elle le regarda de nouveau et fondit en larmes, en répétant avec désespoir : « Mon Dieu ! mon Dieu! quand cela finira-t-il ? »

Ils entrèrent dans la salle des officiers. Martzeff y était couché sur le dos, ses bras musculeux découverts jusqu'au coude, passés sous la tête. L'expression de son visage jaunâtre était celle d'un homme qui serre les dents pour ne pas crier de douleur. Sa jambe bien portante, chaussée d'un bas, sortait de dessous la couverture, et les orteils s'agitaient convulsivement.

« Eh bien, comment vous sentez-vous ? demanda la jeune sœur en soulevant la tête un peu chaude du blessé et lui arrangeant l'oreiller de ses doigts fluets, sur l'un desquels Volodia aperçut une bague en or. Voilà vos camarades qui viennent vous voir.

— Je souffre, bien entendu, reprit-il avec irritation: ne me touchez pas, c'est bien comme ça », et les orteils dans le bas s'agitèrent d'un mouvement nerveux. « Bonjour ! comment vous appelle-t-on ? Ah ! pardon, — lorsque Koseltzoff se fut nommé, — on oublie tout ici, et pourtant nous avons demeuré ensemble », ajouta-t-il sans exprimer la moindre joie, et il regardait Volodia d'un air interrogateur.

« C'est mon frère; il arrive de Pétersbourg.

— Ah! et moi j'en ai fini, je crois! Dieu que je souffre! Si cela pouvait cesser plus vite. » D'un mouvement convulsif il retira sa jambe. Les orteils remuèrent avec un redoublement d'agitation ; il se couvrit la figure de ses deux mains.

« Il faut le laisser tranquille, il est très mal », leur dit la sœur à l'oreille; elle avait les yeux pleins de larmes.

Les frères, qui s'étaient décidés à aller au cinquième bastion, changèrent pourtant d'avis en sortant de l'ambulance et convinrent, sans se communiquer la vraie raison, de se séparer pour ne point s'exposer à un danger inutile.

« Trouveras-tu ton chemin, Volodia? lui demanda son aîné; du reste, Nikolaïeff te conduira à la Korabelnaïa; pour le moment je vais y aller seul, et demain je serai chez toi. »

Ils ne se dirent rien de plus à cette dernière entrevue.

XI

Les canons grondaient avec la même violence, mais la rue Ekathérinenskaïa, que suivait Volodia accompagné du silencieux Nikolaïeff, était vide et calme. Il n'apercevait dans l'obscurité que des murs blancs, debout au milieu de grandes maisons effondrées, et les pierres du trottoir qu'il longeait; il se croisait parfois avec des soldats et des officiers, et, en passant du côté gauche, près de l'Amirauté, il aperçut, à la vive clarté d'un feu qui flambait derrière une clôture, une rangée d'acacias au triste feuillage couvert de poussière, plantés depuis peu le long du trottoir et soutenus par leurs tuteurs peints en vert. Ses pas et ceux de Nikolaïeff, qui respirait bruyamment, résonnaient seuls dans le silence. Ses pensées étaient vagues : la jolie sœur de charité, la jambe de Martzeff avec ses doigts agités d'un mouvement convulsif dans le bas, l'obscurité, les bombes, les différentes images de la mort repassaient confusément dans ses souvenirs; son âme, jeune et impressionnable, était crispée et navrée de son isolement, de la complète indifférence de chacun à son sort, bien qu'il fût exposé au danger. « Je souffrirai, je serai tué, et personne ne me pleurera », se disait-il. Où était-elle donc, la vie du héros toute pleine d'ardeur énergique et de sympathies à laquelle il avait si souvent rêvé? Les bombes sifflaient et éclataient en se rapprochant toujours, et Nikolaïeff soupirait plus souvent sans rompre le silence. En traversant le pont qui menait à la Korabelnaïa, il vit quelque chose à deux pas de lui plonger en sifflant dans le golfe, en éclairer pour une seconde d'une lueur pourpre les vagues aux teintes violacées et rebondir lançant en l'air une pluie d'eau.

« Sacré..., la coquine vit encore, murmura Nikolaïeff.

— Oui », répliqua Volodia malgré lui et surpris du son de sa propre voix, grêle et criarde.

A leur rencontre venaient des blessés portés sur des brancards, des charrettes remplies de gabions, un régiment, des hommes à cheval : l'un d'eux, un officier suivi d'un Cosaque, s'arrêta à la vue de Volodia, examina sa figure, puis, se détournant, donna un coup de fouet à sa monture et poursuivit son chemin. « Seul, seul, que je sois en vie ou non, ça leur est bien égal à tous! » se dit l'adolescent, prêt à fondre en larmes. Ayant dépassé une

grande muraille blanche, il entra dans une rue bordée de petites maisons complètement détruites qu'éclairaient sans cesse les feux des bombes; une femme ivre, en haillons, accompagnée d'un matelot, sortait d'une petite porte et butta contre lui. « Pardon, Votre Noblesse, » murmura-t-elle. Le cœur du pauvre garçon se serrait de plus en plus, tandis que sur l'horizon noir les éclairs s'allumaient toujours et les obus sifflaient et éclataient autour de lui. Tout à coup Nikolaïeff soupira et parla d'une voix qui parut à Volodia exprimer une terreur contenue.

« Ça valait bien la peine de se dépêcher de venir ici de chez nous; on allait, on allait, et pourquoi se dépêchait-on?

— Mais, Dieu merci, mon frère est guéri, dit Volodia, pour chasser par la causerie l'horrible sensation qui s'emparait de lui.

— Joliment guéri! quand il est tout malade! Les bien portants se trouveraient aussi beaucoup mieux à l'hôpital dans un temps pareil! En avons-nous, par hasard, beaucoup de joie d'être ici? C'est tantôt un bras, tantôt une jambe qu'on perd, et voilà,... et encore ici, en ville, c'est mieux que sur le bastion, Dieu de Dieu! Chemin faisant, on dit toutes ses prières! — Eh! canaille! elle vient de bourdonner à mes oreilles, ajouta-t-il, attentif au bruit d'un éclat qui avait passé à côté de lui. — Eh bien, maintenant, continua Nikolaïeff, on m'avait dit de conduire Votre Noblesse, et je sais bien qu'il faut faire ce qui est ordonné, mais notre charrette est restée confiée à un camarade, et nos paquets sont défaits; on m'a dit de venir et je suis venu! Mais, s'il se perd quelque chose de ce que nous avons apporté, c'est moi, Nikolaïeff, qui en réponds. » Quelques pas plus loin, ils débouchèrent sur un espace libre.

« Voilà votre artillerie, Votre Noblesse, dit-il soudain; demandez à la sentinelle, on vous indiquera! Volodia avança seul. N'entendant plus derrière lui les soupirs de Nikolaïeff, il se sentit définitivement abandonné; le sentiment de cet abandon devant le danger, devant la mort, comme il le croyait, pesa sur son cœur avec le froid glacial de la pierre; arrêté au milieu de la place, il regarda tout autour de lui pour voir si l'on observait, et, se prenant la tête à deux mains, il murmura d'une voix entrecoupée par la terreur : « Mon Dieu, suis-je vraiment un poltron méprisable, un lâche? moi qui rêvais il n'y a pas longtemps de mourir pour la patrie, pour le tsar, et cela avec bonheur! Oui,

je suis un être malheureux et méprisable! » s'écria-t-il profondément désespéré et désillusionné sur son propre compte; s'étant enfin rendu maître de son émotion, il demanda à la sentinelle de lui indiquer la maison du commandant de la batterie.

XII

Le commandant de la batterie demeurait dans une petite maison à deux étages; on y entrait par la cour. A travers l'une des fenêtres, où manquait un carreau, remplacé par une feuille de papier, brillait la faible lueur d'une chandelle; le brosseur, assis à l'entrée, fumait sa pipe. Ayant annoncé Volodia à son maître, il l'introduisit dans sa chambre. Là, entre deux croisées, à côté d'une glace brisée, se voyait une table chargée de paperasses officielles, quelques chaises, un lit en fer garni de linge propre, avec une carpette devant.

Auprès de la porte se tenait le sergent-major, bel homme avec une belle paire de moustaches, l'épée au ceinturon: sur sa capote brillaient une croix et la médaille de la campagne de Hongrie. L'officier d'état-major, de petite taille, la joue enflée et bandée, marchait de long en large, vêtu d'une redingote de drap fin qui accusait un long usage; d'une corpulence assez prononcée, il paraissait âgé de quarante ans; sa calvitie se dessinait nettement sur le sommet de la tête; son épaisse moustache descendant tout droit cachait sa bouche; ses yeux bruns avaient une expression agréable; ses mains étaient belles, blanches, un peu replètes; ses pieds, très en dehors, se posaient avec une certaine assurance et une certaine coquetterie qui prouvaient que la timidité n'était pas le côté faible du commandant.

« J'ai l'honneur de me présenter, je suis attaché à la cinquième batterie légère : Koseltzoff II, enseigne », dit Volodia, qui, en entrant dans la chambre, récita tout d'un trait cette leçon apprise par cœur.

Le commandant de la batterie lui répondit par un salut assez sec et l'engagea à s'asseoir, sans lui tendre la main. Volodia s'assit donc timidement près de la table à écrire, et, s'emparant dans sa distraction d'une paire de ciseaux, il se mit à jouer avec eux machinalement. Les mains derrière le dos, la tête baissée, le commandant de la batterie reprit sa promenade en silence,

jetant de temps à autre les yeux sur les doigts qui continuaient à jongler avec les ciseaux.

« Oui, dit-il en s'arrêtant enfin devant le sergent-major, à partir de demain il faudra donner un *garnetz* (1) de plus aux chevaux des caissons; ils sont maigres. Qu'en penses-tu?

— Pourquoi pas? ça se peut, Votre Haute Noblesse, l'avoine est maintenant à meilleur marché », répondit le sergent-major, les bras pendants collés le long de son corps et remuant les doigts, mouvement habituel dont il accompagnait volontiers sa conversation. Et puis il y a le fourrageur Frantzouc qui m'a écrit hier un mot, Votre Haute Noblesse : il dit qu'il nous faut absolument acheter des essieux; ils sont à bon marché; alors qu'ordonnez-vous?

— Eh bien, il faut en acheter, il a de l'argent, répondit le commandant en se remettant à marcher. — Où sont vos effets? » dit-il tout à coup en s'arrêtant devant Volodia.

Le pauvre Volodia, poursuivi par la pensée qu'il était un lâche, voyait percer dans chaque regard, dans chaque parole, le mépris qu'il devait inspirer, et il lui sembla que son chef avait déjà pénétré son triste secret et qu'il le raillait; aussi répondit-il troublé que ses effets étaient à la Grafskaïa et que son frère les lui enverrait le lendemain.

« Où logerons-nous l'enseigne? demanda le lieutenant-colonel au sergent-major, sans écouter la réponse du jeune homme.

— L'enseigne? » répéta le sergent-major. Un rapide regard jeté sur Volodia et qui semblait dire : Qu'est-ce encore que cet enseigne-là? acheva de déconcerter ce dernier. « Mais là, en bas, Votre Haute Noblesse, chez le capitaine en second; puisque le capitaine est au bastion, son lit est vide!...

— Ça vous va-t-il en attendant? demanda le commandant de la batterie; vous devez être fatigué, je pense? demain on pourra vous arranger plus commodément. »

Volodia se leva et salua.

« Désirez-vous du thé? ajouta son supérieur; on peut faire chauffer le samovar! »

Volodia, qui avait déjà gagné la porte, se retourna, salua de nouveau et sortit.

Le domestique du lieutenant-colonel le conduisit en bas et l'in-

(1) Mesure d'avoine.

troduisit dans une pièce nue et malpropre où différentes choses brisées étaient jetées au rebut et où, dans un coin, sur un lit de fer, dormait sans draps ni couverture, enveloppé dans sa capote, un homme en chemise rose que Volodia prit pour un soldat.

« Pierre Nikolaïévitch (et le domestique toucha l'épaule du dormeur), levez-vous; l'enseigne va coucher ici. — C'est notre junker, ajouta-t-il en se tournant vers Volodia.

— Oh! ne vous dérangez pas, je vous en prie », s'écria ce dernier en voyant le junker, un grand et robuste jeune homme avec une jolie figure, mais complètement dépourvue d'intelligence, se lever, jeter sa capote sur ses épaules et s'en aller tout ensommeillé en murmurant : « Ça ne fait rien, j'irai dormir dans la cour. »

XIII

Resté seul avec ses pensées, la première impression de Volodia fut de nouveau l'épouvante résultant du trouble qui bouleversait son âme. Comptant sur le sommeil pour ne plus songer à ce qui l'entourait et s'oublier soi-même, il souffla sa bougie et se coucha en se couvrant complètement de sa capote, même la tête, car il avait gardé de son enfance la peur de l'obscurité : mais tout à coup l'idée lui vint qu'une bombe pourrait percer le toit et le tuer; il prêta l'oreille : au-dessus de sa tête marchait le commandant de la batterie.

« Elle commencera par le tuer, lui d'abord, se dit-il, moi ensuite; je ne mourrai pas tout seul! » Cette réflexion le calma, et il allait s'endormir, lorsque cette fois la pensée que Sébastopol pouvait être pris cette nuit même, que les Français forceraient sa porte et qu'il n'avait pas une arme pour se défendre, le réveilla complètement; il se leva et arpenta sa chambre : la peur du véritable danger avait étouffé la crainte mystérieuse de l'obscurité; il chercha et ne trouva sous sa main qu'une selle et un samovar. « Je suis un lâche, un poltron, un misérable », se dit-il de nouveau, plein de dégoût et de mépris pour lui-même; il se coucha et essaya de ne plus réfléchir. Mais alors les impressions de la journée repassèrent dans son souvenir, et les sons incessants qui ébranlaient les carreaux de son unique fenêtre lui rappelèrent le danger; les visions se succédaient : tantôt il voyait les blessés couverts de sang, les bombes qui éclataient et dont les éclats pé-

nétraient dans sa chambre, tantôt la jolie sœur de charité qui le pansait en pleurant sur son agonie, ou sa mère qui, le reconduisant jusqu'à la ville du district, priait Dieu pour lui en versant des larmes brûlantes devant une image miraculeuse. Le sommeil le fuyait; mais soudain la pensée d'un Dieu tout-puissant qui voit tout et qui entend chaque prière, jaillit nette et claire au milieu de ses rêveries; il se mit à genoux en se signant et joignit les mains comme on le lui avait appris dans son enfance; ce simple geste fit naître en lui un sentiment d'une douceur infinie, depuis longtemps oublié.

« Si je dois mourir, c'est que je suis inutile! Alors, Seigneur, que ta volonté soit faite! et qu'elle s'accomplisse plus vite! Mais, si le courage et la fermeté qui me manquent me sont nécessaires, épargne-moi la honte et le déshonneur, que je ne pourrai pas supporter, et enseigne-moi ce que je dois faire pour exécuter ta volonté! »

Son âme d'enfant faible et terrifiée se fortifia, se rasséréna tout à coup et plongea dans des horizons nouveaux, larges et lumineux; il pensa à mille choses, il éprouva mille sensations pendant la courte durée de ce sentiment, puis il s'endormit tranquille et insouciant à la sourde rumeur du bombardement et des vitres qui tremblaient.

Seigneur ! toi seul as entendu, toi seul connais ces prières simples mais ardentes et désespérées de l'ignorance, du repentir confus demandant la guérison du corps, la purification de l'âme, prières qui, de ces lieux habités par la mort, montaient vers toi, — à commencer par le général pressentant avec terreur son approche, et qui, une seconde auparavant, ne rêvait que de porter le Saint-George au cou, et à finir par le simple soldat tombé sur e sol nu de la batterie Nicolas, en te suppliant d'accorder à ses souffrances la récompense inconsciemment entrevue.

XIV

L'aîné des Koseltzoff, ayant rencontré dans la rue un soldat de son régiment, se fit accompagner par lui au cinquième bastion.

« Serrez-vous bien contre le mur, Votre Noblesse, lui dit le soldat.

— Pourquoi?

— C'est dangereux, Votre Noblesse, *il* passe déjà par dessus ».

répondit le soldat, écoutant le sifflement du boulet frappant d'un coup sec le côté opposé de la route durcie; mais Koseltzoff poursuivit son chemin au milieu, sans faire attention à ce conseil. C'étaient bien les mêmes rues, les mêmes éclairs plus fréquents, les mêmes sons et les mêmes gémissements, les mêmes rencontres de blessés, les mêmes batteries, parapets et tranchées, tels enfin qu'il les avait vus au printemps; mais aujourd'hui l'aspect en était plus triste, plus sombre, on pourrait dire plus martial : un plus grand nombre de maisons étaient trouées, et il n'y avait plus de lumières aux fenêtres; l'hôpital seul faisait exception. Plus de femmes dans la rue, et le caractère de la vie habituelle et insouciante imprimé autrefois sur toutes choses s'était effacé, remplacé par celui d'une attente anxieuse, fatiguée, et d'efforts redoublés et incessants.

Voilà enfin la dernière tranchée : et un soldat du régiment de P... reconnaît son ancien chef de compagnie; voilà le troisième bataillon, qu'on devine dans l'obscurité au murmure contenu des voix et au cliquetis des fusils placés contre le mur, et que la flamme des décharges éclaire à de rapides intervalles.

« Où est le commandant du régiment? demanda Koseltzoff.

— Dans le blindage, chez les marins, Votre Noblesse, répondit l'obligeant soldat; veuillez venir, je vous conduirai. »

Passant d'une tranchée dans l'autre, il amena Koseltzoff au fossé, où était assis un matelot fumant sa pipe; derrière lui s'ouvrait une porte, à travers les fentes de laquelle brillait une lumière.

« Peut-on entrer?

— Je vous annoncerai », et le matelot entra dans l'abri, où l'on entendait causer deux voix :

« Si la Prusse continue à garder la neutralité, alors, disait l'une, l'Autriche...

— Qu'est-ce que ça fait, l'Autriche, quand les peuples slaves..., disait l'autre. — Ah oui ! prie-le d'entrer », ajouta cette même voix.

Koseltzoff, qui n'avait jamais mis le pied dans ce logement blindé, fut frappé de son élégance : un parquet remplaçait le plancher, un paravent masquait la porte d'entrée; dans un coin une grande icone représentant la sainte Vierge dans sa garniture d'or, éclairée par une petite lampe en cristal rose; deux lits placés le long du mur, sur l'un desquels dormait tout habillé un marin; sur l'autre, auprès d'une table chargée de deux bouteilles de vin entamées,

était assis le nouveau chef du régiment et un aide de camp. Koseltzoff, qui n'était point timide et qui ne se sentait nullement coupable, ni envers l'État, ni envers le chef du régiment, éprouva pourtant, à la vue de ce dernier, son très récent camarade, une certaine appréhension. « C'est étrange, se dit-il en le voyant se lever pour l'écouter, il y a à peine sept semaines qu'il commande le régiment, et déjà dans sa tenue, dans son regard, dans ses vêtements perce le pouvoir. Y a-t-il longtemps que ce même Batritcheff s'amusait avec nous, portait pendant des semaines entières la même chemise en perse foncée et mangeait seul, sans jamais inviter personne, ses *bitki* (1) et ses *varéniki* (2), et maintenant on lit l'expression d'un orgueil plein de sécheresse dans ses yeux, qui me disent : Bien que je sois ton camarade, car je suis un chef de régiment de la nouvelle école, sois certain que je sais parfaitement que tu donnerais la moitié de ta vie pour être à ma place. » « Vous vous êtes traité un peu longtemps ! lui dit froidement le colonel en le regardant.

— J'ai été malade, mon colonel, et ma plaie n'est pas encore tout à fait cicatrisée.

— Si c'est ainsi, pourquoi êtes-vous revenu? » La corpulence de Koseltzoff inspirait à son chef de la défiance. « Pouvez-vous faire votre service?

— Certainement, je le puis.

— C'est bien. L'enseigne Zaïtzeff va vous passer la neuvième compagnie, celle que vous avez déjà commandée; vous allez recevoir l'ordre du jour : ayez l'obligeance de m'envoyer en sortant l'aide de camp du régiment. » Et son chef, lui faisant de la tête un léger salut, lui donna par là même à entendre que l'audience était terminée.

En sortant de là, Koseltzoff marmotta quelques paroles indistinctes et haussa les épaules à plusieurs reprises : on aurait pu croire qu'il se sentait mal à l'aise ou qu'il était irrité, non pas précisément contre son chef de régiment, mais plutôt contre lui-même et contre tout ce qui l'entourait.

XV

Avant d'aller retrouver ses officiers, il alla à la découverte de

(1) Viande hachée.

(2) Plat petit-russien à la crème aigre.

sa compagnie. Les parapets construits avec des gabions, les tranchées, les canons devant lesquels il passait, jusqu'aux éclats et aux obus contre lesquels il trébuchait et que le feu des décharges éclairait sans cesse ni trêve, tout lui était familier et s'était profondément gravé dans sa mémoire trois mois auparavant, pendant les quinze jours qu'il avait vécu sur le bastion; malgré le côté lugubre de ces souvenirs, un certain charme inhérent au passé s'en dégageait, et c'est avec un plaisir attendri qu'il reconnaissait les lieux et les choses, comme si ces deux semaines n'avaient été remplies que d'impressions agréables. Sa compagnie était placée le long du chemin couvert qui menait au sixième bastion.

Entré dans l'abri blindé ouvert d'un côté, il y trouva tant de soldats, qu'il put à peine s'y frayer un passage. A l'une des extrémités brûlait une misérable chandelle qu'un soldat couché tenait au-dessus d'un livre que son camarade lisait en épelant; autour de lui, dans le demi-jour d'une atmosphère épaisse et lourde, se détachaient plusieurs têtes tournées vers le lecteur, qui écoutaient avidement. Koseltzoff reconnut l'*A b c d* à cette phrase: « Pri-è-re après l'é-tu-de. Je te rends grâces, mon Cré-a-teur. »

« Mouchez la chandelle, cria quelqu'un. — Quel bon livre! » reprit le lecteur, qui se disposait à continuer; mais, à la voix de Koseltzoff appelant le sergent-major, il se tut; les soldats se remuèrent, toussèrent et se mouchèrent, ce qui arrive toujours après un silence forcé; le sergent-major, boutonnant son uniforme, se leva du milieu d'un groupe, et, enjambant ses camarades, leur marchant sur les pieds, que, faute d'espace, ils ne savaient où fourrer, s'approcha de l'officier.

« Bonjour, mon garçon! c'est toujours notre compagnie?

— Salut à Votre Noblesse! nous vous félicitons d'être de retour, répondit le sergent-major gaiement et avec bonhomie. Vous êtes-vous remis, Votre Noblesse? Eh bien, Dieu soit loué, car vous nous avez bien manqué! »

Koseltzoff, on le voyait, était aimé dans sa compagnie; on entendit aussitôt des voix se communiquer la nouvelle que l'ancien chef de compagnie était revenu, celui qui avait été blessé, Koseltzoff, Mikhaïl Sémenovitch. Quelques soldats, entre autres le tambour, vinrent le saluer.

« Bonjour, Obanetchouk! lui dit Koseltzoff; es-tu sain et sauf? — Bonjour, mes enfants! » ajouta-il ensuite en élevant la voix.

Les soldats répondirent en chœur :

« Salut à Votre Noblesse!

— Comment ça va-t-il, mes enfants?

— Ça va mal, Votre Noblesse; le Français a le dessus; il tire derrière les retranchements, mais il ne se montre pas dehors.

— Eh bien, qui sait? j'aurai peut-être la chance de le voir sortir de ses retranchements, mes enfants. Ce ne sera pas la première fois que nous irons ensemble et que nous le battrons!

— Nous sommes prêts à faire de notre mieux, Votre Noblesse, dirent plusieurs voix à la fois.

— Ils sont donc très hardis?

— Terriblement hardis », répondit le tambour à mi-voix, mais de façon à être entendu et s'adressant à un autre soldat, comme pour justifier son chef d'avoir employé cette expression et persuader à son camarade qu'elle n'avait rien d'exagéré ni d'invraisemblable.

Koseltzoff quitta les soldats pour se rendre auprès des officiers dans la caserne.

XVI

La grande chambre de la caserne était remplie de monde, d'une foule d'officiers de marine, d'artillerie et d'infanterie; les uns dormaient, les autres causaient assis sur un caisson ou sur l'affût d'un canon de rempart; le groupe le plus nombreux des trois, assis sur leurs bourkas étendues par terre, buvaient du porter et jouaient aux cartes.

« Ah! Koseltzoff! te voilà revenu, bravo! et ta blessure? » dirent différentes voix parties de divers côtés.

Ici aussi on l'aimait et l'on se réjouissait de son retour.

Après avoir serré la main à ses connaissances, Koseltzoff se joignit au groupe brillant des joueurs. L'un d'eux, d'un extérieur agréable, brun, maigre, avec un long nez, sec, une grande moustache qui empiétait sur les joues, taillait la banque de ses doigts blancs et minces, à l'un desquels était passée une grande bague chevalière: il semblait ému et jetait les cartes avec une négligence affectée; à sa droite, moitié couché et accoudé, un major à cheveux gris pontait et payait chaque fois un demi-rouble avec un calme exagéré; à sa gauche, accroupi sur ses talons, un officier à la figure rouge et luisante plaisantait et souriait avec effort, et, quand on abattait sa carte, une de ses mains s'agitait dans la poche vide de son pantalon. Il jouait gros jeu, mais sans argent,

ce qui agaçait visiblement l'officier brun à la jolie figure. Allant et venant dans la chambre, une liasse d'assignats à la main, un autre officier, pâle, maigre et chauve, avec un énorme nez et une énorme bouche, mettait de l'argent comptant sur le *va-banque* et gagnait toujours.

Koseltzoff vida un petit verre d'eau-de-vie et s'assit à côté des joueurs.

« Voyons, Mikhaïl Sémenovitch, voyons, pontez! lui dit l'officier qui taillait la banque, je parie que vous avez apporté une masse d'argent.

— Où en aurais-je pris? Au contraire, j'ai dépensé mes derniers sous en ville!

— Vraiment! vous aurez plumé quelqu'un, je suis sûr, à Symphéropol.

— Quelle idée! repartit Koseltzoff, désireux de ne pas être cru sur parole, et, déboutonnant son uniforme pour se mettre à l'aise, il prit quelques vieilles cartes.

— Je n'ai rien à risquer, mais que le diable m'emporte! qui peut prévoir la chance?... Un moucheron lui-même peut parfois accomplir des prodiges! Buvons toujours, pour nous donner du courage. »

Et bientôt après il avala un second petit verre d'eau-de-vie, un peu de porter par dessus le marché, et perdit ses derniers trois roubles, pendant que cent cinquante s'inscrivaient au compte du petit officier à la figure moite de sueur.

« Ayez l'obligeance de m'envoyer l'argent, dit le banquier en interrompant la taille pour le regarder.

— Permettez-moi de remettre l'envoi à demain », répondit l'interpellé en se levant; sa main remuait avec agitation dans sa poche vide.

« Hum! fit le banquier, jetant avec dépit à droite et à gauche les dernières cartes du talon. On ne peut pas jouer ainsi! reprit-il; je cesse le jeu; ça ne se peut pas, Zakhar Ivanovicth; nous jouons argent comptant et pas sur billets.

— Douteriez-vous de moi? Ce serait vraiment étrange!

— De qui ai-je à recevoir huit roubles? demanda en ce moment le major, qui venait de gagner. J'en ai payé plus de vingt, et, quand je gagne, je ne reçois rien.

— Comment voulez-vous que je vous paye quand il n'y a pas d'argent sur table?

— Ça m'est bien égal ! s'écria le major en se levant ; c'est avec vous que je joue et pas avec monsieur.

— Puisque je vous dis, repartit l'officier qui transpirait, puisque je vous dis que je vous payerai demain : comment osez-vous m'insulter ?

— Je dis ce qui me plaît, on n'agit pas ainsi ! criait le major à tue-tête.

— Voyons, calmez-vous, Fédor Fédorovitch ! » s'écrièrent plusieurs joueurs à la fois en l'entourant.

Laissons tomber le rideau sur cette scène... Demain, aujourd'hui peut-être, chacun de ces hommes ira gaiement, fièrement, à la rencontre de la mort et mourra avec calme et fermeté. La seule consolation d'une vie dont les conditions glacent d'épouvante l'imagination la plus froide, d'une vie qui n'a plus rien d'humain, à laquelle toute espérance est interdite, c'est l'oubli, l'anéantissement de la conscience du réel. Dans l'âme de tout homme couve la noble étincelle qui, le moment venu, fera de lui un héros, mais cette étincelle se lasse de briller toujours ; pourtant, lorsque viendra l'instant fatal, il en jaillira une flamme qui illuminera de grandes actions.

XVII

Le lendemain, le bombardement continua avec la même violence. Vers les onze heures du matin, Volodia Koseltzoff avait rejoint les officiers de sa batterie ; il s'habituait à ces nouvelles figures, les interrogeait et leur faisait, à son tour, part de ses impressions. La conversation modeste, même un peu pédante, des artilleurs lui plaisait et lui inspirait du respect ; en revanche, son extérieur sympathique, ses manières timides et sa naïveté disposaient ces messieurs en sa faveur ; le plus ancien officier de la batterie, un capitaine de petite taille avec les cheveux roux, un toupet et des mèches bien lissées sur les tempes, élevé dans les anciennes traditions de l'artillerie, aimable avec les dames et posant pour le savant, le questionnait sur ses connaissances dans cette science, sur les nouvelles découvertes, raillait affectueusement sa jeunesse, sa jolie figure, et le traitait comme son fils, ce qui charmait Volodia. Le sous-lieutenant Dédenko, un jeune officier à l'accent petit-russien, les cheveux ébouriffés, la capote déchirée, lui plaisait également, malgré ses éclats de voix, ses

disputes fréquentes, ses mouvements brusques, car sous cette rude écorce Volodia devinait un brave et digne homme. Dédenko offrit avec empressement ses services à Volodia et essaya de lui prouver que les canons de Sébastopol n'avaient pas été placés selon les règles : par contre, le lieutenant Tchernovitzky, aux sourcils fortement arqués, qui portait une redingote assez soignée, quoique défraîchie et reprisée, une chaîne d'or sur un gilet de satin, ne lui inspirait, bien que supérieur aux autres en politesse, aucune sympathie : il ne cessait de demander à Volodia des détails sur l'empereur, le ministre de la guerre, racontait avec un enthousiasme factice les exploits héroïques accomplis à Sébastopol, exprimait ses regrets sur le petit nombre de vrais patriotes, faisait parade de beaucoup de savoir, d'esprit, de sentiments très nobles; mais, en dépit de tout cela et sans qu'il eût su dire pourquoi, tous ces discours sonnaient faux à son oreille, et il avait même remarqué que les officiers évitaient généralement de parler à Tchernovitzky. Le junker Vlang, qu'il avait réveillé la veille, modestement assis dans un coin, se taisait, riant parfois à une plaisanterie, toujours prêt à rappeler ce qu'on oubliait, présentait aux officiers à tour de rôle le petit gobelet d'eau-de-vie, et roulait des cigarettes pour tous. Séduit par les manières simples et polies de Volodia, qui ne le traitait pas en gamin, et par son extérieur agréable, ses bons grands yeux ne se détachaient pas de la figure du nouveau venu ; il devinait et prévenait tous ses désirs, poussé par un sentiment d'admiration exaltée, que les officiers remarquèrent aussitôt et au sujet duquel ils ne lui épargnèrent pas leurs plaisanteries.

Un peu avant le dîner, le capitaine en second Kraut, relevé de sa faction sur le bastion, se joignit à la petite société. Blond, joli garçon, vif, possesseur d'une moustache rousse et de favoris de la même nuance, il parlait le russe dans la perfection, mais trop correctement et trop élégamment pour un Russe pur sang. Aussi irréprochable au service que dans la vie privée, la perfection était son défaut : camarade parfait, d'une sûreté à toute épreuve dans les affaires d'intérêt, il lui manquait quelque chose comme homme, justement parce que tout en lui était accompli. Par un contraste frappant avec les Allemands idéalistes de l'Allemagne, il était, à l'exemple des Allemands russes, pratique au plus haut degré.

« Le voilà, voilà notre héros ! s'écria le capitaine au moment

où Kraut entrait en gesticulant et faisant sonner ses éperons. Que désirez-vous, Frédéric Christianovitch, du thé ou de l'eau-de-vie ?

— Je me suis fait préparer du thé, répondit-il, mais je ne refuse pas l'eau-de-vie en attendant, pour la consolation de mon âme ! — Charmé de faire votre connaissance ! Je vous prie de nous aimer et d'être bien disposé pour nous, dit-il à Volodia, qui s'était levé pour le saluer... Capitaine en second Kraut ! l'artificier m'a dit que vous étiez arrivé hier soir.

— Permettez-moi de vous remercier pour votre lit, dont j'ai profité cette nuit.

— Y avez-vous du moins dormi commodément ? car il lui manque un pied, et personne ne peut le réparer maintenant, pendant le siège ; il faut toujours le caler.

— Eh bien, vous en êtes-vous tiré heureusement ? lui demanda Dédenko.

— Oui, Dieu merci ! mais Skvortzoff a été atteint ; il a fallu raccommoder un affût,... la flasque a été mise en pièces. »

Il se leva tout à coup pour marcher de long en large : on voyait qu'il éprouvait l'agréable sensation d'un homme qui vient de sortir sain et sauf d'un grand péril.

« Eh bien, Dmitri Gavrilovitch, dit-il en tapant amicalement sur le genou du capitaine, comment vous portez-vous, batiouchka ? Où en est votre présentation ? elle n'a pas encore dit son dernier mot ?

— Non, il n'y a rien.

— Et il n'en sera rien, dit Dédenko, je vous l'ai déjà prouvé.

— Pourquoi n'en sera-t-il rien ?

— Parce que votre relation est mal faite.

— Ah ! quel enragé disputeur ! dit Kraut gaiement. Un vrai Petit-Russien entêté. Eh bien, vous verrez que, pour votre mortification, on vous fera lieutenant.

— Non ! on n'en fera rien !

— Vlang, ajouta Kraut en s'adressant au junker, bourrez ma pipe et apportez-la-moi, je vous prie. »

La présence de Kraut les avait tous réveillés. Causant avec chacun, il donnait des détails sur le bombardement et questionnait sur ce qui s'était passé pendant son absence.

Léon Tolstoï.

(*A suivre.*)

TABLE DES MATIÈRES

Du 15e volume (10 janvier à 25 mars 1891).

POÉSIES

François Coppée..... *Hiver*..... 285
Leconte de Lisle..... *La Chasse de l'Aigle*..... 492
René Maizeroy..... *Chanson d'Hiver*..... 49
Paul Mariéton..... *Héghéso*..... 591
Guy de Maupassant... *Nuit de Neige*..... 151
Armand Silvestre .... *Le Pèlerinage*..... 397

ROMANS ET NOUVELLES

Paul Bourget..... *Deuxième Amour*..... 5, 152, 299
Alphonse Daudet..... *Tartarin de Tarascon*..... 25
— ..... *Tartarin sur les Alpes*.. 128, 261, 349, 502, 611
Jean de La Brète..... *Mon Oncle et mon Curé*..... 225, 375, 466, 592
Georges Ohnet..... *L'Ame de Pierre*..... 59, 200, 318

CONTES ET RÉCITS

Charles Épheyre..... *Le Microbe du professeur Bakermann*..... 430
Jules Lemaître..... *L'Imagination*..... 399
Jules de Marthold.... *Le Biniou du Roi*..... 218
Guy de Maupassant... *L'Enfant*..... 561
Catulle Mendès..... *La Belle au bois rêvant*..... 586
Octave Mirbeau..... *La Dernière Affaire*..... 519
Jacques Normand..... *Mère, Femme, Fille ou Sœur*..... 543

BEAUX-ARTS

Germain Bapst..... *Les Panoramas*..... 5

ÉTUDES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES

Gustave Geffroy..... *Alphonse Daudet*..... 17

PENSÉES, OBSERVATIONS ET MAXIMES

Comtesse DIANE..... *Maximes de la Vie*..... 633
Arsène HOUSSAYE..... *Le Livre de la Vie*..... 317

ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

Capitaine BINGER..... *L'Esclavage en Afrique*..... 337, 494
Alfred COPIN..... *Labussière et la Comédie-Française*..... 169
Fernand NICOLAÏ..... *Les Enfants mal élevés*..... 634

FANTAISIES HUMORISTIQUES

Charles GRANDMOUGIN. *La Mort de la Nuit*..... 618
Ernest D'HERVILLY..... *Les Cartes de Visite*..... 83
Paul MARGUERITTE.... *Éloge de Pierrot*..... 427

SOUVENIRS CONTEMPORAINS

Émile GOUDEAU..... *Dix Ans de Bohème*..... 449, 567
Ernest LEGOUVÉ..... *Soixante Ans de Souvenirs :*
Hector Berlioz..... 87
Eugène Sue..... 179, 286

VARIÉTÉS MILITAIRES

Léon TOLSTOÏ..... *Scènes du Siège de Sébastopol.* 113, 245, 404, 524, 652

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

Camille FLAMMARION... *L'Hiver 1890-1891*..... 369

IMPRESSIONS DE VOYAGES

Georges ROLLAND..... *La Conquête du Désert*..... 101

CHASSE, PÊCHE, VIE CHAMPÊTRE

Eugène NOËL..... *La Campagne en Janvier*..... 108
— ..... — *Février*..... 330
— ..... — *Mars*..... 554
Carle DES PERRIÈRES.. *La Fermeture*..... 215

Le Directeur-Gérant : G. DECAUX.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.)

AP La Lecture
20
L4
t.15

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY